Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Émile Richebourg

JEAN LOUP

Tome II

(1882)

Table des matières

CINQUIÈME PARTIE HENRIETTE DE SIMAISE.....6
I LE RENDEZ-VOUS.....7
II MADEMOISELLE DE VIOLAINE.....21
III UN AMI.....30
IV CHARLOTTE.....40
V CARINI EN CAMPAGNE.....51
VI UN HOMME DE RESSOURCES.....65
VII LES QUESTIONS DU DOCTEUR.....73
VIII RETROUVÉE.....87
IX LA MÉMOIRE DU CŒUR.....96
X COLÈRE APAISÉE.....110
XI UN NOUVEL AMI.....120
XII L'INVITATION.....130
XIII LA BOÎTE AUX QUATRE FLACONS.....140
XIV CE QUE VEUT CARINI.....151
XV LES INVITÉS.....159
XVI LE DÉJEUNER.....171
XVII LA LETTRE.....189
XVIII UNE INCARNATION DE CARINI.....200
XIX RUSE CONTRE RUSE.....209
XX LE PÈRE ET LE FILS.....220
XXI LE PÈRE LA BIQUE EN VISITE.....225
XXII LA SOIRÉE.....235
XXIII SOSTHÈNE LANDRY.....250
SIXIÈME PARTIE TOUT POUR L'HONNEUR..... 264

I LA COMTESSE CARINI. 265
II ADRIANO ZACHARETTI. 279
III LES ORPHELINES. 290
IV L'ŒUVRE DU MAL. 301
V UN PROJET DE MARIAGE 314
VI UNE SCÈNE DE NUIT. 327
VII LE DUEL 338
VIII UNE DALILA 352
IX UNE FÊTE CHEZ MADEMOISELLE POMME-D'API 364
X LE CONSEIL DE FAMILLE. 381
XI IL FAUT MOURIR. 392
XII UN TRISTE RÔLE. 405
XIII L'ARGENT N'EST RIEN 416
XIV L'ÉVANOUISSEMENT 429
XV LES DERNIÈRES MINUTES. 439
XVI NOUVEAU JEU DE CARINI 453
XVII L'ASSOCIATION 475
XVIII LE NARCOTIQUE. 490
XIX MONSIEUR ! 504
XX LE MANDATAIRE DU MARQUIS. 517
XXI LES YEUX D'UNE FEMME 536
XXII PAMÉLA. 548
XXIII LA LUTTE. 560
XXIV APRÈS LE COMBAT. 576
XXV UNE IDÉE DU BARON DE SIMAISE 585
XXVI FOU ! 598
XXVII NOUVELLES PÉRIPÉTIES 615

XXVIII PAUVRE HENRIETTE !.....627
XXIX CONSULTATION 641
XXX COMMENT LE PÈRE LA BIQUE JOUA LE RÔLE DE LA PROVIDENCE 650
XXXI LE RÉVEIL.....669
XXXII LE MORT VIVANT.....681
XXXIII RÉUNIS.....695
XXXIV VENGEANCE DE FEMME.....709
XXXV MADAME DOROTHÉE. 723
XXXVI LA JUSTICE DE DIEU 736
SEPTIÈME PARTIE LE MAL ET LE BIEN 741
I CHEZ CHARLOTTE.....742
II LE RÊVE.....756
III LES DEUX DOSSIERS. 768
IV UNE LETTRE. 783
V PAUL MAIRAT. 796
VI NOUVELLE CRISE.....808
VII LA CONFESSION 818
VIII UNE MADELEINE.....827
IX LE CARNET DE PAMÉLA.....836
X CHRISTINE BRÉMONT, LINGÈRE 856
XI LE VIEUX MAUDUIT 872
XII LE VRAI CHÂTIMENT.....884
XIII EN KABYLIE.....895
XIV AMIN ET MARABOUT 907
XV LA BELLE DJORAH 916
XVI AU CLAIR DE LUNE 930

XVII UN BANDIT.....940
XVIII ÉPILOGUE 955
À propos de cette édition électronique..... 973

CINQUIÈME PARTIE

HENRIETTE DE SIMAISE

I

LE RENDEZ-VOUS

Henriette de Simaise était prisonnière dans la maison de son père.

Le baron ne la conduisait nulle part. Chaque jour, une courte promenade en voiture aurait été pour la jeune fille une distraction ; elle en était privée.

Excepté Pedro Castora, qui, en sa qualité de fiancé, lui faisait de fréquentes visites, Henriette ne voyait personne. Elle recevait le Brésilien sans grand enthousiasme, mais avec une politesse étudiée. Toujours avec une sorte d'intérêt, sinon avec plaisir, elle écoutait le jeune homme complaisamment, et quelquefois même lui souriait.

Elle savait que Pedro Castora était un homme à ménager.

D'ailleurs ne devait-il pas être bientôt son mari, puisque, pour sauver l'honneur des siens, il fallait absolument qu'elle l'épousât ?

Elle avait témoigné le désir de faire une visite à ses amies, Suzanne de Violaine, Emma et Blanche de Maurienne, lesquelles étaient à Paris, elle le savait ; mais cette satisfaction lui avait été refusée.

— Vous savez, ma chère Henriette, lui disait le baron, dans quel but je vous ai séparée de votre mère ; certes, je n'en serais pas venu à cette extrémité sans son inconcevable opiniâtreté ; mais elle finira par céder ; elle voudra comme moi votre bonheur. Attendez patiemment ce moment. Bientôt

vous verrez arriver ici la baronne vous apportant son consentement à votre mariage. Alors, ma fille, mais alors seulement, vous serez libre d'aller où il vous plaira, en compagnie de votre mère, bien entendu. La baronne vous conduira partout où elle voudra sans que j'y mette empêchement. Je serai enchanté, au contraire, que votre mère vous montre un peu Paris, que vous ne connaissez pas, et vous présente chez ceux de ses anciens amis qui lui sont restés fidèles, comme M. de Violaine, le comte et la comtesse de Maurienne.

Henriette n'avait rien à répondre à cela. Résignée, elle subissait la retraite qui lui était imposée.

Du reste, à part la liberté, rien ne lui manquait. Empressé auprès d'elle, le baron l'entourait de soins et d'attentions charmantes ; il jouait avec succès le rôle d'un excellent et tendre père qui n'a d'autre souci que celui de l'avenir et du bonheur de sa fille bien-aimée. Et de fait, il semblait que, tout à coup, l'affection paternelle eût pris naissance dans son cœur.

Les domestiques du baron étaient envers la jeune fille respectueux, obéissants, faisant tout pour lui plaire, et toujours prêts à donner satisfaction à ses moindres désirs. Frédéric, le valet de chambre, se faisait particulièrement remarquer par son empressement, sa sollicitude, son dévouement.

Si Henriette avait voulu s'échapper de la maison paternelle pour retourner à Vaucourt, elle n'aurait eu qu'à en témoigner le désir à Frédéric et toutes les portes se seraient ouvertes devant elle. Mais, cela, elle ne le voulait pas. Fuir ! Elle y avait songé. Mais les conséquences !… Pouvait-elle aggraver ainsi la situation ? Rendre plus terrible encore le conflit qui existait entre son père et sa mère ? Non, elle devait se

résigner et attendre. Sans doute, sa mère, qui l'adorait et ne pouvait vivre sans elle, ne tarderait pas à venir la retrouver.

M. de Simaise pensait absolument comme sa fille et il se disait :

— Je lui ai pris sa fille ; c'est ce que j'avais de mieux à faire ; maintenant, bon gré, mal gré, il faut qu'elle se soumette.

M. le baron ne savait pas encore que la baronne était à Paris, chez M. de Violaine, où elle était arrivée quatre jours après l'enlèvement d'Henriette.

Un matin, Pedro Castora reçut une lettre qui, lui dit-on, venait d'être apportée par un domestique en livrée.

Pedro brisa l'enveloppe de la missive et lut :

« MONSIEUR,

» Je désire avoir avec vous un entretien que vous ne voudrez pas me refuser. Je vous attendrai, ce matin, à dix heures, chez mon ami, M. de Violaine, 22, rue Oudinot.

» Vous comprendrez à quel sentiment j'obéis en vous priant de venir me trouver, au lieu de vous demander de me recevoir chez vous.

» Si vous étiez empêché ce matin, je vous serais reconnaissante de vouloir bien me dire à quelle heure j'aurai l'honneur de votre visite.

» Baronne DE SIMAISE. »

— Le domestique qui a apporté cette lettre est-il encore là ? demanda Pedro.

— Non, monsieur, il l'a remise chez le portier et s'en est allé aussitôt.

— C'est bien. On tiendra une voiture prête à neuf heures et demie.

Pedro alluma un cigare et descendit dans son jardin, où il se promena pendant une heure, faisant plusieurs fois le tour des massifs, des plates-bandes et des corbeilles de géraniums.

À dix heures précises, la femme de chambre de M^me^ de Simaise annonça à sa maîtresse M. Pedro Castora, qui entra aussitôt dans le petit salon où la baronne l'attendait.

— Vous m'avez appelé, madame la baronne, dit le jeune homme en saluant respectueusement, et je me suis empressé d'obéir à votre ordre.

— À ma prière, monsieur, rectifia M^me^ de Simaise.

— Venant de vous, madame, une prière est un ordre.

Elle lui montra un fauteuil, en s'asseyant elle-même dans un autre.

— Je vous remercie mille fois d'être venu, monsieur, car, je ne vous le cache pas, j'espère beaucoup de la conversation que nous allons avoir ensemble. D'abord, permettez-moi de vous adresser une question : Approuvez-vous ce qu'a fait mon mari ?

— Non, certes.

— M'enlever ma fille, l'amener à Paris où elle est pour ainsi dire emprisonnée, c'est monstrueux !

— Il est regrettable que M. de Simaise ait agi avec violence ; mais le mal est fait. Cependant, madame, le père de M^lle^ Henriette est excusable.

— Excusable ! exclama la baronne.

— À mes yeux, du moins, madame la baronne, puisque c'est pour moi, dans mon intérêt, qu'il s'est attiré votre malédiction. Cessez de me repousser, madame, et M^lle^ de Simaise vous sera aussitôt rendue.

La baronne secoua tristement la tête.

— Ce n'est pas vous, ce n'est, pas l'homme que je repousse, répondit-elle, mais ce mariage, qui est, je vous l'ai déclaré, impossible.

— Pourquoi, madame la baronne, pour quelle raison ? Dites, dites.

— Hélas ! je ne puis parler, je suis condamnée à garder le silence. Ah ! monsieur Castora, si vous saviez une partie seulement des choses que je suis forcée de cacher, vous retireriez aussitôt la demande que vous avez faite de la main de ma fille.

— Je ne le crois pas, madame. Sans doute, il y a des choses que j'ignore, mais il en est d'autres que je connais.

— Que savez-vous donc, monsieur ? interrogea la baronne avec effarement.

— Je sais que votre mari vous a outragée, vous a forcée à quitter Paris pour aller vivre dans une retraite absolue à Vaucourt ; je sais que, par sa conduite déplorable, indigne, M. de Simaise a mérité le mépris de tous les honnêtes gens.

La baronne laissa échapper un soupir de soulagement.

— Il ne sait rien, pensa-t-elle.

Elle reprit à haute voix :

— Cela seulement, monsieur, devrait être une barrière entre vous et ma fille.

— Oui, si M^lle^ de Simaise eût vécu près de son père ; mais elle a été élevée loin de lui, par sa mère, une sainte, qui lui a donné toutes ses qualités du cœur, toutes ses vertus. M^lle^ Henriette est un trésor inestimable : elle et sa noble mère ne permettent pas qu'on se souvienne du passé de M. de Simaise. Croyez donc à mon entier dévouement, madame la baronne, et, je vous en prie, consentez…

— Jamais ! interrompit-elle brusquement, je vous le répète encore, monsieur, ma fille ne peut pas être votre femme !

— C'est au bonheur de M^lle^ de Simaise, au mien, que vous mettez empêchement, madame la baronne.

— Non, monsieur, non, c'est au contraire le malheur, la douleur sans fin que je veux éloigner de mon enfant. Il y a entre vous et M. de Simaise je ne sais quoi de ténébreux, de terrible… Quelle espèce de pacte avez-vous donc conclu ensemble ? Je sais que mon mari vous doit une somme importante, un demi-million, peut-être plus ; mais je suis prête, moi, à vous rembourser.

— Oh ! madame la baronne !

— Mais non, il y a autre chose. Quoi ? Le baron est en votre puissance, vous le dominez, vous lui avez passé une corde au cou et vous le tenez. Comment s'est-il livré ainsi à vous, le malheureux ? Vous n'avez qu'à dire : « Je désire cela », c'est un ordre, et il obéit comme un esclave. Ah ! monsieur Castora, ne vous laissez pas entraîner, car votre

réputation est celle d'un homme d'honneur ; on vante votre générosité ; prenez garde de mettre une tache à votre honneur, de cesser d'être généreux. Il en est temps encore, ouvrez les yeux et vous verrez que ma fille est une victime qu'on conduit au sacrifice. C'est par surprise, en employant je ne sais quel moyen honteux, en la menaçant de je ne sais quel horrible fantôme, que son père lui a arraché la promesse de vous épouser. La malheureuse enfant est tombée dans un piège. Oui, son père l'a effrayée pour obtenir son consentement, car je vous le dis, monsieur, elle ne vous aime pas.

— Laissez-moi croire, madame la baronne, que M^lle^ de Simaise m'aimera.

— Non, monsieur, Henriette : ne vous aimera jamais, elle ne peut pas vous aimer ! Je connais le cœur de mon enfant, c'est moi qui l'ai formé… Je vous le dis encore, Henriette est une victime ; elle se laisserait immoler, la pauvre enfant, si sa mère n'était pas là pour la protéger et la défendre ! Monsieur Castora, je fais appel à votre fierté, à votre dignité, à votre honneur, à tous vos nobles sentiments ; renoncez à ma fille !

— Autant me dire, madame, de renoncer à l'avenir, à toutes les espérances, au bonheur, à la vie !

— Des mots, monsieur, des mots ! riposta la baronne avec véhémence ; avouez donc, plutôt que le baron de Simaise a fait avec vous un marché dont ma fille est le prix !

Le jeune homme devint très pâle.

— Oh ! fit-il.

— Ce n'est pas vous que j'accuse, monsieur, car vous êtes peut-être, vous aussi, une victime… Ah ! vous ne connaissez pas encore le baron de Simaise ; il est capable de tout, le

misérable !… Si je me laisse emporter, monsieur, ma douleur m'excuse. Hélas ! vous devez comprendre les angoisses, les tortures d'une mère qui cherche à éloigner le malheur qui menace son enfant. M. Castora, ne brisez pas la vie de ma fille, renoncez à elle… Ah ! si vous saviez, si vous saviez… vous n'hésiteriez pas ! Je voudrais parler, et tout m'ordonne de me taire.

» Voyons, dites, si mes enfants et moi, et avec nous mon mari, nous étions au bord d'un effroyable abîme, sur le point d'être engloutis, est-ce que vous ne feriez rien pour nous sauver ? Eh bien, monsieur, il existe, cet abîme dont je vous parle, et vous ne voulez rien faire pour empêcher la catastrophe. Ah ! vous ne me croyez pas ! Je parle à votre cœur, et votre cœur ne veut pas me comprendre ! Quoi, vous ne voyez pas que je me débats de toutes mes forces, cherchant à sortir d'une situation horrible !… Après tout, ce que je vous demande est peu de chose ; ce n'est même pas un sacrifice. Si je vous prie de renoncer à ma fille, ce n'est point parce que je crains qu'elle ne devienne votre femme : j'ai le moyen sûr d'empêcher ce mariage ; je vous adresse cette prière, monsieur, pour qu'il n'y ait pas entre M. de Simaise et moi une lutte dont les conséquences seraient épouvantables.

» Vous voulez vous marier, monsieur Castora ; mais vous trouverez facilement une autre jeune fille, qui sera heureuse de mettre sa main dans la vôtre et qui vous aimera. Vous êtes reçu dans le meilleur monde, cherchez autour de vous. Une autre, ayant, elle aussi, toutes les qualités que vous voulez trouver dans une femme, vous fera oublier aisément M^{lle} de Simaise. Henriette n'a pu vous inspirer une passion bien profonde : vous la connaissez à peine ; quand tous êtes venu à Vaucourt, vous ne l'aviez jamais vue : monsieur Castora, vous n'aimez pas ma fille.

— Si je n'aimais pas M^lle de Simaise, madame la baronne, pourquoi voudrais-je l'épouser ?

— Hé, le sais-je, moi !

— Madame la baronne, répliqua le Brésilien doucement et avec tristesse, vous avez contre moi une mauvaise pensée que je veux essayer de détruire. Vous croyez à quelque chose de ténébreux et vous soupçonnez ma loyauté ; vous êtes injuste envers moi, madame la baronne. Veuillez m'écouter.

» Je ne vous dirai pas comment M. le baron de Simaise me fit l'honneur de m'admettre dans son intimité. Arrivant à Paris, où je ne connaissais personne, je ne vous cache pas que je m'estimai heureux d'avoir su me faire un premier ami. M. de Simaise me fit connaître bien des choses et me mit en garde contre certains pièges qui m'étaient tendus. Grâce à lui, je passai à travers les embûches sans être trop exploité. Il me donna de nombreux conseils ; je fis mon profit des uns et j'oubliai les autres, parce qu'ils ne s'accordaient point ou avec mon caractère, ou avec mes idées. Bref, quels qu'aient été ses motifs, M. le baron a été pour moi d'une bienveillance extrême, et je lui dois d'être aujourd'hui un Parisien à peu près présentable.

» Chaque fois que je lui rendais visite et que je pouvais me trouver un instant seul dans sa chambre, je contemplais avec admiration, avec ravissement une photographie représentant une charmante et gracieuse jeune fille ; mais, discret avec mes amis, je n'adressai à M. de Simaise aucune question au sujet, de cette photographie. C'est un de ses domestiques, son ancien valet de chambre, le mien maintenant, qui m'apprit un jour que le portrait devant lequel il me voyait en extase était celui de la fille de son maître, M^lle Henriette de Simaise.

» Je fus singulièrement surpris ; je savais que M. de Simaise avait un fils, mais j'ignorais qu'il fût aussi le père d'une fille charmante et je le croyais veuf.

» Bien que ma curiosité fût vivement excitée, éprouvant de la répugnance à interroger un domestique, je n'en appris pas davantage ce jour-là. Mais, quelque temps après, le ministre du Brésil, mon ami, me présenta chez M. le comte de Maurienne où, depuis, j'ai toujours été très bien reçu.

— Je sais cela, monsieur.

— Mme la comtesse de Maurienne ne pouvait oublier de vous dire que je suis un des hôtes assidus de son salon. Un jour, Mme la comtesse s'étonna que je fusse l'ami de M. de Simaise. Je répondis en parlant des services que M. le baron m'avait rendus, et je priai Mme de Maurienne de vouloir bien me faire connaître la cause de l'étonnement qu'elle avait manifesté. Alors, madame la baronne, j'appris comment M. de Simaise, oublieux de tous ses devoirs, s'était conduit envers vous, et j'eus le bonheur d'entendre faire votre éloge et celui de Mlle Henriette avec un enthousiasme réel.

» Mme la comtesse me parlait encore de vous lorsque Mlles de Maurienne entrèrent dans le salon.

» Nouveau concert de louanges.

» Mme la baronne de Simaise était la seule femme parfaite, la meilleure des mères. Mlle Henriette n'était pas seulement la plus jolie, la plus ravissante personne qu'on pût rencontrer, mais encore la plus instruite, la plus distinguée, la mieux douée des qualités du cœur et de l'esprit.

» Que vous dirai-je, madame la baronne ? l'enthousiasme de la comtesse, d'Emma et de Blanche me gagna. Je ne dis

rien à M. de Simaise ; mais déjà l'idée m'était venue d'épouser M^lle^ Henriette.

» Je me disais : le baron est ruiné, il ne peut plus rien faire pour son fils et sa fille ; moi, je suis immensément riche, mes millions seront pour nous tous. Le baron reconnaîtra ses torts, s'humiliera et implorera son pardon ! que la baronne lui accordera. Après une si longue séparation, je les réunirai. Je ferai de M^lle^ de Simaise la plus heureuse des femmes et sa noble mère, rappelée de son exil volontaire, vivant près de sa fille bien-aimée, la voyant heureuse, oubliera ses souffrances, ses douleurs d'autrefois et, entourée d'affection, retrouvera des jours de bonheur. Je me disais cela, madame la baronne.

— Ah ! vous êtes un noble cœur ! s'écria-t-elle les yeux noyés de larmes.

Et elle tendit sa main au jeune homme.

Pedro la prit en s'inclinant et la porta à ses lèvres.

Après un moment de silence, il continua :

— Comme je vous l'ai dit, madame la baronne, je cachais mes pensées à M. de Simaise ; c'est à vous, à vous d'abord, que je voulais faire part de mes projets. Un jour, sans prévenir le baron, je quittai Paris et me rendis à Vaucourt. Jugez de ma déception, de mon chagrin : on m'apprit que vous et M^lle^ Henriette étiez en voyage et qu'on ignorait l'époque de votre retour.

— J'ai été informée, en effet, qu'un étranger, n'ayant pas donné son nom, s'était présenté au château.

— C'était moi, madame la baronne ; M. de Simaise ignore encore que j'ai fait cette visite à Vaucourt. Je restai quatre jours dans le pays espérant vous voir arriver, me

promenant aux alentours du château, et m'imaginant à chaque instant que j'allais tout à coup rencontrer M^lle Henriette.

» Je revins à Paris, et c'est au bout de quelques jours que je me décidai, enfin, à faire connaître mes idées au baron, en lui demandant la main de M^lle de Simaise. Voilà, madame la baronne, la vérité.

— Vous avez bien fait de m'éclairer, monsieur, et je vous remercie, répondit la baronne. Certes, après les explications franches et loyales que vous venez de me donner, si l'union que vous désirez était possible, je vous donnerais immédiatement mon consentement. Oui, si elle vous eût connu plus tôt, ma fille aurait pu vous aimer et vous l'auriez rendue heureuse, j'en ai la conviction ; malheureusement, monsieur Castora, je vous le dis encore, il existe entre vous et Henriette un obstacle que rien au monde ne peut briser. Ah ! maintenant, je me sens plus à l'aise pour vous dire : « Ne pensez plus à ma fille, oubliez-la ».

Le jeune homme secoua la tête.

— Vous me demandez l'impossible, répondit-il. Mais songez-y donc, madame la baronne, c'est le bonheur longtemps cherché, longtemps rêvé, que j'ai trouvé, et vous voudriez m'empêcher de le saisir !

— Quand un mari ne possède pas le cœur de sa femme, monsieur, le bonheur n'existe ni pour lui, ni pour elle.

— Si M^lle de Simaise consent à m'épouser, c'est qu'elle est sûre de m'aimer.

— Ne croyez pas cela, monsieur, ne le croyez pas ! Henriette, je vous le répète, est tombée dans un piège que lui a

tendu son père. Je vous supplie, monsieur, retirez votre demande, rendez au baron la parole qu'il vous a donnée ; ne me mettez pas dans la nécessité de soutenir une lutte avec mon mari, à la suite de laquelle nous serions engloutis, mes enfants et moi, au milieu d'un effroyable effondrement. Alors vous auriez des regrets, des remords ; mais il serait trop tard ; vous ne pourriez plus éloigner le malheur ; vous nous verriez perdus tous sans qu'il vous soit possible de nous sauver !

— Je ne vois point la situation aussi terrible que vous la faites, madame la baronne ; aussi ne suis-je nullement effrayé.

— Ainsi, monsieur, malgré tout, vous persistez ?

— Je persiste, madame la baronne, à vouloir le bonheur de M^lle^ Henriette et le vôtre.

— C'est la foudre que vous attirez sur nous !

— Je me ferai paratonnerre ! répliqua Pedro en souriant.

Puis, d'un ton grave :

— Madame la baronne, continua-t-il, je vous promets d'avoir aujourd'hui ou demain un entretien sérieux avec M^lle^ Henriette au sujet de notre mariage. Si elle me dit qu'elle accomplit un acte de dévouement et qu'elle consent à m'épouser en violentant son cœur, je verrai alors ce que je devrai faire.

— Ma fille ne vous avouera jamais cela, monsieur ; je la connais : elle restera ferme, inébranlable dans sa résolution.

» Son père l'a trompée par un moyen quelconque ; il l'a effrayée et lui a arraché une promesse. Cette promesse, monsieur, elle vous la confirmera, croyant accomplir un acte de

dévouement. Henriette se sacrifie, n'en doutez pas ; victime résignée, elle ira jusqu'au bout.

Pedro resta un moment silencieux, la tête baissée.

— Madame la baronne, reprit-il en se levant, si j'ai bien compris vos paroles, il y a un secret entre vous et M. de Simaise ?

— Oui, monsieur, un secret terrible.

— Cela me suffit. Ce secret, madame, je ne demande pas à le connaître. Je réfléchirai.

— Est-ce une promesse, monsieur ?

— Non, madame la baronne, je ne vous promets rien.

— Et vous me quittez sur ce mot ?

— Le sujet de notre conversation est épuisé.

La baronne s'était levée. Le Brésilien s'inclina respectueusement devant elle et se retira.

M^me^ de Simaise retomba lourdement sur le fauteuil.

— Oh ! ma fille, ma pauvre fille ! s'écria-t-elle les yeux noyés de larmes.

Mais, aussitôt, elle bondit sur ses jambes et s'élança hors du salon comme si elle eût eu l'intention de rappeler Pedro Castora.

II

MADEMOISELLE DE VIOLAINE

La baronne se trouva, dans l'antichambre, en face de M. de Violaine, qui venait d'y entrer.

— Eh bien ? l'interrogea-t-il.

— Rien, répondit-elle avec un accent douloureux, je n'ai rien obtenu. Ah ! je suis désespérée !

M^lle^ de Violaine passait devant la porte entr'ouverte de la salle. Elle entendit. Une inspiration lui vint ; seul un cœur comme le sien pouvait la faire naître. Elle se précipita hors de l'hôtel. Pedro Castora avait déjà traversé la cour et allait franchir le seuil de la porte ouvrant sur la rue. Suzanne l'appela.

— Monsieur, monsieur !

Pedro se retourna vivement. La jeune fille s'avançait vers lui. Galamment, il fit une partie du chemin.

— Monsieur, lui dit Suzanne, rouge d'émotion, je désire causer un instant avec vous, j'ai quelque chose à vous dire.

Pedro la regarda avec surprise et répondit :

— Mademoiselle, je suis à vos ordres.

— Alors, monsieur, venez.

Il la suivit. Elle le fit entrer dans une petite pièce au rez-de-chaussée, un délicieux boudoir appartenant à elle seule, où elle faisait de la musique, de la peinture aquarelle et où d'habitude elle recevait ses amies.

La baronne était entrée dans le salon avec M. de Violaine. Ils causaient.

Suzanne pria le jeune homme de s'asseoir et lui dit :

— Vous ne me connaissez pas, monsieur ; je m'appelle Suzanne, je suis la fille de M. de Violaine.

— J'ai l'honneur de vous voir aujourd'hui pour la première fois, mademoiselle, répondit Pedro de plus en plus étonné, mais j'ai souvent entendu parler de M^lle^ Suzanne de Violaine, et j'ose dire que je vous connais un peu.

— Je comprends ; vous allez chez M. et M^me^ de Maurienne. Emma et Blanche sont deux de mes bonnes amies, ce sont elles qui vous ont parlé de moi, n'est-ce pas ?

— Et aussi une autre jeune fille de vos amies.

— Henriette ? Oh ! cette amie-là, monsieur, passe avant toutes les autres ; elle a la première place dans mon cœur ; Henriette serait ma sœur que je ne l'aimerais pas davantage. Songez donc, monsieur, que nous avons été pour ainsi dire élevées ensemble. Mes amies ne vous ont pas dit du mal de moi, j'en suis sûre.

— Au contraire, mademoiselle.

— Je suis un peu étourdie, un peu folle, un peu… comment dirais-je ? inconséquente, mais cela ne m'empêche pas d'être une bonne fille tout de même, aimant mes amies, Henriette surtout, autant et plus peut-être que moi-même. Ne me jugez pas sur les apparences, monsieur ; j'ai été hardie, audacieuse même tout à l'heure en me permettant de vous appeler pour vous amener ici. Je sais bien qu'une jeune fille ne doit pas agir ainsi ; c'est en dehors des choses convenues, des

usages du monde ; cela manque de… forme. Mais croyez bien que je ne suis pas aussi évaporée que j'en ai l'air.

» J'obéis toujours à mes sentiments et je me laisse facilement emporter par ma nature, un peu excessive en tout. Voilà pourquoi mon père dit souvent à ses amis en parlant de moi : "C'est un garçon manqué". Il faut me prendre telle que je suis et s'habituer à mon caractère. Je suis ardente, tout d'une pièce ; j'ai la tête un peu volcanique, ce qui n'empêche pas que mon cœur est toujours plein de tendresse et de dévouement pour ceux que j'aime. Toute folle que je sois, je suis sérieuse, oui, monsieur, très sérieuse.

» Bon, fit-elle avec un délicieux sourire, je crois vraiment que je me mets à vous faire mon éloge.

Le jeune homme était au comble de la surprise ; mais il subissait le charme irrésistible de cette jeune fille si différente des autres, et, tout en l'écoutant, il s'oubliait à l'admirer.

— Mais, reprit Suzanne, changeant subitement de ton, ce n'est pas pour vous parler de moi que je vous ai fait venir ici. Vous avez eu avec M^me^ la baronne de Simaise une longue conversation, monsieur ; mais vous l'avez quittée sans qu'elle ait obtenu de vous ce qu'elle attendait, et elle est en ce moment dans les larmes, désespérée.

» Mon père et moi, monsieur, nous avons souvent entendu parler de vous ; on dit et l'on répète partout que vous êtes un gentilhomme accompli, grand, généreux, enthousiaste, n'ayant que des sentiments élevés, incapable de transiger avec votre conscience, sacrifiant tout à l'honneur, mettant au-dessus de tout votre dignité et les choses du cœur.

» Voilà ce qu'on dit, monsieur, et cela vous explique pourquoi je n'ai pas craint ce tête-à-tête. Un autre pourrait me

mal juger ; vous, non. D'ailleurs il s'agit de mon amie Henriette. Pour elle, monsieur, je ferais bien plus encore. Une petite affaire de convenances ne pouvait donc m'arrêter.

» Vous désirez épouser Henriette, je comprends cela ; mais ce que je ne comprends pas, monsieur, c'est que vous, un homme de cœur, vous ne renonciez pas à votre projet, quand Mme la baronne s'oppose d'une façon absolue à ce mariage.

— Mais, mademoiselle… balbutia Pedro.

— Oh ! poursuivit-elle en s'animant, je sais bien que vous ne manquez pas d'éléments pour défendre votre cause ; mais votre cause est mauvaise, monsieur. Je vous le dis nettement, monsieur. Vous voyez, je suis franche.

» Entre vous et Henriette il existe un obstacle infranchissable. Quel est-il ? Je l'ignore. Il y a là un secret bien caché, puisque mon père lui-même, le meilleur ami de Mme de Simaise, ne le connaît point. Mais, monsieur, cet obstacle n'est pas le seul, il y en a un autre, et cet autre je le connais.

Pedro fit un mouvement brusque et, les yeux toujours fixés sur ceux de Suzanne, redoubla d'attention.

— Cet obstacle, monsieur, devant lequel vous reculerez, j'en suis certaine, c'est que le cœur d'Henriette ne vous appartiendra jamais.

Le jeune homme tressaillit.

— Et pour une raison bien simple, continua Suzanne, parce qu'il appartient, à un autre.

— Mme de Simaise ne m'a pas dit cela, répliqua Pedro.

— Sans doute parce qu'elle ne le sait pas.

— Et c'est vous, mademoiselle, c'est vous qui savez que le cœur de M^lle^ de Simaise n'est plus libre ?

— Oui, monsieur. Comme vous le voyez, je ne crains pas non plus de trahir mon amie en révélant son secret, qu'elle tient soigneusement enfermé au fond de son cœur. J'agis dans une bonne intention et ma chère Henriette me pardonnera mon indiscrétion.

Le jeune homme paraissait très agité.

— Monsieur Pedro Castora, reprit Suzanne, quand vous étiez à Vaucourt, avez-vous entendu parler de Jean Loup ?

— Non, mademoiselle. Jean Loup ! Un singulier nom ! Qu'est-ce que c'est que Jean Loup, mademoiselle ?

— Il y a moins de trois ans, monsieur, Jean Loup était un pauvre jeune homme qui vivait à l'état sauvage dans la forêt de Mareille, près de Vaucourt. Aujourd'hui, le sauvage d'autrefois est devenu un homme civilisé. Jean Loup a eu le bonheur de trouver un riche protecteur ; on lui a appris à parler, on a fait son éducation, on l'a instruit.

» Du reste, monsieur, je vais vous dire ce qu'on sait de son histoire.

Pendant un quart d'heure, la jeune fille parla de Jean Loup avec chaleur, parfois avec enthousiasme, souvent avec admiration et avec une émotion profonde quand elle raconta comment il avait sauvé Henriette, qui allait disparaître au fond du gouffre de la Bosse-Grise.

— Comme vous avez pu en juger, monsieur, poursuivit Suzanne, Jean Loup, quoique sauvage, avait un cœur ; il

devint amoureux d'Henriette qu'il avait sauvée, et bientôt la reconnaissance de mon amie se changea en un autre sentiment. À son tour elle aima Jean Loup. Ah ! Dieu seul sait ce qu'elle a souffert, les larmes qu'elle a versées quand elle eut découvert qu'elle aimait ce malheureux qui avait été pendant des années, dans le pays, un objet de répulsion et de terreur. Jugez donc, monsieur, un misérable vêtu de peaux de loups, ne sachant pas même parler, un être infime, moins que le dernier des mendiants !

» Elle fit tout ce qu'elle put, la pauvre Henriette, pour arracher de son cœur cet horrible amour. Impossible ! Plus elle cherchait à éloigner sa pensée de Jean Loup, plus elle pensait à lui et plus elle l'aimait ! Allez, on ne peut pas lutter contre sa destinée : Henriette aimera toujours Jean Loup. Moi, je n'ai jamais aimé, mais je comprends cela. Je serai comme Henriette : le jour où j'aimerai, ce sera pour la vie !

» Enfin, monsieur, croyant échapper ainsi à ses tortures morales, ma pauvre amie eut l'intention de se réfugier dans un couvent. Heureusement elle céda aux prières, aux larmes de sa mère et ne mit point son projet à exécution.

» C'est alors que, ignorant le mal dont souffrait Henriette, et voulant la distraire de ses sombres pensées, M^me^ de Simaise prit la résolution de voyager. Elles partirent, et, à part quelques courtes apparitions quelles firent à Vaucourt, elles voyagèrent pendant environ dix-huit mois.

» Henriette n'est pas revenue guérie de son amour. Je vous le répète, monsieur, elle aimera toujours Jean Loup.

» Je n'ai pas deviné le secret de mon amie ; elle me l'a confié un jour que je l'ai surprise dans sa chambre, pleurant à chaudes larmes. Je n'essayai pas de la consoler, je pleurai

avec elle. Ah ! comme nous nous sommes embrassées, ce jour-là !

» Henriette m'a fait lui promettre de ne révéler son secret à personne.

» Je n'ai pas été fidèle à ma promesse ; quelque chose en moi m'a dit que je devais parler. Ai-je eu tort, monsieur ?

— Non, mademoiselle, non ; je vous remercie, au contraire, de m'avoir éclairé.

— Ah ! vous retirerez votre demande ! s'écria Suzanne, les yeux rayonnants.

— Je ne sais pas bien encore ce que je vais faire, mademoiselle ; mais vous venez de m'enlever ma plus chère illusion.

— Je comprends : vous aviez l'espoir qu'Henriette pourrait vous aimer. Ce que vous voulez, c'est un cœur qui réponde aux battements du vôtre ; c'est une affection sincère, c'est l'amour que vous cherchez. Ne désespérez point de le trouver, monsieur : si Henriette ne peut pas vous aimer, une autre vous aimera !

Ces paroles firent éprouver au jeune homme une émotion singulière.

Il resta un moment silencieux, tenant ses yeux ardemment fixés sur la jeune fille ; puis il répondit :

— Vous avez admirablement plaidé pour votre amie, mademoiselle ; mais si, convaincu par vos raisons, je prends la résolution de retirer la demande que j'ai faite de la main de M^lle^ de Simaise, j'aurai, je ne vous le cache point, de grands

efforts à faire. Me permettez-vous de venir chercher auprès de vous des encouragements ?

— Vous êtes reçu chez M. et Mme de Maurienne, qui vous ont en grande estime, monsieur ; la maison de mon père ne saurait vous être fermée.

— Je puis donc, mademoiselle, y étant autorisé par vous, solliciter la faveur et l'honneur d'être reçu chez M. de Violaine ?

La jeune fille acquiesça par un mouvement de tête.

— Maintenant, nous sommes amis, n'est-ce pas ? dit Pedro.

— Oui, certes.

Et Suzanne lui tendit la main.

— Et pour toujours, ajouta-t-elle, si, tenant compte de la révélation que je vous ai faite, vous agissez en homme de cœur.

Le Brésilien l'enveloppa d'un regard de feu.

— Mademoiselle, répliqua-t-il, vous avez été avec moi d'une franchise adorable ; aussi ne veux-je point vous quitter sans me montrer franc à mon tour. Il faut me prendre telle que je suis, m'avez-vous dit tout, à l'heure ; eh bien, mademoiselle, il faut, moi aussi, me prendre tel que je suis… Vous ne vous êtes pas trompée en disant : "C'est une affection sincère, c'est l'amour que vous cherchez". Oui, c'est l'amour que je cherche.

Il s'arrêta un instant et reprit d'une voix qu'il ne put empêcher de trembler :

— Mademoiselle, vous m'avez dit aussi : "Si Henriette ne peut pas vous aimer, une autre vous aimera". Mademoiselle de Violaine, sentez-vous que vous pourriez être cette autre ?

— Oh ! monsieur ! prononça Suzanne, devenant rouge comme une cerise mûre.

— Il faut me prendre tel que je suis, fit Pedro.

La jeune fille eut un délicieux sourire et, dans un élan spontané.

— Monsieur Pedro Castora, répondit-elle, le jour où Henriette de Simaise sera rendue à sa mère, je vous aimerai !

La figure du jeune homme s'illumina.

— Voilà le plus précieux des encouragements, dit-il.

Ils se séparèrent sur ces mots.

Restée seule, Suzanne se mit à rêver.

III

UN AMI

Le même jour, dans l'après-midi, Pedro Castora se rendit à l'hôtel de Simaise.

— M. le baron est absent, lui dit Frédéric.

— Je le sais, répondit Pedro ; mais je verrai M^lle^ de Simaise, si, comme je l'espère, elle veut bien me recevoir.

Frédéric alla prévenir sa maîtresse et revint aussitôt pour introduire le Brésilien dans le petit salon où se tenait habituellement la jeune fille.

Henriette se leva pour recevoir le visiteur et ne refusa point de mettre sa main dans celle qu'il lui tendait. Les yeux d'Henriette étaient fatigués comme si elle eût beaucoup pleuré, et elle avait un air ennuyé, souffrant, qui causa au jeune homme une impression douloureuse.

Silencieusement, Henriette fit signe à Pedro de s'asseoir et retomba sur un siège.

— Mademoiselle, dit Castora, enveloppant la jeune fille de son regard, je savais ne pas trouver M. de Simaise, c'est pour vous seule que je suis venu aujourd'hui, désirant avoir avec vous un entretien sérieux.

Henriette le regarda avec un commencement d'inquiétude.

— Oh ! ne vous effrayez pas, fit-il en souriant, nous allons, si vous le voulez bien, causer comme deux bons et vieux

amis. Vous ne doutez point, n'est-ce pas, de l'affection sincère que vous m'avez inspirée ?

Elle répondit par un mouvement de tête.

— D'abord, mademoiselle, j'ai à vous donner des nouvelles de Mme la baronne de Simaise.

— De ma mère ?

— Mme la baronne se porte bien.

— Ma mère vous a écrit, monsieur ?

— Ce matin même j'ai reçu une lettre de Mme la baronne, qui m'appelait près d'elle. Naturellement, je me suis empressé de me rendre à ses ordres.

— Mais elle est donc à Paris ?

— Oui, mademoiselle, depuis deux ou trois jours.

— Et elle ne vient pas me voir ! dit tristement la jeune fille.

— Vous savez ce qui l'en empêche. Certes, si Mme la baronne n'eût consulté que son cœur, dès son arrivée à Paris, elle serait accourue ici.

— Où est-elle, monsieur ?

— Chez son ami, M. le comte de Violaine.

— Et mon père ne me l'a pas dit !

— J'ai lieu de croire, mademoiselle, que votre père ignore encore, en ce moment, la présence de Mme la baronne à Paris. Comme je viens de vous le dire, Mme votre mère se porte bien ; toutefois, elle souffre de ne plus vous avoir près d'elle.

— Chère mère !

— Et j'ai pu me convaincre que l'acte de violence de M. de Simaise ne produira point l'effet qu'il espérait. Mme la baronne accepte, non sans révolte, la situation qui lui est faite ; mais je l'ai trouvée plus que jamais résolue à s'opposer à notre mariage par tous les moyens de droit qu'elle pourra invoquer.

La jeune fille poussa un soupir et baissa la tête.

— Mme la baronne m'a appelé près d'elle pour me supplier de renoncer à une union qui, m'a-t-elle dit, la précipiterait, elle et les siens, au fond d'un effroyable abîme.

— Alors, monsieur ? fit Henriette, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

— J'ai répondu à votre mère que je ne croyais pas au péril extrême dont elle se voyait menacée ; que, cependant, j'aurais l'honneur de vous voir afin d'avoir avec vous une explication sérieuse, définitive ; que vous seule, enfin, par votre franche parole, pouviez me faire renoncer ou non à des projets depuis longtemps formés.

— J'ai dit à mon père et à vous, monsieur, que je serais votre femme, répliqua Henriette d'une voix mal assurée.

— Oui, mademoiselle ; et c'est parce que vous voulez bien accepter mon nom que je n'ai pu promettre à votre mère de retirer la demande que j'ai faite de votre main. Cependant, je vous le déclare, je ne vous trouve nullement engagée par votre parole, si elle n'est pas l'expression des sentiments de votre cœur.

Un rouge vif monta au front de la jeune fille.

— C'est une compagne que je veux me donner, continua Pedro, mais c'est avant tout un cœur que je veux posséder.

— Mais, monsieur… balbutia Henriette.

— L'opposition de M^me^ la baronne de Simaise me force à réfléchir, mademoiselle ; elle prétend que votre père exerce sur vous, en ce moment, une influence fatale, qu'il a pesé sur votre volonté, vous a effrayée pour vous arracher la promesse de m'épouser.

— Ma mère se trompe, monsieur ; j'ai donné librement mon consentement.

— Soit. Mais vous ne me dites point, mademoiselle, si en consentant à m'épouser vous ne faites pas violence à votre cœur.

Henriette resta silencieuse et Pedro vit dans ses yeux de grosses larmes prêtes à jaillir.

Le jeune homme reprit :

— J'ai donc quitté M^me^ la baronne de Simaise sans lui avoir rien promis et en la laissant très perplexe. Je traversais la cour de l'hôtel lorsque, tout à coup, j'entendis une voix qui m'appelait.

» Je me retournai et je vis une grande et belle jeune fille qui me faisait signe de revenir. Je m'empressai d'obéir. La jeune fille, – vous avez deviné que je parle de votre amie, M^lle^ Suzanne de Violaine, – me prit affectueusement la main et me fit entrer dans un petit salon où nous nous trouvâmes seuls, dans un tête-à-tête charmant ; mais, je vous l'avoue, assez embarrassant pour moi, d'abord. Je me demandais, un peu inquiet : "Que peut donc me vouloir M^lle^ de Violaine ?"

» Eh bien, elle m'avait rappelé pour me parler uniquement de vous.

— De moi ?

— Vous avez en M^lle^ de Violaine une amie sincère et dévouée.

— Suzanne et moi, nous nous aimons comme deux sœurs.

— Votre amie me l'a prouvé. Elle savait déjà que mon entrevue avec M^me^ de Simaise n'avait pas eu le résultat qu'on en attendait ; aussi, sans me donner le temps de réfléchir sur la singularité de notre tête-à-tête, elle aborda brusquement la question.

» — À mon tour, me dit-elle, je vous prie de renoncer à épouser mon amie ; votre honneur vous en fait un devoir et, en cette grave circonstance, je fais appel à votre loyauté, à votre cœur, à tous vos sentiments généreux. Entre vous et Henriette de Simaise, il existe un obstacle que rien ne peut renverser, l'opposition de M^me^ la baronne de Simaise n'a pas d'autre cause que cet obstacle lui-même. Quel est-il ? Je l'ignore. Mais à côté de celui-là il y en a un autre que je connais.

» "Si mon amie vous épousait, elle accomplirait un sacrifice peut-être au-dessus de ses forces. Henriette ne vous aime pas et ne peut pas vous aimer, parce que depuis longtemps son cœur appartient à un autre. »

Sur le front et les joues de M^lle^ de Simaise le rouge disparut et fit place à la pâleur ; elle laissa échapper un soupir et sa tête s'inclina de nouveau sur sa poitrine.

— Alors, continua Pedro, M^lle de Violaine me raconta une idylle amoureuse des plus touchantes ; je dois vous le dire, mademoiselle, j'écoutai avec le plus vif intérêt cette poignante histoire d'amour.

» Enfin, quand je pris congé de M^lle de Violaine, je n'étais plus irrésolu. On ne pouvait avoir fait en vain appel à mes sentiments généreux. Je me disais : Si M^lle de Simaise accomplit réellement un sacrifice en m'épousant, je n'hésiterai pas un instant à retirer la demande que j'ai faite de sa main. Son amour donné à un autre, voilà le véritable obstacle élevé entre nous, le seul devant lequel je puisse m'arrêter ; car, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, mademoiselle Henriette, c'est surtout un cœur que je veux posséder.

» Vous le voyez, il était nécessaire, urgent que nous eussions cette entrevue, qui va décider de votre sort et du mien.

» Si pénible, qu'il me soit de renoncer au bonheur que j'espérais trouver près de vous, pour votre repos, pour votre bonheur, à vous, je me retirerai et rendrai à M. de Simaise sa parole donnée ; certes, ce sera un sacrifice, mais je dois le faire pour vous empêcher d'en accomplir un autre.

» Maintenant, vous êtes convaincue, n'est-ce pas, que je suis votre ami, votre ami sincère et dévoué ? Eh bien, à cet ami qui vous interroge, répondez hardiment, sans crainte.

Henriette était en proie à un trouble extraordinaire et des sanglots lui montaient à la gorge.

Pedro reprit :

— Ce que m'a dit M^lle de Violaine est bien la vérité ; vous aimez ce jeune homme qui vivait autrefois à l'état sauvage et qui vous a sauvé la vie ?

— Oh ! monsieur, monsieur ! fit Henriette d'une voix plaintive, en cachant sa figure dans ses mains.

Et, ne pouvant plus contenir son émotion, elle se mit à sangloter.

Pedro lui prit la main.

— Chère enfant, dit-il, ému lui-même jusqu'aux larmes, que de choses j'ai à me reprocher envers vous ! Je suis la cause que vous avez été séparée de votre mère ; la désolation de M^me^ de Simaise est mon ouvrage : j'ai troublé votre douce tranquillité, j'ai fait couler vos larmes, j'ai brisé votre cœur. Pedro Castora qu'on dit bon, qu'on dit généreux, Pedro Castora a été méchant pour vous, pour vous, qui méritez toutes les adorations !

» Mais vous êtes bonne, Henriette, meilleure que moi ; vous me pardonnerez, et, puisque je ne puis avoir votre amour, vous me donnerez votre amitié. Dites, dites, Henriette, pardonnerez-vous le coupable, lui donnerez-vous votre amitié ?

La jeune fille releva sa belle tête éplorée.

— Ah ! monsieur, répondit-elle, d'une voix entrecoupée de sanglots, pourquoi vous dire méchant, quand vous vous montrez si bienveillant et si bon pour moi ? Oh ! oui, vous êtes mon ami !… La pauvre Henriette de Simaise serait bien ingrate si elle vous refusait cette amitié que vous voulez bien lui demander.

— Merci ! dit Pedro.

Puis il ajouta en se levant :

— Ce soir même j'écrirai à M. le baron de Simaise pour reprendre ma parole et lui rendre la sienne.

Henriette se dressa en face de lui et le regarda fixement, ayant dans les yeux une expression d'angoisse inexprimable.

— Eh bien, fit le jeune homme avec surprise, n'est-ce pas ce que je dois faire ?

— Et mon père, monsieur, mon père ? s'écria Henriette.

— Votre père ? Je ne comprends pas…

— Que lui arrivera-t-il ?

— Que voulez-vous qu'il lui arrive ?

— Mon Dieu ! mais je ne sais pas, moi… Il a parlé d'une chose terrible, d'un malheur épouvantable dont il est menacé, qui menace aussi ma mère et mon frère et que vous seul, monsieur, vous seul pouvez conjurer.

» — Je suis au bord d'un abîme, m'a-t-il dit ; si vous n'épousez pas Pedro Castora, qui seul peut me sauver, je suis perdu, et votre mère, Raoul et vous, êtes également perdus ! Votre refus serait ma mort, car je n'hésiterais pas un instant à me brûler la cervelle pour échapper au déshonneur, à la honte ! »

Pedro avait légèrement pâli. Sa conscience blâmait ses agissements à Vaucourt lorsqu'il avait forcé le baron à effrayer sa fille pour obtenir son consentement, et il se reprochait amèrement, maintenant, ses paroles impérieuses. Sans doute, il poursuivait alors un but honorable ; mais était-ce suffisant pour qu'il se trouvât excusable d'avoir employé, afin d'arriver à ce but, des moyens détestables, pour ne pas dire odieux ? Jugé par sa conscience, Pedro sentait que, s'il en

appelait au jugement sévère des honnêtes gens, il serait également condamné par eux.

Il prit la main de la jeune fille et, la serrant doucement, il lui dit d'une voix émue :

— Rassurez-vous, mademoiselle, aucun danger sérieux ne menace M. de Simaise ; il a eu tort de vous effrayer ; je le regrette sincèrement et je suis le premier à vous en demander pardon, puisque ces paroles de votre père, qui vous ont bouleversée, ont été prononcées dans un plaidoyer en ma faveur. Oui, oui, rassurez-vous ; vous n'avez rien à redouter.

— Est-ce bien vrai, monsieur ?

— Voyons, chère enfant, après ce qui vient de se passer entre nous, voudrais-je vous tromper ?

— Oh ! je ne le crois pas !

— Eh bien, que la parole d'un ami vous tranquillise.

— Oui, oui. Oh ! je le sens, ne pas avoir en vous une entière confiance serait vous faire injure.

— À la bonne heure. D'ailleurs, que prétend votre père ? Qu'un malheur épouvantable est prêt à le frapper et que Pedro Castora seul peut empêcher le mal d'arriver.

» Eh bien, mademoiselle, continua le jeune homme presque gaiement, si j'ai réellement le pouvoir de conjurer le malheur, je vous promets qu'il ne s'approchera jamais de vous.

Puis, gravement, il ajouta :

— Je ne serai pas votre mari, soit ; mais je suis votre ami ; ce titre m'impose le devoir de vous protéger et de vous défendre, au besoin, contre tout danger.

Henriette eut son plus doux sourire.

— Merci, monsieur, dit-elle ; je suis maintenant complètement rassurée.

Ils se serrèrent la main et Pedro se retira.

IV

CHARLOTTE

En rentrant chez lui, Pedro Castora fut arrêté par son valet de chambre, qui guettait son retour.

— Monsieur, dit le domestique, prenant un petit air mystérieux, une dame vous attend au salon.

— Une dame ? fit Pedro avec surprise.

— Oui, monsieur, une jeune dame très jolie. Elle paraît très impatiente de vous voir, car trois fois déjà elle m'a demandé si vous n'alliez pas bientôt arriver.

— C'est bien, répondit le jeune homme, je vais donner audience à cette dame.

Il entra dans le salon. Une jeune femme, délicieusement habillée, qui semblait faire l'inventaire des meubles, des tableaux et des bronzes, se retourna brusquement. Pedro resta stupéfait en reconnaissant M^lle^ Charlotte, ex-couturière en robes, qu'il entretenait magnifiquement, comme nous le savons, sans lui demander autre chose que de dépenser comme elle l'entendait l'argent qu'il lui donnait, que de porter la soie, les dentelles, les bijoux qu'il lui offrait.

Pourquoi ces prodigalités pour une femme qui ne lui était rien, qu'il n'aimait pas, qu'il allait voir très rarement ? Une fantaisie de millionnaire !

Ou ne pouvait pas dire qu'il avait placé Charlotte au milieu d'un luxe à rendre une princesse jalouse, parce que l'ex-couturière, par sa beauté et ses merveilleuses toilettes, flattait

son amour-propre, sa vanité : il ne sortait jamais avec elle, jamais on ne les avait vus ensemble, pas même dans une loge de théâtre.

Qui sait ! imitant le grand calife de Bagdad, peut-être avait-il voulu faire une étude de femme en faisant passer Charlotte, sans transition, de la pauvreté à la richesse, d'une triste mansarde dans un appartement ensoleillé aux tentures de soie, aux meubles capitonnés.

Assurément, Charlotte lui avait inspiré de l'intérêt. Sachant jusqu'où de chute en chute, la femme peut tomber, peut-être aussi avait-il voulu arracher une proie facile à saisir à ce gouffre de Paris qu'on appelle la prostitution.

Charlotte s'était avancée vers Pedro.

— Enfin, vous voilà ! dit-elle.

Et elle présenta sa main admirablement gantée.

— Vous, vous ici ! prononça le jeune homme d'un ton sévère, sans prendre la main qu'on lui tendait.

Charlotte poussa un gros soupir.

— Puisque vous ne venez plus chez moi, il faut bien, pour vous voir, que je vienne chez vous.

— Je vous avais défendu d'une façon absolue…

— Je vous en prie, monsieur, ne vous mettez pas en colère ; je n'ai pas oublié que vous m'avez défendu de venir ici ; allez, si je n'ai pas craint de braver votre colère, c'est que je tenais absolument à vous voir. Pedro, est-ce que vous auriez le courage de me chasser ?

— Non, je ne vous chasserai point ; cette façon d'agir envers une femme n'est pas la mienne. Mais dites-moi vite ce qui vous amène.

— Une chose sérieuse, Pedro.

— Auriez-vous besoin d'argent ?

Elle secoua négativement la tête.

— Quelle est donc cette chose sérieuse ?

— Pedro, est-ce vrai ce qu'on m'a appris hier ?

— Quand je saurai ce qu'on vous a appris hier, je vous répondrai.

— Eh bien, Pedro, on m'a dit que vous aviez l'intention de vous marier.

— On ne vous a pas trompée.

— Ainsi, Pedro, c'est vrai ?

— Absolument exact.

— Voyons, là, sérieusement, vous voulez vous marier ?

— Oui, Charlotte, oui, je veux me marier.

Elle poussa un nouveau soupir.

— Et c'est M^lle^ Henriette de Simaise que vous épousez ? dit-elle.

— La personne qui vous a renseignée n'est pas bien instruite ; à votre tour, Charlotte, vous pourrez lui dire que je n'épouserai pas M^lle^ Henriette de Simaise.

— Alors, la personne s'est trompée, c'est une autre.

— Naturellement.

— Pedro, vous pouvez bien me dire son nom.

— Il faudrait pour cela que je le connusse moi-même.

— Ah ! répliqua Charlotte vivement ; voilà une réponse qui prouve bien que vous n'avez pas en moi la moindre confiance.

— Ma chère, je ne peux pas vous répondre autrement ; je désire me marier, voilà le fait ; mais j'en suis encore à chercher ma future femme.

— Est-ce bien vrai, cela ?

— On ne peut plus vrai.

La figure attristée de Charlotte changea subitement d'expression.

— Pedro, reprit-elle d'une voix câline, pourquoi donc songer à vous marier ? Est-ce que vous n'êtes pas heureux comme vous êtes ?

— Apparemment, puisque je veux changer ma situation.

— Ah !… Enfin, c'est dit, vous voulez absolument vous marier ?

— Oui.

— Pedro, puisque vous croyez si fermement trouver le bonheur dans le mariage, pourquoi vous mettez-vous en peine de chercher une femme quand vous en avez une toute trouvée ?

— Que voulez-vous dire, Charlotte ? Je ne vous comprends pas bien.

— Mon Pedro, mon bon Pedro, puisque vous tenez absolument à avoir une femme, prenez votre petite Charlotte, épousez-moi !

Le jeune homme partit d'un franc éclat de rire.

— Pedro, est-ce que vous vous moquez de moi ?

— Non, non, répondit le jeune homme riant toujours ; mais votre proposition est si… comment dirais-je ?… singulière…

— Pedro, regardez-moi.

— Je vous regarde.

— Comment me trouvez-vous ?

— Port bien mise.

— Vous ne voyez que cela ?

— Je vois aussi que vous avez la physionomie animée, le regard brillant, les joues roses, les dents blanches, en un mot que vous êtes charmante.

Elle eut un mouvement de dépit.

— Ainsi, monsieur, répliqua-t-elle avec un accent de reproche, vous ne voyez pas des larmes dans mes yeux !…

Pedro, continua-t-elle d'une voix larmoyante, je suis prête à pleurer.

— Non, non, Charlotte, non, faites-moi grâce d'un accès de sensibilité ; pas de larmes, n'est-ce pas ? et surtout pas de crise nerveuse.

— Méchant, méchant !… Pourtant, Pedro, vous savez que je vous aime !

— Oh ! cela manque de preuve, répondit le jeune homme en souriant.

— Vous ne croyez à rien ! Allez, vous ressemblez bien aux autres hommes ! Voyons, Pedro, mon petit Pedro, je suis jeune.

— Certainement. Vingt ans à peine.

— Jolie !

— Oui.

— Enjouée, rieuse, gaie !

— Comme un pinson.

— Tout à fait bonne enfant !

— Je ne dis pas le contraire.

— Eh bien, Pedro, que vous faut-il de plus ?

— Pour faire quoi ?

— Pour m'épouser.

— Ma chère, il faudrait, en plus de toutes vos perfections, que vous m'eussiez inspiré l'affection ou, si vous le préférez, l'amour sans lequel, selon moi, aucune union ne peut être heureuse.

— Ainsi, monsieur, vous l'avouez, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée ?

— Mon Dieu, oui, Charlotte, j'avoue cela.

— C’est affreux ! Ah ! pauvres femmes, comme nous sommes trompées !

— Permettez, Charlotte, il me semble que je ne vous ai trompée en rien.

— En rien ? Oh !

— Qu’ai-je donc fait qui ait pu vous faire croire que je vous aimais ?

— Tout, monsieur, tout !

— En vérité !

— Voyons, Pedro, et cet hôtel tout meublé que vous m’avez donné ? Et mes chevaux, ma voiture, mes domestiques ? Et tout l’or que j’ai dépensé ? Et les nombreux cadeaux que vous m’avez faits ?

— Cela prouve simplement que j’ai été généreux avec vous. Trouvant une certaine satisfaction à faire quelque chose pour vous, je l’ai fait. Je vous ai rencontrée dans un milieu détestable et je vous en ai sortie. Je vous ai tirée de la misère, de pire encore, peut-être, cela m’a plu. Que voulez-vous, Charlotte, je suis ainsi fait. Chacun prend son plaisir comme il l’entend. Enfin, ma chère, je ne vous ai jamais demandé qu’un peu de reconnaissance.

— Est-ce ma faute, à moi, si vous ne m’avez pas demandé autre chose ?

Pedro ne put s’empêcher de sourire.

— J’ai toujours été disposée à vous tout accorder.

— Qui ne désire rien n’a rien à demander.

— Comme c'est flatteur pour moi ! Enfin, Pedro, continuerez-vous à venir me voir comme par le passé ?

— Non. Pour la cause que vous connaissez, vous devez comprendre que toutes relations doivent cesser entre nous.

— Ainsi, je suis abandonnée ?

— Oh ! vous ne restez pas seule au monde.

— Si, monsieur ; vous savez que je suis sans famille ?

— Oui, mais vous avez des amis.

— Aux yeux desquels je passe pour être votre maîtresse.

— Le mal n'est pas grand.

— Vous trouvez ? Eh bien, je vous dis, moi, que je suis horriblement compromise !

— Bah !

— Que vais-je devenir, mon Dieu, que vais-je devenir ?

— Ceci est votre affaire.

— Mais rien ne peut donc vous émouvoir, rien, rien ?… Ah ! tenez, Pedro, vous ne valez pas mieux que les autres, vous êtes un monstre !

Le jeune homme se mit à rire.

— Et vous riez, vous riez ! C'est honteux, monsieur ; votre conduite envers moi est odieuse ! Vous êtes un sans cœur !… Ah ! je ne pensais pas vous trouver si dur, je croyais que vous auriez pitié de ma jeunesse, de mon innocence.

— Chut ! fit Pedro, ne parlons pas, d'une absente.

— Monsieur, c'est infâme, ce que vous venez de dire ; mais vous ne croyez à rien ; de vous rien ne doit plus m'étonner.

Et des larmes, qui avaient toute l'apparence d'être vraies, jaillirent des yeux de Charlotte.

Le jeune homme gardait le sourire sur ses lèvres.

— Charlotte, reprit-il, voulez-vous que je vous donne un conseil ?

— Un conseil ? Et quel conseil pouvez-vous me donner ?

— Un bon conseil, je crois.

— Alors, j'écoute.

— Tout à l'heure, vous vous êtes écriée : Que vais-je devenir ?

— Oui, et je le répète : Que vais-je devenir ?

— Voici mon conseil : Faites ce que je vais faire, mariez-vous !

— Me marier, moi ! Avec qui ? Est-ce qu'une fille entretenue peut se marier ? Quand vous me repoussez, vous, quel est donc l'homme qui voudrait de moi ?

— Celui qui entre chez vous le soir, à onze heures, furtivement, par la petite porte du boulevard, et qui en sort de même le lendemain matin, entre sept et huit heures.

M^lle^ Charlotte était devenue plus rouge qu'une pivoine.

— C'est faux, c'est une infamie ! exclama-t-elle.

— Ne niez pas, c'est inutile. D'ailleurs, je ne vous fais pas un reproche, je ne m'en reconnais pas le droit. Vous êtes parfaitement libre de recevoir chez vous qui bon vous semble et aux heures que vous voulez.

» Le monsieur en question – c'est un jeune homme de vingt-huit ans – est employé dans un magasin de nouveautés. Vous le connaissez depuis quatre ans et il était votre amant depuis six mois lorsque je vous ai rencontrée la première fois dans ce fameux bal du Château-Rouge. Vous n'avez pas cessé de le voir, ce qui prouve d'abord que vous l'aimez et ensuite votre fidélité. Ce jeune homme vous aime aussi, lui ; il est intelligent et ne manque pas d'une certaine délicatesse, car, bien que vous fussiez riche et lui pauvre, il n'a jamais rien accepté de vous, pas même un petit cadeau.

» Eh bien, Charlotte, si vous voulez que ce que j'ai fait pour vous ne soit pas perdu, devienne la source du bien, si vous voulez avoir une existence tranquille, heureuse, devenez la femme de cet honnête garçon, qui vous aime. Ce que je vous ai donné sera votre dot.

La jeune fille pleurait silencieusement, la tête baissée. Cette fois, c'étaient de vraies larmes qui coulaient sur ses joues.

— Eh bien, Charlotte, reprit Pedro, me pardonnez-vous d'avoir découvert votre secret ?

Charlotte répondit par un sanglot.

— Allons, allons, dit Pedro d'un ton affectueux, ne restez pas ainsi la tête baissée comme une criminelle.

— Je n'ose plus vous regarder.

— Dites-moi au moins que vous ne m'en voulez pas.

— Et pourquoi vous en voudrais-je, mon Dieu, pourquoi ? Ah ! Pedro, Pedro, elle aura le droit d'être fière celle à qui est réservé le bonheur d'être votre femme !

Elle essuya rapidement ses yeux et son visage, jeta un regard dans une glace, fit de la main un signe d'adieu au jeune homme et sortit précipitamment du salon.

— Allons, murmura Pedro, celle-là est sauvée ; elle se mariera.

Et il entra dans son cabinet.

V

CARINI EN CAMPAGNE

Le lendemain matin, vers neuf heures, le baron de Simaise reçut la lettre suivante :

« MONSIEUR LE BARON,

» J'ai eu l'honneur de voir hier matin M^me^ la baronne de Simaise, chez M. le comte de Violaine.

» J'ai trouvé M^me^ de Simaise plus que jamais opposée à mes projets, et toute prête à empêcher le mariage par tous les moyens possibles.

» Je ne puis ni ne veux provoquer une lutte déplorable, et qui serait certainement funeste, entre vous et M^me^ la baronne. Il est donc de mon devoir de ne plus prétendre à l'honneur de votre alliance.

» Veuillez considérer la demande que je vous ai faite de la main de M^lle^ de Simaise comme nulle, et je vous rends la parole que vous m'avez donnée.

» Croyez, monsieur le baron, à tous mes regrets, et agréez l'expression de mes sentiments distingués.

» PEDRO CASTORA. »

De Simaise fut atterré.

C'était la ruine de ses dernières espérances : son expédient suprême s'en allait en fumée ; c'était la dislocation, l'écroulement, l'anéantissement complet d'un échafaudage de combinaisons au moyen desquelles il avait compté sortir, d'une position terrible.

Tenant la lettre entre ses doigts, pâle, frémissant, un nuage devant les yeux, il restait immobile, comme hébété.

Cependant, au bout d'un instant, il sortit de cet état de prostration. Alors ce fut une explosion de fureur et de rage. En proie à une sorte de ***delirium tremens,*** il arpentait sa chambre d'un pas inégal, fiévreux, comme un insensé ; il poussait des rugissements rauques, renversait les meubles, piétinait sur le parquet comme un possédé, jurait, lançait toutes sortes d'imprécations.

— Ah ! c'est ainsi, s'écriait-il, l'écume aux lèvres, elle veut la guerre ; eh bien, soit, guerre, guerre à outrance ! Je ne lui rendrai pas sa fille ; je l'emmènerai hors de France et je saurai si bien la cacher, qu'elle ne la reverra jamais !

À la fin il se calma. Il passa dans une autre pièce, s'assit devant un bureau et écrivit :

« MADAME LA BARONNE,

» Nous jouons un jeu terrible. Vous triomphez en ce moment ; mais je garde mes armes.

» Vous savez que je suis ruiné, je ne vous l'ai pas caché ; vous, madame, vous êtes riche. Partageons. Il me faut dans quinze jours deux millions. En échange de cette somme, je vous rendrai votre fille.

» Si d'ici quinze jours je n'ai pas eu de vos nouvelles, vous apprendrez, trop tard, la décision que j'aurai prise. »

Cette lettre écrite et mise dans une enveloppe portant l'adresse de la baronne, chez M. de Violaine, le baron alla la jeter lui-même dans une boîte de l'administration des postes. Comme cela, il était sûr que sa femme recevrait dans l'après-midi son ultimatum.

Était-ce une menace sérieuse qu'il faisait à la baronne ? Ou bien voulait-il seulement effrayer la mère afin d'obtenir la somme énorme qu'il demandait comme rançon de sa fille ?

Nous connaissons le baron de Simaise et nous savons qu'il était homme à se livrer aux choses les plus excessives. Or il était bien décidé à faire disparaître Henriette, à la séparer pour toujours de sa mère si celle-ci refusait de se soumettre à ses exigences.

Il lui importait peu que sa fille devînt sa victime, pourvu qu'il pût se donner l'horrible satisfaction de faire souffrir sa femme.

Il restait à savoir en quel lieu sûr, défiant toutes les recherches, il pourrait cacher Henriette, dans le cas où la baronne répondrait à sa lettre par un refus catégorique.

Il se souvint des offres de service que lui avait faites l'Italien Carini.

— Parbleu, se dit-il, si je suis forcé d'en venir là, j'aurai besoin du signor Carini ; il ne refusera certainement pas de m'aider. Avec une poignée d'or et quelques belles promesses, on obtient tout ce qu'on veut de ces sortes de gens. En attendant, il faut que je le voie, que je m'entende avec lui. J'ai

donné quinze jours à la baronne ; si d'ici là elle n'a pas accepté, je serai prêt, moi ; Carini agira.

Le baron faisait ces réflexions en marchant sur le trottoir du faubourg Saint-Honoré.

Il arrêta un fiacre vide qui passait et se fit conduire à la demeure de Carini. Il ne perdait pas de temps. Ah ! M. le baron était un homme d'action ; quand il avait décidé de faire une chose, c'était tout de suite.

Il fut reçu par le domestique de l'Italien, qui lui dit :

— M. Carini est absent de Paris depuis huit jours.

Le baron laissa voir sa vive contrariété.

— Est-ce qu'il s'agit d'une affaire pressée ? demanda le domestique.

— Oui, très pressée.

— En ce cas, monsieur, vous pourrez revenir ce soir vers six heures. M. Carini m'a annoncé son retour pour aujourd'hui, à cinq heures, et je pense qu'il pourra vous recevoir.

— C'est bien, je reviendrai ce soir à six heures. Ce n'est pas la première fois que vous me voyez ; me reconnaissez-vous ?

— Monsieur le baron de Simaise, si je ne me trompe ?

— Vous ne vous trompez pas. Vous direz à votre maître que je tiens absolument à le voir aujourd'hui même.

— Je ne manquerai pas d'annoncer votre visite à M. Carini.

Le baron rejoignit le fiacre qui l'attendait dans la rue et se fit ramener chez lui.

*

Il signor Carini avait quitté Paris pour se mettre à la recherche des saltimbanques à qui il avait vendu autrefois le petit sauvage du parc de Blaincourt.

Il s'était mis en campagne plein d'espoir, car il ne doutait point du succès de ses recherches. Le jeune homme retrouvé, il l'emmenait à Paris, le faisait reconnaître comme étant le fils légitime du marquis de Chamarande, et faisait valoir en même temps les droits du jeune homme à l'héritage de son père. Alors il faudrait bien, de gré ou de force, que le banquier hollandais ouvrît sa caisse et comptât les millions.

Il fallait savoir, d'abord, où se trouvait pour le moment la troupe du saltimbanque.

— Par ordre de Blaireau, se dit Carini, Grillardon s'est transporté dans le Midi où il a dû exercer son métier pendant plusieurs années ; mais il aimait les provinces de l'Est qu'il n'avait jamais quittées, où il était très connu, et il y est certainement revenu. C'est dans l'Est sûrement que je le trouverai.

Il y avait justement des fêtes à Dijon à l'occasion d'un grand concours régional. Sans aucun doute, tous les saltimbanques de la contrée devaient se trouver dans la ville bourguignonne.

Carini se rendit à Dijon.

Il ne s'était pas trompé ; il y avait là, sur les places publiques, une fourmilière de saltimbanques de toutes les catégories ; mais vainement il passa, repassa devant les baraques, y entra même pour assister aux exercices des acrobates, des lutteurs, des dompteurs, des jongleurs, des équilibristes, des disloqués, des hercules, il ne vit point l'homme qu'il cherchait.

Finalement il s'adressa à un vieux pitre qu'il crut reconnaître pour l'avoir vu autrefois faisant la parade devant la baraque de maître Grillardon.

— Pourriez-vous me dire, lui demanda-t-il, ce qu'est devenu le saltimbanque Grillardon ?

— Parfaitement, monsieur. Dans le temps j'ai fait partie de sa troupe.

— Oh ! alors, vous allez pouvoir me renseigner. Savez-vous où se trouve en ce moment votre ancien patron ?

— Je pense qu'il est toujours à Boignes.

— Boignes ? Où se trouve cette ville ?

— Boignes n'est pas une ville, monsieur, mais un village près de Mirecourt, Vosges. Le patron s'est retiré des affaires il y a quelques années avec une jolie fortune, près de dix mille francs de rentes. Il a vendu sa baraque, ses voitures et ses chevaux un bon prix.

— Et sa troupe ?

— Elle est restée avec son successeur. Moi, je n'en faisais plus partie ; j'avais quitté Grillardon à Nîmes lorsqu'il parcourait le midi de la France. Donc il s'est retiré ; il a acheté une maison à Boignes, et c'est là qu'il vit tranquillement de ses rentes comme un gros bourgeois. D'ordinaire on ne s'enrichit

pas dans notre chien de métier ; les temps sont durs, le public est rétif en diable, tous les vieux trucs sont usés ; il faudrait toujours du nouveau. Grillardon est une exception ; il a eu de la chance, lui : tout lui réussissait.

— Connaissez-vous son successeur ?

— Nous nous connaissons tous, monsieur.

— Où pourrais-je le trouver ?

— Si vous voulez le voir, vous n'aurez pas loin à aller : il est ici, à Dijon.

— Ah !

— Vous voyez cette grande baraque qui ferme la place ?

— C'est la sienne.

— Alors je l'ai vu : tantôt je suis entré sous sa tente et j'ai assisté avec intérêt au travail de sa troupe.

— Une troupe excellente, monsieur ; il n'y a pas de jalousie de métier qui tienne, il faut être juste et reconnaître ce qui est.

— Vous avez raison. Mais, dites-moi, mon ami, Grillardon avait un jeune sauvage que je n'ai pas vu dans la troupe de son successeur.

— Ah ! ah ! le petit sauvage, le prince Carambo, comme nous l'appelions ; c'est bien grâce à lui que Grillardon a fait fortune. En a-t-il gagné de l'argent avec son sauvage ! Partout où nous nous arrêtions, la baraque était toujours pleine. Nous avions beau ne faire que des séances de dix minutes, un quart d'heure au plus, la foule était toujours là, compacte, serrée ; on se bousculait, on s'écrasait pour entrer. Que voulez-vous,

on voulait voir le beau prince Carambo… La caisse s'emplissait vite ; une pluie de monnaie blanche et de gros sous ! Le patron était content ; après la journée, il donnait des gratifications. C'était le bon temps. Mais tout a une fin : Grillardon a perdu sa poule aux œufs d'or.

Carini éprouva une commotion violente et pâlit.

— Mort ! le sauvage est mort ! s'écria-t-il.

— Non, le prince Carambo n'est pas mort.

Carini respira.

— Un jour, continua le vieux saltimbanque, il trouva sans doute qu'il avait fait gagner assez d'argent à son maître ; peut-être aussi était-il las du métier qui ne lui rapportait rien, si ce n'est des coups de bâton ; quoi qu'il en soit, un jour donc il s'échappa de la cage où on le tenait enfermé et disparut.

— Alors ? interrogea l'Italien haletant.

— Alors, voilà : plus de sauvage, plus de recettes. Heureusement, le patron avait sa pelote faite. Dégoûté du métier, devenu mauvais, il se débarrassa de tout, comme je vous l'ai dit, et s'en alla tranquillement au village de Boignes planter ses choux.

— Et le sauvage, le prince Carambo, comme vous l'appelez, qu'est-il devenu ?

— Quant à ça, monsieur, je n'en sais rien. Cependant, j'ai entendu raconter qu'il s'était réfugié dans les bois où il est devenu un véritable homme sauvage. Je puis vous dire encore qu'on a parlé beaucoup, ces dernières années, d'un certain Jean Loup, qui vivait à l'état sauvage, ni plus ni moins qu'une bête, dans la forêt de Mareille, à sept ou huit lieues d'Épinal.

Ce sauvage existe-t-il ? A-t-il existé ? Je ne saurais l'affirmer, car je n'y suis pas allé voir. Quoi qu'il en soit, Jean Loup est un personnage célèbre dans le pays vosgien. On raconte de lui des choses surprenantes.

» Si ce sauvage a existé, existe, il y a lieu de croire que Jean Loup n'est autre que notre ancien prince Carambo. En effet, Grillardon et sa troupe se trouvaient à Épinal lorsque Carambo leur a brûlé la politesse ; d'un autre côté, c'est à peu près vers le même temps que Jean Loup fut aperçu la première fois dans les bois de Mareille.

» Voilà, monsieur, les seuls renseignements que je puisse vous donner, au sujet de mon ancien patron et de son jeune sauvage ; je n'en sais pas davantage.

— Je ne vous en remercie pas moins de m'avoir appris cela, mon brave homme, répondit le signor Carini.

Et, mettant une pièce de dix francs dans la main du saltimbanque :

— Tenez, ajoutait-il, voilà pour boire à la santé du prince Carambo et de Jean Loup, en compagnie de quelques-uns de vos camarades.

Une heure après, l'Italien prenait le train express afin de se rendre dans les Vosges, en passant par Auxonne, Gray, Chalindrey et Port-sur-Saône.

Il arriva à Blignicourt un dimanche matin, un peu avant midi, et s'y arrêta pour déjeuner ; il savait d'ailleurs qu'il n'était plus qu'à six kilomètres de Mareille.

Sur une plaque ; de tôle carrée, accrochée à une potence, il lut : ***Au Soleil d'or – Rendez-vous des voyageurs.*** Au milieu de

la plaque, les rayons de l'astre représenté reluisaient sous l'ardente lumière des rayons vrais du véritable soleil.

Carini entra au ***Soleil d'or*** et demanda à une grosse femme, à l'air avenant et toute réjouie, qui vint à sa rencontre, si elle voulait bien lui servir quelque chose à manger.

— Mais comment donc, monsieur, tout de suite, tout de suite.

— En un instant la dame du ***Soleil d'or*** eut mis le couvert du voyageur et apporté sur la table, devant lui, une bouteille de vin et un morceau de daube entouré de carottes, le tout fort appétissant.

Carini, qui n'avait rien pris depuis la veille, se mit en devoir d'apaiser sa faim et sa soif.

La dame, qui n'avait pour l'instant que ce seul voyageur à soigner, restait près de Carini, prête à lui servir ce qu'il demanderait encore.

Curieuse comme le sont en général toutes les femmes d'auberge, elle ne manqua point d'adresser quelques questions au voyageur.

— Monsieur n'est pas de ces pays-ci ; je n'ai pas encore vu monsieur à Blignicourt ; monsieur vient de loin, de Paris, peut-être ; monsieur est sans doute arrivé à Blignicourt dans la voiture du messager Bergelot ?

Après avoir répondu complaisamment aux questions de la dame, Carini, voyant qu'elle ne demandait pas mieux que de bavarder, l'interrogea à son tour au sujet du sauvage de la forêt de Mareille.

— Tiens, fit-elle, sans paraître cependant très étonnée, vous vous intéressez donc à notre pauvre Jean Loup ?

— Oh ! pas plus que cela. J'ai entendu parler de ce pauvre diable, et ce qu'on m'a dit de lui a suffisamment excité ma curiosité pour que j'aie le désir d'en savoir davantage. C'est pour cela que, me rendant à Épinal, où j'ai quelques affaires à traiter, je me suis arrêté ici chez vous, pour déjeuner, avant de pousser jusqu'à Mareille.

— Mon Dieu, monsieur, il n'est pas bien utile que vous alliez jusqu'à Mareille : ce qu'on vous dirait à Mareille, on vous le dira tout aussi bien à Blignicourt.

— Vous-même, chère madame, pourriez peut-être me raconter cette étonnante histoire ?

— Certainement, monsieur.

— En ce cas, chère madame, faites-moi ce plaisir, je vous prie.

— Bien volontiers, monsieur.

La grosse femme s'assit en face du voyageur et, avec une satisfaction qu'elle ne prit point la peine de cacher, elle raconta l'histoire de Jean Loup, en y comprenant, bien entendu, la fameuse légende de l'enfant du bûcheron emporté par une louve.

Est-il besoin de dire que Carini avait écouté avec la plus grande attention ?

— Ainsi, madame, dit-il, Jean Loup a été pris par les gendarmes et conduit à la prison d'Épinal ?

— Oui, monsieur, et la chose s'est passée exactement comme je viens de vous le raconter. Maintenant, on dit bien, des choses : les uns prétendent qu'un personnage très riche a pris Jean Loup sous sa protection et l'a fait sortir de prison.

— Ah ! Et comment se nomme ce personnage ?

— On ne sait pas son nom, monsieur. Mais Jean Loup est-il réellement sorti de prison ? Il y en a qui le disent, soit ; mais d'autres affirment que Jean Loup est toujours en prison et qu'il n'en sortira jamais.

Il signor Carini acheva de déjeuner tout en se livrant à de sérieuses réflexions.

Un instant il eut l'intention d'aller à Mareille et de se présenter chez le maire, qui était peut-être mieux renseigné que tout autre ; mais il pensa qu'il serait pris acte de sa démarche et qu'il pouvait ainsi commettre une grave imprudence. Or, Carini, élève de Blaireau, savait mettre en pratique les leçons de son maître ; il n'agissait jamais qu'après avoir bien étudié le terrain sur lequel il allait mettre le pied.

Extrêmement prudent, monsieur Carini !

Il renonça à son projet, et, au lieu d'aller à Mareille, il se rendit en toute hâte à Épinal.

En parlant de l'Italien au baron de Simaise, Pomme-d'Api avait dit :

— Le signor Carini a des relations très étendues ; c'est un homme puissant, il peut beaucoup.

C'était vrai. Carini était un affilié de la Société de Jésus et le général des jésuites l'avait investi d'un pouvoir occulte qui le rendait redoutable. Grâce à un mot d'ordre connu

seulement des principaux membres de la Compagnie de Jésus et en invoquant les intérêts sacrés du Saint-Siège, il n'eut qu'à se faire reconnaître par un Père jésuite d'Épinal pour que, immédiatement, le clergé de la ville fût empressé à le servir.

Sans avoir même la peine de sortir de l'hôtel où il était descendu, on lui fit savoir que Jean Loup, en effet, avait été mis en liberté après quelques jours de détention seulement et qu'une ordonnance de non-lieu avait été rendue en sa faveur. On lui apprenait également qu'une sorte de philanthrope du nom de Lagarde, personnage évidemment très riche et très influent, s'était fait son protecteur.

C'était tout. Bien qu'on eût questionné adroitement et longuement les principaux membres du parquet, le président du tribunal, les juges, on n'avait rien pu apprendre de plus.

Ce n'était pas assez pour Carini, qui se trouvait en présence d'une difficulté qu'il n'avait certainement pas prévue.

Où chercher Jean Loup, maintenant ? De quel côté se diriger ? Si seulement il avait une trace à suivre, un indice quelconque. Mais rien, rien. Et ce M. Lagarde, pourquoi s'était-il intéressé à Jean Loup, un misérable ? Qui était-il, cet homme ? D'où venait-il, ce philanthrope ? Était-ce un Français ou un étranger ? Où le chercher, où le trouver, lui aussi ?

Carini ne se dissimulait point que la tâche qu'il avait entreprise devenait fort difficile.

— Tout cela n'est pas clair, pensait-il ; ce sauvage à qui un inconnu s'intéresse, qu'on fait sortir de prison, qu'on emmène, qui disparaît, il doit y avoir dans cela un dessous de cartes à surprise. Je commence à croire sérieusement que la baronne de Simaise n'est pas étrangère à cette ténébreuse affaire.

Et il ajouta, en se frappant le front :

— Faudra voir !

En attendant, le signor Carini n'était nullement satisfait du résultat de son entreprise.

Toutefois, il se rassurait, convaincu que nul ne pouvait découvrir que Jean Loup était le fils du marquis et de la marquise de Chamarande.

N'ayant plus rien à attendre à Épinal, il reprit la route de Paris, après avoir prévenu son domestique de son retour.

VI

UN HOMME DE RESSOURCES

À six heures précises, le baron de Simaise sonnait à la porte de l'Italien. On vint lui ouvrir et il fut aussitôt introduit dans le cabinet du signor Carini, qu'il trouva enveloppé de sa robe de chambre, occupé à lire les lettres reçues pendant les huit jours qu'il avait été absent de Paris.

— Monsieur le baron, dit-il, prenant son air obséquieux et souriant, on m'a prévenu de votre visite et je vous attendais. Je regrette que vous ayez été forcé de revenir. J'ai été éloigné de Paris pendant huit jours : une affaire d'une certaine importance à terminer pour un de mes clients.

» Eh bien, monsieur le baron, où en êtes-vous avec votre magnifique héritage ? Espérez-vous tenir bientôt ces beaux millions ? Sans doute, vous avez revu le terrible banquier ; se montre-t-il moins absolu, moins exigeant ? Il faut pourtant qu'il en finisse.

— Mon cher monsieur Carini, répondit le baron, je n'ai pas revu M. Van Ossen, qui est retourné en Hollande quelques jours après la visite que vous lui avez faite. L'affaire de l'héritage n'a pas avancé, la situation reste la même. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment ; la visite que je vous fais a une autre cause.

— Ah ! c'est différent, monsieur le baron. Voyons donc de quoi il s'agit, je vous écoute.

— Je n'ai pas oublié que vous m'avez offert vos services, monsieur Carini. Vous m'avez dit : "Si jamais vous avez

besoin de moi, dans n'importe quelle circonstance et pour quelque chose que ce soit, je serai tout à vous".

— C'est vrai, monsieur le baron, je vous ai dit cela et je vous confirme mes paroles ; vous avez donc le droit de compter sur votre serviteur.

— En ce cas, monsieur Carini, je vais vous mettre au courant de la situation.

— J'écoute, monsieur le baron, j'écoute.

M. de Simaise apprit à l'Italien l'espèce de lutte qui existait entre lui et sa femme, par suite de l'opposition systématique, absolue et sans raison qu'elle avait faite au mariage de sa fille avec le riche Brésilien Pedro Castora, lequel, blessé de cette opposition, avait finalement retiré la demande qu'il avait faite de la main de M^lle^ Henriette de Simaise.

Il continua en faisant connaître à Carini le contenu de la lettre qu'il avait écrite le matin même à la baronne.

L'Italien comprit tout de suite quel parti il pouvait tirer de la situation si, comme il le supposait, la baronne, reconnaissante envers Jean Loup, était devenue sa protectrice.

Selon Carini, l'individu appelé Lagarde ne pouvait être qu'un agent secret de M^me^ de Simaise.

— Monsieur le baron, dit-il, après avoir réfléchi un instant, vous vous êtes un peu trop hâté, peut-être, d'écrire à M^me^ la baronne cette lettre dont vous venez de me parler.

— Pourquoi, monsieur Carini ?

— D'abord, croyez-vous que M^me^ de Simaise sera disposée à vous donner les deux millions que vous lui demandez ?

— Je vous avoue que je crois plutôt à un refus.

— Alors, monsieur le baron, votre menace reste sans effet.

— Non, car ce que j'ai dit sera fait.

— Si vous le pouvez. Mais ne croyez-vous pas que M^me^ la baronne, effrayée à juste titre, ne prenne des mesures contre vous et ne se fasse rendre sa fille de gré ou de force ?

— Par quel moyen ?

— En plaçant tout simplement M^lle^ Henriette de Simaise sous la protection des lois.

Le baron secoua la tête en souriant.

— Sans doute, vous êtes le père de votre fille et vos droits sur elle sont indéniables ; mais je vous ferai remarquer, monsieur le baron, que M^me^ de Simaise a votre lettre entre les mains et que cette lettre est une arme contre vous. Produite en justice…

— Ma femme ne demandera rien à la justice, interrompit le baron.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Oui.

— Pourtant, monsieur le baron.

— La baronne de Simaise sait que la justice n'a rien à voir dans nos affaires.

— Alors, c'est différent. Mais il y a d'autres moyens que M^me^ de Simaise peut employer pour vous reprendre sa fille.

— Je n'en vois aucun, monsieur Carini.

— Cependant, il y a celui dont vous vous êtes servi vous-même à Vaucourt.

— Un enlèvement ? Je n'ai pas cela à redouter. J'ai pris mes précautions contre toute tentative de ce genre.

— M^lle^ de Simaise peut s'échapper et rejoindre sa mère.

— Je ne crains pas cela non plus ; je vous le répète, j'ai pris mes précautions : Henriette est enfermée chez moi et bien gardée.

— Êtes-vous sûr de vos domestiques ?

— Je suis bon pour eux et je les paye bien.

— On peut les soudoyer, les amener à vous trahir.

— Ils sont incorruptibles ; je les ai depuis longtemps mis à l'épreuve.

— S'il en est ainsi, monsieur le baron, je n'ai plus rien à dire.

— D'ailleurs, si dans quinze jours la baronne ne m'a pas répondu d'une façon tout à fait satisfaisante, le lendemain Henriette ne sera plus à Paris. Je mettrai ma menace à exécution. C'est pour cela, monsieur Carini, que j'ai besoin de vous.

— Que puis-je faire, monsieur le baron ?

— Je veux que la mère et la fille soient séparées et qu'elles ne puissent se revoir jamais. Il me faut donc trouver un asile sûr, impénétrable, où Henriette sera à l'abri de toutes les recherches que fera certainement la baronne.

— Je comprends, monsieur le baron.

— Eh bien, monsieur Carini, c'est pour cela que j'ai pensé à vous.

L'Italien grimaça un sourire.

— Croyez-vous pouvoir trouver facilement ?

— Facilement, je ne sais pas ; mais nous trouverons.

— Enfin, je puis compter sur vous ?

— Je vous l'ai dit, monsieur le baron, je suis entièrement à votre service.

— Il faudrait vous mettre à l'œuvre sans retard.

— Dès demain, monsieur le baron.

— Vous trouverez probablement en Italie.

— Oui, monsieur le baron, en Italie.

— Dans votre pays, monsieur Carini, il y a des cloîtres qui sont comme des prisons.

— Quelquefois pires, monsieur le baron, car une fois qu'on y est entré on n'en sort plus, pas même mort. On peut comparer ces sortes de couvents à des tombeaux.

— Et ma fille serait reçue dans une de ces maisons religieuses ?

— Nous ferons le nécessaire pour cela, monsieur le baron.

— Et la baronne, quoi qu'elle fasse, ne pourra découvrir la retraite de sa fille ?

— Monsieur le baron, les tombeaux gardent leurs secrets.

— Encore une question, monsieur Carini.

— Dites, monsieur le baron.

— Si, plus tard, pour une raison quelconque, j'étais obligé de réclamer Henriette, me serait-elle rendue ?

Le sourire reparut sur les lèvres de l'Italien.

— Il y aurait des difficultés, répondit-il.

— Ah !

— Et même de grandes difficultés.

— Les règles de ces maisons sont donc bien sévères ?

— Extrêmement sévères. Toutefois, monsieur le baron, si, à un moment donné et pour une cause sérieuse, vous étiez forcé de reprendre votre fille, il pourrait être fait infraction à la règle ; mais il faudrait, pour cela, s'adresser à une puissance ecclésiastique d'un ordre supérieur. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans cette nouvelle circonstance, je serais encore entièrement à votre disposition.

— Voilà qui me rassure, monsieur Carini ; car, enfin, il faut penser à tout, même aux éventualités qu'on ne saurait prévoir.

— Sans contredit, monsieur le baron, et j'approuve la justesse de votre raisonnement.

— Quand devrai-je revenir vous voir ? demanda de Simaise en se levant.

— Inutile de vous, donner cette peine ; avec votre permission, monsieur le baron, dès que j'aurai un résultat certain, je m'empresserai d'aller moi-même vous en informer.

— Soit, monsieur Carini, j'attendrai donc votre visite.

— Vous me verrez dans trois ou quatre jours.

— En ce cas, à bientôt.

Et le baron prit congé de l'Italien.

— Allons, allons, se disait le signor Carini, cela commence à prendre une bonne tournure ; cet excellent baron entre tout à fait dans mon jeu. Mais quelle audace ! déclarer ainsi la guerre à sa femme ! Décidément, il faut qu'il soit tout à fait à bout d'expédients… Ah ! monsieur le baron, vous vous enferrez comme un sot ; mais, cela, c'est votre affaire. Allez, allez, Carini est là pour recueillir les bénéfices de vos sottises.

» Ah ! il ne faut pas que j'oublie l'adresse de la baronne. Il m'a dit : chez M. le comte de Violaine, 22, rue Oudinot. Je ne dois pas me tromper, oui, c'est bien le n° 22.

Il ouvrit un carnet et, sur une page blanche, il écrivit l'adresse.

— Bien, reprit-il. Dès demain, je ferai surveiller M^me^ de Simaise ; elle ne pourra rien faire sans que j'en sois instruit. Partout où elle ira, je le saurai.

» À nous deux, maintenant, madame la baronne !

Ces paroles du signor Carini étaient grosses de menaces.

M. de Simaise rentra chez lui enchanté du résultat de son entrevue avec Carini.

Cet Italien était décidément un homme très précieux. Il s'applaudissait d'avoir eu confiance en Georgette, à qui il devait d'avoir fait la connaissance de Carini.

Il fit appeler ses domestiques et, en leur promettant à chacun une gratification dont ils auraient lieu d'être satisfaits, il leur donna des ordres sévères au sujet d'Henriette.

Pour la jeune fille, l'hôtel de Simaise devenait sérieusement une prison.

Landry se disait, en hochant la tête :

— Il va bien, M. le baron ; à peine a-t-il fait une sottise qu'il se précipite vers une autre. Allons, je commence à croire que je ne serai plus longtemps à son service ; bientôt, d'un seul coup, nous en finirons avec lui.

VII

LES QUESTIONS DU DOCTEUR

— Hé, c'est monsieur le docteur Legendre !

C'est M. Lagarde qui venait de jeter cette exclamation, en voyant entrer le docteur dans son cabinet, sans s'être fait annoncer.

— Mon cher docteur, bonjour, reprit-il, tendant ses deux mains à M. Legendre. Je suis charmé de vous voir, vous venez si rarement… Docteur, ce fauteuil vous ouvre les bras.

M. Legendre, s'étant assis, ouvrit sa tabatière, se passa sous les narines, gravement, une pincée de tabac et dit :

— Monsieur Lagarde, j'ai eu, il y a trois jours, la visite d'un notaire.

— Le mien, docteur.

— Il m'a donné communication d'un acte…

— Par lequel vous êtes devenu propriétaire de la maison que vous habitez à Chatou.

— Y compris le jardin, monsieur.

— Naturellement.

— Ce n'est pas tout : votre notaire m'a mis entre les mains un titre de dix mille francs de rentes.

— D'après mes calculs, docteur, c'est à peu près ce qu'il vous faut pour vivre convenablement dans votre propriété de Chatou.

— Monsieur Lagarde, permettez-moi de vous dire…

— Sur ce sujet, monsieur le docteur, vous n'avez absolument rien à me dire. Un jour, vous m'avez avoué que vous quitteriez Chatou avec peine ; eh bien, pour que vous ne quittiez pas Chatou, je vous ai donné la maison où vous demeurez depuis bientôt trois ans, plus dix mille francs de rentes, votre existence et votre tranquillité assurées. N'ayant plus le souci du lendemain, vous poursuivrez vos savantes études, vous achèverez vos travaux commencés, vous en ferez d'autres, vous continuerez enfin, apôtre du progrès, bienfaiteur de l'humanité, à enrichir la science et l'art de guérir de nouvelles et précieuses découvertes.

» Ah ! mon ami, je ne pouvais pas moins faire pour vous ! Est-ce que je vous ai interné pendant trois ans dans cette maison de Chatou pour ne pas vous récompenser ? Grâce à vous, à vos soins, Jeanne a recouvré la raison… Quand vous donnez le bonheur aux autres, ne devais-je pas aussi penser au vôtre ? Le but de ma vie, vous le savez, est de faire autour de moi le plus de bien possible. Je ne vous ai pas demandé votre note, j'ai cru mieux faire en fixant moi-même vos honoraires. Allez-vous donc m'en vouloir pour cela ?

— Oh ! monsieur, monsieur ! prononça le docteur en proie à une vive émotion.

— Ne dites plus monsieur, mais mon ami !

— Oui, oui, mon ami, mon bienfaiteur !

M. Lagarde prit la main du docteur, qu'il serra dans les siennes.

— Je n'essayerai pas d'entamer une discussion avec vous, car ce serait inutile, reprit M. Legendre ; j'accepte donc la fortune que vous me donnez.

— À la bonne heure ; vous voilà enfin raisonnable et, pour la première fois peut-être, juste envers vous.

— Ah ! il faut que vous soyez bien riche, pour pouvoir faire de pareilles générosités !

— Oui, mon ami, je suis riche, si riche que le poids de ma fortune est un fardeau pour mes épaules. C'est pour cela, ajouta M. Lagarde en souriant, que je cherche à l'alléger de quelques millions.

— Allons, dit M. Legendre en manière de conclusion, la fortune n'est pas toujours aveugle ; elle tombe parfois en de bonnes mains.

Il resta un moment silencieux, tournant sa tabatière entre ses doigts, puis il reprit :

— C'est beau, c'est magnifique de répandre partout ses bienfaits, de faire des heureux. Mais vous, monsieur Lagarde, vous, qui méritez toutes les bénédictions du ciel, avez-vous toutes les satisfactions que vous pouvez désirer ? Êtes-vous heureux ?

Le visage de M. Lagarde changea aussitôt d'expression et la lumière de son regard s'éteignit.

— Non, répondit-il, je ne suis pas heureux.

— J'ai depuis longtemps deviné qu'il existe en vous une souffrance secrète. Ainsi, ce bonheur que vous donnez à d'autres, Dieu vous le refuse. Et les prêtres nous parlent constamment de la justice divine !

— Mon cher docteur, je n'ai pas le droit de me plaindre ; Dieu a déjà fait beaucoup pour moi, et je ne suis pas abandonné de lui, puisque je garde l'espérance en mon cœur.

— Un jour, monsieur Lagarde, vous m'avez dit que vous aviez un but à atteindre et que votre vie entière y était consacrée.

— Oui, j'ai pu vous dire cela.

— Alors vous ne m'aviez pas encore fait l'honneur de m'appeler votre ami ; quoique médecin, – dans plus d'une circonstance un médecin est un confesseur, – ma discrétion et mon respect me faisaient un devoir de ne pas vous interroger ; mais aujourd'hui, monsieur, m'appuyant sur l'amitié que vous voulez bien me témoigner, ne m'est-il pas permis de demander à mon bienfaiteur ce qu'il lui manque pour être heureux comme il mérite de l'être ?

Un doux sourire effleura les lèvres de M. Lagarde.

— Mon cher docteur, répondit-il d'un ton affectueux, si quelqu'un a droit à toute ma confiance, c'est bien vous.

— Alors, cessez de garder votre secret pour vous seul ; on trouve souvent un soulagement en confiant sa peine à un ami dévoué.

— C'est vrai.

— Ouvrez-moi donc complètement votre cœur.

— À quoi bon vous affliger, mon ami ?

— Je ne peux donc rien faire pour vous ?

— Ah ! si vous aviez pu faire quelque chose pour moi, il y a longtemps que je vous aurais crié : “Docteur, venez vite à mon aide !”

— Le but que vous poursuivez est donc bien difficile à atteindre ?

— Les difficultés sont nombreuses et sans cesse renaissantes. Vous voulez savoir, docteur ; eh bien, écoutez. Je ne vous dirai pas tout, je ne le puis ; il y a des choses que je dois, que je veux cacher encore ; mais ce que vous allez apprendre vous suffira pour juger. Je suis arrivé en France en 1868.

— Pardon, monsieur, est-ce que vous n’êtes pas Français ?

— Je suis Français ; mais j’ai quitté la France très jeune et j’ai toujours vécu au delà des mers. Je suis donc revenu en France en 1868. Je pensais y trouver deux personnes, une mère, et son fils ; tous deux avaient disparu et j’eus bientôt acquis la certitude que l’un et l’autre avaient été victimes d’une monstrueuse machination, ourdie par un parent qui s’était audacieusement emparé de leur fortune.

» Ayant des raisons exceptionnelles pour m’intéresser à ces malheureux, je mis tout en œuvre afin de découvrir ce qu’ils étaient devenus.

— Et vos recherches sont restées sans résultat ?

— Pas complètement. Grâce à la Providence qui voulut bien m’aider, j’appris un jour que les deux victimes avaient été enfermées, séquestrées pendant plusieurs années. La

mère, paraît-il, avait perdu la raison, ce qui avait rendu le crime de séquestration facile ; de plus, elle était étrangère, ne connaissait pas la langue française et n'avait personne en France qui pût la protéger.

Le docteur se dressa sur son siège, prêt à pousser une exclamation ; mais il eut la force de se contenir.

— Que vous dirais-je encore ? continua M. Lagarde ; un jour, ou plutôt une nuit, la malheureuse femme fut enlevée de sa prison par ses ennemis et conduite probablement dans un autre endroit. Où ? J'ai vainement multiplié mes recherches. Et rien. Rien qui puisse seulement me donner la certitude qu'elle existe encore.

— Est-ce que cette séquestration date de loin ? demanda M. Legendre d'une voix qui trahissait son émotion.

— Le crime a été commis à la fin de l'année 1848.

— Quel âge pouvait-elle avoir, alors, la pauvre femme objet de votre intérêt et de tant de vaines recherches ?

— Pas encore vingt ans.

— De sorte qu'elle aurait maintenant environ quarante-cinq ans.

— Oui.

— On comprend que la malheureuse jeune femme ait perdu la raison.

— Hélas ! soupira M. Lagarde.

— Avez-vous pu savoir en quelle année on lui a fait quitter sa première prison ?

— Oui, ceci s'est passé à la fin de l'année 1853, ou au commencement de l'année 1854. Mais, dites-moi, mon ami, pourquoi me faites-vous toutes ces questions ?

Le bon docteur n'était pas habile à mentir ; il resta un instant assez embarrassé.

— Mon Dieu, répondit-il, il s'agit d'une pauvre folle à laquelle je m'intéresse doublement : d'abord par affection pour vous, et ensuite comme médecin aliéniste. Je connais tous les médecins aliénistes de France et je suis constamment en relations avec la plupart d'entre eux. Eh bien, je désire vous aider dans vos recherches ; ne le voulez-vous pas ?

— Si, si, mon excellent ami ; malheureusement, toutes vos démarches seront inutiles.

— Qui sait ?

— J'ai été partout ; il n'existe pas en France, en Suisse, en Belgique, en Angleterre, une maison de santé et un hospice d'aliénés que je n'aie visités.

— N'importe, monsieur, je chercherai. Et c'est afin de pouvoir me guider plus sûrement que je vous prie de vouloir bien répondre aux questions que je vais me permettre de vous adresser.

— Eh bien, docteur, questionnez-moi.

— La jeune femme est étrangère, m'avez-vous dit ; mais il est important, je crois, que je puisse faire connaître sa nationalité ; oui, il est bon qu'on sache où elle est née, ce que faisaient ses parents, pourquoi elle a quitté son pays ; qu'on connaisse son nom ; toutes choses, enfin, pouvant servir, aider à établir son identité.

— Je réponds à ces diverses questions, docteur. Elle est d'origine anglaise ; mais elle est créole, étant née dans la capitale des possessions anglaises dans l'Inde, à Calcutta.

M. Legendre tressaillit et un rapide éclair sillonna son regard.

— Son père était directeur d'un entrepôt de toutes sortes de marchandises et se nommait William Glandas, continua M. Lagarde ; il n'y a pas à parler de sa mère, une créole aussi, morte deux ans après l'avoir mise au monde. Son prénom est Lucy. Elle n'avait pas encore dix-sept ans lorsqu'elle perdit son père. Un riche négociant, appelé Philippe de Villiers, ami de William Glandas, devint son tuteur, son protecteur, son second père. M. de Villiers était établi à Batavia. Lucy Glandas vint demeurer dans la maison de son tuteur où elle se maria.

— C'est juste, elle était mariée, puisque vous avez parlé d'un enfant.

— Est-il nécessaire de vous dire que, pendant quelques mois, Lucy fut la plus heureuse des femmes, comme son mari était le plus fortuné des époux.

— Comment est-elle venue en France ?

— C'est son mari qui l'y a amenée. Possédant une fortune de plusieurs millions, les deux époux voulaient se fixer définitivement à Paris. Malheureusement, M. Philippe de Villiers mourut et l'époux de Lucy fut forcé de retourner à Batavia. Il avait confié, trop aveuglément, sa jeune femme à ce misérable parent, qui devait si monstrueusement trahir sa confiance.

— Est-ce qu'il n'est pas revenu en France ?

— Le bâtiment sur lequel il faisait la traversée du retour s'est perdu corps et biens.

— Affreuse fatalité ! je comprends maintenant comment la pauvre Lucy put être victime de son odieux parent. Mais vous ne m'avez pas dit le nom du mari, monsieur Lagarde ; comment s'appelait-il ?

Après un moment d'hésitation, le protecteur de Jean Loup répondit :

— Qu'importe ce nom, depuis longtemps oublié ? Je ne puis ni ne veux encore le faire connaître. Croyez, mon cher docteur, que des raisons sérieuses m'obligent à garder le silence sur ce point.

M. Legendre ne crut pas devoir insister. Du reste, n'était-il pas déjà suffisamment renseigné ? Grâce à ce qu'il venait d'apprendre, il saurait bientôt, et sans que cela pût lui laisser un doute, si son intéressante pensionnaire était la malheureuse Lucy Glandas.

Il causa encore un instant avec M. Lagarde, puis il se retira. Il avait hâte de se retrouver à Chatou. Aussi ne perdit-il pas une minute ; il arriva à la gare Saint-Lazare en courant, tout essoufflé, juste au moment où l'on allait fermer les portes des salles d'attente de la ligne de Saint-Germain.

À onze heures, il était chez lui.

Marie se promenait dans le jardin. Il l'appela et la fit entrer dans son cabinet.

— Ma chère Marie, lui dit-il en lui montrant un fauteuil et en s'asseyant lui-même, j'ai fait ce matin, je crois, une précieuse découverte ; d'ailleurs nous allons en juger. Prêtez-moi donc toute – votre attention. Après vous être donné beaucoup de peine, vous êtes parvenue à vous rappeler que vous êtes née à Calcutta, chef-lieu de la province du Bengale et capitale

des possessions anglaises en Asie. Vous êtes une créole anglaise, c'est acquis. Il s'agit maintenant de retrouver d'autres souvenirs et je vais, j'espère, vous y aider. Écoutez, Marie, écoutez :

» Au temps où vous demeuriez à Calcutta, il existait dans cette ville un honorable commerçant anglais appelé William Glandas.

La jeune femme se dressa d'un bond, comme par un ressort.

— Mon père, mon père ! exclama-t-elle.

Les yeux du docteur rayonnèrent.

— Alors, mon enfant, reprit-il, si M. William Glandas était votre père, vous vous appelez Lucy.

— Oui, monsieur, Lucy… Ah ! je me souviens, je me souviens !… Oui, je me nomme Lucy Glandas.

— Bien, bien, continuons : vous n'aviez pas dix-sept ans lorsque vous avez eu la douleur de perdre votre excellent père.

— Je me souviens, dit Lucy dont les yeux se mouillèrent de larmes.

— Vous étiez tout à fait orpheline, car, alors que vous étiez encore en bas âge, vous aviez eu déjà le malheur de perdre votre mère. Mais votre père avait un ami aux îles de la Sonde, à Batavia.

— Batavia ! murmura la jeune femme.

— Cet ami de votre père vous reçut dans sa maison.

— C’est vrai, monsieur, j’ai quitté Calcutta pour aller habiter à Batavia.

— Votre tuteur vous traita avec bonté, vous aima comme sa fille ; en un mot, il fut pour vous un second père.

— Oui, monsieur, un second père.

— Voyons, tâchez de vous rappeler son nom.

— Je cherche.

— Elle faisait, en effet, des efforts surhumains pour dissiper les ténèbres au milieu desquelles sa mémoire se réveillait.

— Voulez-vous que je vous aide un peu ? reprit M. Legendre ; votre tuteur se nommait M. Philippe…

— Philippe de Villiers ! s’écria la jeune femme dont la physionomie prit une expression de joie indicible.

— Ah ! chère enfant, chère enfant ! s’écria à son tour le docteur. Oui, vous êtes bien Lucy Glandas, la fille de M. William Glandas ; je n’en demande pas une autre preuve. Mon Dieu, ajouta-t-il d’une voix vibrante, quel bonheur inespéré pour vous, pour lui, pour moi ! Lucy, chère enfant, brisons tous les liens qui enchaînent votre mémoire : vous vous êtes mariée à Batavia.

— Oui, monsieur, oui, je me suis mariée ! répondit-elle, prise d’une sorte de tremblement nerveux.

Puis, joignant les mains, elle murmura, prête à sangloter :

— Mon Dieu, mon Dieu !

M. Legendre reprit :

— Votre mari était français : ; vous l'aimiez et il vous aimait.

— Oh ! oui, nous nous aimions !

— Lucy, comment se nommait votre mari ?

Elle resta un instant silencieuse, absorbée.

— Je ne trouve pas, je ne trouve pas ! prononça-t-elle avec un accent désolé.

— Passons, dit M. Legendre. Peu de temps après votre mariage, votre époux vous amena en France ; mais, par suite de la mort de M. Philippe de Villiers, il dut retourner à Batavia. Il vous confia à un de ses proches parents, qui devait veiller sur vous, vous protéger, vous respecter.

— Son frère, monsieur, son frère !

— Ah ! c'était son frère ! Vous vous rappelez… Eh bien, Lucy, ce frère était un misérable !

— Oh ! oui, un misérable ! répéta-t-elle.

Elle eut comme un frémissement de terreur.

— Vous ne connaissiez personne en France, vous ne parliez pas la langue française ; vous étiez malheureusement sous la dépendance et à la discrétion de cet homme, qui cherchait le moyen de mettre la main sur votre fortune, qui était considérable. Le misérable ne craignait pas le retour de votre mari, de son frère ; le navire qui vous ramenait votre époux…

Lucy poussa un cri de douleur, et aussitôt elle éclata en sanglots.

— Eh bien, Lucy ? l'interrogea doucement le docteur.

— Une nouvelle clarté se fait dans ma mémoire, répondit-elle d'une voix entrecoupée, le navire a fait naufrage et mon mari a péri.

— Ainsi, pauvre enfant, vous avez appris la triste fin de votre mari. Ce fut pour vous un coup terrible, et c'est alors, sans doute, que vous avez perdu la raison. Vous étiez, dès lors, livrée sans défense à votre ennemi, qui ne réussit que trop bien à commettre les crimes qu'il méditait.

» Mais nous avons assez tourmenté votre mémoire aujourd'hui. Vous êtes Lucy Glandas ; voilà ce dont je voulais être certain, voilà la seule chose que j'avais besoin de savoir.

» Maintenant, Lucy, je dois vous apprendre qu'il y a à Paris un homme qui vous cherche depuis plusieurs années.

La jeune femme laissa voir son étonnement.

— Quoi, fit-elle, un autre que vous s'intéresse à moi ?

— Oui, Lucy, et je peux vous dire que, pour cet autre, vous retrouver est une chose capitale. Vous m'avez plus d'une fois entendu parler de M. Lagarde, le protecteur de votre amie Jeanne et mon bienfaiteur. Eh bien, Lucy, je vais augmenter votre étonnement en vous disant que c'est M. Lagarde qui s'est imposé la tâche de vous retrouver, que c'est M. Lagarde qui veut être aussi votre protecteur et votre bienfaiteur.

» D'où vient cet intérêt extraordinaire que vous lui avez inspiré, je ne saurais le dire. Comment a-t-il eu connaissance de vos malheurs, je l'ignore. M. Lagarde a constamment vécu à l'étranger ; il n'est revenu en France que depuis cinq ou six ans. Nous pouvons supposer qu'il vous a connue à Calcutta ou à Batavia. Peut-être était-il un ami de votre père.

— Ce nom de Lagarde ne me rappelle rien, dit Lucy. Si M. Lagarde eût été un ami de mon père ou de M. Philippe de Villiers, il me semble que je me souviendrais.

— C'est bien, mon enfant, ne fatiguez pas votre cerveau inutilement. Demain vous verrez M. Lagarde, et il vous dira lui-même où il vous a connue et pourquoi il s'intéresse à vous.

VIII

RETROUVÉE

Le lendemain, à dix heures un quart, M. Legendre faisait son entrée dans le cabinet de M. Lagarde. Bien qu'il fût très ému, il avait le visage souriant.

Le protecteur de Jean Loup l'accueillit par une exclamation de surprise.

— Mon cher docteur, dit-il, je n'ai plus le droit de me plaindre de vos trop rares visites.

— Croyez, monsieur, que je ne me serais pas permis de venir vous déranger…

— Oh ! fit M. Lagarde l'interrompant, me déranger, vous ? Jamais ! J'ai compris, mon bon docteur, vous avez quelque chose d'intéressant à me dire.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, je vous écoute de mes deux oreilles.

M. Legendre resta un instant silencieux et comme embarrassé. Il sortit sa tabatière de sa poche et aspira longuement une forte pincée de tabac. Il allait certainement causer à son bienfaiteur une violente émotion et il sentait qu'il ne devait point parler de Lucy brusquement, mais au contraire avec certaines précautions :

Enfin il se décida à rompre le silence.

— Il y a quelques mois, dit-il, un de mes vieux amis, le docteur Reverchon, homme d'un grand mérite, aussi modeste

qu'il est savant, vint passer une après-midi avec moi à Chatou. Il était de passage à Paris et il n'avait pas voulu retourner dans sa petite ville de province sans m'avoir serré la main. Le docteur Reverchon habite en Champagne.

» Après avoir longuement causé de nos souvenirs de jeunesse, nous nous mîmes à parler médecine, pathologie, névrose, etc., etc. Le docteur Reverchon fixa tout à coup mon attention et la captiva au dernier point en me citant un fait extraordinaire.

» Peu de temps auparavant, se trouvant en Bourgogne, où des affaires d'intérêt l'appelaient, il avait vu, dans une ferme appelée la Commanderie, au village de Sorgues, à quelques lieues de Joigny, une femme belle encore, ayant entre quarante et cinquante ans, laquelle, à la suite d'un bouleversement cérébral quelconque, probablement une aliénation mentale, avait perdu complètement la mémoire du passé.

» Cette femme était arrivée un jour à la Commanderie couverte de neige, mouillée jusqu'aux os, grelottante, en se traînant, car elle se soutenait à peine sur ses jambes. Elle était épuisée de fatigue et mourait de faim et de soif.

» Les gens de la ferme l'accueillirent avec compassion, la réchauffèrent, lui donnèrent à manger et la gardèrent chez eux. Bref, depuis une vingtaine d'années, elle était chez ces braves paysans en qualité de fille de ferme.

» Douce et bonne, très affectueuse, très travailleuse, également habile à traire les vaches et à repriser et repasser le linge, elle rendait de sérieux services à la fermière et tout le monde avait pour elle de l'affection et du respect.

M. Lagarde devenait très agité ; ses yeux, grands ouverts, brillaient d'un éclat fiévreux ; suspendu aux lèvres du docteur,

il buvait ses paroles. Bien que des exclamations fussent sur ses lèvres, il restait muet, tellement attentif à écouter qu'il craignait d'interrompre le docteur.

Celui-ci continua :

— Il lui avait été impossible de dire d'où elle venait, ni qui elle était ; il est vrai que, dans les premiers temps de son séjour à la ferme, elle parlait une langue que personne ne comprenait. Ce n'est qu'au bout de deux ans qu'elle sut assez de français pour pouvoir entendre ce qu'on lui disait et y répondre. Mais on eut beau la questionner, lui demander comment elle s'appelait, où elle était née, d'où elle venait quand on l'avait reçue à la ferme, si elle avait une famille, des proches parents, elle ne put rien dire. Toujours et invariablement elle répondait : "Je ne sais pas." Elle ne savait pas, en effet. La pauvre femme n'avait plus la mémoire des faits antérieurs à l'époque de son entrée à la ferme. Ainsi c'était vingt-cinq, peut-être trente années de son existence qu'elle avait oubliées, dont elle n'avait plus connaissance. On lui avait donné le nom de Marie ; on continua à l'appeler ainsi.

» Ah ! le docteur Reverchon m'offrait là un admirable sujet d'étude ! "Il me faut cette femme, m'écriai-je, à tout prix il me la faut !"

— Alors, docteur, alors ?…

— Le jour même, mon ami Reverchon partait pour la Bourgogne et revenait quarante-huit heures après m'amenant la femme.

— Et, en ce moment, où est-elle ? demanda M. Lagarde d'une voix frémissante.

— Toujours à Chatou.

— À Chatou ! depuis six mois ! exclama M. Lagarde, et vous ne m'avez point parlé d'elle ! Ah ! docteur !

— J'ai cru devoir attendre jusqu'à ce jour…

M. Lagarde, éperdu, se dressa debout.

— Je veux voir cette femme aujourd'hui même ! s'écria-t-il.

— Vous la verrez, monsieur, vous la verrez, mais je n'ai pas fini ; je vous prie de vouloir bien m'écouter encore.

M. Lagarde retomba sur son siège.

— Je ne vous dirai point, continua le docteur, avec quels soins et quelle passion j'étudiai mon sujet, quels furent le résultat de mes observations et les découvertes successives que j'ai faites au point de vue de la science pathologique. Ce serait long, et je ne veux pas, en ce moment, surexciter votre impatience.

» Je n'eus pas de peine à reconnaître que l'absence complète de la mémoire du passé, chez Marie, avait eu pour cause l'aliénation mentale. Oui, pendant un temps qu'il ne m'a pas été possible de déterminer, la pauvre Marie a été folle. La raison lui a été rendue tout à coup, la veille, peut-être le jour même de son entrée à la ferme de la Commanderie. Pourquoi ? Comment ? Par suite de quel choc, de quel effet produit ? Dieu le sait. Ce phénomène existe ; mais il n'a pu encore être expliqué. La nature et la matière ne nous ont pas livré tous leurs secrets.

» J'entrepris la tâche de ressusciter une mémoire, tâche difficile, devant laquelle je me suis arrêté plus d'une fois découragé. Comment faire, en effet ? Ah ! si j'eusse connu le passé de la malheureuse, j'aurais eu facilement raison de tous

les obstacles. En racontant à Marie sa propre histoire, en la faisant revivre dans les années oubliées, je lui aurais fait retrouver peu à peu tous ses souvenirs perdus dans les ténèbres du cerveau.

» Tout chez elle, ses manières qui ne manquent pas de distinction, le son et les inflexions de sa voix, sa douceur, son air réservé, son attitude calme, tout enfin me révélait qu'elle n'était pas une pauvre fille du peuple, qu'elle avait reçu une certaine éducation et que, probablement, elle n'était pas sans instruction.

M. Lagarde était devenu très pâle et tremblait de tous ses membres.

— Ah ! docteur, docteur, s'écria-t-il, je comprends pourquoi, hier, vous m'avez si longuement interrogé.

— Eh bien, oui, mon cher bienfaiteur, c'est pour cela. Ai-je eu tort ?

— Non, certes ! Mais vous ne m'avez pas tout dit… Parlez, docteur, parlez ! À quoi vous a servi ce que je vous ai appris ?

— À ressusciter une mémoire.

M. Lagarde eut un tressaillement nerveux et bondit sur ses jambes en jetant un cri.

— De grâce, monsieur, dit le docteur, calmez-vous.

— Oui, oui, je veux, je dois rester calme.

— Ce que je n'avais pu obtenir par de longs mois de travail, je l'ai obtenu en un instant.

— Alors, docteur, alors ?

— Mon intéressante pensionnaire est la femme que vous cherchez : elle se nomme Lucy Glandas !

— Dieu du ciel ! exclama M. Lagarde.

Il saisit une des mains du docteur, et, la serrant avec force :

— Ah ! mon ami, mon ami ! fit-il.

Il ne put dire que cela, les paroles s'arrêtèrent dans sa gorge serrée.

Il se jeta sur le cordon de la sonnette et une sonnerie bruyante retentit dans tout l'appartement. Un domestique accourut.

— Ma voiture, ordonna le maître, la calèche, qu'on attelle les deux anglais, et qu'on soit prêt dans dix minutes.

Le domestique disparut.

— Docteur, reprit M. Lagarde, je vous laisse un instant.

Il passa dans sa chambre pour s'habiller. Il mettait sa redingote, lorsqu'une porte s'ouvrit doucement et un grand et beau jeune homme, élégamment vêtu, portant une fine moustache noire, se montra sur le seuil.

C'était Jean Loup.

— Entre, entre donc, dit M. Lagarde.

Jean Loup s'avança.

— Est-ce que vous allez sortir avant de déjeuner ? demanda-t-il.

— Oui, Jean, oui. Déjeuner ! Ah ! je n'y songe guère, je t'assure.

— Vous paraissez bien ému, monsieur. L'un de ceux que vous protégez serait-il menacé d'un malheur ?

— Non, Jean, non, mon ami ; c'est au contraire un immense bonheur que j'espère.

— Vous les méritez tous, monsieur.

— Si celui dont je parle m'est donné, Jean, nous le partagerons ; mais pourquoi douter ? Nous l'aurons ce bonheur, nous l'aurons !… Dieu nous le doit ! Je te quitte, Jean, nous nous reverrons ce soir. Embrasse-moi, mon ami, embrasse-moi.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Un instant après, M. Lagarde et M. Legendre prenaient place dans la calèche. Les deux chevaux pur sang, lancés au grand trot, firent rapidement le trajet de Paris à Chatou.

M. Lagarde et M. Legendre mirent pied à terre à quelques pas de la grille de la maison. Devant la porte de service, le docteur tira une clef de sa poche et ouvrit. Ils pénétrèrent dans le jardin, M. Legendre marchant le premier. Au bruit de leurs pas sur le caillou de rivière, la gouvernante du docteur montra sa tête à une fenêtre.

— Ah ! bien, fit-elle. Bonjour, monsieur Lagarde.

— Bonjour, bonjour, Florentine, répondit celui-ci.

— Où est Marie ? demanda le docteur.

— Après avoir déjeuné, elle a pris un livre et est descendue au jardin ; vous la trouverez sans doute, lisant à l'ombre

de l'acacia-boule, où M^lle^ Jeanne et elle s'asseyaient si souvent.

M. Legendre se tourna vers M. Lagarde.

— Voulez-vous la voir dans le jardin ? demanda-t-il, ou préférez-vous que j'aille la chercher ? Vous nous attendriez dans mon cabinet.

— Dans le jardin, mon ami, à l'endroit où elle se trouve en ce moment. Mais donnez-moi une minute pour me remettre ; je peux à peine respirer : l'émotion me serre le cœur et la poitrine.

Il était blanc comme un suaire.

— Allons, reprit-il au bout d'un instant, je crois que la force ne me manquera point. Je vous suis, mon ami. Ils tournèrent autour de la maison, et presque aussitôt ils aperçurent l'ancienne fille de ferme, à l'endroit indiqué par Florentine. Elle était assise sur le banc rustique qu'on avait placé sous l'acacia à tête ronde énorme ; sa main gauche tenait le livre ouvert sous ses yeux et sa main droite était prête à tourner le feuillet.

Les deux hommes s'avançaient lentement ; mais elle était tellement absorbée dans sa lecture qu'elle ne les entendait point. Dès que la liseuse avait été en vue, le regard ardent de M. Lagarde s'était arrêté sur elle pour ne plus la quitter. Il n'avait pu voir d'abord que son buste gracieux, légèrement courbé et penché en avant, et ses cheveux séparés par une raie sur le haut de la tête. Mais, en avançant dans la courbe de l'allée, le front se laissa voir, puis après le fin profil de la jeune femme.

M. Lagarde retint un cri prêt à lui échapper ; mais il saisit vivement le bras du docteur sur lequel il s'appuya lourdement. Ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps, son cœur avait cessé de battre ; il était dans un état impossible à décrire.

— C'est elle, c'est bien elle ! prononça-t-il d'une voix étouffée.

Ce ne fut qu'un moment de faiblesse. Il redevint maître de lui et se redressa le front radieux, le visage et les yeux dans le resplendissement d'une lumière céleste.

Ils firent quelques pas encore. Le docteur appela doucement : Lucy !

La jeune femme leva, vivement la tête, poussa un petit cri de surprise, ferma son livre et se dressa debout, les yeux étonnés, fixés sur M. Lagarde.

— Lucy, dit le docteur, monsieur est mon bienfaiteur, monsieur Lagarde, que j'ai l'honneur de vous présenter.

IX

LA MÉMOIRE DU CŒUR

Alors, la tête découverte, les yeux étincelants de bonheur, M. Lagarde se plaça bien en face de la jeune femme.

— Regardez-moi bien, dit-il, regardez-moi bien !

Il y eut chez la jeune femme comme l'effet d'un choc électrique. Tout son corps frémit, ses pupilles se dilatèrent et sa bouche s'ouvrit comme si elle allait parler ; mais elle resta sans voix.

— Lucy ! Lucy ! s'écria M. Lagarde.

Elle tressaillit de nouveau et fit un pas en avant.

— Ah ! ah ! mon Dieu ! fit-elle.

— Lucy, regarde-moi toujours, regarde-moi bien.

Elle passa ses mains sur son front moite. Elle était haletante.

— Ah ! ah ! ah ! mon Dieu ! fit-elle encore.

M. Lagarde reprit :

— Rappelez-vous le jour de votre mariage, Lucy ; c'était le soir, vous étiez dans votre chambre, la chambre nuptiale ; vous aviez encore le vêtement blanc des mariées et sur votre front irradié la couronne virginale des fiancées ; à vos genoux Zélima pleurait de joie et couvrait vos mains de baisers.

— Zélima ! répéta Lucy comme un écho.

— Soudain, celui à qui votre tuteur venait de confier le soin de vous rendre heureuse entra dans la chambre ; Zélima se releva et sortit aussitôt ; alors, Lucy, toute palpitante de bonheur, vous vous êtes jetée dans les bras de votre mari. Vous aimiez votre époux, Lucy, et lui vous adorait.

— Oh ! oui, nous nous aimions ! prononça-t-elle comme se parlant à elle-même.

— Votre mari était le parent, le fils adoptif de M. Philippe de Villiers, votre tuteur.

— Oui, oui !

Elle dévorait du regard cet homme qui lui rappelait ces choses intimes et qu'elle cherchait à reconnaître. Elle avait le sein agité, les yeux étincelants et la sueur ruisselait sur son front. Évidemment elle faisait de violents efforts pour retrouver dans sa mémoire les traits de celui qui lui parlait.

— Oui, Lucy, cherchez, cherchez dans votre mémoire, rappelez-vous, reprit M. Lagarde. Oh ! vous arriverez à me reconnaître… J'ai beaucoup vieilli et je suis bien changé, c'est vrai ; mais pas à ce point que vos yeux ne puissent vous rappeler mes traits, que vos oreilles ne reconnaissent plus le son de ma voix… Souvenez-vous, Lucy, souvenez-vous ! Je vous ai dit souvent : "Lucy, je t'aime, je t'adore !"

Elle poussa un cri. Elle se rappelait. Son cœur avait parlé !

Ce fut comme un rayon céleste qui éclaira subitement son visage et le rendit resplendissant.

— Paul ! Paul ! exclama-t-elle.

Paul, à son tour, laissa échapper une exclamation de joie.

— Lucy, ma femme ! s'écria-t-il dans un indicible ravissement, tu m'as enfin reconnu !… Oui, oui, c'est moi, ton mari ! Je suis le marquis Paul de Chamarande !…

Lucy, éperdue, chancela comme si elle allait tomber.

Mais le marquis l'enlaça de ses bras, et, la pressant contre son cœur, il couvrait son front de baisers délirants.

M. Legendre, les bras étendus, regardait le ciel.

— Paul, Paul ! murmura Lucy d'une voix mourante. Ah ! oui, c'est bien toi, mon Paul bien-aimé, je te reconnais maintenant. Les ombres qui enveloppaient le passé se dissipent. Je me sens renaître sous la chaleur de tes baisers !

— Lucy, ma Lucy chérie, répondit le marquis, Dieu t'a enfin rendue à mon affection, à mon amour. Va, ma bien-aimée, autant tu as souffert et as été malheureuse, autant tu auras maintenant de joie et de bonheur.

Ils s'embrassaient comme deux jeunes amoureux, comme si vingt-cinq ans ne s'étaient pas écoulés depuis que le malheur les avait frappés.

Le marquis continua :

— Un homme t'a fait souffrir, Lucy, et t'a condamnée à une existence misérable ; il a fait plus encore, cet homme ; à peine l'avais-tu mis au monde, il t'a enlevé ton enfant.

— Mon enfant ! s'écria-t-elle.

— Oui, Lucy, notre enfant, notre fils !…

— Je suis mère ! je suis mère !

Un sanglot s'échappa de sa poitrine ; des larmes jaillirent de ses yeux comme d'une source et inondèrent ses joues.

— Lucy, reprit le marquis, essuyant les larmes de sa femme avec ses baisers, j'ai retrouvé notre fils, je te le rendrai… Ah ! il t'aimera aussi, lui ! Nous serons deux pour te faire oublier tout ce que tu as souffert, pour t'aimer et t'adorer !

À ce moment, comme si la Providence se fût manifestée, rappelant qu'elle avait pris part à l'œuvre accomplie, un corbeau passa au-dessus du jardin, rasant la cime des grands arbres, et fit entendre son cri guttural :

Coâque, coâque !

Lucy tressaillit dans tout son être et son regard, plongeant dans l'espace, chercha l'oiseau. Il était déjà loin ; elle le vit filant à tire-d'aile vers les coteaux boisés de Bougival.

— L'oiseau noir, l'oiseau noir ! prononça-t-elle.

Elle eut un nouveau tressaillement et s'écria :

— Je me souviens ! je me souviens !

Elle glissa entre les bras du marquis, tomba à genoux et, laissant éclater ses sanglots, ses larmes redoublèrent.

Le marquis lui prit les mains et l'aida à se relever.

— Allons, ma chérie, disait-il, calme-toi… Ne pensons plus qu'à l'avenir. Le malheur ne t'a pas tuée ; sois forte pour la joie, pour le bonheur !

M. Legendre s'approcha.

— Monsieur le marquis, dit-il, nous ferons bien, je crois, d'entrer dans la maison.

— Ah ! mon ami, fit le marquis, tout entier à mon ivresse, je vous avais oublié. Pardonnez-moi. Vous voyez ce que je vous dois ; le peu que j'ai fait pour vous est-il comparable, dites, à ce que vous avez fait pour moi ? oui, mon brave ami, continua-t-il en serrant la main du docteur, vous avez raison, nous ne devons pas rester plus longtemps dans le jardin.

— Vous avez beaucoup de choses à dire à M^me^ la marquise, répliqua M. Legendre, vous serez donc, assis dans mon cabinet, infiniment mieux qu'ici pour causer.

Le marquis offrit son bras à Lucy et, précédés de M. Legendre, ils entrèrent dans la maison.

Le docteur ouvrit devant eux la porte de son cabinet, les fit asseoir sur le canapé, et dit au marquis :

— Il vous faut maintenant, monsieur le marquis, dissiper complètement les ténèbres au milieu desquelles s'était perdue la mémoire de M^me^ la marquise. Vous allez obtenir cet heureux résultat, n'en doutez point. Vous n'avez pour cela, comme je vous le disais ce matin, qu'à faire revivre M^me^ la marquise dans le passé, c'est-à-dire à lui raconter sa propre histoire jusqu'au moment, – si vous le pouvez, – où elle a été atteinte de l'affection cérébrale. Ne redoutez pas, s'ils vous sont connus, de lui apprendre les faits postérieurs, jusqu'à l'époque de son entrée à la ferme de la Commanderie, époque qui est aussi, comme je vous l'ai dit, celle où la raison lui est revenue.

» Pour que vous puissiez parler plus librement, monsieur le marquis, je me retire.

— Mais, docteur… commença le marquis.

— Non, non, interrompit M. Legendre en souriant, ma présence vous gênerait.

Et il s'en alla.

Le marquis prit les mains de sa femme dans les siennes et parla.

Il commença par raconter à Lucy tout ce qu'il savait de son enfance, puis la mort de son père, son arrivée à Batavia avec son amie Zélima ; leur amour, leur mariage ; leur départ pour la France, leur arrivée au Havre où le baron de Simaise les attendait ; leur installation dans la villa des Ormes, à Port-Marly ; et enfin comment il avait été forcé de la quitter, la laissant enceinte, pour retourner à Batavia prendre possession de l'héritage de M. Philippe de Villiers qui venait de mourir.

Cette première partie du récit avait été souvent interrompue par les exclamations de Lucy. Mais le phénomène s'accomplissait ; peu à peu la lumière se faisait chassant la nuit du cerveau ; les faits, les événements rentraient dans la mémoire réveillée, s'y classaient, s'y incrustaient.

Le marquis passa rapidement sur le naufrage du ***Téméraire***. Il continua en racontant les machinations du baron de Simaise, voulant s'approprier la fortune de son frère ; le rôle hypocrite, lâche et infâme qu'il avait joué à Port-Marly, lorsque celle qu'il croyait veuve ayant perdu la raison, il l'avait fait enlever de la villa et conduire au château de Blaincourt où, pendant cinq ans, elle avait vécu séquestrée.

Maintenant, Lucy n'interrompait plus. Son attention suspendue aux lèvres de son mari, elle écoutait cet étrange récit, étonnée, frémissante, haletante, sans voix.

— Ma chère Lucy, dit le marquis, c'est dans ce vieux château en ruine que vous avez mis au monde votre fils. Ainsi que je vous l'ai dit déjà, il vous fut enlevé presque immédiatement, et lui aussi vécut séquestré dans ce vieux château, pendant huit ou neuf années.

— C'est épouvantable, c'est horrible ! soupira la jeune femme.

Ne voulant pas, à ce moment surtout, lui causer une douleur trop vive, le marquis ne lui parla point de Charles Chevry et de Zélima, morts tous deux victimes de leur dévouement. Il pensait, avec raison, qu'il ne devait dire d'abord à Lucy que juste ce qui était nécessaire pour la remettre en possession de sa mémoire.

Il termina en apprenant à la marquise comment on était venu la prendre au château, la nuit, afin de la conduire loin de là, selon toutes les apparences dans le département de l'Yonne, où elle avait été abandonnée sur une route au milieu d'un bois.

Après être restée un instant pensive, Lucy répondit :

— Oui, c'est probablement dans une forêt que j'ai été abandonnée. J'ai eu, je crois me le rappeler, une grande frayeur. Quelle en a été la cause ? Je ne saurais le dire. J'ai dû m'évanouir et rester longtemps sans mouvement, comme morte. Quoi qu'il en soit, pendant ce sommeil, ordinaire ou léthargique, Dieu m'avait rendu la raison. Je me retrouvais tout à coup ayant la pensée lucide, en possession de moi-même, mais je ne me souvenais de rien. À l'exception de la mémoire, je jouissais de toutes mes autres facultés mentales. C'était comme si la vie commençait seulement pour moi.

Après un court silence, elle reprit, les yeux rayonnants :

— Ah ! Paul ! mon cher Paul ! il me semble que je viens de sortir d'un tombeau ; c'est une résurrection ! Mais va, en moi, rien n'était mort ; je sens tout revivre !… Je retrouve dans mon cœur la tendresse et l'amour que j'avais pour toi.

— Chère bien-aimée !

— Et à côté de cet amour, un autre que je n'ai pas connu, l'amour maternel, a déjà pris sa place. Paul, il t'a suffi, de me parler de notre enfant, de notre fils, pour que je tressaille dans tout mon être, pour faire renaître dans mon cœur les sentiments de la maternité. Mère, je suis mère ! continua-t-elle avec exaltation. Paul, tu m'as à peine parlé de notre fils ; il a été bien malheureux, lui aussi… Oh ! dis-moi comment tu l'as retrouvé, dis-moi tout.

— C'est assez pour aujourd'hui, Lucy ; je ne veux pas te fatiguer ; mais, sois tranquille, tu connaîtras l'histoire de notre fils, je ne te laisserai rien ignorer.

— Il est grand, il est beau, il te ressemble, n'est-ce pas ?

— Oui, Lucy, il me ressemble, mais il est plus encore le portrait de sa mère que le mien.

— Paul, où est-il ?

— À Paris.

— Oh ! si près de moi !

Elle joignit ses mains, et, appuyant sa tête sur l'épaule du marquis :

— Paul, demanda-t-elle d'une voix douce, quand le verrai-je ?

— Aujourd'hui même, Lucy.

Elle ne put retenir un cri de joie.

— On va l'aller chercher, dit le marquis en se levant.

Il ouvrit la porte du cabinet et appela le docteur.

M. Legendre parut.

Il jeta un regard sur Lucy, dont le visage irradié reflétait le bonheur ; puis, s'adressant au marquis :

— Monsieur le marquis, dit-il, je n'ai pas oublié que vous n'avez pas encore déjeuné ; à l'instant même, si vous le voulez, nous pourrons nous mettre à table.

— Ma foi, docteur, je mangerai maintenant volontiers, et je crois même avec appétit.

— Si j'en juge par moi, monsieur le marquis, vous devez avoir faim.

— Et soif, mon cher docteur.

— Venez donc. M^me^ la marquise voudra bien, j'espère, nous tenir compagnie.

— Certainement, docteur, répondit Lucy.

— Je vais d'abord donner un ordre à mon cocher, dit le marquis ; je vous retrouverai tous deux dans la salle à manger.

Le petit festin improvisé par la gouvernante du docteur fut très gai.

La marquise ne mangeant pas, c'est elle qui versait le vin dans les verres. Elle voulut aussi, à la fin du repas, servir elle-même le café et les liqueurs.

— Je connais cela, disait-elle en souriant ; c'était toujours moi, à la ferme, qui versais à boire aux faucheurs, au temps de la fenaison et des moissons.

La joie et le bonheur éclataient dans ses yeux. Entre elle et le marquis, que de regards de tendresse et d'amour échangés ! Et puis ce n'était pas tout, pour Lucy, d'avoir retrouvé son mari, d'être près de lui… Elle allait voir son fils !

En se levant de table, le marquis et le docteur allumèrent chacun un cigare, et ils descendirent au jardin pour fumer, Paul ayant Lucy à son bras.

M. Legendre marchait à quelques pas de distance derrière le marquis et la marquise, qui causaient avec animation.

Il se disait :

— On croirait voir deux époux amoureux en pleine lune de miel. En vérité, ils ont en deux heures rajeuni de dix ans !

Le marquis apprenait à Lucy comment son fils l'avait vue deux fois à travers les vitres de la chambre dans laquelle elle était enfermée au château de Blaincourt.

— Il ne me reconnaîtra pas, dit-elle.

— Qui sait ? ma chère Lucy ; votre fils a été heureusement doué, il a une mémoire merveilleuse ; nous la mettrons à l'épreuve et nous verrons.

Le marquis appela le docteur, qui les rejoignit.

Alors, entre eux, ils convinrent de la façon dont le jeune homme serait mis en présence de sa mère, sans avoir été prévenu.

Deux heures s'écoulèrent assez vite en causant.

Toutefois, la marquise avait des mouvements d'agitation qui trahissaient son impatience.

À chaque instant elle demandait :

— Quand arrivera-t-il ?

Enfin, on entendit le roulement d'une voiture sur la chaussée. Presque aussitôt, Florentine, que son maître avait placée en faction, se montra à une fenêtre, agitant son mouchoir. C'était le signe, convenu pour annoncer celui qu'on attendait.

Le rose s'effaça subitement des joues de la marquise et elle appuya, ses deux mains sur son cœur comme pour en comprimer les battements.

— Venez, madame, venez vite, lui dit M. Legendre.

Et tous deux s'empressèrent de rentrer dans la maison, pendant que le marquis se dirigeait vers la porte du jardin pour recevoir le jeune homme.

— Me voici, monsieur, dit Jean Loup, sautant à terre. Nicolas m'a dit que vous aviez besoin de moi, je viens me mettre à vos ordres.

— Mon cher Jean, répondit le marquis, je me suis décidé à passer ici toute la soirée et je vous ai envoyé chercher, afin de vous avoir avec moi chez M. le docteur Legendre, mon ami, que vous avez vu deux ou trois fois déjà à Paris.

» Nicolas, continua-t-il, s'adressant au cocher, vous pouvez vous en retourner ; nous rentrerons à Paris par le chemin de fer.

Il prit la main de son fils, et ils entrèrent dans la maison.

— Jean, dit le marquis, je vais prévenir M. Legendre de votre arrivée.

Et, lui montrant une porte :

— Entrez là, dans le salon, ajouta-t-il.

Le marquis s'éloigna. Le jeune homme ouvrit la porte et pénétra dans la pièce. Voyant une femme debout, immobile, tournant le dos à la fenêtre, il fit un pas en arrière.

Alors la marquise s'avança et sa belle et pâle figure se trouva subitement en pleine lumière. Elle était toute tremblante et se soutenait à peine sur ses jambes. Mais avec quelle tendresse passionnée, quelle délicieuse ivresse elle contemplait ce grand et beau jeune homme, son fils, qui la regardait, étonné, et, par une sorte d'attraction, aspirait son âme !

Jean, restait immobile, comme pétrifié, subissant l'effet d'une fascination étrange. Était-ce toujours son rêve, ou se trouvait-il cette fois en présence de la réalité ? Et, ses yeux fixés sur ceux de cette femme, silencieuse, jeune et belle encore, qui venait de s'arrêter devant lui, il sentit un frémissement dans tous ses membres.

— Jean, prononça tout bas la marquise.

Le son de cette voix douce, frappant ses oreilles, disait au jeune homme que ce n'était plus un rêve et le rappelait aux sentiments de la réalité.

Aussitôt son visage s'illumina.

— Ah ! c'est vous ! c'est vous ! s'écria-t-il, je vous reconnais ! Ma mère, ma mère !

— Mon fils !

Jean tenait déjà la marquise dans ses bras.

Et ces mots : ma mère ! mon fils ! étaient répétés au milieu d'un grésillement de baisers.

Dans l'encadrement de la porte, le marquis et le docteur Legendre contemplaient ce délicieux et ravissant tableau, que la plume la mieux exercée ne pourrait décrire, que le peintre le plus habile ne saurait rendre.

Enfin, au bout d'un instant, le marquis entra dans le salon.

— Jean, dit-il d'une voix lente et grave, j'ai attendu longtemps le moment de te faire une importante révélation ; il est arrivé enfin, ce moment heureux, grâce à notre excellent ami, le docteur Legendre. Jean, tu retrouves aujourd'hui ta famille tout entière. Jean, je suis ton père !

Tout ce qu'il y avait de tendresse et de reconnaissance dans le cœur du jeune homme se manifesta en un cri venant de l'âme.

Des bras de sa mère il passa dans ceux de son père.

— Vous êtes mon père, disait-il éperdu, fou de bonheur ; depuis longtemps mon cœur me l'avait dit, mais je n'osais pas croire mon cœur.

M. Legendre s'était retiré discrètement, en fermant doucement la porte.

Nos trois personnages s'assirent sur le canapé, Lucy entre son mari et son fils.

— Je ne t'ai pas tout dit, mon fils, reprit le marquis, il te reste à connaître le nom de ton père.

» Jusqu'à nouvel ordre, je dois m'appeler encore M. Lagarde ; mais pour toi, aujourd'hui, je reprends mon nom.

» Jean, tu es le fils du marquis et de la marquise de Chamarande.

Il y eut entre ces trois êtres enfin réunis une longue causerie intime pleine de doux épanchements.

Quelle heure délicieuse !

Que de sourires !

Que de caresses !

Jean ne pouvait se lasser de regarder, d'admirer sa mère, et celle-ci, radieuse, serrant la main du marquis, contemplait son fils comme en extase.

Le terrible passé avec son cortège de douleurs et de souffrances était oublié ; tout entiers à l'ivresse du bonheur, ils ne songeaient qu'au présent.

*

Le marquis et son fils rentrèrent à Paris, le soir, par le dernier train.

Il avait été décidé que, pendant quelque temps encore, la marquise resterait à Chatou et que son mari et son fils viendraient la voir tous les jours.

X

COLÈRE APAISÉE

Cette nuit-là, le marquis Paul de Chamarande dormit d'un sommeil tranquille.

Enfin, après tant de déboires, d'amères déceptions, de doute, de désespérance, de vicissitudes de toutes sortes, il était entré au port et se sentait à l'abri de ce vent de tempête qui, pendant de si longues années, avait soufflé sur les siens et sur lui. Le bonheur était conquis ; il avait rempli sa tâche, et, comme le manœuvre après son rude labeur de la semaine, il allait pouvoir se reposer. Maintenant il voyait l'avenir resplendissant.

Donc le marquis passa une bonne nuit.

Jean de Chamarande, au contraire, fut en proie à une agitation qu'il ne chercha même pas à calmer. Trop de choses dans sa pensée l'empêchèrent de fermer les yeux. Il ne songeait pas à ce qu'il avait souffert, lui ; mais il se retraçait le sombre tableau des souffrances imméritées de sa mère. Et ce long martyre d'une femme qui lui était si chère avait été l'œuvre infâme d'un lâche ennemi de sa famille. Ce misérable lui était inconnu ; mais il saurait son nom. Alors, c'est lui, Jean de Chamarande, une des victimes de cet homme, qui lui demanderait compte des tortures de sa mère.

À cette pensée que sa mission, à lui, était d'être un vengeur et qu'il se trouverait un jour en face du misérable auteur de si grands maux, tout son sang bouillait dans ses veines et il sentait en lui les grondements sourds d'une effroyable

colère. Il se leva en même temps que le soleil, qui vint frapper à sa fenêtre et inonder sa chambre de lumière.

Il s'habilla lentement, mettant un soin exceptionnel à sa toilette, comme s'il se fût disposé à aller faire des visites.

À six heures, il agita le cordon d'une sonnette.

— Dès que M. Lagarde pourra me recevoir, vous voudrez bien me prévenir, dit-il au domestique qui vint à son appel.

Le jeune homme avait un air grave et quelque peu solennel qui surprit le serviteur.

Au bout d'un quart d'heure il revint dire à M. Jean que M. Lagarde l'attendait dans son cabinet.

Un instant après, le père et le fils étaient en présence.

Comme il en avait l'habitude, le marquis mit un baiser sur le front de son fils. Cette fois, n'ayant plus à se contraindre, ce fut bien un baiser de père que le marquis posa sur le front du jeune homme. Jean en sentit la différence.

— Oh ! mon père, mon père, dit-il d'une voie émue.

— Tu m'as fait demander si je pouvais te recevoir, dit le marquis ; à l'avenir nous nous dispenserons de ce cérémonial ; ma chambre et mon cabinet te seront ouverts sans que tu aies besoin de te faire annoncer. Maintenant, mon fils, notre situation n'est plus la même.

» Mais tu as l'air bien grave ce matin ; il y a dans ton attitude, dans ton regard quelque chose de résolu qui m'inquiète ; et puis tu as la figure fatiguée ; est-ce que tu es souffrant ?

— Non, mon père.

— Alors tu as mal dormi ?

— C'est vrai, mon père, la nuit a été pour moi sans sommeil.

— Et pourquoi n'as-tu pas dormi ?

— J'ai constamment pensé à ma mère.

Le marquis sourit en enveloppant son fils d'un regard d'ineffable tendresse.

— Mon père, reprit Jean, je vous ai demandé de me recevoir à cette heure matinale parce que j'ai une prière à vous adresser.

— Une prière !

— Oui, mon père. Je sais depuis hier que je suis votre fils, le fils du marquis et de la marquise de Chamarande. Mon père, le fils du marquis de Chamarande a des devoirs à remplir envers vous, envers sa mère, envers lui-même ; il veut se montrer digne de son père et du nom que vous lui donnez.

— Bien, mon ami, c'est très bien ; mais où veux-tu en venir ?

— Mon père, je sais que ma mère a beaucoup souffert, qu'elle et moi nous avons été les victimes de la méchanceté d'un homme, notre ennemi et le vôtre ; mais je ne sais que cela, mon père. Ce n'est pas assez : le fils du marquis de Chamarande a le droit de vouloir connaître la cause des souffrances de sa mère ; il veut savoir le nom du misérable qui a condamné la marquise de Chamarande, pendant tant d'années, à une existence misérable. Oh ! mon père, vous ne refuserez pas cette satisfaction à votre fils ! Votre fils ne doit rien ignorer, car il a besoin de tout savoir.

D’abord, le front du marquis s’était assombri ; mais peu à peu l’impression douloureuse s’effaça.

Après être resté un instant silencieux il répondit :

— Jean, dans l’intérêt même de ta tranquillité, j’avais pris la résolution de garder le silence vis-à-vis de toi et de ne point te faire connaître, ces choses horribles que moi-même je voudrais pouvoir chasser de mon souvenir. Mais je comprends ta légitime curiosité et je sais quels sentiments t’animent. Va, tu es un Chamarande ! Et c’est parce que je te trouve digne de moi et du nom de nos ancêtres, que tu es appelé à porter, que je te reconnais le droit de me dire : “Ne me cachez rien ; je veux tout savoir !”

» Eh bien, soit, mon ami, tu connaîtras le crime et tu sauras pourquoi ta mère et toi avez été victimes d’un misérable. Seulement, et parce que je le crois nécessaire, du moins quant à présent, je ne te dirai point le nom de l’homme qui a fait tant de mal.

» Jean, c’est l’histoire de ta mère, celle d’un autre personnage que je vais te raconter. Mon récit sera pour toi un enseignement. Malgré les rudes épreuves que tu as subies, tu ne connais rien encore de la vie dont tu ne peux voir que le beau côté. Autrefois tu jugeais les hommes et les choses par instinct ; en avançant dans la vie, en acquérant l’expérience, tu reconnaîtras que les hommes et les choses humaines doivent être étudiés et, après mûres réflexions, jugés par la raison. Alors, mon ami, tu pourras te prémunir contre celles-ci, te défendre contre les autres.

» Ce que je vais t’apprendre te fera voir jusqu’où l’oisiveté, la paresse, les fréquentations mauvaises, le vice, les passions honteuses peuvent conduire l’homme ; combien on doit

être prudent et difficile dans ses relations ; que l'honnête homme doit être en garde sans cesse contre les dangers qui le menacent, contre toutes sortes de funestes entraînements. Tu sentiras naître en toi le dégoût qu'on doit avoir pour tout ce qui est bas et vil, l'horreur profonde que doivent inspirer la vénalité et l'hypocrisie.

Après cette espèce de préambule, le marquis fit le récit que son fils attendait et que le jeune homme écouta tantôt avec de grosses larmes dans les yeux, tantôt en frémissant d'indignation, d'épouvante et de colère contenue.

Ainsi qu'il l'avait déclaré, le marquis ne nomma point le baron de Simaise ; mais, sachant que son fils ne pouvait deviner ce nom, il ne lui cacha point que c'était un membre de leur famille qui avait ainsi trahi sa confiance, frappé sans pitié la malheureuse marquise et vendu plus tard son enfant à des saltimbanques.

Malgré le calme apparent du jeune homme, les éclairs rapides de son regard et l'expression de sa physionomie convulsée trahissaient son agitation intérieure.

Le marquis cessa de parler.

— Mon père, dit Jean, d'une voix qu'il ne put empêcher de trembler, je ne connais pas bien encore toutes les lois dont la justice de mon pays est armée, mais il me semble qu'il doit exister un châtiment pour ce criminel dont ma pauvre mère a été la victime.

— Oui, répondit le marquis, ce crime est de ceux pour lesquels la justice est inexorable.

— Mon père, celui qui l'a commis vit-il encore ?

— Oui.

— Ce misérable est un de nos parents, m'avez-vous dit ; mais qu'importe ! Mon père, pourquoi ne l'avez-vous pas livré à la justice ?

— Parce que je n'ai pas cru devoir le faire.

Jean se dressa debout, un éclair fauve dans le regard.

— Pourtant, mon père, ma mère a souffert ! s'écria-t-il.

— C'est vrai.

— Victime d'un misérable, d'un lâche, elle doit être vengée !

— Jean, répondit doucement le marquis, la justice des hommes ne peut atteindre ce grand coupable ; je l'ai abandonné à la justice de Dieu.

— Dieu est trop lent à punir, mon père : il y a vingt-cinq ans que cet homme a fait le mal et Dieu le laisse vivre !

— L'heure viendra où il devra rendre compte du mal qu'il a fait.

— Oh ! oui, elle viendra, cette heure ! prononça le jeune homme d'une voix sourde.

» Mon père, continua-t-il, je crois comprendre pourquoi vous n'avez pas réclamé le châtiment de cet homme : il est notre parent ; vous avez craint, sans doute, un scandale public, un rejaillissement de honte sur votre nom ; mais il y a autre chose à faire.

— Que veux-tu dire ?

Le jeune homme se redressa, le regard chargé de sombres lueurs.

— Il faut que ma mère soit vengée ! s'écria-t-il.

— Jean, Jean, calme-toi.

— Mon père, répliqua le jeune homme avec agitation, je suis votre fils et je veux vous prouver aujourd'hui que je suis digne de vous et de ces hommes illustres dont je descends, qui ont adopté cette devise : Tout pour l'honneur ! On ne dira jamais de moi, je vous le jure : Celui-là est un fils dégénéré des nobles marquis de Chamarande. Mon père, c'est à votre fils, victime aussi, qu'il appartient de demander compte à un misérable des souffrances endurées par sa mère.

» Ce n'est pas pour que cela me soit inutile que vous m'avez fait apprendre à manier l'épée, à tirer le pistolet ; il faut que ma mère et vous soyez vengés ! Mon père, je suis le vengeur ! Je vous en supplie, dites-moi le nom de cet homme !

— Jean, mon fils, je suis heureux et fier de t'entendre parler ainsi ; mais apaise-toi. Je t'ai prévenu que j'avais mes raisons pour ne point te faire connaître le coupable.

— Ah ! je les connais, ces raisons, mon père : vous aviez deviné que j'irais provoquer ce misérable et que je le forcerais à se placer en face de moi, ; une arme à la main. Douteriez-vous du courage de votre fils, mon père ? Auriez-vous peur que sa main tremblât ?

— Non, répondit le marquis, je sais que tu es brave !

— Son nom, mon père, son nom !

Le marquis secoua la tête.

— Au nom de ma mère, au nom de tout ce qu'elle a souffert, son nom, son nom ! exclama Jean, les yeux pleins de flammes.

Il était dans un état d'exaltation impossible à décrire. Sous l'action de la fureur tout son corps frémissait. C'était Jean Loup, c'était le sauvage avec sa nature indomptée qui reparaissait.

— Jean, dit le marquis d'une voix douce et calme, qui contrastait étrangement avec l'emportement du jeune homme, écoute-moi et crois-moi : si je t'ai caché ce nom que tu veux connaître, c'est pour ta tranquillité. Cependant si tu l'exiges, s'il faut absolument cela pour te calmer, je nommerai, le bourreau de ta mère. Mais je te préviens que, pas plus que ton père, tu ne peux rien contre lui.

Jean se redressa de toute sa hauteur, le regard flamboyant, superbe.

— Je le tuerai ! dit-il.

Une fois encore le marquis secoua la tête.

— Malgré tout ton courage, répliqua-t-il en souriant, tu n'auras pas celui d'aller lui demander de croiser le fer avec toi. Je t'ai dit qu'il était de notre famille, mais point à quel degré il est mon parent. Eh bien, Jean, cet homme est mon frère.

— Votre frère !

— Oui, mon frère.

— Quoi ! un Chamarande peut être un lâche, un infâme !

— Dieu merci, Jean, cet homme n'est pas un Chamarande. La marquise de Chamarande, ma mère, qui, elle aussi, a beaucoup souffert, a eu ce fils d'un second mariage. Enfin, tu veux savoir son nom ? Il se nomme de Simaise.

— De Simaise ! répéta le jeune homme.

Il se souvenait que ce nom avait déjà frappé son oreille.

Le marquis continua :

— La dame de Vaucourt, ; que tu connais sous le nom de M^me^ Sandras est sa femme, et celle que tu aimes, Henriette, est sa fille.

L'effet produit par ces paroles fut pareil à celui d'une forte douche d'eau glacée. La fureur du jeune homme s'apaisa subitement comme une violente bourrasque après l'orage passé.

Il devint affreusement pâle, la flamme de son regard s'éteignit, ses bras tombèrent inertes à ses côtés et il s'affaissa lourdement sur un siège en laissant échapper un gémissement.

Le marquis lui prit la main et la serra silencieusement.

— Oh ! ma mère, ma mère ! prononça Jean d'un ton douloureux.

Et il eut une sorte de crise nerveuse qui se termina par des larmes et des sanglots.

— Eh bien, mon fils, reprit le marquis quand il jugea qu'il pouvait parler, comprends-tu pourquoi je n'ai pas réclamé le châtiment du coupable ? Et maintenant, après ce que la baronne de Simaise et sa fille ont fait pour toi, ne devons-nous pas essayer d'oublier ?

» La baronne a entrepris l'œuvre de réparation ; ce que sa fille et elle pouvaient faire, elles l'ont fait.

» Les crimes du baron avaient élevé entre toi et sa fille une barrière ; cette barrière, que rien ne semblait pouvoir briser, l'amour l'a rompue.

» Je ne sais pas ce qui est réservé au baron de Simaise. Mais Henriette sera ta femme. Ce jour-là, Jean, peut-être même avant ce jour, la punition du baron commencera.

» Va, si nous ne pouvons pas nous venger nous-mêmes, Dieu se chargera de notre vengeance !

XI

UN NOUVEL AMI

Le baron de Simaise attendait la réponse à la lettre qu'il avait écrite à sa femme. Il espérait que, pour que sa fille lui fût rendue, la baronne accepterait son ultimatum.

Mais, ne voulant prendre aucune décision sans avoir consulté M. Lagarde, la baronne se rendit chez lui.

Le marquis reçut sa belle-sœur très affectueusement, et après l'avoir fait asseoir, il la pria de lui faire connaître l'objet de sa visite.

M^me^ de Simaise lui mit dans la main la lettre de son mari.

— Cette demande impérative de M. de Simaise ne m'étonne nullement, dit-il après avoir lu.

» Avez-vous répondu, madame ?

— Non, monsieur ; je n'ai pas cru devoir le faire avant de vous avoir vu.

— Bien.

— Que me conseillez-vous de répondre, monsieur ?

— Je vous conseille, madame la baronne, de ne pas répondre du tout.

— Mais ma fille, monsieur, ma fille !

— M^lle^ de Simaise vous sera rendue.

— Quand ?

— Bientôt, je l'espère.

— Mais elle est emprisonnée. Elle souffre.

— Je sais dans quelle situation se trouve M^lle^ de Simaise : elle est gardée à vue et n'a plus même le droit de sortir de sa chambre, transformée en cellule de prison ; mais au nombre de ses geôliers il y a mon fidèle Landry ; cela, madame la baronne, doit vous tranquilliser.

— Hélas ! non. Je sais de quoi le baron est capable et je tremble, monsieur, je tremble pour mon enfant ! Je réclame vos conseils. Dois-je porter plainte au parquet ? Je suis prête.

» Dites, monsieur, dites, dois-je faire cela ?

— Non, madame.

— Que faut-il que je fasse, alors ?

— Rien.

— Rien ! fit-elle, rien ! quand ma fille croit peut-être que je l'ai abandonnée à son malheureux sort. Relisez la lettre du baron, monsieur, relisez-la ; vous verrez qu'elle contient une épouvantable menace.

— J'ai très bien lu, madame la baronne ; oui, votre mari vous fait une épouvantable menace ; évidemment il a en tête quelque sinistre projet ; mais il ne le mettra point à exécution. Rassurez-vous, madame, et attendez patiemment, si vous le pouvez, et sans rien redouter. Rien de fâcheux n'arrivera à M^lle^ de Simaise, je vous le promets. Ne répondez pas à cette lettre, ne vous adressez pas au parquet, ne faites rien, enfin, absolument rien. Je veille, et ce qu'il y a à faire, je le ferai !… Laissez aller le baron de Simaise, madame ; à l'heure où il le faudra, il me trouvera devant lui pour lui dire : Arrête !

Il y eut un moment de silence et le marquis continua :

— M. de Simaise a mérité un châtiment terrible ; pourtant, madame, pour vous et vos enfants, je suis disposé, sinon à pardonner, du moins à oublier ; mais, pour cela, il faut que votre mari donne des preuves de son repentir, il faut qu'il s'humilie devant vous, qui vous êtes toujours placée entre lui et la justice ; il faut qu'il demande grâce à ses victimes ; enfin, madame, il faut qu'il ait imploré et mérité la pitié du vengeur.

— Hélas ! monsieur, vous tenez dans vos mains l'honneur et l'avenir de mes enfants ; je sais que vous êtes généreux et bon, et cependant je sens que je n'ai pas le droit de vous implorer en faveur de mon mari.

— Quoi qu'il arrive, madame, vous n'aurez rien à vous reprocher ; vous avez fait pour le père de vos enfants tout et au delà de ce que vous pouviez faire.

— Ainsi, monsieur, il faut que j'attende ?

— Avec patience, oui, madame.

La baronne se leva.

— J'ai en vous une entière confiance, dit-elle, je vous quitte, non consolée, mais plus tranquille.

Un instant après le départ de M^me^ de Simaise, on vint prévenir le marquis que sa voiture l'attendait. Il descendit immédiatement et prit place dans le coupé, en disant à son cocher de le conduire boulevard Malesherbes, chez M. Pedro Castora.

Après avoir fait, au bois, une promenade à cheval, le Brésilien venait de rentrer lorsqu'on lui annonça M. Lagarde. Il

s'empressa d'aller recevoir le visiteur que le valet de chambre avait fait entrer dans le grand salon.

— Monsieur, dit Pedro après avoir rendu à M. Lagarde son salut, j'ai été prévenu, hier, par M. le comte de Violaine, que j'aurais l'honneur de votre visite.

— N'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, monsieur, j'ai cru devoir me faire recommander.

— Oh ! je vous assure que ce n'était pas utile ; on doit s'estimer heureux et honoré de vous connaître, et être fier de vous serrer la main, ajouta le jeune homme en tendant au visiteur sa main largement ouverte.

— Merci, monsieur, mais je ne mérite pas…

— Pardon, monsieur, et permettez-moi de vous le dire, vous êtes un homme admirable. Je connais quelques-unes des belles œuvres du protecteur de celui qu'on appelait autrefois Jean Loup. Vous possédez une immense fortune et vous en faites un noble emploi. Votre exemple sera suivi, monsieur ; en ce pays, comme partout, il y a beaucoup de bien à faire ; moi-même je tâcherai de vous imiter, si je peux, c'est-à-dire si je suis pour cela assez riche d'intelligence.

— Pour faire un peu de bien autour de soi, répliqua M. Lagarde, il ne faut que le vouloir.

— Oui, et savoir le faire.

— Cela s'apprend vite, dit en souriant le père de Jean Loup.

— Je dois vous dire, monsieur, reprit Pedro, que votre nom m'était déjà connu lorsque M. de Violaine m'a parlé de vous.

— Ah !

— Un homme qui a pour vous l'affection d'un frère a fait ici même l'éloge de M. Lagarde au milieu d'une réunion d'amis, parmi lesquels je citerai seulement le comte de Maurienne.

— Oh ! je devine le nom de mon apologiste : M. Van Ossen, n'est-ce pas ?

— C'est lui-même. Ah ! il est votre ami, celui-là, et il vous aime sincèrement. Mais je comprends qu'on vous aime aussitôt qu'on a le bonheur de vous connaître ; vous avez le don de faire naître toutes les sympathies et d'attirer l'amitié. Je vous vois aujourd'hui pour la première fois, et je sens que j'ai de l'amitié pour vous.

Visiblement ému, le marquis, à son tour, tendit sa main à l'enthousiaste jeune homme.

— Eh bien, monsieur Pedro Castora, dit-il, soyons amis !

— Ah ! tenez, s'écria Pedro très ému, lui aussi, vous me rendez bien heureux !

— Vous m'encouragez à vous demander aussi votre amitié pour l'ancien sauvage de Mareille, pour mon protégé Jean Loup.

— Certes, je ne la lui refuserai pas.

— Merci pour lui. Jean Loup va faire très prochainement, son entrée dans le monde dont la fatalité l'avait exilé ; il possédait une fortune, elle lui sera rendue. Il fera son entrée dans le monde avec le nom qui lui appartient, un grand nom, illustré en France pendant des siècles. Ce jour-là, le pauvre Jean

Loup aura besoin d'être entouré d'amis sûrs et dévoués. Je vous ai désigné pour être un de ceux-là, monsieur Castora.

— Vraiment, monsieur ? Et c'est pour cela que vous êtes venu ?

— Pour cela et pour autre chose. J'ai besoin de vous.

— Je me mets entièrement à votre disposition.

— C'est ici, chez vous, dans ce salon, si vous ne refusez pas, qu'aura lieu la présentation de Jean Loup.

Le jeune homme regarda son interlocuteur avec surprise.

— Avant, vous l'aurez vu, vous le connaîtrez, car j'espère bien que vous me ferez l'amitié de venir déjeuner chez moi jeudi prochain, soit dans cinq jours. Vous acceptez, n'est-ce pas ?

— De tout cœur.

— Vous vous trouverez là en compagnie de quelques bons amis de Jean Loup, entre autres, M. le comte de Violaine, qui s'est particulièrement intéressé à lui autrefois. Le déjeuner est pour midi ; mais je fais mes invitations pour dix heures précises, le déjeuner devant être précédé d'un assez long récit.

— C'est entendu, monsieur.

— Maintenant, je vais vous dire pourquoi je désire que ce soit dans votre salon que Jean Loup fasse sa première apparition dans le monde : D'abord vous êtes garçon, ce qui vous permet de n'inviter que des hommes ; ensuite, au nombre des invités, il en est un qui ne pourrait pas venir chez moi, et qui

ne serait reçu ni chez M. de Violaine, ni chez M. de Maurienne.

— Quel est donc cet invité ?

— Le baron de Simaise.

Le jeune homme fit un brusque mouvement et parut embarrassé.

— Je sais, reprit M. Lagarde, quelle est en ce moment votre situation vis-à-vis M. de Simaise, mais je sais aussi qu'il vous a certaines obligations et qu'il n'oserait pas rompre ouvertement avec vous. Il y a au Comptoir d'escompte certain chèque…

— Quoi ! monsieur, vous savez…

— Oui.

— Qui a pu vous dire ?

— Qu'importe ! Je sais, cela suffit. Vous inviterez donc le baron, et il viendra.

— Vous le voulez, monsieur, je l'inviterai.

— Ce n'est pas tout ce que j'ai à vous demander, monsieur Castora. Ah ! vous allez me trouver bien exigeant et sans gêne.

— Dites, monsieur.

— C'est un dîner que vous offrirez à vos invités, et, si vous le voulez bien, nous fixerons le jour.

— Votre jour sera le mien.

— Eh bien, samedi prochain, d'aujourd'hui en huit, le surlendemain du déjeuner chez moi.

— Je prends note pour faire mes invitations.

— Vous allez encore être étonné, monsieur Castora ; je vous demande, comme preuve d'amitié, de ne recevoir chez vous, ce soir-là, que les personnes que je vous désignerai.

— En effet, monsieur, ma surprise est grande.

— Je ne puis, malgré cela, vous donner aucune explication de ma conduite ; il faut que vous attendiez jusqu'à samedi pour comprendre les raisons qui me font agir ainsi.

— Je me suis mis à votre disposition, monsieur ; je ferai ce que vous me direz de faire.

— Bien, je n'attendais pas moins de vous. Donc, en l'allant voir ou par une lettre, vous inviterez M. le baron de Simaise ; vous verrez chez moi jeudi vos autres convives et vous leur ferez de vive voix votre invitation. C'est cinq convives seulement que vous aurez à votre table samedi soir. Jean Loup et moi nous ne serons pas du dîner.

— Pourquoi, monsieur ?

Le marquis eut un doux sourire.

— Parce que nous devons venir plus tard, vers dix heures, répondit-il. Vous voudrez bien, d'ailleurs, ne point parler de Jean Loup et de moi à vos invités. M. de Violaine seul sera prévenu ; notre arrivée doit être une surprise ménagée aux autres.

— Je me conformerai à vos intentions.

— Du reste, d'ici là nous nous reverrons et nous conviendrons de tout.

— Est-il bien important que j'aie M. de Simaise ?

— Oui, oui ; la nécessité de sa présence est absolue.

— Il peut ne pas accepter mon invitation.

— Il faut qu'il accepte.

— C'est bien, je le verrai demain.

— Ainsi, monsieur Castora, je peux compter sur vous ?

— Comme on a le droit de compter sur un ami.

— Merci ! Maintenant, passons à un autre sujet. Quelle somme vous doit le baron de Simaise ?

— Mais, je ne sais pas.

— Chaque fois qu'il vous a emprunté, il a dû vous donner un reçu ?

— Sans doute.

— La somme totale, y compris le fameux chèque, doit dépasser cinq cent mille francs ?

— Je crois que oui.

— Il faut que cette somme vous soit remboursée.

— Mais, monsieur, je n'exige pas…

— Oh ! je connais votre désintéressement ; je sais même que vous vouliez épouser M^lle^ de Simaise pour sauver son père de la ruine et donner à Henriette et à Raoul une fortune nouvelle à la place de celle que le baron n'a pas su conserver.

Votre idée était généreuse, je dirai même chevaleresque. Néanmoins, vous avez bien fait de ne pas poursuivre votre projet ; vous avez bien fait pour plusieurs raisons que vous ne tarderez pas à connaître. M^lle^ de Simaise est une ravissante jeune fille et sera une femme accomplie ; mais M^lle^ de Violaine a aussi de nombreuses et rares qualités. Vous avez renoncé à Henriette et vous avez trouvé Suzanne, la seule jeune fille, peut-être, qui puisse vous faire oublier la première. D'ailleurs, Henriette ne pouvait pas vous aimer, et Suzanne vous aime.

— Elle m'aime ? Vous dites qu'elle m'aime ?

— Oui, Suzanne de Violaine vous aime, et le jour où vous demanderez sa main à son père, elle vous sera accordée. Mais je reviens à la dette contractée envers vous par M. de Simaise. Il faut, vous disais-je, que cette somme vous soit remboursée ; elle le sera par moi, ou plutôt par mon notaire. Vous ne comprenez pas ? Voici : Je n'ai pas voulu que M. le baron de Simaise puisse être poursuivi par ses créanciers ; pour cela, je me suis substitué à eux ; par mon ordre, mon notaire a acheté successivement toutes les créances ; de sorte que, aujourd'hui, tout ce que possède le baron m'appartient. Il ne reste plus que vos reçus à ajouter à la masse. Vous comprenez, maintenant, n'est-ce pas, que je tienne à acheter également votre créance ?

— Soit, fit Pedro, je tiendrai les reçus de M. de Simaise à la disposition de votre notaire.

Le marquis n'avait plus rien à dire. Il prit congé du Brésilien en lui disant :

— Jeudi matin, dix heures précises, n'oubliez pas !

XII

L'INVITATION

Ce que Pedro Castora avait entendu dire de M. Lagarde avait produit un grand effet sur l'enthousiaste jeune homme, qui était, lui aussi, d'une nature essentiellement généreuse et même un peu philanthrope à sa manière.

Sans le connaître autrement, il éprouvait déjà une sympathie profonde pour M. Lagarde et il avait même exprimé à M. de Maurienne le désir qu'il avait de faire la connaissance d'un homme dont on disait tant de bien.

Ce fut donc une véritable satisfaction pour Pedro lorsque M. de Violaine le prévint que M. Lagarde, ayant quelque chose à lui demander, se proposait de lui faire une visite.

Dès l'abord, malgré la différence d'âge, le courant sympathique s'établit entre ces deux hommes si bien faits pour s'entendre et, en serrant la main du visiteur, Pedro sentit que M. Lagarde était son ami et que, quoi qu'il eût à lui demander, il serait heureux de l'accorder.

Aussi l'avons-nous vu se mettre avec empressement à la disposition de M. Lagarde, malgré l'étrangeté de la demande de celui-ci.

Sachant que M. Lagarde était entièrement dévoué à M^me^ de Simaise, qu'il avait en quelque sorte pris la baronne et sa fille sous sa protection, Pedro crut deviner que la réunion chez lui des comtes de Violaine et de Maurienne, du baron de Simaise et de deux autres personnes, qui ne lui étaient pas encore désignées, mais qui étaient certainement aussi des

amis de la baronne, avait pour but d'amener une entente entre les deux époux, afin de faire cesser le déplorable conflit qui s'était élevé entre eux.

Évidemment, on voulait empêcher une lutte, qui pouvait avoir des conséquences terribles, et obtenir de M. de Simaise qu'il rendit Henriette à sa mère.

Et comme lui, Pedro Castora, était la première cause du conflit, il ne pouvait refuser son concours à une tentative de réconciliation.

D'ailleurs, en lui demandant de réunir chez lui les amis de la baronne de Simaise, M. Lagarde n'avait-il pas voulu, en employant un moyen dont il appréciait, la délicatesse, le mettre à même de réparer, autant que cela lui était possible, le mal involontaire qu'il avait causé ?

Or, le lendemain même du jour où il avait vu M. Lagarde, Pedro Castora, ainsi qu'il l'avait promis, se rendit chez le baron de Simaise à l'heure où il était à peu près certain de le trouver.

Le baron, en effet, était chez lui.

Bien qu'il eût pleine confiance en ses domestiques, devenus les geôliers de sa fille, le baron, craignant quelque tentative désespérée de la baronne, ne sortait presque plus, afin de se constituer lui-même le gardien des portes de la prison d'Henriette.

Il accueillit Pedro avec un embarras visible et lui tendit la main assez froidement.

— Je pensais ne plus vous revoir, dit-il.

— Pourquoi donc cela ? demanda le jeune homme d'un ton dégagé, voulant mettre immédiatement le baron à son aise.

— Dame, après la lettre que vous m'avez adressée l'autre jour…

— Mon cher de Simaise, après l'entretien que j'ai eu avec Mme la baronne de Simaise…

— Que vous a-t-elle donc dit ? interrompit le baron.

— Des choses fort sensées, inspirées par son cœur de mère ; mais rien, d'ailleurs, dont vous ayez le droit de vous plaindre.

— Ah ! cela m'étonne.

— Pourquoi ?

» Comme toutes les femmes d'un grand cœur, Mme la baronne de Simaise est indulgente, elle sait pardonner les erreurs, les fautes et oublier les injures. Je reprends : Après avoir écouté respectueusement les observations de Mme la baronne…

— Enfin, quelles raisons vous a-t-elle données ? interrompit encore le baron.

— Aucune.

— Ainsi, ses observations ont suffi ? dit de Simaise avec un ton d'ironie mal déguisée.

— Oui, puisque je m'y suis rendu. J'ai interrogé ma conscience et elle m'a crié : "Pedro Castora, tu as tort, ce que tu fais est mal, on ne jette pas ainsi le trouble, la douleur dans une famille !" Alors, écoutant la voix de ma conscience, j'ai

compris que je devais renoncer au bonheur d'être l'époux de M^lle^ Henriette de Simaise.

Un sourire amer crispa les lèvres du baron.

— Vous m'avez demandé la main de ma fille, répliqua-t-il, et je vous l'ai accordée ; il vous a plu ensuite de retirer votre demande ; c'était votre droit, je ne peux pas le contester. Plus d'un mariage se rompt ainsi. C'est bien, n'en parlons plus.

— En renonçant à des projets qui m'étaient chers, de Simaise, je n'ai pas eu un instant la pensée de briser le lien d'amitié qui nous unit. J'entends donc rester votre ami, à moins que vous, de Simaise, ne me retiriez votre amitié.

— Je le voudrais que je ne le pourrais pas. Vous savez bien, Pedro, que mon affection pour vous est de celles que rien ne peut détruire, ni même affaiblir.

— Mon cher de Simaise, merci ! Ce sont là de bonnes paroles. Je ne vous le cache point, je craignais qu'il n'y eût un froid entre nous. Me voilà rassuré.

— Vous n'aviez pas à douter de moi, Pedro.

— C'est vrai.

— Surtout me connaissant comme vous me connaissez. Est-ce pour avoir la certitude que je ne vous garde nullement rancune que vous êtes venu me voir aujourd'hui ?

— Oui, pour cela d'abord, et aussi pour autre chose.

Le baron pâlit légèrement.

— Est-ce qu'il viendrait me rappeler que je suis son débiteur ? pensa-t-il.

— Mon cher de Simaise, reprit Pedro, je réunis chez moi, samedi prochain, quelques amis, des hommes seulement, et je vous prie de vouloir bien être des nôtres.

Le baron, qui avait craint une réclamation d'argent, respira.

— Mon cher Pedro, je vous remercie de votre invitation et je ferai tout mon possible pour m'y rendre.

— Oh ! je compte absolument sur vous, de Simaise, et je veux une promesse formelle.

— On ne saurait tout prévoir, Pedro ; je puis être empêché.

— Non, non. Je vous préviens assez à l'avance pour que vous puissiez prendre vos dispositions contre tous les empêchements possibles.

— Eh bien, c'est dit, Pedro, j'accepte.

— À la bonne heure.

— C'est une soirée ?

— Le dîner d'abord, la soirée ensuite. Bien entendu, de Simaise, vous êtes du dîner.

— Heure habituelle ?

— Comme toujours, six heures et demie pour sept heures.

— Ainsi, Pedro, vous allez vous mettre à recevoir ; l'hiver prochain vous donnerez des fêtes… Riche comme vous l'êtes, vous ferez merveilleusement les choses. Ah ! on parlera de vous !… Les grands artistes de l'Opéra se feront un honneur

en même temps qu'un plaisir de venir chanter chez vous ; vous aurez également la fine fleur de la Comédie-Française. Votre hôtel ne sera plus assez grand pour contenir les hommes illustres, les hauts personnages, toutes les célébrités parisiennes qui voudront jouir du coup d'œil de vos magnificences. Tout Paris, le tout Paris connu, j'entends, voudra vous voir, vous connaître, vous serrer la main. Vous serez sur le pavois, on chantera vos louanges sur tous les tons, je connais cela.

» Est-ce que réellement vous ne recevrez que des hommes ? Pourtant, mon cher, des étoffes de soie chatoyantes, des flots de dentelles, des rubans, des fleurs, des diamants qui brillent, des bras cerclés d'or, des épaules nues, des gorges découvertes, des éventails qui jouent font très bien au milieu des habits noirs ; les femmes sont le principal attrait, le charme d'une soirée.

» Mais je crois deviner, c'est un nouveau salon politique que vous voulez créer. C'est le goût du moment. Ces sortes de salon, où l'on s'ennuie plus qu'on ne s'amuse, sont à la mode. Partout on parle politique. Politique intérieure, politique extérieure, politique toujours ; on ne s'occupe que des affaires politiques. Oui, en vérité, on fait trop de politique en France et pas assez d'autres choses.

Pedro Castora se mit à rire.

— Parbleu, dit-il, j'aurais eu tort de vous interrompre, de ne pas écouter votre tirade jusqu'à la fin. Décidément, baron, vous n'aimez pas la politique et vous n'êtes guère admirateur des hommes qui en font ; vous n'entrerez jamais dans leurs rangs. Mais je m'empresse de vous dire que vous me prêtez des intentions qui ne sont pas les miennes. Je ne sais pas encore si je recevrai l'hiver prochain et si je donnerai des

soirées. Je ne désire nullement, je vous assure, faire parler de moi. Je me trouve très bien comme je suis et je tiens plus à ma tranquillité qu'à certaines petites satisfactions d'amour-propre. D'un autre côté, je n'entends rien aux choses abstraites de la politique et je n'aurai jamais l'ambition de devenir, au Brésil ou en France, un tribun ou un homme d'État. Que voulez-vous, chacun a son tempérament. Moi, je suis un homme paisible et j'ai horreur des triomphes de la vanité et de l'orgueil.

» Mais vous pouvez vous rassurer, de Simaise, si j'ouvre mes salons la saison prochaine, si je donne quelques soirées, les femmes n'en seront pas exclues. Je pense comme vous que la femme est l'ornement le plus charmant, le plus gracieux d'un salon, qu'elle en est aussi l'animation, la gaieté, l'esprit.

» Mais, samedi prochain, mon cher baron, ce n'est point d'une réception, d'une fête qu'il s'agit. Je n'aurai avec vous que trois ou quatre invités.

— En ce cas, Pedro, c'est différent.

— Nous causerons intimement, voilà tout.

— Puis-je vous demander quels sont vos autres invités ?

— Certainement. Vous vous trouverez avec le comte de Maurienne, que vous connaissez depuis longtemps, que vous avez déjà vu chez moi ; avec le comte de Violaine, que vous connaissez aussi.

Le baron fronça les sourcils.

— Et puis, fit-il ?

— Et puis un ou deux autres de mes amis dont je n'ai pas encore fait le choix.

— Mais qui seront également des amis de MM. de Violaine et de Maurienne ?

— Naturellement, pour que cette petite réunion soit tout à fait intime.

— Il y a longtemps que vous connaissez M. de Violaine ?

— Depuis l'année dernière ; je l'ai rencontré plusieurs fois chez le comte de Maurienne.

— Ah ! fit de Simaise devenu soucieux.

— M. de Violaine est un fort galant homme, dont l'amitié n'est pas à dédaigner, continua Pedro ; de plus, il a une grande expérience et peut donner d'excellents conseils.

Il y eut un moment de silence.

— Pedro, reprit le baron, est-ce que vous tenez beaucoup à m'avoir à votre dîner ?

— Mais oui, de Simaise, beaucoup, absolument. D'ailleurs, j'ai votre acceptation.

Le baron se mordit les lèvres.

— Pedro, répliqua-t-il, vous ne me dites pas tout.

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Cette réunion a un but.

— Sans doute ; causer intimement, entre amis, je vous l'ai dit.

Le baron secoua la tête.

— Vous manquez de franchise, répondit-il ; avouez, Pedro, qu'il y a entre vous, ma femme et ses amis, un petit complot.

Le jeune homme sourit.

— Peut-être, fit-il.

— Avouez encore, Pedro, que ce n'est pas vous qui avez eu l'idée de nous réunir chez vous samedi.

— J'avoue, de Simaise, j'avoue.

— Oh ! je n'ai pas besoin que vous me disiez que vous êtes dirigé, dans cette circonstance, par le comte de Violaine, qui lui-même obéit aux injonctions de la baronne de Simaise.

Le jeune homme ne répondit pas.

— Certes, poursuivit le baron, je comprends que vous teniez absolument à m'avoir à dîner samedi. Mais, enfin, que me veut-on ? Vous devez le savoir, Pedro ?

— On ne me l'a pas dit ; mais je pense que les amis de M^me^ la baronne de Simaise veulent tenter un rapprochement entre elle et vous, jouer le rôle de médiateurs, en un mot faire cesser ce malheureux conflit, qui pourrait se transformer en une lutte regrettable.

Un sourire singulier glissa sur les lèvres du baron.

Après être resté un moment silencieux, il répondit d'un ton brusque :

— C'est bien, Pedro, je serai chez vous samedi à six heures et demie.

— Et nous passerons, je l'espère, une bonne soirée. Je ne vous le cache pas, de Simaise, ajouta-t-il en souriant, je fais des vœux pour la réussite du complot.

Le baron lui jeta un regard en dessous et répliqua :

— Cela dépendra de l'habileté et de la force des conjurés.

— En attendant la bataille, baron, dit le jeune homme en riant, serrons-nous la main.

Il se leva et prit son chapeau et sa canne.

— À samedi, de Simaise.

— Oui, Pedro, à samedi.

Le jeune homme se retira.

Comme on l'a vu, Pedro Castora s'était souvenu des recommandations de M. Lagarde ; le faux nom du marquis de Chamarande n'avait pas été prononcé.

— Ah ! ah ! se disait le baron, voilà la lutte qui commence sérieusement et, jusqu'à Pedro Castora, ils sont maintenant tous contre moi. C'est bien, c'est bien ; laissons-les venir, nous verrons ; je serai là pour leur répondre. Qu'est-ce qu'ils veulent ? Que je rende Henriette à sa mère ?… Qu'ils y comptent !

Et un petit rire aigu siffla entre ses dents.

Il ne se faisait aucune illusion, le baron de Simaise, il comprenait parfaitement que les médiateurs n'étaient pas chargés de lui annoncer que la baronne acceptait ses conditions, c'est-à-dire qu'elle était prête à lui donner les deux millions qu'il demandait.

XIII

LA BOÎTE AUX QUATRE FLACONS

Un quart d'heure après le départ de Pedro Castora, le signor Carini entrait dans le cabinet du baron de Simaise.

Il s'avança à petits pas, courbant l'échine et saluant en même temps de la tête et des mains.

Habitué aux manières obséquieuses de Carini, le baron le laissa arriver jusqu'à lui avant de se lever pour saluer à son tour.

— Cher monsieur Carini, soyez le bienvenu, dit-il à l'Italien, en lui montrant un siège. Vous venez me dire, sans doute, que vous avez reçu des nouvelles d'Italie.

— Et selon ma promesse ; oui, monsieur le baron.

— Vous n'avez pas perdu de temps.

— Pas une minute. Le temps ? Je sais ce qu'il vaut.

— Eh bien, monsieur Carini, où en sommes-nous ?

— J'ai trouvé l'endroit.

— Oh ! je savais bien que je ne pouvais mieux m'adresser qu'à vous.

— Monsieur le baron voudrait flatter ma petite vanité ; mais je suis modeste.

— Trop modeste pour un homme de votre valeur, monsieur Carini ; enfin, vous avez trouvé.

— Oui, monsieur le baron.

— C'est un couvent ?

— Oui, monsieur le baron, un couvent, une de ces retraites définitives des pécheresses repentantes, refuge de miséricorde et de paix où les séductions du monde ne sont plus à craindre.

— C'est parfait, monsieur Carini.

— Cette sainte maison, dont les portes sont fermées aux hommes, même à ceux qui, ministres de Dieu, sont investis des plus hautes dignités ecclésiastiques, cette sainte maison, une de celles dont je vous parlais l'autre soir, se trouve dans les Abruzzes, au fond d'une gorge de la montagne, en un endroit à peine connu, sauvage, presque désert.

— De mieux en mieux, monsieur Carini.

— Enfin, monsieur le baron, la supérieure de cette maison du Seigneur est prête, dès maintenant, à recevoir, pour la plus grande gloire de Jésus et de Marie, la pénitente qu'on désire lui confier, afin que par ses prières, sa contrition, ses mortifications et autres saintes pratiques de dévotion, elle puisse accomplir l'œuvre de son salut.

— C'est très bien, monsieur Carini ; je vois que cette maison est, comme vous le dites, un lieu de paix et de miséricorde. Mais, si vous le voulez bien, nous parlerons d'autres choses.

— Je suis aux ordres de monsieur le baron.

— La baronne de Simaise a ouvert les hostilités.

— Ah ! Et comment cela, monsieur le baron ?

— Avant votre visite, monsieur Carini, j'ai eu celle de Pedro Castora ; il est venu m'inviter à dîner chez lui samedi prochain.

— Il tient à se réconcilier avec vous.

— Attendez donc ; je dois me trouver là avec plusieurs amis de M^me^ de Simaise.

— Eh bien, monsieur le baron ?

— Vous ne comprenez pas ?

— J'attends que vous vouliez bien m'expliquer…

— La baronne et ses amis – Pedro Castora est du nombre – ont formé un complot contre moi.

— Dans quel but ?

— Hé ! c'est facile à deviner : ils espèrent me contraindre, je ne sais par quel moyen, à rendre Henriette à sa mère.

— Dame, monsieur le baron, ceci vous regarde.

— Oui, mais j'ai posé mes conditions ; hors d'elles, la baronne n'obtiendra rien, rien, rien !

— Vous devez maintenir vos prétentions.

— Que pensez-vous de cette façon d'agir de ma femme, monsieur Carini ?

— Il faut bien que M^me^ la baronne de Simaise réponde d'une manière ou d'une autre à la lettre que vous lui avez écrite.

— Dois-je me trouver à ce rendez-vous de bataille ?

— Avez-vous accepté l'invitation de M. Pedro Castora ?

— Oui.

— En ce cas, pourquoi me consulter ?

— Je puis prétexter une absence forcée ou, à la dernière heure, une indisposition.

— Hum, hum ! fit Carini, ce serait une faute, monsieur le baron, une faute grave, qui pourrait pousser M^me^ la baronne de Simaise à se servir de moyens moins pacifiques. Non, non, il faudra vous rendre à l'invitation qui vous a été faite. Vous n'avez pas peur, je pense, et vous saurez tenir tête aux champions de M^me^ la baronne.

» En ne vous dérobant pas, vous faites comprendre que vous vous sentez fort de vos droits et que vous êtes prêt pour la lutte. Enfin, il est bon que vous connaissiez les intentions de M^me^ de Simaise et ce qu'elle se propose de faire, conseillée par ses amis. Sur ce point, monsieur le baron, vous saurez certainement à quoi vous en tenir samedi soir, en sortant de chez M. Pedro Castora.

» Dans tous les cas, vous savez déjà que, d'ici samedi, vous n'avez aucune attaque à redouter.

» On vous laisse ainsi tout le temps de prendre vos dispositions pour conduire M^lle^ de Simaise en Italie, si rien ne vous a fait changer de résolution.

— Tout cela est fort juste, monsieur Carini. Si, samedi, la baronne m'offre le combat, je l'accepterai et, le lendemain même, je partirai pour l'Italie avec Henriette.

— C'est résolu ?

— Oui.

— Vous ne sortirez pas avant minuit de chez M. Pedro Castora.

— Oui, c'est probable.

— Avec votre permission, monsieur le baron, et si vous n'y voyez aucun inconvénient, je viendrai vous attendre ici samedi soir.

— Oui, venez.

— Comme cela, je saurai immédiatement ce qui se sera passé chez M. Castora.

— Vous m'attendrez là, dans la bibliothèque.

— C'est entendu. Comme il faut prévoir le cas de départ, je vous remettrai la lettre que j'aurai écrite pour la supérieure du couvent de Sancta-Magdalena des Abruzzes.

— Quelle somme aurai-je à payer ?

— À la communauté ?

— Oui.

— Il n'y a rien à payer.

— Ah !

— Cette sainte maison rend des services pour l'amour du Seigneur et sa plus grande gloire.

Le baron pensa que ces filles de sainte Madeleine étaient bien dédaigneuses des biens de ce monde, ce qui devait être une rare exception, étant connu que les communautés religieuses de tout ordre songent beaucoup plus aux biens terrestres qu'à ceux qui leur sont promis au ciel ; mais il ne voulut pas dire qu'il doutait un peu de cette haute vertu des

Madeleines des Abruzzes, pour ne pas scandaliser le signor Carini.

— Ainsi, monsieur le baron, reprit l'Italien, vous partirez dans la nuit de dimanche à lundi ?

— Ou le dimanche matin.

— Non, non, pas de jour, la nuit vaut mieux. Et, si vous me croyez, il ne faut pas que vos domestiques aient connaissance de votre départ.

— C'est difficile.

— Non, on s'arrange pour cela. Vous pourriez les éloigner pour une cause quelconque ou attendre qu'ils soient couchés et endormis. Une chaise de poste, attelée de deux bons chevaux, vous attendrait devant l'hôtel ; vous iriez ainsi jusqu'à Fontainebleau, peut-être même jusqu'à Montereau, où vous prendriez le premier train rapide de Lyon. Comme vous avez l'habitude de vous lever tard, vous ne seriez plus guère loin de la frontière lorsque vos serviteurs constateraient votre absence, et vous auriez eu le temps de traverser l'Italie et vous seriez déjà au fond des Abruzzes à l'heure où M^me^ la baronne apprendrait que vous êtes parti avec votre fille pour une destination inconnue.

» Alors, monsieur le baron, votre femme et ses amis pourront chercher tant qu'ils voudront, d'un bout du monde à l'autre ; M^lle^ de Simaise sera introuvable. Quant à vous, selon qu'il vous plaira, vous pourrez vous promener à l'étranger ou revenir à Paris afin d'y attendre tranquillement les événements.

— Je me rends à vos raisons, monsieur Carini ; si je dois partir, c'est dans la nuit de dimanche que je me mettrai en

route et secrètement. Pour ne pas éveiller l'attention du portier et celle des voisins, la chaise de poste attendra rue de Ponthieu, et non dans l'avenue des Champs-Élysées. Je dois vous dire que l'hôtel a une seconde sortie.

— Très bien, très bien.

— Par un escalier, dont on se sert rarement, on sort de l'hôtel et on se trouve dans une ruelle étroite et sombre qui aboutit à la rue de Ponthieu, rue à peu près déserte quand arrive dix heures du soir.

— Tout est pour le mieux, monsieur le baron.

— Est-ce que vous ne nous accompagnerez pas jusqu'à la frontière ?

— C'eût été avec le plus grand plaisir, monsieur le baron, et je serais même allé avec vous jusqu'au couvent de Sancta-Magdalena, mais une affaire importante, de la plus haute importance, me retient à Paris. Cependant, monsieur le baron, si vous pensiez avoir besoin de moi au moment de votre départ, je ne vois pas que rien puisse m'empêcher de me trouver ici.

— Vous pouvez m'être utile, peut-être même indispensable, monsieur Carini ; il faudra être ici.

— J'y serai. Mais, pour que je puisse pénétrer dans l'hôtel à n'importe quelle heure de la nuit et aussi mystérieusement que possible, monsieur le baron pourrait me confier les clefs nécessaires, s'il n'y voit, toutefois, aucun inconvénient.

— Mais aucun, monsieur Carini, aucun. Tenez, voici deux clefs : celle-ci ouvre la petite porte de la cour, sur l'avenue ; l'autre est la clef de l'un des escaliers de service. Cet escalier dessert les trois étages de l'hôtel ; en le montant vous

pouvez arriver au palier du deuxième étage, sans être ni vu ni entendu, et entrer dans la bibliothèque dont une des portes s'ouvre sur le palier. Du reste, monsieur Carini, tout à l'heure, en vous reconduisant, nous passerons par la bibliothèque et nous descendrons dans la cour par l'escalier de service. Comme cela, sans avoir été élevé dans le sérail, vous en connaîtrez les détours.

» Enfin, c'est bien entendu, monsieur Carini, vous viendrez samedi soir et dimanche soir ?

— Vous pouvez compter sur moi.

— Je prévois le cas où ma fille ne voudrait pas me suivre de bonne volonté.

— Ah ! vous craignez une résistance ?

— Oui, peut-être. Vous savez que, déjà, à Vaucourt, il m'a fallu employer la force. Il peut se faire que Henriette refuse absolument de m'accompagner ; si elle se défendait, criait, appelait, je me trouverais sérieusement embarrassé.

L'Italien sourit d'une façon singulière.

— Si vous craignez d'être obligé d'employer la force, répondit-il, il faudrait mettre M^lle^ de Simaise dans l'impossibilité de crier, de se défendre.

— Comment ?

— En l'enlevant tout simplement pendant son sommeil.

— Elle se réveillera.

Le sourire reparut sur les lèvres de Carini.

— Cela dépend de la façon dont elle dormira, fit-il.

Et gardant sur son rictus les plis de son étrange sourire, il sortit d'une de ses poches une petite boîte d'argent de la dimension d'un porte-cigarettes. Il l'ouvrit et le baron vit ce qu'elle contenait.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il.

Il y avait à l'intérieur de la boîte quatre compartiments égaux où étaient enchâssés quatre minuscules flacons de cristal. Ces récipients, absolument de même forme et de même grandeur, ne portaient aucune étiquette, mais ils étaient marqués par une ligne longitudinale à peine visible, et de couleurs différentes. Chaque petit flacon était rempli d'un liquide clair et limpide comme de l'eau de roche, qui, à l'œil, paraissait être le même.

— Qu'est-ce que cela ? répondit Carini ; vous le voyez, monsieur le baron, ce sont quatre petits flacons qui contiennent chacun une composition chimique extrêmement précieuse. On dirait que le liquide est le même, n'est-ce pas ? Eh bien, non ; ces quatre compositions ne se ressemblent que par la couleur ; chacune d'elles à sa propriété particulière.

» Le premier flacon, celui-ci que je distingue des autres par cette ligne violette, contient un poison asiatique tellement violent qu'il suffit d'en avaler trois ou quatre gouttes seulement pour être instantanément foudroyé.

» Mon second flacon, rayé de vert, contient aussi un poison, un poison italien, peut-être celui des Borgia et des Médicis perfectionné, non moins terrible que le premier, car il tue en quelques secondes et ne laisse dans les organes aucune trace de son absorption.

— Vous êtes effrayant, monsieur Carini, dit le baron ; vous parlez de vos terribles poisons avec un calme… À

regarder seulement vos flacons je sens mon sang se figer dans mes veines et mes cheveux se hérisser. Pourquoi avez-vous sur vous des matières aussi dangereuses ?

— Mon Dieu, monsieur le baron, il faut toujours être prêt à tout dans la vie ; on ne peut prévoir, la veille, dans quelle situation on se trouvera le lendemain ; aussi je ne sors jamais sans avoir ma petite boîte dans ma poche.

— Les autres flacons sont probablement aussi deux autres espèces de poisons ?

— Non, monsieur le baron, l'un de ces flacons, celui qui porte une raie bleue, est tout simplement un narcotique ; mais un narcotique merveilleux dont les effets varient suivant la quantité du liquide employé. Le quatrième flacon, marqué d'une ligne rose, contient une liqueur qui a la propriété de détruire les effets singuliers de mon narcotique.

» Si vous faites avaler à une personne une goutte seulement du liquide contenu dans le flacon rayé de bleu, elle s'endort aussitôt d'un profond sommeil, qui peut durer vingt-quatre heures et même plus, mais qu'on peut faire cesser presque immédiatement en faisant absorber au dormeur une goutte du liquide de l'autre flacon.

» Jusque-là, rien d'extraordinaire, rien de merveilleux ; c'est dans l'augmentation de la dose du narcotique que ses effets étranges se produisent. Avec quatre gouttes, cinq au plus, on obtient le sommeil léthargique. Si l'on fait absorber dix gouttes, c'est-à-dire tout le contenu de ce flacon, un autre phénomène se produit : les poumons cessent de fonctionner, la respiration s'éteint, le cœur ne bat plus, le sang cesse de circuler, le corps se refroidit, devient rigide, la chair prend une teinte terreuse ; c'est l'apparence de la mort ; l'œil le plus

exercé s'y trompe et les médecins appelés n'hésitent pas à constater le décès.

— En effet, monsieur Carini, c'est merveilleux.

— Mais c'est vraiment la mort, monsieur le baron, pour tous ceux qui ne connaissent ni le narcotique, ni l'antidote à employer pour détruire ses étonnants effets.

— Oui, oui, étonnants. Comment vous procurez-vous ces singuliers liquides, monsieur Carini ?

— Ils ne s'achètent pas, monsieur le baron, parce qu'on ne les vend nulle part ; je les fabrique moi-même.

— Pardon, j'ignorais que vous fussiez un savant.

— Je ne suis pas un savant, monsieur le baron, c'est un vieux prêtre de Ferrare, qui était un véritable savant, lui, qui m'a fait connaître les substances minérales et végétales qui composent les matières dont sont extraits mes liquides.

— Fort bien, monsieur Carini.

L'Italien ferma la boîte aux flacons et la remit dans sa poche.

— Conclusion, monsieur le baron, dit-il : puisque vous craignez que M^lle^ de Simaise refuse de vous accompagner, une heure avant le départ, nous lui verserons le sommeil dans un quart de verre d'eau ou de vin.

XIV

CE QUE VEUT CARINI

La résolution prise par de Simaise de conduire sa fille dans un couvent d'Italie servait les intérêts de Carini. Aussi encourageait-il le baron à persévérer dans son idée ; disons même qu'il eût été fort contrarié de voir de Simaise renoncer à son projet pour une cause ou pour une autre.

La réclusion de la jeune fille entrait dans ses combinaisons et devenait un de ses moyens pour atteindre le but qu'il poursuivait.

Décidé à perdre le baron par ses révélations ultérieures, il songeait, en attendant, à tirer tout le parti possible de la situation.

Henriette enfermée dans un couvent lui donnait une force énorme en mettant la baronne de Simaise à sa discrétion, pour ainsi dire.

Que n'obtiendrait-il pas de la mère, en effet, lorsqu'il irait lui dire : Je peux vous faire retrouver votre fille, mais voilà mes conditions. Assurément la baronne accepterait, elle consentirait à tout pour que sa fille, lui fût rendue.

Alors Carini serait le maître absolu de la destinée de Jean Loup, et celui-ci ne pourrait pas moins faire que de donner cinq ou six millions à ce bon monsieur Carini, qui l'aurait enrichi après avoir prouvé que, fils de la marquise de Chamarande, il était l'unique et légitime héritier du défunt marquis de Chamarande.

Car Carini, qui n'avait pas perdu son temps, depuis quelques jours, avait découvert bien des choses.

Il avait acquis la certitude que la baronne de Simaise était la protectrice mystérieuse de Jean Loup, et que ce monsieur Lagarde dont on lui avait parlé à Épinal, un homme riche aussi, sans doute, couvrait de son nom la mystérieuse protection.

Pour Carini, ce que la baronne avait fait et voulait faire encore pour le sauvage était le témoignage d'une excessive reconnaissance. Cela n'avait rien de surprenant de la part d'une si grande dame, d'une si tendre mère ; elle ne croyait pouvoir faire assez pour Jean Loup, le sauveur de sa fille.

Bien sûr, la baronne de Simaise ignorait qu'il y eût entre elle et son protégé un lien de parenté quelconque, car Carini était bien certain que nul autre que lui ne pouvait déchirer le voile qui enveloppait la naissance de Jean Loup, que nul autre que lui ne pouvait dire avec preuves à l'appui : l'ancien sauvage de la forêt de Mareille est le fils du marquis et de la marquise de Chamarande ! Oui, lui seul, Carini, autrefois confident de Blaireau, pouvait révéler les secrets enfouis depuis si longtemps entre les murailles silencieuses et sombres du vieux manoir de Blaincourt.

Il signor Carini aurait été le digne successeur de Blaireau s'il avait eu le génie du célèbre bandit. Mais il avait, comme son maître, l'audace, la ruse, la fourberie, la soif de l'or, la sensualité, le mépris de tout ce qui est honnête, la haine du bien, l'humanité en horreur. Cela suffisait pour faire de Carini un coquin de la plus belle eau.

Il n'opérait pas en grand comme Blaireau – peut-être était-il moins audacieux, moins sûr de lui que son ancien

patron ; – il n'avait pas non plus, obéissant à ses ordres, une armée de bandits de toutes les catégories ; mais il avait recueilli les tristes épaves de l'association créée et dirigée par Blaireau, c'est-à-dire deux affreux coquins échappés comme lui à la destruction de la terrible bande de malfaiteurs.

Dès que Carini eut appris par le baron de Simaise que la baronne était à Paris, chez le comte de Violaine, il fit appeler l'un des gredins dont nous venons de parler, celui en qui il avait le plus de confiance, et lui donna longuement ses instructions.

Caracole, – ainsi se nommait le personnage, un sobriquet sans doute, – parut enchanté de la faveur dont il était l'objet et promit de remplir la mission dont on le chargeait de façon à justifier pleinement la confiance de son chef.

Caracole était lancé sur la baronne de Simaise.

Le lendemain, Carini savait que M^me^ de Simaise était sortie vers deux heures de l'après-midi et s'était rendue dans une maison du boulevard de Strasbourg, chez un monsieur appelé Lagarde, lequel occupait, comme locataire, tout le premier étage.

Carini, qui ne comptait pas sur un aussi prompt résultat, adressa de vives félicitations à son agent.

— Je tiens la piste, se disait-il.

Il était dans la jubilation.

Caracole reçut de nouvelles instructions et fit voile vers d'autres découvertes.

Bientôt Carini put croire que le démon de la chance s'était complaisamment mis à son service. En vérité, Blaireau, dans ses plus beaux jours, n'avait pas été plus heureux que lui.

Voici les renseignements qui lui étaient fournis par Caracole.

M. Lagarde demeurait dans la maison depuis plus de trois ans. Il n'avait eu d'abord qu'une femme de ménage, car il était presque toujours absent ; plus tard il avait pris une bonne à tout faire, puis un valet de chambre ; enfin, dans ces derniers temps, il avait encore augmenté le nombre de ses serviteurs ; ils étaient quatre, maintenant, en comptant le cocher, car M. Lagarde avait chevaux et voitures.

Toutefois, il n'avait pas un grand train de maison, car il ne recevait presque personne ; il ne dépensait donc pas énormément et il était difficile d'avoir une base pour évaluer le chiffre de sa fortune.

On supposait que M. Lagarde était un négociant retiré des affaires ; mais on ne savait ni d'où il était, ni comment il avait gagné sa fortune.

Comme on ne lui connaissait pas de famille, on supposait encore que c'était un vieux garçon.

C'était un homme froid, taciturne, une espèce d'original, un maniaque dont les idées ne ressemblaient pas à celles de tout le monde, mais dont on ne pouvait dire, d'ailleurs, ni bien, ni mal.

Depuis un mois M. Lagarde avait chez lui un jeune homme appelé M. Jean, – pas d'autre nom. – Ce jeune homme, disait-on, avait été envoyé à Paris, par ses parents, pour y achever son éducation et son instruction, et confié à

M. Lagarde, qui le traitait avec bonté, mais était avec lui poli et froid comme avec tout le monde.

À en juger par l'argent qu'on dépensait pour lui, M. Jean appartenait sans aucun doute à une très riche famille. Sans compter son précepteur, deux professeurs du lycée Charlemagne lui donnaient des leçons ; il avait en outre des maîtres de langues, de dessin, de musique.

Deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, il allait à la salle d'escrime et de tir ; très élégant cavalier, presque tous les jours il montait à cheval et faisait une promenade de deux heures tantôt au bois de Boulogne, tantôt au bois de Vincennes.

Les jours où il se rendait à la salle d'escrime et de tir, son précepteur l'accompagnait ; dans ses promenades à cheval, il était toujours suivi d'un domestique excellent cavalier. Il sortait seul très rarement, pour ne pas dire jamais.

M. Jean était très doux et d'une grande bienveillance pour tout le monde ; il avait une autre qualité, il était charitable. Ainsi, chaque fois qu'il allait à la salle d'armes, il ne manquait jamais de mettre une pièce de un franc dans la main d'une vieille mendiante, qui sollicitait une aumône des passants, blottie dans l'encoignure d'une des portes de l'église Sainte-Cécile.

Depuis qu'il avait fait une première fois l'aumône à la pauvresse, M. Jean passait toujours près de Sainte-Cécile, bien que ce ne fût point son chemin direct.

Caracole n'avait pu savoir que cela ; pour Carini, c'était beaucoup.

Il n'y avait pas à en douter, M. Jean c'était Jean Loup. Si, depuis si peu de temps qu'il avait été pris dans la forêt de Mareille, il s'était transformé ainsi, c'est qu'il était doué d'une intelligence extraordinaire et qu'il avait profité rapidement des leçons qu'on lui avait données.

Carini eût mieux aimé, probablement, que Jean Loup fût resté tel qu'il était dans les bois de Mareille, mais il fallait le prendre comme il le trouvait.

Ce qui le consolait, c'était que, en acquérant la certitude que M. Jean était bien Jean Loup, il restait de plus en plus convaincu que la baronne de Simaise et M. Lagarde, cet original, ce toqué, ignoraient absolument ce qu'était ce sauvage d'hier dont ils étaient devenus les protecteurs.

Maintenant, il fallait agir ; mais, avant tout, il était important d'être autorisé par Jean Loup, c'est-à-dire de conclure un marché avec Jean Loup.

Donnant, donnant. Vous ne savez d'où vous venez, ni qui vous êtes ; je le sais, moi. Je vous rendrai un nom, un titre ; un pareil service se paye. Je vous mettrai en possession d'une immense fortune, mais de cette fortune je réclame ma part.

Ainsi raisonnait le signor Carini.

Mais, pour arriver à traiter avec Jean Loup, pour être sûr de lui, pour le tenir, enfin, il fallait d'abord le voir, causer avec lui, le sonder. Cela n'était pas impossible, mais il y avait des difficultés. Ce M. Lagarde inquiétait singulièrement Carini.

Ah ! s'il parvenait à arracher Jean Loup des mains de la baronne et de M. Lagarde ! Mais n'était-ce pas cela qu'il fallait ? Oui, il fallait à tout prix que le jeune homme se laissât diriger, conduire par lui, qu'il devînt sa chose.

Sans doute, quand le baron de Simaise lui aurait livré sa fille, quand Henriette, enfermée au couvent des Abruzzes, serait à sa merci, il aurait facilement raison de la baronne ; malheureusement, elle n'était pas seule, et Carini sentait, devinait qu'il aurait dans M. Lagarde un antagoniste extrêmement redoutable.

Évidemment, il fallait s'attendre à une lutte terrible ; mais, possédant un secret dont il se croyait le seul maître, Carini se sentait fort et ne voulait pas douter de la victoire.

Décidé à agir promptement, il ne songea plus qu'à dresser ses batteries pour commencer l'attaque, laquelle consistait d'abord à entrer en relations avec Jean Loup.

Il ne fallait pas songer à aller le trouver chez son protecteur, même en profitant de l'absence du terrible M. Lagarde. L'arrêter dans la rue ! Endroit mal choisi : on n'est pas à l'aise sous les regards curieux des passants ; d'ailleurs le précepteur serait là, et il était important de ne point donner l'éveil à M. Lagarde. Il y avait la salle d'armes, mais le précepteur serait là encore, sans compter beaucoup d'autres témoins. Au bois, même inconvénient : il y avait le domestique à cheval, qui suivait toujours son maître.

Mais, puisque Jean Loup était déjà sorti seul une fois ou deux, pourquoi ne sortirait-il pas une fois encore sans être accompagné ?

Enfin, il fallait prendre une détermination.

Il fut décidé qu'une lettre serait écrite à M. Jean. Avec de l'adresse, on piquerait la curiosité du jeune homme et on le forcerait ainsi à venir à un rendez-vous où il trouverait Carini.

L'Italien écrivit la lettre de sa plus belle écriture et la remit à Caracole, qui promit que le lendemain, avant midi, M. Jean aurait la missive entre les mains.

Or, le rendez-vous donné au jeune homme était pour le lendemain dans l'après-midi.

XV

LES INVITÉS

Le jour du déjeuner chez le marquis de Chamarande arriva. C'était, nous le savons, un jeudi.

Le marquis, – le lecteur l'a compris, – voulait frapper le baron de Simaise d'un coup terrible ; mais avant la scène capitale, qui devait se passer deux jours après chez Pedro Castora, en présence d'un groupe d'hommes dont il avait fait le choix, le père de Jean Loup tenait à mettre autant que possible les invités du Brésilien au courant de la situation, afin qu'ils pussent bien comprendre la scène qu'ils auraient sous les yeux dans la soirée du samedi.

Le drame conçu par le marquis, et dont il avait réglé la mise en scène ! avec un soin minutieux, allait donc être précédé d'un prologue ou, si on le préfère, d'un premier acte.

À huit heures et demie, le marquis était déjà habillé, prêt à recevoir ses invités. L'heure fixée pour la réunion était dix heures, mais le marquis avait recommandé à l'un de ses invités d'arriver à neuf heures, et, comme il était sûr de son exactitude, il l'attendait.

En effet, à neuf heures moins cinq minutes, la porte du salon s'ouvrit et le domestique annonça :

— Monsieur Jacques Grandin.

Le marquis s'était levé.

— Venez, mon ami, venez, dit-il en marchant vers la porte.

Le jeune lieutenant entra. Il était vêtu d'un élégant costume bourgeois : pantalon, gilet et redingote noirs, gants paille. Un doux sourire s'épanouissait sur ses lèvres ; son regard lumineux, sa figure, tout en lui respirait le bonheur.

Le marquis le reçut, comme toujours, affectueusement, les deux mains tendues.

La pendule sonna neuf heures.

— Je suis arrivé un peu avant l'heure, dit Jacques en souriant.

— Un bon moyen pour ne pas être en retard, répondit le marquis, souriant aussi ; mais vous voyez, Jacques, je vous attendais. Asseyons-nous, mon ami, et causons. Quand êtes-vous arrivé de Mareille ?

— Dans la nuit.

— Où êtes-vous descendu ?

— À l'hôtel du Louvre.

— Jacques, votre présence à Paris m'est nécessaire ; voilà pourquoi je vous ai fait venir.

— Vous savez, monsieur, que, serais-je au bout du monde, j'accourrais à votre appel.

— Oui. Mais vous avez fait plus, Jacques ; pour moi vous avez quitté votre fiancée. Comment va-t-elle ?

— Très bien.

— Et le vieux capitaine ?

— Bien aussi. Il porte admirablement son grand âge ; sa taille s'est redressée et je dirai comme les gens de Mareille : il

se rajeunit tous les jours. Voilà ce que fait le bonheur que nous vous devons. Vous n'êtes pas oublié là-bas. Chaque fois qu'il parle de vous, le vieillard a des larmes dans les yeux. "Jacques, m'a-t-il dit au moment de mon départ, dis bien à M. Lagarde que je ne veux pas mourir avant de le revoir ; je ferai encore une fois le voyage de Mareille à Paris."

— À moins, Jacques, que je ne fasse moi-même celui de Paris à Mareille.

— Oh ! ce serait une joie inespérée !

— Comment inespérée ! Avez-vous donc pensé, Jacques, que je n'assisterais pas à votre mariage ?

Le jeune homme rougit.

— Ne pas vous adresser une invitation serait manquer à mon devoir, répondit-il, mais je n'aurais pas eu la hardiesse de compter sur votre présence.

— Jacques, je me rendrai à Mareille ce jour-là, et je serai l'un des témoins de Jeanne.

— Oh ! monsieur ! fit le jeune homme très ému.

— C'est dit. Quand aura lieu le mariage ?

— Le jour n'est pas encore fixé ; mais j'espère que dans un mois Jeanne et moi nous serons unis.

— Vous me préviendrez un peu à l'avance.

— Aussitôt que le capitaine Vaillant aura fixé le jour.

— Ferez-vous un contrat de mariage ?

— Non, monsieur. Comme tout le monde, à Mareille, nous nous marierons sous le régime de la communauté.

Le marquis resta un instant silencieux, réfléchissant.

— Bien, fit-il, c'est bien ! Ainsi la santé de Jeanne ne vous inspire plus aucune inquiétude ?

— Plus aucune, monsieur.

— Jacques Vaillant s'est-il décidé à lui apprendre ce qu'il sait concernant son père et sa mère ?

— Pas encore.

— Eh bien, oui, qu'il attende… Plus tard, plus tard ! Jeanne a le temps de savoir cela. Jacques, je me suis emparé de vous pour trois jours. Dimanche matin vous serez libre et vous pourrez retourner près de votre fiancée qui, j'en suis sûr, compte dès maintenant les heures de votre absence. Qu'a-t-elle dit en vous voyant partir ?

— De revenir aussitôt que vous n'aurez plus besoin de moi.

— Elle n'a pas trouvé mal que je disposasse ainsi de vous ?

— Au contraire, monsieur ; c'est elle-même qui a préparé ma valise.

Le marquis eut son doux sourire.

— Jeanne entre dans son rôle de bonne ménagère, dit-il.

Après un court silence, il reprit :

— Jacques, je vous ai fait venir à Paris en votre qualité d'ami de Jean Loup ; il est encore enveloppé dans l'ombre du mystère ; mais le moment est venu de déchirer le voile. Maintenant qu'il est digne de le porter, je vais lui rendre son nom ;

et, quand je le lui aurai rendu, les plus fiers et les plus nobles ne dédaigneront pas de lui tendre la main. Vous êtes son ami, Jacques, et j'ai pensé que vous, qui l'avez connu quand il vivait misérable, à l'état sauvage dans la forêt de Mareille, vous deviez être près de lui à sa première entrée dans le monde.

— Je comprends, monsieur, c'est une satisfaction, une joie encore que vous voulez me donner.

— Eh bien, oui, mon ami, c'est une satisfaction que je vous donne.

— Votre protégé est sans doute ici, monsieur ; ne vais-je pas avoir le plaisir de lui serrer la main ?

— Jean Loup est absent en ce moment ; il est allé au tir, accompagné de son précepteur. Comme vous, Jacques, il est l'exactitude même ; il sera ici dix minutes avant qu'on se mette à table. Je dois vous prévenir que j'attends quelques invités, lesquels seront, ainsi que vous, je l'espère, des amis de mon protégé.

Le marquis achevait de parler lorsque le domestique annonça :

— Monsieur Raoul de Simaise.

Le jeune homme entra, portant son uniforme d'officier de spahis. Le marquis lui serra la main ; puis, se tournant vers Jacques :

— Vous devez connaître M. Raoul de Simaise ? lui dit-il.

— Je crois avoir vu une fois ou deux M. Raoul de Simaise à Vaucourt, répondit froidement le lieutenant de hussards.

— Messieurs, reprit le marquis, vous êtes deux officiers de l'armée française ; monsieur de Simaise, je vous présente M. Jacques Grandin, lieutenant de hussards.

Raoul, qui avait déjà la main tendue, laissa retomber son bras et devint affreusement pâle.

Jacques tressaillit.

— Ah ! maintenant, pensa-t-il, je ne doute plus, c'est lui !

— Eh bien, messieurs, dit le marquis, qu'avez-vous donc ?

» Allons, faites connaissance, serrez-vous la main.

Jacques comprit, à l'accent de celui à qui il ne pouvait rien refuser, qu'il devait obéir malgré sa répugnance. Il tendit sa main dans laquelle le spahi, fort troublé, mit la sienne.

— À la bonne heure ! fit le marquis, pendant que son regard remerciait Jacques.

Il ajouta.

— Je ne reçois chez moi que des amis ; deux hommes peuvent entrer ici sans se connaître ; mais, quand ils en sortent, ils sont amis.

Il prit le bras de Raoul et l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre.

Il lui dit à voix basse :

— Quand j'ai prononcé le nom de Jacques Grandin, vous avez pâli et perdu contenance ; vous vous êtes trahi. Jacques n'avait qu'un doute, votre trouble trop visible lui a tout dit. Mais, rassurez-vous, le lieutenant Grandin est trop heureux

aujourd'hui pour songer à demander compte de sa conduite à un coupable qui s'est repenti. Vous rachetez votre passé, ainsi que vous le deviez ; la mauvaise action que vous avez commise, – je ne veux pas dire le crime, – sera oubliée et pardonnée… Vous êtes maintenant sur la bonne voie, Raoul, continuez à marcher ainsi et rendez-vous tout à fait digne de votre noble mère. Rassurez-vous doublement : Jeanne Vaillant n'est pas morte.

Le jeune homme eut un haut-le-corps.

— Que dites-vous, monsieur ? balbutia-t-il ; est-ce possible ?

— Oui, Jean Loup veillait sur elle ; il s'est jeté dans le Frou au moment où elle allait à jamais disparaître, emportée par le courant rapide ; il l'a saisie sous l'eau et a eu le bonheur de la sauver.

Raoul laissa échapper un long soupir de soulagement.

— Ah ! dit-il, cette mort, que je me reprochais sans cesse, était le tourment de mon existence, était comme les boulets du forçat attachés à mes pieds… C'était mon châtiment !… Ah ! monsieur, monsieur, après vous, Jean Loup et ma sœur, Dieu m'a donc aussi pardonné, puisque je suis délivré de cette pensée horrible qui me rongeait intérieurement, sans cesse, jusqu'au cœur ?

— Oui, répondit le marquis, et vous aurez le pardon de tous ; celui de Jeanne et celui de Jacques Grandin. Prochainement, le lieutenant Grandin et Jeanne seront mariés.

Raoul s'éloigna du marquis et, allant à Jacques :

— Mon lieutenant, dit-il d'une voix émue, voulez-vous me tendre une seconde fois votre main ?

— Certainement.

Les deux mains s'unirent.

Les larmes vinrent aux yeux de Raoul.

— Monsieur Jacques Grandin, dit-il d'une voix oppressée, pardonnez-moi !

— Je vous pardonne, monsieur de Simaise, répondit Jacques ; le passé est oublié !

— Bien, Raoul ! Bien, Jacques ! Mes amis, je suis content de vous. Mais revenez, je vous prie, monsieur de Simaise ; nous avons à causer un instant encore.

Le jeune homme se rapprocha du marquis.

— C'est ce matin que vous êtes arrivé à Paris ? demanda ce dernier.

— Oui, monsieur.

— Tout en arrivant, vous vous êtes rendu chez M. de Violaine pour voir et embrasser votre mère ?

— Oui, monsieur, ainsi que votre lettre me l'ordonnait.

— M^me^ la baronne vous a appris dans quelle situation elle se trouvait en ce moment vis-à-vis de votre père ?

— Ma mère ne m'a rien caché de ce qui s'est passé à Vaucourt.

— Elle vous a dit aussi, sans doute, comment votre sœur est traitée ?

— Oui, monsieur.

— Que pensez-vous de la conduite de votre père ?

— Je la trouve odieuse.

— Êtes-vous allé voir M. le baron ?

— Mon père ignore encore que je suis à Paris ; obéissant à ma mère, je n'irai le voir que si vous m'y autorisez.

— Tantôt, quand vous me quitterez, après le déjeuner, vous irez chez M. le baron. C'est chez votre père, Raoul, que vous devez passer vos quelques jours de congé, à moins qu'il ne vous refuse l'hospitalité, ce qui est inadmissible. Vous ne lui parlerez point de M. Lagarde ; vous garderez également le silence sur ce que vous aurez entendu ici.

» Si M. le baron s'étonne de vous voir à Paris, vous lui répondrez simplement que vous avez demandé cinq ou six jours de congé pour le venir voir. S'il vous parle de votre mère, vous aurez l'air de ne rien savoir. Pour vous, Algérien, M^me^ de Simaise et sa fille sont toujours à Vaucourt. Il est probable qu'il ne vous parlera de rien. Cependant, s'il vous dit que votre sœur est près de lui et s'il ne vous conduit point près d'elle, vous ne demanderez pas à la voir.

» Voilà les quelques recommandations que j'avais à vous faire. Avez-vous bien compris ?

— Oui, monsieur, et je me conformerai à vos instructions.

— C'est bien.

Dix heures sonnèrent.

Presque aussitôt la porte du salon s'ouvrit toute grande et le domestique annonça :

— M. le comte de Maurienne, M. le comte de Violaine, M. Pedro Castora.

— Messieurs, dit le marquis, tendant sa main aux nouveaux venus, on ne saurait être plus exact ; je vous remercie.

Il ajouta :

— À vous, monsieur le comte de Maurienne, et à vous, monsieur Pedro Castora, qui ne les connaissez pas encore, j'ai l'honneur de vous présenter M. Jacques Grandin, lieutenant de hussards, et M. Raoul de Simaise, sous-lieutenant de spahis.

— L'armée de France et l'armée d'Afrique représentées ici, dit le comte de Maurienne.

On se salua, on se serra la main.

Puis, pendant que M. de Violaine adressait quelques paroles amicales à Raoul, M. de Maurienne et Pedro complimentaient Jacques Grandin dont ils connaissaient la belle conduite pendant la guerre.

— Je suis charmé de vous voir, monsieur Grandin, dit M. de Maurienne.

— Et moi, monsieur le comte, je suis très honoré de faire votre connaissance, répondit le jeune homme.

— Quand vous pourrez disposer d'une heure, veuillez vous rappeler que je serai heureux de vous recevoir chez moi ; M^me^ de Maurienne, qui a beaucoup entendu parler de vous à Vaucourt, sera ravie de vous voir.

— Je n'oublierai pas votre gracieuse invitation, monsieur le comte, et, aussitôt que je le pourrai, j'aurai l'honneur de vous faire une visite et de présenter en même temps mes respectueux hommages à M^me^ la comtesse de Maurienne.

Le comte se tourna vers le marquis.

— Mais nous ne voyons pas votre protégé, monsieur, dit-il, ce héros dont ma femme est enthousiaste ; je ne vous le cache point, monsieur Lagarde, on a su si bien exciter ma curiosité que j'ai hâte de connaître cet ex-sauvage devenu aujourd'hui, grâce à vous, un homme du monde.

— Monsieur le comte, je disais précisément à M. le comte de Violaine et à M. de Simaise pourquoi Jean Loup n'est pas ici. Pour qu'il devienne véritablement un homme du monde, il faut qu'il sache un peu tout faire. Ainsi, en dehors des leçons que des professeurs viennent lui donner ici, deux ou trois heures chaque jour sont consacrées à des exercices physiques : un jour, c'est l'équitation, le lendemain, l'escrime ; en ce moment il s'exerce au tir au pistolet et à la carabine ; mais il n'oubliera pas l'heure, avant midi vous le verrez arriver.

» Messieurs, continua le marquis, en vous faisant mon invitation, je vous ai promis un récit ; je vais vous le faire, en tâchant de le rendre aussi intéressant que possible. M. de Violaine a eu deux ou trois fois l'occasion de voir Jean Loup lorsqu'il était le sauvage de la forêt de Mareille, mais il ne le connaît pas autrement. M. Jacques Grandin a été pour le malheureux sauvage un ami, mais il ne le connaît pas mieux que M. de Violaine. Autour de Jean Loup tout est mystère. Moi seul, messieurs, jusqu'à ce jour, grâce à de patientes et actives recherches, j'ai pu dissiper les ténèbres et pénétrer le mystère.

» C'est l'histoire de Jean Loup, une histoire dramatique et sombre que je vais vous raconter.

» Seulement, et pour certaines raisons dont vous apprécierez l'importance, je ne nommerai point les personnages du

drame ; à part cela, vous aurez connaissance de tous les faits, car je n'en veux retrancher aucun.

» Mon récit devant être long, et voulant le terminer avant que nous nous mettions à table, je vous demande la permission de commencer immédiatement.

— Oui, oui, oui.

Tous s'assirent, à l'exception du conteur, qui resta debout, le dos appuyé au marbre de la cheminée.

XVI

LE DÉJEUNER

Voyant que ses auditeurs, les yeux fixés sur lui, étaient prêts à l'écouter, le marquis prit la parole.

Changeant le lieu de la scène et la transportant en Amérique, il raconta le mariage de M. X… avec M^me^ M^lle^ X…, jeune Américaine d'origine anglaise : puis le retour en France, où M. X…, plusieurs fois millionnaire, revenait près d'un frère qu'il chérissait.

Rapidement, d'une voix souvent très émue, vibrante, il rapporta dans leur ordre tous les faits.

Il traça le tableau du naufrage. Sans nommer le ***Téméraire,*** il raconta la perte du navire et de ceux qu'il portait, au nombre desquels se trouvait M. X…

Revenant en France, il montra le frère voulant s'emparer, n'importe par quels moyens, de la fortune de sa belle-sœur, puis raconta comment celle-ci, ayant perdu la raison, avait été enfermée, séquestrée dans un vieux château en ruine où elle avait donné le jour à un fils.

Ses auditeurs l'écoutaient avec la plus grande attention, frémissant, la poitrine haletante.

— C'est épouvantable, c'est monstrueux ! exclama le comte de Maurienne, ne pouvant plus contenir son indignation.

— C'est le comble de l'horrible ! ajouta le comte de Violaine.

— Que pensez-vous, messieurs, d'un pareil misérable ? demanda le comte de Maurienne.

— Je ne vois aucun châtiment assez grand à lui infliger, répondit Pedro Castora.

— Écoutez jusqu'au bout, messieurs, écoutez, reprit le marquis.

Et, au milieu d'interruptions de plus en plus fréquentes, il continua et acheva son récit. Il avait omis seulement, et cela avec intention, de parler de Charles Chevry et de Zélima.

À ses dernières paroles, un silence lugubre succéda. Le comte de Maurienne le rompit.

— Monsieur Lagarde, dit-il, vous nous avez demandé notre amitié pour votre protégé ; après ce que nous venons d'apprendre, elle lui est acquise à jamais. Certes, nous comprenons que vous vous soyez intéressé à cette malheureuse victime d'un misérable pour lequel, comme disait tout à l'heure M. Pedro Castora, il n'existe aucun châtiment assez terrible. Me permettez-vous, monsieur, de vous adresser quelques questions ?

— Certainement, monsieur le comte.

— Le monstre qui a commis ces crimes sans nom est-il encore vivant ?

— Oui, monsieur le comte.

— Le protecteur de Jean Loup sera-t-il aussi son vengeur ?

— Peut-être.

— La fortune de son père lui sera-t-elle rendue ?

— Je l'espère, monsieur le comte.

— Vous connaissez son nom ; pourquoi ne le porte-t-il pas déjà ?

— Parce que j'ai cru devoir attendre. Mais, après-demain soir, monsieur le comte, le nom de mon protégé retentira dans le salon de M. Pedro Castora.

— Messieurs, dit le Brésilien, permettez-moi de saisir ce moment, après les paroles de M. Lagarde, pour vous, prier de vouloir bien accepter l'invitation que j'ai l'honneur de vous faire à tous de venir dîner chez moi, samedi, à sept heures.

L'invitation fut unanimement acceptée.

— Monsieur Lagarde, reprit le comte de Maurienne, une question encore, si vous ne me trouvez pas trop indiscret.

— Dites, monsieur le comte.

— Vous avez fait déjà beaucoup pour Jean Loup ; mais si vous pouviez lui rendre sa mère…

— Je la lui rendrai, monsieur le comte.

— Vous savez ce qu'elle est devenue ?

— Oui, monsieur le comte.

— Malheureusement…

— Eh bien, monsieur le comte ?

— C'est une pauvre folle !

— Non, monsieur le comte, non ! Par un de ses miracles, Dieu a rendu la raison à la mère de Jean Loup !

À ce moment, la porte du salon s'ouvrit. Un domestique entra, s'approcha du marquis et lui parla à voix basse.

— Messieurs, dit le marquis, on m'annonce que mon protégé vient de rentrer.

Puis, s'adressant au domestique :

— Veuillez dire à M. Jean que nous l'attendons.

Un instant après, Jean Loup parut tenant son chapeau à la main. Il était vêtu à la dernière mode, chaussé de fines bottines et avait les mains gantées.

Certes, s'ils n'avaient été prévenus, ceux des invités du marquis, qui n'avaient jamais vu Jean Loup, n'auraient pu croire que cet élégant jeune homme, distingué dans toute sa personne, dont la physionomie ouverte, le sourire gracieux, les yeux pleins de douceur et de bonté attiraient tout de suite la sympathie, était ce sauvage dont on venait de leur apprendre la douloureuse et touchante histoire.

Il fallait que Jean Loup fût, en effet, bien changé, car Raoul ne le reconnut point, et Jacques Grandin lui-même ne retrouva pas, immédiatement, ses traits dans sa mémoire.

Tous s'étaient levés et se tenaient au milieu du salon.

Jean Loup s'avança rougissant, un peu timide, mais avec aisance.

— Jean, dit le marquis, ces messieurs sont tous vos amis. Voici M. le comte de Violaine.

— Je reconnais monsieur le comte, dit Jean Loup, prenant la main que M. de Violaine lui tendait. Ce n'est pas la première fois, monsieur le comte, continua-t-il, que j'ai

l'honneur de toucher votre main : je sais que vous vous êtes intéressé à moi, monsieur le comte, alors que je ne pouvais inspirer que de la pitié.

— M. le comte de Maurienne, reprit le marquis, continuant les présentations.

— J'ai eu l'honneur de voir déjà M^me^ la comtesse de Maurienne., M. votre fils et M^lles^ Emma et Blanche de Maurienne, dit Jean Loup ; c'est un grand honneur et un grand bonheur pour moi de compter au nombre de vos amis.

— M. Pedro Castora, dit le marquis.

— M. Castora, votre amitié me sera précieuse.

— M. Raoul de Simaise, Jean.

— Je suis heureux de serrer votre main, monsieur de Simaise.

Il ne restait plus que le lieutenant à présenter. Mais Jean Loup n'attendit pas.

— Ah ! Jacques, Jacques ! s'écria-t-il avec une émotion mal contenue.

— Jean, mon cher Jean ! répondit Jacques.

Et les deux amis d'autrefois se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

Un domestique se montra sur le seuil de la porte et dit :

— Messieurs, le déjeuner est servi.

— Eh bien, messieurs, mettons-nous à table, fit gaiement le marquis.

Aussitôt, la porte de la salle à manger s'ouvrit à deux battants.

On passa dans la salle et chacun se plaça à table à sa convenance.

Le repas fut d'abord silencieux ; on échangeait à peine quelques paroles. Il y avait de la contrainte, le marquis sentait que ses convives restaient sous l'impression de son récit ; mais, peu à peu, lui-même excitant les autres, donnant le signal de la gaieté, la glace se fondit ; les visages sombres s'épanouirent, les poitrines se dilatèrent. L'animation devint générale et la gaieté prit le dessus.

Le service était fait par deux domestiques en habit noir et en cravate blanche.

Les mets furent trouvés délicieux et les vins exquis, de vieux vins, des meilleurs crus de France et d'Espagne.

On attaquait le dessert lorsque, tout à coup, un bruit de voix se fit entendre dans l'antichambre. Cela ressemblait à une dispute.

Le silence se fit aussitôt dans la salle à manger.

Déjà Jean Loup s'était levé.

— Restez à votre place, mon ami, lui dit le marquis.

Puis, s'adressant à un domestique :

— Voyez ce qui se passe, je vous prie.

Le valet sortit et revint au bout d'un instant.

— Eh bien ? interrogea le marquis.

— C'est un homme, un vieillard, qui veut vous voir à toute force, monsieur. On a beau lui dire que vous êtes occupé, que vous déjeunez avec des amis, il ne comprend pas qu'on veuille le faire attendre ; et il s'emporte, et il crie : Si M. Lagarde savait que c'est moi qui viens le voir, il me recevrait tout de suite.

— Est-ce que cet homme a dit son nom ?

— Oui, monsieur, répondit le domestique, prêt à éclater de rire ; il a dit qu'il se nommait La Bique.

— La Bique ! exclama le marquis. Messieurs, continua-t-il, cet homme, ce vieillard de quatre-vingts ans, vient de loin, de très loin pour me voir. Je dois beaucoup à cet homme, car c'est lui qui m'a appris une partie de ce que je vous ai raconté tout à l'heure. Monsieur le comte de Violaine doit connaître le père La Bique ?

— Depuis longtemps, monsieur Lagarde. Tout le monde connaît le vieux mendiant de Blaincourt dans les arrondissements d'Épinal et de Remiremont.

— Me permettez-vous, messieurs, de ne pas le faire attendre ?

— Oui, oui, faites-le venir, dirent en même temps MM. de Violaine et de Maurienne.

— Faites entrer M. Louis Monot, surnommé le père La Bique, ordonna le marquis.

La porte de la salle à manger fut ouverte et le vieillard fit son entrée, tenant son chapeau de feutre d'une main, s'appuyant de l'autre sur un solide bâton de cornouiller, et saluant à chaque pas à droite et à gauche.

Son costume, tout flambant neuf, était celui du paysan des Vosges endimanché : pantalon de droguet, gilet à raies rouges, chemise de toile écrue, cravate noire enroulée autour du col de la chemise, veste ronde de gros drap marron ; enfin, de lourds brodequins ferrés chaussaient ses pieds.

Arrivé près de la table, il se redressa. Par suite, sans doute, de la lutte qu'il venait de soutenir, il avait l'œil brillant, la figure empourprée, les traits animés.

— Bonjour, messieurs, la compagnie, dit-il, cherchant à reconnaître les visages ; je crois tout de même que j'ai fait un peu de bruit là, à côté ; je ne savais pas… Pardon, excuse, messieurs, la compagnie… Ah ! Jacques Grandin, de Mareille… salut, mon lieutenant ; enchanté de vous voir en si bonne société. Ah ! mais c'est monsieur le comte de Violaine ! Bonjour, monsieur le comte.

— Bonjour, père Monot.

— Et la bonne M^lle^ Suzanne, comment va-t-elle, monsieur le comte ?…

— Bien, père Monot, très bien !

— Ce n'est pas pour vous importuner, monsieur le comte, mais, au temps où j'étais mendiant, c'est toujours au château d'Haréville et au château de Vaucourt que j'étais le mieux reçu. M^lle^ Suzanne et M^lle^ Henriette, ah ! les deux bons petits cœurs de jeunes filles !

— Est-ce que vous ne mendiez plus, père Monot ?

— Plus, monsieur le comte.

— Ah ! vraiment ?

— Je suis devenu riche, grâce à… à M. Lagarde, que je reconnais, enfin.

— À moi, père Monot ? Vous vous trompez, répliqua le marquis.

— Du tout, du tout, monsieur. Je possède aujourd'hui une fortune et c'est vous qui me l'avez donnée. La preuve, c'est que je ne suis pas venu à Paris pour admirer les belles maisons de la capitale, mais uniquement pour vous voir et pour vous remercier. Vous avez le droit de faire du bien aux malheureux, monsieur Lagarde ; mais ils ont aussi, eux, le droit de vous en témoigner leur reconnaissance.

— Mais, je vous assure, père Monot…

— Allons, pourquoi nier ? Pourquoi cherchez-vous à cacher vos bienfaits ? Tenez, je vais demander à ces messieurs d'être juges de la chose.

— Oh ! père Monot !

— Dame, si vous me défendez de parler, je me tairai.

— Mais non, dit vivement M. de Maurienne, M. Lagarde ne vous défend pas de parler, et nous sommes tous prêts à vous écouter avec intérêt.

— Eh bien ! donc, voici la chose.

— D'abord, asseyez-vous, dit M. de Violaine.

Un des domestiques avança un siège.

— Oui, tout de même, fit le vieillard. Avec votre permission, messieurs, la compagnie.

Et il s'assit.

— Avez-vous faim ? lui demanda le marquis.

— Non, monsieur Lagarde ; j'avais des provisions dans mon panier et je n'ai pas fait moins de trois bons repas en chemin de fer.

— Vous boirez bien tout de même un verre de vin ?

— Oui, tout de même, monsieur Lagarde ; un verre de vin, c'est pas de refus.

Le domestique apporta un verre sur un petit plateau d'argent.

— Hum ! fit le vieillard, comme on me traite ! Dirait-on pas que je suis un prince !

Le sourire était sur toutes les lèvres.

Le marquis remplit le verre pendant que M. de Violaine offrait des gâteaux.

— Pour vous être agréable, monsieur le comte, dit le vieillard.

Il prit un gâteau de sa main gauche et le verre de son autre main.

— À votre bonne santé, messieurs, la compagnie.

Il porta le verre à ses lèvres, but une gorgée et fit claquer sa langue contre le palais.

— Oh ! oh ! fit-il, crâne vin ; la vigne qui le donne ne pousse pas dans les montagnes des Vosges.

Et il vida son verre avec une satisfaction visible.

— Maintenant, monsieur Monot, dit le comte de Maurienne, nous vous écoutons.

— Messieurs, la compagnie, voici la chose :

» Un jour, l'an passé, M. le maire de Blaincourt me fit appeler chez lui. Ça m'étonna un peu ; mais, comme on doit obéir à la municipalité, je me rendis à l'ordre aussitôt. M. le maire était en compagnie d'un homme grave, qui avait l'air d'un juge d'instruction ; mais non, c'était un notaire.

» — Monsieur Monot, me dit le maire, monsieur est un notaire de Paris qui vient à Blaincourt exprès pour vous voir. »

» Tiens, tiens, que je me dis, il ne m'appelle plus père La Bique, comme toujours ; pourquoi donc ça ?

» Alors, le notaire de Paris prit la parole. Il me dit :

» — Monsieur Monot, je suis le représentant et le mandataire d'une personne qui s'intéresse à vous, mais que je ne dois pas vous nommer. »

» Il ouvrit un grand portefeuille, qui était devant lui, sur la table, et en tira un papier plié en quatre.

» — Je suis chargé par la personne en question, reprit le notaire, de vous remettre ceci : c'est un titre nominatif de douze cents francs de rente. »

» J'ouvris de grands yeux ; j'étais tout ahuri.

» Mais ce n'était pas tout.

» — Je dois encore vous remettre ceci, » dit le notaire, sortant d'autres papiers de son portefeuille, qu'il me mit également dans la main.

» C'étaient des billets de banque. Dix mille francs en billets de banque, une montagne de billets de banque.

» Pour le coup, je crus bien que j'allais devenir fou ; je tremblais comme en plein hiver ; j'avais des clochettes dans les oreilles. C'est à peine si j'entendais le maire qui me disait :

» — Vous voilà riche aujourd'hui, monsieur Monot, le plus riche de la commune. »

» Sans trop savoir ce que je disais, je remerciai bien ou mal le bon notaire et je m'en allai avec ma fortune.

» Voyons, me suis-je dit, quand la raison me fut revenue, pourquoi mon bienfaiteur m'a-t-il donné, avec le titre de rente, dix mille francs ?

» Je me frappai le front en m'écriant : J'y suis. Il sait comment je suis logé et il veut que je puisse m'acheter ou me faire bâtir une maison.

Tous les yeux se tournèrent vers le marquis.

Il souriait.

— Un grand terrain, qui m'avait appartenu autrefois, était justement à vendre, continua le vieillard ; je l'achetai ; puis je m'entendis avec le maître maçon de Blaincourt pour la construction de la maison. Elle a été bâtie en quatre mois. C'est presque un château. Je l'habite, depuis l'année dernière. Cependant, toutes mes dépenses faites, il me restait quatre mille francs sur dix mille.

» Quoi faire de cette somme ? ma rente étant plus que suffisante pour me faire vivre comme un gros bourgeois.

» Parbleu, pensai-je, mon généreux bienfaiteur a voulu que je puisse, à mon tour, faire du bien aux autres.

» Vite, je m'en fus trouver le maire et je lui remis les quatre mille francs pour les placer et constituer une rente de deux cents francs à donner chaque année à un vieillard pauvre ou à une famille nécessiteuse de la commune.

» Ah ! c'est alors qu'on m'en donna du monsieur Monot par-ci, du monsieur Monot par-là ; mais ça m'est bien égal, à moi, qu'on m'appelle monsieur Monot ou le père La Bique. En passant devant moi, les gamins ôtent leur calotte comme devant M. le maire et M. le curé.

» Que vous dirai-je encore, messieurs, la compagnie ? Autrefois, je mendiais à la porte des gens charitables ; maintenant, à ma porte, je fais l'aumône.

» C'est drôle tout de même !

Un murmure flatteur s'éleva.

— Très bien, père Monot, très bien, dit M. de Violaine.

Le vieux, tout confus, baissa la tête.

Après un moment de silence, il reprit :

— Le bon notaire de Paris ne m'avait rien dit qui pût me faire reconnaître mon bienfaiteur ; mais j'eus bien vite deviné à qui je devais ma fortune. Pour cela, je n'eus qu'à me rappeler la visite que m'avait faite, un certain jour, un généreux monsieur habillé en paysan, lequel, après m'avoir mis trente pièces d'or dans la main, m'avait dit en me quittant :

» — Je me souviendrai de vous. »

» Comme vous voyez, messieurs, la compagnie, il ne m'a pas oublié.

» Tout en faisant faire ma bâtisse, je me disais :

» Si je savais où le trouver, le généreux monsieur, je me mettrais en route pour aller le remercier.

» Mais voilà, je ne savais pas.

» Je me rappelais son nom, il me l'avait dit ; mais où chercher M. Lagarde ? Je pensais bien qu'il demeurait à Paris ; seulement, Paris est si grand !

» Heureusement, M. Lagarde m'avait dit aussi qu'il était l'ami du lieutenant Jacques Grandin, de Mareille.

» Donc, avant-hier, je louai une carriole et me fis conduire, à Mareille où je comptais vous trouver, mon lieutenant. Point. On me dit que vous veniez de partir pour Épinal. Je commençais à croire à ma mauvaise chance. Pourtant, je m'enhardis et j'allai chez le capitaine Vaillant. Il était à la mairie. Je fus reçu par M^lle^ Jeanne. Je lui dis pourquoi j'étais venu à Mareille. Elle hésita un instant, la chère mignonne, puis enfin elle consentit à me donner l'adresse de mon bienfaiteur. Je ne songeai pas à retourner à Blaincourt ; je continuai au contraire ma route vers Paris.

» Et me voilà, monsieur Lagarde, bien heureux de vous remercier et de vous revoir.

— Moi aussi, père Monot, j'ai du plaisir à vous revoir ; mais laissez-moi vous dire que vous n'êtes pas raisonnable.

— Pourquoi ?

— Avoir entrepris ce long voyage, à votre âge !

— Il est vrai que je ne suis plus jeune, monsieur Lagarde ; mais, allez, le vieux coffre est encore bon ! Depuis que je suis rentier et bourgeois, j'ai repris de la vigueur et mes jambes sont redevenues solides. D'ailleurs, à la manière dont on voyage aujourd'hui, sur ces diables de chemins de fer, où l'on va comme le vent, on ne se brise pas les jambes et l'on n'attrape pas des ampoules aux pieds.

» J'ai quatre-vingts ans bien sonnés, monsieur Lagarde, continua-t-il en se dressant debout et se tenant droit comme un I, et vive saint Louis, mon patron, qui fut en son temps roi de France, maintenant que je ne suis plus un inutile sur la terre, puisque je peux rendre un peu du bien qu'on m'a fait, je veux vivre jusqu'à cent ans afin de pouvoir jouir de vos bienfaits.

Le vieillard s'était animé et avait prononcé ces paroles avec une sorte d'exaltation. La tête haute, les yeux étincelants, il était superbe.

On cria : Bravo !

Sans se faire beaucoup prier, le père La Bique prit la place qu'on lui fit à table, entre le marquis et le comte de Violaine, et le repas interrompu s'acheva sur la note gaie apportée par le nouveau bourgeois de Blaincourt.

Le vieillard vida gaillardement sa coupe de champagne, en croquant un gâteau et, gravement, prit son café et goûta aux liqueurs comme les autres convives.

— Tout de même, disait-il, je crois que je m'habituerais à ce régime. Crâne vin aussi, monsieur Lagarde, ce vin couleur de paille, qui mousse et qui pétille, et qu'on appelle du champagne. J'ai souvent entendu parler de ce vin-là, comme de celui de la fameuse comète ; mais je n'ai jamais bu de celui-

ci, et je viens de boire du champagne pour la première fois. C'est comme ces excellentes liqueurs ; on les trouve sans doute au château d'Haréville, chez M. le comte de Violaine, mais on ne voit pas de ça sur la table des paysans des Vosges.

Vers trois heures, les invités du marquis se retirèrent après avoir tous promis de nouveau à Pedro Castora qu'ils seraient chez lui le samedi à sept heures.

Le père La Bique resta le dernier.

— Enfin, monsieur Lagarde, dit-il, je puis vous remercier de vos bienfaits et vous exprimer toute ma reconnaissance.

— Je vous en prie, père Monot, répondit le marquis, ne parlons plus de cela ; j'ai fait pour vous ce que je devais.

— Ce que vous deviez ! exclama le bonhomme.

— Oui, père Monot. N'avais-je donc pas, moi aussi, à vous témoigner ma reconnaissance ?

— Pour ce que je vous ai raconté ?

— Oui.

— Cela a-t-il pu vous servir à quelque chose ?

— Père Monot, répondit le marquis d'un ton grave, le jour où je suis allé vous trouver, je marchais dans la nuit profonde ; vous avez parlé et soudain ma route s'est trouvée éclairée… Grâce à vous, j'ai pu pénétrer un horrible mystère.

— J'en suis bien aise, monsieur.

— Grâce à vous, père Monot, j'ai retrouvé une des deux personnes que je cherchais.

— Et l'autre ?

— Je l'ai retrouvée également, mais plus tard.

— Ainsi, monsieur Lagarde, maintenant, vous êtes heureux ?

— Oui, père Monot.

— Eh bien, tant mieux ! est-ce que ça serait juste, voyons, dites, est-ce que ça serait juste qu'il n'ait pas le bonheur, celui qui le donne aux autres ? Allez, monsieur Lagarde, on a beau dire et beau faire, il y aura toujours un bon Dieu.

— Quand retournez-vous à Blaincourt ?

— Dame, bientôt, dans trois ou quatre jours. Je suis venu à Paris une fois déjà, il y a plus de quarante ans ; aujourd'hui que j'y suis revenu pour vous voir, monsieur Lagarde, je ne veux point m'en retourner au pays sans avoir admiré la grande capitale. Et puis, ajouta-t-il avec un petit air mystérieux, je ferai peut-être bien une ou deux visites.

— Voulez-vous loger ici ?

Le père La Bique parut embarrassé.

— À vous dire vrai… balbutia-t-il.

— Eh bien ?

— Je préfère prendre un gîte à l'hôtel.

— Vous voulez être libre ?

— C'est ça même. Ça ne vous contrarie point ?

— Nullement. Si vous le désirez, je mettrai à votre disposition un de mes domestiques.

Le bonhomme secoua la tête.

— Soyez tranquille, monsieur Lagarde, répliqua-t-il avec une sorte de fierté, je saurai bien me conduire moi-même.

— Je n'en doute pas, fit le marquis en souriant ; mais, dites-moi, avez-vous de l'argent, assez d'argent ?

Le père La Bique frappa sur la poche de son gilet à raies rouges, laquelle rendit un son de pièces d'or.

— On ne s'embarque pas sans ça, fit-il.

— Vous ne partirez pas, j'espère, sans que je vous revoie ?

— Certainement que je viendrai vous dire adieu.

— Venez à l'heure du déjeuner ou du dîner.

— C'est ça…

— Au revoir, père Monot, et à bientôt !

— À revoir, monsieur Lagarde !

Le vieillard reprit son bâton et son panier, qu'il avait laissé dans l'antichambre, et s'en alla.

XVII

LA LETTRE

Après que les invités du marquis se furent retirés, Jean était entré dans son cabinet d'étude, laissant causer son père avec le vieux paysan vosgien.

Il prit ses crayons et ouvrit un de ses albums avec l'intention, de travailler à un dessin commencé depuis quelques jours.

Mais, soudain, il referma l'album et se leva en s'écriant :

— Ah ! j'oubliais !

Le matin, en revenant du tir, Jean était passé rue du Conservatoire pour donner, comme d'habitude, son aumône à la vieille pauvresse de Sainte-Cécile.

En même temps qu'il laissait tomber la pièce blanche dans la main de la mendiante, celle-ci lui avait tendu une lettre, en disant :

— Pour vous, mon généreux monsieur ; si le bon Dieu exauce mes prières, il vous récompensera de tous vos bienfaits.

Jean avait pris la lettre, pensant que c'était une supplique que lui adressait la pauvre femme.

Pressé de rentrer, il avait glissé la missive dans la poche de son veston, se réservant de la lire à un autre moment.

Aussitôt rentré, il s'était empressé de changer de vêtement, et immédiatement après il avait rejoint le marquis et ses invités.

La lettre était donc restée dans la poche du veston, et le jeune homme venait de se rappeler qu'il avait à en prendre connaissance.

Il passa dans sa chambre. Le vêtement était encore sur le fauteuil où il l'avait jeté.

Il prit la lettre, sur l'enveloppe de laquelle il y avait pour suscription ces deux mots seulement :

« Monsieur Jean. »

Il rompit le cachet, ouvrit la lettre et, avec une surprise facile à comprendre, il lut ce qui suit :

« MONSIEUR,

» Une personne qui s'intéresse vivement à vous a une communication à vous faire de la plus haute importance. Il s'agit d'un secret. De la révélation de ce secret dépend tout votre avenir. Vous n'aurez qu'à dire : Je veux ! et le bonheur de votre vie est assuré.

» Montez à cheval, aujourd'hui jeudi, à votre heure habituelle, et rendez-vous au Point-du-Jour, près la porte d'Auteuil, mais sans être accompagné. Là, un domestique vous fera signe de le suivre et il vous conduira, à une faible distance, à la maison où vous êtes attendu. Pendant le temps que vous serez dans la maison, le domestique gardera votre cheval.

» Vous n'avez rien à redouter ; on ne vous tend pas un piège, c'est votre bien que l'on veut.

» On vous recommande la plus grande discrétion.

» Avis important :

» Ne dites rien à M. Lagarde, votre protecteur, ni à M^me^ la baronne de Simaise ; ils ne doivent être instruits que plus tard de ce que votre ami inconnu veut faire pour vous.

» On vous attendra dans l'après-midi jusqu'à quatre heures.

» Soyez exact au rendez-vous.

» À bientôt.

» UN AMI INCONNU. »

Jean relut une seconde fois cette singulière épître.

Il n'en pouvait croire ses yeux.

Machinalement, et sans savoir encore ce qu'il allait faire, il regarda la pendule. Les aiguilles marquaient trois heures quinze minutes.

On l'engageait à être exact au rendez-vous ; il n'avait que le temps de monter à cheval et de partir. Mais il restait immobile, songeur, les yeux fixés sur la lettre, qui tremblait entre ses doigts.

On lui recommandait d'être discret ; on lui défendait d'instruire son protecteur ; mais son protecteur était son père, ce que son ami inconnu ignorait, sans doute, et Jean sentait qu'il ne devait rien cacher à son père.

— Avant tout, se dit-il, il faut que mon père lise cet écrit.

Il s'élança hors de sa chambre et courut au salon. Personne. Il se précipita dans le cabinet du marquis. Personne encore. Il agita violemment le cordon d'une sonnette. Le valet de chambre accourut.

— Où est M. Lagarde ? demanda Jean.

— M. Lagarde vient de partir en voiture, il y a à peine cinq minutes, répondit le domestique.

Jean se souvint alors que le marquis devait aller seul à Chatou.

— C'est bien, merci, dit-il au domestique, qui se retira.

Ne pouvant plus consulter son père, du moins immédiatement, le jeune homme se demanda sérieusement ce qu'il devait faire.

Certes, il pouvait bien aller à ce mystérieux rendez-vous ; il ne voyait pas qu'il y eût du mal à cela ; assurément, il ne risquait rien. Jean n'était pas de ceux qui s'effrayent d'un rien ; même en face d'un danger réel, celui qui avait vécu pendant des années au milieu d'une forêt, disputant sa nourriture aux carnassiers affamés, n'était pas homme à avoir peur.

Les jeunes gens, à part de rares exceptions, ont tous le goût des aventures ; ce qui prend un caractère mystérieux les attire invinciblement. Jean était aiguillonné par la curiosité, qui lui disait :

— Il faut voir !

— Non, non, répondait la prudence. Aussi le jeune homme était-il très perplexe.

On lui parlait de son avenir, du bonheur de sa vie ; cela le troublait profondément.

Cependant il était disposé à écouter les conseils de la prudence, lorsqu'il lui vint à l'idée que cette communication qu'on avait à lui faire concernait Henriette.

Aussitôt une angoisse inexprimable le saisit.

Cette fois, ce n'était plus la curiosité qui le poussait en avant, mais la crainte que celle qu'il aimait ne fût menacée de quelque danger.

La voix de la prudence ne pouvait plus être entendue.

Il rentra précipitamment dans sa chambre, se débarrassa de sa redingote, remit son veston et descendit rapidement à l'écurie. Lui-même et très vite, il sella son cheval.

Le domestique, qui avait l'ordre de toujours accompagner son jeune maître, arriva dans la cour comme le jeune homme se mettait en selle.

— Comment monsieur Jean ne m'a-t-il pas prévenu, dit-il ? J'étais à l'office, attendant les ordres de monsieur Jean.

— C'était inutile, répondit le jeune homme, je désire sortir aujourd'hui sans être accompagné.

Le domestique ne trouva rien à répliquer.

Jean partit sans dire de quel côté il allait se diriger, ni à quelle heure il rentrerait.

Arrivé sur les grands boulevards, il lança son cheval dans un galop rapide.

L'homme et la bête arrivèrent au Point-du-Jour, couverts de sueur et de poussière. Il était quatre heures un quart.

— J'ai perdu beaucoup de temps, se disait Jean ; l'heure est passée, on ne m'attend plus.

Il se trompait. L'homme était encore là, mais il est vrai qu'il se disposait à quitter la place.

À peine le jeune homme avait-il eu le temps de ralentir la marche de son cheval pour regarder aux alentours, qu'il vit accourir vers lui un homme en jaquette courte, coiffé d'une casquette galonnée, ayant tout à fait l'air d'un valet de grande maison.

Ainsi qu'il était dit dans la lettre, l'homme fit un signe au cavalier et marcha d'un pas rapide vers Auteuil.

Jean suivit son guide.

Au bout de dix minutes, ce dernier s'arrêta devant la grille d'un jardin, qu'il ouvrit en la poussant seulement.

Jean n'hésita pas à suivre le domestique dans la propriété.

Au milieu du jardin, entouré de murs, s'élevait une petite maison carrée d'assez belle apparence, ayant deux étages sur rez-de-chaussée et quatre grandes fenêtres à chaque étage.

Jean remarqua que les massifs étaient mal entretenus, qu'il n'y avait de fleurs nulle part et que toutes sortes d'herbes poussaient dans les allées ; cela semblait indiquer que la propriété était rarement habitée, ou que son propriétaire était assez dédaigneux des choses agréables.

Le jeune homme mit pied à terre devant le perron de la maison ; et le domestique, ayant pris la bride du cheval, dit à Jean, en s'inclinant respectueusement :

— Monsieur peut entrer.

La porte était ouverte. Jean monta les marches du perron et pénétra dans un large corridor où la poussière sur les dalles attestait qu'il n'avait pas été balayé depuis un certain temps. Une porte latérale s'ouvrit et un domestique en livrée parut. Non moins respectueux que son collègue, il s'inclina devant le jeune homme et lui dit d'une voix un peu éraillée, mais avec un sourire fort aimable :

— Venez, monsieur, venez.

Ils montèrent au premier étage. Le serviteur ouvrit une porte et dit :

— Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

Jean entra dans une grande pièce, un salon sévèrement meublé, que deux fenêtres éclairaient. Sur le marbre blanc de la cheminée il y avait une pendule ; mais elle était arrêtée probablement depuis longtemps.

Derrière le jeune homme la porte s'était refermée.

Un homme noir, long, mince et maigre, portant de longs cheveux blancs tombant sur le cou, et tenant dans sa main un livre relié de noir, se dressa en face du jeune homme.

Jean s'avança vers le personnage et le salua avec déférence et respect.

C'était un vénérable prêtre, qui paraissait avoir soixante-dix ou soixante-quinze ans.

— Mon jeune ami, dit-il d'une voix onctueuse, pleine de bonté, je vous attendais avec impatience. Je ne vous le cache point, j'ai craint un instant que vous ne vinssiez pas. Enfin, nous voilà, nous allons pouvoir causer de toutes ces choses qui vous intéressent au dernier point.

» Mais asseyez-vous, d'abord, mon jeune ami, là, dans ce fauteuil, en face de moi. Pauvre enfant ! Comme j'ai du plaisir à vous voir et quelle émotion j'éprouve en contemplant vos traits ! Ah ! vous méritez bien d'avoir le bonheur en ce monde ! Mais vous l'aurez, mon enfant, vous l'aurez, car le Seigneur est avec vous.

— Monsieur l'abbé, dit le jeune homme d'une voix oppressée, qui trahissait une grande agitation, vous avez une importante communication à me faire ; je vous en prie, dites-moi vite de quoi il s'agit.

» Ah ! je suis dans une anxiété mortelle…

» M^lle^ Henriette de Simaise serait-elle menacée d'un danger ?

Le faux prêtre, dans lequel le lecteur a certainement reconnu il signor Carini, eut un tressaillement de surprise et de joie.

Le jeune homme, maladroit comme tous les amoureux, ne sachant pas, d'ailleurs, dissimuler ses impressions, ses sentiments, venait de livrer son secret au rusé coquin si habile à se rendre fort des faiblesses des autres.

Ainsi Jean Loup aimait Henriette de Simaise ! C'était de mieux en mieux. Comme Carini allait savoir mettre à profit ce nouvel élément de succès sur lequel il n'avait point compté ! En vérité, la partie devenait trop belle et il semblait à l'Italien

qu'il lui suffisait maintenant de souffler sur les difficultés pour les faire disparaître.

— Rassurez-vous, mon ami, répondit-il en souriant, M^lle^ Henriette de Simaise ne court aucun danger.

Jean laissa échapper un soupir de soulagement.

— Ah ! reprit Carini, je vois que vous l'aimez beaucoup, la charmante Henriette de Simaise.

— Oh ! oui, je l'aime ! murmura le jeune homme.

— Aimez-la, mon ami, aimez-la de tout votre cœur, de toute votre âme, aimez-la, cette chère demoiselle, comme elle mérite d'être aimée… Henriette de Simaise n'est pas seulement jeune, gracieuse et belle, elle a aussi toutes les qualités, toutes les vertus de sa noble et excellente mère, qui l'a élevée chrétiennement et avec une tendresse incomparable. Aimez Henriette de Simaise, mon fils, votre amour est agréable à Dieu.

» Elle aussi vous aime ; pouvait-elle moins faire que de donner son cœur tout entier à celui qui lui a sauvé la vie ? Bientôt, la belle Henriette de Simaise sera votre épouse, la douce compagne de votre heureuse existence ; telle est, mon fils, la volonté du Seigneur.

Jean écoutait respectueusement et non sans surprise ; il se demandait ce qu'il pouvait y avoir de commun entre lui et ce vénérable prêtre qui lui parlait ainsi de choses qu'il croyait ignorées.

— Monsieur l'abbé, répliqua-t-il, vos douces paroles me prouvent l'intérêt que vous me portez ; j'en suis profondément ému ; mais je ne dois point vous le cacher, je suis surpris…

— Et pourquoi êtes vous surpris, mon ami ?

— Parce que je ne vois point comment j'ai pu mériter cet intérêt que vous me témoignez.

— Ah ! mon cher enfant, s'écria le faux prêtre, qui donc, connaissant vos malheurs, votre douloureuse existence pendant tant d'années, ne s'intéresserait pas au pauvre déshérité, qui a été victime de la méchanceté des hommes ? Est-ce que M^me^ la baronne de Simaise, sa fille Henriette, M. Lagarde et d'autres encore ne se sont pas intéressés à vous ? Âmes généreuses et grandes, vos protecteurs actuels, pleins de compassion, ont voulu réparer autant qu'ils le pouvaient le mal qu'on vous a fait. Eh bien, mon fils, c'est à un sentiment pareil à celui qui les anime et plus puissant encore, peut-être, que j'obéis.

» M. Lagarde a fait beaucoup pour vous, je le sais ; moi, votre nouvel ami, je ferai plus qu'il n'a pu faire. Oui, mon cher enfant, moi seul peux vous donner un nom, un titre, vous mettre en possession d'une immense fortune, qui vous appartient, et assurer à jamais votre avenir et votre bonheur, en vous faisant épouser M^lle^ Henriette de Simaise.

Le jeune homme plongea son regard dans les yeux étincelants de Carini, comme s'il eût voulu fouiller jusqu'au fond la pensée du faux prêtre.

Les dernières paroles de Carini venaient enfin d'éveiller la défiance de Jean, et il sentit qu'il devait prudemment se tenir sur ses gardes et ne rien dire qui pût laisser deviner ce que le marquis de Chamarande voulait tenir caché pendant quelque temps encore.

— Monsieur l'abbé, répondit-il, vous excitez singulièrement ma curiosité et je vous écoute avec une surprise croissante.

— Je comprends cela, mon ami ; oui, vous devez être surpris, mais je ne vous ai rien dit encore et je vous ménage d'autres surprises.

Le jeune homme s'inclina. Il était vraiment fort intrigué. Décidément, l'aventure était des plus singulières. Il n'y avait pas à dire, ce prêtre mystérieux était un personnage étrange, et il avait hâte de connaître les choses évidemment très intéressantes qu'il allait offrir à sa curiosité.

XVIII

UNE INCARNATION DE CARINI

Après un moment de silence, Carini reprit la parole.

— Mon cher enfant, dit-il, continuant à parler paternellement, il n'a rien été avancé, dans la lettre que vous avez reçue, qui ne soit absolument exact.

— Pardonnez-moi si je vous interromps, monsieur l'abbé ; cette lettre, est-ce vous qui l'avez écrite ?

— Oui, mon ami, c'est moi. Je vous ai fait certaines promesses, je les tiendrai.

» Ah ! maintenant que je vous ai vu, que je vous connais, que ne ferais-je pas pour vous ? Vous êtes de ceux que le Seigneur n'abandonne pas, mais qu'il couvre au contraire de sa divine protection quand, dans sa sagesse infinie, il a marqué la fin des jours de dures épreuves. Croyez-le, mon ami, c'est Dieu lui-même qui m'a chargé de la mission que je veux remplir.

» Dans ma lettre, je vous priais de venir sans être accompagné ; vous êtes venu seul ; c'est bien. Je vous recommandais la discrétion, et vous avez été discret. Vous avez compris que, dans votre intérêt, et au moins pendant un certain temps, l'ami inconnu qui vous écrivait devait agir mystérieusement et sans se faire connaître.

» Personne, vous entendez, mon ami, personne ne doit savoir que je vous ai écrit et que nous nous sommes vus ici. Votre bonheur est à ce prix. Si vous révéliez le secret de notre

entretien, vous paralyseriez mes forces et le résultat que je veux obtenir en vue de réparer le mal qui vous a été fait serait gravement compromis.

» Oh ! ne vous étonnez pas de m'entendre parler ainsi. Sans doute, vous avez en M. Lagarde et en M^me^ de Simaise une grande confiance ; malgré cela, ce sont eux, surtout, qui ne doivent rien savoir. Croyez-le bien, mon jeune ami, si j'agis ainsi, avec mystère, c'est que j'y suis forcé, le succès de ma mission dépendant du secret qui en sera gardé. Enfin, mes raisons sont de la plus haute importance ; je ne puis vous les faire connaître aujourd'hui, mais vous saurez en apprécier la valeur plus tard, quand, agissant de concert, tous les secrets vous seront dévoilés. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas, mon ami ?

— Parfaitement, monsieur l'abbé.

— Ne voyez en moi qu'un agent de la Providence, et sachez bien que c'est guidé par l'esprit de Dieu que je prends toutes ces précautions, qui doivent assurer le succès de cette grande mission qu'un ordre d'en haut m'a imposée.

» Maintenant, mon enfant, parlons de vous. Avez-vous gardé quelques souvenirs de votre enfance ?

— J'ai une excellente mémoire, monsieur l'abbé, et je me souviens de loin.

— Alors, vous vous rappelez avoir vécu pendant des années enfermé dans une espèce de prison où nul n'entrait jamais, où jamais le son d'une voix humaine n'a frappé votre oreille ?

— Parfaitement, monsieur l'abbé.

— En ce cas, mon cher enfant, vous devez vous rappeler mieux encore qu'une nuit on est venu vous prendre dans votre prison. C'était la première fois que vous voyiez d'autres hommes que votre gardien. On vous fit monter dans une voiture, et l'on vous conduisit à quinze lieues de distance…

— Au milieu d'un bois où je fus livré, vendu comme une bête à des saltimbanques, acheva le jeune homme.

— Je vois que vous vous souvenez ; vous avez, en effet, une excellente mémoire, mon ami. Nous n'avons donc plus à parler de votre malheureuse existence, qui devint plus douloureuse et plus misérable encore à partir du jour où vos ennemis, voulant enfin se débarrasser de vous, vous ont vendu à des saltimbanques. Toutefois, je tiens à ce que vous sachiez que je connais entièrement l'histoire de votre vie.

» Je sais comment vous vous êtes délivré du joug du saltimbanque, votre maître. Vous avez rompu votre chaîne, pris la fuite, et vous vous êtes réfugié dans les bois, dans la forêt de Mareille où vous vous êtes rendu célèbre sous le nom de Jean Loup. Ah ! on se souvient de vous là-bas, et je puis même dire qu'on ne vous oubliera jamais. J'ai vu la Bosse-Grise, c'est là que vous aviez établi votre demeure, dans une grotte sombre ; c'est là que vous avez sauvé M^lle^ Henriette de Simaise, qui allait être précipitée au fond d'un abîme.

» Enfin, mon ami, accusé d'un crime dont vous étiez innocent, vous fûtes pris par les gendarmes et mis en prison à Épinal. Alors, un homme généreux intervient ; il se déclare votre protecteur et obtient votre élargissement. C'est la reconnaissance de M^me^ la baronne de Simaise qui accomplit son œuvre. Et cette œuvre a été aussi complète qu'elle pouvait l'être. Je sais ce que vous étiez autrefois ; je vois ce que vous

êtes aujourd'hui. Eh bien, mon jeune ami, me trouvez-vous suffisamment instruit ?

Jean répondit par un mouvement de tête.

— Sans doute, continua le faux prêtre, vous avez raconté à Mme la baronne de Simaise et à M. Lagarde ce que vous savez de votre enfance ?

— Oui, monsieur l'abbé. Je n'avais rien à cacher à mon protecteur ; j'ai interrogé mes plus lointains souvenirs et tout ce que j'y ai trouvé, je le lui ai dit.

— Vous avez bien fait, mon ami. Mais vous ne pouviez apprendre à votre protecteur que ce que vous saviez.

— C'est vrai.

— Vous êtes né. Où ? Vous ne le savez pas. Vous aviez un père et une mère ; ils vous sont inconnus. Vous ignorez qui vous êtes. Vous vous trouvez, pauvre enfant, dans une situation tout à fait exceptionnelle. Vous n'avez pas d'état civil, votre naissance n'ayant pas été déclarée. Vous existez comme homme, non comme citoyen. Vous n'avez pas de nationalité. Vous êtes un être jeté sur la terre sans famille, sans patrie, sans nom.

» On vous appelle monsieur Jean ; c'est la moitié du nom que les gens de Blignicourt et de Mareille vous ont donné, comme les saltimbanques vous avaient précédemment nommé prince Carambo.

Le jeune homme éprouva une sensation douloureuse en entendant prononcer ce nom oublié, qui lui rappelait les plus mauvaises années de son existence.

— Enfin, continua le faux prêtre, vous ignorez tout ce qu'il vous serait si important de savoir. Moi seul, mon ami, moi seul au monde je connais et peux révéler le secret de votre naissance.

— Oh ! fit Jean.

— Le jour où cette terrible révélation sera faite, celui qui vous avait condamné à une existence misérable, votre cruel ennemi, sera puni et puni sévèrement, je vous l'assure : ce jour-là, on ne pourra plus vous demander qui vous êtes et d'où vous venez, car vous aurez un nom, une patrie et je puis même dire une famille. Par mes soins, je vous le répète, une grande fortune, qui est à vous, sera mise en votre possession. Grâce à moi encore, vous épouserez la belle Henriette de Simaise.

— Tout cela est trop merveilleux, monsieur l'abbé, dit Jean, je n'ose croire…

— Croyez, mon ami, croyez. Vous pouvez avoir en moi la plus entière confiance. Un ministre du Seigneur est incapable de vous tromper.

— Oh ! je ne doute pas de vous, monsieur l'abbé.

— À la bonne heure. Mon cher enfant, je ne vous dis rien qui ne soit l'exacte vérité. Votre pauvre mère a été comme vous victime d'un misérable, qui n'a eu pitié ni de sa jeunesse, ni de sa beauté, ni de la position dans laquelle elle se trouvait, – elle était à la veille de vous mettre au monde. – Par suite d'un violent chagrin, une de ces commotions terribles qui tuent quelquefois, votre mère avait perdu la raison.

Le jeune homme laissa échapper un soupir qui produisit un excellent effet.

Carini poursuivit :

— Pour des raisons criminelles que vous connaîtrez plus tard, le misérable dont je vous parle fit enfermer votre mère dans un vieux bâtiment en ruine depuis longtemps abandonné aux lézards, aux chauves-souris, aux corneilles et aux oiseaux nocturnes. C'est là que vous êtes né, là que vous avez vécu, séquestré vous aussi, jusqu'au jour où vous fûtes vendu aux saltimbanques. Quand le moment sera venu, vous saurez le nom de l'endroit où vous êtes venu au monde.

— Je vous en prie, monsieur l'abbé, parlez-moi de ma pauvre mère.

— Hélas ! mon cher enfant, je ne puis que vous affliger en vous parlant d'elle. Vous étiez encore en bas âge lorsque votre malheureuse mère rendit son âme à Dieu.

« Il ne sait pas tout, » pensa Jean, dont la défiance devenait de plus en plus grande.

— Morte, morte ! fit-il d'un ton douloureux.

— Oui, mon ami, votre mère est morte ; mais elle est au ciel, au milieu des anges et des bienheureux.

— Monsieur l'abbé, et mon père ?

Carini secoua tristement la tête.

— Mort aussi, répondit-il ; vous êtes un pauvre orphelin.

Le jeune homme baissa la tête, ayant l'air accablé.

— Celui qu'on a appelé prince Carambo, puis Jean Loup, qu'on appelle aujourd'hui monsieur Jean, continua Carini, portera bientôt le nom de son père, un des plus beaux noms de France.

Jean releva lentement la tête.

— Quel est ce nom, monsieur l'abbé ? demanda-t-il.

Le faux prêtre sourit.

— Je comprends votre impatience ; vous avez hâte de connaître le nom de votre père. Mais, sur ce point encore, je suis obligé de garder le silence ; toutes les révélations vous seront faites en même temps. Toutefois, je veux bien vous apprendre aujourd'hui que votre père était de grande noblesse ; mon cher enfant, vous êtes marquis !

— Marquis ! exclama le jeune homme, jouant admirablement la surprise.

— Oui, mon fils, vous êtes marquis. Ce beau titre dit suffisamment que vos ancêtres ont rendu de grands services à la France.

— Pardon, monsieur l'abbé, dit Jean, me permettez-vous de vous adresser une question ?

— Voyons votre question, mon jeune ami.

— Comment avez-vous appris toutes ces choses que vous savez ?

Le faux prêtre resta un moment silencieux, puis répondit :

— Il y a quelques années je fus appelé au chevet d'un moribond. Avant de s'en aller, épouvanté en face de l'éternité, il voulut entendre les saintes et rassurantes paroles d'un prêtre ; je reçus sa confession et je lui donnai l'absolution, afin qu'il pût se présenter en état de grâce devant le juge suprême.

» — Monsieur l'abbé, me dit-il, avant de mourir, je ne vous demande pas de garder le secret de ma confession ; je

vous prie, au contraire, de faire tel usage qu'il vous plaira des choses terribles que je vous ai révélées. Si, grâce à vous, une partie du mal qui a été fait et dont j'ai été le complice pouvait être réparée, j'aurais droit peut-être à la miséricorde de Dieu, et il adoucirait les souffrances de mon purgatoire. »

» Or, mon cher enfant, ce pécheur repentant, qui allait paraître devant le tribunal du Tout-Puissant, était l'homme à la garde de qui votre mère et vous aviez été confiés, le misérable qui vous avait vendu aux saltimbanques.

» Devenu ainsi possesseur du secret du mort, je compris que le Seigneur m'avait désigné pour une mission providentielle, et je me mis à votre recherche. Vous savez le reste.

» Maintenant que je vous ai trouvé, nous allons pouvoir nous entendre et agir. Voulez-vous bien tout ce que je vous promets ?

— Certes, oui, monsieur l'abbé.

— Bien. Mais, pour que nous puissions agir efficacement, sans rencontrer d'obstacles, il est absolument nécessaire que vous quittiez Lagarde.

Le jeune homme eut un haut-le-corps, et-un rapide éclair sillonna son regard.

— Écoutez-moi, mon jeune ami, écoutez-moi, reprit vivement Carini ; nous aurons à lutter contre un ennemi puissant, le misérable dont vous et votre mère avez été victimes ; ce personnage a une hante position dans la société et nous devons le démasquer, dénoncer ses crimes, afin que ce qui vous a été pris vous soit rendu. Vous êtes vis-à-vis de votre ennemi dans une situation telle que M. Lagarde, malgré tout le bien

qu'il vous veut, reculerait devant la lutte. Victime vous avez été, victime vous seriez toujours.

» Mme la baronne de Simaise et M. Lagarde, aujourd'hui vos protecteurs, seraient demain, je ne dis pas vos ennemis, mais contre vous, et ils s'opposeraient à la revendication de vos droits. Je ne dois pas vous dire à quels sentiments ils obéiraient, mais cela est et vous pouvez me croire. En vous éloignant de M. Lagarde, l'autorité qu'il a sur vous n'existe plus, vous devenez complètement libre.

» Alors, n'ayant plus près de vous ceux dont vous pourriez subir la pression, hautement, hardiment vous réclamerez ce qui vous appartient, et aussitôt vous triompherez. Et il faut que vous fassiez cela, mon cher enfant. Vous devez à la mémoire de votre père et de votre mère de reprendre votre place dans la société. D'ailleurs, n'est-ce pas honorer celle qui vous a donné le jour que de châtier le misérable qui a causé ses souffrances et sa mort ?

» Dieu veut que le coupable soit puni et c'est, par ma voix, Dieu qui se fait entendre.

XIX

RUSE CONTRE RUSE

Aux paroles de Carini succéda un assez long silence.

Le faux prêtre interrogeait anxieusement la physionomie du jeune homme.

Jean était passé de la surprise à la stupéfaction. Il se demandait quel but poursuivait ce vieux prêtre, qui avait dans la bouche de si étranges paroles. Ce vieillard était-il réellement un ami ? Était-ce bien parce qu'il avait été touché de son infortune qu'il se faisait son défenseur ?

Mais était-ce bien un prêtre qu'il avait devant lui ? Il commençait à en douter.

— Monsieur l'abbé, dit-il, vous me conseillez de quitter mon protecteur ; vous savez pourtant ce qu'il a fait pour moi. Où serais-je aujourd'hui si cet homme généreux, que je vénère comme un père, n'avait pas eu pitié de moi ? Permettez-moi de vous le dire, monsieur l'abbé, je m'étonne que vous, un prêtre, vous me conseilliez d'être ingrat envers celui qui m'a comblé de ses bienfaits.

— Moi, je vous conseille d'être ingrat ! Ah ! mon ami, comme vous avez mal compris mes paroles ! Non, non, soyez reconnaissant ; mais je cesserais de m'intéresser à vous, je vous retirerais mon appui, si vous pouviez oublier un seul instant ce que le bon M. Lagarde a fait pour vous.

» Je vous le répète, mon jeune ami, près de votre protecteur, il vous serait impossible d'agir ; vous séparer de lui, non

pas pour toujours, mais seulement pendant un certain temps, est une nécessité de la situation ; c'est un sacrifice que vous devez faire, si pénible qu'il vous paraisse.

» Rassurez-vous, cependant ; quand vous serez rentré dans vos droits, M. Lagarde comprendra pourquoi vous l'avez quitté et il vous pardonnera ; s'il le faut, d'ailleurs, je serai votre intermédiaire auprès de lui. Et comme, après tout, il n'aura rien à vous reprocher, il vous ouvrira ses bras comme un tendre père à l'enfant prodigue, rentrant au bercail.

— Soit, monsieur l'abbé, mais, si je quitte mon protecteur, où irai-je ?

Le faux prêtre se mit à sourire.

— Voyons, fit-il d'une voix caressante, est-ce que je ne suis pas aussi votre protecteur et votre ami ? Vous ne quitterez certes pas M. Lagarde pour vous en aller sans savoir où, à la garde de Dieu. Vous serez reçu à bras ouverts dans une maison où je n'ai que des amis. Vous êtes attendu dès ce soir…

— Dès ce soir ? répéta le jeune homme.

— Oui, si vous n'hésitez pas à faire ce qu'exigent vos intérêts les plus chers. Ne vous inquiétez pas de votre cheval, il sera reconduit chez M. Lagarde. Allons, mon fils, mon cher enfant, confiez-vous à moi, qui veux vous faire une destinée aussi brillante qu'elle a été autrefois misérable.

Le jeune homme ne put s'empêcher de tressaillir.

— Oh ! oh ! pensa-t-il, serais-je tombé dans un piège ?

Le lieu où il se trouvait paraissait admirablement choisi pour un guet-apens.

Instinctivement, il jeta un regard rapide autour, de lui, comme s'il eût voulu s'assurer un moyen de retraite en cas d'une attaque imprévue.

Disons, toutefois, qu'il ne se sentait nullement effrayé. Assurément il était de taille et de force à se défendre contre ce vieux prêtre et les deux hommes qu'il avait vus. Mais n'étaient-ils bien que trois ? Rien ne prouvait qu'il n'y eût pas dans la maison d'autres hommes cachés, prêts à se jeter sur lui au premier signal.

Jean fit rapidement ces réflexions et il en conclut qu'il devait user de ruse et réussir à tromper son soi-disant nouvel ami, afin de sortir sain et sauf de l'espèce de guêpier dans lequel il s'était fourré.

— Monsieur l'abbé, dit-il, avec l'accent de la sincérité, je me rends à vos excellentes raisons ; oui, c'est bien la Providence qui vous a chargé de l'œuvre de réparation que vous avez entreprise ; Dieu veut que vous soyez le vengeur des victimes. Ah ! vous avez droit à toute ma confiance, et je sens que je dois me placer sous votre protection. Je me livre à vous entièrement et c'est avec déférence et respect que je suivrai les sages conseils que vous voudrez bien me donner.

» En me parlant de mon père et de ma malheureuse mère, vous avez fait vibrer en moi la corde la plus sensible. Pour le nom de mon père, en souvenir des souffrances de ma pauvre mère, je ferai ce que j'aurais hésité à faire pour moi, malgré le brillant avenir que vous me promettez.

» Je quitterai M. Lagarde ; je ne vous le cache pas, cela va me coûter beaucoup ; mais il le faut, vous me l'avez dit et je vous crois. Seulement, monsieur l'abbé, je vous demande

de me laisser trois ou quatre jours pour me préparer à cette pénible séparation.

Carini, contrarié, fit une assez laide grimace.

— Et puis, continua Jean, j'ai diverses petites choses chez M. Lagarde que je veux emporter, car je ne peux pas les y laisser. J'ai aussi mes petits secrets, monsieur l'abbé, que mon bienfaiteur lui-même ne doit pas connaître, ajouta-t-il en souriant.

— Dieu me garde de vous contraindre en quoi que ce soit, mon cher enfant, répondit le faux prêtre ; prenez donc ces trois ou quatre jours que vous me demandez. Alors ce serait lundi prochain…

— Oui, monsieur l'abbé, lundi.

— À quelle heure ?

— Dans l'après-midi. Je profiterai de l'absence de M. Lagarde pour quitter la maison. Est-ce ici que je vous trouverai, monsieur l'abbé ?

— Sans doute vous pourriez, vous rendre ici, mon cher fils, mais je préfère ne pas vous faire venir si loin. Lundi, à partir de deux heures, une voiture vous attendra devant le portail de Sainte-Cécile. Cela vous convient-il ?

— Oui, monsieur l'abbé.

— En ce cas, mon cher enfant, à lundi.

— Oui, monsieur l'abbé, à lundi.

Jean se leva comme pour prendre congé, mais il se rassit.

— Monsieur l'abbé, demanda-t-il, la curiosité est-elle un péché ?

— Cela dépend, mon fils ; on peut parfois pécher par curiosité ; en général, la curiosité n'est qu'un défaut commun à bien des gens ; j'ajoute que la curiosité peut être permise quand elle est excitée par un noble sentiment et quand elle n'a rien qui soit contre les saints commandements de la loi de Moïse.

— Alors, monsieur l'abbé, je peux, je crois, vous faire une question, à laquelle me pousse la curiosité.

— Je vous écoute, mon ami.

— Vous me promettez la fortune.

— Oui, mon fils.

— Je voudrais savoir quel est le chiffre de cette fortune ?

— Votre curiosité, mon cher enfant, est bien naturelle. Quand vous serez rentré dans tous vos droits, vous aurez une fortune de plus de vingt millions.

— Oh ! fit Jean, les yeux écarquillés et ayant l'air tout ahuri, une telle richesse pour moi, pour moi !… Mais je ne saurai que faire d'une si grande fortune ! Et c'est à vous, monsieur l'abbé, à vous seul que je devrai ces millions ?

— À moi seul, mon jeune ami.

— Je ne saurai comment vous remercier, vous récompenser de tant de peine que vous vous êtes donnée.

— Votre bonheur sera ma récompense, répondit hypocritement Carini.

Le jeune homme secoua la tête.

— Non, non, répliqua-t-il, je ne l'entends pas ainsi. Je serais trop riche, monsieur l'abbé, beaucoup trop riche. J'espère bien que vous accepterez la moitié de cette merveilleuse fortune que je vous devrai.

Les yeux de l'Italien s'illuminèrent ; mais il sentit aussitôt qu'il devait redoubler de prudence. Ses yeux ardents se fixèrent sur ceux du jeune homme, cherchant à lire dans l'expression du regard s'il n'y avait pas une intention cachée dans la pensée.

Mais Jean se tenait sur ses gardes ; Carini ne vit rien qui pût lui faire douter de la franchise et de la sincérité du jeune homme.

— Mon cher enfant, répondit-il, je constate avec bonheur que vous êtes généreux ; or, la générosité est une vertu qui fait les hommes grands. Vous serez digne de vos ancêtres et grand comme eux. À mon âge, mon fils, continua-t-il humblement, on n'a plus besoin de fortune. Qu'en ferais-je, mon Dieu, à la veille de descendre dans la tombe ? D'ailleurs, le prêtre doit rester pauvre comme l'a été le divin Maître, qui a voulu naître dans une étable, pour nous donner l'exemple de l'humilité. C'est nous, mon fils c'est nous, les ministres des autels, qui devons surtout mettre en pratique ces belles paroles de l'Évangile : "Ne vous attachez pas aux biens périssables de ce monde, mais amassez-vous des trésors dans le ciel pour l'éternité."

» Je comprends, mon cher enfant, que vous soyez animé d'un vif sentiment de reconnaissance ; cela prouve que vous avez un noble cœur, une belle âme. Eh bien, oui, vous serez reconnaissant, mais c'est à Dieu que vous témoignerez votre

gratitude pour le remercier de la faveur divine dont vous êtes l'objet. Vous lui prouverez votre reconnaissance en faisant beaucoup de bonnes œuvres qui lui seront agréables. Quand le moment sera venu, nous reparlerons de cela et je vous guiderai.

» Allez, mon cher fils, à faire le bien vous trouverez facilement l'emploi de la moitié de votre fortune. Donner aux pauvres, c'est prêter à Dieu. Ce que vous donnerez sur la terre vous le retrouverez dans le ciel. Ainsi soit-il.

Et le vénérable prêtre joignit ses mains, leva béatement les yeux et fit semblant de marmotter une oraison.

Jean se dressa debout et prit son chapeau et sa cravache.

— Au revoir et à bientôt, monsieur l'abbé, dit-il.

— À lundi, mon fils.

— Oui, à lundi.

— Rue Sainte-Cécile, devant l'église, une voiture vous attendra.

— C'est entendu.

Sans défiance, croyant bien tenir sa proie, Carini laissa partir le jeune homme.

Jean retrouva son cheval, creusant le sol sous ses pieds impatients.

À la vue de son maître, l'animal eut un hennissement de plaisir.

Jean lui passa la main sur la croupe, lui donna de petites tapes à l'encolure et se mit en selle.

— Tenez, voilà pour vous, dit-il, en laissant tomber une pièce de cinq francs dans la main du domestique, qui n'était autre que Caracole.

Il sortit de l'enclos, allant au pas, mais, dès qu'il fut sur la route, animé par un petit bruit de la langue contre le palais, qui lui était familier, le cheval partit comme une flèche.

Jean éprouvait un immense soulagement. Après avoir craint un instant pour sa liberté, il se retrouvait libre ! Il buvait l'air à pleins poumons. Il avait été imprudent, il le reconnaissait.

— Je serai moins crédule à l'avenir, pensait-il ; je viens de recevoir une bonne leçon, j'en profiterai.

Et tout en galopant, il se rappelait les sages conseils que lui avait si souvent donnés son père, pour le mettre en garde contre les embûches et les dangers qu'on rencontre si fréquemment dans la vie.

Il rentra comme sept heures sonnaient. Le marquis n'était pas encore revenu de Chatou. Jean l'attendit une demi-heure, puis dîna seul. Ensuite, il se retira dans sa chambre, bien résolu à ne pas se coucher avant le retour de son père.

Mais il était près de minuit lorsque le marquis rentra. Jean pensa que son père pouvait avoir besoin de repos et il crut devoir remettre au lendemain la grave confidence qu'il avait à lui faire.

Bien qu'il se fût couché tard et que ses préoccupations l'eussent empêché de dormir, le marquis était levé à six heures. En entrant dans son cabinet, il y trouva son fils qui l'attendait depuis un instant. Le marquis n'eut qu'à regarder

le jeune homme pour deviner qu'il avait quelque chose de sérieux à lui dire.

Jean tira une lettre de sa poche et, la tendant au marquis :

— Mon père, dit-il, j'ai reçu cette lettre hier ; veuillez lire.

Le marquis lut en fronçant les sourcils.

— Serais-tu allé à ce mystérieux rendez-vous ? demanda-t-il.

— J'ai commis cette faute, mon père.

Le marquis prit un visage sévère.

— Mais on te tendait un piège, malheureux ! s'écria-t-il.

— Oui, mon père, et j'ai eu le bonheur de m'en tirer.

Jean, qui avait eu le temps de repasser dans sa mémoire sa longue conversation avec le faux prêtre, raconta exactement tout ce qui s'était passé dans la maison d'Auteuil.

— Jean, dit M. de Chamarande, qui avait écouté avec une grande attention et souvent avec surprise, je ne te ferai pas les reproches que j'aurais le droit de t'adresser. Ta démarche aventureuse, imprudente, a au moins cela de bon qu'elle nous révèle l'existence d'un homme dont nous devons nous défier. Qui est-il, cet homme ? Un prêtre ? Non. Ce coquin s'était déguisé, espérant te mieux tromper sous l'habit ecclésiastique.

» Je suis convaincu que tu as couru un véritable danger, et tu dois à ta présence d'esprit d'y avoir échappé. Tu seras attendu lundi devant l'église Sainte-Cécile. C'est bien ; j'irai avec toi.

» Nous avons évidemment affaire à des coquins ; ce qu'ils cherchent, ce qu'ils veulent, je le sais. Mais comme ils rentreraient vite sous terre s'ils savaient que le marquis et la marquise de Chamarande existent !

» Ton vieux prêtre est un associé de l'homme, s'il n'est pas lui-même cet individu, qui a eu l'audace de se présenter chez M. Van Ossen au nom du baron de Simaise.

» Ah ! les gredins, qui espèrent pouvoir s'emparer des vingt millions ! Tout me prouve qu'ils se sont séparés du baron et qu'ils agissent maintenant pour leur propre compte. Eh bien, je les attends.

» Mais comment ont-ils pu apprendre ce que j'ai eu tant de peine à découvrir ? Comment ont-ils pu savoir que tu es celui qui fut vendu, enfant, à des saltimbanques, que tu es le pauvre Jean Loup de la forêt de Mareille ? Je cherche à comprendre… Ce criminel à l'agonie qui se confesse… Un mensonge ! Je sais comment est mort le féroce Grappier. Il n'en est pas moins vrai que ce coquin, qui se cache dans la soutane d'un prêtre, sait ce que le baron de Simaise ignore.

Le marquis resta un instant silencieux, réfléchissant ; puis, tout à coup, se frappant le front :

— J'y suis, j'y suis ! exclama-t-il.

Ses yeux lançaient des éclairs.

Il se leva et fit le tour du cabinet, marchant à grands pas, très agité :

— Ah ! le misérable, le misérable ! disait-il.

Il s'arrêta devant son fils, qui le regardait avec surprise.

— Jean, dit-il, sais-tu à quel homme tu as eu affaire hier ? Tu t'es trouvé en présence d'un ancien complice de Blaireau, d'un exécuteur des œuvres de ce hideux scélérat ! Tu as vu l'un des bourreaux de ta mère, peut-être aussi l'un des bandits qui t'ont vendu à des saltimbanques !

XX

LE PÈRE ET LE FILS

Revenons à Raoul de Simaise.

Il était sorti de chez M. Lagarde, après Pedro Castora et le comte de Violaine, en même temps que Jacques Grandin et le comte de Maurienne. Après avoir accompagné ces messieurs un instant, il avait pris une voiture de place et s'était fait conduire à l'hôtel de Simaise.

Voir arriver son fils fut pour le baron une surprise, mais une surprise désagréable. Son embarras, sa contrariété étaient visibles. Il tendit froidement sa main à Raoul. Le jeune homme se sentit aussitôt mal à l'aise. Si prévenu qu'il fût, il espérait être autrement accueilli.

— Mon père, dit-il d'un ton affligé, je comprends votre étonnement, vous ne m'attendiez pas ; c'est à tort que j'ai voulu vous causer une surprise ; j'aurais dû vous prévenir par une lettre ou une dépêche ; je regrette de ne pas l'avoir fait et je vous prie de m'excuser. Mais il me semble que vous avez autre chose à me reprocher ?

— Nullement.

— Mon père, cela ne vous fait pas plaisir de me voir.

— C'est une erreur, Raoul.

— Peut-être vais-je vous causer de l'embarras, vous gêner ; mais je puis aller demander l'hospitalité à mon ami Jules Hastier !

— Non, répliqua vivement le baron ; ma maison est assez grande, je pense, pour que tu puisses y loger. Seulement, tu n'auras pas ton ancien appartement ; la grande chambre du rez-de-chaussée est à ta disposition, tu t'y installeras.

— Sous votre toit, mon père, n'importe où je serai, je me trouverai bien.

— Voilà qui est entendu. Pour combien de temps es-tu à Paris ?

— Cinq jours seulement.

Le baron se dérida, il pensait que cinq jours seraient bientôt passés.

— Et pourquoi es-tu venu ?

— Mais pour vous voir, mon père.

— Pour cela seulement ? fit le baron, attachant sur Raoul son regard soupçonneux.

— Et pour revoir quelques-uns de mes amis, répondit le jeune homme.

— Et Paris.

— Oui, mon père, et Paris.

— Y a-t-il longtemps que ta mère t'a écrit ?

— Environ deux mois.

— Et ta sœur ?

— Henriette m'écrit très rarement.

— Qui penses-tu voir à Paris, pendant ton séjour ?

— D'abord Jules Hastier, puis Fernand de Brisse et probablement aussi Georges de Lamballe.

— Je comprends, tu veux employer joyeusement ton congé.

— Oui, mon père, joyeusement.

— De sorte que tu ne seras guère ici.

— Dame… fit Raoul avec hésitation.

— Hé, tu n'as pas besoin de te gêner avec moi : est-ce que je ne sais pas ce que c'est que la jeunesse ? On est un peu sevré de plaisirs en Algérie, tu feras donc bien de profiter de ton congé. Au surplus, je ne te le cache point, cela m'arrange, car je suis rarement ici ; je suis toujours accablé d'invitations. Des déjeuners, des dîners, ça n'en finit pas.

» À propos, si tu as besoin d'un peu d'argent…

— Merci, mon père. En Algérie, on est forcé de faire des économies.

— Tu ne peux pas les faire bien grosses sur ton modeste traitement.

— C'est vrai, mon père ; mais ma mère ne m'écrit jamais sans glisser dans sa lettre un billet de mille francs.

Le regard du baron eut un éclair rapide.

— Du reste, mon père, reprit le jeune homme, mon intention est de passer seulement trois jours à Paris.

— Ah !

— Vous devez bien penser que je ne retournerai pas en Algérie sans avoir embrassé ma mère et ma sœur.

— Tu veux aller à Vaucourt ?

— Certainement.

— C'est inutile.

— Inutile ? fit Raoul avec un étonnement parfaitement joué.

— Oui, car tu n'y trouverais ni ta mère, ni ta sœur.

— Elles ne sont pas à Vaucourt ?

— Elles n'y sont pas.

— Où sont-elles donc ?

— Je l'ignore. Elles voyagent, paraît-il.

— Je sais que, en effet, ma mère et ma sœur ont voyagé pendant plus d'un an, mais elles sont revenues à Vaucourt.

— Pour partir de nouveau.

Le jeune homme prit un air contrarié.

— En ce cas, fit-il d'un ton mécontent, très naturel, je n'irai pas à Vaucourt.

— Cependant, s'il te plaît de faire ce voyage…

— Merci, je connais le pays, répliqua Raoul avec humeur. Maintenant, mon père, avec votre permission, je vais prendre possession de la chambre que vous me donnez. Ensuite, je sortirai et irai demander à dîner à Jules Hastier.

— Va, dit le baron.

Et Raoul prit congé de son père.

— Ah çà ! se disait le jeune homme, en débouclant sa valise pour changer de linge et de costume, que veut-il donc faire de ma sœur ? Pauvre Henriette, si je pouvais la voir, un instant seulement…

» Il n'a pas été content de me voir. J'ai vu le moment où il allait me dire : Je ne peux pas te recevoir, va te loger ailleurs… Je comprends cela, je pourrais le gêner singulièrement. Mais je ne dois rien dire, rien faire. C'est l'ordre. S'il se doutait que ce matin j'ai vu ma mère… Mais, non.

» Quoi ! après s'être ruiné, après avoir dévoré des millions, il trouve que ce n'est pas assez ! Il voudrait maintenant s'emparer des biens de Vaucourt ! Il faudrait, pour qu'il soit satisfait, que ma mère fut ruinée aussi, qu'il pût nous mettre sur la paille !… C'est odieux, odieux !

» Cette maison est véritablement une prison ; il me semble qu'on y manque d'air, que les murs, sont noirs et sentent le moisi. J'éprouve un malaise étrange, j'ai comme un poids énorme sur la poitrine, je me sens frissonner… Quel silence ! C'est lugubre !… Les domestiques muets, sombres, ont des airs de geôliers. Oh ! ma sœur, ma pauvre sœur !

Le jeune homme s'animait, s'échauffait ; sa tête s'exaltait, une colère sourde grondait en lui ; sa conscience révoltée lui disait qu'il devait demander à son père l'explication de sa conduite.

Pour échapper à cette tentation, il s'habilla très vite et s'empressa de sortir de l'hôtel.

Le baron avait déjà donné l'ordre aux domestiques de ne répondre à aucune des questions que son fils pourrait leur adresser.

XXI

LE PÈRE LA BIQUE EN VISITE.

Le samedi, entre quatre et cinq heures du soir, M^lle^ Suzanne de Violaine se trouvait seule dans son petit salon du rez-de-chaussée ; elle achevait de peindre un bouquet de fleurs. Comme il faisait très chaud, elle avait ouvert la fenêtre.

Il n'y avait pas plus d'une demi-heure que Pedro Castora l'avait quittée ; elle était encore tout émue de sa conversation avec le Brésilien.

Pedro lui avait fait sérieusement sa déclaration d'amour et l'avait priée de l'autoriser à demander sa main à M. de Violaine. Et Suzanne avait accordé l'autorisation.

Pedro Castora avait emmené M. de Violaine dans sa voiture, afin de faire ensemble une promenade au bois avant l'heure du dîner. Un prétexte, sans doute, pour causer, pour présenter sa demande.

La baronne était également sortie avec le coupé de M. de Violaine. Elle savait que, le soir, quelque chose de grave se passerait chez Pedro Castora. Certes, elle ne ressentait aucune pitié pour son mari ; mais ses enfants !… Malgré l'entière confiance qu'elle avait en M. Lagarde, qui était toujours pour elle le même personnage mystérieux et redoutable, elle était tourmentée et très inquiète. Hélas ! elle sentait qu'il fallait bien peu de chose pour briser et détruire à jamais le bonheur de sa fille et de son fils.

C'est chez M. Lagarde qu'elle était allée. Elle avait besoin qu'il lui donnât de nouveau l'assurance que ses enfants

n'étaient point menacés. Elle voulait lui dire encore, au terrible vengeur des victimes : Je ne vous demande rien pour M. de Simaise, je vous l'abandonne ; mais sauvez Raoul, sauvez Henriette !

Suzanne était donc seule, pour le moment, à l'hôtel de Violaine.

Elle entendit sonner à la porte de la rue.

— Un domestique qui rentre, pensa-t-elle.

Le concierge sortit de sa loge, ouvrit la porte et se trouva devant un vieillard ayant à la main un bâton, ressemblant fort à un gourdin.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda-t-il d'un ton brusque, prêt à le repousser dans la rue.

— Brave homme, répondit le vieux, je viens faire une visite à M. le comte de Violaine.

— M. le comte est sorti.

— Ah ! ça me contrarie ! Est-ce que M^lle^ Suzanne est sortie aussi ?

— Non, mademoiselle est ici.

— En ce cas, brave homme, j'aurai le plaisir de voir M^lle^ de Violaine.

— On ne dérange pas ainsi mademoiselle, répliqua le portier.

Entendant le colloque, Suzanne s'était levée et mise à la fenêtre. Elle ne reconnut pas d'abord le visiteur ; mais celui-ci, l'apercevant, ôta son chapeau et cria :

— Bonjour, mademoiselle Suzanne !

La jeune fille eut une exclamation de surprise.

— Mais c'est mon vieux mendiant de Blaincourt, murmura-t-elle.

Puis, à haute voix :

— Venez, père Monot, venez.

Le vieillard traversa la cour avec un air magnifique. Suzanne l'attendait sur le perron ; elle lui prit la main, le conduisit dans son petit salon et le fit asseoir.

— Comme vous êtes bonne, mademoiselle, dit le bonhomme très ému ; toujours la même à Paris comme à Haréville, pas fière du tout. À la bonne heure, voilà comment je comprends les riches !

— Mais je n'en reviens pas, père Monot, vous à Paris ! Voyons, expliquez-moi cela.

— Ce serait un peu long, mademoiselle ; mais M. le comte de Violaine vous dira ça.

— Mon père sait donc…

— S'il sait ? je crois bien.

— Vous avez donc vu mon père ?

— Mais, oui, je l'ai vu.

— Quand ?

— Avant-hier, chez mon bienfaiteur.

— Votre bienfaiteur ?

— Oui, mademoiselle, chez mon bienfaiteur, M. Lagarde.

— Vous connaissez M. Lagarde ?

— Depuis longtemps. Mais M. le comte vous dira ça. Ah ! c'est un riche aussi, M. Lagarde : plus il fait de bien, plus il trouve qu'il n'en fait pas assez. C'est donc chez M. Lagarde que j'ai vu M. le comte, j'ai même eu l'honneur d'être assis à table à côté de M. le comte et j'ai trinqué avec lui comme avec les autres messieurs de la compagnie.

— Ah ! vraiment ?

— C'est comme je vous le dis, mademoiselle Suzanne. Bref, c'est ainsi que j'ai su que vous n'étiez pas à Haréville. Ma foi, me suis-je dit, je ne veux pas m'en retourner sans avoir fait ma petite visite à M. le comte de Violaine et à sa bonne demoiselle.

— Je vous en remercie, père Monot.

— Car, mademoiselle, je vous aime bien tous les deux, allez. Je garderai toujours là, dans mon vieux cœur, le souvenir des verres de vin que vous me versiez vous-même de votre mignonne petite main blanche.

— Je suis prête à recommencer, père Monot ; vous allez vous rafraîchir, n'est-ce pas ?

— Merci, mademoiselle, je n'ai besoin de rien ; autrement, ça ne serait pas de refus.

— Ici comme à Haréville, père Monot, j'ai ma bourse de jeune fille ; je vais vous donner…

— Rien, mademoiselle, rien, l'interrompit le vieillard. Maintenant, je suis riche… mais M. le comte vous racontera

ça. Donc, je me suis dit : Je ferai ma petite visite à M. le comte et à M^lle^ Suzanne, et je leur donnerai des nouvelles de là-bas.

— Eh bien, père Monot ; ces nouvelles ?

— La grande, c'est que la belle demoiselle Jeanne, la fille du vieux capitaine Vaillant de Mareille, que tout le monde croyait morte, ne s'était pas noyée.

— Je sais cela, père Monot.

— Ah !… Est-ce que vous savez aussi qui l'a sauvée ?

— Oui, père Monot ; Jeanne a été retirée de la rivière par Jean Loup, le sauvage de la forêt.

— Avec l'aide de M. Lagarde. Je vois que vous savez tout, mademoiselle. On dit aussi que le mariage de Jeanne avec le brave Jacques Grandin est prochain.

— Ils s'aiment depuis longtemps.

— C'est vrai. Avant tous ces événements, le capitaine Vaillant les avait fiancés. Ils n'auront pas volé leur bonheur, pas vrai, mademoiselle ?

Suzanne sourit. Le père La Bique reprit :

— Il n'y a que ce pauvre Jean Loup dont on n'a toujours pas de nouvelles. Il y a beaucoup de gens qui se demandent ce qu'il est devenu depuis que les gendarmes l'ont emmené en prison.

Suzanne sourit de nouveau.

— Là-dessus M. Lagarde sait certainement à quoi s'en tenir, continua le vieillard ; j'ai bien eu l'envie de lui parler du sauvage, mais je n'ai pas osé.

La jeune fille ne put s'empêcher de rire.

Le bonhomme regarda autour de lui, espérant découvrir ce qui excitait la gaieté de M^lle^ de Violaine.

— Je ris, père Monot, dit-elle, car ce que vous venez de dire est très amusant.

— Comment ça, mademoiselle ?

— Vous vouliez demander à M. Lagarde des nouvelles de Jean Loup ?

— Mon Dieu, oui.

— Mais vous l'avez vu !

— Qui ?

— Jean Loup.

— J'ai vu Jean Loup ! Où cela, mademoiselle ?

— Chez M. Lagarde. N'y avait-il pas à table, avec vous, des jeunes gens ?

— Oui, trois, quatre jeunes gens : le lieutenant Jacques Grandin, un grand brun…

— M. Pedro Castora ; un officier de spahis, M. Raoul de Simaise, et un autre.

— Que M. Lagarde appelait monsieur Jean.

— Eh bien, père Monot, ce M. Jean, c'était lui.

— Jean Loup ! exclama le vieillard.

— Oui, père Monot, c'était Jean Loup.

Le bonhomme s'appliqua trois ou quatre coups de poing sur le front.

— Et dire que je ne l'ai pas reconnu ! s'écria-t-il. Au fait, reprit-il, je ne pouvais pas le reconnaître, puisque je ne l'avais jamais vu. Et puis, fit-il drôlement, il n'était pas habillé en sauvage.

La jeune fille riait de tout cœur.

— Bon, reprit le père La Bique, et moi qui croyais vous apprendre des nouvelles ! c'est drôle tout de même.

Il y eut un silence après lequel M^lle^ de Violaine reprit :

— Êtes-vous pour quelque temps à Paris, père Monot ?

— J'y suis arrivé avant-hier, mademoiselle, et j'espère bien reprendre demain matin la route des Vosges.

— Votre séjour n'aura pas été long. Avez-vous vu un peu Paris ?

— Autant qu'il faut, mademoiselle. C'est grand, Paris, c'est beau ! Mais, c'est égal, je préfère Blaincourt. Trop de bruit, mademoiselle, trop de mouvement, de va-et-vient… Cette foule dans les rues, ces milliers de voitures qui passent continuellement, ces grandes vitres aux devantures des maisons, tout cela étourdit, éblouit et met dans un complet ahurissement un pauvre vieux bonhomme comme moi. Vivent les Vosges, mademoiselle ! Quand vous serez à Haréville, bientôt sans doute, j'aurai le plaisir de vous y aller voir.

— Nous n'irons probablement pas à Haréville cette année, père Monot.

— Ah !… Si vous avez quelque chose à faire dire à votre amie, M^lle^ Henriette de Simaise, je me chargerai volontiers de vos commissions.

— Mais Vaucourt n'est pas sur votre route…

— C'est vrai ; mais en venant je suis passé par Mareille et j'y repasserai au retour.

— Soit. Toutefois, si vous avez l'intention de faire une visite à M^me^ et à M^lle^ de Simaise, il est inutile que vous alliez à Vaucourt.

— Pourquoi, mademoiselle ?

— Parce que vous ne les trouveriez pas au château ; ces dames sont à Paris.

— Vraiment ?

— Depuis quelque temps déjà.

— Oh ! alors, je ne m'en irai pas sans avoir vu M^me^ la baronne et M^lle^ Henriette.

— En revenant ici demain matin, vers dix heures, vous pourrez voir M^me^ la baronne.

— Et aussi M^lle^ Henriette ?

La jeune fille secoua la tête.

— Non, dit-elle tristement, vous ne verrez pas M^lle^ de Simaise.

— Est-ce quelle est malade ?

— Je ne le suppose point. M^me^ la baronne demeure ici, avec nous…

— Et Mlle Henriette ?

— Est momentanément séparée de sa mère.

— Mais où donc est-elle ?

— Chez son père.

— Tiens, c'est drôle ! Voulez-vous avoir l'obligeance, mademoiselle, de me donner l'adresse de M. de Simaise ?

— À quoi bon, père Monot ? Je devine votre pensée ; mais vous ne pourrez pas voir Henriette, vous ne serez même pas reçu à l'hôtel de Simaise.… Cependant, si cela peut vous faire plaisir… Le baron de Simaise demeure avenue des Champs-Élysées, hôtel de Simaise.

— Merci, mademoiselle. Mais vous êtes toute triste, maintenant… Ah ! il y a quelque chose que vous ne me dites pas, que vous ne pouvez ou ne devez pas me dire.

— C'est vrai, père Monot.

— Mme la baronne ici, chez M. de Violaine, et Mlle Henriette chez son père, la mère et la fille séparées, ce n'est pas naturel, ça, prononça le vieillard, comme se parlant à lui-même.

Et il se mit à hocher la tête.

— Père Monot, reprit Suzanne, est-ce que vous irez à l'hôtel de Simaise ?

— Bien sûr, que j'irai, mademoiselle.

— Vous ne serez pas reçu.

— Qui sait ?

— Au fait, oui, essayez.

— D'ailleurs, on ne me mangera pas.

— Père Monot, faites-moi une promesse.

— Laquelle, mademoiselle ?

— Promettez-moi de me faire connaître la réception qui vous aura été faite, et, si vous parvenez à voir mon amie Henriette, de me répéter ce qu'elle vous aura dit.

— Je vous le promets, mademoiselle.

— Alors, vous reviendrez ici ?

— Je reviendrai.

Le vieillard se retira.

XXII

LA SOIRÉE

À sept heures moins dix minutes, le baron de Simaise fit son entrée dans le salon brillamment éclairé du riche Américain, où se trouvaient déjà le comte de Violaine, le comte de Maurienne et Jacques Grandin, qu'il ne connaissait pas, mais qui devait être aussi un ami de la baronne de Simaise.

En voyant MM. de Violaine et de Maurienne, et bien qu'il eût été prévenu, le baron ne put s'empêcher de tressaillir, et il pâlit légèrement.

Toutefois, il fit bonne contenance, et calme, le sourire sur les lèvres, il s'avança vers MM. de Violaine, de Maurienne et Jacques Grandin, qui s'étaient levés.

Le comte de Maurienne et le comte de Violaine saluèrent le baron assez froidement, mais avec courtoisie.

Rien dans leur attitude n'indiquait une déclaration de guerre, ce qui surprit un peu le baron.

— Quand ils voudront, pensa-t-il ; je suis prêt à leur répondre.

On s'assit, et la conversation interrompue continua. On parlait théâtre, des pièces nouvelles, des artistes en renom. Le baron, qui n'était déjà plus sous l'impression de tout à l'heure, parla de ces choses et principalement des artistes, en homme qui les connaît parfaitement.

La porte du salon s'ouvrit et le domestique annonça.

— Monsieur Raoul de Simaise.

Le baron se dressa debout avec un malaise visible. La surprise était aussi grande que peu agréable.

Son fils chez Pedro Castora ! Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Il alla à la rencontre du jeune homme et lui dit brusquement :

— Raoul, pourquoi es-tu ici ?

Pedro ne laissa pas au jeune homme le temps de répondre.

— M. Raoul de Simaise est ici, dit-il, parce qu'il a bien voulu accepter mon invitation à dîner. Ah ! ah ! continua-t-il gaiement, vous êtes surpris l'un et l'autre, vous ne vous attendiez pas à vous rencontrer ici ce soir ?

Le baron, réclamant une explication, interrogeait le Brésilien du regard.

— Vous êtes étonné que je connaisse votre fils, monsieur le baron, reprit-il ; en deux mots, voici comment nous avons fait connaissance : hier, en entrant au Café Anglais pour déjeuner, je vis un de mes amis, Jules Hastier, qui, en compagnie d'un jeune homme qui m'était inconnu, s'asseyait à une table, également pour déjeuner. J'allai lui serrer la main ; il me présenta M. Raoul de Simaise, à qui je m'empressai de tendre la main. Nous déjeunâmes ensemble et, en nous quittant, voulant vous être agréable, monsieur le baron, ainsi qu'à M. Raoul, je lui ai fait l'invitation à laquelle il vient répondre.

— Je comprends maintenant, fit le baron ébauchant un sourire.

Il eut l'air de trouver suffisante l'explication donnée par Pedro. Mais on aurait pu voir qu'il restait en lui une vague inquiétude.

On se mit à table.

D'abord un peu agité, un peu soucieux, le baron parvint à se remettre vers la fin du dîner. Son inquiétude s'étant dissipée, il se montra d'une gaieté charmante, et on retrouva le brillant causeur parisien, dont on avait si souvent applaudi les mots spirituels, les fines saillies.

En se levant de table, Pedro Castora annonça à ses convives, qu'il attendait deux ou trois amis.

— Ils n'ont pu venir pour dîner, ajouta-t-il ; mais ils m'ont promis d'être des nôtres ce soir.

— Ils seront les bienvenus, dit le comte de Maurienne.

— Certainement, appuya le baron.

On revint dans le salon.

— Il ne sera question de rien ce soir, se disait de Simaise, les amis de la baronne ont changé d'idée, et probablement choisi un autre lieu pour la lutte. Je m'explique, maintenant, que Pedro ait pu inviter Raoul.

Le Brésilien fit apporter, des cigares.

— Messieurs, dit-il, comme nous n'aurons pas avec nous des dames ce soir, nous pouvons fumer ici.

Chacun alluma un cigare.

Les deux officiers se mirent à causer ensemble dans un coin du salon.

Pedro Castora s'empara du comte de Violaine.

Le baron et le comte de Maurienne reprirent une conversation commencée dans la salle à manger.

Le baron, à qui on ne parlait ni de sa femme ni de sa fille, complètement délivré de ses inquiétudes, avait l'esprit libre, comme si sa conscience eût été tranquille.

La demie de neuf heures sonna.

Presque aussitôt, la porte du salon s'ouvrit toute grande, et d'une voix sonore, au milieu d'un silence profond, le domestique annonça :

— Monsieur le marquis de Chamarande !

La foudre, éclatant tout à coup au milieu de la vaste salle aux lambris dorés, n'aurait pu produire un effet plus terrible.

Le baron s'était dressé debout, comme sous l'action d'un choc électrique, avait fait trois pas en avant, puis, blêmissant, les yeux hagards, la sueur, perlant à son front, il était resté immobile, comme pétrifié.

À l'exception de Jacques Grandin, qui n'avait jamais entendu prononcer le nom de Chamarande, les autres étaient sous le coup d'une vive surprise.

Raoul s'était rapproché de son père et le regardait, ayant l'air de l'interroger.

L'étonnement général augmenta, et Jacques fut à son tour saisi par la surprise quand parut le personnage qu'on venait d'annoncer.

C'était Jean Loup !

Les yeux du baron étincelèrent.

L'ahurissement était tel qu'aucun de ces messieurs n'alla à la rencontre du jeune homme et qu'on remarqua à peine l'entrée d'un autre personnage portant un costume de marin. Ce personnage, que le domestique n'avait pas annoncé, avait la figure encadrée dans une épaisse barbe rousse ; ses cheveux étaient de la même couleur que sa barbe. Il s'assit tranquillement dans un fauteuil.

Cependant, ayant salué silencieusement, Jean s'avança, vers Pedro Castora, la main tendue.

— Soyez le bienvenu, monsieur, balbutia le Brésilien.

Jacques Grandin vint alors prendre la main de son ami.

— Quelle surprise ! fit-il.

Les autres pressentaient une scène horrible, épouvantable. Instinctivement, ils n'eurent point l'air de reconnaître Jean Loup, comme si quelque chose leur eût dit qu'ils devaient s'abstenir de toute démonstration.

Quant au baron, son état de trouble était si grand, qu'il ne lui vint pas à l'idée que les personnes présentes étaient là comme des marionnettes dont une main puissante, invisible, tenait les fils.

Le premier moment de surprise et de terreur passé, redevenu maître de lui, il reprit son assurance et retrouva son audace. La tête haute, le regard chargé d'éclairs, mais ayant un sourire ironique stéréotypé sur les lèvres, il marcha sur Jean Loup :

— Pardon, monsieur, lui dit-il, je n'ai pas bien entendu votre nom tout à l'heure ; voulez-vous avoir l'extrême obligeance de me dire sous quel nom on vous a annoncé ?

— Je m'étonne, monsieur, répondit le jeune homme avec un calme parfait, que vous n'ayez pas entendu annoncer le marquis de Chamarande.

— J'avais entendu, monsieur, mais je n'en pouvais croire mes oreilles. Ah ! vous êtes monsieur le marquis de Chamarande !… Pourriez-vous nous dire, monsieur le marquis, à ces messieurs et à moi, à quelle famille de Chamarande vous appartenez ?

— Volontiers, monsieur.

Et d'une voix ferme, bien timbrée, Jean Loup dit :

— Il n'a jamais existé en France qu'une seule et unique famille de Chamarande, la mienne. Mon bisaïeul, fidèle serviteur de la royauté, a été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et exécuté sur la place de la Révolution. Mon aïeule, veuve du général marquis Louis de Chamarande, a épousé en secondes noces le baron de Simaise : elle a eu de son premier mari un fils, le marquis Paul de Chamarande, mon père ; de son second mari, un autre fils, le baron Léon de Simaise, vous, monsieur, et vous êtes mon oncle !

— Mensonge, mensonge ! exclama le baron, ne pouvant plus se contenir. En vérité, c'est trop d'audace !

Et se laissant aller à la violence de sa nature :

— Messieurs, continua-t-il, s'adressant particulièrement à MM. de Violaine et de Maurienne, cet homme est un misérable imposteur !

Il y eut dans le salon une rumeur sourde.

Jean Loup pâlit et ses traits se contractèrent ; mais, reprenant vite son calme stoïque, il sourit et croisa ses bras sur sa poitrine.

Le baron continua :

— Tout le monde sait que mon frère, Paul de Chamarande, mort en mer en 1848, ne s'est pas marié et que, pour cette raison, il n'a pu avoir un enfant légitime. Je le répète, messieurs, cet homme est un chevalier d'industrie, un vil imposteur.

— Pourtant, monsieur le baron, répliqua le comte de Maurienne, ce jeune homme parle ici avec beaucoup d'assurance.

— L'assurance d'un fourbe, riposta le baron hors de lui. Je ne connais pas cet homme, il n'existe entre lui et les miens aucun lien de parenté. Que fait-il ? D'où vient-il ? Qu'il le dise !

— Monsieur le baron de Simaise, vous le saurez, prononça Jean Loup d'une voix lente et grave.

— Allons donc ! fit le baron, haussant dédaigneusement les épaules.

Et s'adressant de nouveau à ceux qui l'entouraient :

— Ah ! s'écria-t-il, d'une voix éclatante, il prétend qu'il est le marquis de Chamarande. Eh bien, qu'il le prouve.

— Sans doute, dit M. de Violaine, il faut que monsieur fournisse des preuves.

— Il ne prouvera rien du tout, sinon qu'il n'est pas le marquis de Chamarande, fit le baron en ricanant.

À ce moment, le marin, auquel nul ne faisait attention, s'élança d'un bond de son fauteuil et entra en scène.

— Monsieur le baron de Simaise a raison, dit-il de sa grosse voix enrouée d'homme de mer, ce jeune homme n'est pas le marquis de Chamarande !

Le baron poussa un cri de triomphe. Il ne se demanda point qui pouvait être cet homme qui venait ainsi à son secours ; il ne vit dans cet inconnu qu'un allié et voulut lui prendre les mains.

Mais le marin fit un pas en arrière et reprit :

— Ce jeune homme n'est pas le marquis de Chamarande, il est le comte Jean de Chamarande ! Il ne peut être marquis, puisque le marquis de Chamarande, son père, existe encore.

Un « oh ! » de surprise s'échappa de toutes les poitrines.

Le baron eut un haut-le-corps et se jeta en arrière, comme si un spectre hideux se fût subitement dressé devant lui. Le coup porté était terrible. Mais le baron n'était pas homme à se laisser écraser pour si peu. D'ailleurs, convaincu que son frère, disparu depuis vingt-cinq ans, n'avait pas survécu à la catastrophe du *Téméraire,* il ne voyait pas encore ce qu'il avait à redouter.

Plus l'orage paraissait menaçant, plus, confiant dans son audace, il était résolu à lui tenir tête.

Il interrogea les figures autour de lui et ne vit que des visages anxieux, consternés.

Alors il partit d'un éclat de rire strident, fiévreux. Et, s'avançant vers l'homme à barbe rousse :

— Hé, hé, fit-il, riant toujours de son rire forcé, c'est vous peut-être qui êtes le marquis de Chamarande, déguisé en matelot !

— Monsieur le baron, répondit le marin, si j'étais le marquis de Chamarande, votre frère, vous m'auriez déjà reconnu.

— C'est vrai. Mais c'est égal, je serais curieux de savoir où vous voulez en venir, vous et votre associé.

» Messieurs, vous le voyez, je ris ; il y a de quoi, en effet. Comment ne pas rire ? C'est si drôle, si burlesque ! Ne trouvez-vous pas, comme moi, que tout cela est fort bien imaginé ? Rien ne manque à la comédie.

» Personnages parfaits dans leur rôle, mise en scène irréprochable ! En vérité, c'est superbe ! On nous a d'abord offert un marquis ; mais on s'était trompé, ce n'est plus qu'un comte… Un peu de patience, messieurs, on se propose sans doute de nous servir aussi, le marquis. Et s'il paraît, vous verrez que ce troisième imposteur n'aura pas moins d'audace que les autres. Ah ! oui, c'est drôle !

» Mais je ne ris plus, messieurs ; ce qui vient d'avoir lieu ici, devant vous, dépasse tout ce qu'on peut imaginer de plus audacieux. Je ne permettrai pas plus longtemps, par respect pour la mémoire de mon pauvre frère, que deux misérables, qui poursuivent je ne sais quel but mystérieux, se servent ainsi du nom de Chamarande.

» Monsieur Pedro Castora, ces deux hommes ont à rendre compte à la justice de leurs agissements ; veuillez donc envoyer chercher un commissaire de police.

— Monsieur le baron, dit le marin, jusqu'à présent la police n'a rien à faire ici.

— Mais enfin, riposta le baron d'une voix pleine de fureur, je ne vous connais pas, moi. Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Répondez, répondez.

— Ce que je veux, répondit l'autre lentement, appuyant sur les mots, je veux, monsieur le baron de Simaise, vous demander ce que vous avez fait de la fortune du marquis Paul de Chamarande, plus de six millions, que vous avez volés !

— Misérable ! hurla le baron, les mains crispées, prêt à sauter à la gorge de l'accusateur.

Mais il eut la force de se contenir. Il se tourna vers les spectateurs silencieux de cette scène étrange.

— Vous avez entendu, messieurs, dit-il. Que puis-je répondre à de pareilles paroles ? Je ne puis même laisser éclater ma colère… Tout cela est insensé ; j'ai affaire à deux pauvres fous !

Personne ne lui répondit, et, à l'attitude froide et sévère de ceux à qui il s'adressait, il comprit qu'il cherchait vainement un défenseur.

Cependant, il voulut prendre la main de M. de Maurienne. Celui-ci s'éloigna brusquement avec un mouvement de répulsion.

— Monsieur le baron, dit M. de Violaine, on vous accuse, il faut vous défendre ; on parle d'une fortune volée…

— Mensonge ! mensonge ! exclama le baron ; mon frère a fait fortune aux îles de la Sonde, et, après sa mort, j'ai été mis en possession de son héritage.

— Ce qui se passe ici, monsieur le baron, répondit M. de Violaine, semble nous dire que votre frère s'était marié.

— C'est faux !

— Et que la marquise de Chamarande a eu un enfant, un fils !

— C'est faux, vous dis-je, messieurs, tout cela est faux ! C'est une infamie ! Un odieux complot a été ourdi contre moi, on cherche à me déshonorer !

» Mais je ne crains rien, je ne crains rien !

Le misérable, son attitude démentait ses paroles.

Il était haletant, il avait dénoué sa cravate et arraché le bouton du col de sa chemise, qui l'étranglait. La terreur était peinte sur son visage, les yeux lui sortaient de la tête, il avait de l'écume au coin des lèvres : la sueur qui tombait de son front coulait sur des joues livides.

— Puisque j'ai des ennemis, poursuivit-il, lançant autour de lui des regards d'insensé, qu'ils se montrent, qu'ils aient le courage de m'attaquer en face… Je ne parle pas de ces deux hommes, fit-il avec un mouvement de suprême dédain : ou ils sont fous, ou ils sont payés pour agir… Ah ! on en veut à mon honneur ! Eh bien, je le défendrai !…

Il s'arrêta un instant pour reprendre haleine.

Il étouffait.

— Monsieur Pedro Castora, reprit-il, interpellant brusquement le Brésilien, pourquoi suis-je ici, dites ? Et ces deux individus, pourquoi y sont-ils ? Sont-ce les amis que vous attendiez ?

— Monsieur le baron, je vous jure que j'ignorais…

— Ah ! ah ! ah ! vous ignoriez… Vous mentez, monsieur Pedro Castora, vous mentez !

— Monsieur ! exclama Pedro, blêmissant sous l'injure.

— J'ai été attiré chez vous dans un piège, monsieur Castora, poursuivit le baron. Ah ! vous ignoriez… Non, monsieur, non, vous saviez ce qui devait se passer ici ce soir. Après avoir été mon ami, vous vous êtes fait le complice de mes ennemis, le complice d'une infamie !

Pedro était prêt à bondir sur le baron.

— Arrêtez ! lui ordonna M. de Violaine avec autorité.

— Mais on m'insulte, monsieur ! s'écria le jeune homme.

— Qu'importe ! Laissez dire.

Le baron frappa du pied sur le parquet avec fureur.

— Ah ! ah ! fit-il, on dit que j'insulte, quand c'est moi qui suis l'insulté.

» Raoul, Raoul, continua-t-il, en se tournant vers son fils, on insulte ton père, on attaque notre honneur ! Raoul, tu es soldat, tu sais tenir une épée, défends notre honneur, venge ton père !

Le jeune homme se redressa. Il était plus pâle qu'un mort et il tremblait de tous ses membres.

— Mon père, répondit-il d'une voix frémissante, je regarde, j'écoute et j'attends.

— Tu attends ? Qu'attends-tu ? Mais tu n'as donc pas de sang dans les veines ? Et tu es un officier français !

— Quand il le faudra, mon père, je saurai prouver que je connais mon devoir !

— Ton devoir est de défendre ton honneur.

— Je le défendrai à ma manière.

— Et tu restes calme ! Malheureux ! Est-ce que, toi aussi, tu es le complice de mes ennemis ?

Raoul s'avança vers le marin.

— Monsieur, lui dit-il, vous venez de porter contre M. le baron de Simaise une accusation des plus graves ; mais accuser n'est pas tout : il faut prouver. Je vous demande, et au besoin je vous ordonne, de fournir ici des preuves de ce que vous n'avez pas craint d'avancer.

— Tu veux que cet homme parle, Raoul, prononça le baron ; et que dira-t-il ? Il mentira effrontément. Ne comprends-tu pas qu'il a appris sa leçon par cœur ? Il est prêt à débiter son petit roman.

— Monsieur, dit M. de Violaine s'adressant au marin, nous avons entendu vos paroles et les preuves qu'on vous réclame sont nécessaires ; car enfin, comme le dit M. le baron de Simaise, il peut bien être, en ce moment, victime de quelque machination ténébreuse. Nous ne pouvons juger que sur des preuves sérieuses, indiscutables. Vous prétendez que le marquis Paul de Chamarande, disparu depuis vingt-cinq ans, n'est pas mort ? Vous devez donc savoir où il se trouve, où on peut le voir.

— Certainement, monsieur.

— Je ne veux pas mettre en doute votre affirmation, monsieur ; mais je ne vous cache point que nous croyons

tous, ici, que le marquis de Chamarande a péri dans le naufrage d'un bâtiment de la marine marchande française appelé *le Téméraire*. Vous, monsieur, vous affirmez que le marquis existe. Eh bien, je vous prie d'abord de nous donner des preuves de l'existence du marquis de Chamarande.

— Messieurs, répondit le marin montrant Jean Loup, une de ces preuves est devant vous.

— Allons donc ! fit le baron en haussant les épaules.

— Mais j'en ai d'autres, continua le marin, et je vais vous les donner.

— Je me retire, dit le baron, marchant vers la porte.

Raoul se jeta résolument devant lui.

— Restez, mon père, restez, dit-il d'une voix ferme, presque impérieuse ; restez, il le faut !

— Monsieur le baron, il le faut ! appuya le comte de Maurienne.

Le baron revint au milieu du salon et se laissa tomber dans un fauteuil.

Ne pouvant admettre que son frère fût encore existant, il croyait toujours à une machination dirigée contre lui par des ennemis inconnus. Mais dans quel but ? Voilà ; ce qu'il ne saisissait pas bien. Évidemment, ce ne pouvait être une affaire de chantage ; on devait savoir qu'il était ruiné. Cependant, il commençait à sentir qu'il était là, dans ce salon, comme le criminel sur le banc des accusés, devant ses juges.

— Messieurs, reprit le marin, je vous engage à vous asseoir ; car, si ce que je vais vous dire est intéressant, ce sera

peut-être un peu long. Ce n'est pas un petit roman que je vais vous débiter, messieurs, mais une page d'histoire, vraie que je vais vous raconter.

— Parlez, parlez !

On s'assit, le marin seul resta debout.

XXIII

SOSTHÈNE LANDRY

Au bout d'un instant, voyant ses auditeurs disposés, à l'écouter, la grosse voix du marin retentit au milieu d'un profond silence.

— Messieurs, dit-il, je dois d'abord vous dire mon nom : je me nomme Antoine-Sosthène Landry.

— Landry ! fit Jacques Grandin.

— Oui, mon lieutenant, je suis Landry ; vous ne me reconnaissez pas, et pour cause ; mais c'est bien moi, Sosthène Landry, ex-lieutenant des francs-tireurs des bois du capitaine Lagarde, moi que vous avez vu à la ferme des Ayrelles et que vous avez rencontré dans une rue d'Orléans. Le même jour que vous, mon lieutenant, j'ai été décoré…

Et, relevant le large revers de sa veste de marin, Landry laissa voir la croix de la Légion d'honneur attachée à son ruban rouge.

Il reprit :

— Je suis né au Havre le 25 avril 1833. En 1848, j'étais depuis dix-huit mois mousse à bord du *Téméraire*. Je ne vous raconterai point le naufrage de ce navire marchand ; on peut lire le récit de cette catastrophe dans tous les journaux de l'époque.

» Nous venions de Batavia et nous nous dirigions vers la France. Le cap de Bonne-Espérance était doublé et nous voguions en plein océan Atlantique, à une dizaine de lieues des

côtes de l'Afrique équatoriale, lorsque nous fûmes subitement assaillis par l'effroyable tempête qui jeta le bâtiment sur une chaîne de récifs. Ouvert d'un seul coup dans toute sa longueur, on n'eut pas le temps de recourir aux moyens ordinaires de sauvetage. À peine avais-je eu le temps, moi, de joindre mes mains et de jeter en pleurant ce cri : "Adieu, ma mère !"

» Le navire avait coulé et tous les hommes de l'équipage se débattaient au milieu des flots écumants, cherchant encore à échapper à la mort.

» Bon nageur, je luttai pendant un instant ; mais les forces me manquèrent ; mes membres s'engourdissaient, j'allais être submergé, lorsque, tout près de moi, une voix me cria :

» — Courage, courage ! »

» Cela me ranima un peu et j'usai ce qui me restait de force dans un dernier effort. Je ne pouvais plus lutter contre le terrible élément ; je me laissais couler lorsque je me sentis saisir par une main puissante. "Pense à Dieu et à ceux que tu aimes !" me dit mon compagnon.

» Ranimé de nouveau, je m'accrochai d'une main au vêtement de l'homme qui nageait avec une vigueur merveilleuse, et, pour le moins fatiguer, je me soutins à son côté en nageant de mon bras libre. Souvent culbutés par les vagues, deux fois je lâchai prise ; mais, ayant juré de me sauver avec lui, si la chose n'était pas impossible, l'intrépide nageur me ressaisit.

» Mais qu'espérait-il ? De qui attendait-il du secours ?

» De Dieu, m'a-t-il dit plus tard.

» La Providence divine veillait sur nous.

» Tout à coup, une lame nous enleva sur sa crête et nous jeta sur un corps dur dans lequel, au bout d'un instant, nous reconnûmes un radeau.

» Oui, messieurs, un véritable radeau, construit un mois peut-être auparavant par des marins en détresse et abandonné en pleine mer.

» Mon compagnon poussa un cri de joie suprême, puis il me prit dans ses bras et m'embrassa.

» Au bout de quelques heures, la tempête se calma peu à peu et la mer devint moins terrible.

» Le jour succéda à la nuit sombre ; alors, dans l'homme à qui je devais la vie et que je croyais être un matelot du ***Téméraire,*** je reconnus le passager qui s'était embarqué sur notre navire à Batavia.

» — Comment t'appelles-tu ? me demanda-t-il.

» — Sosthène Landry.

» — Landry, mon ami, remercions Dieu qui nous a miraculeusement sauvés ; remercions-le, car il achèvera son œuvre : nous reverrons ceux que nous aimons.

» Tous deux à genoux, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel, nous fîmes notre prière.

» Nous avions encore au-dessus de nos têtes de grands nuages noirs ; toutefois, le soleil se montrait de temps à autre.

» Après avoir longtemps examiné la direction que suivaient les nuages et consulté une petite boussole qu'il avait dans sa poche, mon compagnon me dit :

» — La tempête ne nous a pas considérablement éloignés de notre route ; si je ne me trompe, nous ne devons pas être loin de la côte africaine. »

» Il ne se trompait pas, en effet, car, une heure plus tard, la terre était en vue.

» Poussé vers la côte par le courant de la marée montante, notre radeau alla échouer sur le sable. Le lieu était désert. Nous ignorions absolument où nous nous trouvions ; assurément sur la terre d'Afrique ; mais sur quelle côte ? Nous sûmes plus tard que la mer nous avait jetés sur la côte des Esclaves.

» Nous mangeâmes des coquillages pour apaiser notre faim et, étendus sur le sable, nous fîmes sécher nos vêtements.

» La soif se fit sentir. Nous nous enfonçâmes dans les terres et, après deux ou trois heures de marche, nous eûmes la joie de rencontrer un petit cours d'eau. Nous nous désaltérâmes avec délices ; nous fîmes notre repas du soir, composé de fruits trouvés sur notre chemin, puis, la nuit approchant, nous nous couchâmes au pied d'un magnifique palmier pour dormir et nous remettre de nos fatigues.

» Le lendemain, aussitôt le jour venu, nous nous remîmes en marche, remontant le cours de la rivière. Nous avions hâte de sortir du désert, de rencontrer des êtres humains, blancs ou nègres, de nous trouver enfin dans un lieu habité. Mais cette journée et la suivante se passèrent sans que rien nous eût fait soupçonner le voisinage d'un pays habité. Le troisième jour, nous continuâmes notre marche en avant dans les terres. Dans l'après-midi, comme nous nous reposions à

l'ombre, la chaleur étant étouffante, un bruit de voix arriva soudain à nos oreilles.

» — Des hommes ! s'écria M. Paul. »

» Il m'avait dit qu'il s'appelait ainsi.

» Nous nous dressâmes debout. Une troupe de deux ou trois cents nègres, armés de piques, de massues, quelques-uns de vieux fusils à pierre, n'étaient qu'à une faible distance de nous.

» — Ce sont des sauvages ! » murmura M. Paul, ayant l'inquiétude peinte sur son visage.

» Les nègres, – c'étaient des Achantis, – nous aperçurent et nous entourèrent en poussant toutes sortes de cris et d'exclamations. Nous nous attendions à être massacrés. Mais ces redoutables sauvages ne sont pas toujours cruels et sanguinaires.

» Ils s'emparèrent de nous sans nous faire aucun mal et nous emmenèrent prisonniers dans leur pays.

» Notre captivité fut dure, très dure dans les premiers temps. Devenus esclaves, on nous forçait à des travaux au-dessus de nos forces ; souvent on nous maltraitait, et nous devions vivre presque exclusivement d'une sorte d'escargot desséché, qui est la base de la nourriture chez les Achantis.

» Cependant, M. Paul ayant appris rapidement la langue du pays, nos maîtres, étonnés, commencèrent à se montrer plus doux. Bientôt, par son grand air, sa douceur, sa grandeur d'âme, les conseils qu'il donnait, les travaux ingénieux qu'il exécutait, M. Paul imposa le respect et l'admiration aux Achantis.

» Le roi Quakou-Dah entendit parler de nous et demanda que nous lui fussions donnés. Nos maîtres ne pouvaient rien refuser à Quakou-Dah ; nous fûmes conduits à Comassie, capitale du royaume, et présentés au roi.

» Ce prince noir nous accueillit avec bonté, et, après avoir causé pendant plus d'une heure avec M. Paul, il fut tellement enchanté, qu'il nous déclara que nous n'étions plus esclaves ; mais qu'il nous garderait dans ses États, près de sa personne, pour apprendre avec M. Paul à gouverner son peuple, comme les rois d'Europe gouvernent leurs sujets.

» M. Paul devint ainsi le conseiller du roi Quakou-Dah, fonction à peu près équivalente à celle de premier ministre.

» Quant à moi, messieurs, je restai également à la cour du roi, attaché à la personne de M. Paul, qui me conféra, en souriant tristement, le titre de secrétaire intime de M. le conseiller.

» Conseiller ! M. Paul l'était réellement, car Quakou-Dah ne faisait plus rien sans l'avoir d'abord consulté. Ses avis étaient écoutés avec déférence et presque toujours suivis. Maintes fois la douce et persuasive parole de M. Paul arrêta des actes de barbarie et empêcha de sauvages hécatombes humaines.

» Nous espérions – je dis "nous" quand je devrais dire "M. Paul", car moi je n'étais rien, – que pour prix des services rendus, qu'en récompense de l'instruction donnée aux fils du roi par son conseiller, Quakou-Dah nous rendrait la liberté, en nous faisant conduire à la frontière sud de son royaume.

» De là, en traversant le pays des peuplades placées sous le protectorat de l'Angleterre, nous pouvions facilement, sans

danger, en moins de quinze jours, arriver à Cape-Coast, qui est la capitale des possessions anglaises à la Côte d'Or.

» Malheureusement, le roi ne voulut jamais comprendre les raisons que M. Paul faisait valoir pour quitter l'Achanti. Il n'admettait pas que nous pussions avoir le désir de revoir la France quand nous avions le bonheur de vivre à Comassie, près de sa royale personne ; il n'admettait pas non plus qu'il pût y avoir dans notre cœur d'autre affection que celle que nous lui devions.

» Souverain absolu, despote et tyrannique, et bien qu'il nous eût affranchis, Quakou-Dah, comme vous le voyez, ne cessait pas de nous considérer comme ses esclaves. Convaincus qu'il ne nous rendrait jamais la liberté, un jour, dans la sixième année de notre captivité, nous tentâmes de nous échapper. Mais, à trois heures de marche de Comassie, nous fûmes arrêtés et ramenés triomphalement dans la capitale. Il paraît que nous avions commis un grand crime, car aussitôt les chefs s'assemblèrent sous la présidence du roi pour nous juger. Nous fûmes condamnés à mort.

» Mais Quakou-Dah avait de l'amitié pour son conseiller ; il nous fit grâce, à condition que nous ne ferions plus aucune tentative pour quitter ses États. On ne jugea pas que la menace de mort en cas de récidive était suffisante pour nous retenir à Comassie ; à partir de ce jour, nous fûmes gardés à vue, nuit et jour, par vingt guerriers armés jusqu'aux dents.

» De nouvelles années s'écoulèrent et d'autres encore. Nous pensions continuellement à notre chère France, à ceux que nous aimions et qui, nous croyant morts, ne nous attendaient plus !

» Mais pouvions-nous espérer encore revoir la patrie ? Parviendrions-nous un jour à reconquérir notre liberté ?

» Hélas ! c'était bien douteux.

» Mais on a beau souffrir, être malheureux, on ne désespère jamais.

» Cependant je voyais souvent M. Paul, mon maître et mon ami, en proie à un sombre découragement.

» Quand il pleurait, je pleurais avec lui.

» Alors, par la pensée, nous nous transportions en France. Je lui parlais de ma mère qui, devenue veuve quand je n'avais encore que trois ans, m'avait élevé avec tant de peine. Lui, à son tour, avec des larmes dans la voix et des sanglots dans la poitrine, me parlait de sa femme, de sa chère Lucy, et d'un enfant qu'elle avait mis au monde, un enfant qu'il n'avait pas eu le bonheur de voir, qu'il ne verrait probablement jamais.

» C'est dans une de nos causeries intimes que M. Paul me raconta son histoire ; j'appris ainsi que l'homme à qui je devais la vie, dont je partageais la captivité, portait un des grands et beaux noms de France, qu'il s'appelait le marquis Paul de Chamarande. »

Le baron de Simaise s'agita sur son siège avec un malaise visible.

— C'est un conte à dormir debout, dit-il en haussant les épaules, mais d'une voix qui trahissait le plus grand trouble.

— Écoutez, mon père, écoutez, lui dit Raoul d'une voix ferme et pleine d'autorité.

Landry reprit la parole.

— Je vais abréger, messieurs, afin de ne pas trop abuser de votre attention, dit-il.

» Le roi Quakou-Dah mourut. Avant de mourir, pris de pitié sans doute pour notre malheureux sort, il avait fait promettre à son fils, son successeur, de nous rendre la liberté. Cependant, ce ne fut que l'année suivante que le nouveau roi nous permit enfin de quitter Comassie et de nous diriger vers la Côte d'Or.

» Nous arrivâmes à Cape-Coast, où nous fûmes reçus à bras ouverts par les Anglais. On nous donna du linge, des vêtements et de l'argent. Après un séjour d'une semaine à Cape-Coast, nous nous embarquâmes pour l'Angleterre.

» Nous ne fîmes que toucher terre à Portsmouth. Un navire français, prêt à partir pour le Havre, nous reçut à son bord. Il y avait avec nous six autres passagers, parmi lesquels se trouvait le célèbre banquier d'Amsterdam, M. Van Ossen. En entendant nommer le banquier, le regard de M. le marquis s'illumina. Il se rapprocha de M. Van Ossen et se fit connaître.

» Le banquier resta un instant sans voix, pétrifié de surprise.

» Enfin, il laissa échapper une exclamation et tendit sa main à M. le marquis.

» Ils s'assirent et causèrent en hollandais pendant au moins deux heures.

» M. Van Ossen dut apprendre à mon maître des choses bien étranges, bien terribles, car M. le marquis était affreusement pâle ; il tremblait de tous ses membres, et à un moment je vis des larmes jaillir de ses yeux.

» Nous arrivâmes au Havre. C'était le 22 mai 1869. Nous avions enfin les pieds sur le sol français, après plus de vingt ans de captivité ou d'esclavage.

» Je courus à la maison où habitait ma mère. Plus de mère ! Elle était morte depuis cinq ans.

» M. le marquis, qui m'avait accompagné, me dit alors :

» — Landry, le malheur nous a unis ; il a fait de toi mon ami, mon frère ! Le malheur, quand il s'attache à l'homme, ne le quitte plus ; il continue à nous poursuivre l'un et l'autre… Tu revenais en France joyeux, croyant retrouver ta vieille mère, ta mère n'est plus. Moi, je revenais en France, le cœur plein d'espoir, croyant y retrouver deux êtres adorés ; ils ont disparu et nul ne sait ce qu'ils sont devenus. J'avais en France une fortune, on me l'a prise.

» "Mais j'en ai une autre en Hollande ; elle me servira, car j'en aurai besoin.

» "Landry, nous sommes unis par le malheur ; si tu le veux, tu ne me quitteras plus. »

» — Je n'ai plus que vous à aimer, monsieur le marquis ! m'écriai-je. »

» Il me prit la main et me dit :

» — Pour toi seul, Landry, je suis toujours le marquis de Chamarande. À partir de ce jour, pour des raisons que tu connaîtras plus tard, je prends un autre nom. Je vais agir, mais dans l'ombre, en me cachant. Jusqu'à nouvel ordre, Landry, toi seul et M. Van Ossen devez savoir qui je suis. Viens, Landry, viens ! ajouta-t-il. »

» Nous nous dirigeâmes vers la gare, où nous arrivâmes quelques minutes avant le départ du train pour Paris.

» Messieurs, acheva Landry, vous m'avez demandé de vous donner des preuves que le marquis Paul de Chamarande n'a pas péri dans le naufrage du *Téméraire :* ces preuves, vous les avez maintenant. »

Le baron de Simaise se dressa debout, essayant encore de payer d'audace.

— Des preuves, cela ? fit-il avec un dédain superbe, allons donc !… Nous venons tout simplement d'entendre raconter des choses ridicules, insensées !… Ah ! par exemple, il faut le reconnaître, ce conte à amuser les enfants fait honneur à l'imagination de celui qui l'a inventé.

— Monsieur Sosthène Landry, dit le comte de Maurienne, nous avons écouté, vous avez dû le voir, avec la plus grande attention ; mais nous ne sommes pas encore convaincus.

» Si le marquis de Chamarande existe, pourquoi se cache-t-il ? Pourquoi ne se montre-t-il pas ?

— Oui, oui, s'écria le baron qui, se sentant soutenu, redoublait d'audace, pourquoi se cache-t-il ? Où est-il, votre marquis de Chamarande, que vous ressuscitez si facilement, où est-il ? Allons, qu'il se montre, je l'attends !

Le baron avait à peine achevé de parler, qu'une des portes latérales du salon s'ouvrit brusquement, toute grande, et le marquis de Chamarande parut sur le seuil.

— Me voilà ! prononça-t-il d'une voix vibrante.

Un « oh ! » accentué s'échappa de toutes les poitrines.

On s'était levé, mais on restait immobile, les pieds comme cloués au parquet, les yeux fixés, sur le marquis, dans lequel tous, sauf le baron, reconnaissaient M. Lagarde.

Le marquis marcha lentement vers son frère.

Celui-ci poussa un cri rauque et recula épouvanté, la face convulsée, livide. Il avait le regard d'un fou, il tremblait, ; ses dents claquaient ; cette fois, il était terrifié ; il avait peur, le misérable !

Le marquis paraissait très calme, mais il y avait du feu dans ses yeux.

Il s'arrêta devant le baron, les bras croisés sur sa poitrine.

— Monsieur le baron de Simaise, dit-il, vous m'attendiez, me voici ; mais je ne vois point dans votre, regard la joie qui devrait l'animer en me revoyant après une si longue absence… Est-ce que monsieur le baron de Simaise ne reconnaît pas le marquis Paul de Chamarande, son frère ?

» Allons, monsieur le baron, relevez la tête et osez me regarder, en face !

» Quand je vous ai quitté, il y a de cela vingt-cinq ans, je vous ai confié ce que j'avais de plus cher, de plus précieux au monde : ma femme, la marquise de Chamarande. Vous m'avez promis de veiller sur elle et l'enfant qu'elle allait mettre au monde ; vous m'avez promis de la protéger, de la servir, de la respecter, de l'aimer… Eh bien, je viens vous demander comment vous avez rempli votre mission, comment vous avez compris votre devoir.

» Baron de Simaise, qu'avez-vous fait de ma fortune ? Baron de Simaise, qu'avez-vous fait de ma femme et de mon enfant ? Assassin de Charles Chevry, Caïn, qu'as-tu fait de ta sœur ?

Le baron laissa échapper un nouveau cri étranglé, cacha sa figure dans ses mains et se courba comme écrasé.

Le marquis le saisit à l'épaule et le força à se redresser.

— Regarde, lui cria-t-il d'une voix stridente, regarde ! Ah ! tu ne peux plus nier tes crimes ! Voilà deux de tes victimes !… Regarde, regarde !

Lucy venait d'entrer, pâle, chancelante, et elle s'appuyait sur le bras de son fils.

Le baron la vit comme à travers un nuage de sang. C'en était trop. Il était arrivé au paroxysme de l'épouvante. À l'égarement de ses yeux, aux contractions nerveuses de ses traits, on put croire un instant qu'il allait perdre la raison ou tomber foudroyé aux pieds de son frère. On se trompait. La force lui revint, puisée dans son épouvante même ; il se dégagea de l'étreinte du marquis, qui le tenait encore, se redressa plein d'audace et de haine en face de ses victimes, comme le mauvais ange devant Dieu après sa déchéance, s'élança d'un bond vers la porte et s'enfuit.

On voulait courir après lui et le faire arrêter par les domestiques.

— Non, non, dit le marquis, laissez-le ; il appartient à la justice de Dieu.

Raoul avait gagné la porte. Blanc comme un suaire, le regard sillonné d'éclairs, il jeta dans le salon ces mots :

— Les victimes seront vengées !

Et, à son tour, il disparut.

FIN DE LA CINQUIÈME PARTIE.

SIXIÈME PARTIE

TOUT POUR L'HONNEUR

I

LA COMTESSE CARINI.

Bien qu'il n'eût pas l'esprit inventif ni l'envergure pour le mal de son ancien maître Blaireau, Carini était loin d'être une médiocrité dans cette armée de criminels, qui tient garnison dans toutes les grandes villes, dans Paris particulièrement, et qui se recrute dans les cinq parties du monde.

Alors que Carini n'était qu'un lieutenant de Blaireau, dans la bande de coquins organisée et dirigée par ce maître scélérat, l'Italien, en raison de sa réserve excessive sur les choses de son passé, n'avait pas la confiance de ses collègues. Tout bandit est doublé d'un dénonciateur. Un scélérat veut toujours tenir ses complices dans sa dépendance par la possession de quelque secret important, afin de pouvoir se garantir contre des insinuations nées de la rancune ou de la colère.

Le mal ne vit que par le mal, ne vit que pour le mal ; un vice ne marche jamais seul. Ainsi le veut la règle immuable du monde sur tous les échelons de l'échelle sociale.

Dans le monde des coquins, qu'il s'agisse de financiers véreux ou de coupe-jarrets, le complice dont on ne sait rien est suspect ; on se garde de lui comme d'un gendarme ou d'un espion.

Carini ne parlant pas, ne laissant rien deviner de son passé, était considéré par ses compagnons comme dangereux.

Circonstance particulière : Carini était avare.

Un voleur avare, c'est chose rare !

Ce qu'on dérobe aux autres en vertu de la loi du plus fort ou du plus rusé, ce qui est la même chose, tient d'autant moins aux mains qu'on s'en est emparé plus facilement. On peut remarquer que ceux qui font les meilleurs coups sont toujours les plus prodigues et les moins prévoyants.

Et ceci se trouve complètement résumé dans ce vieux proverbe gaulois :

« Le bien mal acquis ne profite jamais. »

S'il y a une exception, elle est en faveur des usuriers.

Carini n'était pas un débauché ; il ne prenait part à aucune orgie. On ne lui connaissait pas de maîtresse sérieuse.

Carini ne buvait pas.

Carini ne jouait pas.

Carini ne s'emportait jamais et ne cherchait querelle à personne.

Carini, en un mot, était, dans son genre, une espèce de petit saint.

En tout, il procédait lentement, méthodiquement, n'abandonnant rien au hasard, ce qui lui évitait bien des échecs. Une affaire menée et conduite par lui pouvait être considérée comme une affaire sûre.

Autant Blaireau s'occupait à ne compromettre personne, pas plus ceux qui le servaient que ceux qui réclamaient ses services, autant Carini, au contraire, prenait ses mesures pour enserrer les uns et les autres, afin qu'ils fussent entièrement à

sa merci. C'était là sa force et il ne se gênait pas pour en abuser, mais doucement, sans scandale.

Une seule personne, une femme, exerçait sur l'Italien une influence sérieuse. C'était la comtesse Carini.

On la disait sa femme, sa femme légitime.

Pourtant, à quelques mots échappés des lèvres de l'Italien dans un instant de dépit, on avait pu supposer que le lien qui les unissait n'était pas indissoluble, et surtout qu'il n'était pas absolument volontaire.

Là était le secret de la vie de Carini. Aussi avait-on beaucoup cherché à le pénétrer. Mais les curieux n'avaient pu que se livrer à des suppositions.

On voyait peu la comtesse Carini.

Elle n'habitait pas avec son mari. Quand les deux époux voulaient se parler, – et il était rare que ce fût la femme qui en eût le désir, – la rencontre avait lieu, invariablement, chez la comtesse, qui demeurait dans une maison adossée à celle où habitait son mari. Ce voisinage d'appartements était ignoré des personnes qui connaissaient l'Italien. Blaireau lui-même n'en avait jamais eu connaissance.

Dans la maison de la signora Carini il n'y avait que trois locataires, un à chaque étage. Les deux habitations communiquaient ensemble par un passage secret ménagé dans l'intérieur d'un gros mur mitoyen, et fermé par deux portes pareilles à des portes d'armoires. Ces portes, ouvertes, laissaient voir des portemanteaux garnis d'effets d'habillement de femme du côté de la comtesse Carini, d'homme du côté de l'Italien.

Afin d'enlever toute idée de fraude, les fonds de ces armoires étaient faits de chêne massif très épais, de sorte qu'en frappant sur le bois il ne sonnait point le creux.

Une circonstance particulière à noter : l'issue qui s'ouvrait chez la comtesse était gardée et défendue par un fort verrou de sûreté, habilement dissimulé dans la boiserie, quand l'autre n'était aucunement garantie contre une surprise.

De cela on peut admettre que le comte autorisait sa femme à lui rendre visite à toute heure, même sans le prévenir ; mais que celle-ci n'accordait point le même privilège à son mari.

C'était, on le voit, un singulier ménage que celui de ces deux époux. Certes, la curiosité de leurs amis eût été grandement surexcitée, s'ils avaient pu voir derrière le rideau.

Après son entrevue avec le baron de Simaise, Carini était rentré chez lui immédiatement. Il s'enferma soigneusement dans sa chambre, ouvrit la porte du passage secret, puis fit sonner un timbre qui, au moyen d'un tube acoustique, correspondait avec la chambre de la comtesse.

Celle-ci, pelotonnée dans un fauteuil, semblait plongée dans une méditation profonde.

La vibration métallique, très faible du reste, la fit sursauter. Était-elle là, dans sa chambre, attendant ce signal ? On eût pu le croire, car elle ne parut nullement étonnée.

Elle se leva, traversa la chambre, écarta une tapisserie et ouvrit la fameuse armoire. Elle dérangea un vêtement, démasquant un panneau de la boiserie, tira le verrou invisible, fit

glisser dans des rainures la pièce de chêne et ouvrit ainsi son appartement à Carini.

L'Italien entra silencieux.

Il était pâle et paraissait agité. Ce n'était guère dans ses habitudes, car sa principale qualité était de garder toujours son impassibilité.

Dès que Carini fut dans la chambre, la comtesse referma l'entrée du passage, puis l'armoire, remit la tapisserie en place, et, sans avoir prononcé une parole, elle alla se rasseoir dans son fauteuil. Alors elle fit signe à son mari de prendre un siège.

Elle agissait tranquillement, avec des mouvements automatiques. On aurait dit une statue articulée et se mouvant au moyen de ressorts.

Cette femme pouvait avoir trente-cinq ou trente-six ans. Elle avait dû être fort belle, car elle l'était encore. On aurait pu lui dire, sans songer à la flatter, qu'elle n'avait que vingt-cinq ans.

C'était la fleur à peine épanouie qui a gardé la fraîcheur du bouton et le parfum de la première éclosion.

Carini la contemplait avec ardeur. Ses regards exprimaient une admiration enthousiaste. L'amour, avec tous les désirs et tous les enivrements de la pensée, se lisait sur son visage.

On devinait dans ce vieillard, près de cette femme, une volonté domptée, un cœur asservi ; mais aussi et en même temps des appétits sensuels insatiables et toujours inassouvis.

C’est qu’entre Carini et la comtesse il y avait quelque chose, et ce quelque chose élevait entre eux une barrière infranchissable. La passion de l’Italien l’avait fait l’esclave de la comtesse. Tant pis pour lui s’il avait des désirs, il n’était donné satisfaction à aucun. On pourrait comparer ce que Carini éprouvait au supplice de Tantale.

La femme restait immobile sur son siège, ne paraissant point se douter de la contemplation muette et extatique dont elle était l’objet.

Elle était de haute taille, ni maigre, ni grosse, mais d’un embonpoint qui lui allait à ravir. Elle portait fièrement sa belle tête couronnée d’un diadème de cheveux de cette couleur d’or rutilant, si recherchée chez les patriciennes au temps où vivait le Titien. Les traits étaient réguliers, mais durs dans leurs lignes.

L’œil bleu faïence était grand, ombragé de longs cils blonds, soyeux, qui, lorsque la paupière se baissait, ressemblaient à une frange d’or tressée par la main d’une fée.

L’allure était parfaitement en harmonie avec les traits du visage. Le geste impérieux complétait ce que le pli des lèvres avait de hautain et de dédaigneux.

Mais à ces révélations de l’instinct aristocratique s’alliait parfois quelque chose de vulgaire, nous pouvons même dire de « canaille », qui saisissait d’une façon étrange et faisait éprouver une déception navrante.

— Le droit de venir ici sans que vous m’ouvriez cette porte, me sera-t-il donc toujours refusé ? demanda Carini d’une voix amère, après quelques minutes de silence.

La jeune femme eut un mouvement d’impatience.

— Guilio, répondit-elle, prenant un air étonné, pourquoi cette question à laquelle j'ai déjà tant de fois répondu ? Vous savez bien que mes résolutions sont inébranlables. N'oubliez pas nos conventions. Nous avons conclu un marché, bornons-nous-en à ses conditions.

— Ma cara mia Carlotta !

La jeune femme fronça les sourcils et elle se redressa hautaine.

— Mon cher, dit-elle durement, nous ne sommes pas ici à Batavia et je ne suis pas votre chère amie Charlotte. Nous sommes en France, et je suis la comtesse Carini. Si vous n'avez désiré me voir que pour m'appeler votre cara mia Carlotta, vous pouvez vous retirer.

Carini essaya de soutenir le regard méprisant de la jeune femme ; mais impossible, il dut baisser la tête.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle ironiquement, n'avez-vous pas pour vous consoler M^lle^ Caro ?

— Oh ! Charlotte, Charlotte ! Vous savez bien que la maison de cette fille n'est pour moi qu'une souricière.

— Dont M^lle^ Caro est le morceau de chair appétissant.

— Je vous répète, je vous jure que cette fille ne m'est rien.

— Heu, heu !

— C'est là que je vais aux renseignements.

— Sur ceux que vous obligez en votre qualité d'usurier.

— Non, comme banquier.

— Qui escompte à cinquante pour cent.

Il poussa un soupir et prit une attitude d'esclave soumis.

— À la bonne heure, fit-elle ; vous voilà comme vous devez toujours être, monsieur le comte, quand vous me faites l'honneur de venir chez moi.

— Ne m'appelez pas comte ici, Charlotte, répliqua Carini avec un accent singulier.

— Pourquoi donc ? Ce titre n'est-il pas le vôtre ?… Enfin, puisque vous semblez n'y pas tenir, je m'abstiendrai de vous le donner.

— Merci.

— Maintenant, puis-je vous demander ce qui vous amène ? Car je suppose que vous avez quelque chose d'intéressant à me dire.

— Je crois que, cette fois, je tiens la fortune.

— Hein ! fit Charlotte souriant et d'un ton moqueur, est-ce que vous ne vous trouvez pas suffisamment riche ? Ah ! çà, combien vous faut-il donc de millions ?

Les yeux de Carini étincelèrent.

— Tous les millions du monde, répondit-il… pour les mettre à vos pieds. Ah ! vous le savez bien que c'est pour vous, pour vous seule que je voudrais posséder un royaume.

— Encore une déclaration de votre amour insensé !

— Encore et toujours Charlotte, puisque le but de ma vie est de vous plaire, de vous aimer.

— Guilio, vous ne voulez tenir aucun compte de mes avertissements ; eh bien, une fois encore, et ce sera la dernière, je vais vous rappeler ce que nous sommes, vous et moi, ce que nous avons fait, vous et moi, ou plutôt vous, vous seul… Car c'est vous, c'est toi, Adriano, qui as tout fait.

» Ah ! si j'avais su… je ne serais pas ici, enchaînée, et jamais vous ne m'auriez touché le bout du doigt.

Ce nom d'Adriano fit tressaillir Carini et sa physionomie exprima la terreur.

La jeune femme eut un sourire de mépris.

— N'aie pas peur, reprit-elle, nous sommes seuls et personne ne peut nous entendre.

— Non, Charlotte, non, ne revenons pas sur le passé ; il est trop sombre… Assez, assez !

— Trop sombre, le passé !… tu as voulu dire trop rouge !

— Assez, assez ! te dis-je. Parlons du présent, de l'avenir, Charlotte, je tiens un filon d'or : dix millions, peut-être davantage… Comprends-tu ? Dix millions !…

— Combien te faudra-t-il tuer d'hommes et de femmes pour une telle somme ?

— Personne.

Charlotte haussa les épaules.

— Il s'agit d'éloigner, de cacher pour quelque temps une femme, une jeune fille.

— Ah ! toujours le système de Blaireau, ton maître : la séquestration, la torture…

— Dix millions !

— Et que m'importent tes millions ?

— Tu n'as pas toujours dit cela.

— C'est vrai. Mais alors j'avais ma nièce adorée. Ah ! oui, je l'aimais, cette enfant, puisque c'est pour elle que je me suis donnée à toi.

— Et maintenant, que tu n'as plus ta nièce à aimer…

— Maintenant, je hais !

— Eh bien, Charlotte, les millions que je veux avoir pour toi, tu pourras les employer à satisfaire ta haine.

Charlotte enveloppa l'Italien d'un regard tellement chargé d'éclairs que celui-ci, qui s'était approché d'elle, se recula involontairement.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Carini reprit son impassibilité habituelle.

Le regard de la comtesse s'était éteint.

Elle passa sa main sur son front, comme pour chasser de son cerveau une pensée douloureuse ou terrible, et, plus calme, elle, reprit :

— Vous avez raison, laissons le passé. Voyons, de quoi s'agit-il et pourquoi venez-vous me parler de cette affaire, à moi, qui ne veux plus, je vous l'ai signifié, être mêlée à vos ténébreuses entreprises ?

— Celle-ci sera la dernière, Charlotte, je vous le jure. Comme je viens de vous le dire, il s'agit de faire disparaître, temporairement, une jeune fille.

— Et vous avez besoin de moi ?

— Oui.

— Un piège à tendre ; mais je refuse.

— Non, Charlotte, pas de piège. Vous auriez tout simplement à accompagner avec Caracole cette jeune fille, qui sera enlevée dans quelques jours.

— Quel âge a-t-elle votre jeune fille ?

— Une vingtaine d'années.

— Elle appartient sans doute à une famille riche ?

— Oui.

— Du grand monde ?

— Oui.

— Vous l'appelez ?

— Henriette de Simaise.

En entendant ce nom, l'Italienne se dressa tout d'une pièce, comme soulevée par un ressort puissant.

— Vous avez dit ? fit-elle d'une voie sourde.

— Henriette de Simaise.

— La fille de la baronne de Simaise, séparée depuis de longues années d'avec son mari ?

— Oui. Est-ce que vous connaissez la baronne ?

— La grand'mère de cette jeune fille a été marquise de Chamarande ; elle est devenue baronne de Simaise en

épousant en secondes noces le père du baron de Simaise d'aujourd'hui.

— Oui, oui, tout cela est exact. Mais pourquoi me dire tout cela ? Comment se fait-il que vous connaissiez tout ce monde ?

— Je n'ai pas à répondre à vos questions, fit la jeune femme avec hauteur ; mais voici ce que j'ai à vous dire : "Je vous défends, vous entendez bien, je vous défends de toucher à un cheveu de la tête de M^lle^ Henriette de Simaise."

Carini était stupéfié.

Soudain ses yeux s'enflammèrent.

— Pourquoi cela ? s'écria-t-il d'une voix qui trahissait sa colère contenue.

— Parce que les Simaise sont parents de M. le marquis de Chamarande.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous ? Vous n'êtes pas une Chamarande, je suppose.

— Je ne suis pas une Chamarande ; mais le marquis de Chamarande était le neveu de M. Philippe de Villiers, qui a sauvé la vie à ma sœur, qui a été son bienfaiteur et le mien.

— Mais…

— Pauvre Juanita, elle est morte désespérée, repoussée par l'homme qu'elle aimait.

— Calmez-vous !

— Que je me calme, quand je songe à ce malheur, à ce crime !… Car c'est un crime qui a été commis !… On a

calomnié ma sœur, et son amant, qui allait l'épouser, reconnaître la petite Carlotta, l'a chassée, chassée comme une misérable !

» Et Juanita est morte en me laissant sa fille, dont je suis devenue la mère. Je l'adorais, ma petite Carlotta, j'avais reporté sur elle toute ma tendresse pour ma sœur ; elle était ma joie, mon amour. Et on me l'a prise, on me l'a volée !… Et, tenez, il y a des instants où je me demande si ce n'est pas vous qui avez commis cette infamie !

— Oh ! Charlotte, pourriez-vous admettre ?…

— Si je croyais cela, Guilio, je vous aurais déjà tué ou livré à la justice.

Carini devint blême.

— Voyons, voyons, dit-il en se remettant promptement, revenons à ce que je vous disais tout à l'heure. Pourquoi cette défense ridicule que vous me faites au sujet de M^lle^ de Simaise ? Veuillez m'expliquer…

— Je ne veux pas que vous touchiez à cette jeune fille. Je n'ai pas autre chose à vous dire.

— Pourtant, vous pourriez me donner une raison ; vous savez que je ne demande qu'à faire ce que vous désirez.

— Eh bien, puisqu'il vous faut une raison encore, en voici une :

» Celle qui était autrefois M^lle^ de Vaucourt, celle qui est aujourd'hui la baronne de Simaise est…

— Eh bien, achevez.

— Non, vous ne comprendriez pas. Seulement souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Et, maintenant, allez-vous-en. Oui, tout de suite, allez-vous-en.

Elle alla ouvrir la porte secrète.

— Sortez, reprit-elle d'un ton impérieux, sortez, sortez vite, vous me faites horreur !

Carini essaya de protester, mais il était dominé.

La rage au cœur, l'esclave dompté franchit le seuil de la porte secrète, qui se referma aussitôt sur lui comme le couvercle d'une bière sur un cadavre.

II

ADRIANO ZACHARETTI.

Le récit de ce passé que Charlotte avait voulu faire et que Carini avait refusé d'entendre, en manifestant une répulsion voisine de la terreur, nous allons, sans plus tarder, le faire connaître au lecteur.

Le nom véritable du personnage qui était devenu, après Blaireau, le confident et le complice du baron de Simaise, était Adriano Zacharetti.

Il était né en Sicile, de parents inconnus, qui l'avaient abandonné sur les marches d'une église.

Deux braves cœurs, qui se désolaient de n'avoir pas un enfant à aimer et à qui laisser leur petit bien, l'avaient recueilli et élevé par charité.

— Femme, avait dit le mari, voilà un bambino que le ciel nous envoie, veux-tu qu'il soit à nous ?

— Bénie soit la Madone, avait répondu la femme, il sera notre fils.

Et ils avaient tenu parole.

L'enfant adopté fut traité par les époux Zacharetti comme si la femme l'eût porté neuf mois dans son sein.

Il était charmant, intelligent et les deux époux en raffolaient.

Ils lui firent donner une éducation sérieuse, une instruction solide.

Ayant témoigné le désir d'entrer dans les ordres, il fut placé au séminaire.

Les parents adoptifs, cependant, auraient préféré qu'il se mariât.

— Pourquoi te faire prêtre ? disait la femme. Prends une compagne, Adriano, une brave fille qui t'aimera et que nous aimerons comme nous t'aimons. Elle te donnera de beaux enfants que nous verrons grandir près de nous et qui seront la joie de nos dernières années.

À son tour, l'homme disait :

— Dieu ne commande pas le célibat à tous les humains. La jeunesse est faite pour l'amour, car l'Éternel a dit : "Croissez et multipliez."

— Dieu m'appelle, je veux le servir ! répondait Adriano.

— Qu'il soit donc fait selon sa volonté et la tienne.

D'ailleurs, les Zacharetti étaient fous de leur fils.

Qui pouvait savoir s'il ne deviendrait pas évêque ?

— Je ne lui demande que d'être un bon prêtre, disait la mère.

Pour répondre à tant de tendresse et de sollicitude, Adriano s'enfuit un soir du séminaire, dévalisa ses parents adoptifs et disparut avec une jeune fille qu'il avait séduite.

Peu de temps après, il faisait partie d'une troupe de comédiens ambulants.

Les époux Zacharetti étaient ruinés. Ils moururent de chagrin et de misère.

La jeune fille séduite par le séminariste fut laissée par lui, un jour, sur le pavé, enceinte et sans ressources. Que devint-elle ? Dieu seul le sait. Son séducteur n'entendit plus parler d'elle.

Joli cavalier, insinuant, audacieux, n'ayant aucun scrupule, le séminariste défroqué mena pendant quelques années une vie d'intrigues, d'aventures amoureuses et d'escroqueries de toutes sortes.

Tantôt il vivait aux crochets d'une femme galante sur le retour, tantôt il exploitait la crédulité de jeunes filles dont il trafiquait.

Un matin, il se réveilla en prison.

Il était accusé de trois crimes dont le moins abominable méritait la corde :

Un rapt suivi de viol ;

Un vol à main armée ;

Un meurtre.

Il avait, en effet, enlevé et violé une fillette âgée de moins de seize ans ;

Puis volé, en menaçant de la tuer, la mère de la malheureuse jeune fille ;

Enfin, il avait tué le père, qui défendait sa chère enfant.

Le misérable parvint à s'évader de sa prison, la veille de sa mise en jugement. Alors il s'enrôla dans une bande de brigands que sa perversité précoce avait transportés d'admiration.

Mais, comme il fallait faire continuellement le coup de feu avec les bersaglieri et que, fatalement, le gibet était le seul avenir qui lui fût réservé, il entra en relations avec la police. Il tendit un piège à ses compagnons et il les fit prendre tous, à l'exception d'un seul, par les gendarmes royaux.

C'était une bande détruite.

Quinze brigands furent pendus le même jour.

Adriano reçut pour récompense un sauf-conduit avec l'ordre, en même temps, de quitter la Sicile et de n'y pas rentrer, sous peine de mort.

Il se rendit à Paris, ce pays des aventuriers, où il vécut aux dépens des imbéciles.

Toujours beau, toujours fringant et sachant se composer un extérieur des plus honnêtes, il trouva le moyen, un jour, sur la recommandation d'un vénérable ecclésiastique qu'il avait su tromper, de se faire recevoir chez un noble Vénitien venu à Paris avec sa famille pour y passer quelques mois.

Ce Vénitien était le comte Guilio Carini. Il avait cinquante-cinq ans.

Sa femme, Margarita Carini, née Coralza, avait trente-six ans.

Leona, leur fille, touchait à sa seizième année.

Au bout d'un mois, Adriano vivait dans l'intimité la plus grande avec les Carini. Le comte ne pouvait plus se passer de lui.

La comtesse en était folle… folle d'amour.

D’un tempérament de feu, aux ardeurs terribles, la comtesse Carini avait épousé son mari à peine âgée de dix-huit ans. Le comte avait alors plus du double de l’âge de sa femme.

Sa nature calme et froide contrastait singulièrement avec celle de la comtesse… Cependant les premières années du mariage avaient été assez heureuses, – grâce à la naissance de Leona. Mais peu à peu, devenu maladif, taciturne, le comte ne vit plus dans sa femme qu’une amie.

Il la délaissa, croyant peut-être que l’amour maternel, suffirait à lui seul pour remplir le cœur de Margarita.

La jeune femme supporta d’abord assez tranquillement cette manière de vivre en commun, si peu en rapport avec les exigences de sa nature, puis elle protesta intérieurement. Malheureusement, à mesure qu’elle avançait en âge, ses désirs comprimés devenaient plus ardents.

Dans de telles conditions, l’entrée de Zacharetti dans sa maison ne pouvait être qu’un malheur pour elle.

Elle était toujours belle.

Elle laissa facilement deviner ce qui se passait en elle.

L’Italien n’était pas homme à reculer devant une trahison. D’ailleurs, pour lui, tout était profit dans cette liaison.

Margarita se livra au misérable sans réserve, avec passion, avec frénésie.

Nous l’avons dit, la malheureuse était folle d’amour.

Au moyen âge, on aurait affirmé qu’elle était ensorcelée ou possédée du démon.

Et, pourtant, Margarita était mère ; elle avait près d'elle, pour la protéger, son enfant, sa fille… Mais, hélas ! loin de lui servir d'égide en lui inspirant des réflexions sages, Leona était pour sa mère une cause permanente d'amères et cuisantes douleurs.

Les seize ans de la fille, qui dénonçaient l'âge de la mère, semblaient être pour celle-ci un outrage.

Margarita avait la démence des sens. Elle était jalouse de sa fille. Par moment, elle avait contre son enfant des accès de haine à faire frémir. Si Zacharetti l'eût demandé, elle aurait éloigné Leona de la maison ; si Zacharetti avait seulement remarqué que Leona était jolie, la mère aurait été capable de tuer sa fille.

Il y a de ces passions terribles qui poussent aux crimes les plus épouvantables.

Leona, cependant, se tenait à l'écart autant qu'elle le pouvait ; elle montrait en toutes circonstances une réserve absolue : elle ne sortait pas du respect qu'elle devait à sa mère ; mais, en réalité, elle n'avait de véritable tendresse que pour son père.

Margarita le sentait et s'en irritait, elle accusait l'enfant de dureté de cœur, d'ingratitude. La malheureuse ne comprenait pas que, par instant et sans s'en rendre compte, sa fille protestait contre sa conduite.

Le comte Carini n'était venu à Paris que pour réunir certains papiers indispensables en vue de recueillir un héritage que lui laissait un de ses parents, riche négociant de Batavia.

Ayant enfin entre les mains toutes les pièces qui lui étaient nécessaires, le comte décida qu'on partirait au plus tôt pour l'île de Java.

Alors se manifesta l'affection extraordinaire que le comte avait pour Zacharetti :

— Mon cher Adriano, dit-il à l'aventurier, vos conseils et votre amitié me sont devenus tellement précieux, que je ne puis plus m'en passer.

— Je vous suis très reconnaissant de votre affection, monsieur le comte, et croyez bien que je vous suis entièrement dévoué.

— Prouvez-le-moi.

— Pour cela, que dois-je faire ?

— Nous accompagner à Batavia.

— Moi ! Y pensez-vous ? Et qu'irais-je faire dans cette possession hollandaise où il n'y a que des commerçants !

— Vous serez mon conseil à Batavia comme vous l'êtes à Paris. Au fait, que faites-vous ici ?

— Vous le savez ; j'attends une situation, ma petite fortune ne me permettant pas de vivre de mes rentes exclusivement.

— Eh bien, cette situation que vous attendez, je vous l'offre.

— Vous m'offrez une situation ?

— Oui. Vous serez mon avocat, avec douze mille francs d'honoraires et votre logement chez nous. De plus, à notre

retour en Europe, dans un an, je pense, vous aurez droit à une indemnité égale à vos honoraires de l'année, soit douze mille francs.

Et, comme Zacharetti protestait de son désintéressement, le comte poursuivit chaleureusement :

— En vous offrant de vous remercier des services que pouvez me rendre, je n'entends pas vous traiter comme un salarié ; c'est moi qui serai votre obligé. Je vous déplace, je prends votre temps, je vous fais perdre la situation que vous attendez : n'est-il pas juste que je vous indemnise ?

Le comte se tourna vers sa femme.

— Ma chère amie, lui dit-il, joignez-vous à moi pour décider notre ami à nous accompagner.

La comtesse prit un air réservé et répondit :

— Je ne crois pas avoir une grande influence sur l'esprit de votre ami.

— Vous pouvez dire notre ami, Margarita, car Adriano nous est dévoué à tous ; n'est-ce pas mon cher ?

— Certes ! Et madame la comtesse ne voudrait pas douter de mon affection.

Un sourire méprisant glissa sur les lèvres de Leona ; mais il ne fut pas remarqué.

Margarita reprit :

— Je n'ai aucun pouvoir sur notre ami ; mais, puisque vous pensez que je dois joindre mes instances aux vôtres, mon cher Guilio, je partage absolument votre opinion, et je

suis persuadée que M. Adriano pourra nous rendre à Batavia de sérieux services.

— Eh bien, c'est entendu, n'est-ce pas ? dit le comte, tendant sa main à l'amant de sa femme. Dites-moi que c'est conclu.

— Conclu et signé, répondit le Sicilien, mettant sa main dans la main loyale qu'on lui tendait.

— Signé, pas encore, fit le comte en souriant.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je vous remettrai ce soir, écrit, l'engagement que je prends envers vous.

— Oh ! monsieur le comte, à quoi bon ?

— Mon cher, je puis mourir.

— Cette hypothèse terrible m'empêcherait de signer, monsieur le comte.

Le soir, Zacharetti mettait dans sa poche le contrat et ne refusait pas quatre billets de mille francs que lui donnait le comte à titre de première indemnité.

C'est la comtesse – est-il besoin de le dire – qui, adroitement, avait amené son mari à proposer à Zacharetti de les accompagner aux îles de la Sonde. L'amant de la comtesse s'était bien gardé de refuser. Que lui importait de tromper son trop crédule ami ?

Adriano Zacharetti tenait à conserver une maîtresse séduisante et surtout féconde pour lui en bénéfices de toutes sortes. D'ailleurs, rien ne le retenait à Paris, et on lui offrait

une vie heureuse de plusieurs mois, sans compter le voyage dans un pays inconnu où, peut-être, il trouverait la fortune.

Trois jours après, on était en mer.

Là, la comtesse et son amant se trouvèrent fort gênés, car les rendez-vous, les tête-à-tête étaient impossibles à bord. C'est à peine si Margarita pouvait, à la dérobée, embrasser le misérable pour lequel elle avait sacrifié l'honneur de son mari, le sien, tous ses devoirs d'épouse et de mère, toutes ses pudeurs de femme, pour lequel elle était prête à sacrifier encore son repos, sa fortune et sa vie.

Le comte continuait à ne s'apercevoir de rien et mettait de plus en plus sa confiance dans l'homme qui le trahissait d'une façon si odieuse.

Leona seule savait tenir Zacharetti à distance, en lui faisant comprendre qu'elle le haïssait. C'est que la jeune fille, un jour, avait vu, entendu et compris.

Ce que la pauvre enfant éprouva alors, on ne saurait le dire. Ce fut comme le dégoût qu'on éprouve en présence d'un monstrueux reptile. Quand elle voyait Adriano s'approcher d'elle, elle était prise aussitôt d'une sorte de tremblement convulsif, qui retournait tout en elle.

Sa mère, maintenant, lui faisait horreur ; et, si puissante qu'elle fût à maîtriser ses impressions, elle ne pouvait parvenir à cacher complètement la répulsion que la femme coupable lui inspirait. Mais, comme elle tenait à épargner à son père une épouvantable douleur, elle faisait des efforts surhumains pour ne lui laisser rien deviner.

Jamais une parole amère à l'adresse de Zacharetti ne tombait de ses lèvres.

Elle lui témoignait une froideur marquée, et c'était tout.

Cependant, Zacharetti n'eut pas de peine à s'apercevoir que la jeune fille lui était hostile.

— Ne trouvez-vous pas, dit-il à sa maîtresse, que Leona est singulière avec vous et avec moi ? On dirait qu'elle a des soupçons.

— Elle ? Allons donc, vous ne la connaissez pas ; c'est une petite fille fantasque, mais naïve et sotte ; elle est absolument sans conséquence, et vous pouvez être tranquille.

— Soit ; mais je crois que nous ferons bien de redoubler de prudence.

— Vous n'êtes pas sympathique à Leona, c'est certain, cela saute aux yeux ; ma fille n'a pas non plus pour moi une bien vive tendresse ; que voulez-vous, elle a toujours été ainsi. Un peu sauvage, elle n'a jamais accueilli que fort mal les étrangers. Pour tous nos visiteurs, jusqu'ici, elle a été constamment ce qu'elle est pour vous.

Quant à comprendre, à deviner, à soupçonner quelque chose, ce danger n'est pas à craindre.

Elle disait cela, Margarita.

Pourtant Leona était le danger qui menaçait la femme adultère et son amant.

III

LES ORPHELINES.

La traversée fut des plus heureuses et l'on arriva à Batavia dans d'excellentes dispositions.

Le comte Carini s'installa confortablement dans une maison meublée et, sans perdre un temps précieux, immédiatement il s'occupa d'entrer en possession de son héritage, un héritage magnifique, qui méritait bien qu'on vînt le chercher : il était de près d'un million.

Adriano Zacharetti justifia pleinement les espérances du comte. Il déploya un zèle, une activité, une intelligence des affaires qui émerveillaient le gentilhomme vénitien.

Il paraissait évident que, sans le secours de Zacharetti, le comte aurait non seulement perdu beaucoup de temps, mais eût été exploité d'une façon indigne. Il y avait, en effet, de nombreuses revendications à combattre, des difficultés sans cesse renaissantes à vaincre, du mauvais vouloir à briser, des procès à soutenir, des concessions à faire à propos, des sympathies à se concilier.

En travaillant pour le comte, Zacharetti songeait bien plus à ses propres intérêts qu'à ceux de l'héritier.

Il se disait, non sans raison, que sa part, dans cette fortune qu'il mettait entre les mains du Vénitien, serait d'autant plus grande qu'il aurait montré plus d'habileté pour la lui donner. D'un autre côté, il s'emparait plus complètement encore de la confiance du comte Carini.

Au bout de quelques mois, le comte fut mis enfin en possession de son héritage. Il s'empressa, toujours conseillé par Adriano, de liquider, de réaliser en vendant les terres, les immeubles, la maison de commerce.

Les comptes faits, en déduisant les pertes forcées et tous les frais payés, il revint au comte Carini sept cent mille francs, ce qui était encore un fort joli denier.

Pendant qu'il s'occupait des affaires du comte, Adriano s'aperçut tout à coup que l'amour despotique de sa maîtresse le fatiguait singulièrement. Il résolut de s'en affranchir, et cela avec une volonté d'autant plus énergique, qu'une autre femme, une toute jeune fille, lui avait inspiré une passion d'une extrême violence.

Dans l'intérêt du comte Carini, Adriano avait eu à voir beaucoup de monde et à entretenir des relations avec plusieurs personnages importants de la ville. Il était ainsi devenu l'ami de M. Antoine Halbruger, un des plus riches négociants de Batavia, autrefois l'associé principal de M. Philippe de Villiers, maintenant le chef de cette grande maison de commerce où Lucy Glandas avait épousé le marquis de Chamarande et Zélima Charles Chevry.

Antoine Halbruger, qui avait été l'ami de Philippe de Villiers et en même temps que ce dernier le protecteur de Paul de Chamarande et de Charles Chevry, était un vieux garçon de cinquante ans.

La maison fondée par M. de Villiers avait toujours été une maison hospitalière. Le successeur continuait la tradition.

Il avait chez lui deux jeunes filles charmantes, les deux sœurs. Ni esclaves, ni même servantes, les deux sœurs

vivaient dans l'intimité du négociant célibataire, sans que nul ne songeât à y trouver à redire.

En France, une pareille chose serait un scandale.

Mais la population de Batavia, comme celle de toutes les villes coloniales où l'on ne va que pour faire fortune, se compose d'indigènes, de Chinois et d'une petite minorité d'Européens, qui ne sont rien moins que rigoristes.

La capitale de l'île de Java a une population d'environ cent soixante mille individus, dont quatre mille Européens, presque tous Hollandais ; les autres sont des indigènes, des Chinois, des Arabes. Ceux-ci vivent comme ils peuvent, à part, dans la basse ville ou la vieille ville. Les Européens, qui se tiennent dans la ville neuve, vivent somptueusement et librement.

Toutefois, les négociants ont leurs bureaux dans la vieille ville, assez malsaine malgré les nombreux travaux qui ont été faits pour l'assainir. Ils y arrivent vers dix heures et n'en sortent guère avant que sonne la quatrième heure du soir. Alors ils s'empressent de regagner leurs jardins, leurs habitations confortables, où ils mènent une existence très large, mais assez souvent en dehors des principes et des usages reçus en Europe. On ne leur demande, d'ailleurs, que de faire honneur à leur signature et de sauver les apparences.

L'habitude de voir grouiller autour de soi des milliers de misérables dociles, rampants, abrutis par les boissons fermentées et l'opium que les Chinois ont importé, amène le colon à considérer ceux qu'il emploie un peu comme des esclaves.

Dans ces conditions, – abjection d'un côté, orgueil de l'autre, – le mépris de la race humaine s'infiltre peu à peu dans les esprits les mieux doués.

Les Malaises et les Chinoises font volontiers trafic de leur corps, et, si les négociants hollandais n'achètent pas les jeunes filles comme le font les Orientaux, ils ne croient commettre que des péchés mignons en profitant des dispositions au libertinage des fillettes qui sollicitent sans cesse leur charité ou leur générosité, sans avoir la moindre honte de ce qu'elles offrent en retour.

Disons maintenant comment, et par suite de quelles circonstances, les deux jeunes filles dont nous avons parlé se trouvaient chez M. Halbruger.

Un jour, huit années auparavant, – M. de Villiers vivait encore, – une femme, accompagnée de ses deux enfants, s'était rendue à l'habitation du riche négociant pour obtenir un secours. M. de Villiers n'étant pas encore rentré, elle attendit sur le chemin, à peu de distance de la maison.

Ses deux petites filles, âgées l'une de onze ans, l'autre de huit ans, jouaient aux abords d'un puits à niveau du sol.

Tout à coup, la plus jeune fit un faux pas en courant et tomba dans le puits, très profond, mais qui, heureusement, n'avait guère plus d'un mètre d'eau.

Aux cris de l'aînée, la mère accourut ; mais elle perdit la tête et ne put qu'appeler au secours.

La petite fille garde son sang-froid. Elle attire à elle la chaîne à laquelle est suspendu le seau, se place résolument dans le récipient de bois et se fait rapidement descendre dans le puits par sa mère, pâle et tremblante de terreur.

Arrivée à la surface de l'eau, la courageuse enfant sort du seau, saisit par ses vêtements sa petite sœur à demi

asphyxiée, puis, avec autant d'adresse que de force, elle parvint à placer la petite dans le seau qu'elle a quitté.

Cela fait, elle crie à sa mère :

— Tire, tire.

La pauvre femme se met à l'œuvre ; elle voit remonter son enfant ; enfin, la petite arrive à portée de ses mains ; elle la saisit, pousse un cri de joie, la serre contre son cœur, puis la dépose à terre.

Celle-ci est sauvée, mais l'autre ?

L'aînée, accrochée aux pierres disjointes, se soutient au-dessus de l'eau ; mais elle attend avec impatience que le seau redescende pour qu'il devienne pour elle aussi un moyen de sauvetage.

La mère se hâte. Le seau descend vite ; mais, à mi-chemin, la chaîne glisse hors de la rainure de la poulie et le seau ne descend plus que lentement, très lentement.

L'enfant, à demi submergée, fait des efforts inouïs pour ne pas enfoncer ; avec plus d'énergie encore, elle se cramponne des mains et des pieds aux angles des pierres. Mais la position n'est pas tenable ; dans un instant, la pauvre enfant aura les membres engourdis et lâchera prise.

La mère comprend que sa fille va périr ; elle jette des cris affolés et, avec une sorte de rage, elle secoue la chaîne qui descend un peu plus vite.

Mais, hélas ! seule, pourra-t-elle la tirer pour sauver sa fille ? Elle sent son impuissance et elle crie :

— Au secours ! au secours !

Elle promène autour d'elle ses regards éperdus.

Personne, personne ne vient !

L'enfant, cependant, a pu saisir le crochet de la chaîne, elle s'y suspend, parvient à se hisser, à se placer dans le seau. Alors elle crie à sa mère de tirer.

La pauvre femme s'épuise en efforts inutiles ; elle ne peut que secouer la chaîne qui, entraînée par le poids, descend, descend toujours. L'eau remplit le seau qui s'enfonce. La fillette a de l'eau jusqu'au cou. Mais elle ne s'effraye point ; elle comprend qu'elle n'a plus qu'une ressource pour échapper à la mort qui la menace ; c'est de grimper à la force des poignets et des jambes le long de la chaîne, comme le couvreur se hisse à la corde à nœuds. Seulement il faudra que la mère fasse contrepoids.

En aura-t-elle la force ?

L'enfant crie à sa mère ce qu'elle veut faire.

— Courage, maman, courage ! Tiens bien la chaîne, ne lâche pas… N'aie pas peur, j'arriverai… Y es-tu ?

— Oui.

— Allons, je grimpe.

Et elle se met à opérer lentement son ascension périlleuse.

Mais, au bout d'un instant, la mère sent ses forces la trahir. Sous le coup des émotions successives qui l'ont assaillie, elle va s'évanouir. Alors, la chaîne, n'étant plus maintenue, glissera jusqu'au bout.

C'est la mort de l'enfant !

— Tiens bien, maman, tiens bien ! n'aie pas peur ! crie encore l'intrépide fillette.

Hélas ! la pauvre mère chancelle, le sang bourdonne dans ses oreilles. Encore une minute et son enfant est perdue. Elle pousse un dernier cri qui s'échappe de sa poitrine comme un râle.

Cette fois, l'appel suprême de la mère est entendu.

Un homme accourt. C'est M. Philippe de Villiers.

D'un coup d'œil il a vu et compris le danger.

Il n'a que le temps de se jeter sur la chaîne et de s'y cramponner. La mère s'affaisse sur le sol.

M. de Villiers se penche sur le puits et crie à la fillette :

— Repose-toi un instant, mon enfant, et ne crains rien.

La pauvrette reprend haleine, envoie un sourire de reconnaissance à l'homme qui va la sauver comme elle-même a sauvé sa sœur, puis se remet à monter. D'ailleurs, ; presque tout le travail est fait par M. de Villiers qui, tirant la chaîne avec force, la fait glisser sur l'arbre de fer et remonte ainsi la fillette, qu'il saisit dès qu'elle est arrivée à portée de sa main.

— Sauvée, sauvée ! s'écria la mère, maintenant folle de joie.

La pauvre femme et ses deux filles furent immédiatement installées chez M. de Villiers, où les soins les plus grands et les plus affectueux leur furent prodigués.

Mais une fièvre terrible s'empara de la mère et, au bout de quarante-huit heures, elle mourait sans même avoir la consolation de pouvoir dire adieu à ses enfants.

Que faire ?

— C'est la Providence qui m'a envoyé ces deux pauvres orphelines, dit M. de Villiers, je ne les abandonnerai pas.

D'où venaient-elles ?

L'aînée put dire qu'elles étaient Italiennes et qu'elles avaient quitté l'Italie deux ans auparavant pour venir à Batavia, où leur mère avait l'espoir de retrouver son mari. Mais toutes les recherches avaient été vaines, et la misère était accourue à grands pas.

La fillette de onze ans s'appelait Juanita, et sa petite sœur Carlotta.

Toutes deux étaient très jolies, et on pouvait voir déjà qu'elles seraient un jour merveilleusement belles.

M. de Villiers, les ayant pour ainsi dire adoptées, eut d'abord l'intention de les garder près de lui, de les élever, de les faire instruire et, le moment venu, de les marier en leur donnant une petite dot. C'est d'ailleurs le conseil que lui donnait son cousin Paul de Chamarande.

Pendant trois mois, les deux sœurs restèrent chez M. de Villiers. Elles s'étaient vite attachées à leur bienfaiteur et elles l'aimaient et le vénéraient comme s'il eût été leur père.

Mais M. William Glandas mourut et M. de Villiers devint le tuteur de la fille de son ami de Calcutta.

Nous savons comment M. de Villiers quitta précipitamment Batavia pour se rendre à Calcutta, d'où il ramena Lucy Glandas et Zélima.

M. de Villiers ne pouvait plus garder chez lui les deux Italiennes ; mais d'un autre côté, ne voulant pas cesser d'être leur protecteur et de veiller sur elles, il les plaça dans la meilleure institution de la ville.

Juanita et Carlotta ne vinrent plus que très rarement chez leur bienfaiteur ; mais M. de Villiers et Paul de Chamarande allaient les voir souvent au pensionnat. Et puis les orphelines avaient dans M. Antoine Halbruger, qui s'était attaché à elles, un autre protecteur. C'est M. Halbruger qui, le dimanche et les autres jours de vacances, les recevait chez lui.

Malheureusement pour les deux jeunes filles, M. de Villiers mourut. Le généreux négociant avait été si brusquement frappé qu'il n'avait pas eu le temps d'ajouter à son testament un codicille concernant ses protégées. Toutefois, le marquis Paul de Chamarande, légataire universel du défunt, connaissait à ce sujet les intentions de son parent ; aussi s'était-il promis de faire pour les orphelines ce que M. de Villiers n'aurait pas manqué de faire s'il eût vécu.

Mais le malheur vint s'abattre presque en même temps sur Paul et Lucy, sur Charles Chevry et Zélima. Il ne restait plus aux orphelines que M. Halbruger, qui avait pour elles, du reste, une très grande affection.

Elles quittèrent le pensionnat et vinrent habiter chez leur protecteur.

Juanita avait dix-sept ans, c'était une femme faite.

M. Halbruger s'aperçut qu'elle était belle ; il l'aima et le lui dit.

Juanita sentit, dans son cœur reconnaissant et enthousiaste, qu'elle avait une dette à payer à son bienfaiteur ; son

affection quasi filiale devint de l'amour, un amour sincère, profond, plein d'abnégation. Elle se donna, sans même songer qu'elle pouvait se faire épouser.

C'était mal, sans doute ; mais Juanita, à demi sauvage, n'ayant à rendre compte à personne de ses actes, n'avait écouté que son cœur. L'amour parlait en elle avec toutes ses ardeurs et elle n'avait voulu écouter que son cœur, sollicité par sa reconnaissance.

M. Halbruger lui dit un jour :

— Tu sais, Juanita, que je ne t'épouserai pas ?

— Je ne pense pas à cela, répondit-elle ; je vous aime et cela me suffit… Je sais que la servante ne peut pas être la femme de son seigneur.

— Tu ne porteras pas mon nom, Juanita, mais toi et ta sœur, vous serez toujours à l'abri du besoin.

— J'aime mon seigneur ; je ne lui demande que de me permettre de le rendre heureux par mon amour.

— Soit ; mais si je dois te quitter un jour ?

— Ce jour-là, je mourrai sans me plaindre.

Juanita devint enceinte.

Elle se montra heureuse et fière de sa maternité.

— J'aurais préféré que cela n'arrivât point, lui dit son amant, parce que, comme je te l'ai dit déjà et pour les raisons que je t'ai fait connaître, je ne puis t'épouser ; mais, si tu restes telle que tu es, c'est-à-dire si tu m'es fidèle, je te promets de reconnaître notre enfant.

Juanita accueillit cette promesse avec des transports de joie. Elle n'aurait certes pas changé sa condition pour celle d'une reine.

Juanita avait alors dix-neuf ans, et depuis deux ans elle était la maîtresse de M. Halbruger.

IV

L'ŒUVRE DU MAL.

Carlotta vivait tranquille, insouciante près de sa sœur, grandissait et se développait avec, une précocité merveilleuse. Bien qu'elle eût trois ans de moins que Juanita, on aurait pu croire qu'elle était son aînée, tant elle était grande et forte et sérieuse dans sa beauté sereine.

Carlotta avait pour sa sœur une tendresse sans bornes ; elle ne voyait que Juanita, n'aimait que Juanita.

Le reste du monde semblait ne pas exister pour la jeune fille ; sa grande sœur était tout.

La scène du puits était restée gravée dans son cœur d'une façon ineffaçable.

De plus, Juanita ayant toujours été pour sa sœur comme une mère, c'est aussi comme une mère adorée que Carlotta l'aimait.

Quand Carlotta comprit la nature des relations qui existaient entre sa sœur et Halbruger, elle n'en fut ni surprise, ni humiliée, ni attristée.

Pourtant, ce n'était pas de la perversité par instinct, c'était tout simplement la conséquence de son adoration pour sa sœur.

Comme elle était dévouée sans restriction aucune à Juanita, elle trouvait tout naturel que celle-ci n'apportât aucune restriction dans son dévouement pour leur protecteur.

Elle ne comprenait pas l'amour dans ses manifestations de toute nature ; elle ne voyait dans l'action de sa sœur que l'exaltation de son dévouement, et elle l'approuvait.

Antoine Halbruger était la religion de Juanita.

Juanita était la religion de Carlotta.

Chez la femme, ces fanatismes du cœur ne sont pas rares ; celui de Carlotta était d'autant plus compréhensible quelle n'avait eu personne à aimer.

Ce fut sur ces entrefaites, et pour le malheur des deux sœurs et de la famille Carini, qu'Adriano Zacharetti se lia avec M. Halbruger.

Adriano s'éprit soudainement de Carlotta ; il s'en éprit follement, avec toute l'ardeur méridionale de ses sens. Ce ne fut d'abord qu'un caprice qu'il crut facile à satisfaire ; mais il ne tarda pas à comprendre qu'il s'était sottement trompé sur le caractère de la jeune fille. Il fut tout décontenancé quand Carlotta reçut ses déclarations brutales avec le suprême dédain qu'elles méritaient.

— Pourquoi vous aimerais-je ? lui dit-elle ; d'abord vous êtes beaucoup plus âgé que moi, et puis je ne vous connais pas. Est-ce que vous avez rendu quelque service à ma sœur ? Non, n'est-ce pas. Alors je ne vous dois rien.

» Ah ! si me donner à vous était nécessaire au bonheur de ma sœur et que Juanita m'ordonnât ce sacrifice, ce serait différent, j'obéirais… Mais, jusque-là, vous m'êtes aussi indifférent que le mendiant qui passe et bien plus que le chien qui nous garde.

Cette résistance, à laquelle il ne s'attendait pas, exaspéra l'Italien. Le caprice se transforma en une passion violente.

Il revint à la charge, devenant pressant, faisant les plus belles promesses.

— Je vous emmènerai en France, à Paris, disait-il. Là, vous trônerez parmi les plus belles, parmi les plus riches ; je vous adorerai et vous ferai une existence de reine.

Carlotta haussait les épaules.

— Vous perdez votre temps, seigneur Zacharetti, je ne peux ni ne veux vous aimer ; je n'aime et ne veux aimer que ma sœur. Allez, vous n'avez aucune chance pour vous ; si, pourtant, vous pourriez en avoir une.

— Laquelle ?

— Il faudrait que je perdisse ma sœur, ou qu'elle me chassât d'auprès d'elle. Mais, tenez, je ne sais même pas si, dans ce cas, vous réussiriez mieux.

— Pourquoi, chère Carlotta ?

— Parce que si l'une ou l'autre chose arrivait, je me tuerais.

Adriano se sentait mordu au cœur.

Il jura de triompher.

Le misérable n'ignorait, pas les relations intimes qui existaient entre M. Halbruger et Juanita, relations qui n'étaient, d'ailleurs, un mystère pour personne. Il connaissait en outre, par M. Halbruger lui-même, les intentions de ce dernier à l'égard de la fille que Juanita avait mise au monde. Sachant également que M. Antoine Halbruger, très soupçonneux et très jaloux, pouvait être accessible à toutes les insinuations, pouvait prêter une oreille crédule à la calomnie, il vit tout le

parti qu'il avait à tirer de cette fâcheuse disposition d'esprit du protecteur des orphelines.

C'est par là, sans plus tarder, lâchement et avec son infernale habileté, qu'il résolut de frapper Carlotta pour l'amener à composition.

Il se mit aussitôt à l'œuvre.

Son plan consistait à perdre Juanita et à faire chasser les deux sœurs de la maison de leur protecteur. Alors les malheureuses, ne sachant où aller, seraient à sa discrétion et il n'aurait plus qu'à jouer, faussement, le rôle de sauveur.

Avec une adresse perfide, il battit en brèche l'amour, très calme du reste, de M. Halbruger, en lui donnant à entendre que ce que Juanita avait fait pour lui, elle le ferait également et aussi facilement pour un autre.

Il corrompit des serviteurs jaloux de la situation de Juanita, qui n'hésitèrent pas à accuser la pauvre fille d'avoir des relations, depuis plus d'un an, avec un commis de la maison ; ils les avaient plusieurs fois surpris ensemble, en l'absence du maître.

Au reste, des lettres, où l'écriture de l'employé était parfaitement imitée, furent mises entre les mains de M. Halbruger.

Le malheur voulut que ce commis fût, en effet, un protégé de Juanita. C'est elle qui l'avait fait entrer dans la maison, et plusieurs fois elle avait parlé de lui à M. Halbruger pour lui faire obtenir de l'avancement.

Bref, l'esprit du mal triompha en cette circonstance, comme dans tant d'autres. Le négociant crut à la trahison de

Juanita, sans en avoir, cependant, une preuve absolument convaincante.

Mais qui sait si cet homme n'obéissait pas à un sentiment qu'il n'osait s'avouer ? Peut-être était-il fatigué de l'affection excessive de cette jeune fille qui lui avait donné tout ce qu'elle possédait, sa jeunesse, son innocence, sa beauté. Qui sait encore s'il n'avait pas le regret d'avoir promis de reconnaître l'enfant ?

Tout cela peut être admis, car il n'est pas d'homme, même parmi les meilleurs, qui n'ait ses heures de défaillance.

Un jour, M. Halbruger annonça qu'il partait pour Calcutta, sans dire quand il reviendrait.

Juanita fut saisie par un sombre pressentiment.

— J'ai peur, dit-elle à sa sœur.

— Peur, de quoi ?

— Il me quitte, il m'abandonne.

— Parce que ses affaires l'appellent aux Indes ? Mais ce n'est pas la première fois que notre protecteur, notre maître fait ce voyage. Rassure-toi, il reviendra.

— Qu'il revienne d'abord.

Le lendemain, le principal associé de M. Halbruger remit à Juanita une lettre ainsi conçue :

« Vous êtes une misérable ! Vous m'avez indignement trompé ! Votre trahison me dégage envers vous.

» Mon banquier a l'ordre de vous remettre cinquante mille francs ; avec cette somme vous pourrez, je pense, élever votre enfant et vous faire vivre, vous et votre sœur.

» Vous ne me reverrez jamais !

» Au reçu de ma lettre, je vous ordonne de quitter l'habitation.

» Celui avec lequel vous m'avez trompé ne fait plus partie de ma maison depuis deux jours ; je l'ai chassé comme un voleur. Je vous rends les lettres qu'il vous a écrites et qui sont la preuve de votre trahison. »

Juanita demeura atterrée, anéantie.

Elle ne pleura pas, cependant, et elle ne maudit personne.

— Vois, dit-elle à sa sœur, vois comme j'avais raison d'avoir peur.

Et elle remit à Carlotta la lettre de M. Halbruger.

Celle-ci bondit d'indignation :

— Cette action est d'un lâche ! exclama-t-elle. Mais que vas-tu faire ?

— Ce qu'il m'ordonne, partir !

— Tu vas partir ?

— Oui, avec ma fille et toi, Carlotta.

— Non, non, Juanita, il faut rester, et quand le maître reviendra, c'est moi qui lui parlerai !

— Non, Carlotta, non ; s'il a pu me croire coupable, s'il est parti sans me voir, sans embrasser son enfant, sans me permettre de lui prouver que je suis innocente, qu'on m'a calomniée, enfin, sans avoir tenu sa promesse de reconnaître sa fille, c'est qu'il ne m'aime plus. Dès lors, Carlotta, je n'ai plus à attendre, n'ayant plus rien à espérer. Mais toi, ma sœur…

— Moi, interrompit vivement Carlotta, je ferai ce que tu feras.

— Chère sœur !

— Juanita, est-ce que tu aimes toujours M. Halbruger ?

— Toujours, et, bien qu'il me méconnaisse, je le remercie de ce qu'il a fait pour nous, du bonheur qu'il m'a donné.

— Alors nous allons quitter cette maison ?

— Oui.

— Quand ?

— Demain.

— Soit, demain nous partirons.

Mais, le lendemain, Juanita avait disparu.

Qu'était-elle devenue ?

On se mit à sa recherche. Et, comme on ne la trouvait nulle part, Carlotta devina tout à coup la vérité :

— Au puits ! cria-t-elle affolée.

C'est là, en effet, qu'on trouva le cadavre de la pauvre Juanita.

La malheureuse enfant s'était dit :

— Le jour où il ne m'aimera plus, je mourrai !

Désespérée, folle de douleur, elle avait tenu parole.

C'est au milieu de la nuit, pendant que sa sœur et son enfant dormaient, qu'elle était allée se jeter dans le puits d'où elle avait été tirée autrefois par M. Philippe de Villiers.

Il lui avait fallu un grand courage pour mourir, car, pour déterminer l'asphyxie, elle avait dû se replier sur elle-même afin que l'eau, très basse, la submergeât complètement.

Quand on la déshabilla pour l'ensevelir, soin douloureux que se réserva Carlotta, on trouva dans le corsage de sa robe la lettre de M. Antoine Halbruger et les lettres du faussaire dont on s'était servi pour la perdre.

Carlotta s'empara de ces papiers, se disant qu'un jour, peut-être, ils pourraient lui servir.

Elle trouva encore, dans le berceau de la petite fille, un papier sur lequel, avant d'aller mourir, Juanita avait écrit d'une main tremblante ces mots seulement :

« Carlotta, je te confie mon enfant ; deviens la mère de ma pauvre petite. »

Adriano Zacharetti poursuivait son œuvre infâme. C'est lui qui fit rendre à l'infortunée Juanita les derniers devoirs.

Après l'enterrement de sa sœur, Carlotta tomba dans un état de torpeur épouvantable. Elle, aussi se disait qu'elle n'avait plus qu'une seule chose à faire : mourir. Quel sombre

désespoir ! Quel déchirement de tout son être ! Il lui semblait que Juanita avait emporté son cœur dans la tombe.

À cette crise de désespoir succéda une crise de fièvre. Pendant quinze jours, Carlotta fut entre la vie et la mort.

Elle avait quitté la maison où elle avait été si longtemps heureuse, sans rien emporter, refusant même les cinquante mille francs de M. Halbruger, déposés chez un banquier.

Zacharetti avait su pourvoir à tous ses besoins.

Quand la fièvre l'eut quittée et que la connaissance lui revint, elle vit à son chevet une jeune femme, moitié nourrice, moitié servante, tenant dans ses bras la petite fille de Juanita.

La vue de cette enfant, dont les traits mignons lui rappelaient ceux de sa sœur, changea tout à coup le cours de ses idées.

Elle saisit la petite dans un élan de tendresse farouche et, la pressant sur son cœur, elle s'écria :

— Tout pour toi, maintenant, tout pour toi, chère petite, je t'aimerai comme j'ai aimé ta mère ! Et toi, Juanita, ma pauvre Juanita, sois tranquille, ta fille a retrouvé une mère !

Adriano n'était plus aussi indifférent, à Carlotta. Elle ne l'aimait pas ; mais il était si tendre, si empressé, si plein de sollicitude… Elle le voyait maintenant sans déplaisir. Du reste, sa conduite était celle d'un véritable ami ; et ce qu'il avait fait pour Juanita morte, et ce qu'il faisait pour Carlotta et l'enfant ne pouvait que lui rendre la jeune fille favorable.

Carlotta déclara qu'elle voulait garder la petite Charlotte – elle était sa marraine et lui avait donné son nom – et qu'elle ne s'en séparerait jamais.

Adriano approuva.

En homme pratique, qui sait ce que vaut l'argent, il conseilla à Carlotta de toucher les cinquante mille francs donnés à sa sœur. Elle suivit le conseil.

— Ce sera la dot de ma filleule, dit-elle.

Cependant, une pensée préoccupait, obsédait continuellement Carlotta. Sans cesse elle se demandait :

— Quel peut donc être le misérable qui a calomnié Juanita ?

Et elle disait à Adriano :

— Je donnerais la moitié de mon sang pour savoir le nom de l'auteur de cette infamie.

— Et que feriez-vous ? répondit Adriano. D'ailleurs, est-ce réellement une calomnie ?

— En douteriez-vous, par hasard ? riposta la jeune fille indignée ; oseriez-vous supposer que ma sœur trompait M. Halbruger ?

— Non, non, je ne dis pas cela ; mais, enfin, tout est possible.

— Oui, tout, tout, excepté cela ! Tenez, si vous avez cette pensée monstrueuse, éloignez-vous et ne reparaissez jamais devant moi, car je vous prendrais en haine.

Adriano comprit qu'il était allé trop loin dans ses terribles manœuvres et, pour réparer sa maladresse, il se hâta de dire :

— Puisqu'il y a un coupable, Carlotta, il faut se mettre à sa recherche. Voyons, si je le découvre, si je vous donne son nom, que direz-vous ?

— Après avoir accompli ma vengeance, Adriano, je vous dirai : "Vous m'aimez ; eh bien, emmenez-moi avec ma fille loin de ce pays maudit, et je serai à vous !"

— Vrai ?

— Je le jure, par la mémoire de celle que je pleurerai éternellement.

— C'est bien, Carlotta. Je vais sans plus tarder commencer mon enquête.

Bien entendu, Adriano ne fit rien du tout.

Tous les jours, pourtant, il annonçait à Carlotta qu'il était sur la piste. Il ne désignait personne, car il n'avait personne à désigner ; mais il laissait planer des soupçons sur tous les hommes qui fréquentaient la maison de M. Halbruger. Il n'épargna même pas le comte Carini, qui, disait-il, avait souvent manifesté son admiration passionnée pour Juanita.

— Car, ma chère Carlotta, ajoutait-il, il ne faut pas s'y tromper, le coup est parti de la main d'un amoureux repoussé par votre sœur. Et, si cet amoureux s'est livré à cette manœuvre odieuse qui a perdu Juanita, c'était en même temps pour se venger et forcer la pauvre enfant à se jeter dans ses bras.

— Oui, oui, vous raisonnez juste, bien qu'il soit honteux de penser qu'il existe des hommes capables de pareilles infamies.

— Ce sont les passions qui rendent les hommes criminels ; moi-même, Carlotta, je sens que, pour vous posséder, je serais capable de tuer…

— Un homme que j'aimerais, je comprends cela ; mais calomnier une pauvre fille, qui ne peut même pas se défendre, c'est monstrueux.

— Épouvantable, Carlotta ; mais, quand vous connaîtrez mieux le monde, vous comprendrez la méchanceté humaine, et quand vous aimerez, vous comprendrez tout. Carlotta, si nous parvenons à connaître le nom de cet homme, que ferez-vous ?

Les yeux de la jeune fille lancèrent des éclairs.

— Je le tuerai ! répondit-elle d'une voix rauque.

— Vous voyez, et pourtant vous êtes née bonne.

— Je le tuerai, mais je ne le calomnierai pas.

— Et si vous n'aviez que ce seul moyen de vous venger ? Si vous étiez sûre qu'il souffrirait plus de la calomnie que de la mort ?

— Vous avez peut-être raison ; malheureusement, nous n'en sommes pas encore à choisir le châtiment.

— Vous savez que je fais tout ce qui dépend de moi pour vous livrer le coupable. Réussirai-je ? Je ne sais. Le temps peut me manquer. Dans quelques semaines, il me faudra quitter Batavia. Et je partirai seul !…

Carlotta resta un instant pensive, puis répondit :

— Peut-être.

Adriano sentit la joie inonder son cœur, car cette parole de Carlotta lui disait : « Espérez. »

La jeune fille, brisée par le chagrin, se voyant seule, ne pensant qu'à l'avenir de sa filleule, comprenait qu'Adriano seul pouvait lui venir en aide, lui faire enfin une situation qui lui permît d'assurer à l'enfant de sa sœur une existence heureuse.

— Après tout, se disait-elle, je n'aime personne, je n'aimerai jamais personne ; mieux vaut encore que j'appartienne à Adriano.

V

UN PROJET DE MARIAGE

La comtesse Margarita commençait à subir le châtiment de sa faute.

La jalousie la mordait au cœur. Sans savoir au juste quel sentiment Carlotta avait inspiré à Adriano, elle sentait, elle devinait que celui-ci ne l'aimait plus. Et elle souffrait horriblement.

Sans doute, tant qu'ils seraient à Batavia, son amant serait contraint d'habiter sous le même toit qu'elle ; mais une fois de retour en Europe, l'empêcherait-elle de rompre sa chaîne ? Évidemment, il lui échapperait.

Passe encore si le comte devait se fixer à Paris ; mais il voulait revenir en Italie, sa santé exigeant un doux climat et une existence moins agitée que celle qu'on est forcé d'avoir à Paris. Or, Adriano ayant déclaré souvent qu'il ne pourrait jamais se résoudre à vivre ailleurs qu'à Paris, ils seraient fatalement séparés.

Margarita, toutefois, ne désespérait pas encore de vaincre les résistances du comte ; d'un autre côté, son amour pour Adriano était devenu si absorbant, qu'il s'y mêlait des espérances criminelles.

Le comte était vieux, maladif ; le voyage l'avait extraordinairement, fatigué, et Margarita entrevoyait avec une espèce de joie farouche la perspective d'être veuve.

Libre, elle épouserait Adriano, qui trouverait dans ce mariage et l'amour et la fortune.

Quant à Leona, on s'en débarrasserait bien vite en la mariant.

Tels étaient les plans de la comtesse, et elle y avait fait allusion déjà, dans ses causeries avec son amant.

Celui-ci était trop rusé pour ne pas s'associer, en apparence, aux espérances de sa maîtresse, car il lui importait de la rendre calme, et surtout de ne pas brusquer une rupture.

Un incident inattendu vint tout à coup soulever, dans le cœur de Margarita, des orages de passion qui provoquèrent une suite de péripéties devant aboutir à une catastrophe terrible.

Leona était devenue peu à peu, et sans qu'on s'en aperçût autour d'elle, une charmante et gracieuse jeune fille, un peu grave d'ailleurs, mais pouvant, sans avoir à faire beaucoup d'efforts, inspirer le véritable amour.

Comme ces fleurs dont on ne s'occupe pas et qui, après avoir végété sur leur tige, prennent tout à coup une vigueur extraordinaire pour s'épanouir au premier rayon de soleil du printemps, Leona, fleur vivante, s'était richement épanouie, et elle forçait les plus indifférents à rendre hommage à sa beauté.

Le comte, qui aimait sa fille autant que son caractère calme et sa nature froide le lui permettaient, ne fut pas le dernier à s'apercevoir de cette transformation rapide qui s'était faite chez Leona.

Comme Margarita, mais dans une tout autre intention, il se dit que l'heure de marier sa fille était venue.

Il se sentait vieux, cassé ; il savait que Margarita n'aimait que modérément sa fille, et il pressentait que, s'il venait à mourir, la comtesse n'attendrait pas longtemps pour se remarier.

Il y avait donc urgence, selon lui, à donner à Leona un protecteur, c'est-à-dire un mari.

Mais où le trouver, ce mari ?

Une pensée vint à l'esprit du comte Carini.

Pourquoi ce mari qu'il voulait pour sa fille ne serait-il pas Adriano Zacharetti ?

Adriano n'était-il pas un galant homme, dans la plus noble et la plus grande acception du mot ?

Il était intelligent, distingué, ami dévoué. Il avait rendu de grands services à la famille Carini, et il avait mérité une pareille récompense.

La pensée fit concevoir le projet, et ce fut chose arrêtée dans la volonté du comte Carini.

Le jour même, sans avoir consulté sa femme, il dit à Adriano :

— Mon ami, nous avons à causer de choses sérieuses, asseyez-vous.

Adriano se sentit mal à l'aise. La confiance et la franchise de cet honnête homme le gênaient parfois. De quelles choses sérieuses le comte allait-il l'entretenir ? Avait-il des soupçons ? Était-ce un interrogatoire qu'il allait subir ?

Dissimulant son inquiétude, il répondit :

— Parlez, monsieur le comte, je vous écoute.

— Que pensez-vous de ma fille ?

La question était si inattendue que, tout cuirassé qu'il fût contre l'imprévu, Adriano fut tout décontenancé.

— De M^lle^ Leona ? balbutia-t-il.

— Oui, de Leona.

— Mais je pense, monsieur le comte, que c'est une charmante enfant.

— Dites une adorable jeune fille, qui sera une délicieuse jeune femme.

L'ex-séminariste se demanda avec surprise ce que pouvait bien signifier ce singulier exorde ***ex abrupto***. Jamais on ne s'était occupé de Leona devant lui ; lui-même avait toujours considéré la jeune fille comme une petite niaise, sans importance, aidé en cela par la comtesse, qui s'appliquait à tenir dans l'ombre celle dont elle jalousait la jeunesse et la beauté.

— Sans doute, monsieur le comte, répondit-il, et l'homme que M^lle^ Léona acceptera pour époux sera un heureux mortel.

Dans la bouche d'Adriano, ces paroles étaient un compliment banal ; mais le comte s'y méprit.

— Oui, mon ami, oui ; ma Leona est aussi bonne que belle, aussi vaillante que chaste, sans compter que je lui donne quatre cent mille francs de dot, ce qui ne gâte rien.

— Monsieur le comte peut faire cela.

— Puis il y a les espérances, comme disent les Français, un million à peu près.

— C'est superbe !

— N'est-ce pas ?

— Ainsi, monsieur le comte, vous songez à marier M^lle^ Leona.

— Oui, et très sérieusement.

— Vous avez quelqu'un en vue ?

— Oui.

— Il est ici, à Batavia ?

— Oui, mon cher Adriano ; c'est à cet homme, dont j'ai fait choix, que je voudrais confier le bonheur de ma fille.

— Est-ce que M^lle^ Leona l'aime ?

— Elle l'estime certainement.

— Et lui, l'aime-t-il ?

Adriano fit cette question d'une voix hésitante, car peu à peu il comprenait ou croyait comprendre qu'il n'était nullement désintéressé dans cette confidence matrimoniale, mais il ne voulait pas le laisser voir.

— Assurément, il ne la déteste pas, répondit le comte.

— Mais il doit l'adorer !

— Oh ! oh ! Je ne dis pas qu'il l'adore aujourd'hui, mais cela viendra.

— Ou il serait indigne de son bonheur, monsieur le comte.

— Maintenant, mon cher Adriano, parlons ouvertement, franchement et répondez à ma question :

» Aimez-vous ma fille ?

— Quoi ! s'écria l'hypocrite, quoi ! monsieur le comte, c'est à moi, à moi, que vous voulez confier votre plus cher trésor !

— Ainsi, mon projet vous sourit ?

— Oh ! monsieur le comte, monsieur le comte ! fit-il jouant admirablement l'émotion.

Il y eut même des larmes dans ses yeux.

— Adriano, vous aimez Leona, je le vois, je le sens.

L'habile gredin saisit la main du comte et répliqua avec chaleur :

— Oui, monsieur le comte, je l'aime, et depuis long-temps !

» Mais, continua-t-il tristement, je suis sans fortune, je n'ai pas de famille !

— Vous n'êtes pas sans famille, mon ami, puisque vous avez la mienne, et vous n'êtes pas sans fortune, puisque je suis riche.

— Ah ! monsieur le comte, vous êtes le plus généreux des hommes ! Mais avez-vous consulté M^me^ la comtesse ?

— Je ne lui ai rien dit encore.

— Elle peut s'opposer…

— Margarita me connaît ; elle sait que je suis absolu dans mes volontés et qu'on doit s'y conformer. Il me suffira de lui dire quel est mon projet pour qu'il soit accepté par elle. D'ailleurs, comme moi, la comtesse vous estime et a de l'amitié pour vous. Donc, mon cher Adriano, laissez-moi faire et ne vous mêlez de rien.

Certes, l'ex-séminariste ne demandait pas mieux que de laisser agir le comte seul et d'attendre patiemment les événements.

Jamais le misérable, dans ses pensées ambitieuses et cupides, n'avait rêvé une pareille fortune : une femme jeune, charmante et la richesse !

Il se sentait comme pris de vertige.

Toutefois, il ne se dissimulait pas qu'il allait avoir à soutenir contre la comtesse une lutte terrible ; mais, comme ce n'était pas lui qui engageait le combat, il se flattait que Margarita ne pourrait pas faire échouer le projet de son mari.

Sous un calme apparent, le comte Carini cachait une volonté de fer ; il cédait assez volontiers sur les petites choses ; mais sur les choses sérieuses, importantes, jamais ! tellement était grand, chez lui, le sentiment de sa dignité.

À peine Adriano l'eut-il quitté, qu'il appela sa fille pour lui annoncer la résolution qu'il avait prise.

— Ma chère Leona, lui dit-il, tu n'as jamais, je crois, douté de mon affection pour toi.

— Oh ! cher père, fit la jeune fille.

Et elle l'embrassa avec effusion.

— De ton côté ; Leona, je sais que tu m'aimes et que tu me respectes.

— De toute mon âme !

— Donc, mon enfant, tu dois être convaincue que je désire, que je veux ton bonheur.

— Je le crois sincèrement. Mais pourquoi me dites-vous cela, cher père ?

Leona commençait à s'inquiéter, car son père n'était pas, d'ordinaire, aussi communicatif.

— Pourquoi je te dis cela, ma chère Leona ? Eh bien, écoute : Je me fais vieux, je sens que mes forces, s'épuisent, et je ne voudrais pas m'en aller de ce monde sans t'avoir mariée.

Leona tressaillit, et il y eut dans ses beaux yeux comme un rayonnement de joie.

Depuis que les Carini avaient quitté l'Italie, c'était la première fois que le comte parlait mariage à sa fille. Mais, avant, il y avait eu déjà l'idée d'un mariage, sans qu'on eût pris, cependant, aucun engagement.

Un jeune homme avait pu se considérer, à bon droit, comme le fiancé de Leona.

Ce jeune homme se nommait Paolo Doria.

Paolo et Leona, élevés presque ensemble, avaient grandi l'un à côté de l'autre, avec, la conviction qu'ils étaient destinés l'un à l'autre.

Paolo aimait Leona et Leona aimait Paolo.

Quand la famille Carini avait quitté Venise, les deux amoureux, s'étaient dit : « au revoir » et non pas : « adieu, » car ils comptaient l'un sur l'autre avec la même foi.

— Eh bien, cher père, dit la jeune fille, puisque vous voulez me marier, retournons vite en Italie, dans notre chère et belle Venise où Paolo Doria m'attend.

— Nous n'avons pas à nous occuper ici de Paolo Doria, ma fille, et il n'est pas nécessaire que nous retournions en Italie pour te marier.

— Vous savez, mon père, que j'aime Paolo ; dans le cas présent, de qui donc peut-il être question si ce n'est de lui ? Nous nous aimons, Paolo et moi, et nous nous sommes juré…

— Tout cela, Leona, ce sont des enfantillages ; ni ta mère, ni moi, n'avons pris des engagements avec les Doria, dont le fils, d'ailleurs, est trop jeune pour toi.

— Mais il a vingt-cinq ans, maintenant.

— Tu le vieillis de deux ans ; je te le répète, il est trop jeune. Je veux te confier à un homme sage, sérieux, ayant de l'expérience.

— Et vous l'avez choisi ?

— Oui, je tiens cet homme en haute estime ; il nous est dévoué.

— Mon père, son nom ? fit Leona, l'anxiété peinte sur le visage.

— C'est notre ami Adriano Zacharetti.

Leona devint affreusement pâle ; puis, immédiatement, le rouge de l'indignation monta à son front.

— Lui, lui, cet homme ! exclama-t-elle ; c'est cet homme que vous me destinez pour époux ?

— Oui, Leona ; et veuillez me dire pourquoi vous avez pris ce ton méprisant.

— Pourquoi, pourquoi ? Ah ! ne me demandez pas de vous répondre, c'est impossible !

— Impossible ! je n'admets pas ce mot quand je commande !

La jeune fille se redressa, pleine de dignité, et d'une voix vibrante, mais toujours respectueuse :

— Mon père, dit-elle, avant de me parler de votre projet, en avez-vous fait part à ma mère ?

— Non, mais je suis certain qu'elle l'approuvera.

— Eh bien, mon père, priez M. Adriano Zacharetti, votre ami, – et elle appuya sur ces deux mots, – de demander ma main à ma mère. Si la comtesse Carini accueille la demande de M. Zacharetti…

— Eh bien ?

— Eh bien, alors, mon père, je verrai ce que je devrai faire.

Sur ces mots, Leona embrassa son père et se retira.

Le comte la regarda s'éloigner et resta songeur.

Le soir, après le dîner, il prit à part Adriano et lui dit :

— J'ai réfléchi, mon ami ; je ne veux pas avoir l'air d'imposer ma volonté à la comtesse ; je désire donc que vous lui fassiez vous-même votre demande, en vous autorisant, bien entendu, de mon consentement.

— Quoi ! monsieur le comte, vous voulez que j'aille…

— Oui, cela est plus convenable ; il importe que vous lui disiez vous-même que vous aimez Leona. J'ai parlé à ma fille ; elle est prête à se soumettre à la volonté de sa mère.

— Ainsi M^lle^ Leona consent…

— Oui. Parlez donc dès demain, ce soir même si vous voulez, à la comtesse.

— C'est que…

— Eh bien ?

— Je n'ose pas.

— Allons donc ! Est-ce que ma femme vous fait peur, mon cher Adriano ? Rassurez-vous, elle vous écoutera avec bienveillance et intérêt.

— Soit, monsieur le comte, je ferai ainsi que vous le désirez. Demain, j'aurai l'honneur de voir M^me^ la comtesse Carini.

Adriano n'était pas précisément satisfait de la tournure que prenaient les choses ; mais la partie qu'on lui offrait était trop belle pour qu'il n'essayât pas de la gagner en payant d'audace. Et, puisqu'il avait pour lui le père et la fille, il n'avait pas à hésiter. Bon gré, mal gré, il faudrait qu'il fît entendre raison à sa jalouse maîtresse.

Pendant que le comte s'entretenait avec Adriano, Leona s'était rendue chez la comtesse.

— Ma mère, lui dit-elle sans préambule, mon père veut me marier à M. Zacharetti ; mais vous savez que nous nous aimons, Paolo Doria et moi, et que nous nous sommes promis d'être l'un à l'autre ; je viens donc vous prier de dire à M. Zacharetti de renoncer à ma main. Je vous autorise à lui dire que je ne l'aime pas et que j'en aime un autre, afin de ne pas avoir à le lui déclarer moi-même.

Et elle se retira, sans attendre un mot de réponse, laissant Margarita terrifiée.

Pendant plus d'une heure, la comtesse resta abîmée dans ses réflexions. Et quelles réflexions ! C'était un rude coup qui lui était porté.

Qu'allait-elle faire ?

Permettrait-elle à son amant de devenir le mari de sa fille ?

Cette monstruosité l'épouvantait, moins cependant que l'idée qu'elle perdrait à jamais son amant ; car la passion s'était emparée de cette femme au point de lui enlever tout sens moral.

Mais comment empêcher cette union ? Que dirait-elle à son mari si, malgré ses supplications et ses ordres, Adriano ne renonçait pas à devenir son gendre ?

Dans sa démence érotique, Margarita n'avait pas deviné que Leona connaissait son hideux secret.

— Il n'y a qu'un seul moyen de sortir de cette impasse, se dit-elle, après avoir examiné la situation sous toutes ses faces, c'est de fuir. Oui, il faut fuir !

» Adriano m’aime toujours, il me le jurait hier encore ; il comprendra que la fuite est nécessaire pour que je ne cesse pas de lui appartenir. Ah ! ce n’est pas lui qui veut cet odieux mariage, c’est le comte… Pas d’indécision, nous fuirons ensemble ; ma fortune personnelle nous suffira.

VI

UNE SCÈNE DE NUIT.

La chambre de la comtesse se trouvait séparée de celle du comte par le salon, la salle à manger et la chambre d'Adriano contiguë à celle de son maître.

Presque tous les soirs, grâce à la disposition de l'appartement et plus encore à la confiance du mari, les deux amants se voyaient, sans crainte d'être surpris, soit dans la chambre de la comtesse, soit dans celle de Zacharetti.

Du reste, le comte les aurait-il trouvés ensemble qu'il n'eût conçu aucun soupçon. Lui-même avait souvent conseillé à son secrétaire d'aller causer avec la comtesse pour l'instruire du résultat de ses démarches.

— Il faut bien, lui disait le comte, que ma femme sache comme moi ce que nous vous devons.

Donc, du côté du comte, rien à redouter.

On ne pouvait guère craindre non plus Leona, qui avait sa chambre éloignée et isolée au bout d'un long corridor.

Pas de domestiques indiscrets. Ceux-ci habitaient les combles de la maison, et l'appartement était au rez-de-chaussée.

D'ordinaire, après avoir fait une partie d'échecs avec Adriano ou sa fille, le comte se retirait chez lui vers dix heures et se couchait aussitôt. Le sommeil était pour lui une nécessité impérieuse.

Leona s'enfermait dans sa chambre et lisait pendant une heure avant de se mettre au lit.

La comtesse, qui se levait fort tard, passait une partie de ses nuits à lire des romans français.

Adriano sortait presque tous les soirs ; il allait au cercle, au théâtre ou au café et rentrait vers minuit.

Souvent il trouvait la comtesse l'attendant chez lui.

Or, après avoir causé avec le comte et lui avoir dit que le lendemain il ferait sa demande à la comtesse, Adriano était sorti comme d'habitude ; mais il n'était allé ni au café, ni au théâtre, ni au cercle. Il s'était rendu près de Carlotta, qui demeurait, comme nous l'avons dit, dans une petite maison qu'elle avait louée.

Au moment où son avenir était en jeu, il avait semblé bon à Adriano de voir la séduisante jeune fille, dont il ne renonçait pas à faire sa maîtresse.

Les visites nombreuses et assidues de l'Italien compromettaient bien un peu Carlotta ; mais, outre que les mœurs du pays n'ont rien de rigide, l'indépendante jeune fille se souciait fort médiocrement de l'opinion publique.

Elle n'était pas la maîtresse de l'Italien ; mais, de la façon dont allaient les choses et suivant sa promesse, elle prévoyait que cela arriverait un jour ou l'autre, sinon à Batavia, du moins en France.

L'amour d'Adriano pour la belle Carlotta allait toujours grandissant, et il tenait d'autant plus à la posséder que, déjà, d'autres soupirants se mettaient sur les rangs.

Ce soir-là, il venait demander à la jeune fille si elle était toujours décidée à le suivre, au cas où il lui livrerait le nom du calomniateur de Juanita.

— Oui, répondit-elle. Mais vous savez que je ne me séparerai jamais, vous entendez, jamais de l'enfant de ma sœur ; je me suis faite sa mère ; j'ai juré de ne point l'abandonner, et rien au monde ne me fera manquer à mon serment.

— Oui, je sais ; nous emmènerons l'enfant et je serai pour elle un protecteur.

— Je prends acte de votre engagement, et si vous y manquiez, je saurais vous le rappeler.

— Comptez sur moi, Carlotta, sur mon amour.

La jeune fille secoua la tête.

— M. Halbruger, fit-elle, avait dit à ma sœur, lui aussi : "Comptez sur mon amour."

— Je ne suis pas un Antoine Halbruger, moi.

— Tant mieux pour vous. Maintenant, répondez.

— Je suis à vos ordres.

— Depuis un mois, vous me dites être sur la piste du misérable qui a causé la mort de ma sœur.

— Eh bien ?

— Comment se fait-il que vous ne sachiez pas encore son nom ?

— Mais…

— Répondez !…

— Je crois le savoir, Carlotta, mais…

— Quoi ?

— Il faut être bien sûr.

— L'autre jour, vous m'avez presque désigné le comte Carini ; voyons, serait-ce lui ?

— Je le crains.

Elle se dressa, les prunelles en feu.

— Donne-moi des preuves ! s'écria-t-elle d'une voix sombre, et je suis à toi.

— Carlotta, tu seras satisfaite.

Une heure après cet entretien, Adriano rentrait chez lui, en cherchant par quels moyens il arriverait à rompre avec Margarita, à épouser Leona, à palper la dot, à se débarrasser du comte et à fuir avec Carlotta.

Le problème, on le voit, n'était pas précisément facile à résoudre. Mais l'ex-séminariste était un homme de ressources, qui savait admirablement tirer parti des circonstances.

Margarita attendait son amant, brûlée par la fièvre de l'impatience, torturée par la jalousie.

L'air était chaud, mais sans lourdeur. Le ciel, tout constellé d'étoiles, était d'une beauté splendide ; la brise apportait et répandait partout les enivrantes senteurs qu'elle ramassait en passant au-dessus des jardins embaumés, remplis de fleurs rares.

Les jardins et les fleurs sont un luxe que se donnent tous les grands négociants de Batavia.

La comtesse subissait l'influence de cette atmosphère pleine d'excitations. Saturée de désirs, tout son être frémissait de sensations amoureuses.

— Pourquoi donc tarde-t-il tant à arriver ? pensait-elle ; il était plus pressé autrefois.

Enfin, elle le vit venir.

Elle ferma sa croisée, sortit de sa chambre, dont elle laissa la porte entr'ouverte, et, tout en amortissant le bruit de ses pas, elle alla se placer sur le passage de son amant.

Adriano avait bien promis au comte de parler à la comtesse ; mais il ne voulait faire cette démarche que le lendemain, et dans un moment où il serait impossible à sa maîtresse de faire le moindre scandale.

Il allait donc passer sans entrer chez elle ; mais elle se plaça inopinément devant lui, le prit par la main, l'entraîna et le fit entrer presque de force.

Il allait ouvrir la bouche pour lui reprocher son imprudence. Elle ne lui donna pas le temps de prononcer un mot. Elle lui jeta ses bras autour du cou, imprima sur ses lèvres un baiser de feu et lui dit :

— Sais-tu ce que ma fille m'a appris ce soir ?

— Non, répondit-il, enhardi par cette façon de procéder.

— Devine, mon bien-aimé, devine.

— Vous savez bien, fit-il avec un vif mouvement d'impatience, que je ne devine rien.

La raideur de son amant fit tressaillir Margarita. Ses sourcils noirs se froncèrent.

— Elle m'a appris, reprit-elle, que son père voulait te la donner pour femme et que tu me demanderais sa main.

— Ah ! fit Adriano, qui ne s'attendait nullement à cette brusque attaque.

Néanmoins, il la considéra comme heureuse, puisqu'elle lui épargnait l'embarras de prendre l'initiative d'une explication.

— Réponds, est-ce vrai ?

Et, comme il se taisait, se contentant de la regarder :

— Mais réponds donc ! reprit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de contenir, mais dont les vibrations révélaient une colère sourde prête à éclater.

Il n'y avait plus moyen de se taire. Mais devait-il brusquer l'aveu ou l'atténuer par des réticences habiles, ou des protestations de tendresse ?

Il sentit qu'il ne fallait pas trop oser.

— Voyons, ma chérie, dit-il, sois calme et écoute-moi.

— Réponds ! lui dit-elle, en lui mettant les deux mains sur les épaules et en le secouant nerveusement. Est-ce vrai ? Oui ou non, réponds !

Mis ainsi au pied du mur, l'Italien répondit :

— Oui. Mais, ajouta-t-il vivement, je t'assure…

— Quoi, quoi ? l'interrompit-elle.

Et elle le repoussa avec violences.

— Mais écoute-moi donc.

— Que veux-tu me dire ? Que l'amant de la mère ne sera pas le mari de la fille !

— Encore une fois, Margarita, calme-toi ; comment veux-tu que je me justifie, si tu ne veux pas m'entendre ?

— T'entendre ? Non, non. Je lis dans tes yeux, tu es capable de consentir… Ah ! misérable ! Tiens, je suis sûre que tu as consenti, que tout est décidé ! Tu es un lâche, Adriano, un lâche !

Elle se laissa tomber sur un divan et fut pendant un long instant en proie à une violente crise nerveuse.

*

Le comte Carini avait été singulièrement étonné des paroles de sa fille et surtout de l'air de mépris et de dédain qu'elle avait pris quand il lui avait annoncé qu'il voulait la marier à Adriano Zacharetti.

D'abord, il ne vit là qu'une boutade de jeune fille exaltée. Mais, en réfléchissant, il finit par se dire que Leona avait certainement quelque raison pour se montrer aussi dure à l'égard d'Adriano. Et puis ce n'était nullement dans les habitudes et dans le caractère de la jeune fille de parler ainsi qu'elle l'avait fait.

— Décidément, se disait le comte, il y a quelque chose. Quoi ? Leona a évidemment fait allusion à quelque fait que j'ignore.

Et il se creusait l'esprit, torturait sa pensée pour deviner ce qui avait pu rendre Adriano antipathique à sa fille.

Toutefois, Leona l'avait mis sur la voie et il soupçonna la vérité. Mais il ne voulait pas admettre qu'une pareille chose fût possible, sa loyauté s'y refusait.

— Non, non, pensait-il, Adriano et la comtesse ne sont pas capables d'une aussi infâme trahison. S'il existe quelque chose entre eux, ce ne peut être qu'un secret, plus ou moins important, dont la nature m'échappe.

Mais, continuellement obsédé par cette pensée qu'il pouvait être trahi, son esprit travaillait.

Il se rappelait nombre de petits faits auxquels il n'avait prêté aucune attention, mais qui, maintenant, acquéraient une importance sérieuse.

Il eut d'abord l'intention de faire appel à la loyauté d'Adriano et de lui demander ce que signifiaient les paroles de Leona ; mais il se dit, avec raison, que, si ses soupçons étaient fondés, Adriano saurait très bien se défendre et que, s'ils étaient erronés, le jeune homme aurait raison d'en être blessé.

Il songea ensuite à avoir une explication avec la comtesse en présence de Leona ; mais il renonça encore à cette idée.

— Si je veux savoir la vérité, se dit-il, le plus simple et le meilleur c'est de garder le silence, de ne point laisser voir mes préoccupations et d'avoir l'air de ne me douter de rien. Mais je veillerai ; et si ce que je ne puis croire est réel, je le saurai tôt ou tard.

Pendant toute la soirée, il examina avec soin l'attitude de sa femme et celle du secrétaire ; mais il ne découvrit rien, pas un geste, pas un regard équivoque qui pût l'éclairer.

Adriano, pensant à l'offre que lui avait faite le comte et tout à son amour pour Carlotta, ne s'occupait de la comtesse que juste assez pour ne pas paraître impoli ; quant à la jeune femme, habile dans l'art de feindre, elle ne laissait rien voir de ce qui se passait, en elle.

Les heures s'écoulèrent comme de coutume.

Le comte fit sa partie d'échecs avec sa fille.

Pendant ce temps, la comtesse lisait.

Adriano sortit à son heure habituelle et, à dix heures, le comte, la comtesse et Leona étaient chacun dans sa chambre.

L'appartement de Margarita donnait sur la rue et celui du comte sur la cour intérieure. Mais au-dessus de la chambre de la comtesse se trouvait une pièce servant de bibliothèque et de lingerie.

Une demi-heure après s'être ostensiblement enfermé dans sa chambre à coucher, le comte en sortit avec précaution, sans bruit, monta à la lingerie et s'y tint en observation.

Il entendit la comtesse ouvrir sa fenêtre, il la vit se pencher, interroger l'espace ; il comprit facilement qu'elle attendait.

À lui aussi l'anxiété brûlait le sang ; lui aussi s'impatientait fiévreusement. De même que sa femme, il lui tardait de voir paraître Adriano. Enfin, il le vit dans la rue. Il s'effaça rapidement, car le clair de lune pouvait le trahir, et il prêta l'oreille.

La fenêtre au-dessous se ferma. Alors il sortit doucement de la lingerie. Il était pieds nus, sans lumière ; il marcha lentement, retenant son haleine, et arriva à la porte de la chambre de sa femme.

Son émotion était grande et il se soutenait à peine. Ses jambes flageolaient et une sueur froide coulait sur ses tempes.

D'abord, il n'entendit que confusément ; puis peu à peu les mots, les phrases arrivèrent distincts à ses oreilles.

Le doute n'était plus possible.

Adriano s'était agenouillé près de la comtesse, qui se tordait convulsivement sur le divan.

Soudain, elle bondit sur ses jambes.

— Allons, je veux bien t'écouter maintenant, dit-elle à son amant, justifie-toi, si tu peux ; parle, parle !

— Que veux-tu que je te dise, puisque tu ne veux rien entendre ?

— C'est vrai, tu as raison… Je suis folle… Voyons, me voilà calme, je t'écoute.

— Eh bien, ce n'est pas moi qui veux ce mariage, c'est ton mari.

— Mais tu as accepté, tu t'es engagé à obtenir mon consentement ?

— Que voulais-tu que je fisse ? Pouvais-je répondre à ce pauvre homme : "Je ne puis pas épouser votre fille parce que votre femme est ma maîtresse ?"

— M'aimes-tu toujours ?

— Tu le sais bien.

— C'est que, vois-tu, si ma fille avait le malheur d'être aimée de toi, je la…

Tout à coup, la porte fut violemment ouverte.

Ils se retournèrent effrayés.

Le comte était devant eux.

— Misérables ! Infâmes ! cria-t-il.

Les deux coupables restèrent muets d'épouvante.

— Infâmes ! répéta le comte.

Et marchant droit à Adriano, il lui cracha au visage, puis lui cria :

— Je te tuerai !

Les deux complices tremblaient, écrasés sous le regard chargé d'éclairs de l'homme outragé.

— Lâche, je te tuerai ! cria le comte une seconde fois.

Et, grave et terrible, il sortit.

VII

LE DUEL

C'est à peine si ces mots « Je te tuerai ! » avaient été entendus par les coupables terrifiés.

La porte s'était refermée et le comte était déjà rentré dans sa chambre, que sa femme et Adriano étaient encore à la même place, immobiles, silencieux, le front courbé.

Ah ! ce n'était pas le remords qui les accablait ; ils étaient trop foncièrement mauvais, l'un et l'autre, pour que le sentiment de leur infamie parlât à leur conscience. Non, ils ne se repentaient pas, mais ils se demandaient, chacun de son côté, comment ils sortiraient de cette situation horrible.

Margarita n'écoutait parler en elle que la voix de sa terrible passion.

Sa colère de tout à l'heure était tombée comme par enchantement.

Adriano lui avait dit qu'il l'aimait toujours… Que lui importait le reste ?

L'Italien, lui, ne songeait qu'à ses intérêts.

L'outrage sanglant que lui avait infligé le comte ne le préoccupait même pas. Sans doute, il se vengerait ; mais, pour le moment, il avait d'autres soucis.

Ce fut Margarita qui rompit le silence.

Elle posa sa main tremblante sur l'épaule de son amant, et lui dit à voix basse :

— Viens, toi qui es tout pour moi ; fuyons, fuyons !

Adriano ne répondit pas.

— Fuyons, répéta-t-elle ; j'ai de l'or, des valeurs, des bijoux !

L'Italien la repoussa, froidement. Il avait pris son parti et tracé sa ligne de conduite. Il s'agissait d'abord de jouer les grands sentiments. Ensuite, il aviserait.

Bien décidé, depuis quelque temps, à rompre définitivement avec la comtesse, l'occasion qui se présentait était trop favorable pour qu'il la laissât échapper.

— Ma chère Margarita, dit-il, vous êtes folle ; je n'ai pas le droit de fuir ; j'ai trahi la confiance de votre mari, je lui dois une réparation.

— Un duel ?

— Oui, un duel entre nous est forcé.

— Tu ne te battras pas !

— Est-ce que vous n'avez pas entendu ce que le comte m'a dit ?

— Que t'a-t-il dit ?

— Qu'il me tuerait.

— Adriano, tu ne te battras pas !

— Je lui ai pris son honneur, je lui dois mon sang !

— Mais, s'il te tue ?

— Eh bien, tout sera dit.

— Tout sera dit ! Eh bien, et moi ? et mon amour ?

— Margarita, tout s'expie ! Notre bonheur était un crime.

— Est-ce que tu regrettes quelque chose ?

— Mais, malheureuse, dit-il, simulant une colère sourde, tu n'as donc pas vu l'injure qu'il m'a faite ? Me crois-tu donc assez lâche pour la supporter ?

— Alors, tu veux te battre ?

— Oui, et j'espère bien que ce sera demain.

— Rien ne peut combattre ta résolution ?

— Rien.

— C'est bien, Adriano ; tu feras ce que tu appelles ton devoir ; je ferai, moi, ce que je croirai être le mien.

— Adieu, Margarita.

Et, laissant sa maîtresse en proie au plus grand trouble, Adriano sortit de la maison pour aller se loger dans un hôtel.

Il ne se coucha pas ; il passa le reste de la nuit à réfléchir.

Quoi ! tous ses rêves ambitieux allaient-ils s'évanouir ? Est-ce que tout allait lui échapper à la fois ?

La magnifique dot qu'on lui avait offerte et aussi l'amour de Carlotta ?

Il ne s'inquiétait nullement de Margarita ; il ne pensait à elle que pour la maudire.

Carlotta, Carlotta ! Tout ce qu'il allait faire maintenant serait en vue de la posséder !

En acceptant de devenir l'époux de Leona il n'avait eu qu'un but : toucher la dot et abandonner sa femme le plus vite possible pour mettre aux pieds de Carlotta une fortune honteusement acquise.

Après une longue, méditation, il se dit qu'il fallait tirer, au profit de sa passion pour Carlotta, tout le parti possible de la situation dans laquelle il se trouvait. Ne lui était-il pas facile, en effet, de faire croire à la jeune fille que c'était pour elle qu'il abandonnait tout, que c'était pour elle qu'il allait risquer sa vie ?

À la première heure du jour, il se rendit chez Carlotta et lui dit :

— Maintenant, je suis sûr ; c'est le comte Carini qui est le coupable que nous cherchions.

— Ma sœur, ma sœur, tu seras vengée ! s'écria Carlotta.

— Oui, et ce soin me regarde.

— Vous ?

— Oui. J'ai provoqué le comte, je l'ai insulté et, aujourd'hui ou demain, nous nous battrons.

— Vous avez fait cela ?

— Je l'ai fait.

— Pour moi !

— Je vous aime !

Elle prit dans ses bras l'enfant de Juanita.

— Mignonne, chère mignonne, dit-elle à la petite, qui ne pouvait comprendre, regarde, regarde bien cet homme, il faudra l'aimer, l'aimer toujours ; c'est le vengeur de ta mère !

— Mais, vous, Carlotta, demanda Adriano, m'aimerez-vous ?

— Je ne sais pas si je vous aimerai ; mais je serai à vous, j'en fais le serment !

— C'est bien. À bientôt.

Il pressa la jeune fille contre son cœur et se retira.

À huit heures, il envoya chez le comte un domestique porteur d'un billet ainsi conçu :

« Je resterai chez moi toute la journée pour attendre les témoins de M. le comte Carini. »

À dix heures, on sonna à sa porte.

Il alla ouvrir, croyant qu'il recevait la visite des témoins.

Il se trouva en face du comte Carini.

— Vous, vous, monsieur le comte, fit-il, laissant voir sa surprise et son trouble.

— Oui, il est inutile d'instruire quatre personnes de choses qui ne regardent que nous. Nous nous battrons sans témoins. À mort, monsieur, à mort !

— Mais, monsieur le comte…

— Auriez-vous peur ?

— Il sera fait selon votre volonté.

— C'est ainsi que je l'entends.

Adriano s'inclina.

— Nous prendrons chacun notre rifle, reprit le comte ; nous nous rendrons au bois des palmiers. Arrivés là, nous nous séparerons et, au bout de cinq minutes, tir à volonté.

— Un duel à l'américaine !

— Ou à l'indienne, monsieur.

— L'heure ?

— Demain, à cinq heures du matin.

— À cinq heures, demain, monsieur le comte.

Les deux hommes se séparèrent.

Resté seul, Adriano poussa un soupir de soulagement. Il avait cru à une rencontre ordinaire, à l'épée, arme très familière au comte. Dans ce cas, toutes les chances auraient été contre lui, car, inhabile à manier l'épée, il n'aurait même pas eu la ressource de la trahison. Mais dans un combat comme celui que lui offrait son adversaire, tout était changé. D'abord il était excellent tireur, et puis, du moment qu'on se battait sans témoins, tout était permis.

Ce n'était plus un duel entre deux êtres civilisés, c'était un combat de sauvages.

Du reste, il y avait du sauvage chez Adriano Zacharetti.

Il passa le reste de la journée à bâtir des châteaux en Espagne avec Carlotta qui, entièrement à sa vengeance,

l'écoutait avec des tressaillements de joie farouche, bien persuadée que Dieu serait avec le justicier.

Le comte Carini passa cette journée à prendre ses dernières dispositions.

Dans la soirée, il conduisit Leona dans un couvent, sans l'instruire de ce qui s'était passé.

— Tu resteras dans cette maison jusqu'à notre départ, lui dit-il ; nous retournerons en Italie et tu épouseras. Paolo Doria.

Leona aurait bien voulu savoir, pourquoi son père avait si vite renoncé à lui faire épouser Adriano.

Sans doute, pensait-elle, il a deviné quelque chose ; mais sait-il tout ?

Le comte Carini avait fait son testament. Cette pièce, accompagnée d'une lettre adressée au consul italien, fut placée, dans une enveloppe. Dans sa lettre, le comte informait le consul qu'il était au moment de se battre en duel, sans témoins ; dans la prévision d'un malheur possible, il remettait au consul le soin de rapatrier sa fille et de la faire conduire dans la famille Doria, à Venise.

De sa femme, pas un mot. Il ne la vit même pas.

Un peu avant la nuit, il congédia les domestiques en leur annonçant qu'il partait le lendemain.

Sans se préoccuper le moins du monde de sa fille, ; Margarita réunit tout ce qu'elle avait d'argent et de bijoux et prit ses mesures pour surveiller les agissements de son mari.

La nuit se passa sans incident.

Le lendemain matin, Adriano se leva l'esprit dispos ; il sentait sa main ferme, son œil sûr. Il se rendit au lieu indiqué, bien décidé à profiter de toutes les circonstances favorables qui, s'offriraient à lui.

Quelques minutes après, le comte le rejoignit.

Le bois était absolument désert.

Adriano se demanda s'il ne devait pas profiter, de cette solitude et de sa force pour assassiner immédiatement son ennemi. Il allait probablement céder à la tentation, lorsque le comte s'arrêta à quelques pas de distance et lui dit :

— N'oubliez pas : à mort !

— À mort ! répondit Adriano.

— Garde-toi, je me garde !

Puis, sans quitter des yeux son ennemi, le comte s'éloigna rapidement, s'élança sous bois et disparut.

Adriano s'écarta et se mit à marcher avec précaution, tout en s'abritant derrière les arbres.

Presque coup sur coup, deux balles sifflèrent à ses oreilles, mais sans l'atteindre.

Il ne riposta pas ; son adversaire, d'ailleurs, était invisible.

Soudain, Adriano, qui était ventriloque, poussa un cri qui semblait partir sur la droite. Trompé, le comte se dirigea à gauche, espérant surprendre son ennemi par derrière ; mais, malheureusement, en se découvrant.

Adriano l'attendait.

À peine le malheureux comte se montra-t-il, qu'une balle l'atteignit en pleine poitrine. Il chancela, et, avant qu'il ne fût tombé, une seconde balle le frappait à la tête.

Il était mort !

Comme le vainqueur s'approchait de la victime, une femme, accourant, apparut tout à coup au détour d'un sentier.

C'était Margarita.

Un éclair farouche sillonna le regard de Zacharetti.

Rapidement, il rechargea son rifle et, quand sa maîtresse ne fut plus qu'à vingt pas de lui, il fit feu.

Elle tomba sans pousser un cri.

Adriano Zacharetti était libre.

En un instant, avec une rapidité de conception infernale, un plan aussi criminel qu'audacieux germa dans son cerveau. Immédiatement, il se mit à l'œuvre.

Après s'être assuré que Margarita ne respirait plus, il la dépouilla de tout ce qu'elle portait sur elle. Il revint au comte, qu'il dépouilla également, fourrant tout dans ses poches : papiers, clefs, bijoux…

Cela fait, de deux coups de rifle, il fracassa les têtes de ses victimes, afin qu'il fût impossible de les reconnaître.

Un ravin profond s'était creusé au milieu du bois ; ce ravin se terminait par un trou à entonnoir, dans lequel bouillonnait une eau chargée de matières sulfureuses.

L'assassin traîna d'abord le corps du comte au ravin et le précipita dans le trou.

Aussitôt, un sourd mugissement se fit entendre, sortant des profondeurs souterraines, puis, au bout de quelques minutes, l'entonnoir redevint silencieux.

L'expérience était décisive.

Le corps de Margarita alla rejoindre celui de son mari. Ensuite, ce fut le tour du rifle du comte.

Cette horrible besogne avait demandé plus d'une heure.

En l'accomplissant, Adriano n'avait eu aucune défaillance ; mais, quand il eut fini, le misérable s'affaissa sur le sol comme anéanti.

Une sueur froide mouilla son front ; le plus léger bruit le faisait tressaillir, lui donnait le frisson.

Il se remit, cependant, et quand, à huit heures, il rentra dans la ville, son visage ne portait plus aucune trace d'émotion.

Il se rendit directement chez le comte Carini.

Grâce aux précautions prises par le malheureux comte, Adriano put, tout à son aise, mettre à exécution le plan qu'il avait conçu.

Il commença par faire disparaître le testament et la lettre adressée au consul d'Italie. Il visita tous les meubles, tous les tiroirs et fit main basse sur les papiers, les titres, les valeurs, l'argent ; il s'empara également des cartes du comte et de son passeport.

Il avait, nous le savons déjà, le talent ; d'imiter les écritures ; il s'était appliqué à contrefaire l'écriture de la comtesse aussi bien que celle du comte, et il y excellait. Dans la

chambre de sa maîtresse, il traça les mots suivants sur une feuille de papier, qu'il plaça sur un meuble, bien en évidence :

« Je suis lasse de la vie, je vais me tuer.

» MARGARITA, comtesse Carini. »

Cette dernière précaution prise, il ferma toutes les portes avec soin, y compris la porte d'entrée, dont il avait la clef, et, à deux heures, après avoir mangé ce qu'il avait trouvé, il sortit aussi tranquillement que s'il venait de travailler dans son cabinet.

Il courut chez Carlotta, qui l'attendait avec impatience.

— Eh bien ? fit-elle, l'interrogeant du regard.

— Tu es vengée ! dit-il.

Elle poussa un cri, qui n'était pas complètement de joie.

— Prépare-toi vite, reprit-il, nous partons dans une heure.

— Dans une heure !

— Oui ; un bâtiment va lever l'ancre.

— C'est bien, je tiendrai ma promesse ; dans une heure je serai sur le port avec ma fille.

— Ne t'occupe de rien, ma Carlotta ; je réglerai tout ici.

Le soir, ils étaient déjà loin de Batavia.

Le lendemain, en feuilletant machinalement le livre où étaient inscrits les noms des passagers, Carlotta lut avec surprise :

« M. le comte et Mme la comtesse CARINI. »

Adriano s'était substitué, à son bienfaiteur.

— Qu'est-ce que cela signifie ? lui demanda Carlotta.

— Il fallait, répondit-il, que le nom de Carini ne s'éteignît point.

Carlotta comprit aussitôt que celui à qui elle avait juré d'être sa maîtresse était un bandit. Alors, elle se demanda ce qu'il y avait de vrai dans ce qu'il lui avait dit touchant les calomnies dont sa sœur, avait été la victime. À partir de ce moment, Adriano lui inspira une répugnance mêlée de terreur, qui devait toujours durer.

Après tout, elle n'aimait que sa filleule, et elle pouvait se livrer sans réserve à cette affection quasi maternelle.

On s'installa à Paris, comme nous l'avons indiqué.

Mais Adriano, que nous continuerons maintenant à appeler Carini, était loin d'être heureux. Son amour avait pris des proportions effrayantes. Sans doute, la jeune fille avait tenu ses promesses : après s'être vendue, elle s'était livrée ; mais le jour où elle avait été absolument convaincue que le faux Carini était un misérable de la pire espèce, elle l'avait tenu à distance.

C'est vers ce temps que Blaireau avait connu Carini et l'avait associé à ses ténébreuses opérations.

Carini était devenu avare en devenant riche. Et comme Carlotta ne voulait pas de l'or volé à Batavia, comme elle ne voulait être associée à sa vie que par le passé, ce passé qui lui faisait horreur, il employait toutes ses facultés à amasser, à entasser l'or, espérant toujours que Carlotta se laisserait enfin séduire par tant de richesses accumulées pour elle.

Un jour, Carlotta lui dit :

— Vous ayant juré de me donner à vous le jour où ma sœur serait vengée, j'ai tenu mon serment ; mais j'ignorais alors ce que vous étiez… Maintenant que je vous connais, je reprends ma liberté entière.

— Tu es à moi, Carlotta, puisque tu t'es donnée.

— Je me reprends.

— Tu ne peux pas ; tu as mes secrets !

— Ne craignez rien ; je ne suis pas femme à vous trahir ; mais, hors cela, n'attendez plus rien de moi.

Peu de temps après, Carini se figura que, si la jeune fille n'avait plus sa nièce, que si l'enfant chérie n'était plus là, entre lui et Carlotta, celle-ci lui reviendrait, n'ayant plus que lui à aimer.

Il fit disparaître la petite fille.

Il ne la tua pas, bien qu'il en eût l'envie et qu'il ne reculât devant aucun crime. Il n'avait pas trouvé le moyen de commettre ce meurtre sans faire naître des soupçons dangereux. L'enfant fut enlevée par une misérable servante, payée largement pour accomplir ce forfait et qui ne reparut plus.

Carlotta faillit mourir de désespoir.

Carini laissa cette grande douleur se calmer, et il crut, cette fois, que la jeune femme allait être à lui sans partage.

Il se trompait.

Carlotta lui signifia une fois de plus qu'elle ne serait toujours pour lui qu'une compagne, une amie, tant qu'il ne lui aurait pas ramené l'enfant perdue.

— Si cela ne vous convient pas ainsi, ajouta-t-elle, je pars, je vous quitte et ne vous reverrai jamais.

Le misérable sentit combien il avait eu tort de faire perdre la petite fille au lieu de la placer lui-même chez des gens qui auraient consenti à la garder, moyennant une somme d'argent.

On ne pense pas à tout et on ne saurait tout prévoir.

Carini se mit sérieusement à la recherche de l'enfant ; mais tout ce qu'il mit en œuvre pour la retrouver fut inutile. L'enfant était bien et à tout jamais perdue.

Des années s'écoulèrent.

Il y avait environ dix-sept ans que la petite Charlotte avait disparu, quand nous retrouvons Carini voulant associer Carlotta à l'attentat médité contre M^lle^ Henriette de Simaise.

Maintenant que le passé de Carini nous est connu, revenons au moment où Carlotta vient de congédier son faux mari, après lui avoir défendu de toucher à M^lle^ de Simaise.

VIII

UNE DALILA

Carlotta n'avait pas tout dit à Carini.

Ce n'était pas seulement parce que la famille de Simaise avait eu pour parent le marquis de Chamarande qu'elle prenait Henriette sous sa protection ; une autre raison encore la faisait agir.

Elle aimait Raoul de Simaise.

Elle l'aimait follement, bien qu'elle fût beaucoup plus âgée que le jeune viveur converti.

C'était surtout à cette passion – les femmes le comprendront facilement – que Carini devait l'aversion de plus en plus prononcée qu'il inspirait à la jeune femme.

Oui, depuis plus de trois ans, Carlotta aimait Raoul sans que celui-ci s'en fût douté un seul instant. Carlotta avait gardé son secret au fond de son cœur, car elle savait bien que son amour était sans espoir, insensé. Mais elle y tenait à cet amour chaste, qui lui procurait des sensations jusqu'alors inconnues, qui lui faisait sentir plus vivement les écœurements de sa situation, mais qui, en même temps, adoucissait ses amertumes, par lequel, enfin, elle semblait vivre.

Elle aimait Raoul autant et peut-être plus éloigné d'elle, qu'elle l'aimait lorsqu'elle avait la facilité de le voir à Paris.

Elle n'avait pas oublié sa filleule ; elle y pensait souvent et aurait certainement donné beaucoup pour la retrouver.

Mais il y avait tant d'années qu'elle l'avait perdue ! En dix-sept ans bien des douleurs s'apaisent.

Aussi, lorsque Carlotta disait à Carini : « Rendez-moi ma filleule et je serai de nouveau à vous », elle mentait.

Si Carini fût arrivé un jour avec la jeune fille et l'eût sommée de tenir sa promesse, elle l'aurait repoussé, en n'hésitant pas à lui dire : « Je sais aujourd'hui ce que c'est que l'amour ; j'aime, mais ce n'est pas vous, car je vous hais ! »

D'ailleurs, n'avait-elle pas été sur le point de dire à Carini qu'elle aimait le frère d'Henriette ? Elle avait retenu les paroles prêtes à lui échapper, comprenant que cette révélation, loin d'arrêter Carini, l'exciterait, au contraire, à frapper sans pitié M^lle^ de Simaise.

Et même maintenant, qu'elle réfléchissait, elle regrettait d'avoir pris si vivement la défense d'Henriette.

Elle connaissait l'homme à qui elle avait à faire.

N'avait-elle pas mis en éveil l'esprit du misérable ?

Le premier soin de celui-ci ne serait-il pas de chercher le moyen d'agir sans son concours, puisqu'elle avait refusé d'une façon absolue d'être sa complice ?

Son anxiété était d'autant plus vive que le temps pressait. Sans aucun doute, Carini allait agir promptement.

Elle se demanda ce qu'elle allait faire pour entraver les projets de Carini.

Deux moyens s'offraient à elle :

Prévenir la famille.

Ou bien, revenant sur son refus formel, tenter de tromper Carini en feignant d'entrer dans ses vues.

Prévenir la famille. Comment ?

Elle savait que Raoul était en Afrique ; mais, dans quelle partie de l'Algérie ? D'ailleurs, avant que sa lettre fût parvenue au jeune homme, Carini aurait eu le temps de commettre son crime.

Elle ignorait également la demeure de la baronne de Simaise. Mais, quand même elle parviendrait à se procurer l'adresse de la baronne, que pourrait-elle lui dire ? Elle n'avait aucun renseignement fournir.

Dire : « Veillez sur votre fille, on veut vous l'enlever, » ce n'était pas assez.

Et puis, qui accuser ?

Elle ne pouvait se résoudre encore à dénoncer Carini. D'ailleurs, si l'on fouillait dans le passé de cet homme, ne serait-elle pas compromise aussi ?

Bien qu'elle n'eût pas réellement et directement servi l'Italien dans les criminelles opérations auxquelles il se livrait depuis nombre d'années, elle n'en était pas moins, en quelque sorte, sa complice, puisqu'elle avait accepté de porter son nom, ou plutôt le nom qu'il avait volé. Une enquête amènerait certainement la découverte de l'intimité qui avait existé entre eux.

Le premier moyen présentait ainsi des difficultés et de nombreux dangers.

Restait l'autre : tromper Carini. Il était rusé et défiant.

Oui, mais il était amoureux.

D'ordinaire, et cela depuis longtemps, Carini s'abstenait de parler de ses projets à Carlotta. Pour qu'il se fût, cette fois, adressé à elle, il fallait qu'il n'eût pu compter sur une autre assistance. La jeune femme avait donc lieu d'espérer qu'il ne ferait pas trop de difficulté, même après son refus, pour l'accepter comme complice. Et puis, elle se disait qu'un homme qui aime est toujours facile à tromper.

C'est, en effet, grâce à la passion sénile de Carini que Carlotta pouvait exercer sur le misérable la puissance de sa domination.

Ah ! si Carini n'avait pas aimé ! Ah ! s'il avait pu devenir indifférent ! Comme il se serait vengé !

Mais sa passion le rendait l'esclave de Carlotta.

Cette passion brûlante l'enveloppait comme une tunique de Nessus, et tous les efforts qu'il avait faits, qu'il faisait encore pour s'en débarrasser, ne servaient qu'à la rendre plus terrible.

Enfin, Carlotta pouvait tout sur lui et il le savait.

La jeune femme, le tenait par ses secrets et elle n'avait qu'un mot à dire pour le perdre.

Pour s'affranchir, il aurait fallu que Carini tuât Carlotta. Il y avait songé plus d'une fois, le misérable, dans ses heures de délire amoureux ; mais il se sentait défaillir, à la seule pensée de faire, souffrir cette créature adorée.

Il aurait pu encore échapper à la domination de Carlotta s'il avait pu la rendre sa complice ; il avait essayé souvent, mais toujours sans succès. Il venait, une fois encore, de faire

une tentative qui, comme nous l'avons vu, n'avait pas mieux réussi.

Carini et Carlotta avaient donc pour des motifs différents, la même pensée : se tromper mutuellement.

Carini s'était retiré, chassé par Carlotta, après avoir, une fois de plus, essuyé un refus.

C'était à la jeune femme, maintenant, à user de toute son adresse féminine dans l'attaque qu'elle allait diriger contre Carini.

En un instant, avec l'aide de sa femme de chambre, une fille qui avait toute sa confiance et qui la méritait, elle s'était mise sous les armes, c'est-à-dire habillée et rendue aussi séduisante que possible.

Ses cheveux d'or, imprégnés d'un parfum pénétrant, étaient relevés avec grâce, laissaient voir un front dont l'âge n'avait pu encore altérer la pureté, et retombaient en nappes luxuriantes ; sur son cou et ses magnifiques épaules de Niobé. Sur un côté de la tête, deux grosses spirales, aux reflets chatoyants, encadraient la joue et venaient effleurer la poitrine demi-nue.

La taille s'élançait souple et élégante d'une robe à longs plis qui en faisait valoir la noblesse et la richesse.

Le regard était doux et le sourire semblait plein de promesses.

Même pour un indifférent, Carlotta était ainsi irrésistible.

Sa femme de chambre s'étant retirée, elle souleva la portière, toucha le ressort invisible et la porte secrète s'ouvrit.

Elle s'enfonça doucement dans le passage, prêtant l'oreille pour s'assurer que Carini était bien seul.

Elle n'eût qu'à pousser la porte de communication qui s'ouvrait dans le cabinet de son faux mari pour y pénétrer.

La pièce était dans une demi-obscurité, n'étant éclairée que par une bougie à réflecteur dont les rayons convergeaient vers une excavation ressemblant assez à la niche d'un poêle de salle à manger. Du reste, un fourneau allumé s'y trouvait.

L'air était saturé d'une senteur âcre qui prenait à la gorge.

Devant le fourneau, un homme se tenait penché, tournant le dos à la jeune femme.

Carlotta prit cet homme pour Carini et elle marcha vers lui sans qu'il entendît, grâce au tapis qui recouvrait le parquet et à l'attention qu'il apportait à un travail mystérieux.

Cette attitude sembla si singulière à Carlotta qu'elle voulut en connaître la cause. Elle continua d'avancer, redoublant de précaution ?. Elle pu ainsi arriver jusqu'au personnage toujours immobile. Elle se penchait pour voir quand elle fut prise, tout à coup, d'une toux qui fit bondir l'individu.

Carlotta poussa un cri de surprise.

Ce n'était pas Carini.

Le personnage était enveloppé de la tête aux pieds dans un vêtement de cuir, et son visage était couvert d'un masque de verre qui lui prenait encore le front et les oreilles.

Éclairé par les lueurs vacillantes de la bougie et les flammes bleuâtres du charbon brûlant, l'homme avait un aspect vraiment fantastique.

La jeune femme ayant un second accès de toux, l'individu poussa une exclamation de terreur, s'élança sur Carlotta, la prit dans ses bras robustes et, avant qu'elle eût pu articuler un mot, il la porta dans sa chambre dont il ouvrit aussitôt les fenêtres toutes grandes.

Cette précaution prise, il rentra dans le cabinet dont il ouvrit également la fenêtre. Il enleva de dessus le fourneau un creuset de métal qu'il alla placer dans un placard dont le fond avait une ouverture avec tirant d'air ; il referma le placard et éteignit rapidement le fourneau, qu'il cacha ensuite, de même que son masque transparent, dans le bas d'une bibliothèque.

Cela fait, il revint dans la chambre de Carlotta.

Celle-ci regardait autour d'elle comme cherchant à se rendre compte de ce qui venait de se passer.

Elle se tourna vers Caracole, car l'homme masqué, de tout à l'heure n'était autre que l'agent de confiance de Carini, et l'interrogea du regard.

— Vous sentez-vous mieux, madame ? demanda Caracole.

Elle n'eut pas le temps de répondre.

Carini entrait à son tour chez elle, stupéfait et pâle de terreur.

Sur un signe de son maître, et après avoir échangé avec lui quelques mots en allemand, Caracole disparut.

Carlotta était tout à fait remise.

— Imprudente, imprudente ! lui dit Carini en lui prenant les mains.

— En quoi suis-je imprudente ? fit-elle, le regardant avec étonnement, car elle ne comprenait pas encore.

— Comment, depuis des années vous n'aviez pas passé cette porte, et vous venez chez moi sans me prévenir ?

— Vous me le reprochez ?

En prononçant ces mots, Carlotta enveloppa Carini de son long regard fascinateur.

Le faux comte eut une sorte de frémissement.

— Hé, non, je ne vous reproche pas cela, répondit-il ; mais, malheureuse, vous pouviez tomber raide morte, comme frappée de la foudre.

Carlotta tressaillit et eut la chair de poule. Mais ne laissant rien deviner de ses impressions, elle reprit son air étonné et répliqua :

— Bast ! pour avoir respiré un peu de soufre ?… Ah çà, vous faites donc de la chimie, maintenant !?

— Ce que je fais serait plutôt de l'alchimie, répondit-il en souriant.

— Ah ! est-ce la pierre philosophale que vous cherchez ?

— Non, Carlotta.

— Quoi donc, alors ?

— Une chose plus précieuse que l'art de faire de l'or.

— Enfin, cette chose est ?…

— Un philtre, pour se faire aimer.

Carlotta regarda Carini dans le blanc des yeux pour y lire sa pensée. Elle le força à baisser les paupières.

Alors, elle comprit que le faux comte composait, des poisons, ou tout au moins des produits dangereux, somnifères, aphrodisiaques, etc… Elle sentit grandir son aversion pour l'homme, en même temps qu'il lui inspirait une terreur nouvelle.

Mais il fallait dissimuler.

Se raidissant, contre le dégoût qu'elle éprouvait, elle répondit :

— Est-il donc besoin d'avoir un philtre pour cela ?

— Hein, que voulez-vous dire ? fit-il avec une émotion qu'il ne prit pas la peine de cacher.

— Rien autre chose que ce que j'ai dit. Si j'ai franchi cette porte tout à l'heure, c'est que j'ai reconnu que j'étais une sotte.

— Vous, une sotte ?

— Oui. Vous m'avez parlé de millions à gagner et, stupidement, je me suis rappelée que j'ai été recueillie, autrefois par M. Philippe de Villiers et que son parent, le marquis de Chamarande, a été un de mes protecteurs. Sans doute, je garde le souvenir du bien, qu'on m'a fait ; mais ceux à qui je devais de la reconnaissance ne sont plus. Je me suis donc demandé pourquoi j'avais pris, comme je l'ai fait, la défense de M^lle^ de Simaise, et n'ayant trouvé aucune raison qui pût justifier mon intervention en faveur de cette jeune fille, que je ne connais pas, après tout, et qui ne m'inspire aucun intérêt, je me suis dit que j'étais une sotte.

» Qu'a-t-elle fait pour moi, cette famille de Simaise ? Rien. Ces gens-là ne savent même pas que j'existe.

— Ma chère Carlotta, ce changement…

— Vous étonne ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que vos paroles de maintenant contrastent singulièrement avec votre langage d'hier.

— Comment ! il y a près de vingt ans que je vis près de vous et vous ne me connaissez pas encore ? Vous devriez être habitué depuis longtemps à ces brusques changements d'idées.

— Certainement, mais…

— Guilio, interrompit-elle, je veux, moi aussi, être riche, immensément riche… Vous m'avez parlé de dix millions ; voilà le talisman qui m'a pour ainsi dire transformée.

Les yeux de Carini étincelèrent.

Carlotta eut un délicieux sourire. Puis, se rapprochant du faux comte :

— Êtes-vous sûr du chiffre ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il.

— Eh bien, mon ami…

Ce nom, quelle ne lui avait pas donné depuis la disparition de sa filleule, remua Carini dans son être.

— Appelez-moi comme vous voudrez, continua-t-elle, bizarre, capricieuse, fantasque, il m'importe peu ; mais je suis avec vous, je veux être avec vous pour gagner les millions. Il faut, m'avez-vous dit, enlever M^lle^ de Simaise et la faire disparaître ; soit, enlevons-la et sa mère avec elle, si c'est nécessaire. Mais je vous préviens, Guilio, je veux le partage égal des millions.

— Enfin, voilà comme je vous voulais ! s'écria Carini, et voilà comme je vous trouve la plus adorable des femmes !

Il la prit dans ses bras et voulut la presser contre son cœur.

Par un mouvement plein de grâce, souriante, elle se dégagea.

— Pas encore, après le succès, fit-elle avec un doux regard langoureux, rempli de promesses.

— Oh ! mon amour, ma vie ! dit Carini éperdu.

— Voyons ! reprit-elle, racontez-moi un peu ce que j'aurai à faire ; donnez-moi dès à présent vos instructions. Ah ! vous verrez si je ne sais pas remplir la mission que vous allez me confier !

Carini obéit.

Il parla longuement et Carlotta se montra si habile qu'au bout d'une heure elle savait tout ce qu'elle avait intérêt à savoir, et même davantage.

Quelques baisers, qu'elle laissa mettre sur ses mains, payèrent largement Carini.

— Eh bien, voilà qui est entendu, dit la jeune femme ; à l'heure dite, je serai prête. Maintenant, laissez-moi ; je me sens la tête lourde et j'ai besoin de repos.

— Me permettez-vous de venir demain prendre de vos nouvelles ?

— Certainement.

— À demain donc, ma chère Carlotta.

— À demain, mon ami.

Elle lui tendit la main. Il la prit et la porta à ses lèvres avec un mouvement passionné.

Il se retira enivré.

Carlotta n'avait pas menti en disant qu'elle avait la tête lourde.

— Ce ne sera rien, lui dit sa femme de chambre ; c'est un peu de migraine ; quand vous aurez dormi quelques heures, vous ne sentirez plus rien.

Avant de se mettre au lit, Carlotta se baigna soigneusement les mains en murmurant :

— Purifions-nous !

IX

UNE FÊTE CHEZ MADEMOISELLE POMME-D'API

Revenons au baron de Simaise.

Nous l'avons vu pantelant, écrasé sous le regard vengeur de son frère, puis s'enfuir de chez Pedro Castora, affolé, épouvanté, dans un état voisin de la démence.

Bondissant comme s'il eût été poursuivi par quelque fauve, il avait descendu l'escalier de l'hôtel, traversé la cour, puis s'était précipité dans la rue, haletant, le visage inondé de sueur.

Pendant un quart d'heure, courant toujours, il dévora l'espace, sans s'inquiéter de quel côté le dirigeait sa course effrénée.

Il tournait à droite, à gauche, revenait sur ses pas, s'arrêtait deux secondes pour reprendre haleine et repartait avec la même vitesse.

Les passants, les cochers le regardaient avec stupeur.

On eût dit un de ces êtres fantastiques dont parlent les légendes, qu'on voit paraître et disparaître dans les ténèbres sans qu'on puisse deviner d'où ils sortent et où ils vont.

Enfin, il s'arrêta.

Il était dans un état pitoyable. Ses jambes tremblaient, son cœur battait à se briser et un souffle sonore, ronflant comme celui d'un soufflet de forge, s'échappait de sa poitrine.

Il s'adossa à l'appui qui s'offrait à lui.

C'était le parapet d'un pont.

Après une heure peut-être de vertige, il se trouvait sur le pont de la Concorde.

Sans la voir, il regardait la rivière.

La nuit était sombre.

Les eaux, grossies par des pluies d'orages récents, étaient de ce jaune sale qui inspire le dégoût. Au bout de quelques instants, le baron eut un frisson.

Il avait froid.

Il s'aperçut alors qu'il était en habit, en toilette de soirée, la tête nue et sans pardessus.

Il se souvint et frissonna encore. Cette fois, c'était de terreur.

Peu à peu il s'absorba dans ses pensées.

Le bouillonnement de la fureur, de la rage et de l'épouvante qui avait envahi tout son être commençait à s'apaiser. Mais rien encore des choses qui l'entouraient n'attirait son attention.

Pourtant, c'est un spectacle magique qu'offre, la nuit, cet endroit de Paris, à l'observateur, à l'artiste, au poète.

Rien de merveilleux, en effet, comme cette longue suite de quais aux sinuosités de serpent, avec leurs milliers de becs de gaz qui se reflètent dans les eaux du fleuve, pendant que, de l'autre côté, la place de la Concorde, avec ses candélabres éblouissants, sert pour ainsi dire de vestibule, aux Champs-

Élysées, constellés de lumières à perte de vue, et au bout desquels se dresse, éloquente dans son silence, cette porte magnifique et gigantesque qui s'appelle l'Arc de Triomphe.

Mais cent tableaux plus féeriques encore seraient passés sous les yeux du baron de Simaise qu'il ne leur aurait pas accordé un regard.

Il songeait.

Il pensait à son monstrueux passé qu'il ne pouvait effacer ; à un présent terrible qu'il ne pouvait changer ; il songeait à l'avenir, plus terrible encore que le présent, et contre lequel il ne pouvait rien.

Ainsi, c'était en vain, sans avoir pu assurer sa tranquillité et son impunité, qu'il avait commis tous ses crimes !

Il avait voulu faire disparaître à jamais la mère et son enfant, et ses deux victimes venaient maintenant réclamer son châtiment !

Et son frère qu'il croyait mort depuis tant d'années, son frère ressuscité, son frère s'était dressé devant lui, terrible, implacable comme la vengeance !

En vain il avait voué à la mort les héritiers de Chamarande !

En vain, pour sa sûreté, Charles Chevry avait été assassiné !

En vain il avait entassé forfaits sur forfaits, hontes sur hontes !

Quoi, les fous revenaient à la raison !

Quoi, les morts ressuscitaient !

Quoi, tout ce qui était dans l'ombre reparaissait en pleine lumière !

Et à ses oreilles, voix d'hommes et de femmes criaient :

— Caïn ! Caïn !

Après tant de luttes et d'efforts, au moment où il allait étendre la main pour saisir une fortune royale, ces millions du marquis, qu'il croyait à lui, lui échappaient !

Tout, tout lui échappait ; il n'y avait plus devant lui qu'un immonde tas d'ordures, du sang, de la misère !

Quelle chute effroyable !

Y avait-il donc réellement une justice divine, un Dieu vengeur !

Un autre se fut courbé sous le châtiment, un autre aurait reconnu la main de la Providence dans ce concours de circonstances presque miraculeuses.

Malheureusement, le baron de Simaise n'était pas homme à se repentir, à crier grâce ! Il pouvait s'humilier, il n'y songea même pas.

— Parce que j'ai éprouvé une défaite, se dit-il, dois-je donc abandonner la partie, renoncer à la lutte ? Allons donc ! ce serait faiblesse, lâcheté, folie ! Non, non, je lutterai jusqu'au bout. Maintenant, c'est à eux de trembler.

» Pour me garantir des coups qu'ils peuvent me porter, j'ai mieux qu'une cuirasse ; j'ai, moi aussi, une arme pour les frapper, pour les tenir, pour leur faire crier : grâce… Henriette est en ma puissance, elle est mon arme de guerre.

» À nous deux, madame la baronne, à nous deux, monsieur le marquis de Chamarande. Ah ! vous croyez m'avoir brisé, anéanti !… Eh bien vous verrez !

Minuit sonna aux différentes horloges de Paris.

— Minuit ! murmura-t-il ; c'est l'heure du jeu et de l'amour. Voyons, vais-je aller au cercle ou chez Georgette ? Je verrai.

Un fiacre passa. Le baron héla le cocher, prit place dans la voiture et se fit conduire chez lui.

Son valet de chambre, qui déjà avait repris son poste, l'aida à réparer le désordre de sa toilette.

Pour se remettre tout à fait, il absorba plusieurs verres de vieux rhum, glissa de l'or dans ses poches, puis fit appeler la femme de chambre ou plutôt la geôlière qu'il avait donnée à sa fille.

— Dorothée, comment va votre maîtresse ? lui demanda-t-il.

— Elle est toujours bien triste, monsieur le baron, mais relativement calme ; elle s'est mise au lit à dix heures.

— Elle dort ?

— Non, elle n'a pu encore s'endormir.

Involontairement, le baron pensa au narcotique de Carini.

— Un peu d'insomnie, fit-il, ce n'est rien. Continuez de veiller, et rappelez-vous mes promesses et pourquoi vous êtes ici. A-t-elle écrit ?

— Non, monsieur le baron.

— Ne l'en empêchez pas, si elle le désire ; mais n'oubliez pas que ses lettres doivent m'être remises.

— Monsieur le baron m'a donné toutes ses instructions et je n'ai garde d'en oublier aucune.

— Bien.

— Monsieur le baron peut avoir pleine confiance en moi ; il sera toujours satisfait de mon service.

— Vous justifierez, ainsi le bien que m'a dit de vous la personne qui vous a recommandée.

Le baron congédia Dorothée.

Tout à coup, prêt à partir, il se frappa le front.

— Et Carini ! fit-il.

Il venait seulement de se rappeler le rendez-vous qu'il avait donné à son complice.

Il passa rapidement dans la bibliothèque. Carini ne s'y trouvait point.

— Il est venu, sans doute, pensa le baron ; mais, las de m'attendre, il s'en est allé. C'est un homme peu patient, le signor Carini. J'avais pourtant des choses bien étranges à lui faire connaître.

Il sortit de chez lui et descendit sans bruit le grand escalier, au bas duquel il rencontra le concierge.

— Où allez-vous, à cette heure ? lui demanda-t-il.

— Je portais cette lettre à M. Frédéric pour qu'il vous la remît, monsieur le baron ; mais, puisque j'ai l'honneur de rencontrer monsieur le baron, je la lui remets moi-même.

— C'est bien, merci ; maintenant, allez garder votre porte et n'oubliez pas, surtout, la consigne sévère que je vous ai donnée.

La lettre, apportée chez le concierge dans la soirée, vers dix heures, était de Carini.

Voici ce que l'ancien élève de Blaireau écrivait :

« Monsieur le baron,

» Retenu ce soir par une affaire extrêmement importante, il me sera impossible de me rendre à l'hôtel de Simaise, comme c'était convenu.

» J'ai beaucoup réfléchi au sujet de la décision que vous avez prise, et j'ai trouvé une nouvelle combinaison, qui modifie ce que nous avions arrêté, mais rend la chose plus facile à exécuter, tout en vous offrant les mêmes garanties. Nous en parlerons à notre très prochaine entrevue.

» Toujours votre bien dévoué,

» Comte CARINI. »

— Quel homme occupé que ce comte Carini ! murmura le baron ; toujours des affaires importantes. Une nouvelle combinaison… Cet homme-là n'a jamais dit son dernier mot. Enfin ! conclua-t-il en fourrant la lettre dans sa poche.

Il avait gardé le fiacre qui l'avait amené chez lui, il y remonta et se fit conduire chez Pomme-d'Api.

Comme on le voit, le baron de Simaise s'était assez vite remis de ses émotions. Son agitation s'était calmée et, relativement, il était tranquille. Il savait que, pour le moment du moins, il n'avait rien à craindre.

N'était-il pas protégé par ses victimes elles-mêmes ?

Certes, il était bien convaincu que ni son frère ni sa femme n'oseraient porter une plainte contre lui.

Pedro seul pouvait le perdre ; mais le caractère chevaleresque du jeune homme le rassurait. Et puis, du moment qu'il était devenu l'ami de ses ennemis, il serait retenu, comme ceux-ci, par la crainte d'un scandale public.

Plus le baron examinait sa situation, plus il la trouvait moins mauvaise qu'au premier moment, sous le coup des terribles révélations qui l'avaient écrasé.

En somme, il ne voyait qu'une chose possible, – et encore le péril n'était pas immédiat, – c'était que sa femme ne fît intervenir la justice pour se faire rendre sa fille.

Mais, sans compter que cette mise en demeure soulèverait des difficultés nombreuses, même pour la baronne empêchée de tout dire, elle ne pouvait se produire que dans un délai assez long.

Assurément, avant d'en venir aux voies judiciaires, on tenterait la conciliation.

Ah ! c'est là qu'il les attendait tous. Il avait demandé deux millions, c'est quatre au moins, maintenant, qu'il faudrait qu'on lui donnât.

Tout sens moral était si bien détruit chez cet homme que, lorsqu'il entra chez sa maîtresse, il était aussi calme, aussi dispos que s'il eût passé la journée et la soirée tranquillement, comme le plus honnête bourgeois de Paris.

— En vérité, voilà une charmante surprise, lui dit Georgette en venant à lui les mains tendues.

— Il paraît que vous ne m'attendiez pas ?

— C'est vrai. D'ailleurs, vous m'aviez dit que votre soirée était prise.

— Eh bien, j'ai pu m'échapper de bonne heure et me voici.

— On saura vous prouver qu'on est content de vous, monsieur le baron.

Il y avait une assez nombreuse réunion chez Pomme-d'Api. Beaucoup de jeunes femmes légères, quelques vétérantes de la galanterie et une trentaine de viveurs de tous les âges. On dansait dans un salon et l'on jouait un peu partout.

Les rafraîchissements, c'est-à-dire le punch, le vin chaud, les glaces circulaient à profusion. Georgette faisait bien les choses. Il faut dire, toutefois, que, quant aux frais, elle était de compte à demi avec son amie Caro, qui remplissait, chez Pomme-d'Api comme chez elle, le rôle que lui avait confié Carini.

Georgette avait entraîné son amant dans un petit ***buen retiro*** réservé.

— Eh bien, lui dit-elle, et les millions ?

— Mais ils sont toujours là.

— Tu les auras, hein, dis, gros chéri !?

— Je l'espère, ma toute belle.

— Tous ?

— Au moins une grande partie.

— Et cette grande partie sera de…

Le baron montra ses deux mains ouvertes, les doigts en l'air.

— Dix, dix ! exclama Georgette.

— Tu trouves peut-être que ce n'est pas assez !

— Non, vraiment ! Pense donc, mon Léon, que de choses on peut acheter quand on a dix millions !

— Entre autres l'amour des femmes.

— Eh bien, c'est joli, ce que vous dites là, monsieur, joli pour moi, qui vous aime. Il me semble que je vous ai donné assez de preuves de mon désintéressement pour ne pas mériter ce coup de boutoir.

— Eh ! ma chère, je n'ai pas voulu parler de toi.

— D'abord, tu as bien vu que, malgré tout ce qu'on, est venu me dire au sujet de ta ruine prochaine, je te suis restée fidèle.

— Oui, oui, répondit le baron, en couvrant de baisers les joues roses de Pomme-d'Api, oui, tu m'aimes pour moi, et je sais bien que, pauvre, tu m'aimerais toujours. C'est pour cela, ma chérie, que tu auras ta part de mes millions.

— À la bonne heure. Vois-tu, mon gros chéri, je veux que tu aies en moi la plus entière confiance.

— Comme toi en moi.

— À propos, dit Pomme-d'Api en rentrant dans le salon de jeu au bras de son amant, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

— Bonne, ou mauvaise ?

— Mauvaise ou bonne.

— Alors, c'est comme les affaires ; elles sont toujours bonnes pour quelques-uns, puisqu'elles sont mauvaises pour d'autres.

— Dame, c'est tout naturel ; du moment qu'il y a un gagnant, c'est qu'il y a un perdant.

— Voyons ta nouvelle.

— Une des nôtres se marie.

— Ah ! bah !

— Monsieur le baron, dans la circonstance, "ah ! bah !" est une impertinence.

— Un étonnement tout au plus, ma chère ; et quelle est l'étoile qui tombe du firmament, où resplendissent toutes nos adorées, dans le pot-au-feu du conjungo ?

— Charlotte.

— Quelle Charlotte ?

— Vous savez bien, la Charlotte de votre ami Pedro Castora.

— Ah ! cette petite fille que j'ai vue ici une fois ou deux ?

— Oui.

— Ainsi, elle se marie ?

— Puisque je vous le dis.

— Et quel est l'heureux mortel ?…

— Un amant de cœur qu'elle avait. Il paraît qu'ils s'aiment depuis longtemps.

— Ce garçon n'est guère scrupuleux.

— Pourquoi cela ?

— Mais il me semble que Pedro…

— Tu vas dire une bêtise. Tu sais bien que ton original de Brésilien n'a jamais été pour Charlotte qu'un père, un frère, une sœur même, si tu veux.

— On a dit cela, et toi-même, l'autre jour…. Mais je n'en crois rien.

— Soit ; pourtant cela est.

— Pedro a été pour elle d'une générosité…

— Oh ! très généreux et… nullement exigeant.

— Et tu assures que… rien… rien du tout.

— Pas ça, répondit Pomme-d'Api en faisant claquer son ongle sous sa dent.

— C'est pyramidal !

— Je dis, moi, que c'est humiliant, car on sait ce que l'on vaut ; d'ailleurs, Charlotte est une très belle fille.

— C'est vrai.

— Mais, ce n'est pas tout ; c'est le Brésilien qui la dote.

— En vérité ! Mais Pedro n'est plus un homme, c'est un demi-dieu.

— En bois, dit la grande Caro, venant se mêler à la conversation.

— Avec ça, répliqua Pomme-d'Api, que ton comte Carini, est de chair et d'os, lui, si j'en crois ce que tu m'as dit.

— Oh ! ce n'est pas le cas de Pedro : Carini a une passion.

— Malheureuse ? fit le baron intrigué.

— Ça, je l'ignore.

— Qu'êtes-vous pour lui ?

— Une amie, répondit gravement Caro.

— Allons donc, vous vous calomniez, dit le baron avec un sourire impertinent.

— Entendons-nous, monsieur le baron, répliqua Caro, je ne suis pas l'amie de tous les hommes.

— Je l'espère pour quelques-uns.

— À la condition, monsieur le baron, que vous ne me demanderez pas à être de ces derniers.

— Allons, la paix, dit Pomme-d'Api, et fais-moi l'amitié, Caroline, de me laisser causer avec Léon.

» Vous savez, reprit-elle, s'adressant au baron, nous irons toutes au mariage de Charlotte.

— Ça lui fera honneur, dit un joueur décavé.

— Justement, la voici.

En effet, la jeune femme dont on s'occupait venait d'entrer.

— Eh bien, lui dit Georgette, et ton fiancé ?

— Crois-tu que je vais l'amener ici ?

— Aurais-tu peur de le compromettre ? dit Caro avec aigreur.

— Non, mais je veux tout simplement le garder pour moi seule.

— As-tu, enfin trouvé ou retrouvé ta famille ?

— Mademoiselle a perdu quelqu'un des siens ? demanda le baron.

— J'ai perdu père, mère et le reste, monsieur ; mais voilà, à la mairie on me réclame mon père et ma mère ; il paraît qu'un père et une mère sont indispensables pour se marier.

— Allons, bonne chance, fit Georgette. En attendant, viens te rafraîchir. Et vous, Léon ?

— Moi, je veux tenter la fortune.

— Tu vas jouer ?

— Oh ! une petite banque seulement : cent louis à risquer.

— Je m'associe avec toi, mon bijou, fit une vétérante d'amour.

— Ah ! si la vieille garde donne, murmura une jeune vicomtesse d'occasion, nous sommes flambés !

La chance fut favorable au baron. Au bout d'une heure il gagnait plus de vingt mille francs. Aussi était-il choyé, adulé, caressé par ces dames, au grand dépit de Pomme-d'Api, qui commençait à rudoyer assez vivement ses bonnes amies.

Le maître d'hôtel vint fort à propos mettre fin au débat avec ces mots :

« Madame est servie. »

— À table, mesdames, et que chacune de vous choisisse son cavalier.

Une heure après, tous les convives, plus ou moins gris, chantaient et criaient à tue-tête. Les propos grivois se croisaient dans l'air et le bruit des baisers se mêlait comme accompagnement au choc des verres.

Le baron lui-même, oubliant tous soucis et se donnant tout entier au plaisir, se grisait de champagne, de liqueurs fortes et plus encore des baisers de sa maîtresse.

Tout à coup, il sentit une main se poser sur son épaule.

Il se retourna.

Son fils était devant lui.

Raoul était pâle comme un suaire.

Son apparition fit sur le baron et sur tous les convives l'effet de la statue du commandeur au festin de don Juan.

Toutes les voix se turent.

Au grand bruit de tout à l'heure succédait un silence de mort.

Le vin versé resta dans les verres, et les baisers furent comme figés sur les lèvres.

Ramené brusquement à la réalité par la présence de son fils, le baron éprouva une commotion violente.

Mais, sous l'empire de l'ivresse, il essaya de réagir contre son effroi et tenta de se poser en père plein d'autorité devant tous ces désœuvrés avinés qui le dévoraient du regard.

— Monsieur, dit-il à Raoul d'une voix courroucée, de quel droit êtes-vous ici ? Vous allez…

Le jeune homme l'interrompit d'un geste.

— Mon père, dit-il, il va être bientôt grand jour et j'ai, à vous entretenir de choses graves.

Raoul, alors, écarta les rideaux d'une fenêtre, dont il ouvrit les battants et poussa les persiennes.

Le jour commençait à poindre, en effet, et déjà la ville s'emplissait de rumeurs confuses, bourdonnement de la ruche colossale des travailleurs déjà debout et prêts à prendre leurs outils.

La lumière des bougies presque consumées ne donnait plus qu'une clarté pâle.

Le visage des femmes était blafard, malgré le rose artificiel ; celui des hommes était terreux.

Tout le monde se leva, maudissant le jeune homme qui venait d'apparaître dans la salle comme un sot trouble-fête.

X

LE CONSEIL DE FAMILLE.

Après le départ précipité du baron de Simaise, suivi bientôt de celui de Raoul, les hôtes de Pedro Castora restèrent silencieux pendant un instant.

Chacun d'eux se laissait aller aux pénibles réflexions que leur inspirait la scène terrible à laquelle ils venaient d'assister, les uns comme acteurs, les autres comme témoins.

Pas un mot n'avait encore été prononcé, lorsqu'un domestique annonça la baronne de Simaise.

Dans la journée, le marquis s'était enfin fait connaître à M^me^ de Simaise et, après, lui avoir présenté la marquise et son fils, il l'avait instruite de ce qui se passerait le soir chez Pedro Castora.

Elle venait avec l'espoir de trouver son mari demandant grâce et implorant le pardon de ses victimes.

Elle entra silencieuse et grave et, après avoir salué seulement, elle alla s'asseoir à côté de la marquise.

Celle-ci, en quelques mots, lui apprit comment le baron s'était retiré, jetant un audacieux défi, à son frère.

— Hélas ! hélas ! fit la baronne.

Et des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux et coulèrent sur ses joues pâles et amaigries.

Le marquis de Chamarande interrogeait du regard ceux qui l'entouraient et semblait leur dire. :

— Je vois, je sens que vous approuvez ma conduite.

La marquise n'avait d'yeux que pour son fils.

— Comme il est beau ! se disait-elle, et comme je l'aime ! En lui tout est noble et grand ; sur sa belle figure on lit : "Honneur et loyauté." Mon fils, mon cher fils a tout de son père, mon Paul bien-aimé !

Jean restait grave et triste.

Cependant, on voyait qu'il était fier des sympathies, des amitiés dévouées qui venaient à lui.

Jean était triste parce qu'il pensait à Henriette et qu'il comprenait que, pour elle et pour lui, le temps des épreuves n'était pas passé.

Il songeait aussi au déshonneur de celui qui avait fait souffrir sa mère, mais qui était son oncle et plus encore, le père de celle qu'il aimait.

Et, dans son cœur généreux, il cherchait comment il pourrait éloigner de ce grand coupable la tache d'infamie, la flétrissure publique.

MM. de Violaine et de Maurienne, comprenant toutes les angoisses qui devaient assaillir ces grands cœurs, attendaient discrètement le moment de leur témoigner leurs sympathies.

Quant à Pedro Castora, calme, impassible comme toujours, il se félicitait d'être devenu l'ami du marquis de Chamarande et son associé dans cette circonstance d'une gravité exceptionnelle.

Le marquis, était resté debout devant la cheminée.

Soudain, il releva la tête, poussa un long soupir et fit trois pas en avant les mains tendues vers ses amis.

Tous s'élancèrent vers lui par un mouvement spontané.

— Avant tout, messieurs, dit le marquis, permettez-moi de vous présenter officiellement Lucy Glandas, marquise de Chamarande, ma femme adorée, la mère de celui qui, il y a trois ans, était encore Jean Loup le sauvage.

— L'héritier de votre nom, monsieur le marquis, dit le comte de Violaine, et des vertus de votre race.

— Jean sera digne de porter ce beau nom de Chamarande, illustré par ses ancêtres, répondit le marquis.

— Je le jure, mon père, dit vivement le jeune homme.

Et il ajouta en se redressant avec une fierté superbe :

— Tout pour l'honneur !

— La noble devise de Chamarande, dit le comte de Maurienne.

— Maintenant, messieurs, mes amis, reprit le marquis, laissez-moi vous initier complètement aux événements dont vous connaissez déjà une partie, car il est essentiel que vous n'ignoriez aucun détail.

Rapidement, le marquis compléta le récit commencé chez lui l'avant-veille.

— Voilà, messieurs, dit-il en terminant, comment mon misérable frère a agi envers ceux qu'il devait protéger, respecter et aimer.

— Oui, Paul, dit Lucy, ton frère est bien coupable ; mais maintenant que nous sommes heureux, devons-nous être impitoyables ?

— Ma chère Lucy, répondit le marquis, quand nous aurons à nous occuper du châtiment, il te sera permis de plaider en faveur du criminel.

— Ses crimes sont épouvantables, dit M. de Maurienne.

— Et on ne peut songer sans frémir aux douleurs que ce misérable a causées, ajouta M. de Violaine.

— S'il ne fallait que ma voix pour décider de son sort, dit Landry, bientôt il serait au bagne.

» Dès demain…

Un regard de Jean coupa la parole au marin.

— Je ne suis pas implacable, mes amis, reprit le marquis ; en venant ici, j'apportais dans mon cœur, sinon le pardon, du moins un peu de pitié.

» Que fallait-il pour que je me laissasse aller à mes sentiments ? Il fallait que coupable fit acte de repentir.

» Quand je l'ai frappé comme il méritait de l'être, il fallait que, reconnaissant ses crimes, il implorât sa grâce. Oui, si je l'eusse vu aux genoux de ses victimes, je me serais laissé attendrir.

» Oh ! je ne lui aurais point pardonné, il est de ces crimes qu'on ne pardonne jamais ; mais, en pensant à sa femme, à cette noble créature dont il a rempli la vie d'amertumes, en pensant à sa fille, ange de candeur et de dévouement, je lui aurais dit :

» — Baron de Simaise, vous ne méritez ni le pardon de vos forfaits, ni même ma pitié ; mais j'ai le cœur plein de compassion pour votre femme et vos enfants, et ce sont eux qui retiennent mon bras vengeur.

» "Non, point, de pardon pour vous ; j'essayerai seulement de ne plus penser au mal que vous avez fait et d'oublier que ma mère a aussi été la vôtre.

» "Je ne vous livrerai pas à la justice ; il me suffit de vous avoir démasqué, de vous avoir flagellé devant quelques hommes de cœur et d'honneur… Mais fuyez, disparaissez ; allez vivre loin de nous, loin de la France, et que le voile épais qui le recouvrait retombe sur le passé.

» J'aurais ajouté :

» — Allez, baron de Simaise, et tâchez de vous réhabiliter par le travail et le repentir, et ceux qui vous sauvent du châtiment que vous avez mérité, vous y aideront, s'il le faut. »

» Je lui aurais, dit cela, messieurs, s'il eût laissé voir qu'il pouvait être accessible au remords.

» Mais, hélas ! vous avez vu… Pareil à la vipère sous le talon, qui voudrait mordre encore, il s'est redressé haineux, menaçant.

» Lui, se repentir ! Mais a-t-il seulement conscience du mal qu'il a fait, des crimes qu'il a commis ? Lui, s'humilier devant moi, devant ses victimes !

» Vous avez vu, vous avez vu !…

» Il n'y a en lui que l'esprit du mal.

» La pensée de son impuissance rendait encore sa haine plus implacable, plus sauvage. S'il avait pu nous tuer tous les trois, il l'aurait fait sans hésiter.

En parlant, le marquis s'était levé, le regard chargé d'éclairs ; sa voix s'était élevée et il avait pris un ton solennel.

On le voyait prêt à lancer l'anathème.

Il se tourna vers la marquise, la baronne et Jean, qui le suppliaient du regard.

— Je vous comprends, dit-il, âmes pétries de pensées généreuses, vous me dites que je dois quand même avoir pitié du maudit. Eh bien, rassurez-vous ; depuis que je t'ai retrouvée, Lucy, toutes mes colères sont apaisées. Je n'ai plus au cœur que le dégoût qu'inspire l'infamie et la pitié qu'inspire le malheur.

» Non, je ne veux pas que les innocents soient flétris ; les tribunaux n'auront pas le retentissement d'un débat scandaleux ; je ne donnerai pas une cause célèbre de plus aux affamés de drame.

» Je laisse à Dieu le soin de châtier le coupable.

» Allez, l'heure de la punition ne tardera pas à sonner pour lui.

— Mon père, dit Jean, me permettez-vous de parler ?

— Parle, mon fils ; tu ne diras rien que je ne puisse approuver, j'en suis certain.

— Mon père, puisqu'il est convenu, maintenant, que vous livrez le baron de Simaise à la justice de Dieu, ne serait-ce pas le moment de lui réclamer Henriette ?

Un regard de la baronne remercia le jeune homme.

— Ce serait le moment, en effet, dit le comte de Violaine, car malgré son attitude arrogante, le baron doit être très effrayé.

— Sans compter, ajouta le Brésilien, qu'il est ou ne tardera pas à être dénué de ressources pécuniaires ; il se trouve donc dans une situation difficile qui le rend abordable.

— Est-ce votre avis, madame la baronne ? demanda M. de Violaine.

— Qu'on me rende ma fille, au prix de tout ce que je possède, répondit la mère d'Henriette.

— Oui, appuya Jean, M^me^ la baronne peut bien donner toute sa fortune à son mari en échange de sa fille. Henriette n'a pas besoin d'être riche ; je serai fier qu'elle me soit donnée sans dot.

— Jean sait que son père est assez riche pour donner à ceux qui n'ont pas, fit le marquis en souriant.

— Mon ami, dit la marquise, ne songeons pour l'instant qu'à une chose : rendre à M^me^ la baronne sa fille, et à mon fils celle qu'il aime.

— Tu as raison, Lucy. Nous sommes ici en famille ; eh bien, tenons, conseil.

— Je vous laisse, messieurs, dit Pedro, en se disposant à se retirer par discrétion.

— Non, non, dit vivement le marquis, restez, vous êtes des nôtres. Messieurs, continua-t-il, M. Pedro Castora a été ce soir mon allié inconscient, car il ignorait comme vous mon

véritable nom et ne se doutait nullement du drame qui devait se passer dans sa maison. M. Pedro est de mes amis, et je dirais mon meilleur ami, s'il pouvait être fait des distinctions entre vous.

— Je vous remercie, monsieur le marquis ; vous me trouverez toujours prêt à répondre à l'amitié et à la confiance que vous me témoignez.

— Messieurs, dit alors M. de Violaine en se levant et avec une certaine solennité, puisque nous sommes en famille, je crois de mon devoir de vous faire une confidence.

On se regarda avec surprise.

— Mesdames et messieurs, reprit le comte, aujourd'hui même M. Pedro Castora m'a fait l'honneur de me demander la main de ma fille et j'ai agréé cette demande.

» J'ai l'honneur de vous annoncer le prochain mariage de M^lle^ Suzanne de Violaine avec M. Pedro Castora.

— Je suis heureux de votre bonheur, monsieur, dit Jean de Chamarande, en prenant affectueusement la main du Brésilien.

— Le vôtre viendra, mon jeune ami, répondit Pedro.

— Nous allons y travailler, ajouta M. de Maurienne.

Jean laissa échapper un soupir.

Après les félicitations adressées au comte de Violaine et à Pedro Castora, le marquis reprit la parole.

— Voyons, messieurs, dit-il, que proposez-vous ?

— Moi, messieurs, dit M. de Maurienne, ce n'est pas en vain que j'appartiens à une ancienne famille de magistrats, je suis pour les voies judiciaires.

— Alors ?

— J'entends qu'une sommation en règle doit être faite à M. le baron de Simaise.

— Mais, fit observer M. de Violaine, le baron est dans son droit strict en gardant sa fille ; il n'y a pas eu séparation entre les époux et la loi n'a pas à intervenir.

— Soit ; mais la conduite de M. de Simaise est notoirement assez scandaleuse pour motiver une action juridique.

— Messieurs, dit la baronne, permettez-moi un mot.

— C'est votre droit, madame.

— Eh bien, quand M. le marquis de Chamarande repousse tout ce qui pourrait faire comparaître M. de Simaise devant la justice, comment voulez-vous que sa femme consente à diriger contre lui une action judiciaire ? Oh ! s'il n'y avait que moi !… Mais ma fille, mon fils…

— Vous avez raison, madame, répondit M. de Maurienne ; je retire ma proposition et je regrette de l'avoir émise.

— Monsieur Castora, quelle est votre opinion ? demanda le marquis.

— Elle est toute simple : M. de Simaise, dans toute sa vie, n'a aimé que le plaisir et la chose avec laquelle on se le procure : l'argent. Eh bien, achetons-lui sa fille et son consentement au mariage.

— Quelle honte ! murmura la baronne.

— Pas pour vous, madame, mais pour lui.

— Monsieur Castora, je suis de votre avis, dit le marquis ; de cette façon, tout se passera sans bruit et les apparences seront sauvées.

— Approuvé, dit M. de Violaine.

— Reste à savoir qui se chargera de cette négociation délicate, dit le marquis.

— Moi, monsieur le marquis, si vous le voulez, dit Pedro. Vous me faites l'honneur de me compter au nombre de vos amis, permettez-moi de vous prouver que je suis digne de ce titre.

Le marquis prit la main du Brésilien.

— Merci, mon ami, merci, dit-il ; oui, faites, faites, vous avez carte blanche.

À ce moment la pendule sonna minuit.

— Le moment de nous séparer est venu, mes amis, reprit le marquis.

» Si vous le voulez bien, notre prochaine réunion aura lieu, dans huit jours, à l'hôtel de Chamarande, à moins, cependant, que les circonstances ne m'obligent à changer cette date.

» Mais, d'ici là, nous connaîtrons certainement le résultat des négociations de M. Pedro Castora.

— Messieurs, dit le comte de Maurienne, M. le marquis de Chamarande nous a donné aujourd'hui une grande marque de confiance.

— Celle qui convient entre gens d'honneur, comte.

— Sans doute, monsieur le marquis ; mais nous devons vous jurer d'être les dépositaires et les gardiens fidèles des terribles secrets que vous nous avez révélés.

— Serment inutile, messieurs, répliqua le marquis, que je n'ai même pas songé à vous demander.

— N'importe, nous le jurons.

— Merci, messieurs, merci, mes amis ; mais, je vous le répète, un serment était inutile.

» Dès ce jour, j'abandonne le nom de Lagarde que j'ai porté depuis mon retour en France ; toutefois, le marquis de Chamarande attendra quelques jours encore pour paraître dans le monde et y présenter sa femme et son fils.

» Toi, mon brave Landry, ta mission chez le baron de Simaise n'est pas encore entièrement remplie ; reprends ta livrée et continue de veiller.

» Tu peux, tu dois nous servir encore.

— À la vie ! à la mort ! mon commandant.

XI

IL FAUT MOURIR.

Raoul de Simaise était sorti du salon de Pedro Castora en prononçant d'une voix vibrante ces mots :

« Les victimes seront vengées ! »

Il s'était élancé sur les pas de son père, espérant le rejoindre, dans la rue ; mais, bien que la sortie du baron n'eût précédé la sienne que de deux ou trois minutes, le jeune homme ne vit plus son père dans la rue et ne put deviner la direction qu'il avait prise.

Il ne le chercha point.

— Pensant que le baron avait pris le chemin de sa demeure, lui-même se dirigea d'un pas rapide vers les Champs-Élysées.

Il ne trouva pas son père à l'hôtel de Simaise, ainsi qu'il l'avait espéré.

Pendant une longue heure, il attendit.

Voyant que le baron ne rentrait pas, il supposa qu'il était allé au cercle.

Il s'y rendit.

Mais, là, il lui fut répondu qu'on n'avait pas vu le baron de Simaise.

Très soucieux, et peut-être même inquiet, Raoul revint à l'hôtel. Il trouva Frédéric assis tranquillement dans l'antichambre ; mais il ne reconnut point Landry.

— Eh bien, monsieur Raoul, dit l'ancien marin, vous venez de faire une course inutile.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que M. le baron est rentré comme vous veniez de sortir pour aller le rejoindre au cercle.

— Enfin ! s'écria le jeune homme, il est rentré !

— Oui, monsieur Raoul ; seulement, il n'est resté qu'un instant dans sa chambre.

— Que voulez-vous dire ?

— Que presque immédiatement après être rentré, il est sorti.

— Pour aller où ? Vous l'a-t-il dit ?

Landry sourit.

— Quand M. le comte sort la nuit, répondit-il, il ne dit jamais où il va.

— Il est au cercle, j'y retourne.

— J'ai bien peur, monsieur Raoul, que vous ne fassiez encore une course inutile.

— Mais…

— Est-ce que vous tenez absolument à voir M. le baron ce soir ?

— Oui, absolument.

— Eh bien…

— Achevez.

— Je ne sais pas si je dois… fit Landry ayant l'air hésitant.

Raoul se frappa le front.

— Je comprends ! s'écria-t-il.

Et il s'élança hors de l'hôtel.

Il courut, sans reprendre haleine, jusqu'à la maison de Pomme-d'Api.

Il se mit en embuscade afin de prendre son père au passage. Mais, celui-ci ne sortant pas, Raoul, las d'attendre, se décida à entrer et à monter.

Grâce au désordre qui régnait partout, aussi bien dans les antichambres qu'à l'office et à la cuisine, il put arriver jusqu'à la salle du souper.

Bien qu'il eût passé quelques années de sa vie dans l'oisiveté et au milieu du monde des boudoirs interlopes, Raoul éprouva un affreux écœurement en pénétrant dans cette salle bruyante, dont l'atmosphère était imprégnée des âcres et pénétrantes senteurs des vins, des mets et des parfums.

Le laissez-aller des hommes, le débraillé des femmes, le brouhaha discordant des conversations, des cris, des chants, des éclats de rire formaient un ensemble si étrange, si répugnant, que le jeune homme se sentit saisi par un invincible dégoût.

Ah ! Raoul de Simaise était bien changé !

La vie militaire, cette vie du troupier, que rien ne saurait distraire de son devoir, cette vie de dévouement, de sacrifices, d'abnégation avait transformé Raoul en épurant son âme, comme en donnant la force à son corps.

En toute autre circonstance, le jeune homme aurait seulement rougi de trouver son père prenant part à cette orgie ; mais il fut scandalisé et indigné.

Quoi, c'est après avoir été accusé des crimes les plus monstrueux devant son fils, devant des hommes d'honneur, qu'il venait se vautrer dans la fange d'une bacchanale !

Raoul eût reçu un soufflet en pleine figure qu'il n'aurait pas été plus profondément atteint dans sa dignité.

Aussi ce fut d'un ton plein d'autorité, même impérieux, qu'il dit à son père :

— Il va faire jour ; venez, j'ai à vous parler de choses graves !

Le baron essaya de protester ; mais le regard de Raoul était si sévère, si terrible, que le viveur ne put le supporter.

Il se leva et prit son pardessus des mains d'un domestique qui le lui présentait.

À peine eut-il fait quelques pas qu'il chancela ; Raoul dut lui prêter le secours de son bras.

— C'est le grand air qui me saisit, balbutia-t-il.

Raoul le fit monter dans une voiture, donna l'adresse au cocher et, au bout de quinze minutes, on arrivait.

Quand Raoul voulut faire descendre son père, il s'aperçut qu'il dormait. Le baron s'était endormi de ce sommeil lourd,

stupide qui s'empare du cerveau à la suite d'une grande fatigue et de trop nombreuses libations.

Grâce à Frédéric et à un autre domestique, on parvint à mettre le baron sur ses pieds ; on l'aida à marcher, et comme il était hors d'état d'entendre une parole et d'y répondre, on le coucha sur son lit tout habillé.

— C'est moi qui veillerai mon père, dit Raoul en congédiant les serviteurs, et je défends qu'aucun domestique entre dans cette chambre sans y être appelé par moi.

Une heure s'écoula. Le baron dormait toujours, la poitrine haletante, la gorge sèche ; de temps à autre, il faisait un mouvement, changeait de position.

La physionomie restait calme. Aucun mauvais rêve ne hantait le sommeil de M. de Simaise.

Raoul regardait tristement son père et s'absorbait dans ses pensées. Parfois son regard avait de sombres éclairs de colère auxquels succédait une expression de suprême pitié.

Tout bas il murmurait le nom de sa mère, de sa sœur et aussi celui d'une jeune fille qu'il aimait en secret, car son passé était là, imposant silence à son amour.

Un instant il avait espéré que, par sa conduite devant l'ennemi, par son abnégation, par l'horreur que lui inspirait sa honteuse action, il se réhabiliterait à ses yeux et aux yeux des autres, et qu'alors il pourrait aspirer au bonheur d'une affection partagée ; mais, maintenant, plus d'espoir, tout était fini pour lui. Le déshonneur de son père renversait l'édifice de ses illusions.

Cependant, la fatigue fut plus forte que sa volonté ; il ferma les yeux et s'endormit à son tour.

Il était alors huit heures et tout le monde dormait encore dans l'hôtel.

Soudain, le baron ouvrit les yeux, se mit sur son séant et regarda autour de lui.

Un observateur aurait vite remarqué que, pour un homme qui sort d'un sommeil de plomb, M. de Simaise avait le regard bien net. Mais personne n'était là pour observer.

En voyant son fils profondément endormi, le baron eut un sourire de satisfaction et murmura ce mot plein de mystère :

— Enfin !…

Avec de grandes précautions, pour ne pas réveiller Raoul, il glissa à bas du lit et, rapidement, sans bruit, tout en surveillant le dormeur, il changea de vêtement.

Sans aucun doute il avait l'intention de s'esquiver. Ne fallait-il pas qu'il vit Carini le plus tôt possible ?

Il se disposait à partir, lorsqu'il heurta une chaise. Le bruit réveilla Raoul, qui sursauta sur son siège.

Voyant son père debout, près de la porte, le jeune homme devina son intention. Ses sourcils se froncèrent et un sourire amer glissa sur ses lèvres.

Il bondit sur ses jambes et se jeta entre le baron et la porte.

Alors, d'une voix ferme, résolue, il dit :

— Vous savez, mon père, que j'ai à vous entretenir de choses graves.

— C’est possible ; mais j’ai moi-même de graves affaires à traiter hors de chez moi.

— Mon père, vous ne sortirez pas sans m’avoir entendu.

— Prétendrais-tu employer la force contre ton père ?

— Je prétends me faire entendre et vous m’écouterez.

Sur ces mots, Raoul tourna la clef dans la serrure, la retira et la mit dans sa poche.

Le baron devint blême de fureur ; mais si désireux qu’il fût de se soustraire à ce qu’il croyait n’être qu’une mercuriale, si pressé qu’il fût de courir chez Carini, il ne pouvait se colleter avec son fils ; d’ailleurs, il n’aurait pas été le plus fort.

— Soit, dit-il, je t’écouterai. Que me veux-tu et qu’as-tu à me dire ?

Il s’assit. Tout son sang-froid lui était revenu et il s’apprêta à jouer de son mieux le rôle que les circonstances lui traceraient.

— Mon père, répondit Raoul, je vous demande ce que vous allez faire.

— Je pourrais te dire que cela ne te regarde point ; mais j’aime mieux te répondre : Je n’en sais rien.

— Mon père, l’honneur de notre nom, l’honneur de vos enfants n’existe plus !

— Qui te le prouve ?… Par exemple, je te trouve bien audacieux.

— Vous n'êtes pas seulement déshonoré, poursuivit Raoul, vous êtes perdu ! Ne vous faites pas illusion, rien au monde ne peut vous sauver !

— Peut-être… Il n'y a jamais de situation désespérée.

— Mon père, qu'allez-vous faire ?

— Je t'ai déjà répondu ; je ne le sais pas encore.

— Il faut savoir.

— Eh bien, je vais réfléchir ; demain, dans quelques jours, j'aviserai.

Et il se leva, manifestant ainsi son désir de partir.

— Ce n'est pas demain, ce n'est pas dans une heure, c'est tout de suite qu'il faut savoir, répliqua froidement Raoul.

— Tu es fou, et ton insistance commence à me lasser.

— Qu'elle vous lasse, c'est possible ; mais que vous puissiez vous y soustraire, n'y comptez pas. Songez-y, le marquis de Chamarande vous tient sous ses pieds ; il n'a qu'un mot à dire pour vous envoyer en cour d'assises.

Le regard du baron eut un éclair livide et un hideux sourire crispa ses lèvres.

— Je n'ai pas cela à craindre, répondit-il avec assurance ; le marquis ne le dira pas, ce mot dont tu me menaces. S'il avait voulu me livrer à la justice, s'il avait voulu ma perte, il y a longtemps qu'il aurait agi. Le scandale d'un pareil procès rejaillirait sur lui, sur tous les membres de sa famille ; sois-en sûr, il se taira.

— Soit, mon père ; j'admets que, se souvenant que vous êtes né de la même mère que lui, et se montrant magnanime…

— Dis prudent.

— Magnanime et prudent, si vous voulez, il ne vous dénoncera pas à la justice ; mais, en quoi cela modifie-t-il votre situation ?

— En quoi ? mais en tout.

— Vous vous trompez, mon père ; vous n'en êtes pas moins perdu ! Vos crimes sont là. Pour n'être pas connus de la justice, en existent-ils moins ? Non.

— Raoul !

— Rien ne peut les effacer. Il y a sur votre blason, sur votre front une tache…

— Que m'importe, si on ne la voit pas ?

— Il y a sur votre front une tache que rien ne peut laver, rien que le sang.

— Hein, tu veux que je me batte avec le marquis ?

— Vous me comprenez mal, laissez-moi finir.

» Vous ne pouvez plus vivre à Paris et il ne vous est plus permis d'aller chercher un refuge à l'étranger, pas plus que dans un coin perdu de la France.

— Qu'en sais-tu ? riposta le baron.

— Vous êtes ruiné, vous ne possédez plus rien ; on peut même dire que le vêtement que vous avez sur vous ne vous appartient pas.

Pour toute réponse, le baron tira de sa poche une poignée d'or et de billets de banque.

— Cet or ne vous appartient pas, mon père, il appartient à l'homme qui est aujourd'hui votre unique créancier, au marquis de Chamarande.

— Tu dis ? fit le baron, dont l'œil eut un jet de flamme sinistre.

— Je dis que vous êtes complètement à la merci de votre frère et qu'il faut payer votre dette.

Le baron regarda son fils avec étonnement.

Il ne comprenait pas.

— Allez, mon père, continua Raoul, qui s'attristait de plus en plus, le marquis de Chamarande n'a pas besoin de s'adresser à la justice pour venger les victimes.

— Que veux-tu dire ? fit le baron devenant inquiet.

— Je vous le répète, vous êtes perdu ; vous ne pouvez plus compter sur personne. Vous avez des amis, demain ils ne vous connaîtront plus et on les verra vous montrer du doigt.

— Oh !

— La baronne de Simaise ne peut vous venir en aide, car toute sa fortune ne sera pas suffisante pour désintéresser le marquis de Chamarande. Ma mère m'a fait connaître ses intentions et j'ai donné raison à ma mère.

» M^me^ de Simaise et ses enfants doivent réparer, autant qu'ils le pourront, le mal causé par le baron de Simaise.

— C'est vrai, dit le baron en courbant la tête.

— Ah ! vous comprenez enfin dans quelle horrible situation vous vous trouvez ; acculé dans une impasse, il vous est impossible d'en sortir.

— Impossible ! murmura le baron d'une voix sourde ; oui, je suis perdu !

— Mon père, ce que vous avez fait est épouvantable.

— Ce que j'ai fait ! Est-ce que tu sais ?

— Je sais tout.

— Tout ? Comment as-tu appris ?…

— Qu'importe, puisque je sais. Et comme de pareils crimes ne peuvent rester impunis…

— Raoul, tu oublies…

— Oh ! je ne veux pas vous adresser de reproches ; je n'en ai pas le droit, car, moi aussi, j'ai commis une infamie.

— Toi ?

— Oui, moi ; mais je n'ai pas à vous dire ce qu'a fait votre fils. C'est parce que je suis coupable comme vous que je ne me permets pas de juger vos actes. Ma mère et ma sœur ont seules le droit de vous maudire. Eh bien, mon père, c'est ma mère et ma sœur qu'il faut sauver. Pour cela, il faut que la colère du ciel soit apaisée.

— Je ne te comprends pas.

— Tant pis pour vous, mon père ; mais je vais m'expliquer.

— Parle !

— Chez Pedro Castora vous m'avez crié :

» — Raoul, défends notre honneur ! »

» Je vous ai répondu :

» — Je le défendrai à ma manière. »

— Eh bien ?

— Eh bien, mon père, l'heure est venue. Pour vous et pour moi, qui porte votre nom, plus d'espoir, vous l'avez reconnu.

— J'ai peut-être eu tort ; il ne faut jamais désespérer.

Le jeune homme secoua la tête.

— Mon père, dit-il, nous pouvons sauver l'honneur de ma mère et de ma sœur, sauvons-le.

— Comment cela ?

— Sauvons-le en nous faisant justice nous-mêmes.

— Hein, que veux-tu dire ?

— Qu'il faut mourir !

— Mourir, mourir, moi !

— Oui, puisque vous ne pouvez plus vivre.

Raoul était très calme et parlait d'une voix ferme ; on sentait à son accent qu'il exprimait une pensée résolue, inébranlable.

Le baron eut peur, cette fois ; il crut que son fils allait faire acte de justicier, et instinctivement, en frémissant, il se recula.

— Mourir, mourir ! répéta-t-il d'une voix rauque, ayant dans le regard une épouvante indicible.

— Il le faut !

— Il le faut, murmura machinalement le baron.

Raoul crut que son père se décidait enfin à saisir l'unique moyen qu'il avait de sortir de la terrible situation ; la sévérité de son visage s'adoucit aussitôt.

— Mon père, dit-il, je comprends qu'il est dur, qu'il est cruel de renoncer à la vie quand on a devant soi un avenir riant, quand on jouit de l'estime des honnêtes gens ; quand, on n'a rien à se reprocher et qu'on a le bonheur assis à son foyer ; mais quand, autour de soi, tout est ruines, désespoir, déshonneur, la mort n'a plus rien de terrible, elle est la délivrance.

Le baron s'était un peu remis de sa terreur ; l'horrible pensée qu'il allait être tué par son fils, sauf à celui-ci à se tuer ensuite, avait disparu, et il se demandait à quoi Raoul allait conclure.

XII

UN TRISTE RÔLE.

Il y eut un moment de silence.

Le baron avait l'air de réfléchir ; mais il ne laissait rien voir sur son visage de ce qui se passait dans son âme. Son calme excessif à un pareil moment parut étrange à Raoul.

Que pouvait méditer son père ? À quoi pouvait penser ce grand coupable ?

Un doute lui vint.

— Mon père, dit-il d'un ton bref, en regardant le baron bien en face, les yeux dans les yeux, manqueriez-vous de courage ?

— Moi ! fit dédaigneusement le baron.

— À la bonne heure.

» Je pense, mon père, que tous avez compris ce que je veux : nous allons nous tuer tous les deux.

Involontairement, le baron tressaillit et son œil s'éclaira.

Du moment qu'il ne s'agissait que d'un double suicide, il ne se trouvait pas, en face du terrible jeune homme, dans une passe aussi mauvaise qu'il l'avait cru d'abord.

— Oui, Raoul, répondit-il d'une voix sombre, j'avais compris.

Le jeune homme, les yeux pleins de flammes, se dressa superbe, pareil à ces premiers martyrs chrétiens qui s'offraient eux-mêmes aux bourreaux et allaient au-devant des bêtes féroces des arènes.

— La mort lave tout ! s'écria-t-il d'une voix vibrante et avec exaltation. Grâce à la mort, on met fin à ses souffrances, on échappe à la honte, à l'opprobre et au châtiment que les hommes réservent aux coupables ! Mort, on n'a plus à redouter la justice humaine !

— On court au-devant d'une autre, murmura le baron.

— Cette autre tient compte du repentir. Mon père, souvenez-vous que votre noble mère fut la femme d'un marquis de Chamarande dont la devise était :

TOUT POUR L'HONNEUR !

» Souvenez-vous que les barons de Simaise ont sur leur blason : ***Pro virtute,*** pour la vertu !

» Pour l'honneur, pour la vertu ! voilà la grande loi des nôtres ; obéissant à cette loi, mon père, nous allons mourir tous les deux.

— Tous les deux ! fit le baron en saisissant la main de son fils et en laissant voir les signes d'une compassion profonde.

— Oui, mon père, oui, tous les deux, ensemble, à la même minute. Il ne faut pas que l'un survive à l'autre.

— Tu veux te tuer, toi ? Non, non, cela ne sera pas.

— Cela sera, mon père.

— Mais pourquoi, malheureux enfant ? tu n'es pas coupable, toi !

— Mon père, je vous ai dit que j'étais coupable aussi, répondit le jeune homme en baissant la tête.

— Non, non, je ne te crois point.

— D'ailleurs, mon père, pas plus que vous je ne puis vivre.

— Mais tu entres à peine dans la vie !

— C'est vrai ; mais ma vie a été déjà un long et pénible calvaire. La croix que je porte m'écrase et j'ai hâte de me débarrasser de ce fardeau.

— Oh ! fou, fou !… Que deviendra ta mère, malheureux ?

— La douleur de ma mère sera grande ; mais elle aura ma sœur, ma sœur heureuse pour la consoler. Et puis elle retrouvera un autre fils dans Jean de Chamarande.

— Jean de Chamarande ! s'écria le baron avec fureur ; quoi, tu oses me parler de cet homme !

— Pourquoi pas, mon père ? Le jeune comte de Chamarande aime Henriette et il sera son époux.

— Tu dis qu'il aime Henriette ? Mais où donc l'a-t-il vue ?

— À Vaucourt. Alors, mon père, votre neveu, qui avait été vendu tout jeune à des saltimbanques, vivait à l'état sauvage dans les bois de Mareille ; on l'appelait Jean Loup.

— Jean Loup, Jean Loup ! fit le baron, se rappelant qu'il avait entendu parler à Vaucourt du sauvage de la Bosse Grise.

— Un jour, continua Raoul, Jean Loup a sauvé la vie à Henriette, et ils se sont aimés.

— Oh !

— Je vous dis donc que ma sœur épousera le comte Jean de Chamarande.

— Jamais, jamais ! prononça le baron d'une voix sourde ; j'aimerais mieux voir ma fille morte que de consentir. Et, toi-même, tu ne voudrais point de cette alliance.

Le regard du baron était devenu féroce.

— Nous n'aurons pas à donner notre consentement, ni vous ni moi, répondit Raoul ; on ne demande rien aux morts et nous allons mourir.

Ces dernières paroles rappelèrent le baron à lui-même.

Il comprit qu'il venait de commettre une imprudence et il tenta une diversion.

— Voyons, fit-il, tu n'aimes donc personne ? Est-ce qu'il n'existe pas une femme, une jeune fille qui ait fait battre ton cœur ?

— Mon père, vous mettez le doigt sur une plaie vive ; oui, j'aime ; oui, il existe une jeune fille, un ange que j'adore.

— Et tu veux mourir !

— Oui. C'est aussi parce que j'aime qu'il faut que je me tue.

— Eh bien, je ne comprends pas.

— Mais elle ne peut pas m'aimer ! s'écria le jeune homme, elle ne le peut pas, puisque je n'ai à lui offrir qu'un nom déshonoré !… Allez, mon père, la main qui frappe le père frappe aussi le fils ; la tache d'ignominie qui est imprimée sur votre front l'est également sur le mien.

» Je suis votre fils, mon père, je m'appelle Raoul de Simaise, et il faut que ce nom flétri disparaisse !

— Et si je t'ordonnais de vivre ?

Raoul, qui avait baissé la tête, la releva vivement.

— Vous ordonneriez en vain, répondit-il. Comment pouvez-vous supposer un instant que, sachant ce que je sais, je puisse vivre encore… Croyez-vous que je pourrais affronter sans rougir le regard des honnêtes gens ? Moi, risquer de me voir montré au doigt ! Moi m'exposer à entendre dire sur mon passage :

« Celui-là est le fils d'un voleur, d'un assassin… »

Jamais, mon père, jamais !

Le baron était livide.

— Oh ! je ne me fais pas illusion, continua Raoul ; voilà la situation… Je ne puis plus être officier de l'armée française, je n'ai plus le droit de porter l'uniforme et l'épée !…

— Tu exagères, Raoul ; combien d'autres moins dignes que toi…

— Je ne peux plus lever haut la tête, interrompit le jeune homme avec force ; voyons, voyons, à quel homme de cœur oserais-je maintenant tendre la main ? Où est celui qui aurait encore le courage de se dire mon ami ? Enfin, quel est le père qui consentirait à me donner sa fille ?

» Vous m'entraînez avec vous dans le sombre abîme que vous avez creusé sous vos pieds… La mort, mon père, la mort !… Ah ! vous voyez que je sais défendre notre honneur !

— Raoul, tout cela ce sont des phrases, et la vie n'est pas faite de phrases.

— Non, elle est faite de devoirs. Ah ! sachez-le bien, ce n'est pas l'acte d'un fou que j'accomplis, c'est celui d'un désespéré qui regrette l'existence, le bonheur rêvé, mais qui ne veut pas transiger avec l'honneur.

En prononçant ces derniers mots, Raoul, qui s'était levé, retomba sur son siège.

Des larmes, qu'il n'essaya pas de retenir, coulèrent de ses yeux.

Pendant un instant, la tête appuyée dans ses mains, il se laissa aller à la douleur qu'il éprouvait et contre laquelle il luttait si courageusement depuis la veille.

Les yeux du baron s'illuminèrent. Il pensa que le moment était tout à fait opportun pour porter un dernier coup au stoïcisme de son fils.

— À nous deux, murmura-t-il ironiquement, à nous deux, monsieur l'esprit fort, monsieur le justicier !

Raoul pleurait toujours.

— Pleure, mon fils, pleure, dit le baron, jouant l'attendrissement, les larmes soulagent… Ah ! si je pouvais pleurer aussi, moi. Pleure, Raoul, pleure ! Te voilà sauvé de ton désespoir… Va, tu peux vivre, car tu peux être heureux encore.

Le jeune homme se redressa brusquement, ses larmes se séchèrent et, se plaçant de nouveau devant son père stupéfait, il lui dit avec fermeté :

— Mon père, rien au monde ne peut changer ma résolution ; j'ai pu donner des regrets à ma jeunesse, à mon avenir, à mon bonheur perdu, mais c'est tout.

— Folie, Raoul, tu vivras !

— Non, mon père, non ; pour vous et pour moi, la mort !

— Ah ! mais il m'impatiente, à la fin, se dit le baron.

De Simaise n'avait songé, en donnant la réplique à son fils, qu'à gagner du temps, espérant qu'un incident quelconque viendrait le débarrasser de ce puritain d'honneur.

— Ah ! çà, reprit-il, continuant à se parler à lui-même, est-ce qu'il va vouloir se tuer ici, l'imbécile ? À son aise, mais je ne suis nullement disposé à l'imiter… Me tuer avant d'avoir joué ma dernière carte, me tuer quand j'ai encore l'espoir de vaincre, allons donc !…

Pendant que le baron faisait ces réflexions, Raoul avait traversé la chambre et s'était arrêté devant un meuble.

— Mon père, dit le jeune homme, le temps passe et nous n'agissons pas. Vous et moi nous avons certaines dispositions à prendre.

Un sourire ironique glissa sur les lèvres du baron.

Raoul reprit :

— Cette chambre est celle que j'occupais autrefois, mon père.

— C'est vrai.

— Et les meubles sont les mêmes.

— Je ne les ai pas fait changer.

— Ouvrez-vous souvent ce meuble ?

— Jamais.

— Il doit y avoir dans ce tiroir deux pistolets de tir.

Il ouvrit le tiroir.

Les pistolets s'y trouvaient, il les prit.

— Ils sont d'ancien modèle, dit-il, mais pour l'usage que nous en voulons faire, il importe peu.

— En effet, fit le baron.

— Il y a là, également, de la poudre, des-balles, des capsules.

— Je n'ai rien enlevé.

Le baron disait vrai.

Raoul retrouvait dans le tiroir les choses qu'il y avait laissées, les armes, les munitions et divers autres objets : quelques lettres insignifiantes, deux ou trois brochures et un rouleau de papier que retenait un ruban.

Il le prit machinalement et l'ouvrit.

C'était sa dernière classe de philosophie : ***Du suicide !*** avec cette épigraphe empruntée à Voltaire :

« Le suicide est une mort furtive et violente ; c'est un vol fait au genre humain. »

La dernière page se terminait ainsi :

« Et nous disons avec Proudhon : « Le suicide est une banqueroute frauduleuse. »

Le hasard donnait à Raoul une étrange leçon, et cette leçon lui était infligée par ses propres mains.

Il sourit avec amertume et murmura :

— Ô philosophie, que tu es vaine !

Il remit tranquillement le manuscrit dans le tiroir et posa sur un guéridon les armes et les munitions, puis il se mit en devoir de s'assurer que les pistolets étaient en bon état.

Il fit jouer les batteries ; elles fonctionnaient parfaitement.

Cette précaution prise, il chargea les armes.

— Vous voyez, mon père, dit-il, je mets deux balles dans chaque canon.

— Oui, oui, je vois.

— Nous ne devons pas nous manquer.

— Certes.

— D'autant plus qu'il faudrait recommencer.

Raoul parlait et agissait avec le plus grand calme, un sang-froid extraordinaire. Ses mains ne tremblaient pas, son regard était froid.

Son père suivait de l'œil tous ses mouvements ; mais la pensée du baron était ailleurs et il attendait avec impatience.

Quand l'opération fut terminée, Raoul prit les deux pistolets, et, les montrant à son père, il lui dit :

— Les voilà chargés.

— Très bien.

— Voilà votre arme, reprit Raoul, remettant un pistolet à son père, et voici la mienne.

— Merci.

— Mon père, que Dieu vous pardonne !

Le baron grimaça un sourire.

— Ce n'est pas tout, reprit Raoul.

— Qu'est-ce encore ?

— Il faut convenir de l'heure.

— C'est juste.

— Puisque nous devons nous tuer au même instant.

— Alors, à quelle heure ?

— Il est dix heures ; nous pouvons fixer l'heure à midi, mon père.

— Soit.

Raoul tira sa montre.

— Ma montre retarde de cinq minutes sur votre pendule, je l'avance donc de cinq minutes. Au premier coup de midi, c'est-à-dire dans la même seconde, vous ici, dans votre chambre, moi en bas, dans la mienne, le canon du pistolet

dans la bouche, entre les dents, nous nous ferons sauter la cervelle.

— Oui, grommela le baron.

— Au premier coup de midi, mon père.

— Au premier coup de midi.

— Adieu, mon père.

— Adieu, Raoul.

Le jeune homme ouvrit la porte et s'élança hors de la chambre.

Le baron se dressa debout et se mit à respirer comme un homme qui vient de se décharger d'un poids énorme.

— Enfin, murmura-t-il, me voilà donc débarrassé de ce fou !

XIII

L'ARGENT N'EST RIEN

À huit heures, Pedro Castora était déjà levé et habillé, prêt à sortir. Cependant, assis dans un fauteuil et la tête appuyée sur sa main, il réfléchissait.

Il pensait à la mission délicate qui lui avait été confiée et dont il s'était spontanément chargé.

Il n'était pas inquiet au sujet du résultat, car il connaissait assez le baron de Simaise pour savoir qu'on pourrait tout obtenir de lui avec de l'argent.

Henriette était captive chez son père comme une prisonnière de guerre chez l'ennemi, et, certainement, le baron ne la rendrait à sa mère, à ses amis, que contre une forte rançon.

Le marquis de Chamarande avait donné carte blanche à Pedro. Certes, c'était là une preuve de confiance et d'amitié dont le jeune homme était fier. Toutefois, il fallait qu'il sût jusqu'à quelles limites extrêmes il pourrait aller.

Riche et généreux comme un nabab, Pedro se sentait disposé à ne rien opposer aux exigences du baron, quelles qu'elles fussent, et s'il n'avait écouté que sa propre inspiration, il aurait payé lui-même la rançon taxée, il le savait, à deux millions. Mais il y avait là une question de délicatesse qu'il ne pouvait trancher.

Le marquis de Chamarande était riche aussi, et Pedro comprenait que son nouvel ami pourrait s'étonner et se

trouver froissé si, lui, étranger à la famille, employait son argent au rachat d'Henriette.

Le jeune homme conclut qu'il lui était absolument nécessaire de prendre le mot d'ordre du marquis avant de voir le baron de Simaise. Il fallait aussi qu'il sût si l'on procéderait par intimidation ou par persuasion.

— Voyons d'abord M. de Chamarande, se dit Pedro.

Sa voiture l'attendait devant le perron de l'hôtel depuis un quart d'heure ; il y monta et se fit conduire chez le marquis, qu'il trouva dans son cabinet occupé à écrire.

Pedro fit aussitôt connaître au marquis pourquoi il venait le voir de si bonne heure.

— Dans une lettre qu'il a écrite à sa femme, répondit le marquis, le baron demande deux millions.

— Je le sais.

— Craignez-vous qu'il ne se montre, maintenant, plus exigeant ?

— Un autre homme que le baron, monsieur le marquis, se contenterait de beaucoup moins ; mais…

— Continuez.

— Il connaît, malheureusement, le chiffre de votre fortune, et j'ai bien peur qu'il ne veuille vous imposer de très dures conditions.

Le marquis fronça les sourcils.

— Je connais le personnage, poursuivit Pedro, son cynisme n'a d'égal que sa perversité, et il est décidé, soyez-en sûr, à tirer de la situation tout ce qu'il pourra.

» Il n'a rien à craindre de vous, ni de sa femme au point de vue judiciaire, et il le sait très bien ; il usera et abusera de tout, croyez-le.

— Ne pensez pas, mon cher Castora, que je veuille marchander avec ce misérable quand il s'agit de rendre sa fille à une mère désolée, quand il s'agit du bonheur de mon fils.

» Certes, je suis assez riche pour ne pas avoir besoin de compter. Que m'importe, à l'heure présente, deux, trois et même quatre millions ; j'ai deux millions de revenu. Mais je m'insurge à la pensée de voir le mal triomphant, voilà tout.

— Moi, aussi, monsieur le marquis, je me révolte à cette pensée ; mais vous devez savoir que neuf fois sur dix il en est ainsi dans ce monde.

Le marquis appela un domestique et lui donna l'ordre de prier Jean de venir le trouver immédiatement.

Un instant après le jeune homme entrait dans le cabinet du marquis.

Le père et le fils se pressèrent la main ; puis, après avoir échangé un salut affectueux avec Pedro Castora, Jean, s'adressant à son père, dit :

— Vous m'avez fait demander, mon père, me voici à vos ordres.

— J'ai voulu te consulter sur un point délicat. Il s'agit de savoir quelle somme nous devons offrir au baron de Simaise

pour qu'il rende sans bruit, sans scandale, M^lle^ Henriette à sa mère.

— Cher père, vous savez mieux que moi…

— Tes intérêts sont en jeu ; la somme que le baron demandera sera forte, il faut s'y attendre ; et tu dois savoir que c'est sur ta fortune que cette somme sera prise.

— La vôtre, mon père.

— Ma fortune est la tienne, mon ami. Mais donne-nous ton avis.

— D'abord, mon père, j'estime qu'il n'y a pas de somme, si grosse qu'elle soit, qui puisse payer la liberté d'Henriette.

— Parole d'amoureux ! Mais ce n'est pas une réponse.

— Mon père, qu'eussiez-vous dit si cette question avait pu vous être posée la veille du jour où vous avez épousé celle qui est devenue ma mère ?

— Tu as raison, Jean ; j'aurais répondu comme toi et je répondrais encore de même aujourd'hui.

— Vous voyez bien.

— Mais il faut raisonner avec les hommes et non avec ses sentiments propres.

En quelques mots, le marquis et Pedro firent connaître à Jean le sujet de la conversation.

— Eh bien, dit alors le jeune homme, puisque vous avez bien voulu me consulter, je crois qu'il faut donner au baron de Simaise le plus possible. Que voulons-nous ? Que M^lle^ de Simaise soit rendue à sa mère.

— Et à toi.

— Et à moi, si elle y consent, mon père. Oh ! je ne ferai pas le modeste… Mais nous devons vouloir autre chose encore.

— Quoi donc ?

— Mais empêcher le baron de Simaise de retomber dans la boue d'où vous allez le tirer.

— Que prétends-tu ?

— Si M. de Simaise réclame plus qu'il n'a demandé d'abord, serait-ce un million, donnez-le-lui.

» D'ailleurs, mon père, continua Jean en souriant, vous avez déjà déboursé cette somme presque entière, puisque vous vous êtes substitué aux créanciers de M. de Simaise. Ce sont ses propriétés que vous allez lui rendre libres de toute hypothèque. Mais il faut qu'il entre dans la voie du repentir, qui sera en même temps pour lui celle de la réhabilitation.

— Viens dans mes bras, mon cher enfant ! s'écria le marquis profondément ému, tu viens de parler comme ta mère m'a parlé hier soir ; moi-même, malgré mon indignation et ma légitime colère, je n'avais pas d'autre pensée.

— Maintenant, dit Pedro, je puis remplir ma mission.

— Faites ce que vous jugerez convenable, mon ami ; vous avez nos pleins pouvoirs. Toutes les créances sont chez mon notaire, toutes ; dites-le-lui bien. Vous ajouterez, au nom de mon fils, ce que vous venez d'entendre.

— Monsieur le marquis, le résultat de ma mission me paraît certain ; dans quelques heures, je l'espère, je ramènerai M^lle^ de Simaise à sa mère.

— Encore un mot, mon cher Pedro ; il est bien entendu que, ne pouvant plus vivre à Paris, le baron s'éloignera de la France.

— Il le faut.

— Il partira pour l'Amérique ou tel autre pays qu'il choisira.

— Quel délai lui accordez-vous ?

— Un mois si c'est nécessaire.

— C'est plus de temps qu'il ne lui en faut pour vendre ses propriétés et réunir ses capitaux.

— Ah ! mon cher Pedro, fit le marquis en hochant la tête, c'est peut-être bien, ce que nous faisons ; mais il n'en est pas moins vrai que nous récompensons le crime.

— Oui, monsieur le marquis ; mais le malheureux peut s'amender, revenir à des sentiments meilleurs.

— Je le souhaite, mais sans beaucoup l'espérer, hélas !

Pedro Castora se leva pour se retirer.

En le reconduisant le marquis lui dit :

— Dans un instant, la marquise ira voir la baronne et lui fera part de nos espérances. Mais qui sait si M^me^ de Simaise n'aura pas elle-même une bonne nouvelle à nous communiquer ?

— Que voulez-vous dire, mon père ? demanda Jean vivement.

— Je veux dire, mon ami, qu'il faut toujours compter sur la Providence, surtout dans les moments les plus désespérés. C'est elle, quoi qu'on dise, qui, toujours, protège et sauve les innocents.

— Oui, répondit Pedro en souriant ; seulement, elle se fait souvent trop attendre.

— Raison de plus pour lui venir en aide, dit Jean d'une voix grave.

Pedro Castora partit convaincu qu'il allait, avant la fin du jour, donner un heureux dénouement à ce drame intime auquel il s'était trouvé mêlé d'une façon si extraordinaire et si imprévue.

Il rentra chez lui pour donner quelques ordres importants et prendre son carnet-chèques. Car ce n'était pas avec une épée, mais avec des rouleaux d'or qu'il allait combattre. Il savait que le baron n'était pas homme à se payer seulement de paroles.

Comme il descendait de voiture au pied du perron de son hôtel, un valet de chambre l'aborda d'un air grave et un peu mystérieux.

— Quelle drôle de mine vous avez, Lucas, qu'avez-vous donc a m'apprendre ?

— J'ai à dire à monsieur qu'une personne l'attend depuis une heure dans le petit salon.

Castora crut à une nouvelle visite de M^lle^ Charlotte et il eut un mouvement d'impatience qui surprit le domestique.

— C’est un monsieur, dit Lucas, un monsieur très bien.

— Ah ! C’est que je suis très pressé.

— J’ai dit au visiteur que vous étiez très occupé aujourd’hui ; mais il a insisté pour vous attendre.

— A-t-il donné son nom ? demanda Pedro avec une mauvaise humeur visible.

— Voici sa carte.

— Il fallait donc commencer par là, dit Pedro avec un mouvement de vivacité qui témoignait de son mécontentement.

— J’ai cru devoir répondre d’abord aux questions de monsieur.

Pedro jeta un coup d’œil sur la carte et lut :

P. BENOÎT

COMMISSAIRE DE POLICE AUX DÉLÉGATIONS JUDICIAIRES.

— Un commissaire de police chez moi ! fit-il tout interloqué ; qu’est-ce que cela signifie ? Quelque nouveau malheur !…

Sans perdre une minute, il entra dans le salon où le magistrat l’attendait avec impatience.

Après un salut courtois et rapide échangé, Castora prit la parole.

— Je regrette, monsieur, dit-il, de vous avoir fait attendre ; veuillez me faire connaître l'objet de votre visite.

— D'ordinaire, monsieur, répondit le commissaire de police, nous prions les gens, auxquels nous avons à demander des renseignements, de passer à notre cabinet ; mais la haute considération dont vous jouissez m'a fait me départir de cette règle.

— Je vous remercie, monsieur, de cette déférence ; je suis à vos ordres.

Le magistrat tira un papier de sa poche, et le mettant tout ouvert dans la main de Pedro :

— Cette signature est-elle la vôtre ? demanda-t-il.

Le papier était une lettre de change, de trente mille francs, souscrite par lui.

— Non, monsieur, répondit-il, en ne s'occupant d'abord que de la signature, ce seing n'est pas le mien ; mon écriture est assez bien imitée ; mais il manque là un signe qui accompagne toujours ma signature ; un point entre le C et l'A de mon nom de famille. Et puis je ne souscris pas de lettres de change, moi. Quel est donc le malheureux…

Alors, il lut le libellé et pâlit.

Elle était souscrite au baron de Simaise. Celui-ci l'avait endossée au profit d'un banquier de Stuttgart, qui l'avait transmise à un de ses confrères de Paris.

Sans avoir l'air de remarquer la stupeur du Brésilien, le commissaire de police reprit :

— Nous nous en doutions, monsieur, nous en étions même absolument convaincus ; mais avant d'arrêter le faussaire, à la requête du banquier allemand et de celui de Paris, nous avons voulu avoir votre témoignage.

— Que parlez-vous d'arrestation, monsieur ? Cette lettre sera remboursée dans une heure. Je vous prie de ne donner aucune suite à cette affaire.

— Vous faites preuve de beaucoup d'indulgence, monsieur ; mais j'ai le regret de vous dire qu'il ne dépend pas de moi que les choses soient ainsi arrêtées : le cours de la justice n'est pas subordonné à la volonté des hommes.

— Je le sais parfaitement, monsieur ; mais, je vous le répète, pour des raisons de premier ordre, il ne faut pas qu'il soit donné suite à cette affaire.

— Pourtant, monsieur Castora, vous connaissez le faussaire ; vous savez qu'il ne mérite pas votre indulgence. Mais je crois deviner à quels sentiments honorables vous obéissez en ce moment. Malheureusement, et croyez-le bien, monsieur, tôt ou tard, et sans que ce soit de votre fait, le baron de Simaise viendra échouer sur les bancs de la police correctionnelle, si ce n'est sur ceux de la cour d'assises.

Pedro fit un mouvement de protestation.

— Écoutez, continua le magistrat, notre métier est de voir, de chercher, de savoir ; aussi savons-nous bien des choses sur certains hommes que leurs amis les plus intimes, les membres même de leur famille ignorent.

» Depuis quelque temps, le baron de Simaise paraît s'être lié avec un certain comte Carini que la police croit devoir

surveiller. Vous connaissez ce proverbe : “Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.”

— J’espère, monsieur le commissaire, que votre prédiction ne se réalisera point. Sous peu de jours, M. de Simaise quittera la France après avoir payé toutes ses dettes.

— Et avec quoi ? fit le magistrat en souriant.

— Je puis vous le dire, monsieur, la famille intervient.

— J’en félicite la famille, car, franchement, le personnage n’est pas de ceux auxquels les honnêtes gens doivent s’intéresser.

— Enfin, monsieur le commissaire, je vous en donne l’assurance, le baron de Simaise partira sous peu de jours.

— Bon voyage, alors, murmura le commissaire.

— Je n’ai plus à vous dire, monsieur le commissaire de police, reprit Pedro, que c’est en considération de M^me^ de Simaise et de ses enfants que je tiens absolument à ce que cette triste affaire n’ait pas de suite. Maintenant, soyez assez bon pour me conseiller ; que dois-je faire pour sauver ce malheureux et surtout les siens du malheur qui les menace.

— Je ne sais trop… Je ne suis pas le plaignant.

— Et si vous étiez le plaignant ?

— Comme il s’agit d’une affaire dont l’instruction n’est pas encore commencée, j’irais trouver la personne dont la signature a été imitée et je lui dirais…

— Vous lui diriez ?

— Remboursez-moi, en reconnaissant que cette signature est la vôtre.

— Alors ?

— Alors, monsieur Castora, la plainte n'aurait plus sa raison d'être ; vous comprenez ?

— Oui, oui, je comprends. Ah ! je vous remercie, monsieur le commissaire de police ; sans vous en douter, peut-être, vous rendez un immense service à des personnes qui sauront vous en témoigner leur reconnaissance. C'est chose faite : la signature est la mienne, et le plaignant sera remboursé dans une heure.

— Seulement, monsieur Castora, ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela.

— À qui donc ?

— Au juge d'instruction déjà saisi de l'affaire, laquelle sera abandonnée sans la moindre difficulté.

— Merci, monsieur, merci de votre conseil ; permettez-moi de reconnaître….

— Qu'entendez-vous par ce mot, monsieur ? fit le magistrat avec une certaine hauteur.

Pedro avait tiré son portefeuille de sa poche. Il y prit un billet de mille francs.

— Monsieur le commissaire de police, répondit-il, je vous prie de faire distribuer ces mille francs à dix familles des plus pauvres de votre quartier, au nom de M^lle^ Suzanne de Violaine.

— Au nom des pauvres, monsieur, je vous remercie ; ce que vous désirez sera fait. Vous avez l'adresse du banquier de Paris, vous le verrez ; télégraphiez à celui de Stuttgart et tout sera dit. Mais hâtez-vous, car on pourrait vous devancer.

— Mais le billet ?

— Je le garde nous allons nous rendre au parquet, après avoir dressé un petit procès-verbal quelque peu inexact, mais contre lequel personne ne viendra protester.

— Si vous voulez me faire l'honneur, de monter dans ma voiture, nous gagnerons du temps.

— J'accepte, monsieur Castora, et d'autant plus volontiers que, pour moi, le temps est précieux.

— Et pour moi donc ! pensa Pedro.

Pendant que le magistrat écrivait rapidement son procès-verbal, Pedro donna ses ordres à ses serviteurs et prit son carnet de chèques.

Le procès-verbal écrit et signé, Pedro Castora et le Commissaire de police montèrent en voiture pour se rendre au parquet.

XIV

L'ÉVANOUISSEMENT.

Ainsi, le baron de Simaise avait commis de nouveau le crime de faussaire.

Se fiant à la bienveillance, à l'extrême indulgence de son ami, le misérable n'avait pas hésité, ayant besoin d'argent, à contrefaire une seconde fois la signature de Pedro.

Le jeune homme avait si facilement pardonné l'imitation de sa signature sur le chèque du Comptoir d'escompte, que le baron en avait conclu qu'il accepterait de même de payer la lettre de change quand elle lui serait présentée.

Mais il avait compté sans la perspicacité et le coup d'œil sûr du banquier allemand, qui avait sur ses livres la véritable signature du Brésilien.

Le faux n'étant nullement douteux, plainte avait été portée par le banquier de Paris, sur la demande de son confrère, et elle avait été accueillie avec d'autant plus de facilité que la police et le parquet n'avaient à user d'aucun ménagement envers le baron de Simaise.

Si tout son passé criminel n'était pas connu, on savait à quoi s'en tenir sur sa moralité, et, certes, elle ne le recommandait pas à la bienveillance.

Le baron avait si bien pris l'habitude des mauvaises actions, qu'il les oubliait volontiers, une fois commises. Ainsi, il ne s'était pas préoccupé le moins du monde de la fausse lettre de change. Il est vrai que, depuis, les événements s'étaient

succédé avec une grande rapidité. Cela, en tenant compte de son insouciance, pouvait presque justifier son oubli.

Pedro Castora était indigné et écœuré ; mais il fallait bien que, comme les autres, il acceptât tout du misérable.

— Oh ! pensait-il, je garderai le secret de cette nouvelle action criminelle ; le marquis lui-même ne saura rien.

Il suivit les conseils du commissaire de police et l'affaire s'arrangea, sans difficulté, ainsi qu'il le voulait.

La fausse lettre de change entre les mains, c'était une arme qu'il avait de plus contre le misérable à qui il allait acheter la liberté d'Henriette.

Le matin, le marquis de Chamarande avait dit à Pedro que la baronne aurait peut-être à leur faire part d'une bonne nouvelle. Le marquis ne s'était pas expliqué ; mais il avait une pensée ou plutôt un espoir.

Prévoyant qu'après la scène, chez Pedro Castora, le baron serait en proie à un grand trouble d'esprit, il espérait qu'il serait possible à Henriette de profiter du désarroi qui pourrait régner dans l'hôtel pour prendre la fuite.

Le fidèle Landry avait reçu des instructions en conséquence. Il devait aider la jeune fille à s'évader et la conduire chez M. de Violaine près de sa mère et de Suzanne.

Tout cela était bien un peu hypothétique ; mais il était sage de compter avec l'imprévu, ce ***deus ex machina*** qui joue un si grand rôle dans la vie et qui vient déjouer souvent les combinaisons les plus savantes.

Mais les heures se passaient sans qu'aucune nouvelle fût parvenue au marquis.

Or, du moment que Landry n'était pas accouru pour lui rendre compte de ce qui s'était passé à l'hôtel de Simaise, c'est qu'il n'avait pas été possible à Henriette de s'échapper de sa prison.

Il est vrai qu'il n'était pas encore midi. Et, comme il suffisait de quelques minutes bien employées pour qu'Henriette fût libre, il y avait encore à espérer.

Le marquis n'avait point fait part de sa tentative à sa belle-sœur ; il savait trop ce que les déceptions font souffrir.

Vers onze heures et demie, avant d'aller retrouver la marquise chez M. de Violaine, le marquis donna des ordres pour que tout message qui arriverait en son absence lui fût immédiatement envoyé.

Il quitta Jean qui devait, lui aussi, se rendre chez M. de Violaine dans l'après-midi, entre deux et trois heures.

Cependant, dès qu'il avait pu voir Henriette, Landry, suivant les instructions de son maître, avait conseillé à la jeune fille de fuir, tout en lui en indiquant les moyens.

Henriette repoussa d'abord avec énergie le conseil qui lui était donné.

Nature exquise, pleine de loyauté, il lui répugnait de sortir de la maison de son père comme une prisonnière qui s'évade d'un cachot.

Et puis, si elle était entrée malgré elle dans cette espèce de prison, elle avait pris en quelque sorte l'engagement tacite de ne point s'en échapper avant que sa mère n'eût elle-même tenté de la reprendre.

Henriette ne connaissait rien, absolument rien des graves raisons qui avaient amené la séparation de son père et de sa mère, et elle croyait encore qu'un rapprochement entre eux était possible.

Or, c'est avec la crainte de créer un obstacle de plus entre son père et sa mère qu'elle fermait l'oreille aux exhortations, du brave Landry.

D'un autre côté, ne connaissant l'ancien franc-tireur que comme valet de chambre de son père, elle ne comprenait pas quel intérêt il pouvait avoir à trahir son maître.

Malgré tout, cependant, en lui parlant de sa mère avec chaleur, en lui disant la douleur, le désespoir de la baronne, Landry parvint à vaincre la résistance de la jeune fille.

— Vous me dites, vous m'affirmez, qu'en partant d'ici je mettrai obstacle à de grands malheurs, dit-elle ; eh bien, soit, je consens à fuir.

— Bien, mademoiselle, répondit Landry ; vous allez accomplir un acte de courage dont vous serez récompensée, je vous le jure. Maintenant, écoutez-moi bien :

» Vous allez agir promptement, avant que tout le monde soit sur pied dans la maison ; je ne puis vous accompagner et je le regrette ; ma présence ici est absolument nécessaire ; toutefois, soyez sans crainte, une femme âgée, en qui j'ai toute confiance, vous attendra dans la ruelle pour vous conduire près de votre mère. Je vous ai dit comment vous pouvez sortir de l'hôtel sans être rencontrée et vue par personne.

— Oui, mais je crains de ne pas me rappeler.

— C'est pour cela, mademoiselle, que j'ai écrit sur une feuille de papier les indications précises. Prenez,

mademoiselle ; vous lirez, et vous n'aurez qu'à suivre exactement mes instructions.

— Mais la femme, monsieur, la femme ? dit Henriette, montrant la porte d'une chambre par laquelle il lui fallait passer.

— Dorothée ? fit Landry avec un sourire singulier, soyez sans crainte de ce côté ; elle dort et ne songe pas à se réveiller. Fût-elle éveillée, vous pourrez passer près d'elle sans qu'elle ouvre les yeux. Mais j'entends du bruit, mademoiselle ; je me hâte de vous quitter, car il ne faut pas que nous soyons vus ensemble. Courage donc, mademoiselle, et agissez, je vous en supplie, sans perdre de temps.

Sur ces mots, Landry se retira sans bruit.

Comme on l'a compris, le fidèle serviteur du marquis de Chamarande avait gagné l'espèce de duègne à qui le baron avait confié la garde de sa prisonnière ; pour cela, il avait suffi, d'une bouteille de liqueur accompagnée, il est vrai, d'un billet de mille francs.

Dès que Landry l'eût quittée, Henriette prit toutes ses dispositions pour partir ; un quart d'heure lui suffit pour achever sa toilette, et comme elle n'avait rien à emporter, elle se trouvait prête.

Avant d'ouvrir la première porte, qui était celle de la chambre de Dorothée, elle lut attentivement l'écrit que lui avait remis Landry.

Le voici :

« Les fenêtres de votre chambre font face à l'avenue des Champs-Élysées ; vous ne pouvez sortir de ce côté attendu qu'il faut descendre le grand escalier où les domestiques veillent, et avoir affaire ensuite au concierge qui a reçu, à votre sujet, une consigne des plus sévères.

» Vous ne pouvez fuir, sans rencontrer d'obstacles sérieux, que de l'autre côté, où les domestiques ne vont jamais le matin. Quand vous aurez traversé la chambre de Dorothée et le grand cabinet contigu à la chambre de votre père, vous vous trouverez dans un long et étroit couloir assez mal éclairé ; vous le suivrez jusqu'au bout ; vous ouvrirez une porte, vous traverserez une pièce dont la fenêtre ouvre sur le jardin ; en sortant de cette pièce vous vous trouverez sur un palier. Alors, vous descendrez un escalier dérobé au bas duquel vous verrez une porte épaisse ; vous n'aurez qu'à frapper, et la porte s'ouvrira. Un instant après vous serez dans la rue de Ponthieu et bientôt dans les bras de votre mère.

» Ce matin, à l'aide d'un passe-partout, j'ai fait jouer toutes les serrures, et les portes, en ce moment, ne sont plus fermées qu'au pêne. »

Sa lecture achevée, la jeune fille resta un instant pensive.

— Allons, murmura-t-elle en se redressant, ce n'est pas le moment d'être craintive ; j'ai promis de partir et ma mère, ma mère adorée m'attend.

Elle ouvrit doucement la première porte et, sur la pointe des pieds, elle traversa la chambre de Dorothée.

La geôlière dormait et ronflait, consciencieusement.

Henriette ouvrit la deuxième porte et se trouva dans le cabinet. Là, elle s'arrêta et, triste, ses yeux se fixèrent sur la porte de la chambre du baron ; elle adressait ainsi à son père un adieu mental.

Soudain, les éclats de voix de son frère et du baron frappèrent ses oreilles.

Elle tressaillit, s'approcha de la porte et, toute frémissante, tendit l'oreille.

Auditeur invisible, Henriette assista à la longue conversation du père et du fils.

Elle entendit tout.

Ah ! elle comprenait maintenant pourquoi le valet de chambre de son père était venu lui dire :

« Fuyez, fuyez ! »

C'est maintenant, surtout, et plus que jamais qu'elle voulait fuir pour aller se cacher quelque part, loin, bien loin… Mais, impossible, elle avait les jambes comme paralysées et ses pieds semblaient cloués au parquet.

Elle était haletante, la sueur ruisselait sur son front et des frissons successifs passaient dans tous ses membres.

Elle entendit charger les pistolets, elle entendit Raoul disant :

« Nous devons nous tuer au même instant ! »

Frappée d'épouvante et d'horreur, elle se demandait si son devoir de fille et de sœur n'était pas d'intervenir et d'employer tous ses efforts pour empêcher ce double suicide.

Elle allait, en effet, ouvrir la porte et se précipiter dans la chambre du baron, quand ces mots retentirent lugubrement à ses oreilles ! :

« Adieu, mon père ! »

« Adieu, Raoul ! »

La peur la saisit, elle sentit que la respiration lui manquait, quelque chose dans sa gorge l'étranglait ; elle recula, les yeux hagards, troublés, n'y voyant presque plus ; elle passa comme un fantôme dans la chambre de Dorothée, qui ronflait toujours, et alla tomber sans connaissance au milieu de sa chambre.

Pendant ce temps, Raoul descendait au rez-de-chaussée et rentrait chez lui pour écrire une lettre d'adieu à sa mère.

Landry, lui aussi, avait entendu une partie de ce qui s'était dit dans la chambre du baron.

Caché derrière une tapisserie, il vit Raoul, tenant son pistolet, descendre précipitamment le grand escalier ; il allait s'élancer sur les pas du jeune homme, lorsque, à son tour, le baron sortit de sa chambre.

Le misérable était pâle, mais il avait l'air parfaitement tranquille.

Landry, paraissant sortir de l'antichambre, se montra.

— Ah ! c'est vous, Frédéric, dit le baron ; je sors à pied ; si quelqu'un vient me demander, vous prierez d'attendre ; je ne serai pas longtemps absent.

Le baron s'éloigna et Landry, sans perdre une minute, alla se placer en observation près de la porte de la chambre de Raoul.

Après avoir écrit rapidement quelques lignes d'adieu à sa mère, le jeune homme pensa à sa sœur.

Pouvait-il mourir sans l'avoir revue, embrassée, sans lui avoir demandé une fois encore de lui pardonner le chagrin qu'il lui avait causé.

Il ne lui dirait rien de ce qui s'était passé ; il aurait assez de force pour se contenir et ne point laisser soupçonner à Henriette le drame qui allait s'accomplir.

Raoul ouvrit sa porte, sortit, traversa le large vestibule et grimpa l'escalier.

Connaissant parfaitement l'intérieur de l'hôtel, le jeune homme, malgré les précautions prises par le baron, avait facilement deviné dans quelle partie de la maison Henriette était retenue prisonnière.

Arrivé sur le palier, il n'hésita point.

Il suivit un couloir et s'arrêta devant une porte. Elle était fermée à clef, mais en dehors, et la clef avait été laissée dans la serrure. Il ouvrit, traversa une grande pièce, se trouva devant une autre porte fermée comme la première, l'ouvrit également et se trouva enfin dans la chambre de sa sœur.

Aussitôt, terrifié, il poussa un cri rauque.

Sa sœur gisait sur le parquet, sans mouvement, les yeux grands ouverts, mais sans regard, le visage livide, décomposé.

Un frisson d'épouvante le saisit. Un instant, il crut que sa sœur était morte. Il mit sa main sur le cœur ; il sentit qu'il battait. Il releva le corps inanimé, le prit dans ses bras et le porta sur un canapé.

Il y avait de l'eau dans une carafe ; il en versa dans le creux de sa main et la fit tomber en pluie sur le front et les joues d'Henriette. L'effet de l'eau froide sur le visage de la jeune fille ne se fit pas trop attendre. Henriette se ranima peu à peu et reprit connaissance.

À la vue de son frère, la jeune fille laissa échapper un cri.

— Ah ! Raoul, Raoul, prononça-t-elle d'une voix faible, oppressée.

Le jeune homme, l'enveloppant de son regard, la soutenait ; il n'osait l'interroger encore, malgré son vif désir de connaître la cause de cette syncope.

Henriette lui fit un collier de ses bras, le pressa sur son cœur, l'embrassa et fondit en larmes.

— Ma chère Henriette, ma bonne sœur, dit Raoul d'une voix émue, qu'as-tu ? Que t'a-t-on fait ? Que t'est-il arrivé ? Pourquoi t'ai-je trouvée là, étendue, ne donnant plus signe de vie ? Ah ! sœur chérie, je t'ai crue morte !

La jeune fille eut un frisson qui fut suivi, aussitôt, d'un tremblement nerveux.

XV

LES DERNIÈRES MINUTES.

Après un moment de silence, Raoul reprit :

— Dis, ma sœur, dis ; je t'en prie, réponds-moi.

— Ah ! je voudrais être morte ! s'écria Henriette.

Et elle poussa un long et douloureux soupir.

— Et pourquoi, mon Dieu ? Henriette, d'où te viennent ces lugubres pensées ? Encore une fois, je t'en supplie, parle, réponds-moi, que t'a-t-on fait ?

Au souvenir de ce qu'elle avait entendu, Henriette se reprit à frissonner ; de nouveau elle se pendit au cou de son frère et, avec une pression d'indicible terreur, elle balbutia :

— Épouvantable !… horrible !

Raoul se méprit sur le sens de ces paroles ; il s'imagina que son père ou la gardienne de sa sœur avait exercé sur la pauvre enfant quelque violence, et son cœur bondit d'indignation.

— Au nom du ciel, Henriette, parle !… Nomme-moi le misérable qui t'a fait souffrir. Allons, ma sœur bien aimée, ne tremble pas ainsi ; je suis là pour te défendre.

La jeune fille regarda son frère avec une expression de douleur navrante, qui acheva de le bouleverser dans tout son être.

— Il se dressa, les yeux étincelants de fureur.

— Henriette, dit-il d'une voix sourde, on t'a fait souffrir, on t'a frappée, peut-être… Qui, qui ? Réponds-moi, ma sœur, et je te jure…

Henriette baissa la tête, et parlant à mi-voix, comme si elle eût craint d'être entendue, elle répondit :

— Tout à l'heure, j'étais près de la porte de la chambre de mon père.

— Eh bien ? fit Raoul, regardant sa sœur avec angoisse.

— J'ai tout entendu.

Raoul sentit en lui comme un affreux déchirement.

— Qu'as-tu entendu ? demanda-t-il.

— Tout, te dis-je, tout !

— Tout, répéta le jeune homme avec accablement.

— Oui, tout.

— Oh !

Il serra fortement sa sœur contre sa poitrine et l'embrassa comme l'eût fait une mère, avec une sorte de délire.

— Mon frère, reprit Henriette, en rendant à Raoul ses caresses, tu as chargé des pistolets, tu as parlé de mort.… Mais te voilà près de moi, tu ne te tueras pas !… Raoul, nous sommes les enfants d'un homme bien coupable ; nous devons vivre, non pour être heureux, le bonheur, hélas ! ne nous est plus permis, mais pour que l'expiation soit exemplaire ; seulement, il ne faudra pas que maman sache que tu as eu l'intention de te suicider.

Raoul secoua tristement la tête et répliqua :

— Je suis désolé que tu connaisses ces terribles secrets ; mais puisque tu as tout entendu, tu dois comprendre que je dois mourir.

— Raoul, Raoul, je ne veux pas que tu meures !

— Ma destinée doit s'accomplir.

— Je te dis que tu vivras !

— Écoute, ma sœur chérie, j'ai essayé de me relever, de me rendre digne de notre mère et de toi ; mais, inflexible dans sa colère et dans sa justice, Dieu m'a condamné.

— Raoul, je t'ai pardonné, moi !

— Les autres aussi, je le sais ; oui, tous m'ont pardonné, Dieu seul est inexorable !

— Non, mon frère, Dieu pardonne aussi.

— Il n'a pas pardonné, ma sœur. Puisque tu as entendu ce que nous avons dit tout à l'heure, le baron et moi, tu sais que l'existence n'est plus possible pour ton frère. L'avenir est fermé devant moi, ma vie est perdue…

» Je dois, je veux mourir.

— Non, non ! s'écria Henriette en se serrant toute frémissante contre son frère, je ne veux pas, je ne veux pas !… J'appellerai, je me cramponnerai à ton cou.

Raoul se débarrassa doucement des bras qui l'étreignaient.

— Ma sœur, dit-il d'un ton ferme, je porte un nom déshonoré, je ne puis plus vivre !

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Mais c'est donc vrai, tu as appelé notre père voleur, assassin !

Raoul baissa la tête.

— Hélas ! gémit-il.

Il se fit un silence, silence lugubre, qui n'était troublé que par les ronflements sonores de Dorothée.

La note grotesque venait se mêler à la note sinistre.

Henriette essuya ses yeux et, se dressant devant Raoul, elle lui dit :

— Mon frère, je porte comme toi le nom de Simaise, j'ai donc le droit de savoir ce qu'a fait notre père ; si épouvantable que soit la confidence, je la veux ; parle, parle !

— Malheureuse enfant, qu'exiges-tu de moi !

— La vérité ! Tu veux mourir, je veux savoir si tu dois mourir !

— Henriette, c'est horrible ce que tu veux apprendre !

— Qu'importe ! Parle, parle, je l'exige.

— Tu le veux absolument ?

— Oui, oui !

— Écoute donc !

Rapidement, en quelques phrases coupées par les sourdes exclamations de sa sœur, Raoul raconta les principaux faits de l'existence criminelle du baron de Simaise.

Quand il eut fini, la jeune fille se dressa debout, blanche comme neige, les traits contractés, tremblante, les yeux secs, fiévreux, étincelants.

— Quel abîme ! murmura-t-elle. C'est horrible, horrible !

Et elle laissa tomber sa tête sur son sein.

Raoul ne trouvait pas une parole pour la consoler.

Hélas ! que pouvait-il dire pour contenir cette effroyable douleur, cet immense désespoir !

Un gémissement sourd s'échappa de la poitrine gonflée de la jeune fille, puis, comme se parlant à elle-même, elle prononça des paroles entrecoupées, des phrases hachées par les sanglots.

— Jean Loup, une victime de mon père !… Jean Loup est mon cousin !… M. Lagarde est le marquis de Chamarande ! notre oncle… Et c'est mon père, mon père !… Quel amas d'iniquités !… Quel horrible chaos d'infamie !… Mon Dieu, mon Dieu, qu'avons-nous donc fait pour être si cruellement frappés ?

— Rien, ma sœur, tu n'as rien fait, toi ! Mais il y a des familles maudites, et il faut que les innocents expient les crimes des coupables !

— Mais c'est épouvantable et injuste ! s'écria Henriette en se tordant convulsivement les bras… Ah ! c'est à faire douter de Dieu lui-même !

À ce moment, l'horloge de l'hôtel, qui sonnait les quarts, fit entendre les deux coups qui annonçaient la demie de onze heures.

Raoul tressaillit.

Il n'avait plus qu'une demi-heure à vivre.

Une demi-heure ! Trente minutes ! Et il avait vingt-trois ans ! Et il aimait, et sa sœur était là, devant lui, suppliante, qui semblait lui crier encore :

« Il faut vivre, vivre pour notre mère ; je ne veux pas que tu meures. »

Comment allait-il faire, le malheureux, pour s'échapper des bras d'Henriette ?

Comme lui, en entendant l'horloge, la jeune fille avait ressenti une commotion violente.

C'était un véritable glas funèbre qui venait de tinter, quelque chose comme une voix fantastique qui avait jeté, aux oreilles du frère et de la sœur, l'espèce de mot de passe des frères trappistes :

« Frère, il faut mourir ! »

— Eh bien, ma sœur, dit Raoul d'un accent triste et grave, comprends-tu maintenant que le fils du baron de Simaise veuille mourir ?

La jeune fille sursauta et releva brusquement la tête.

— Oui, répondit-elle d'une voix étranglée, oui, je comprends.

Et elle pressa la main de son frère pendant qu'un feu sombre s'allumait dans son regard.

Elle aussi venait de prendre une résolution.

Il y eut un court silence.

Soudain, Henriette se frappa le front et dit :

— Voilà donc pourquoi, ce matin, Frédéric m'a tant suppliée de prendre la fuite, en m'en indiquant les moyens ?

— Quoi ! Henriette, fit Raoul étonné, tu pouvais t'échapper de ta prison ?

— Oui, facilement.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Je partais, Raoul ; c'est au moment où j'allais sortir de l'hôtel que je suis passée devant la porte de la chambre de notre père.

— Ah ! malheureuse enfant, pourquoi t'y es-tu arrêtée ?

— C'est Dieu qui l'a voulu, Raoul, et je le bénis !

— Ah ! tu aurais mieux fait de passer sans entendre.

— Pouvais-je, reconnaissant ta voix, ne pas écouter ?

— Enfin, c'est à cela que je dois d'avoir pu t'embrasser avant de mourir ; ce sera ma consolation. Mais, dis-moi, chère sœur, ne pourrais-tu pas fuir encore ?

— Je le pourrais.

— En ce cas, pars, pars à l'instant… Adieu, ma sœur bien-aimée, va retrouver notre mère…

» Dis-lui que ma dernière pensée a été pour elle.

» Tu l'embrasseras pour moi, tu lui donneras le dernier baiser que je te donne.

Sur ces mots, Raoul prit sa sœur dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises, en la serrant fiévreusement contre sa poitrine.

— Maintenant, reprit-il, je te dis adieu une dernière fois ; pars, ma sœur, quitte vite cette maison maudite.

— Non, Raoul, non, je ne partirai pas, répondit-elle.

— Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ? Notre mère t'attend…

— Oui, Raoul, elle m'attend ; malgré cela, je reste ici.

— Henriette, je t'en conjure, pars !

— M'obéirais-tu si je te demandais de ne pas te tuer ?

— Tu sais bien que c'est impossible.

— Quand tu ne te rends pas à mes raisons, Raoul, pourquoi veux-tu que je t'obéisse ?

— Mais ton avenir, ma sœur, n'est pas brisé comme le mien ; tu n'as rien à te reprocher, toi, et tu peux espérer encore une existence heureuse.

Elle secoua la tête.

— Tu aimes, tu es aimée ! ajouta Raoul.

Un sourire singulier crispa les lèvres d'Henriette.

— Tu consoleras notre mère ; voilà ton devoir, ma sœur chérie ; le mien est de mourir, tu le reconnais maintenant, n'est-ce pas ?

— Oui, Raoul, oui, et c'est pour cela que je reste ici, répondit-elle en proie à une exaltation qui allait grandissant.

Sa physionomie avait pris une expression étrange.

— Raoul, reprit-elle, en lui saisissant le bras qu'elle serra fiévreusement, il faut aussi que ma destinée s'accomplisse.

— Mon Dieu, que veux-tu dire ?

— Rien, Raoul, rien ; je reste ici et j'attends…

— Qu'attends-tu ?

— Je ne sais pas, répondit-elle avec égarement.

— Henriette, tu me fais peur !

— Raoul, on ne doit pas avoir peur en face de la mort !

— Ah ! s'écria le jeune homme montrant la pendule, qui marchait avec une effrayante rapidité, tu me rappelles que l'heure du devoir va sonner pour moi.

— C'est vrai, fit-elle avec un sourire navrant, l'heure approche ; c'est à midi… à midi, répéta-t-elle avec un accent singulier.

— Plus que quelques minutes, et je voudrais rester avec toi, ne plus te quitter, travailler à ton bonheur.

— Alors, viens, partons ensemble, dit-elle, en prenant la main de son frère.

— Tu sais bien que c'est impossible, Henriette ; et mon père que tu oublies, mon père qui, en ce moment, s'apprête à tenir sa parole… voudrais-tu qu'il s'en allât en disant : "Mon fils est un lâche !"

— Non, Raoul, non ; c'est toi qui as raison, mon frère… l'heure approche, il faut nous séparer.

— Mais…

— Adieu, mon frère !

— Adieu, ma sœur !

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, se tinrent un instant enlacés dans une suprême étreinte, puis Raoul se dégagea. Mais Henriette le ressaisit aussitôt et l'enlaça de nouveau en disant, éperdue :

— Non, non, je ne puis te laisser partir !… Non, non, je ne puis te laisser mourir !

Raoul se débattait, essayant de dénouer le lien qui le retenait ; mais Henriette s'était si bien cramponnée à lui que cette espèce de lutte pouvait durer longtemps, à moins qu'il ne fît usage de sa force.

L'aiguille fatale avançait.

Par un mouvement brusque, le jeune homme parvint enfin à repousser sa sœur, qui s'affaissa sur le parquet en poussant un cri déchirant.

— Adieu, ma sœur, adieu ! dit une dernière fois Raoul.

Et il s'élança hors de la chambre.

Au bas du grand escalier, il se trouva tout à coup en face de Frédéric, dont le visage exprimait une vive satisfaction.

— Ah ! c'est vous, Frédéric, dit Raoul, je suis heureux de vous rencontrer.

» Vous vous intéressez à ma sœur ?

— Comme à vous, monsieur Raoul.

— Vous lui avez conseillé de fuir, vous lui en avez donné les moyens ?

— Oui, monsieur Raoul.

— Vous trahissez donc votre maître ?

— Lequel, monsieur Raoul ? répondit Landry en souriant.

— Mais… mais… balbutia le jeune homme.

— Monsieur de Simaise, répondit Landry, baissant la voix, mon véritable maître est M. le marquis de Chamarande. Ici, je suis Frédéric, le valet de chambre du baron de Simaise ; mais vous m'avez vu la nuit dernière chez M. Pedro Castora, dans mon costume de marin ; je suis Sosthène Landry.

— Vous, vous, c'était vous ! exclama le jeune homme stupéfié.

— C'était moi, monsieur Raoul.

— Oh ! alors toutes mes inquiétudes disparaissent ; vous veillerez sur ma sœur !

— M^lle^ de Simaise est maintenant, je pense, sous la protection de sa mère.

— Erreur, erreur, ma sœur pouvait fuir, mais elle n'est pas partie.

— Oh ! fit Landry dont le visage changea aussitôt d'expression.

— Vite, vite, courez près d'elle ; je vous la confie… La malheureuse n'a que vous ici, Landry, vous en répondez !

Le fidèle serviteur du marquis de Chamarande bondit dans l'escalier pendant que Raoul se précipitait dans sa chambre et s'y enfermait.

La pendule marquait midi moins cinq minutes.

— Il était temps ! murmura le jeune homme.

Il détacha la chaîne de sa montre, accrochée à une boutonnière de son gilet et plaça le bijou sur le guéridon à côté du pistolet. Il prit ensuite une feuille de papier sur laquelle il écrivit ces trois mots :

« Pour Sosthène Landry. »

Et il mit la montre sur le papier.

L'aiguille marquait midi moins trois minutes.

Il prit le pistolet, l'arma et mit le canon entre ses dents :

Les yeux sur sa montre, voyant avancer la grande aiguille, le doigt sur la gâchette, immobile, il attendit.

*

Landry n'avait mis que quelques secondes pour arriver près d'Henriette.

Trop faible pour supporter coup sur coup d'aussi terribles émotions, la pauvre enfant avait encore perdu connaissance.

Landry s'empressa de la relever.

Un verre d'eau qu'il jeta sur le visage de Dorothée tira celle-ci du sommeil simulé ou vrai dans lequel elle était plongée.

— Hein, qu'y a-t-il donc ? fit la femme… Monsieur le baron, je vous jure…

— Il ne s'agit pas de M. le baron, dit Frédéric ; en la secouant rudement, l'affaire n'a pas réussi, elle est remise.… Mais, attention : vous n'avez rien vu, rien entendu.

— Sans doute, puisque je dormais.

— Taisez-vous, vous ne dormiez pas.

— Ah !… Je ne comprends pas bien…

— Vous n'avez pas besoin de comprendre.

— C'est vrai.

— Maintenant, donnez vos soins à mademoiselle.

— Oh ! la chère enfant, la chère enfant !

— Quoi que vous ayez entendu, vous serez muette.

— Comme une pierre.

— Ce soir, je vous donnerai ; de nouvelles instructions.

— Vous m'avez encore promis mille francs ?

— Vous les aurez, et peut-être mieux, si je suis entièrement satisfait de vous.

— Soyez tranquille, monsieur Frédéric ; ah ! tenez, je ne sais pas tout ce que je ferais pour vous.

— Je ne vous demande que de me bien servir et de mériter la récompense qui vous est promise.

Sur ces derniers mots, Landry s'éloigna rapidement.

Tout à coup, une formidable détonation ébranla tout l'étage.

Henriette, qui venait de reprendre l'usage de ses sens, s'échappa des bras de Dorothée épouvantée et bondit vers la fenêtre qu'elle s'efforça d'ouvrir.

Landry descendit quatre à quatre le grand escalier, courant vers la chambre de Raoul.

Les domestiques, affolés, ne sachant au juste d'où partait l'explosion, couraient dans tous les sens ; ne comprenant pas, ils se regardaient et s'interrogeaient.

XVI

NOUVEAU JEU DE CARINI

En sortant de chez lui, au lieu d'aller à pied comme il l'avait dit à son valet de chambre, le baron s'empressa de prendre un coupé de remise en maraude pour se faire conduire chez Carini.

— Allez bon train, dit-il au cocher.

Dans la voiture, le baron se livra à de sérieuses réflexions.

— Oui, se disait-il, il faut absolument que Carini me vienne en aide ; coûte que coûte, et quels que soient les dangers à courir, il faut qu'il me tire de la situation difficile dans laquelle je me trouve embourbé.

D'abord, il y a nécessité à mettre le plus vite possible Henriette en lieu sûr ; ensuite, il y a ce fils de mon frère, cet enfant que je croyais mort, dont il faut se débarrasser d'une manière ou d'une autre.

Et il s'écria avec une rage concentrée, folle :

— Il y a les millions, et je n'y renonce pas à ces millions de Hollande ; je les veux, je les veux plus que jamais !

» Il n'y a pas à en douter, reprit-il, conseillée par mon frère, le comte de Violaine, M. de Maurienne et Pedro Castora, la baronne va agir et mettra tout en œuvre pour me reprendre sa fille.

» Peut-être, avant ce soir, un magistrat viendra me sommer de rendre Henriette à sa mère.

» Mais ma femme elle-même, accompagnée du ressuscité, peut venir chez moi me réclamer Henriette et provoquer ainsi un éclat dont je ne puis prévoir les suites.

» Tout me commande de me hâter.

» Henriette est, en ce moment, mon unique force contre mes adversaires ; s'ils parvenaient à l'arracher de mes mains, je serais dans la position d'un général d'armée à qui l'ennemi a pris tous ses canons.

» Carini voulait envoyer Henriette en Italie, dans les Abruzzes ; mais ce n'est plus possible ; depuis hier les choses sont changées. Il paraît qu'il a imaginé une autre combinaison ; il a probablement trouvé mieux. Nous verrons.

» Il nous faut agir sans retard, mais avec prudence ; je ne suis plus en présence de la baronne seule ; ce qu'elle n'aurait pas fait, ses alliés peuvent le faire ; oui, j'ai maintenant à redouter les hommes de la justice.

Le coupé s'arrêta.

Le baron mit pied à terre, entra vivement dans la maison, grimpa lestement au premier étage et sonna.

Ce fut Caracole qui vint lui ouvrir.

Il entra de ce pas qu'ont les gens qui n'admettent pas qu'on puisse les faire attendre.

— Conduisez-moi près de votre maître, dit-il d'un ton impérieux à Caracole.

Celui-ci ferma lentement la porte et répondit :

— Impossible, monsieur, impossible ! M. le comte a défendu sa porte.

— La porte de votre maître m'est toujours ouverte ; d'ailleurs, je suis certain qu'il m'attend.

— Oh ! je sais bien que pour monsieur le baron, M. le comte y est toujours.

Le baron eut un mouvement de surprise, car il voyait Caracole pour la première fois.

— Vous me connaissez ? fit-il.

— Oui, monsieur le baron, répondit Caracole d'un ton légèrement ironique ; j'ai l'ordre de connaître toutes les personnes qui font à M. le comte Carini l'honneur de le consulter.

Cette réponse assez bizarre déplut au baron : elle lui faisait comprendre qu'on l'espionnait et, que, bien certainement, on connaissait sa vie mieux qu'il n'aurait voulu.

— Eh bien, puisque vous me connaissez, dit-il, allez m'annoncer ; je suis très pressé.

— C'est que M. le comte est en affaires… Mais si monsieur le baron veut me donner sa carte, je la ferai passer à M. le comte.

Le baron eut un mouvement d'impatience ; il ne voulait pas laisser trace de son passage dans cette maison.

— Je n'ai pas de carte sur moi, répliqua-t-il d'un ton sec, annoncez-moi.

— Que monsieur le baron veuille bien écrire son nom, dit Caracole en montrant des petits carrés de papier soigneusement rangés à côté d'un encrier.

Cette fois, ce n'était plus simplement sa carte qu'on lui demandait, mais sa signature autographe.

Pour ne pas avoir l'air d'avoir menti, le baron se résigna à mettre son nom sur un carré de papier.

— Que monsieur le baron prenne la peine de s'asseoir, je vais de suite faire prévenir M. le comte Carini.

Caracole avait fait entrer le baron dans un petit salon au lieu de l'introduire, comme cela avait eu lieu lors de ses précédentes visites, dans le cabinet du faux comte Carini. Cette précaution était nécessitée par la petite révolution intérieure qui s'était accomplie dans le ménage Carini. Maintenant que la communication entre les deux appartements était permanente, Carini ne voulait pas s'exposer à faire connaître ce voisinage.

Caracole avait disparu derrière une lourde tapisserie dissimulant une porte épaisse sur laquelle retombait, de l'autre côté, une seconde tapisserie. Aussi eût-il fallu avoir l'ouïe d'une finesse extraordinaire pour entendre seulement un bruit de voix dans la pièce voisine.

Depuis que Carlotta avait consenti à recevoir Carini et à le traiter en ami, celui-ci était presque constamment près d'elle ; on aurait dit que, pour ne plus s'occuper que d'elle, il ne voulait plus penser à autre chose. Être près de Carlotta, la voir, la contempler, l'admirer sans cesse était pour lui une joie ineffable, un bonheur que rien au monde ne pouvait égaler.

Il lui prenait la main et elle ne la retirait pas.

Cette faveur inespérée lui en promettait d'autres.

La chambre de Carlotta était pour lui un paradis. Il n'en sortait qu'à regret, maudissant tout ce qui pouvait l'en éloigner.

Aussi, quand Caracole vint troubler son doux tête-à-tête, il le reçut avec un vif mouvement d'impatience, presque de colère.

— Qu'est-ce encore ? lui dit-il ; je t'avais dit, pourtant, que je n'y étais pour personne.

Sans répondre, Caracole lui tendit le papier sur lequel le visiteur avait écrit son nom.

— Le baron de Simaise ! fit Carini.

Puis, se frappant le front, il ajouta :

— J'avais oublié… Près de vous, ma chère Carlotta, j'oublie tout.

— Pour que le baron vienne chez vous ce matin, dit Carlotta, il faut qu'il soit survenu quelque grave événement.

— C'est possible.

— Vous ne vous doutez pas…

— Non. Le baron a assisté hier, chez Pedro Castora, à une réunion où se trouvaient plusieurs amis de la baronne de Simaise ; on a dû conseiller au baron de rendre la jeune fille à sa mère. Je devais, vous le savez, l'attendre chez lui la nuit dernière ; mais ne voulant pas vous quitter, je me suis contenté de faire porter une lettre, hier soir, chez son concierge.

— Il vient vous apprendre, sans doute, ce qui s'est passé chez le Brésilien.

» Oh ! rien de bien grave assurément, puisque, en sortant de chez Pedro Castora, il s'est rendu chez M^lle^ Pomme-d'Api, où il a joué et gagné une forte somme, ainsi que Caro me l'a fait savoir ce matin.

— Il y a autre chose, dit Caracole.

— Quoi donc ? demanda Carlotta.

— M. Raoul de Simaise est à Paris.

La jeune femme ne put s'empêcher de tressaillir.

— Ah ! fit-elle d'un ton assez indifférent, le jeune officier est en congé ?

— Depuis quelques jours.

» Ce matin, à l'aurore, trouvant sans doute mauvais que son père passât la nuit entière chez sa maîtresse, il est allé le chercher jusque dans la salle à manger de M^lle^ Georgette, en pleine orgie. Je vous laisse à juger de l'effet de l'apparition du jeune homme. Il paraît que ça a jeté un froid… M. le baron est très nerveux ; il y a eu certainement, entre le père et le fils, un échange de paroles violentes.

— Ce ne peut être parce qu'il s'est querellé avec son fils que le baron vient vous trouver, dit Carlotta.

— Enfin, il a évidemment quelque chose à me dire. Je devais aller à l'hôtel de Simaise ce soir ; c'est lui qui vient ici ce matin, soit ; s'il y a quelque chose de nouveau, il va me l'apprendre.

— Allez donc recevoir votre client, mon ami ; les affaires avant tout. Mais prenez bien garde ; n'allez pas vous laisser deviner.

Carini eut le sourire d'un homme qui a pleine confiance en sa force.

— Soyez tranquille, ma chère Carlotta, répondit-il, ce n'est pas au baron de Simaise que je permettrai de saisir ma pensée, et je ne lui dirai que ce que je voudrai dire.

— Allez, mon ami, et s'il y a quelque chose de grave, venez me prévenir ; deux avis valent mieux qu'un.

— Et je reconnais que les vôtres, ma chère Carlotta, ont toujours été excellents… quand vous avez bien voulu m'en donner.

Carini mit un baiser sur la main de la jeune femme et rentra dans son cabinet, en ayant soin de refermer le passage de son côté.

À peine eut-il disparu que Carlotta se glissa dans le passage et vint coller son oreille à la porte de communication. Elle tenait à savoir ce qui allait se dire.

— Dois-je vous rappeler que nous avons donné rendez-vous aujourd'hui à Jean Loup ? dit Caracole à Carini.

— Sois tranquille, je ne l'oublie pas. D'ailleurs, il est à peine dix heures et demie. Paméla sera à son poste à midi.

— Et moi je serai au mien avec mes hommes à onze heures trois quarts.

— J'espère que tout ira bien.

» Je vais recevoir le baron et je le congédierai vite et avec d'autant plus d'empressement que nous pouvons nous passer de lui. Que nous importe sa fille ? Si nous parvenons à nous emparer de Jean Loup, l'enlèvement de M^lle^ de Simaise ne nous est plus utile ; du reste, il ne m'allait qu'à moitié, cet enlèvement ; peut-être ferons-nous bien d'y renoncer.

— C’est mon avis.

— Enfin, nous verrons.

Carini se plaça devant son bureau et se composa subitement un visage de circonstance.

— Maintenant, dit-il à son agent, tu peux faire entrer M. le baron de Simaise.

Celui-ci commençait à perdre patience lorsque Caracole vint lui dire :

— M. le comte Carini attend monsieur le baron.

— Ce n’est pas malheureux, fit de Simaise d’un ton de mauvaise humeur, qu’il ne prit point la peine de cacher.

Caracole souleva la portière et s’effaça pour laisser passer le visiteur.

Le baron s’était débarrassé de son pardessus et l’avait jeté sur un fauteuil. Caracole s’empressa d’en visiter les poches, non pour s’approprier les valeurs que le baron pourrait y avoir mises, mais dans l’espoir de trouver quelques papiers.

Le portefeuille, fut soigneusement exploré.

Caracole respecta les billets de banque ; mais il n’en fut pas de même d’une lettre, que l’agent de confiance de Carini s’empressa de faire disparaître, en murmurant :

— On ne sait pas, à un moment donné, ça peut servir.

Le baron était entré, se tenant un peu raide, dans le cabinet de son complice.

— En vérité, monsieur Carini, dit-il avec une certaine hauteur, je fais moins longtemps antichambre chez un ministre ou chez un ambassadeur que chez vous.

— C'est que vous n'allez pas demander au ministre ou à l'ambassadeur, monsieur de Simaise, ce que vous venez demander au comte Carini.

Cette réplique fut lancée d'une façon cavalière qui fit comprendre au baron qu'il faisait fausse route et qu'il devait modifier ses allures cassantes. Il ne reconnaissait plus son Carini qu'il avait toujours vu si obséquieux, si humble.

— Qu'est-ce que cela signifie ? pensa-t-il.

Sa physionomie changea subitement et il reprit d'un ton familier :

— Je n'ai pas cru devoir attendre que vous vinssiez chez moi, mon cher Carini ; pour nous, aujourd'hui, les minutes valent des heures. Je viens vous trouver parce que j'ai d'importantes et urgentes communications à vous faire.

— Ah !

— Un danger nous menace.

— Menace vous, monsieur le baron, pas moi.

— L'un et l'autre, mon cher Carini.

— Alors, expliquez-vous.

— Nos intérêts ne sont-ils pas communs ?

— Heu, heu !

— Quoi donc ? Je suis venu à vous avec confiance, monsieur Carini, et j'ai fait appel à votre habileté.

— C’est vrai.

— Vous avez compris ce que nous pouvions faire à nous deux.

— C’est encore vrai.

— Eh bien, n’avez-vous pas intérêt à me servir ?

— À votre question, monsieur de Simaise, je réponds oui et non. J’ai beaucoup réfléchi, je vous l’ai écrit, et je ne pense plus en ce moment comme il y a deux jours.

Le baron devint inquiet. Est-ce que son complice allait l’abandonner au moment où il avait plus que jamais besoin de lui ?

— Je ne comprends pas bien le sens de vos paroles, répliqua-t-il, sans laisser voir ses appréhensions ; expliquez-vous… Et, d’abord, pourquoi n’êtes-vous pas venu hier soir comme c’était convenu ?

— Je vous l’ai fait savoir : une circonstance imprévue, une grosse, grosse affaire qui ne voulait aucun retard. Monsieur le baron, l’enlèvement de M^lle^ de Simaise me paraît être une chose des plus graves.

— Vous ne disiez pas cela, l’autre jour.

— Je le reconnais.

— Eh bien ?

— Lors de notre dernier entretien, monsieur le baron, j’ignorais que M. Raoul de Simaise, votre fils, fût à Paris et qu’il habitât avec vous… Un jeune homme, un frère… Hé, hé ! c’est un obstacle vivant avec lequel il faut compter. Ah ! si vous étiez en parfait accord avec votre fils…

— Qu'est-ce qui vous fait supposer qu'il existe quelque dissentiment entre mon fils et moi ?

— Voudriez-vous me faire croire que M. Raoul de Simaise approuve vos projets concernant sa sœur ?

— Je n'ai pas à le consulter sur mes actions.

— Lui avez-vous répondu cela, ce matin, quand il vous a emmené de la maison de M^lle^ Georgette ?

Le baron resta stupéfait.

Cette parfaite connaissance que Carini avait de sa conduite le gênait singulièrement.

— Ainsi, fit-il, grimaçant un sourire, vous me faites espionner ?

— Non, monsieur le baron ; seulement je prends certaines précautions que commande la prudence : avant de me donner entièrement à un homme qui ne me dit qu'une faible partie de ce que je dois savoir, j'emploie tous les moyens possibles pour apprendre ce que l'on me cache.

— Ce qui veut dire que vous n'avez pas confiance en moi ?

— Pas plus que vous en moi, monsieur le baron.

De Simaise se mordit les lèvres.

— Qui vous fait supposer que je me défie de vous ? demanda-t-il.

— Le soin que vous avez pris à me cacher certaines choses.

— Vous avez peut-être raison, monsieur Carini ; mais, homme d'esprit et de haute intelligence comme vous l'êtes, vous devez comprendre que ce n'est pas après deux ou trois entrevues que l'on peut se confier tout.

— Je comprends cela parfaitement ; toutefois, quand on fait appel au dévouement des gens, il me semble qu'il est nécessaire de leur prouver qu'on a foi en eux.

— Ainsi, monsieur Carini, parce que je ne vous ai pas fait ma confession entière, vous me gardez rancune ?

— Mais non, mais non.

— Ah ! il faut vous prouver que j'ai pleine confiance en vous ; eh bien, dites, que voulez-vous savoir ?

— Moi ? mais rien, monsieur le baron, rien du tout.

— Alors vous ne voulez plus me servir ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Je viens vous trouver, évidemment parce que j'ai des choses sérieuses et même graves à vous dire, et vous ne voulez pas que je parle.

— Décidément, nous ne nous entendons point, monsieur le baron ; je n'ai nullement l'intention de vous fermer la bouche. Soyez avec moi comme précédemment ; dites-moi seulement ce que vous voudrez. Vous avez, dites-vous, à me parler de choses sérieuses et même graves ; c'est pour cela que vous êtes venu. Eh bien, je vous écoute. Quand je vous aurai entendu, quand je saurai de quoi il s'agit, je réfléchirai et j'aviserai.

» Mais je vous prie d'être bref, car j'ai un important rendez-vous d'affaires pour midi.

— Je vais donc vous apprendre ce qui s'est passé hier soir chez Pedro Castora ; je ne vous cacherai rien.

— Rien ! fit Carini, ayant l'air de douter.

— Je vous le jure, mon cher Carini ; pour que vous puissiez me servir, il faut que vous connaissiez la situation ; je ne dois plus rien vous cacher maintenant.

Un éclair rapide sillonna le regard de Carini.

— Je devine un peu, dit-il ; les amis de la baronne de Simaise ont plaidé chaleureusement la cause dont ils se sont faits les avocats ; ils ont fait appel à votre cœur, à tous vos nobles sentiments… mais comme votre femme ne vous accorde point les deux millions que vous lui avez demandés, vous avez tenu bon.

Le baron secoua la tête.

— Vous ne devinez pas du tout, fit-il.

— Ah !

— Je n'ai même pas été mis en demeure de rendre Henriette à sa mère.

— N'était-ce pas l'objet de la réunion chez Pedro Castora ?

— Je le croyais ; c'est avec cette conviction que je me suis rendu chez Pedro Castora, où un piège m'était tendu.

— Un piège ?

— Oui, car tout à coup, je me suis trouvé en présence…

— De votre femme.

— Non, Carini, non. Ah ! tenez, en y pensant, je tremble encore.

— En présence de qui donc vous êtes-vous trouvé ?

— De mon frère.

Carini eut un haut-le-corps, et son pâle visage prit subitement une teinte terreuse. Cependant il fut assez fort pour maîtriser son émotion.

— De votre frère ! fit-il ; quel frère ?

— De l'unique frère que j'aie jamais eu, le marquis de Chamarande !

— Mais vous perdez la raison, monsieur de Simaise, le marquis de Chamarande est mort depuis longtemps.

— Comme tout le monde, je le croyais.

» Eh bien, non, il n'est pas mort, et depuis plusieurs années déjà, il est de retour en France où il s'est caché sous un faux nom.

— C'est invraisemblable !

— Oui, n'est-ce pas ? Et pourtant ce n'est que trop réel. Ah ! Carini, quelle stupéfiante apparition !

» La foudre serait tombée à mes pieds que l'effet n'aurait pas été aussi terrible.

— Alors, alors ?

— Oh ! ce n'est pas tout, ce n'est pas tout…

— Mais parlez donc !

— La marquise, Lucy Glandas, la folle, que je croyais morte…

— Eh bien ?

— Ressuscitée aussi ; et, pour comble de malheur, elle a retrouvé la raison.

— Oh !

— Et leur fils…

— Leur fils ? fit Carini en proie au plus grand trouble.

— Vivant aussi ; aucun n'est mort !

— En êtes-vous bien sûr ?

— Je les ai vus.

— Vous les avez vus, tous les trois ?

— Oui, tous les trois, chez Pedro Castora. Et mon fils aussi les a vus ; et il y avait là Castora, le comte de Violaine, le comte de Maurienne et un officier de hussards appelé Jacques Grandin, tous amis de ma femme, du marquis de Chamarande et de son fils.

Étourdi comme s'il eût été frappé d'un coup de massue, Carini avait de la peine à se contenir, à ne pas laisser trop voir son agitation intérieure.

Le marquis de Chamarande vivant ! Il n'y avait pas à en douter, ce protecteur mystérieux de Jean Loup, ce M. Lagarde, c'était le marquis de Chamarande !

Carini n'avait plus une idée, il lui semblait qu'il allait être frappé de folie.

Cette révélation, aussi terrible qu'inattendue, avait momentanément détruit toutes ses facultés.

Quoi ! d'un seul coup, toutes ses habiles combinaisons allaient tomber en ruines !

Et tous ces millions qu'il avait juré de mettre aux pieds de Carlotta ! Rien, plus rien ! Ils lui échappaient, les millions de Chamarande !

C'était bien la peine d'être un habile, un fort !… Ainsi, tout ce qu'il avait fait était inutile ; il n'avait réussi qu'à construire un château de cartes.

Pour un homme comme Carini, quel écrasement !

À cette pensée que l'or qu'il avait convoité lui échappait, il y eût dans tout son être comme un frémissement de rage.

Ce fut un effet d'électricité.

Carini reprit aussitôt possession de lui-même.

Alors, avec cette lucidité d'esprit qui lui avait valu, autrefois, la confiance de Blaireau, il vit que la partie n'était pas complètement perdue pour lui. Il n'avait plus à donner un nom et une fortune à Jean Loup ; mais le fils du marquis de Chamarande pouvait encore lui servir comme moyen de ***chantage***.

Il passa plusieurs fois sa main sur son front, puis, se redressant en face du baron, il l'enveloppa de la flamme de son regard.

— Maintenant, monsieur de Simaise, dit-il, je comprends que vous soyez venu me trouver en toute hâte ; vous ne

pouviez, en effet, me laisser ignorer ce que je viens d'apprendre. Je vois avec satisfaction que tout s'arrange pour vous.

— Hein ? fit le baron surpris.

— Sans doute, puisque vous voilà tiré d'embarras.

— Comment cela ? Je ne comprends pas.

— Vous êtes ruiné ou à peu près, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, votre frère, qui est plus de vingt fois millionnaire, mettra certainement trois ou quatre millions au moins à votre disposition.

— Je n'ai rien à attendre ni à espérer du marquis de Chamarande ; je ne l'aime pas et il me hait ; nous sommes ennemis et c'est une lutte à mort qui existe entre nous. S'il n'y avait pas entre lui et moi la baronne, Raoul et Henriette, il m'aurait déjà frappé. Pour que je sois bien armé contre lui, il faut…

— Faire disparaître votre fille.

— Oui, d'abord.

— Je ne vois pas que cela soit bien nécessaire, si ce n'est plus, comme précédemment, pour la rendre en échange d'une somme d'argent plus ou moins forte.

— Mais sachez donc que le fils du marquis aime Henriette et que ma fille l'aime.

— En vérité !

— Pour les séparer, pour qu'ils ne se revoient jamais, je suis capable de tout faire, monsieur Carini.

— Même de tuer votre fille ?

— Ou lui.

— Qui, lui ?

— Le fils du marquis.

Il se fit comme une clarté phosphorescente autour des prunelles de Carini.

— Ainsi, dit-il lentement, les yeux rivés sur ceux du baron, vous songez sérieusement à enlever à votre frère son héritier ?

— Oui.

— Chose difficile.

— Elle sera facile, si vous voulez m'aider.

— Je ne dis pas oui encore ; nous verrons tout à l'heure.

Blottie derrière une tapisserie qui la dérobait aux regards des deux interlocuteurs, Carlotta écoutait avec le plus vif intérêt les révélations du baron de Simaise.

Après un moment de silence, qu'il avait employé à réfléchir, Carini reprit :

— Où est votre fils, en ce moment ?

— Chez moi, dans sa chambre.

— Il sortira et il faudra savoir où il ira.

— Raoul ne quittera pas l'hôtel.

— Est-ce que vous l'avez aussi emprisonné ?

— Non, mais…

— Achevez.

— Il faut donc que je vous dise tout ?

— Vous l'avez juré ; d'ailleurs, c'est à cette condition que je me déciderai à vous servir.

— Eh bien, Raoul a pris la résolution de se suicider.

— Votre fils veut se tuer ! Pourquoi ?

— Je vous le dirai. Ce n'est pas tout, il prétend que je dois me tuer en même temps que lui.

— Par exemple ! Mais vous n'êtes pas si fou, et vous le lui avez dit ?

— J'ai été forcé de lui promettre…

— De vous tuer ?

— Oui.

— Avec vous, monsieur de Simaise, on sort d'une surprise pour tomber dans une autre.

— Enfin, il est convenu, entre Raoul et moi, que nous devons nous brûler la cervelle au premier coup de midi.

Carlotta tira vivement sa montre. Elle marquait onze heures cinq minutes.

Un soupir s'échappa de la poitrine de la jeune femme et elle murmura :

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

Carini regardait fixement le baron.

Après une demi-minute d'examen, un sourire glissa sur ses lèvres.

— Vous, monsieur le baron, dit-il, vous ne songez nullement à vous suicider, je comprends cela ; mais êtes-vous sûr que votre fils ne persistera pas dans sa résolution ?

— Je ne sais trop, répondit-il en balbutiant ; cependant, j'espère bien que Raoul aura réfléchi et qu'en rentrant je le retrouverai vivant.

— Oh ! le misérable ! pensait Carlotta ; mais ce n'est pas un père, cet homme, c'est un monstre.

Son sang était comme figé dans ses veines et elle se sentait prête à défaillir. Mais la réaction fut aussi violente que rapide.

Prise d'un accès de fureur et de rage, si n'eût été son ardent désir d'entendre la fin de la confession de ce bandit titré, elle se serait élancée sur lui pour l'étrangler de ses propres mains.

Ce père sans cœur, sans âme, sans honneur, sans dignité, était à ses yeux plus horrible qu'une bête féroce.

Son fils, ce beau jeune homme qu'elle aimait, allait se tuer, et le père parlait de ce malheur épouvantable, presque gaiement, comme d'une chose sans importance, comme d'un fait divers lu dans un journal !

Monstruosité sans pareille !

Et Dieu, dans sa colère, ne foudroyait pas cet être immonde !

Carini reprit la parole et, de nouveau et en redoublant d'attention, Carlotta tendit l'oreille.

— Apprenez-moi maintenant, monsieur le baron, dit. Carini, pourquoi votre fils a pris la fatale résolution de se tuer et vous a fait promettre de vous suicider en même temps que lui, au premier coup de midi.

Mis ainsi en demeure de tout dire, et comprenant qu'il ne devait plus rien cacher à son complice, le baron s'exécuta.

Très brièvement il raconta à l'ancien agent de Blaireau ce que celui-ci savait déjà ; car nous avons vu comment Carini, à la suite des premières confidences du baron, avait été conduit à la découverte de tous les crimes du frère du marquis de Chamarande.

Le baron cessa de parler.

— Diable, diable ! fit Carini en se grattant l'oreille ; vous ne devez pas être, présentement, bien à votre aise, monsieur le baron… Il ne faut pas vous le dissimuler, votre situation est des plus mauvaises. Votre frère peut vous mener loin et sans avoir beaucoup à faire ; il n'a qu'une toute petite lettre à écrire au procureur de la République.

— Il ne l'écrira pas ; le marquis ne fera rien ; je vous l'ai dit et je vous le répète, il y a entre mon frère et moi la baronne, Henriette et Raoul.

— Heureusement pour vous, monsieur le baron.

— Comme vous le voyez, je n'ai rien à redouter.

— C'est vrai.

Et Carini, la tête dans ses mains, se remit à réfléchir.

Carlotta était glacée d'épouvante et d'horreur.

Elle savait enfin pourquoi Raoul de Simaise voulait se donner la mort.

— Ah ! le malheureux, pensait-elle, il ne reviendra pas sur sa résolution ; car c'est pour échapper au déshonneur qu'il veut mourir ; car il ne voit que la mort pour le soustraire à la honte… Il s'est dit que, grâce à la mort, il n'aurait pas à porter, comme une casaque de forçat, le nom de son père, un nom maudit !

» Mais il ne mourra pas, je ne veux pas qu'il meure. Je le sauverai !

» J'ai une heure devant moi ; c'est peu, mais c'est assez ; en une heure, mise au service de ma volonté, je puis faire bien des choses.

Ce qu'elle ferait, elle ne le savait pas encore ; mais résolue à agir, à arrêter la mort, rien ne pourrait l'empêcher de sauver Raoul.

XVII

L'ASSOCIATION.

Pendant que Carlotta cherchait par quel moyen elle pouvait mettre obstacle à la résolution désespérée de Raoul, les deux hommes, qui ne se doutaient point qu'il y avait près d'eux un auditeur invisible, continuaient leur conversation un moment interrompue.

— Je ne vous ai rien caché, monsieur Carini, dit le baron, et maintenant que vous savez tout, consentez-vous encore à me servir ?

— Heu, heu ! la situation n'est plus la même.

— Sans doute, mais…

— Dites.

— Il y a encore quelque chose à faire.

— Je le crois comme vous ; seulement les dangers à courir sont plus grands.

— Le triomphe n'en aura que plus de mérite.

— Vous avez réponse à tout, monsieur le baron ; enfin, je veux bien rester votre allié, disons le mot, votre complice. Toutefois, avant de parler des conditions, veuillez me dire exactement ce que vous voulez.

— Je ne veux pas que par surprise ou autrement la baronne puisse me reprendre sa fille, qui est une partie de ma force contre mes adversaires.

— C’est juste.

— Il y a donc nécessité d’enlever Henriette de l’hôtel de Simaise et de la tenir cachée en un lieu quelconque où elle sera à l’abri des tentatives que pourrait faire sa mère pour la reprendre.

— Compris.

— Il faudrait donc, dès aujourd’hui, faire disparaître Henriette.

— Je verrai si cela est possible aujourd’hui.

— Nous avons la nuit entière, monsieur Carini.

— Oui, monsieur le baron, nous avons la nuit. Voilà pour votre fille. Après ?

— Plus un ennemi est redoutable, mieux il faut être armé pour la défense et pour l’attaque. Si nous voulons tenir le marquis, le rendre impuissant contre nous et le forcer à capituler aux conditions que nous lui imposerons, il y a urgence également, ainsi que je vous le disais tout à l’heure, à lui prendre son fils.

— Un autre enlèvement.

— Oui.

— Est-ce tout ce que vous voulez ?

— Pour le moment, oui.

— Que réservez-vous donc pour plus tard ?

Un feu sombre s’alluma dans les jeux du baron.

— Jamais, répondit-il, jamais, vous entendez, ma fille ne sera la femme du fils de mon frère, devrais-je, pour mettre empêchement à ce mariage, poignarder l'un ou l'autre de mes mains.

— Vous devenez féroce, monsieur le baron.

— Oui, féroce… Oh ! c'est que je les hais, ces Chamarande !

— Enfin, monsieur le baron, il ne s'agit en réalité, quant à présent, que d'une simple affaire de ***chantage***.

— C'est un moyen de me faire donner ce que je ne pourrais pas obtenir autrement.

— Je partage votre manière de voir les choses.

— Ma femme et mon frère sont riches, immensément riches, il me faut ma part de leurs millions.

— À combien l'évaluez-vous, cette part ?

— Je veux la moitié.

— Et cette moitié est de ?…

— Quinze millions environ.

— C'est assez joli.

— Peut-être serai-je plus exigeant.

— Je comprends, vous verrez venir ; et comme on aura tout à craindre, car on sait de quoi vous êtes capable, on s'empressera d'accepter vos conditions, si dures qu'elles soient. Mais arrêtons-nous à ce chiffre de quinze millions.

» Maintenant, monsieur le baron, parlons, s'il vous plaît, de nos conditions. Dans ce monde, vous ne l'ignorez pas, on ne fait rien pour rien.

— Mon intention est de bien vous récompenser.

Carini eut un sourire singulier.

— Oh ! je n'en doute pas, répliqua-t-il ; mais quelle somme comptez-vous me donner ?

— Dites vous-même, monsieur Carini, à combien vous estimez vos services.

— Vous ne pouviez mieux répondre, monsieur le baron. Alors, pas de gêne entre nous, n'est-ce pas ? Je deviens votre associé dans l'affaire ?

— Naturellement.

— Eh bien, nous partagerons les bénéfices.

Le baron fit un bond sur son siège et regarda Carini avec stupeur.

Il était suffoqué.

— Quoi ! fit-il, vous… vous voulez…

— Je veux la moitié !

— Mais, monsieur Carini…

— Oh ! on ne marchande pas avec moi, monsieur le baron ; du reste, je ne me montre pas plus exigeant que vous : vous voulez-la moitié des fortunes réunies de votre frère et de votre femme, soit, d'après vos calculs, quinze millions ; eh bien, moi, je veux la moitié des quinze millions ; c'est à prendre ou à laisser.

Le baron, stupéfait d'une pareille exigence, restait sans voix comme pétrifié.

— Monsieur de Simaise, reprit Carini, si vous êtes ici c'est que vous avez besoin de moi ; sans moi, en effet, vous ne pouvez rien, et, par les cornes du diable, vous hésitez… Je vous le répète, c'est à prendre ou à laisser ; répondez donc et vite, oui ou non.

— Oui, répondit le baron au milieu d'un soupir.

Les yeux de l'Italien étincelèrent comme des escarboucles.

— Diable d'homme, fit-il avec son froid sourire, peut-on être aussi long à se décider… Allons approchez-vous, et sur ce papier écrivez…

— Quoi ?

— L'engagement que vous prenez.

— Y pensez-vous ! Écrire que je vous… Mais non, c'est impossible !

— Monsieur de Simaise, répliqua Carini avec son calme imperturbable, du moment que vous ne payez pas d'avance, il faut que j'aie un titre entre les mains.

» Vous devez comprendre cela. D'ailleurs, vous n'écrirez rien qui puisse vous compromettre. Faites vite, je n'ai plus que vingt minutes à vous donner.

Il ajouta, mettant la plume entre les doigts du baron :

— Allez, je dicte :

“Je, soussigné, baron Léon de Simaise, m’engage sur l’honneur à payer à M. le comte Carini la somme de sept millions cinq cent mille francs, montant de la moitié présumée des bénéfices d’une affaire que nous entreprenons, M. le comte Carini et moi.”

» C’est tout, monsieur le baron ; maintenant, mettez la date et signez.

De Simaise fit une assez laide grimace, mais il obéit.

— Bien, très bien, fit l’Italien.

En réalité, au point de vue de la responsabilité financière, l’écrit que venait de signer le baron n’avait pas une grande valeur. Carini le savait très bien ; mais il avait voulu, par une pièce authentique, prouvant la complicité du baron, tenir celui-ci dans sa main et forcer la famille à le ménager, au cas où la justice interviendrait.

— Et maintenant, mon cher associé, ; reprit l’Italien en serrant le papier dans son bureau, que diriez-vous si d’ici à demain je vous livrais le fils du marquis ?

— Je dirais que vous êtes un grand magicien.

— Je ne sais pas au juste ce que je ferai ; mais attendez-vous à un joli coup de théâtre dont vos adversaires seront épouvantés.

— Décidément vous êtes un homme précieux, monsieur Carini, et Georgette a été bien inspirée en m’adressant à vous.

— Je le crois ; seulement, monsieur le baron, il nous faudra, comme dans tout théâtre, payer les machinistes.

— Oui, oui, on les payera.

— Assurément, sans cela ils refuseraient de travailler ; il faut donc qu'ils soient payés d'avance.

— Eh bien, faites, faites.

— Oui, quand vous m'aurez donné l'argent.

— Combien demandez-vous ?

— Vingt mille francs seulement.

— Vingt mille francs ! exclama le baron.

— C'est la somme nécessaire.

— Mais… mais je ne les ai pas.

— Si, si, monsieur le baron, vous les avez ; il doit même y avoir mieux que cela dans votre portefeuille ; car la nuit dernière, chez M^lle^ Georgette, vous avez gagné au jeu vingt-cinq mille francs.

Le baron regarda l'Italien avec stupeur.

Il se demandait pourquoi cet homme, qu'il connaissait depuis si peu de temps, pénétrait ainsi dans sa vie intime.

Carini souriait ironiquement.

— Ah ! tenez, vous êtes le diable ! fit le baron ; oui, j'ai gagné vingt-cinq mille francs et je les ai dans mon portefeuille.

— J'en étais sûr.

— Et il faut que je vous donne vingt mille francs ?

— Absolument.

— Je me résigne.

— Et vous, faites bien, mon cher associé.

— Mon portefeuille est dans la poche de mon pardessus, que j'ai laissé dans la pièce à côté.

Carini frappa sur un timbre.

Caracole parut.

— Le pardessus de M. le baron, dit l'Italien.

Caracole, sortit et revint immédiatement, apportant le vêtement qu'il remit respectueusement au baron.

Celui-ci tira de son portefeuille vingt billets de mille francs et les tendit à l'Italien, qui les glissa lestement dans sa poche.

— L'argent, monsieur le baron, dit Carini, est la force puissante qui fait tout mouvoir. Je crois donc pouvoir vous assurer que, grâce à la somme que vous venez de me remettre, vous aurez sous peu Jean de Chamarande à votre disposition.

— J'y compte.

— Ce n'est pas tout : je vous fais encore la promesse que votre fille sera guérie de son amour pour votre neveu.

— Oh ! si vous faites cela !…

— Je le ferai, ou plutôt nous le ferons. Caracole, prévenez M^me^ la comtesse Carini que je désire lui parler à l'instant.

Caracole disparut derrière la tapisserie.

De Simaise regardait son complice avec surprise.

— Je vais vous présenter à la comtesse, dit celui-ci ; il est nécessaire que vous la connaissiez.

— Nécessaire ! répéta le baron.

— Indispensable. D'ailleurs, elle va vous accompagner chez vous.

— Pourquoi faire ?

— Vous la présenterez à M^lle^ Henriette de Simaise ; c'est la comtesse qui se chargera d'emmener votre fille.

— Malgré elle ?

— Avec ou sans son consentement. Si le narcotique est nécessaire, on l'emploiera.

Carini tira de sa poche la boîte aux quatre petits flacons et reprit :

— Tenez, je vous confie mes précieux flacons, au cas où vous auriez besoin de faire usage de l'un d'eux, celui qui porte la ligne longitudinale bleue, le premier du second rang dans l'écrin ; rappelez-vous bien la ligne bleue.

— Oui, oui, la ligne bleue ; du reste, je n'ai pas oublié les explications que vous m'avez données.

— Bien. Mais cachez vite cela, voici la comtesse.

Caracole avait trouvé Carlotta nouant sous son menton les brides de son chapeau.

La jeune femme, voyant avec terreur approcher l'heure de midi, était prête à sortir pour courir à l'hôtel de Simaise. Toutefois, et bien que chaque minute fût précieuse, elle suivit l'agent de Carini.

— Madame la comtesse, annonça Caracole, en écartant la tapisserie.

La jeune femme parut.

Les émotions violentes qu'elle venait de subir avaient imprimé sur son visage comme un rayonnement d'exaltation. Elle avait les traits animés et ses grands yeux noirs brillaient d'un feu sombre. Elle était si merveilleusement belle, à ce moment surtout, que le baron, saisi d'admiration, ébloui, fit un pas en arrière.

L'Italien vit l'effet produit par Carlotta sur son complice ; ses sourcils se froncèrent et il fut sur le point de renvoyer la jeune femme. Mais celle-ci, devinant la pensée du jaloux, s'empressa de le rassurer, en l'enveloppant de son long regard voilé, plein de tendresse.

— Ma chère amie, dit Carini, j'ai l'honneur de vous présenter M. le baron de Simaise.

Le baron s'inclina.

— M. le baron, j'ai le plaisir de vous présenter M^me^ la comtesse Carini.

» À ma prière, la comtesse Carini est, comme moi, disposée à vous servir.

— Monsieur le baron peut compter sur mon aide, dit Carlotta.

— Vous savez, ma chère amie, reprit Carini, ce qui a été convenu entre nous au sujet de M^lle^ de Simaise ?

— Parfaitement.

— Eh bien, aujourd'hui même vous allez agir ; vous voilà habillée, toute prête, cela se trouve à merveille, car vous allez partir à l'instant avec M. de Simaise.

Les yeux de Carlotta s'irradièrent et, sans la crainte de se trahir, elle aurait laissé éclater sa joie.

— Oui, oui, dit-elle, partons, partons vite.

— Ce qui concerne M^lle^ de Simaise vous est confié, ma chère amie ; je m'en rapporte à votre prudence et à votre habileté.

— Soyez tranquille. Est-ce que votre pendule va bien ?

— Non, elle retarde de huit minutes ; voici l'heure de la Bourse, à ma montre.

La montre marquait midi moins vingt.

— Venez, monsieur le baron, venez, dit Carlotta d'une voix agitée.

Elle lui prit vivement le bras et l'entraîna. Ils furent bientôt dans la rue.

— Avez-vous une voiture ? demanda-t-elle.

— Oui, la voici.

Carlotta s'élança dans le coupé.

Le baron y prit place à son tour, après avoir donné l'adresse au cocher.

— Brûlez le pavé ! cria Carlotta d'une voix fiévreuse.

La voiture fila au grand trot du cheval dans la direction des Champs-Élysées.

On allait vite. Malgré cela, Carlotta se plaignait de la lenteur du cheval.

— Mais nous ne marchons pas, monsieur, nous ne marchons pas, disait-elle.

— À moins d'écraser tout ce qu'il rencontrera sur son passage, madame, le cocher ne peut guère aller plus vite.

— En vérité, monsieur, j'admire votre sang-froid en cette circonstance.

— Eh ! madame, une minute plus tôt, une minute plus tard, qu'importe ?

Carlotta sursauta sur le siège.

— Comment, fit-elle sans chercher à cacher son indignation, qu'importe une minute de plus ou de moins ? Mais cette minute de plus, monsieur, peut être le signal de la mort de votre fils…

Le baron eut un tressaillement de surprise.

— Quoi ! balbutia-t-il, vous… vous savez…

— Oui, je sais, je sais tout ; j'ai entendu votre conversation. Et voilà pourquoi je vous dis :

"Une minute de plus peut être le signal de la mort de votre fils, une minute de moins et il peut être sauvé !"

» Mais vous n'avez donc rien au cœur, monsieur ?

Le baron se mordit les lèvres. Regrettant ses paroles, il essaya de les expliquer.

— Vous vous êtes trompée, madame, sur le sens de mes paroles, dit-il ; qu'est-ce que j'ai dit ? Une heure de plus ou de

moins, qu'importe ? J'ai dit cela, madame, parce que j'ai la conviction que cette minute en avance ou en retard ne changera absolument rien.

— Je ne comprends pas ; que voulez-vous dire, monsieur ?

— Je veux dire que mon fils ne se tuera pas. Voyons, est-ce que je l'aurais quitté si sa résolution eut été sérieuse ?

Après une pause, il ajouta :

— Est-ce que je me tuerai, moi ?

— Vous, non, répondit-elle avec un accent dédaigneux ; mais il aurait ce courage, lui.

— Et pourquoi aurait-il un courage qui me manquerait ?

— Parce qu'il voit l'existence autrement que vous, monsieur le baron ; parce que, pour votre fils, le mot "honneur" n'est pas vide de sens ; parce que votre fils a du cœur.

— Croyez-vous donc que je manque de cœur, moi ?

— Un peu.

— Ah ! madame, si vous saviez ce qui se passe en moi, vous verriez que vous vous trompez grandement.

Carlotta comprit que le baron faisait allusion à ses sentiments de père, et elle allait regretter de l'avoir traité un peu durement.

Il ne lui en donna pas le temps.

— Ah ! madame, continua le vieux beau d'une voix pleine de chaleur, ne pas avoir de cœur, ne pas le sentir battre près de vous, si belle, est-ce que c'est possible ?

Et il essaya de lui prendre la main.

La jeune femme se recula comme si un reptile la menaçait de sa morsure mortelle.

Ainsi, voilà quelles étaient les cyniques pensées de cet homme, de ce père au moment où son fils armait sans doute le pistolet qui allait mettre fin à ses jours.

Cependant, pour ne pas rendre le baron plus odieux qu'il ne l'était déjà, disons qu'il croyait sincèrement que son fils ne se tuerait pas. Tout le fond de son âme gangrenée était dans ces mots qui lui étaient échappés :

« Est-ce que je me tuerai, moi ? »

Il jugeait son fils d'après lui. N'ayant nulle envie de se donner la mort pour échapper au déshonneur public, il n'admettait pas que Raoul pût penser autrement que lui.

Sans doute, – sa vie entière le prouvait, – il n'avait pas pour ses enfants une affection bien profonde ; toutefois, il n'était pas arrivé à l'insensibilité complète, surtout à l'égard de son fils ; et s'il se fût consolé promptement de la mort de Raoul, au moins la perspective de cette mort l'eût-elle ému.

Quant à l'accès de galanterie dont il venait d'être saisi si brusquement, il était la conséquence de son état physiologique. Comme il était et avait toujours été l'esclave de ses mauvaises passions, le misérable trouvait tout naturel de leur obéir lorsqu'elles parlaient en lui.

Si quelqu'un lui eût fait remarquer que dans un pareil moment sa conduite était odieuse, répugnante, il aurait répondu :

« Pourquoi est-elle si belle ? »

Heureusement, pour mettre fin à la scène et calmer la colère de Carlotta, la voiture s'arrêta.

On était devant l'hôtel de Simaise.

Le marteau de l'horloge, frappant le timbre, sonna le premier coup de midi.

Aussitôt une forte détonation se fit entendre.

Carlotta poussa un cri horrible, et le baron, malgré son scepticisme, sentit son cœur se serrer.

La jeune femme ouvrit violemment la portière du coupé et s'élança, sur la chaussée. Le baron la suivit. Un coup de sonnette et la porte de l'hôtel s'ouvrit.

Le baron et Carlotta passèrent comme un éclair devant le concierge qui se demandait, regardant de tous les côtés, d'où pouvait venir cette explosion dont il venait d'entendre le bruit.

XVIII

LE NARCOTIQUE.

Nous avons dit comment, après s'être séparé de sa sœur, Raoul s'était retiré dans sa chambre.

L'œil fixé sur sa montre, une main appuyée sur la table, le canon du pistolet entre les dents et l'oreille tendue, il attendait fiévreusement.

Et, en attendant le premier coup de midi, il pensait à sa mère, à sa sœur et à la belle jeune fille qu'il aimait. Et il leur disait adieu dans son cœur en même temps qu'il disait adieu à la vie.

La grande aiguille de sa montre rejoignit la petite aiguille. C'était le moment suprême. Le premier coup de midi sonna à l'horloge de l'hôtel, suivi immédiatement de la détonation de l'arme à feu, qui mit en mouvement tous les domestiques épouvantés.

Raoul ne put s'empêcher de tressaillir.

Son père s'était fait justice.

Ses yeux s'illuminèrent.

— À mon tour, pensa-t-il !

Et il pressa la gâchette.

Le chien s'abattit sur la capsule. Un bruit sec, assez semblable à celui d'un petit coup de fouet, se fit entendre. La capsule seule avait fait explosion, en brûlant quelques grains de poudre.

— Malheur ! exclama le jeune homme avec un accent farouche, malheur !… Oh ! maladroit que je suis !… Pourtant, j'ai chargé les deux armes avec la même précaution, les mêmes soins !

Il s'approcha de la fenêtre afin de reconnaître pourquoi le pistolet avait raté ; il procéda à son examen avec une attention furieuse et sonda le canon.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria-t-il ; mon pistolet a été déchargé !…

» Mais qui donc ?…

Il promena son regard autour de la chambre.

— Ah ! voilà les balles !

Elles étaient, en effet, sur la cheminée.

— Et voilà la poudre et la bourre.

La poudre était répandue sur la plaque de marbre du foyer, et la boule de papier avait été jetée à côté.

Raoul ne chercha pas à pénétrer ce mystère ; il ne comprit qu'une chose, c'est qu'on avait voulu l'empêcher de se tuer.

Un cri de rage s'échappa de sa poitrine ; il jeta dans un coin son pistolet devenu inutile et ses yeux hagards cherchèrent autour de lui une autre arme quelconque pour se frapper.

Son épée était là, accrochée à une patère, la lame dans le fourreau.

Il poussa une exclamation de joie et bondit vers l'arme qu'il tira du fourreau avec un mouvement de fureur.

Il allait s'enfoncer la lame dans la poitrine, quand la porte s'ouvrit brusquement.

Un homme parut. C'était Landry.

Il se précipita sur Raoul et retint son bras en s'écriant :

— Arrêtez ! arrêtez !

— Ah ! fit le jeune homme avec colère et en se débattant, c'est vous qui avez déchargé mon pistolet !

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Pourquoi, dis ? Et de quel droit ?

— Du droit d'abord qu'a tout homme d'empêcher un suicide. Ensuite, monsieur de Simaise, j'ai agi d'après les instructions que j'ai reçues de mon maître.

— Ton maître ! Lequel ?

— Mon véritable maître, monsieur Raoul.

— Mon oncle, le marquis de Chamarande ?

— Oui, monsieur Raoul, c'est votre oncle, le marquis de Chamarande qui, par ma voix, vous défend de vous tuer ; il vous ordonne de vivre.

— Vivre, vivre déshonoré ?

— Non, monsieur Raoul, non, les fautes sont personnelles…

— Les fautes, peut-être, mais non les crimes !

— Encore une fois, monsieur Raoul, vous devez vivre, non pas seulement parce que votre oncle vous l'ordonne, mais pour votre mère, pour votre sœur…

— Non, non, j'ai juré de mourir… Mon père s'est tué, je dois me tuer aussi !

— Sortez de votre erreur, monsieur Raoul, votre père ne s'est pas tué.

— Vous mentez, j'ai entendu le coup de pistolet !

— Oui, vous avez entendu un coup de pistolet ; mais c'est moi qui l'ai tiré.

— C'est faux, c'est faux ! vous calomniez mon père !

— Vous croyez cela ? Eh bien, voyez.

Le baron et Carlotta se précipitaient dans la chambre.

— Vivant ! il est vivant ! exclama la jeune femme d'une voix haletante.

Et, prête à tomber, elle s'appuya contre un meuble.

— Ne vous l'avais-je pas dit ? murmura le baron à l'oreille de Carlotta.

M. de Simaise n'était pas facilement accessible aux émotions. Déjà il avait retrouvé tout son calme.

D'un signe il congédia son valet de chambre.

Raoul, à la vue de son père, s'était affaissé sur un siège, comme une masse. Et il restait là, hébété, sans voix, les yeux grands ouverts, immobile, comme s'il eût été subitement galvanisé.

— Soyez maintenant sans inquiétude, dit Carlotta au baron, je réponds de lui.

— Soit, madame.

Et il ajouta d'un ton singulier où perçait l'ironie :

— Je souhaite, madame, que vous ayez pour ma fille l'affection que vous semblez avoir pour mon fils. Je vous laisse avec lui, soyez éloquente et vous lui ferez certainement entendre raison.

Sur ces mots, le baron, sortit de la chambre.

Carlotta s'approcha de Raoul lentement et lui prit les deux mains. Elles étaient froides comme de la glace.

— Monsieur Raoul, dit la jeune femme de sa plus douce voix, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

Les lèvres du jeune homme remuèrent, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Ses yeux restaient largement ouverts, fixes, sans un seul mouvement des prunelles.

— Monsieur Raoul, est-ce que vous n'entendez pas ma voix ?

Toujours pas de réponse.

— Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle avec effroi.

Les événements dramatiques qui s'étaient si rapidement succédé autour de Raoul, avaient fortement ébranlé son système nerveux. Debout depuis la veille, le cerveau surexcité et n'ayant pris aucune nourriture, comment aurait-il pu résister à tant d'émotions épouvantables ? Aussi en voyant paraître son père, son père qu'il croyait mort, la commotion qu'il éprouva fut si violente, qu'elle l'avait en quelque sorte paralysé.

Tout à coup, il poussa un gémissement sourd, ses membres se raidirent et il perdit tout à fait l'usage de ses sens.

Carlotta se jeta sur un cordon de sonnette qu'elle agita d'une main fiévreuse.

Le baron, qui était probablement resté à quelques pas, rentra dans la chambre, suivi de près par un valet de pied accourant à l'appel de la sonnette.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le baron.

— Vous voyez, un évanouissement.

— Ce ne sera rien.

— Je l'espère. Mais il faudrait quelque chose, des sels, ce que vous avez ici.

Le baron fut frappé d'une idée subite.

— Oui, oui, dit-il, je vais vite vous chercher ce qu'il faut.

Il sortit précipitamment pour courir dans sa chambre. Il prit un verre qu'il remplit d'eau à moitié, puis il sortit de sa poche la boîte aux quatre flacons, c'est-à-dire les poisons foudroyants et les somnifères de Carini. Il ouvrit la petite boîte.

— Ne nous trompons pas, murmura-t-il ; Carini m'a bien dit le flacon ayant une ligne bleue, c'est le troisième.

» Oui, voilà bien la raie bleue… Allons, une goutte de ce liquide, qui paraît inoffensif, et Raoul dormira pendant vingt-quatre heures au moins.

» Je ne dois pas hésiter, voilà ce que je dois faire, l'endormir. Je n'aurai ainsi rien à redouter de son côté ; il ne me demandera pas une explication que je serais fort embarrassé de

lui donner, et il ne viendra pas se mettre en travers de mes projets. Je le connais, il lutterait contre moi et la comtesse Carini pour défendre sa sœur. Eh bien, une goutte de ce flacon dans un peu d'eau qu'il avalera, et je me débarrasse de lui. Pendant son long sommeil, la comtesse Carini et moi nous agirons, et quand il se réveillera, je n'aurai plus rien à redouter de lui, Henriette ne sera plus ici.

Parfaitement renseigné par Carini au sujet des quatre liqueurs, le baron savait quelle était la propriété de chacune. Carini lui avait parlé surtout des propriétés étranges de son narcotique, en expliquant au baron qu'en augmentant successivement la dose on obtenait, non plus un sommeil de vingt-quatre heures, mais le sommeil léthargique, puis le sommeil cataleptique et, enfin, un autre sommeil ayant toutes les apparences de la mort.

Toutefois, et toujours d'après les explications données par Carini, le quatrième flacon, marqué d'une ligne rose, contenait un antidote non moins puissant que le narcotique, puisqu'il pouvait faire cesser, presque instantanément et suivant la dose, les diverses sortes de sommeil.

Mais le baron n'avait pas à se préoccuper de ces détails pour le moment ; il voulait tout simplement endormir Raoul pour vingt-quatre heures.

Il posa l'écrin sur la table et prit le flacon contenant le narcotique, en s'assurant bien, une fois encore, qu'il portait la rayure bleue.

Il était fermé par un bouchon à vis ; le baron fit jouer la spirale et déboucha le flacon ; d'une main, qui tremblait légèrement, il versa dans le verre une forte goutte du liquide, qui se mêla avec l'eau sans en changer la couleur.

Cela fait, le baron referma le flacon et le remit à sa place dans l'écrin, qu'il laissa ouvert sur la table.

Il sortit, ferma sa porte à clef et descendit, tenant à la main le verre d'eau.

Pendant que le baron préparait son narcotique, Carlotta et le domestique avaient mis Raoul sur son lit ; puis, en attendant ce qu'elle avait demandé, la jeune femme se mit à donner des soins au malade ; elle eut le bonheur de le voir revenir à lui ; mais sa joie ne fut pas de longue durée, car la syncope fut immédiatement suivie d'une épouvantable crise nerveuse.

Le jeune homme se débattait, se tordait sur son lit dans d'horribles convulsions.

Il fallait les forces réunies de Carlotta et du domestique pour le maintenir et l'empêcher de se meurtrir le corps.

Enfin, le baron parut.

— Mais venez donc vite, monsieur, venez donc, lui dit Carlotta.

— Tenez, voilà, fit-il, tendant le verre à la jeune femme.

— Qu'est-ce que cela ?

— Ce que vous avez demandé, un médicament dont je me suis servi plus d'une fois et dont je connais les effets ; je l'ai préparé moi-même. Faites votre possible pour qu'il boive.

Pendant que le domestique continuait à paralyser les mouvements violents du jeune homme, Carlotta parvint à lui ouvrir la bouche et, à l'aide d'une cuiller, à lui faire avaler le contenu du verre.

Presque aussitôt le narcotique produisit son effet ; la crise nerveuse prit fin rapidement et, au bout de cinq minutes, Raoul dormait d'un profond sommeil.

— Vous voyez, dit le baron, c'est fini ; il va dormir pendant quelques heures ; et c'est heureux, car il a grand besoin de repos. Quand il se réveillera, il ne se souviendra plus de rien.

— Dieu vous entende, monsieur le baron.

Le domestique, dont la présence n'était plus utile, se retira.

— Maintenant, madame, dit le baron, je vais préparer ma fille à vous recevoir ; tenez-vous à rester ici ?

— Oui. Je désire veiller notre malade jusqu'au moment où vous aurez besoin de moi.

— Soit ; je viendrai vous chercher quand l'instant sera venu.

Le baron sortit. Derrière lui, Carlotta ferma la porte ; puis, avec la sollicitude d'une mère qui veille sur son enfant, elle mit sur le front du dormeur un long baiser et s'installa à son chevet.

*

En entendant le coup de pistolet, persuadée que son frère venait de se tuer, Henriette voulut, elle aussi, se donner la mort, en se précipitant par la fenêtre sur le pavé de la cour.

Mais, heureusement, elle n'eut pas le temps de faire jouer la crémone et d'ouvrir la fenêtre.

Devinant son intention, Dorothée se jeta sur elle et l'enlaça de ses bras robustes.

— Laissez-moi, laissez-moi ! criait la jeune fille affolée, en essayant vainement de rompre le lien qui l'enchaînait ; laissez-moi, mon frère est mort, je veux mourir aussi !

Dorothée restait muette ; elle se contentait de se servir de sa force pour maintenir l'enfant et l'éloigner de la fenêtre.

Elle la ramena pas à pas, soutenant victorieusement la lutte, jusqu'au canapé, sur lequel elle parvint à l'étendre.

Henriette était vaincue ; à bout de forces et comme anéantie, elle resta immobile et fondit en larmes.

C'était ce qui pouvait arriver de plus heureux.

La crise fut navrante.

La jeune fille sanglotait, coupant ses hoquets, de mots sans suite :

— Mon Dieu !… Horrible !… Malheur !… Mort !… Plus rien !… Perdue !… Raoul !… Maman !…

Et puis « maman, maman ! » Toujours ce mot revenait sur ses lèvres.

Maman ! mot doux par excellence, invocation de la douleur, appel suprême de l'enfant au moment du péril ou du chagrin !

Quand Henriette, se fut un peu calmée, la pensée lui revint. Soudain elle se rappela.

Un seul coup de pistolet avait été tiré, un seul. Qui donc était mort ? Son frère ou son père ? Doute épouvantable ! Horrible perplexité !

— Je veux savoir, je veux savoir ! s'écria-t-elle, en se dressant debout.

— Ne bougez pas, mademoiselle, attendez, lui dit Dorothée, en se plaçant devant elle, prête à la saisir.

— Mais vous ne comprenez donc pas qu'un effroyable malheur est arrivé ici ? Écoutez, écoutez ces rumeurs, ces bruits de pas, ces cris… Je veux savoir, je veux savoir !

Elle voulut s'élancer vers la porte ; mais elle était brisée, ses jambes fléchirent et elle retomba inerte, comme une masse, sur le canapé.

Après l'agitation fébrile, l'engourdissement, la torpeur.

Tout à coup, un pas d'homme retentit dans le corridor. Henriette essaya de se soulever, impossible ; elle ne put que tourner son regard anxieux du côté de la porte.

Les pas se rapprochaient.

Qui venait près d'elle ?

Son père ou son frère ?

La porte s'ouvrit et elle vit son père.

Elle poussa un cri rauque ; puis, d'une voix à peine distincte, elle prononça ces mots :

— Mon frère est mort. !

Elle ressentit une douleur atroce, comme si son cœur se tordait sous une main de fer ; la respiration lui manqua et, malgré, elle, ses yeux se fermèrent.

Le baron entra, referma la porte et s'avança lentement, la tête incliné, comme un homme qui réfléchit.

Ses yeux tombèrent sur un carré de papier qui s'était évidemment échappé de la poche d'Henriette, car il se trouvait près d'elle devant le canapé.

— Tiens, se dit le baron, qu'est-ce que cela ? Une lettre ?

Il se baissa et ramassa le papier.

D'un signe de la main il congédia Dorothée, qui s'empressa de gagner sa chambre.

Le papier était plié en quatre ; le baron l'ouvrit et ne put s'empêcher de tressaillir en reconnaissant l'écriture de son valet de chambre. Il lut rapidement les indications précises remises le matin à Henriette par Landry, indications au moyen desquelles la jeune fille pouvait facilement et sans danger s'échapper de sa prison.

En lisant, le baron était devenu très pâle ; de fauves éclairs sillonnaient son regard ; une colère sourde, effroyable grondait en lui.

— Trahi, je suis trahi ! se disait-il mentalement ; et par qui ? Par Frédéric, en qui j'avais une entière confiance. Ah ! le misérable, il s'est laissé corrompre par mes ennemis ; mon valet de chambre est aujourd'hui un espion attaché à mes pas !

Un sourire affreux contracta ses lèvres.

— Heureusement, reprit-il, me voilà prévenu et je saurai veiller. Je tiens Henriette, on ne me l'enlèvera point.

Son premier mouvement fut de faire venir son valet de chambre, de le traiter devant les autres domestiques comme il le méritait, c'est-à-dire comme un valet infidèle, un misérable, et de le chasser ensuite ainsi qu'on chasse un voleur ou un chien galeux.

Mais il réfléchit que cette exécution pouvait avoir des conséquences fâcheuses.

En effet, du moment que le marquis de Chamarande avait acheté et probablement payé au poids de l'or les services de Frédéric et qu'il mettait tout en œuvre pour lui reprendre Henriette sans éclat, c'est qu'il était décidé à ne pas agir ouvertement, à éviter tout scandale. Dès lors, il pouvait se tranquilliser ; il n'avait qu'à rendre plus grande encore la surveillance dont Henriette était l'objet.

Il résolut donc de garder le silence et d'avoir l'air de ne rien savoir.

D'ailleurs, la situation allait changer ; la comtesse Carini était chez lui, prête à agir ; avant la fin de la journée, sans doute, Henriette serait en lieu sûr et absolument à l'abri, cette fois, de toute tentative d'enlèvement.

Si son valet de chambre pouvait devenir gênant, il trouverait bien le moyen de l'éloigner pendant une heure ou deux.

Le baron de Simaise, toujours grand comédien et habile en l'art de feindre et de dissimuler ses impressions, éteignit les flammes de son regard et força sa physionomie à reprendre sa sérénité habituelle.

Il se pencha sur Henriette, et d'une voix doucereuse, qu'il sut rendre pleine de compassion, il l'appela :

— Henriette, ma fille chérie !

XIX

MONSIEUR !

La jeune fille fit un soubresaut, mais ses yeux restèrent fermés.

— On dirait qu'elle sommeille, murmura le baron.

Il l'appela de nouveau :

— Henriette, Henriette !

Un nouveau tressaillement fit comprendre au baron que sa fille entendait.

Il se pencha davantage et ses lèvres touchèrent le front d'Henriette.

À ce contact, le corps de la jeune fille tout entier frissonna. Presque aussitôt ses yeux s'ouvrirent démesurément, et comme si elle eût subi un choc électrique, elle fit un bond et se trouva assise.

Alors, ses yeux secs, luisants se fixèrent sur le visage de son père et elle le regarda avec effarement.

— Henriette, mon enfant, est-ce que tu souffres ? demanda le baron.

La jeune fille eut un brusque mouvement nerveux ; puis, d'une voix étranglée, elle dit :

— Vous êtes vivant, vous, et mon frère est mort !

Ces seuls mots firent comprendre au baron que le frère et la sœur s'étaient vus et que celle-ci devait tout savoir.

— Non, non, Henriette, répondit-il, ton frère n'est pas mort.

— Vous me trompez !

— Je te jure que Raoul est vivant, bien vivant ; en ce moment, très fatigué, il repose.

— Oh ! oh ! fit la jeune fille, en passant sa main sur son front.

— Mais qui donc a pu te faire croire à la mort de Raoul ? demanda le baron.

— Le coup de pistolet… J'ai entendu !

— C'est vrai, il y a eu un coup de pistolet.

— Ah ! ah ! vous voyez !

— Mais ce n'est pas ton frère qui l'a tiré !

— Qui, alors ?

— Je l'ignore encore.

— Vous l'ignorez ? Ah !…

— Écoute-moi donc : Le pistolet était dans ma chambre, chargé… Un domestique, sans doute, en jouant avec cette arme, maladroitement, a fait partir le coup. Voilà la vérité, Henriette, je te le jure.

— Et vous me jurez également que mon frère n'est pas mort ?

— Henriette, pour la seconde fois, je te jure que Raoul est vivant.

La jeune fille leva ses yeux vers le ciel et joignit les mains.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-elle, merci !

Après un moment de silence, le baron s'assit sur le canapé, près de sa fille, dont il prit la main.

Henriette retira vivement sa main et détourna la tête.

Le baron eut un mouvement de colère qui se traduisit par un éclair dans le regard et une affreuse grimace.

— Ma fille, dit-il amèrement, il paraît que je vous fais horreur. Ah ! je reconnais là l'œuvre de votre mère.

— Mon père, répondit vivement Henriette, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser ; mais pourquoi me parler de ma mère et pourquoi l'accuser ?

» Vous savez bien comment j'ai été élevée ; jamais la baronne de Simaise ne s'est plainte de son mari à ses enfants, et toujours elle m'a commandé de vous respecter.

— Alors, Henriette, vous oubliez le commandement de votre mère, et vous me voyez très peiné.

La jeune fille écoutait son père, mais distraitement ; bien que le baron lui eût juré que Raoul était vivant, elle ne se sentait pas encore rassurée et toute sa pensée était à son frère. N'ayant plus aucune confiance en son père, elle se disait qu'il pouvait bien l'avoir trompée. Elle admettait, cependant, que Raoul n'avait pas réussi à se tuer ; mais elle le voyait étendu, sur son lit, blessé, sanglant, et elle aurait voulu être près de lui pour lui prodiguer ses soins.

Le baron n'eut pas de peine à s'apercevoir de la préoccupation de sa fille.

— À quoi pensez-vous donc au lieu de m'écouter ? lui dit-il assez durement.

— Mais je vous écoute, mon père.

— D'une singulière façon.

— Je vous avoue que je pense à mon frère.

— Je vous ai dit et je vous répète encore qu'il repose.

— C'est vrai, mais…

— Ne vous ai-je pas juré qu'il est vivant ?

— Oui, mon père ; mais s'il est blessé !…

— Pourquoi voulez-vous qu'il soit blessé ?

— Mon père, ce coup de pistolet…

— Je vous l'ai expliqué.

Elle secoua la tête et répliqua :

— C'est que vous pouvez me tromper !

Le baron fronça les sourcils.

— En vérité, dit-il, j'admire la confiance que vous avez en moi.

— Hélas ! mon père, je ne puis plus croire à votre parole.

— Ah !… Et pourquoi ?

— Parce que je sais tout.

— Quoi, tout ? fit-il avec humeur.

— Mon père, j'ai surpris votre conversation avec mon frère… Tenez, quand j'ai entendu le coup de pistolet, si Dorothée ne s'était pas jetée sur moi, j'allais me précipiter par la fenêtre, car, comme Raoul, mon père, je ne voulais pas survivre à notre déshonneur !

Le baron était atterré.

Ainsi sa fille avait entendu, elle connaissait ses infamies, ses crimes. Elle savait tout !…

Quel coup porté à son autorité, à son orgueil ! Allait-il donc courber la tête devant cette petite fille comme il l'avait courbée devant son fils, un homme ? Mais non, il se redressa l'œil clair, le front hautain.

— Et de quel droit, mademoiselle, répliqua-t-il d'un ton aigre, de quel droit vous permettez-vous de juger les actions de votre père ? En vérité, je vous trouve bien hardie ! Sachez-le bien, je ne donne à personne le droit de fouiller dans ma vie, de contrôler mes actes, et moins à vous encore qu'à tout autre.

— Je ne vous juge pas, mon père ; je…

— Assez, assez, l'interrompit-il avec rudesse ; gardez pour vous vos réflexions saugrenues, je ne suis, pas d'humeur à les entendre. J'ai à vous parler et je vous prie de m'écouter.

— Je vous écoute, monsieur.

— Ah ! ah ! grommela-t-il entre ses dents, monsieur, maintenant !… Mais qu'importe, continua-t-il, l'essentiel est que vous m'obéissiez. Votre mère et ses amis, les vôtres aussi,

m'ont déclaré une guerre implacable, et vous êtes l'arme dont ils se servent pour me combattre.

— Moi ! Et comment cela ?

— D'abord en étouffant en vous l'affection que vous devriez avoir pour moi.

Henriette eut un sourire d'une tristesse navrante.

Si rapide qu'il eût été, ce sourire, le baron le saisit au passage.

— Vous, pensez que je ne vous aime pas, dit-il avec une fausse expression de chagrin ?

— Je pense que vous m'avez enlevée à ma mère, qui m'adore ; je pense que je suis ici votre prisonnière ; je pense que vous m'avez hypocritement trompée pour me forcer à épouser un homme que je ne connaissais pas, que je n'aimais pas ; je pense que depuis mon emprisonnement je n'ai entendu aucune voix amie ; enfin, je pense que, parce que vous êtes mon père, j'ai voulu me tuer tout à l'heure.

Si c'est là votre manière de me prouver votre tendresse, je me demande en frissonnant ce que vous pourriez faire si vous vouliez me prouver votre haine.

Henriette avait prononcé cette longue et amère plainte d'une voix triste, mais ferme.

Le baron, forcé de contenir sa fureur, martelait le tapis sous son talon fiévreux.

— Enfin, vous avez fini, fit-il ; ce n'est pas malheureux !… Je vous préviens que je suis à bout de patience.

— Hélas ! non, je n'ai pas fini ; mais vous savez ce que j'aurais encore à vous dire et je m'arrête… Je suis votre fille, monsieur, et je ne veux pas avoir à vous manquer de respect. Maintenant, qu'exigez-vous de moi ?

— Pour des raisons que je n'ai pas à vous faire connaître, vous allez quitter cette maison.

— Alors vous vous décidez à me rendre à ma mère, je vous remercie.

— Je vous rendrai à votre mère, certainement ; mais plus tard.

— Quand ?

— Cela dépendra d'elle et de ses amis.

— Vous venez de me dire que j'allais quitter cette maison.

— Oui. Je vous ai choisi une retraite.

— Je comprends : vous me changez de prison, celle-ci ne vous paraissant plus assez sûre.

— Le mot est dur.

— Le mot prison ? Trouvez-en un autre ; ce ne sont pas des serviteurs que j'ai ici, mais des geôliers.

— Eh bien, soit, puisque vous le voulez ainsi : vous êtes ici prisonnière et je vais vous changer de prison.

— Je m'y refuse.

— Vous m'obéirez !

— Non !

— Henriette, prenez garde ! La chose est décidée, elle se fera.

— Alors, vous emploierez la force ?

— Oui, si vous m'y obligez. Vous savez, Henriette, que je ne suis pas homme à m'arrêter en chemin.

— Hélas ! soupira Henriette.

— Un homme immensément riche m'avait demandé votre main…

— Et moi, monsieur, j'avais consenti à me sacrifier pour vous sauver d'un abîme imaginaire.

— Pedro Castora, que je croyais mon ami, est passé du côté de mes adversaires.

— M. Pedro Castora s'est conduit comme un honnête homme, un homme d'honneur, et je lui ai voué une reconnaissance éternelle.

— C'est votre affaire. Mais ne vous réjouissez pas trop vite… Vous n'êtes pas encore la femme de celui que vous aimez.

Henriette ne put s'empêcher de tressaillir.

— Si je devais me marier, répondit-elle tristement, la fille de Clémentine de Vaucourt ne donnerait jamais, soyez-en sûr, ni sa main ni son cœur à un homme qui aurait forfait à l'honneur !

— Je veux bien le croire. Dans tous les cas, je me charge, moi, de vous marier.

— Vous n'aurez pas à prendre cette peine, monsieur, car je ne me marierai jamais… Je voulais me tuer, Dieu ne l'a pas voulu ; je me soumets à sa volonté… Ma résolution est prise : j'entrerai dans un couvent, je me ferai religieuse.

— Comme cela se trouve ! Je venais justement vous proposer de vous faire conduire dans un couvent.

— Dois-je vous croire ?

— Oui, certes, vous pouvez me croire. C'est dans un couvent que je veux vous placer, non pas pour y prononcer des vœux éternels, mais pour y attendre que votre mère et moi nous soyons réconciliés. C'est alors que je vous choisirai un mari digne de vous.

— Je vous répète, monsieur, que je ne me marierai jamais.

Ce mot « monsieur », que sa fille répétait avec une persistance marquée, exaspérait le baron, qui, depuis le matin, recevait affront sur affront sans pouvoir riposter. Animé par sa haine contre son frère et Jean de Chamarande, il répliqua avec emportement :

— Si ce n'est avec votre ancien sauvage, ce misérable Jean Loup !

Devant les injures personnelles, la femme a souvent assez de force de caractère pour rester calme ; elle n'y répond que par le dédain, obéissant en cela au sentiment de sa dignité et du respect de soi-même : mais si l'on s'attaque à l'homme qu'elle aime, la résignation disparaît, elle relève la tête et défend son idole.

Henriette se redressa, superbe, le regard éclairé d'un rayon d'orgueil et d'indignation.

— Monsieur, dit-elle d'une voix vibrante, vous oubliez que celui que vous insultez est absent, qu'il est le fils de votre frère, un Chamarande, et qu'il est noble par le cœur et par la naissance.

— Ainsi, on ne m'a pas trompé, c'est bien vrai, vous aimez ce misérable Jean Loup ?

— L'homme que vous traitez de misérable n'a ni volé ni martyrisé personne, ce qui établit une différence entre lui et…

— Achevez ! hurla le baron blême de fureur.

— Inutile, vous avez compris.

— Ah ! prenez garde, prenez garde !

— À quoi ? Ah ! tenez, vous me rendriez service en me tuant.

— Ne me tentez pas ! Vous ne me connaissez pas !…

— Je vous connais trop bien, au contraire, et je sais de quoi vous êtes capable.

Elle continua, en s'animant de plus en plus, comme grisée par ses paroles :

— Je sais que vous avez souillé le blason des Simaise ; je sais que demain, dans une heure, peut-être, la justice peut venir vous demander compte de vos crimes ; je sais que celui que vous insultez et que j'aime, oui, que j'aime, je sais que Jean Loup, ne fût-il que Jean Loup le sauvage, Jean Loup, le déshérité, pourrait vous envoyer au bagne, tout baron que vous êtes ; je sais que Jean de Chamarande, que vous appelez misérable, est de ceux à qui les gens de bien tendent la main,

comme vous êtes, vous, de ceux dont ils se détournent avec horreur !

— Malheureuse ! exclama le baron, tu veux donc que je te tue !

Et il leva sur la tête de sa fille ses poings menaçants.

— Oui, répondit-elle, en se dressant debout et en croisant les bras, oui, tuez-moi, délivrez-moi de l'existence maudite que vous m'avez donnée ! Morte, je ne pourrai pas entendre dire :

« Vous voyez bien cette malheureuse fille si triste, si pâle et qui n'ose lever les yeux ; eh bien, c'est la fille d'un homme que réclame le bagne, c'est Henriette de Simaise ! »

Les yeux du baron s'injectèrent de sang et son visage prit une effrayante expression de férocité.

Henriette pensa que sa dernière heure était sonnée.

Le baron la saisit brutalement par les deux poignets et, la courbant jusqu'à terre, il lui dit d'une voix sourde :

— À genoux, misérable, à genoux, et demande-moi pardon ou je te broie sous mes pieds !

Elle le regarda en face, les yeux dans les yeux, et répondit :

— Je suis prête à mourir !

Et, comme transfigurée, elle ajouta :

— À toi, ma mère, et à toi, Jean Loup, mes dernières pensées !

Le baron la secoua avec rage, en criant :

— Te tairas-tu ?

— Jean de Chamarande, reprit Henriette, je suis comme toi une victime du noble baron de Simaise !

L'écume aux lèvres, la face contractée, violette, ayant le regard d'un fou furieux, le baron était hideux. S'il eût tenu un couteau, il poignardait sa fille.

Heureusement, aucune arme n'était à sa portée. Il repoussa violemment Henriette, qui alla rouler sur le parquet.

En ce moment, attirée par le bruit, Dorothée se montra à la porte.

— Monsieur le baron a appelé ? dit-elle.

Puis, voyant la jeune fille étendue sur le parquet, elle s'élança pour la relever.

Surpris ainsi, au paroxysme de la colère, le baron recula jusqu'au fond de la chambre ; il se trouva près de la commode-toilette ; il prit la carafe presque pleine d'eau et s'en versa un grand verre qu'il but d'un trait.

Aussitôt, par un puissant effort de volonté, il redevint maître de lui, et, s'adressant à Dorothée, qui tremblait de tous ses membres, il lui dit d'une voix calme :

— Il y a, en ce moment, une dame près de M. Raoul de Simaise, allez la prévenir que je l'attends.

Dorothée disparut.

— Vous pouvez vous rassurer, dit de Simaise à sa fille, dont l'exaltation était tombée en même temps que la colère de son père ; maintenant, écoutez : Une dame, dans laquelle j'ai la plus grande confiance, va venir ; elle restera près de

vous jusqu'à ce soir ; c'est cette dame que j'ai chargée de vous conduire au couvent, où vous attendrez mes ordres.

Henriette ne répondit pas.

Bien que le baron eût reconnu qu'il ne pouvait plus être question de séquestrer Henriette dans un cloître, il tenait à lui faire croire qu'elle allait être confiée à des religieuses.

En attendant la comtesse Carini, le baron s'assit dans un fauteuil et se mit à songer, en se rappelant les dernières paroles de son complice :

« Je vous livrerai Jean de Chamarande. »

Ah ! si Carini réussissait à s'emparer du fils de son frère, de ce Jean Loup qu'il avait en exécration, quelle terrible revanche il prendrait !

— Jean et Henriette entre ses mains, il n'avait plus rien à redouter de ses ennemis, il pouvait les braver… Il les tenait à ses pieds, pantelants, écrasés.

XX

LE MANDATAIRE DU MARQUIS.

Assise près du lit de Raoul, Carlotta ne quittait pas le dormeur des yeux. Elle veillait sur lui avec l'attention farouche de la louve qui se prépare à défendre son louveteau contre le chasseur.

Cependant elle s'étonnait de l'immobilité étrange dans laquelle le jeune homme restait ; elle s'effrayait même et posait la main sur le cœur de Raoul pour bien s'assurer que cette immobilité n'avait pas une autre cause que le sommeil.

— C'est que, pensait-elle, ce baron de Simaise est bien capable de tuer son fils ! Et rien ne me dit que Carini ne lui a pas vendu un de ses poisons !

Mais elle se disait aussitôt que ses craintes étaient sans fondement.

Le cœur de Raoul battait régulièrement, son visage était calme ; il dormait d'un véritable sommeil d'enfant.

Alors, avec des précautions inouïes, elle se hasardait à poser ses lèvres ardentes sur le front du dormeur.

Le premier baiser avait été presque chaste, c'était celui d'une sœur ; mais, peu à peu, au souvenir des émotions que Raoul lui avait fait éprouver, elle se sentait enfiévrée de désirs, et du front du dormeur ses baisers descendaient sur les yeux, sur la bouche.

Ses caresses ne lui étaient pas rendues ; n'importe, tout son être était embrasé.

Elle ressemblait à ces nymphes amoureuses qui, dans leurs instants d'extase hystérique, donnaient des baisers à la statue de marbre d'Éros.

Carlotta était dans un moment d'extase pareille lorsqu'elle entendit frapper à la porte de Raoul.

Elle tressaillit et se redressa vivement.

— Entrez, dit-elle.

Dorothée ouvrit doucement la porte et pénétra dans la chambre. Carlotta lui tournait le dos, ayant à cacher la rougeur qui couvrait son visage.

— Madame, dit Dorothée, M. le baron m'a chargée de vous prévenir qu'il vous attend.

Au son de cette voix, Carlotta sursauta et se retourna en poussant un cri rauque.

Elle bondit sur Dorothée, la saisit par les deux mains et, l'attirant en pleine lumière, elle la regarda avec des yeux flamboyants.

— Justice de Dieu ! s'écria-t-elle, c'est toi ! c'est toi, je te retrouve !… Misérable, qu'as-tu fait de Charlotte ?

Dorothée restait terrifiée, les yeux hagards, la bouche béante.

Carlotta venait de reconnaître la domestique qui avait un jour disparu de chez elle avec l'enfant de sa sœur.

Dorothée n'essaya même pas de se soustraire à l'étreinte furieuse de son ancienne maîtresse.

— Répondras-tu, coquine ! Réponds, ou sinon je t'étrangle !

— Ce n'est pas moi, madame, c'est M. le comte.

Carlotta devint blême.

— Explique-toi, fit-elle.

— Eh bien, madame… Oh ! vous me défendrez contre monsieur, n'est-ce pas ?

— Parle, parle, tu n'as rien à craindre.

— C'est que si M. le comte apprenait… il serait capable de me tuer.

— Et moi je te tue tout de suite comme une vipère, si tu ne parles pas.

— Eh bien, madame, voici : M. le comte ne pouvait pas voir la petite, il la haïssait, il était jaloux d'elle, et un jour…

— Un jour ?

— Il m'a dit : "Si tu veux la tuer, je te donnerai…"

— Misérable, tu l'as tuée ! s'écria Carlotta, saisissant Dorothée aux cheveux.

— Non, madame, non ; j'ai repoussé la proposition avec horreur, et pourtant il m'offrait dix mille francs.

— Ah ! le scélérat ! murmura Carlotta. Après ?

— Je veux bien la perdre, ai-je dit ; je l'emmènerai loin.

» Il ne voulut pas.

» — Elle reviendrait, me répondit-il ; il faut qu'elle meure ! »

» Alors il me vint une idée.

— Quelle idée ?

— Je pensai que si je refusais il pourrait bien assassiner la petite lui-même.

Carlotta ne put s'empêcher de frissonner.

Dorothée reprit :

— J'ai donc promis de tuer l'enfant. Je pris les dix mille francs et j'emmenai la petite ; nous avons marché toute la journée et une partie de la nuit.

— Après ? Tu me mets à la torture.

— Quand la petite a été endormie, je lui ai ôté tous ses vêtements et je l'ai enveloppée dans une couverture de laine pour qu'elle n'ait pas froid.

— Et puis ?

— J'ai sonné à une porte d'allée de maison, on m'a tiré le cordon, je suis entrée doucement, j'ai déposé l'enfant par terre et je me suis sauvée en fermant la porte sur moi. J'avais dans ma poche une lettre toute prête, je la mis à la poste et deux heures après j'étais en chemin de fer.

— À qui donc écrivais-tu ?

— À M. le comte.

— Tu lui disais…

— Que je n'avais pas eu le courage de tuer la petite, mais que je l'avais perdue, si bien perdue qu'il ne devait avoir aucune crainte de la voir revenir.

— Qu'est-elle devenue ? Le sais-tu ?

— Non.

— Depuis, tu n'as rien appris ?

— Rien, je n'ai pas cherché.

— Oh ! oh ! oh ! fit Carlotta.

Elle était dans un état de surexcitation inexprimable. Elle tenait toujours Dorothée par le poignet, comme si elle eût craint qu'elle ne s'échappât.

Tout à coup, elle sentit qu'elle étouffait.

Elle arracha les boutons de son corsage et se mit à respirer bruyamment. Quand elle se trouva mieux, elle se demanda ce qu'elle allait faire. Allait-elle, emmenant Dorothée, se mettre immédiatement à la recherche de sa nièce ?

Mais pour cela il fallait abandonner Raoul et Henriette. D'un autre côté, c'était éveiller les soupçons de Carini et peut-être lui laisser le temps de se soustraire à sa vengeance. Car elle voulait le châtier, le misérable, elle le voulait avec emportement, avec fureur, et elle rêvait pour ce bandit une punition terrible.

— Écoute, dit-elle à Dorothée, Carini va probablement venir ici dans l'après-midi ; mais je ne sais rien, je ne t'ai pas reconnue.

Dorothée se remit à trembler.

— N'aie pas peur, reprit Carlotta ; je t'ai reconnue, moi ; mais lui ne retrouvera pas en toi la jeune servante qu'il a faite sa complice ; sa vue a baissé ; d'ailleurs, tu pourras ne point paraître devant lui ou cacher ta figure de ton mieux et, s'il te parle, ne pas répondre ou changer ta voix.

— Oui, madame, j'ai compris.

— Je voudrais t'emmener à l'instant même pour nous mettre en quête de renseignements au sujet de ma nièce ; mais j'ai ici une tâche à remplir et tu m'y aideras, car tu m'appartiens : je veux sauver M^lle^ de Simaise et son frère.

— Ah ! madame, je vous servirai en cela avec d'autant plus de zèle, que, moi aussi, je voudrais que M^lle^ Henriette pût s'échapper de cette maison.

— Dis-tu la vérité ?

— Oui, madame ; et ce n'est pas ma faute si elle ne s'est pas enfuie ce matin. Tout était arrangé avec le valet de chambre.

— C'est bien ; nous verrons ce que nous aurons à faire.

— Je suis prête à vous obéir en tout, madame.

— J'y compte. Sais-tu dans quelle rue tu as laissé l'enfant ?

— Oui, madame, rue de Bretagne.

— Avait-elle quelque chose qui pût la faire reconnaître un jour ?

— J'ai laissé à son cou la petite médaille d'or.

— Oui, oui, je me souviens.

— Puis j'avais attaché à la couverture un billet.

— Qu'y avait-il sur ce billet ?

— Ces quelques mots : "Elle s'appelle Charlotte et elle a trois ans et demi."

» Et puis, vous savez, madame, elle avait un grain de beauté.

— Oui, sur l'épaule, comme sa mère. Ah ! si elle n'est pas morte, fut-elle au bout du monde, je la retrouverai !

Elle ajouta d'une voix sourde :

— Malheur, malheur à toi, Adriano Zacharetti !

Le baron de Simaise était impatient et étonné de ne pas voir revenir Dorothée, amenant la comtesse Carini. Ne voulant, pas laisser Henriette seule, même une minute, il se décida à sonner.

Ce fut Frédéric qui parut.

En voyant le fidèle serviteur du marquis de Chamarande, le baron eut une forte tentation de lui sauter à la gorge ; mais il sut se contenir et, avec beaucoup de calme, il lui dit :

— Voyez donc, je vous prie, où est M^me^ Clagerman.

Cette dame. Clagerman, une Allemande, était une seconde geôlière d'Henriette, chargée de remplacer. Dorothée dans ses fonctions quand celle-ci, pour une cause quelconque, était obligée de s'éloigner de la prisonnière.

— M^me^ Clagerman est sortie depuis deux heures, répondit Landry.

M. de Simaise fronça les sourcils. L'absence de l'Allemande lui semblait étrange. Il regarda fixement Landry, voulant lire au fond de sa pensée ; mais l'ancien mousse ne broncha pas. Toutefois, il comprit que le baron se défiait.

— C'est bien, ; fit le baron d'un ton rogue, envoyez-moi Julie, la femme de charge.

Au bout de quelques minutes Julie se présente.

C'était une brave femme, sans malice, très compatissante, et qui s'était prise d'une grande amitié pour Henriette.

— M^me^ Julie, dit le baron, vous allez tenir compagnie à mademoiselle pendant quelques instants.

— Tant qu'il plaira à monsieur le baron.

De Simaise prit la servante à part et lui dit tout bas :

— Mademoiselle est souffrante, agitée ; ne la quittez pas d'une seconde, et surtout empêchez-là de sortir.

— Monsieur le baron sera obéi, répondit la femme de charge.

M. de Simaise sortit de la chambre et descendit rapidement au rez-de-chaussée. Il se disposait à entrer dans la chambre de Raoul lorsqu'un domestique l'aborda.

— Monsieur le baron, dit-il, il y a là un abbé qui désire vous voir à l'instant.

— Un abbé ? fit le baron étonné.

— Il apporte, prétend-il, des nouvelles d'un monsieur que vous attendez.

— Faites entrer dans mon cabinet, dit le baron, devinant alors qu'il s'agissait de Carini.

Un instant après il était en face de l'abbé.

— Vous venez de la part de M. le comte ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur le baron, répondit l'abbé d'une voix mielleuse et avec un accent italien très prononcé.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

— Eh ! mon cher associé, répondit l'homme en soutane et en changeant de ton, me reconnaissez-vous, maintenant ?

— Carini ! exclama le baron. Recevez mes sincères compliments, mon cher comte ; c'est merveilleux !… Eh bien, quelles nouvelles ?

— Nouvelles excellentes.

— Ah !

— Nous tenons Jean de Chamarande.

— Vrai ?

— Le coup a réussi ; Jean Loup est en nos mains.

Les yeux du baron lancèrent des flammes.

— Bravo, s'écria-t-il, bravo ! Ce premier succès nous promet le triomphe.

— Et nous l'aurons complet. Je vous ai dit que je guérirais votre fille de son amour.

— Ce sera difficile.

— Qui sait ? Il est certaines choses, monsieur le baron, qu'une jeune fille ne pardonne pas à celui qu'elle aime, l'infidélité, par exemple.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon cher baron, notre ancien sauvage est en ce moment avec une sirène qui saura faire capituler sa vertu.

— Je vous le dis encore, Carini : Vous êtes le diable !

Le faux comte se mit à rire.

— Enfin, exclama le baron, enfin !

» Maintenant, à nous deux, marquis de Chamarande ! ajouta-t-il avec un regard sinistre.

— La comtesse est avec votre fille ? reprit Carini.

— Non, elle est près de mon fils.

— Hein ! près de votre fils ?

— Raoul a eu une attaque de nerfs extrêmement violente ; pour le calmer j'ai dû avoir recours à l'un de vos flacons.

— Le narcotique, au moins ?

— Oui. Je l'ai endormi ; comme cela je suis tranquille, car l'enragé se serait mis en travers de nos projets.

— Très bien. Mais expliquez-moi, je vous prie, pourquoi la comtesse est près de votre fils.

Le baron allait répondre quand un coup de cloche annonça un visiteur. De Simaise se mit à la fenêtre et vit deux hommes qui traversaient la cour, marchant à quelques pas de

distance l'un de l'autre. Le premier était son ancien ami, Pedro Castora ; l'autre un de ses nouveaux compagnons de plaisir, le vicomte de Lubessy.

— Mon cher comte, dit-il en se retournant vers Carini, je crois que les choses vont aller plus vite encore que nous ne le supposions.

— Qui vous le fait croire ?

— Pedro Castora, qui ne peut venir me trouver qu'en parlementaire.

— Et l'autre jeune homme ? demanda Carini, qui avait aussi regardé par la fenêtre.

— C'est le mari que je destine à Henriette.

— Déjà ?

— Oui, déjà.

— Je vous laisse recevoir ces messieurs ; mais il faut que j'entende.

— Voici une clef de ma chambre ; entrez par cette porte… Vite, vite, les voici !

Carini se hâta de disparaître.

Le valet de chambre entra dans le cabinet.

— Deux visites, monsieur le baron, dit-il en présentant deux cartes.

— Faites entrer ces messieurs, répondit de Simaise.

Pedro Castora entra le premier, très grave.

Le vicomte, lui, était radieux.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit le baron en affectant des allures dégagées.

Et avec son audace habituelle il tendit ses mains aux arrivants.

Le vicomte seul prit la main qui lui était offerte.

— Monsieur le baron, dit Pedro, je désire avoir avec vous un entretien particulier.

— Je suis à vos ordres, cher monsieur ; mais, avant, permettez-moi de vous présenter M. le vicomte de Lubessy, mon ami et mon futur gendre.

Pedro sursauta.

— M. Pedro Castora, continua le baron achevant la présentation, gentilhomme brésilien et millionnaire comme les Rothschild.

Les deux jeunes gens se saluèrent froidement.

— Maintenant, mon cher vicomte, reprit le baron, je vous prie d'aller fumer, un cigare dans la salle de billard. J'ai à causer avec M. Pedro Castora ; je vous ferai appeler quand le moment sera venu de vous présenter à M^lle^ de Simaise.

Il donna un coup de sonnette. Frédéric parut.

— Vous allez conduire M. le vicomte à la salle de billard, lui dit-il, puis vous entrerez dans la chambre de M. Raoul, et vous conduirez près de ma fille la dame que j'ai amenée tantôt.

Le vicomte suivit Frédéric.

Pedro Castora était stupéfié ; il se demandait qui pouvait être ce vicomte, ce gendre, qui sortait comme de dessous terre, et qu'on opposait soudainement à Jean de Chamarande.

Il ne comprenait pas.

Mais ce n'était pas le moment des réflexions.

M. de Simaise indiqua un siège à son ancien ami, et lui dit, sans paraître gêné le moins du monde :

— Je vous écoute, cher monsieur ; qu'avez-vous à me dire ?

— Monsieur, je viens de la part de M^me^ la baronne de Simaise et de M. le marquis de Chamarande, vous faire des offres de conciliation.

— Ah ! vraiment ? Ainsi M^me^ de Simaise et M. de Chamarande daignent descendre jusqu'à moi ! Et c'est vous qu'ils ont chargé de cette mission ; j'en suis heureux.

— On a pensé, monsieur, qu'en raison de nos anciennes relations, je pourrais mieux que tout autre remplir cette mission délicate sans vous blesser.

— Après m'avoir traité comme vous savez, il me semble que ceux qui vous envoient auraient pu…

— Pardon, monsieur, si je me permets de vous interrompre ; mais j'ai peur que vous ne vous placiez sur un terrain où je n'ai pas mandat de vous suivre ; je ne peux rien dire et rien faire qui soit en dehors de ma mission.

— Soit, monsieur. Et votre mission est ?…

— Je vous l'ai dit : Je suis venu en conciliateur.

» Au nom de Mme la baronne de Simaise et au nom du marquis de Chamarande, je vous demande à quelles conditions vous consentiriez à rendre Mlle Henriette de Simaise à sa mère.

— Je comprendrais jusqu'à un certain point la démarche de Mme de Simaise ; mais je ne m'explique pas l'intervention de M. de Chamarande.

— Elle est cependant toute naturelle : M. le marquis de Chamarande a demandé à Mme la baronne la main de sa fille pour M. Jean de Chamarande, faveur qui lui a été accordée. Vous n'ignorez plus, sans doute, que M. Jean de Chamarande aime Mlle de Simaise et qu'il a le bonheur d'être aimé d'elle.

— Dans tout ceci, on n'oublie qu'une chose : mon consentement.

— Je viens aussi le chercher, monsieur.

— Je le refuse ! J'ai d'autres intentions sur ma fille, vous l'avez vu ; je l'ai fiancée à M. le vicomte de Lubessy ; celui-là est gentilhomme, et je suis sûr qu'il ne retirera pas sa parole.

— Je l'ai retirée, moi ; il est vrai que je ne suis pas gentilhomme. J'ai agi selon ma conscience, monsieur.

» Mais ce n'est pas moi qui suis en cause. Permettez-moi de préciser.

— Précisez, monsieur.

— Je suis chargé de vous offrir un million comptant.

— Oh ! on me marchande ma fille, fit le baron, en affectant un air indigné ; est-ce qu'on me croit capable de vendre mon enfant ?

— N'employons pas de grands mots, monsieur ; vous vouliez bien accepter trois millions de moi, afin de liquider votre situation, le jour où nous devions signer le contrat de mon mariage avec M^lle^ de Simaise. Je n'ai pas dit, alors, que vous vouliez vendre votre fille.

Le baron, ne trouva rien pour relever cette riposte vigoureuse.

— Je refuse absolument, dit-il en se levant pour faire comprendre au Brésilien que l'entretien avait pris fin.

Pedro ne bougea pas.

— Monsieur, reprit-il, j'ai pouvoir d'aller jusqu'à deux millions.

— Non, non, cent fois non !

— Je dois ajouter, monsieur le baron, que le marquis de Chamarande ayant désintéressé tous vos créanciers et étant aujourd'hui en possession de tous les titres, hypothécaires ou autres, vous pourriez vous faire, avec deux millions, une existence assez agréable dans un pays quelconque d'outre-mer ; car il serait bien entendu que, ne pouvant plus vivre à Paris, ni même en France, vous vous expatrieriez immédiatement.

— Monsieur Pedro Castora, je ne suis pas plus à acheter que ma fille.

— Monsieur le baron de Simaise, je prends sur moi de vous offrir trois millions.

— Non ! Je hais le marquis de Chamarande ou l'aventurier qui se fait passer pour lui ; quant à son prétendu fils, je ne le connais pas et ne veux pas le connaître. Je garde ma fille et

nulle puissance humaine ne pourra me faire changer de résolution.

— Est-ce votre dernier mot, monsieur ?

— Non. Mon dernier mot, le voici : J'espère que je n'aurai plus l'ennui de vous recevoir.

— Bien, monsieur le baron, ; je ne me présenterai plus à l'hôtel de Simaise.

— J'y compte bien, monsieur.

— Seulement, monsieur le baron, il est probable que vous recevrez avant peu une autre visite en mon nom.

— Est-ce que monsieur Castora veut bien me faire l'honneur de m'envoyer ses témoins ?

— Oui, et je vais avoir l'avantage de vous les faire connaître ; ils sont quatre ; vous choisirez, monsieur le baron.

» Le premier s'appelle M. Krünner, banquier à Stuttgart ; le second M. Carbonac, banquier à Paris ; le troisième est le directeur du Comptoir d'Escompte et le quatrième est M. Benoît, commissaire de police aux délégations judiciaires.

C'était un coup de massue porté au baron.

Il pâlit et retomba sur son siège.

Le jeune homme le regarda avec une sorte de dégoût.

À ce moment Carini frappa discrètement à la porte.

— Entrez, dit le baron, comprenant que son complice venait à son secours.

— Mais, monsieur le baron… fit Pedro Castora, très étonné.

Il n'eût pas le temps de formuler son opposition.

La porte s'ouvrit.

— Je vous demande bien pardon, dit le faux abbé dans le plus pur accent toscan, oh ! bien humblement pardon d'intervenir, messieurs ; mais je crois que vous pouvez vous entendre.

Pedro Castora regardait le nouveau venu avec le plus vif étonnement.

— Qui peut être ce second personnage ? se demandait-il.

Il fut vite renseigné.

— Mais présentez-moi donc, mon cher baron, dit l'Italien.

— Monsieur l'abbé Carini, fit de Simaise.

— Ah ! ah ! Carini, pensa Pedro Castora ; je comprends.

— Messieurs, reprit l'Italien, j'étais là, par hasard, et j'ai entendu votre conversation sans le vouloir.

— Ah ! vous avez entendu, monsieur l'abbé ? fit le jeune homme.

— Parfaitement, monsieur Castora, et comme je suis un des meilleurs amis de M. de Simaise, je me permettrai de lui donner un conseil. Vous le voulez bien, monsieur Castora ?

— Mais comment donc, monsieur ! Donnez votre conseil ; de la bouche d'un prêtre il ne peut être que fort sage.

— Eh bien, monsieur Castora, j'engage mon ami de Simaise à accepter ce que vous lui offrez. Mais si M^lle de Simaise, pour une cause ou pour une autre, ne voulait pas se marier, M. le baron toucherait tout de même les millions.

Le baron comprit.

— Quelle ruse ce coquin a-t-il trouvée ? se demanda Pedro.

— Ah ! mon cher Carini, fit le baron, il faut bien que ce soit vous pour que j'ouvre l'oreille…

— À un bon conseil ?

— Enfin, je fais comme vous le désirez.

Et, s'adressant à Pedro :

— Eh bien, monsieur le fondé de pouvoir, est-ce dit ? demanda-t-il.

— C'est dit, monsieur le baron.

Le faux prêtre eût un sourire singulier.

— Pas de surprise, reprit-il, si M^lle de Simaise refuse d'épouser le protégé de M. de Chamarande…

— Son fils, monsieur l'abbé.

— Son fils, si cela vous plaît, monsieur, bien que le fait ne soit nullement prouvé ; si, dis-je, M^lle de Simaise refuse d'épouser ce jeune homme…

— J'ai entendu, monsieur l'abbé…

— Les trois millions seront remis tout de même à M. le baron.

— La veille du jour où il s'embarquera pour l'Amérique ou une autre contrée.

— Soit.

— Sur ce, monsieur le baron, je vous quitte pour aller rendre compte de ma mission à qui de droit.

— Monsieur Castora, dit Carini, plus d'envoi de témoins, n'est-ce pas ?

— Sans doute, du moment que nous sommes d'accord, sauf ratification de mes mandants.

— Oh ! des restrictions ?

— Dame, monsieur l'abbé, comme ce n'est pas moi qui verse les millions, je ne puis prendre que des engagements conditionnels.

— Toutefois, monsieur Castora, vous vous engagez à faire ratifier le traité ?

Le regard du jeune homme eût un éclair rapide.

— Pardon, monsieur l'abbé, répondit-il avec hauteur, je ne prends aucun engagement et je ne vois pas à quel titre vous m'en demandez un.

— Monsieur l'abbé parle en mon nom, répliqua vivement le baron ; le zèle de mon ami pour mes intérêts est son excuse.

Pedro Castora enveloppa les deux complices d'un regard de profond mépris, puis il se retira en se disant :

— Quelle nouvelle infamie machinent-ils ?

XXI

LES YEUX D'UNE FEMME

On se souvient que Carini, jouant fort bien, d'ailleurs, son rôle de vieux prêtre, avait donné rendez-vous à Jean de Chamarande devant l'église Sainte-Cécile. Ce rendez-vous était fixé au lundi, et le marquis, voulant savoir exactement à quel coquin son fils avait à faire, s'était décidé à ne pas mettre fin à l'aventure.

Or, il avait été convenu que le jeune homme irait au rendez-vous, mais accompagné de son père.

Mais, le samedi soir, Jean avait reçu mystérieusement le billet suivant :

« Mon cher enfant,

» Un grand danger, qui n'est, hélas ! que trop réel, menace M^lle^ Henriette de Simaise ; mais je puis, heureusement, vous donner le moyen de le conjurer.

» Cette grave circonstance m'oblige à changer le jour et l'heure de notre rendez-vous, car il faut agir promptement.

» Donc, demain dimanche, à midi, midi un quart au plus tard, trouvez-vous devant l'église Sainte-Cécile. Là vous attendra une voiture près de laquelle vous reconnaîtrez mon fidèle et dévoué serviteur.

» Soyez exact, mon cher enfant ; à nous deux nous sauverons votre chère Henriette et nous la rendrons à sa mère.

» Votre ami,

» L'abbé CLAUSEL. »

Jean de Chamarande ne parla point à son père de cette lettre ; mais bien qu'il ne crût pas sérieusement à ce grand danger que courait Henriette, il se dit :

— J'irai seul à ce rendez-vous.

Nous connaissons le caractère aventureux du jeune homme et nous savons qu'il n'était guère accessible à la peur.

Le même sentiment de curiosité auquel il avait obéi une première fois le poussait encore en avant. Et puis il éprouvait un âpre désir de se retrouver en face de ce coquin qui se cachait sous la robe d'un vénérable prêtre.

Il voulait se donner encore le plaisir d'entendre les paroles hypocrites du faux abbé Clausel ; il lui arracherait son masque ensuite, et ce serait le dénouement de l'aventure.

Dans Jean de Chamarande, Jean Loup reparaissait souvent ; il avait pu, autrefois, redouter l'approche des hommes, mais ce temps était passé ; et celui qui, dans la forêt, avait disputé sa nourriture aux carnassiers affamés, ne pouvait pas avoir peur des fauves humains.

— Après tout, pensait-il, qu'ai-je à craindre ? Rien. M. de Simaise est notre seul ennemi et il n'est plus à redouter, maintenant que mon père n'aurait qu'un mot à dire pour le conduire en cour d'assises. Son intérêt lui commande d'être tranquille. Quant à l'autre, il m'a laissé voir son jeu, c'est une partie des millions de mon père qu'il voudrait prendre ; mais

je ne suis plus Jean Loup, je suis Jean de Chamarande et mon père est là.

» Assurément on ne songe pas à m'assassiner ; du reste, je ne suis nullement disposé à me laisser égorger comme un mouton.

» Dans ma vie d'homme sauvage j'ai lutté avec les loups, et j'ai conservé assez de courage et de force pour ne pas craindre de me trouver aux prises avec un homme, même avec deux.

» Je ne suis plus Jean Loup ! s'écria-t-il en se redressant une flamme dans le regard, mais je suis un Chamarande !

» Dans tous les cas, ajouta-t-il en souriant, j'aurai mes pistolets dans ma poche.

Quand son père l'eût quitté pour se rendre chez M. de Violaine, le jeune homme s'habilla ; il prit ses armes et, quand midi sonna, il sortit à pied et se dirigea tranquillement, d'un pas ordinaire, vers l'église Sainte-Cécile.

De leur côté, Carini et. Caracole avaient pris leurs dispositions en vue de l'enlèvement de Jean de Chamarande.

À peine la porte du cabinet de Carini fût-elle fermée derrière Carlotta et, le baron de Simaise, qui se rendaient ensemble, en toute hâte, à l'hôtel de Simaise, que le faux comte, avec l'aide de son agent, se mit en devoir de se transformer.

Très habile dans l'art de se grimer, en moins de dix minutes le bandit se rendit méconnaissable.

Sa tête faite, une perruque à tonsure, des lunettes, une calotte noire, des souliers à boucles et une soutane

complétèrent le déguisement. On lui aurait donné alors le bon Dieu sans confession, selon l'expression vulgaire.

Le coquin pouvait jouer d'autant plus habilement son rôle d'abbé, qu'il n'avait, comme on l'a vu déjà, rien oublié de son passage au séminaire.

— Voyons, dit-il à Caracole, tu es bien sûr de tes hommes ?

— Comme de moi-même.

— La voiture est bien celle que j'ai choisie ?

— Toujours la même, solide, ne pouvant s'ouvrir de l'intérieur ; les glaces ne se baissent pas et un rideau de tôle remplace les stores.

— C'est parfait. As-tu le flacon ?

— Tout est prêt : l'éponge, la compresse, le mouchoir.

— Et la cellule ?

— Est en bon état.

— Autre chose : je me défie du marquis de Chamarande ; maintenant que Jean Loup sait qu'il est son fils, le garçon a pu instruire son père.

— C'est possible ; mais le contraire l'est aussi.

— C'est vrai. Si Jean a parlé, il y a deux hypothèses à admettre : ou le marquis lui aura défendu de se trouver au rendez-vous, ou il lui a donné le conseil de s'y rendre, mais accompagné.

— Parfaitement raisonné.

— Si le jeune homme ne vient pas ou s'il n'est pas seul, nous n'aurons qu'à constater notre échec.

— Et à prendre nos mesures pour qu'il n'ait pas de conséquences fâcheuses pour nous.

— De ce côté, j'ai pris nos précautions. Aux premières menaces d'intervention de la police, je préviendrais que je ne suis que l'instrument du baron, et j'ai là un papier qui le prouve.

— Nous pouvons donc marcher sans crainte, maître.

— Et je n'ai plus qu'à souhaiter que tu réussisses.

— J'espère.

— Mais midi va bientôt sonner, file. Du reste, j'entends la voiture.

Une voiture s'arrêtait, en effet, devant la porte.

Caracole descendit précipitamment.

*

Il était midi et quelques minutes.

Les fidèles sortaient de l'église après avoir assisté à la dernière messe. Les coupés se croisaient devant le portail de Sainte-Cécile. Mais, successivement, les voitures de maître disparurent. La foule s'écoula peu à peu et la petite place redevint déserte.

Une jeune femme ayant son voile baissé, qui était restée dans l'église après tout le monde, parut sur le haut des

marches du portail. Ses yeux tombèrent sur une voiture d'aspect assez singulier, attelée de deux forts chevaux.

Près de la portière de la voiture se tenait immobile un homme portant la longue redingote d'un valet de pied. La jeune femme voilée reconnut l'individu.

— Tiens, murmura-t-elle, c'est Caracole, l'âme damnée du comte Carini ; que vient-il faire là, déguisé en valet de pied ?

Elle descendit deux marches et se disposait à rejoindre sa voiture, qui l'attendait à quelques pas, lorsqu'elle vit, traversant la place, un jeune homme de haute mine, qu'elle crut reconnaître. Étonnée, elle resta immobile sur la marche de l'escalier.

Comme le jeune homme s'approchait, une tête de femme voilée se montra à la portière de la grande voiture à l'aspect singulier, une petite main délicieusement gantée souleva le voile et fit voir au jeune homme un visage ravissant qu'un sourire gracieux semblait illuminer.

Un geste, accompagné d'un regard, firent comprendre à Jean de Chamarande que cette voiture et cette femme étaient là pour lui. Sans hésiter il s'avança vers la portière.

Alors, dans le valet de pied qui le saluait, Jean reconnut le serviteur de l'abbé Clausel.

Sur les marches de l'église, la jeune femme voilée paraissait agitée.

— Je ne l'ai vu qu'une fois, pensait-elle, je ne suis pas bien sûre que ce soit lui ; il faudrait que je puisse voir entièrement sa figure.

Comme pour lui donner satisfaction, Jean se retourna de son côté et lui montra en plein son visage.

— C'est lui, c'est bien lui ! dit-elle ; quand on a vu cette belle et noble figure une fois, on ne l'oublie jamais ; oui, c'est le marquis de Chamarande, que j'ai vu hier soir chez Pedro.

Caracole ouvrait obséquieusement la portière.

Le jeune homme mit le pied sur le marchepied, et la jeune femme voilée remarqua qu'après l'avoir poussé assez rudement dans la voiture, Caracole s'empressait de refermer la portière ; elle remarqua également que la glace de la portière se recouvrait d'une espèce de volet ; de plus elle entendit comme un cri étouffé.

— Oh ! oh ! fit-elle, qu'est-ce que cela veut dire ?

Mais l'ami de Pedro vient de tomber dans un piège ; ce qui se passe ressemble fort à un enlèvement !

Sans perdre son temps à réfléchir, elle alla se jeter dans sa victoria en disant à son cocher :

— N'importe où il ira, suivez ce grand landau noir, mais à distance et sans affectation.

Le landau avait déjà pris l'avance de quelques mètres. La victoria le suivit.

Après avoir fermé la portière et vu le landau s'éloigner, Caracole se frotta vivement les mains et se dirigea pédestrement vers la demeure de son maître.

Le bandit n'avait pas plus remarqué la jeune femme voilée sur les marches de l'église qu'il n'avait vu la victoria se lancer à la poursuite du landau.

Cette jeune femme, qui venait d'assister à l'enlèvement de Jean de Chamarande, était M^lle^ Charlotte.

La veille, dans l'après-midi, Charlotte s'était rendue chez Pedro Castora, son ami, son protecteur et son bienfaiteur, pour lui faire part des nombreuses difficultés qu'elle rencontrait à la mairie, vu l'absence de papiers qu'elle ne pouvait fournir, et le prier, n'ayant que lui à qui elle put s'adresser, de vouloir bien lui venir en aide en cette circonstance.

Charlotte pensait avec raison que, grâce à ses hautes relations, Pedro pourrait vaincre les obstacles et hâter ainsi son mariage qui, par l'absence des pièces nécessaires, menaçait d'être retardé indéfiniment.

Elle n'avait pas rencontré Pedro qui, nous le savons, avait passé toute l'après-midi en compagnie de Suzanne et de M. de Violaine.

Mais ayant appris par le valet de chambre que Castora recevrait le soir quelques amis intimes et que, par conséquent, il serait chez lui toute la soirée, elle se retira en se promettant de revenir le soir entre neuf et dix heures.

Elle n'y manqua point.

— Vous venez un peu de bonne heure, lui dit le valet de chambre.

— N'importe, répondit-elle, j'attendrai.

On la fit entrer dans un petit salon où elle resta seule pendant une longue demi-heure, s'occupant, pour tuer le temps, à feuilleter des albums.

Cependant elle finit, par trouver qu'elle attendait bien longtemps. Alors, elle se hasarda à sortir du salon et à

pénétrer dans une vaste antichambre où elle espérait revoir le valet de chambre.

Elle se trouva là, tout à coup, en face de Jean de Chamarande et de Landry, qui venaient d'arriver, précédant de quelques minutes, le marquis et la marquise.

Jean la salua avec une grande politesse et elle lui rendit son salut, rougissante et un peu honteuse.

Presque aussitôt le domestique annonça :

« Monsieur le marquis de Chamarande. »

Charlotte suivit des yeux le jeune homme qui entra dans le grand salon.

— Vous vous impatientez, lui dit le valet de chambre.

— Un peu.

— Vous feriez bien, je crois, de ne plus attendre.

— Est-ce que ce jeune marquis est un ami de M. Castora ?

— Certainement, et des plus intimes. Nous n'avons ici, ce soir, que les meilleurs amis de notre maître. Je dirai même que c'est comme une réunion de famille, et tout indique que M. Castora sera dans l'impossibilité de vous recevoir.

— C'est bien fâcheux, j'ai tant besoin de le voir et de lui parler.

— Je comprends ; mais si vous me permettez de vous donner un conseil…

— Eh bien ?

— Je vous engage à remettre votre visite à demain ; dans l'après-midi vous trouverez M. Castora seul, et vous aurez la satisfaction de pouvoir causer plus longuement avec lui.

Charlotte poussa un soupir.

— Je me rends à vos raisons, dit-elle.

Et elle s'en alla.

Elle rentra chez elle et changea de toilette pour se rendre à la soirée de Pomme-d'Api où, d'ailleurs, on ne la vit qu'un instant.

Sans être une femme de la catégorie de Georgette et de la grande Caroline, Charlotte, appartenant au demi-monde, avait été forcée, peut-être malgré elle, de fréquenter quelques-unes de ces filles qui, certainement, ne la valaient pas.

Elle connaissait Caracole, l'ayant vu plusieurs fois avec le comte Carini, son maître, chez la grande Caro. De plus, elle savait que le maître et le valet s'occupaient d'une infinité de choses ténébreuses et plus ou moins malpropres.

Si Charlotte n'avait pas reconnu Caracole près de la voiture suspecte qui stationnait devant Sainte-Cécile, son attention n'aurait probablement pas été éveillée, ou bien, elle n'eût vu dans ce qui s'était passé sous ses yeux qu'une aventure galante ; mais la présence de l'agent de Carini lui avait révélé le caractère criminel du fait. Aussi elle ne douta point qu'un piège eût été tendu au jeune homme. Et ce jeune homme était M. de Chamarande, un ami intime de Pedro Castora !

Et c'est le hasard qui lui offrait l'occasion, occasion unique peut-être, de témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur !

Elle n'hésita pas. Il fallait qu'elle sût où l'on allait conduire le jeune homme.

Celui-ci était à peine entré dans la voiture qu'il comprit qu'il était tombé dans un piège.

En effet, des mains vigoureuses le saisirent et le jetèrent sur une banquette.

Il voulut se relever et se défendre ; mais en même temps que deux hommes le saisissaient pour paralyser ses mouvements, la femme lui plaçait sur la bouche et le nez une éponge imbibée d'un liquide qui produisit aussitôt son effet.

Jean n'eût que le temps de pousser une plainte.

Ses jambes et ses bras s'engourdirent tout à coup et, sans être évanoui, ni même endormi, il ne pouvait plus remuer. Son corps était inerte et ses membres comme morts. Il y avait un nuage devant ses yeux, un bourdonnement étrange se faisait dans ses oreilles et sa langue était paralysée comme son corps.

La voiture roulait avec une rapidité vertigineuse.

Au bout de trente-cinq minutes elle arrivait à Auteuil et s'arrêtait devant une ruelle étroite et sombre.

Charlotte fit arrêter sa victoria à une certaine distance et mit pied à terre. Comme une femme qui se promène et qui n'est pas loin de son domicile, elle explora les abords de la ruelle. Elle vit qu'elle donnait accès à une maison de modeste apparence, à deux étages, bâtie entre cour et jardin, et ayant sa façade de l'autre côté.

Satisfaite sur ce point, la jeune femme remonta dans sa voiture et attendit quelques instants.

Après vingt minutes écoulées, le landau reprit la route de Paris. Les glaces, cette fois, étaient baissées et laissaient apercevoir à l'intérieur deux hommes. La femme n'étant plus avec les hommes, Charlotte pût facilement conclure qu'elle était restée dans la maison avec le jeune homme.

La victoria avait suivi le landau à l'aller, elle le suivit au retour jusqu'au boulevard des Batignolles où il alla se remiser.

Immédiatement, et sans perdre une minute, Charlotte se fit conduire chez Pedro Castora.

Elle avait hâte de l'informer de sa découverte.

Il était près de deux heures.

— Vous n'avez pas de chance, dit le valet de chambre à la jeune femme, Monsieur est sorti et n'a point dit à quelle heure il rentrerait. Jamais mon maître n'a été si occupé et si préoccupé surtout ; bien certainement il se passe quelque chose de grave qui intéresse ses amis.

— Ah ! fit Charlotte. Je serai, je l'espère, plus heureuse une troisième fois, ajouta-t-elle. Néanmoins, je vais laisser un mot à M. Castora.

Elle écrivit rapidement quelques lignes et recommanda vivement au valet de chambre de remettre son billet à M. Castora dès qu'il rentrerait, à moins qu'on ne puisse le lui faire parvenir avant.

XXII

PAMÉLA.

Jean de Chamarande avait été transporté dans la maison de la ruelle et descendu au sous-sol dans une pièce assez grande, dont on avait fait une chambre, la cellule, ainsi que l'avait appelée Carini parlant à Caracole.

Dès que la femme, sur laquelle comptait Carini pour jouer auprès du fiancé d'Henriette le rôle d'une Armide, fut laissée seule avec le jeune homme, elle s'empressa de le tirer de son état de torpeur, ce qui dura un petit quart d'heure.

Alors le prisonnier regarda autour de lui cherchant à rappeler ses esprits.

Il se trouvait, non dans un cachot, mais dans un délicieux boudoir, boudoir capitonné, imprégné de parfums et meublé avec un grand luxe.

La pièce était voûtée et sans fenêtre.

Un puissant ventilateur renouvelait l'air. Les murs étaient tendus de soie cramoisie.

Une lampe pendait au plafond et des torchères garnies de bougies parfumées, appliquées aux murailles, éclairaient des divans, des glaces, des bronzes.

Jean passa plusieurs fois ses mains sur son front comme pour s'assurer qu'il était bien éveillé et qu'il ne rêvait pas.

Il était à demi couché sur un divan ; à ses pieds, accroupie sur un large coussin, se tenait une jeune femme plutôt gracieuse que belle, mais à coup sûr très séduisante.

Elle était coquettement vêtue d'une tunique de cachemire rouge toute ouverte, laissant voir des épaules nues, un sein à peine voilé par une maline légère et transparente. Le regard était tendre, le sourire adorable. Dans ses mains blanches, elle pressait celles de Jean, et il y avait dans son attitude une langueur pleine de charme.

Des fleurs aux senteurs pénétrantes, une cassolette d'où s'échappaient des effluves aphrodisiaques, remplissaient l'étrange boudoir d'une vapeur enivrante.

Jean était un puritain. Tout frais sorti des mains de la civilisation, il en ignorait et n'en comprenait pas encore les raffinements. D'ailleurs, il avait le cœur trop plein du souvenir et de l'image d'Henriette pour se laisser aller aux tentations des sens. Aussi était-ce d'un air plus curieux que charmé qu'il interrogeait du regard la jeune femme.

Jean n'avait aucune fatuité ; il n'admettait pas qu'il eût inspiré à une femme une passion assez forte pour la mettre au-dessus de toutes les convenances.

Il se dégagea doucement de la tendre étreinte de la tentatrice, la releva et la fit asseoir en face de lui.

— Voyons, madame, dit-il d'une voix demi-sérieuse, voudriez-vous m'apprendre ce que signifie cette comédie ?

— Est-ce que vous ne l'avez pas un peu deviné ? répondit la jeune femme en l'enveloppant de son regard langoureux.

— Pas le moins du monde, je vous assure.

— C’est l’amour qui vous a conduit ici !

— Ah ! ah ! c’est… l’amour ; l’amour de qui, je vous prie ?

— Le mien. Est-ce que vous ne me trouvez pas assez jeune pour être amoureuse et assez belle pour inspirer l’amour ?

— Vous êtes jeune et charmante, je le reconnais ; vous êtes à l’âge de l’amour et vous êtes faite pour être aimée… Mais nous ne nous connaissons pas, nous nous voyons aujourd’hui pour la première fois ; comment voulez-vous que je croie à votre amour pour moi et comment voulez-vous que je puisse vous aimer ?

— À défaut d’amour, dit-elle, en se plaçant près de lui, il y a le plaisir ; ah ! croyez-le, tout ce qui me viendra de vous sera pour moi, qui vous aime avec ardeur, comme un avant-goût du paradis.

Elle prit la tête de Jean entre ses deux mains et la couvrit de baisers de feu.

Car elle était de bonne foi, cette nouvelle Circé, l’indifférence de ce jeune et beau garçon lui fouettait le sang.

Jean la repoussa froidement. Et cependant il subissait malgré lui l’influence de cette atmosphère parfumée, de ces baisers capiteux ; mais il aimait d’un amour vrai, profond, inattaquable, et son amour le rendait fort contre toutes les tentations.

— Écoutez-moi, dit-il, je ne vous dédaigne ni ne vous blâme ; mais je ne puis ni ne veux vous aimer.

— Alors, répliqua-t-elle vivement, avec un accent de jalousie vraiment incompréhensible, vous aimez une autre jeune fille ?

— Oui, j'aime. Il n'y a, en effet, qu'un amour comme celui qui est en moi, qui puisse triompher des séductions dont vous m'entourez.

— Eh bien, je ne vous remercie pas de m'avoir fait cet aveu.

— En quoi peut-il vous offenser ?

— Sachez, monsieur, qu'une femme est toujours profondément humiliée d'avoir été repoussée, même d'un homme qu'elle n'aime pas, à plus forte raison quand elle aime.

— Allons, allons, ne me dites pas que vous m'aimez !

Elle eut un mouvement de tête adorable.

— Je ne vous aimais pas tout à l'heure et je ne voulais que vous séduire, répliqua-t-elle ; mais, maintenant, je sens que je vous aime ; oui, je t'aime, je t'aime ! ajouta-t-elle les yeux pleins de flammes.

— Si vous dites vrai, je vous plains ; nous n'avons plus rien à nous dire, n'est-ce pas ? Veuillez donc, je vous prie, me permettre de sortir d'ici.

Jean se leva et marcha vers une porte.

La jeune femme secoua la tête.

— Je voudrais vous faire sortir, dit-elle, que je ne le pourrais pas ; nous sommes ici prisonniers l'un et l'autre.

— Je ne comprends pas, expliquez-vous ?

— C'est facile : nous sommes enfermés ici, et pour que nous puissions sortir, il faut attendre qu'on vienne nous délivrer.

Le jeune homme commençait à perdre patience ; il chercha à ébranler la porte, elle ne bougea même pas.

Soudain, il aperçut une petite issue pratiquée dans un angle ; il y courut.

C'était un cabinet de toilette au grand complet.

— Rien, fit-il, rien.

Il revint près de la jeune femme.

— Écoute, lui dit-il, tu vas me faire sortir d'ici, je le veux !

— Mais, je vous l'ai dit, je ne le puis.

— Si tu m'ouvres ou me fais ouvrir cette porte je te donnerai vingt mille francs.

— Vingt mille francs ! fit-elle tout interloquée.

— Ah ! tu vois bien que tu le peux !

— Non, malheureusement, non, je vous le jure.

— Tu auras trente mille francs.

— Nous sommes enfermés.

— Quarante mille francs !

Elle secoua la tête.

— Ah ! tu dis non… Eh bien, tu as une minute pour te décider. Accepte ce que je t'offre ou je t'étrangle.

— Alors, tuez-moi, car je ne sais pas comment nous pourrions sortir de cette prison.

La physionomie du jeune homme prit une expression terrible. Il marcha vers la jeune femme les mains en avant.

Épouvantée, elle recula jusqu'au fond de la pièce ; puis elle tomba sur ses genoux en s'écriant :

— Grâce, grâce !

Jean comprit que la malheureuse ne le trompait pas ; sa colère s'apaisa aussitôt.

Il prit la main de la jeune femme, l'aida à se relever, puis l'ayant rassurée d'un mot, il la fit asseoir.

— N'ayez plus peur, dit-il, je vous crois.

— Oh ! oui, croyez-moi.

— Causons, mais répondez-moi franchement.

— Je suis prête à vous dire tout ce que je sais.

— Comment vous appelez-vous ?

— Paméla.

— Eh bien, Paméla, pourquoi m'a-t-on enfermé ici avec vous ?

— Pour que je vous y retienne.

— Mais puisque nous sommes ensemble dans ce cachot, on pouvait tout aussi bien m'emprisonner seul.

— C'est vrai, et je ne comprends pas plus que vous. Ce que je puis deviner, c'est qu'on ne vous veut pas trop de mal, ajouta-t-elle en rougissant malgré elle.

— Oui, vous avez reçu l'ordre de me séduire, dans quel but ?

— Probablement pour vous faire trouver moins long le temps de votre captivité, répondit-elle en baissant les yeux.

Jean était complètement dérouté ; plus il s'interrogeait, plus il se souvenait de sa conversation avec le vieux prêtre, moins il comprenait.

— Paméla, reprit-il après quelques minutes de réflexions, pouvez-vous me dire à qui vous avez obéi en venant m'attendre devant l'église Sainte-Cécile ?

— Oui, monsieur, bien qu'en parlant je m'expose à un grand danger.

— Rassurez-vous, Paméla ; tôt ou tard nous sortirons d'ici, et je vous promets que des mesures seront prises pour que vous n'ayez rien à craindre.

— Ah ! monsieur, Dieu veuille que vous puissiez me tirer des griffes de cet homme.

— Nous vous en tirerons, et les quarante mille francs que je vous offrais tout à l'heure, vous les aurez.

— Comme vous êtes bon !

— Eh bien, ce nom ?

— L'homme qui vous a fait enlever est le comte Carini.

— Carini ! fit Jean en fouillant ses souvenirs pour y trouver un écho de ce nom ; Carini ! je ne connais personne de ce nom et je ne crois pas que ce mot ait jamais été prononcé devant moi. Quel homme est-ce que ce comte Carini ?

Paméla lui fit le portrait de l'Italien.

Mais, cette fois encore, Jean ne reconnut personne qu'il eût vu.

— Savez-vous si ce comte Carini a des relations avec un certain abbé Clausel ? demanda-t-il.

Paméla sourit.

— Pourquoi souriez-vous ?

— Parce que le comte Carini et l'abbé Clausel sont le même homme ; si vous connaissez l'abbé, vous connaissez le comte Carini, qui prend toutes sortes de déguisements, selon les rôles qu'il a à jouer, qui change de figure comme il veut et se vieillit ou se rajeunit à volonté.

— Très bien ; voilà un précieux renseignement. Donc, c'est ce comte Carini qui nous a fait enfermer ici ?

— Oui.

— Savez-vous s'il a agi pour son compte ou pour celui d'un autre ?

— Je ne puis trop dire ; j'ai seulement entendu quelques mots de Caracole…

— Qui ça, Caracole ?

— Le confident du comte Carini, l'homme qui vous a ouvert la portière.

— Oui, oui, je l'ai reconnu ; et qu'avez-vous entendu dire à Caracole ?

— "L'affaire du baron est dans le sac !"

Ceci jetait une lumière dans les ténèbres. Évidemment il s'agissait du baron de Simaise. Ainsi, c'était son oncle qui l'avait fait séquestrer comme vingt-cinq ans auparavant.

Pourquoi ?

Était-ce pour se venger ou pour mettre le marquis à contribution ? La première hypothèse n'était guère admissible, car si le baron eût voulu se venger, faire disparaître le fils de son frère, on ne lui aurait pas donné ce singulier geôlier.

Ce que voulait M. de Simaise était donc de forcer le marquis de Chamarande à lui remettre une forte somme d'argent.

— Mais, se disait le jeune homme, pourquoi a-t-on mis cette jeune femme près de moi avec mission de me séduire ?

Jean ne parvenait pas à comprendre.

— À quoi songez-vous ? lui demanda Paméla.

— Eh, parbleu ! à sortir d'ici.

La jeune femme hocha la tête.

— Vous n'y parviendrez pas, dit-elle ; d'autres l'ont tenté sans y réussir ; nous devons attendre qu'on vienne nous ouvrir.

— Vous avez donc déjà été enfermée ici avec quelqu'un ?

— Oui, répondit-elle.

— Dans quel but ?

— Pour obtenir d'un fils de famille récalcitrant des signatures qu'il refusait et qu'il me donnait, à moi… Vous comprenez…

— Parfaitement.

— C'est encore ici que Carini a livré à de vieux libertins des jeunes filles qui avaient résisté à toutes les offres.

— Mais cet homme est un immonde scélérat !

— Oh ! oui.

— Ne vous en déplaise, je vais chercher une issue… Il faut absolument que je sorte… Tous ceux que j'aime doivent être dans des inquiétudes mortelles, mon père, ma mère, mes amis…

— Et elle, murmura Paméla.

Jean n'eut pas l'air d'avoir entendu. Il commença ou plutôt recommença son inspection du lieu, soulevant les portières, dérangeant les meubles. Il ne découvrit rien. Il tira sa montre ; elle marquait trois heures et demie.

— Dites-moi, Paméla, demanda Jean, quand le séjour ici doit se prolonger, n'apporte-t-on pas à manger aux prisonniers ?

— Non.

— Comment, non… On les prend donc par la famine ?

— Carini est un homme de précautions, répondit-elle en souriant. Vous allez voir.

Elle souleva le couvercle d'un divan dans l'intérieur duquel se trouvaient plusieurs bouteilles de vin, un pâté, une volaille froide et tous les ustensiles nécessaires pour manger.

En faisant sa question, Jean n'avait pas du tout songé qu'il pourrait avoir faim ; il avait simplement conçu le projet

de se jeter sur la personne qui se présenterait, espérant que, grâce à la force extraordinaire dont il était doué, il aurait facilement raison de toute résistance. Mais cet espoir lui échappait.

Il s'assit accablé. Paméla gardait le silence.

Jamais elle ne s'était trouvée en face d'un pareil homme. Elle avait vécu jusqu'à ce jour dans un monde de viveurs vieillis ou d'adolescents naïfs, aux instincts libertins, qui ne lui avaient point résisté et pour lesquels elle n'avait éprouvé qu'une médiocre sympathie.

Rarement un caprice né du hasard ou d'une tendance d'esprit particulière s'était glissé dans son cœur, ou plutôt s'était emparé de ses sens. D'ailleurs la fantaisie du lendemain chassait bien vite le souvenir de l'émotion de la veille. Et puis, ses amants d'un jour la traitant souvent d'une façon brutale, elle ne pouvait guère avoir pour eux qu'une considération fort restreinte.

Quelle différence avec Jean ! Mais il n'y avait même pas à établir, une comparaison. Jean lui parlait avec ménagement, amicalement, et si son amour-propre de courtisane avait été blessé de l'insuccès de ses tentatives, elle voulait voir, dans le dédain même du jeune homme, quelque chose qui ressemblait à du respect.

Et puis Jean paraissait si malheureux, qu'elle se sentait prise d'une grande pitié pour lui, et qu'elle eût donné beaucoup pour lui rendre un peu de courage et lui faire comprendre qu'elle n'était pas aussi perverse qu'il pouvait le supposer.

La femme la plus misérable a de ces heures.

— Voyons, monsieur, dit-elle timidement au jeune homme, vous, un homme fort, ne vous laissez pas aller au découragement ; votre captivité ne saurait durer longtemps ; un homme, de votre monde ne disparaît pas ainsi sans qu'on s'en inquiète.

— Je vous remercie, ma chère enfant ; je ne me décourage point ; ah ! j'ai traversé des phases bien autrement terribles que celle-ci ; mais alors j'étais seul, et aujourd'hui j'ai une famille. C'est à la pensée des tourments que mon absence prolongée va causer aux miens, que je m'épouvante. Et puis cela peut avoir des conséquences très graves. Si vous aviez un père, une mère comme les miens, vous comprendriez ma douleur.

Paméla soupira et ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Hélas ! dit-elle tristement, je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère ; je suis une enfant de l'hospice et voilà pourquoi je suis… ce que je suis.

XXIII

LA LUTTE.

M^lle^ Charlotte était rentrée chez elle bien décidée à y attendre, sans bouger, Pedro Castora qui, certainement, se hâterait d'accourir, aussitôt qu'il aurait pris connaissance des quelques lignes pressantes qu'elle lui avait écrites.

Après une attente d'une heure, qui lui parut longue comme un siècle, Charlotte, tremblant qu'un malheur n'arrivât, retourna chez Pedro Castora.

— Oh ! il faut absolument que je voie votre maître, dit-elle au valet de chambre.

— Mais, mademoiselle, M. Castora n'est pas rentré.

— Et il est sorti depuis ce matin ?

— Depuis ce matin.

— Voyons, vous ne me trompez pas ?

— Je vous dis la vérité ; tenez, voilà la lettre que vous avez laissée pour lui.

— Il fallait la lui faire parvenir.

— Nous ignorons où est M. Castora.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Et en ce moment les minutes sont des heures !… Écoutez, mon ami, je vous assure qu'il est de la plus grande importance que M. Castora ait ce billet ou que je le voie, ce qui vaudrait encore mieux, car la vie d'un homme, d'un de ses amis est peut-être en danger.

— Malheureusement, mademoiselle, je ne saurais vous dire ce que j'ignore. Tout ce que je sais, c'est que M. Castora est allé ce matin chez M. le marquis de Chamarande.

— Ce jeune homme que j'ai vu ici hier et qui m'a saluée ?

— Vous avez vu hier M. le comte Jean de Chamarande, le fils de M. le marquis de Chamarande.

— Il me semble que vous l'avez annoncé en lui donnant le titre de marquis.

— C'est vrai ; mais c'était une erreur volontaire.

— Enfin, qu'importe. Eh bien, c'est de ce jeune homme qu'il s'agit.

— En vérité !

— Vite, vite, donnez-moi l'adresse de M. le marquis ; soyez certain que M. de Chamarande et M. Castora ne vous feront aucun reproche de votre indiscrétion.

Le valet de chambre donna l'adresse.

— Merci, dit Charlotte, et soyez tranquille, mon ami, je prends tout sur moi.

La jeune femme s'empressa de remonter dans sa voiture, en donnant au cocher l'adresse du marquis de Chamarande.

Le marquis et la marquise avaient déjeuné chez M. de Violaine.

À partir de deux heures on commença à trouver surprenant que Pedro Castora et Jean, qui étaient attendus, n'eussent pas encore paru. À l'impatience succéda vite l'inquiétude.

Pedro Castora avait dû remplir sa mission auprès du baron de Simaise, pourquoi donc ne revenait-il pas ?

Suzanne ne disait rien ; mais elle ne cherchait pas à cacher sa contrariété. Comment Pedro pouvait-il rester une journée entière sans la voir ? Assurément ce n'était point sa faute ; et comme toutes les femmes sont ingénieuses à se tourmenter, elle voyait son fiancé entouré de dangers.

Quand trois heures sonnèrent, on était dans une inquiétude mortelle. Personne, pas un message, rien toujours ! On ne savait plus que dire. Pedro Castora d'un côté et Jean de l'autre, auraient-ils été victimes de quelque guet-apens ? On connaissait le baron et l'on savait trop bien qu'il était capable de tout.

Le marquis et la marquise se décidèrent à revenir boulevard de Strasbourg.

Là, ils apprirent que leur fils était sorti à midi, seul et à pied.

— Mon enfant est tombé dans un piège ! s'écria la marquise éperdue de terreur.

Le marquis essaya de la rassurer, mais lui-même était loin d'avoir l'esprit tranquille.

Sur ces entrefaites, Charlotte arriva. Pour ne pas perdre de temps en pourparlers, la jeune femme dit tout de suite au valet de pied qui vint à sa rencontre :

— Veuillez prévenir M. le marquis qu'une personne qui lui apporte des nouvelles de son fils désire lui parler.

— Venez, madame, venez vite, répondit le serviteur, qui connaissait les inquiétudes de son maître.

Le marquis était aux aguets ; chaque coup de sonnette le faisait bondir hors de son cabinet ; il accourut au-devant de la visiteuse et ce fut lui qui ouvrit à Charlotte la porte de l'antichambre.

— Madame apporte des nouvelles de M. le comte, dit le domestique.

Le marquis saisit les mains de la jeune femme et l'entraîna dans la première pièce qui s'ouvrit devant lui.

— Parlez, madame, dit-il, parlez vite et comptez sur ma reconnaissance.

Rapidement, d'une voix émue, Charlotte raconta ce qu'elle avait vu et ce qu'elle avait fait.

— Voulez-vous m'accompagner à Auteuil, madame ? demanda le marquis.

— Oui, monsieur le marquis.

Celui-ci sonna.

— Qu'on attelle, et vite, dit-il à son valet de chambre, qui parut. Prévenez Pierre qu'il m'accompagnera.

Il continua, s'adressant à Charlotte :

— Nous avons quelques minutes, madame ; je vais vous présenter à M^me^ la marquise qui va vous bénir.

— Oh ! monsieur, dit Charlotte en rougissant, ne faites pas cela, je ne mérite pas cet honneur…

À ce moment la marquise entra.

Elle venait d'être instruite par le valet de pied qu'une dame apportait des nouvelles de son fils.

— Qui que vous soyez, madame, dit-elle, je vous bénis, et laissez-moi vous embrasser.

— Oh ! madame, madame, fit Charlotte, si vous saviez…

— Je sais que vous nous apportez des nouvelles de mon fils ; toutes les mères feraient ce que je fais.

Et avant que Charlotte ait pu s'en défendre, la marquise la serrait dans ses bras en pleurant.

— La voiture de monsieur le marquis est avancée, dit le valet de chambre, se montrant à la porte.

La marquise interrogea son mari du regard.

— Madame et moi, répondit M. de Chamarande, nous allons chercher votre fils.

— Et offrant son bras à Charlotte, qui, toute stupéfaite et pleurant, ne savait quelle contenance tenir, ils s'éloignèrent rapidement. Le marquis fit monter la jeune femme dans la voiture la première, ni plus ni moins que si elle eût été une duchesse.

Pierre, un gaillard taillé en Hercule, prit place à côté du cocher.

— À Auteuil et au galop, dit le marquis.

Les chevaux partirent comme un trait.

Après une course rapide de vingt-cinq minutes, Charlotte donna l'ordre d'arrêter.

— Est-ce que nous sommes arrivés ? demanda le marquis.

— Pas tout à fait ; mais je crois que nous ferons bien de laisser ici votre voiture.

Ils mirent pied à terre.

— Dois-je suivre monsieur le marquis ? demanda Pierre.

Pierre était un ancien zouave très dévoué à son maître et peu facile à intimider.

— Certainement, répondit le marquis ; si je t'ai amené, mon brave, c'est en pensant que je pourrais avoir besoin de toi.

Le cocher ouvrit le coffre de la voiture et tendit deux revolvers.

— Un pour toi, l'autre pour moi, dit le marquis au zouave. N'y a-t-il pas aussi dans le coffre un marteau, une pince ?

— Oui, monsieur le marquis, et des cordes.

— C'est parfait ; donnez tout cela à Pierre.

Guidés par Charlotte, les deux hommes marchèrent vers la ruelle.

Comme le tantôt, l'endroit était absolument désert.

Pendant que sa voiture brûlait le pavé des rues, le marquis s'était demandé s'il ne devait pas réclamer le secours du commissaire de police, c'est-à-dire de saisir la justice d'une plainte en séquestration, et de se faire ouvrir la porte, de la maison au nom de la loi. Mais en cette circonstance encore le marquis se trouva arrêté par la crainte du scandale.

S'il mettait un commissaire de police en demeure de se faire ouvrir la porte, ou au besoin de l'enfoncer, une enquête

serait ordonnée ; et alors arriverait fatalement tout ce qu'on avait mis tant de soin à éviter.

Et le marquis se dit :

— Si j'échoue personnellement, il sera toujours temps de recourir à cette dure extrémité. Oui, oui, à moins que je n'y sois absolument forcé, il ne faut pas que le nom de Simaise et celui de Chamarande défrayent la chronique des tribunaux.

On arriva dans la ruelle.

— Madame, dit le marquis à Charlotte, vous êtes bien sûre que voilà la maison ? Vous comprenez qu'il serait extrêmement fâcheux de commettre une erreur.

— Je ne me trompe pas, monsieur. Tenez, cette pierre sur cette borne, c'est moi qui l'y ai placée ; c'est encore moi qui ai noué ce bout de ruban à cette branche d'arbre.

Le marquis s'approcha alors de la maison, saisit l'anneau d'une chaînette qui pendait le long du pilastre de la porte et tira assez fortement, en prêtant l'oreille.

Un bruit de sonnette retentit. Mais personne ne vint.

L'appel fut répété trois fois sans plus de succès.

La porte paraissait épaisse et solide ; des lames de fer se croisant la défendaient contre les attaques des voleurs. Le marquis se demandait comment on arriverait à la forcer.

Heureusement, Pierre avait été serrurier avant d'être soldat et il n'avait pas oublié tout à fait son ancien métier. À l'aide de la pince il attaqua résolument la fermeture à l'endroit de la gâche.

*

Après être resté un instant, non pas découragé, mais accablé en reconnaissant son impuissance, Jean de Chamarande avait retrouvé son énergie d'autrefois.

Certes, il s'était trouvé dans des situations autrement difficiles et périlleuses ; il n'avait jamais compté le nombre des dangers terribles auxquels il avait échappé.

Pourquoi ne sortirait-il pas également vainqueur du piège qu'on lui avait tendu ?

Secondé par Paméla, il se mit de nouveau à la recherche d'une issue.

Au milieu de l'atmosphère chaude et chargée de vapeurs enivrantes où il se trouvait, le jeune homme fût pris d'une soif ardente. Il ouvrit le coffre du divan et prit une des bouteilles et un verre.

— Que faites-vous ? lui demanda Paméla.

— Vous voyez.

— Ne buvez pas.

— J'ai une soif qui me brûle.

— N'importe, ne buvez pas.

— Pourquoi ?

— Une crainte.

— Penseriez-vous que ce vin est empoisonné ?

— Non. Mais je ne serais nullement surprise qu'il contînt ou un narcotique ou quelque élixir de nature à troubler vos sens et à vous faire sortir de votre prudente réserve. Vous voyez, ajouta-t-elle avec un soupir, je suis franche avec vous et vous devez m'en savoir gré, je vous assure.

Jean la regarda en fronçant les sourcils.

— Là, là, ne vous fâchez pas, monsieur ; je ne suis pas hypocrite ; mais, que voulez-vous, il y a en moi un fond mauvais qui tient à mon tempérament et vient de mon éducation. Mais c'est fini, je ne songe plus à vous tenter.

— À la bonne heure, fit Jean. Mais, continua-t-il d'un ton grave, il ne faut pas gâter votre bonne action, et vous faire, surtout, plus mauvaise que vous ne l'êtes. Soyons ce que nous devons être, deux amis, deux alliés bien unis, n'ayant qu'une pensée, celle de la délivrance.

Et il tendit sa main à Paméla.

Après un moment d'hésitation, celle-ci prit la main du jeune homme et la serra sans arrière-pensée.

— Vous avez raison et c'est signé, dit-elle.

— Puisque vous, êtes venue ici plusieurs fois, vous devez savoir ce que c'est que cette maison et dans quelle partie du bâtiment nous nous trouvons ?

— Parfaitement. Nous sommes dans le sous-sol d'une assez belle maison à deux étages, dont l'entrée principale est sur la rue.

— Il est donc impossible que ce sous-sol n'ait pas une communication avec l'intérieur de la maison.

— Sans doute… Mais, attendez donc, je me souviens…

— Dites, dites.

— Que je me rappelle bien, d'abord.

— Eh bien ?

— J'y suis. C'était l'année dernière ; j'étais ici en compagnie d'un jeune financier qu'il s'agissait de circonvenir… Ah ! celui-là ne vous ressemblait guère.

— Passons, je vous prie, passons.

— Nous étions ensemble depuis vingt-quatre heures. Je me trouvais dans le cabinet de toilette quand je vis, tout à coup, un panneau, que je croyais tout simplement un mur plein, s'abaisser sur une largeur d'environ cinquante centimètres, et donner passage au comte Carini lui-même.

» J'eus peur et j'allais crier quand le comte, d'un geste impérieux, m'imposa silence.

» Mon compagnon dormait profondément sur un divan. Carini s'approcha de lui, le fouilla, s'empara de deux lettres, puis disparut par le même chemin. Derrière lui le panneau reprit sa place.

— Au cabinet de toilette ! cria Jean, et trouvons le secret du mur.

Sur les indications aussi précises que possible de Paméla, le jeune homme se mit en devoir de chercher le panneau mobile. Rien ne décelait son existence. Aucune trace.

Un enchevêtrement de moulures, qui se reproduisaient partout, devait dissimuler tout ce qui pouvait révéler une solution de continuité.

Tout à coup, la jeune femme se frappa le front.

— Attendez, dit-elle, un autre souvenir me revient ; je crois bien me rappeler que le comte Carini, avant de sortir, se baissa et souleva un coin de cette toile cirée.

— Ah ! fit Jean.

Il se mit à genoux et écarta la toile cirée qui recouvrait le parquet. Il ne vit rien, d'abord ; mais en passant la main sur le sol, il rencontra une légère aspérité, ronde comme la tête d'un clou doré. Il appuya fortement.

Aussitôt il poussa un cri de joie.

Le panneau descendait lentement.

Paméla battit des mains.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, Jean, en se relevant, embrassa la jeune femme. Celle-ci, toute surprise de cette caresse inattendue, ne put que murmurer, du ton d'une vierge effarouchée :

— Oh ! monsieur !

Le jeune homme sourit.

— En avant ! s'écria-t-il.

Et tirant de sa poche un mignon revolver, il franchit hardiment le passage.

Paméla le suivit en murmurant :

— Ma foi au petit bonheur !

Le panneau s'était ouvert sur une espèce de palier, tout semblable à l'entrée d'une cave avec son escalier de pierre.

Au-dessus de l'escalier, composé de douze marches, se trouvait une porte à claire-voie par laquelle pénétrait suffisamment de lumière pour éclairer l'escalier.

Cette porte était fermée par un simple loquet. Jean l'ouvrit facilement.

Il se trouva alors dans un vestibule élégant sur lequel s'ouvraient plusieurs portes. Il poussa celle qui était devant lui ; alors, un timbre se fit entendre et au même instant apparut un homme tenant à la main un flambeau.

— Caracole ! exclama la jeune femme avec effroi.

C'était, en effet, l'agent de Carini.

Le bandit resta comme pétrifié en voyant ses prisonniers devant lui, mais sa stupeur fut de courte durée.

— Ah ! coquine, tu nous trahis ! grogna-t-il en montrant le poing à Paméla.

Puis, s'écartant prudemment, il siffla d'une certaine manière.

Aussitôt Jean vit bondir un énorme molosse, ayant les yeux étincelants de férocité.

L'animal vint se placer près de son maître, prêt à sauter à la gorge de l'ennemi au premier ordre.

Lutter avec une bête ! Qu'était-ce que cela pour le jeune homme ?

Il mit son revolver dans la main de Paméla et l'éloigna de lui en lui disant :

— Tirez sur l'homme, s'il bouge.

— Pille, pille, Fox ! ordonna Caracole.

Le chien sauta d'un bond sur le jeune homme, prêt à le recevoir. Avec la promptitude et l'adresse d'un sauvage habitué à se défendre contre les fauves, le comte de Chamarande, redevenu le Jean Loup de la forêt, étreignit l'animal dans ses bras aux muscles de fer et une lutte terrible commença.

Caracole n'était pas poltron et il ne redoutait pas un coup de feu ; mais le bruit de l'explosion pouvait attirer quelques curieux ; il ne bougea pas, comptant sur le chien pour avoir raison de Jean. Celui-ci une fois terrassé, Paméla effrayée se rendait à discrétion, et avec l'aide d'un camarade qu'il attendait et qui n'allait pas tarder à arriver, le prisonnier serait réintégré dans sa prison.

Or, pendant que ceci se passait dans l'intérieur de la maison, Pierre était parvenu, non sans efforts, à ouvrir la porte de l'habitation du côté de la ruelle.

Le marquis entra le premier dans une toute petite cour au fond de laquelle se trouvait une entrée à niveau du sol, conduisant évidemment aux caves.

Une pluie fine commençait à tomber et le vent soufflait avec une certaine violence, ce qui assourdissait le bruit des pas. On descendit douze marches et l'on se trouva devant une porte de chêne bardée de fer.

— Il faut que la pince travaille encore, dit Pierre.

Il attaqua la serrure, qui céda à la troisième pesée. Trois nouvelles marches à descendre, puis une autre porte que Pierre dut ouvrir encore, et nos trois personnages se trouvèrent dans le boudoir parfumé.

Le chapeau et le pardessus de Jean étaient sur un divan à côté du manteau et du chapeau de Paméla.

— Voilà qui est étrange, dit le marquis.

Soudain, un bruit sourd arriva dans le boudoir.

Le marquis tendit avidement l'oreille.

— C'est de ce côté, dit Charlotte, montrant le cabinet de toilette ouvert. Le panneau était resté baissé. Le marquis s'élança par l'ouverture suivi de Charlotte.

Quant à Pierre, en stratégiste habile, il sortit par les portes qu'il venait d'ouvrir afin de faire le tour de la maison et de prendre, s'il y avait lieu, l'ennemi par derrière.

— Mais on se bat là-haut ! dit le marquis en bondissant sur l'escalier de pierre ; on égorge mon fils !

Un coup de feu retentit.

Le marquis était dans le vestibule ; il s'élança le pistolet au poing, en criant :

— Chamarande, Chamarande !

Un effroyable juron répondit, en même temps qu'une voix de femme jetait ce cri désespéré :

— À nous ! à nous !

Malgré sa force et son adresse, Jean, à ce moment, était vaincu.

En prenant l'animal à bras-le-corps, l'intention du jeune homme avait été de l'étrangler ; mais dans la demi-obscurité de la salle, il ne s'était pas aperçu que le cou du molosse était garanti par un large collier garni de pointes aiguës. Sur cette

formidable défense de la bête, Jean sentit se déchirer ses mains nerveuses.

La douleur le força à lâcher prise et à se rejeter brusquement en arrière. Malheureusement son pied glissa sur le parquet ciré et il tomba sur un genou.

Le chien revint aussitôt à la charge.

Le jeune homme eut encore l'adresse de le saisir d'une main par son collier aux dents de fer et de l'autre par une patte ; mais le féroce animal avait la gueule libre et ses crocs terribles menaçaient le visage de Jean.

Paméla vit le danger ; avec un sang-froid admirable, quittant Caracole de l'œil, elle s'élança au secours du jeune homme ; elle mit le canon du revolver dans l'oreille du chien et fit feu.

Fox roula foudroyé.

Débarrassé du chien, Jean se redressa vivement, prêt à se ruer maintenant sur Caracole. Mais un second bandit parut sur le seuil de la porte un couteau à la main.

— Ah ! Négrini, enfin ! s'écria Caracole.

À ce moment, retentit la voix du marquis criant : « Chamarande ! » et Pierre apparaissait derrière Négrini.

Un formidable coup de poing étourdit le bandit italien ; il poussa un hurlement de douleur et laissa tomber son couteau ; il se baissa pour le ramasser, mais il n'en eut pas le temps : un second coup de massue l'étendit à terre, tout de son long. Des flots de sang lui sortaient par la bouche, le nez et les oreilles.

Le marquis tenait Caracole en respect sous le canon de son revolver.

— Si tu fais un mouvement, lui dit-il, je te brûle la cervelle.

En deux tours de mains le vieux zouave garotta Caracole et le jeta sur le parquet à côté de son camarade, qui barbottait dans son sang.

La lutte était terminée.

XXIV

APRÈS LE COMBAT.

Le père et le fils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Jean, mon fils, est-ce que tu es blessé ? demanda le marquis.

— Quelques égratignures seulement, mon père ; mais sans cette courageuse et brave fille, ajouta-t-il en montrant Paméla, encore armée du revolver, ce ne serait pas le chien, mais probablement moi qui serais étendu là.

» Oui, continua le jeune homme, s'adressant à Paméla, après m'avoir aidé à conquérir ma liberté, vous m'avez sauvé la vie. Je vous expliquerai tout cela, mon père.

— Mais, fit le marquis, je croyais que cette femme était la complice…

— Elle a pu l'être, mais elle ne l'est plus. Mon père, j'ai contracté envers elle une dette de reconnaissance.

— Que nous acquitterons, soyez-en sûre, madame.

» Ainsi, ce sont deux femmes qui t'ont sauvé, mon fils, continua le marquis, car si nous avons pu heureusement arriver à ton secours, c'est grâce à mademoiselle, que le hasard a rendue témoin de ce qui s'est passé devant l'église Sainte-Cécile.

Jean se tourna vivement vers Charlotte.

— Ah ! mademoiselle, dit-il, que de gratitude… Mais, pardon, il me semble que vous ne m'êtes pas inconnue.

— Vous m'avez vue hier soir, monsieur le comte, chez M. Pedro Castora.

— Oui, oui, je me souviens.

— Je sortais de l'église, je vous ai reconnu, j'ai compris que vous tombiez dans un piège et… vous devinez le reste.

— Nous réglerons tous nos comptes plus tard, dit le marquis ; pour le moment il nous faut continuer la campagne et sans perdre de temps. Ou je me trompe fort, ou ce qui s'est passé ici nous annonce d'autres infamies en cours d'exécution à l'hôtel de Simaise.

Tout à coup, Caracole prit la parole.

— Rendez-moi la liberté, dit-il, promettez-moi de ne pas me livrer à la justice et je vous dis tout.

Le misérable sentait que Carini était perdu.

Le père et le fils s'interrogèrent du regard et se comprirent.

— Soit, dit le marquis ; je m'engage à ne pas te livrer ; mais tu vas tout dire, tu entends ? tout.

— Oui.

Et, rapidement, Caracole fit son récit, pendant que les deux jeunes femmes, avec leurs mouchoirs mouillés d'eau fraîche, pansaient les mains ensanglantées de Jean.

— Tout cela est monstrueux, horrible, dit le marquis, quand l'agent de Carini eut cessé de parler. Mais tu ne nous as point expliqué pourquoi mon fils avait été enfermé avec cette jeune femme.

— Ah ! voilà, répondit Caracole. Carini espérait que Paméla réussirait à séduire le jeune homme ; il y comptait même, et cela entrait dans son plan. On voulait prouver à M^lle^ de Simaise que son fiancé lui était infidèle.

» Demain, M. le baron et Carini, déguisé en prêtre, devaient amener ici M^lle^ Henriette et lui faire voir M. de Chamarande et Paméla dans les bras l'un de l'autre.

— Mais la raison de cette chose ignoble ?

— La haine de M. de Simaise contre vous et votre fils ; par n'importe quel moyen, il veut empêcher sa fille d'épouser M. Jean de Chamarande.

Le marquis et son fils étaient stupéfiés et écœurés.

— C'est affreux, mon père, affreux, dit le jeune homme.

— Oui, Jean.

» Et nous avons eu pitié d'un pareil monstre !

» Et nous voulions le sauver !

» Et nous voulions qu'il pût encore vivre riche !

» Mais, continua-t-il, le temps passe vite. Nous n'avons plus rien à faire ici, partons.

Pierre poussa dans un coin Négrini, qui râlait.

— Nous emportons celui-ci, dit-il, s'approchant de Caracole.

Il se disposait à le charger sur ses épaules comme un paquet, lorsque le misérable dit avec assez de raison :

— Maintenant que vous savez tout, vous n'avez plus rien à redouter de moi, et je ne puis même songer à vous échapper ; vous pouvez donc me délier et me laisser libre, et je vous promets de vous servir.

— Qu'on le délie, ordonna le marquis.

Ce fut vite fait.

Alors tous sortirent de la maison, en passant par le sous-sol où Jean et Paméla reprirent leurs vêtements.

— Maintenant, dit le marquis à son fils, il s'agit de délivrer Henriette, et nous allons nous rendre à l'hôtel de Simaise.

— Mon père, ne devons-nous pas, avant, tout, rassurer ma mère ?

— Certainement, mon cher enfant, car elle doit être dans une horrible anxiété.

On arriva à la voiture. Caracole fut hissé sur le siège et confié à la garde du cocher. Le zouave grimpa derrière. Obéissant au marquis, les deux jeunes femmes montèrent dans la voiture les premières et se placèrent sur la banquette du fond. Le marquis et son fils s'assirent en face d'elles.

Jamais, les deux pauvres filles n'avaient été l'objet de tant de déférence et elles en étaient profondément touchées.

— Quels gens, et quels cœurs ! murmura Paméla à l'oreille de Charlotte, et comme elles doivent être fières, les femmes qu'ils aiment !

— Qu'est-ce que vous dites tout bas, mesdames ? demanda le marquis en souriant.

— Nous disons, monsieur le marquis, répondit Charlotte, que la noblesse est une belle chose.

— La noblesse du cœur, oui ; et vous avez cette noblesse-là, mes chères filles.

— Ah ! si je n'avais pas mon passé ! soupira Paméla.

— Dieu pardonne et le monde oublie, répliqua gravement le marquis.

La voiture filait au grand trot des chevaux.

La pluie continuait à tomber, toujours fine et fouettée par le vent d'ouest.

— En venant, reprit le marquis, s'adressant à Charlotte, nous n'avons guère eu le temps de causer ; d'ailleurs, je ne pensais qu'à mon fils. Me permettez-vous, maintenant, de vous adresser quelques questions ?

— Certainement, monsieur le marquis ; mais, hélas ! que voulez-vous qu'une pauvre fille comme moi dise à un homme comme vous qui puisse l'intéresser ?

— D'abord, mademoiselle, la vie d'une femme est toujours intéressante à connaître ; ensuite, la vôtre, j'en ai la conviction, n'est pas pareille à celles de toutes vos amies. Voyons, comment avez-vous connu M. Pedro Castora ?

— Un jour, par hasard. Je l'ai rencontré chez une femme entretenue appelée Georgette.

— Ah ! Georgette… je connais ce nom ; c'est cette demoiselle qu'on a surnommée Pomme-d'Api ?

— Oui, monsieur.

— Très bien. Donc c'est là que M. Pedro Castora vous a rencontrée. Et alors ?

— M. Pedro Castora est devenu mon ami, monsieur le marquis, mon ami le meilleur et le plus généreux, car il m'a donné une fortune. On a cru que M. Castora était mon amant, et cela n'était pas ; il n'a été que mon ami, mon bienfaiteur et rien que cela, je vous le jure… C'est drôle, n'est-ce pas ?

— C'est au moins original ; mais de la part de M. Castora, ce que vous m'apprenez ne m'étonne nullement.

» Savez-vous pourquoi, sans vous rien demander, il a été si généreux avec vous ?

— Il m'a dit qu'il faisait des études sur les femmes du demi-monde.

— Ah !… Il employait peut-être, en effet, le meilleur moyen de les connaître.

» Vous allez vous marier, m'avez-vous dit ?

— Oui, monsieur.

— À un brave garçon, je suppose ?

— Oh ! oui, monsieur, c'est un brave et bon garçon. Je le connais depuis longtemps déjà, et il était mon amant quand, ouvrière encore, M. Castora est devenu mon ami.

— Vous l'aimez ?

— Je l'aime, monsieur, et lui aussi m'aime, malgré tout.

— Que pensez-vous faire, une fois mariés ?

— Nous quitterons immédiatement Paris ; nous irons vivre quelque part, dans une petite ville de province ou même

à la campagne. Oh ! la campagne, c'est ça qui m'irait ! J'adore la campagne.

— Votre mari sera enchanté de vous être agréable, et vous vous installerez selon votre désir.

— Malheureusement, monsieur le marquis, nous ne sommes pas encore mariés.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a des obstacles.

— Et lesquels, mon Dieu ?

— Je n'ai pas d'acte de naissance.

— Pauvre fille ! Vous n'avez pas connu votre mère ?

— Ni maman, ni papa, monsieur le marquis ; c'est là le malheur !… Mais je verrai M. Castora et j'ai l'espoir que, grâce à lui, les grandes difficultés qu'on m'oppose à la mairie disparaîtront.

— Croyez-bien, mademoiselle, que si, de mon côté, je puis faire quelque chose en cette circonstance, je suis tout à vous.

— Oh ! merci, monsieur, merci !

— C'est entendu ; dès que vous aurez besoin de moi, venez me trouver. Mais, dites-moi, ma chère enfant, et ne vous fâchez pas de ma question, car je n'ai nullement l'intention de vous blesser…

— J'en suis sûre, monsieur.

— Comment êtes-vous devenue… du demi-monde ?

— Oh ! mon Dieu, comme bien d'autres. J'étais apprentie couturière ; une amie m'a emmenée au bal ; on m'a quelque peu grisée et, le lendemain matin, je me suis éveillée chez un monsieur que je n'avais jamais vu.

» Que voulez-vous, monsieur le marquis, j'étais sans famille ; les bonnes gens qui m'avaient recueillie dans la rue étaient morts… Voilà, monsieur, ma triste histoire.

— Je vois que vous n'avez jamais beaucoup aimé l'existence que vous vous étiez faite.

Charlotte eut un sourire intraduisible.

— Vous voulez que je sois franche, monsieur ? dit-elle.

— Sans doute.

— Eh bien, cette existence m'a d'abord amusée ; les belles toilettes, les bijoux, les promenades, les soupers, le théâtre, la danse, tout cela étourdit, grise une jeune fille ; mais bientôt la fatigue est venue et tout ce que j'aimais avant m'est devenu répugnant. Et quand, alors, je me lançais dans les extravagances, c'était pour m'étourdir, et oublier que j'aurais pu rester une honnête fille. Tenez, je n'étais contente qu'avec mon amoureux, quand nous allions à la campagne boire du lait.

— Ah ! vous aimez le lait ?

— Je l'adore ! ça me change du champagne et c'est meilleur.

— Pour la santé, ajouta le marquis.

— Oui, pour la santé, répéta Charlotte.

— Eh bien, quand vous serez mariée et installée à votre campagne, je vous ferai cadeau d'une belle vache d'une de mes fermes.

— Noire ?

— Noire, si cela vous plaît mieux.

— Avec de belles petites cornes, comme il y en a au Jardin d'acclimatation.

— Oui, noire, avec de petites cornes, c'est entendu ; du reste vous viendrez la choisir vous-même dans le troupeau.

XXV

UNE IDÉE DU BARON DE SIMAISE.

La marquise de Chamarande avait envoyé un domestique chez le comte de Violaine pour apprendre à la baronne l'enlèvement de son fils, et lui dire que le marquis était parti pour délivrer Jean, accompagné d'une jeune femme qui, ayant été témoin du fait, avait suivi les ravisseurs jusqu'à l'endroit où ils avaient conduit le jeune homme.

Bien qu'on attendit toujours, et avec autant d'impatience que d'inquiétude, Pedro Castora, M. de Violaine donna aussitôt l'ordre d'atteler.

— Si M. Pedro Castora se présente, dit-il à son valet de chambre, vous le prierez de venir nous retrouver immédiatement chez M. le marquis de Chamarande.

Cette recommandation faite, le comte, la baronne et Suzanne montèrent en voiture pour se rendre près de la marquise, qu'ils trouvèrent en proie à une grande inquiétude.

M. de Violaine parvint à la rassurer un peu.

Du moment que M. le marquis n'avait pas reparu depuis près de deux heures qu'il était parti, c'est que, bien certainement, il accomplissait l'œuvre de délivrance de son fils.

La baronne pleurait silencieusement.

Elle se disait :

— Si M. de Chamarande ne réussit pas à délivrer son fils, il sera sans pitié et il n'hésitera plus, cette fois, à dénoncer son frère à la justice. Alors mes pauvres enfants sont perdus !

L'arrivée du marquis et de Jean fit disparaître les larmes. On les accueillit avec des exclamations de joie, d'abord ; puis avec des cris de terreur quand on vit les mouchoirs rouges de sang, qui enveloppaient les mains du jeune homme.

— Ah ! les misérables, ils ont tenté d'égorger mon enfant ! s'écria la marquise. Un médecin, vite un médecin !

Mais Jean sourit et eut bien vite rassuré ses amis.

— C'est moi-même qui me suis blessé, dit-il, en me défendant contre un gros chien, qui avait au cou un collier hérissé de pointes d'acier. Mais ce n'est rien : quelques déchirures qui ont un peu saigné, voilà tout.

La marquise serrait le jeune homme contre son cœur, l'embrassait follement et le pressait de questions.

— C'est bien vrai, n'est-ce pas, disait-elle, tes blessures n'ont rien de grave ? Mais tu dois beaucoup souffrir.

— Non, chère mère, non, je ne souffre pas.

— Raconte-moi ce qui t'est arrivé ; on ne doit me rien cacher, je veux tout savoir.

— Oui, ma chère Lucy, tu sauras tout, dit le marquis, mais un peu plus tard ; nous n'avons pas le temps en ce moment.

Charlotte et Paméla se tenaient modestement à l'écart et attendaient silencieuses et émues.

Le marquis se tourna vers elles.

— Approchez-vous, mesdames, approchez-vous, dit-il ; il faut qu'on sache ce que vous avez fait l'une et l'autre pour le comte de Chamarande.

Il prit la main de Charlotte.

— Voici M^lle^ Charlotte, continua-t-il, c'est elle qui a été témoin de l'enlèvement et est venue nous en instruire ; grâce à elle, j'ai pu retrouver mon fils.

Prenant ensuite la main de Paméla, le marquis dit :

— M^lle^ Paméla était l'instrument dont nos ennemis voulaient se servir pour faire beaucoup de mal ; mais elle a compris qu'on voulait lui faire jouer un rôle monstrueux et elle est passée de notre côté ; c'est elle qui a tué le chien d'un coup de pistolet, au moment où l'animal furieux allait enfoncer ses dents féroces dans la gorge de mon fils.

— Oui, chère mère, ajouta Jean, M^lle^ Paméla m'a sauvé la vie.

— Enfin, acheva le marquis, sans ces dames, Dieu seul sait ce qui serait arrivé.

La marquise, la baronne et Suzanne s'avancèrent vers les jeunes femmes les mains tendues.

— Oh ! mesdames, mesdames ! prononça la marquise avec un accent plein de reconnaissance.

Charlotte et Paméla, des larmes dans les yeux, honteuses, baissèrent la tête.

Le marquis prononça quelques mots en anglais, faisant connaître la position des deux jeunes filles.

— Ah ! elles n'en ont pas moins sauvé M. Jean de Chamarande, répondit Suzanne également en anglais.

Et elle serra cordialement la main de Charlotte et de Paméla.

— La journée touche à sa fin, reprit le marquis, mais elle est loin d'être achevée pour nous.

Tous les yeux se fixèrent sur lui.

— Madame la baronne, continua-t-il, je veux que ce soir même votre fille vous soit rendue.

M^me^ de Simaise joignit les mains.

— Jean et moi nous allons nous rendre à l'hôtel de Simaise.

— Oh ! Et c'est pour moi, pour moi…

— Pour notre bonheur et notre honneur à tous, madame la baronne.

— Monsieur le marquis, j'ai une prière à vous adresser.

— Dites, madame la baronne.

— Permettez-moi de vous accompagner.

Le marquis resta un instant silencieux et répondit :

— Eh bien, soit, madame la baronne, venez avec nous.

À ce moment, un domestique annonça :

— M. Pedro Castora.

Le jeune homme entra un peu essoufflé, mais toujours grave.

— Enfin, monsieur, vous voilà, dit Suzanne ; ah ! si nous n'étions pas aussi tourmentés, comme j'aurais du plaisir à vous gronder !… Une journée entière sans qu'on vous voie ! Vous êtes allé à l'hôtel de Simaise ; avez-vous vu Henriette ? Nous apportez-vous de bonnes nouvelles ? Savez-vous ce qu'est devenu, M. Raoul ? Répondez, parlez !…

La jeune fille avait dit tout cela avec une volubilité fiévreuse.

— Oh ! ma fille, ma fille ! fit M. de Violaine, à quoi penses-tu ?

— À Henriette, mon père, et je suis impatiente d'avoir de ses nouvelles.

Pedro répondit :

— Je n'ai pas eu la satisfaction de voir votre amie, mademoiselle, toutefois, je crois pouvoir vous donner à tous l'assurance que M^lle^ de Simaise est en bonne santé. Quant à M. Raoul, quelques mots que j'ai surpris m'ont fait comprendre qu'il n'a pas quitté aujourd'hui la maison de son père.

Je vous assure, mademoiselle Suzanne, que je n'ai pas perdu une minute de cette journée ; depuis ce matin je m'occupe des graves intérêts qui m'ont été confiés.

— Allons, c'est bien, dit Suzanne d'un ton adorable, je vous pardonne.

Et elle tendit sa main au Brésilien, qui la porta à ses lèvres.

Alors seulement, les yeux du jeune homme tombèrent sur Charlotte, qui cherchait à se cacher derrière Paméla.

Pedro eut un doux sourire.

— En rentrant chez moi, il y a une demi-heure, reprit-il, j'ai trouvé une lettre de M^lle^ Charlotte m'apprenant que M. Jean de Chamarande était tombé dans un piège ; j'ai vite couru chez mademoiselle où j'ai su, par son cocher que, lasse de m'attendre, elle était venue vous trouver, monsieur le marquis. Néanmoins, j'accourais pour me mettre à votre disposition ; mais je suis heureux de voir que ce que j'aurais fait sur les indications de M^lle^ Charlotte, elle l'a fait à ma place.

Le jeune homme marcha vers Charlotte, lui prit la main et lui dit :

— C'est bien, ce que vous avez fait, Charlotte, c'est très bien : servir mes amis est me rendre service à moi-même ; à mon tour, je vous remercie.

Charlotte, confuse, rouge comme une pivoine, ne put que balbutier quelques mots inintelligibles.

Pedro revint près du marquis.

— Maintenant, reprit-il, j'ai à vous rendre compte de ma mission.

Et, brièvement, il raconta ce qui avait été dit entre lui, le baron de Simaise et le soi-disant abbé Carini.

— Merci, mon cher Pedro, dit le marquis ; vous avez été réservé et prudent comme il convenait dans la circonstance. On attend notre réponse à l'hôtel de Simaise, c'est bien ; nous allons la porter nous-mêmes M^me^ la baronne, mon fils et moi,… et vous, mon ami, si vous voulez bien nous accompagner.

— C'est, mon devoir, monsieur le marquis.

— Venez donc ; nous sommes prêts, car nous allions partir lorsque vous êtes arrivé.

Puis, se tournant vers Charlotte et Paméla, le marquis ajouta :

— Nous vous laissons avec ces dames et M. le comte de Violaine ; je vous prie, l'une et l'autre, de raconter tout ce que vous avez fait.

Jean embrassa sa mère, donna une poignée de main à M. de Violaine et l'on partit.

*

Disons maintenant ce qui s'était passé à l'hôtel de Simaise après le départ de Pedro Castora.

Le baron et Carini, nous le savons, étaient restés seuls dans le cabinet.

— Ah ! çà, mon cher baron, dit le faux abbé, vous avez donc fait quelque maladresse ?

— Que voulez-vous dire ? balbutia de Simaise.

— Allons, allons, ne jouez pas au plus fin avec moi, vous perdriez,. M. Castora vous tient, et j'ai besoin de tout savoir pour vous tirer d'embarras, si c'est possible.

— Eh bien, voici la chose : m'autorisant de mes relations amicales avec Castora, je me suis servi de son nom.

— En quoi ? Comment ?

— Pour signer un chèque et une lettre de change.

— Diable, diable ! fit Carini. Ah ! mon cher, si j'eusse connu ce détail, je ne vous aurais point prêté mon concours. Vos adversaires sont terriblement armés.

— Oui, mais ils ne se serviront pas de leurs armes, vous savez pourquoi.

— Hé, je le crois comme vous, sans cela je me retirerais vite de cette affaire.

— Alors nous restons amis ?

— Nous sommes forcés, maintenant, d'aller jusqu'au bout.

— Merci.

— Oh ! il n'y a pas de quoi, puisque je ne peux guère faire autrement. Mais revenons à nos otages.

— Tout est-il réglé en ce qui concerne ma fille ?

— Pas précisément. D'abord, qu'est-ce que ce vicomte de Lubessy dont vous ne m'aviez point parlé et que je vois mêlé à nos affaires ?

— Oh ! ne vous inquiétez pas de cet individu.

— Soit, mais encore faut-il que je sache…

— Eh bien, je me sers de lui comme d'un épouvantail.

— Ah !

— Cette idée m'est venue la nuit dernière chez Georgette.

— Voyons l'idée.

— D'abord, j'ignore absolument si ce vicomte est bon teint, mais je sais qu'il est affligé de tous les vices. À bout de

ressources, il vit d'expédients et je suis certain qu'il triche au jeu. Vous pensez bien, Carini, que je n'ai pas eu un instant l'intention de marier Henriette avec cet aventurier sans le sou.

» Lui-même sait que, tout joli garçon qu'il est, il ne peut songer à épouser M^lle^ de Simaise. Il a seulement consenti à jouer un instant le rôle de mon futur gendre, moyennant quelques billets de mille que je dois lui donner.

— Je crois comprendre : vous voulez, avec ce personnage, effrayer votre femme et votre frère, s'ils se montrent récalcitrants.

— Voilà. Mais ce n'est pas tout : mon vicomte est de première force à l'épée.

— Eh bien ?

— Je hais Jean Loup ! Ne pouvant deviner ce que vous avez fait tantôt, j'avais eu la pensée de le faire provoquer par le vicomte.

— Ah ! oui, la provocation aurait été suivie d'un duel et votre vicomte aurait peut-être tué votre neveu… Belle invention ! Je ne vous félicite pas d'avoir trouvé cela, monsieur le baron ; c'est de la folie ! Vous aviez évidemment l'esprit malade quand cette riche idée vous est venue. Il faudra vous débarrasser au plus vite de votre vicomte bon teint ou mauvais teint.

— Soit ; mais vous ne me dites pas ce que vous avez décidé au sujet d'Henriette.

— Elle doit, je crois, rester ici jusqu'à nouvel ordre.

— Mais…

— Qui sait si, ce soir même, vous ne devrez pas la rendre à sa mère ? M. Castora est déjà venu vous faire une offre.

— Peuh !

— Il ne s'agissait que de votre fille ; M. Castora ignorait que vous teniez Jean Loup.

— C'est vrai.

— Eh bien, mon cher baron, il y a une visite à faire au marquis de Chamarande.

— Qui la fera ?

— Moi.

— Vous ?

— Pourquoi pas, si vous le trouvez bon ?

— Mais je suis enchanté !

— Alors je verrai M. de Chamarande.

— Quand ?

— Ce soir. Nous n'avons pas de temps à perdre. Ah ! vous allez me donner un mot d'introduction.

— Moi ? vous plaisantez !

— Nullement. Comment voulez-vous que je me présente ? Je suis votre ambassadeur, il faut bien que j'aie mes lettres de crédit ; sans cela je serais certainement éconduit.

— Vous aurez cette lettre.

— Écrivez-la immédiatement, mon cher baron. Surtout n'oubliez pas de mentionner que je suis autorisé par vous à traiter toutes les questions.

» Allons, griffonnez-moi mon pouvoir, là, sur cette table.

Le baron fit la grimace ; il trouvait que son associé lui demandait bien des pièces compromettantes.

Cependant, il prit une feuille de papier à son chiffre et il écrivit le pouvoir demandé.

— Bien, dit Carini, mettant le pli dans sa poche.

— Je pense que, maintenant, vous n'avez plus rien à exiger de moi, fit le baron d'un ton maussade.

— C'est tout pour le moment.

— Vous plaît-il de venir voir avec moi ce qui se passe chez ma fille.

— Oui, sans doute. Ah ! une observation.

— Laquelle ?

— Cette fois, il ne s'agit que de vos intérêts personnels.

— Voyons.

— Vous avez eu l'imprudence de laisser traîner les quatre flacons sur la table de votre chambre.

— C'est vrai, mais j'avais les clefs des deux portes.

— Oui, mais vous auriez pu avoir à confier une de ces clefs à quelqu'un, comme vous l'avez fait avec moi ; or, vous devez comprendre qu'une pareille découverte pourrait avoir certaines conséquences.

— Vous avez raison, et je vais…

— Inutile ; j'ai réparé votre imprudence ; j'ai fermé l'étui et l'ai placé dans la coupe de bronze sur votre cheminée.

— Merci, vous pensez à tout.

— Il le faut bien, quand vous ne pensez à rien.

Les deux hommes se levèrent pour se rendre à l'appartement d'Henriette.

Mais, au moment de sortir, Carini arrêta le baron.

— Il me semble, mon cher, dit le faux abbé, que vous oubliez votre vicomte.

— Oh ! du moment qu'il ne m'est plus utile…

— Où est-il en ce moment ?

— Toujours dans la salle de billard, je pense.

— Vous ne pouvez pas l'y laisser éternellement.

— C'est vrai. Que me conseillez-vous ?

— Faites-le appeler.

— Après ?

— Vous le congédierez purement et simplement.

— Mais je devais le présenter…

— À votre fille, je sais ; vous ne le présenterez pas, voilà tout.

— Que lui dirai-je ?

— N'allez-vous pas vous gêner avec ce personnage ? Vous lui direz que M^lle de Simaise est souffrante, qu'il ne peut lui être présenté aujourd'hui ; mais que vous lui écrirez quand il devra revenir. Ce monsieur s'en ira et vous en serez tout à fait débarrassé.

— Au fait, Carini, vous avez raison ; c'est ce que j'ai de mieux à faire, répondit le baron.

Et il sonna.

Cette fois, ce ne fut pas Frédéric, mais un valet de pied qui se présenta.

Le baron lui dit :

— Un jeune homme, le vicomte de Lubessy, attend dans la salle de billard ; priez-le de venir me trouver à l'instant. Puis vous apporterez ici de la lumière, car on n'y voit presque plus.

Le valet se retira.

De gros nuages noirs et épais couvraient le ciel, et bien que la soirée ne fût pas encore bien avancée, la nuit arrivait rapidement.

XXVI

FOU !

Au moment où Carlotta se disposait à suivre Dorothée dans la chambre de M^lle^ de Simaise, elle fut prise subitement d'un malaise étrange.

— Mais qu'ai-je donc ? fit-elle, en passant à plusieurs reprises ses mains sur son front moite de sueur ; c'est comme une sorte de vertige ; déjà, hier, j'ai éprouvé cela ; mes yeux se troublent, mon cœur bat avec violence, un frisson passe dans mes membres, mes jambes fléchissent…

Elle s'affaissa sur un siège.

Elle était devenue affreusement pâle et ses lèvres frémissantes prenaient une teinte violacée. Ses yeux, démesurément ouverts, aux prunelles agitées, brillaient d'un éclat singulier.

— Mon Dieu, madame, qu'avez-vous ? lui demanda Dorothée.

— Je ne sais, je ne souffre pas, et cependant…

— Vous êtes blanche comme neige, votre front est ruisselant de sueur… Mon Dieu, vous allez perdre connaissance !

— Non, non, je ne crains pas cela, je suis forte !

— Vous respirez à peine.

— C'est vrai, j'étouffe, j'étouffe…

— Que faut-il vous donner ?

— De l'eau, un peu d'eau.

Dorothée chercha dans la chambre. Il n'y avait plus d'eau ; elle avait été employée pour Raoul.

— Madame, dit-elle, je vais appeler.

— Non, non, je vous le défends.

— Alors, je suis forcée de vous laisser seule ; je ne trouve pas d'eau ici, il faut que j'aille en chercher.

— Oui, allez, allez vite.

Dorothée s'élança hors de la chambre.

— J'ai la gorge sèche, murmura Carlotta, et là, dans la poitrine, quelque chose qui me brûle et me coupe la respiration. C'est comme si j'avais absorbé quelque poison… Mon Dieu, si j'allais mourir !… Non, non, je ne veux pas mourir ! Dieu ne le voudrait pas. Je n'ai pas encore rempli ma tâche.

Elle parvint à se remettre sur ses jambes et elle fit quelques pas dans la chambre, aspirant l'air à pleins poumons.

Ses yeux se fixèrent sur le visage de Raoul, qui n'avait pas fait un mouvement depuis qu'il s'était endormi sous l'action du narcotique.

— Non, non, reprit-elle, je ne veux pas mourir avant de les avoir sauvés, lui et sa sœur, avant d'avoir retrouvé la fille de Juanita, avant de m'être vengée !

» Voilà la mission que j'ai à remplir, voilà ce qu'il faut que je fasse ; après, que m'importe la vie ?…

Elle fit quelques pas encore et retomba sur son siège.

— Ah ! ma vue devient plus nette, le nuage se dissipe ; mais là, là, toujours cette brûlure… De l'eau, de l'eau… Elle ne revient pas… Que fait-elle donc si longtemps ? Oh ! cet étouffement !

Dorothée reparut enfin, tenant une carafe d'une main, de l'autre un verre.

— Donne, donne vite, dit Carlotta.

Elle se jeta pour ainsi dire sur le verre plein que lui présenta Dorothée et but avidement à longs traits.

— Vous sentez-vous soulagée, madame ?

— Oui, et j'espère que cela ne sera rien.

— Si vous le croyez nécessaire, on ira chercher le médecin.

Carlotta secoua la tête.

— Respirez-vous plus facilement ?

— La douleur de l'estomac s'est un peu calmée, mais je me sens toujours serrée à la gorge.

— Voulez-vous encore un peu d'eau ?

— Oui, oui, donne.

Dorothée remplit le verre à moitié.

Cette fois, Carlotta but lentement, à petits coups.

Cependant, ce ne fut qu'au bout d'une longue heure que la jeune femme se sentit à peu près remise. Les grosses gouttes de sueur successivement épongées par Dorothée

avaient fini par disparaître ; le visage reprenait peu à peu ses chaudes couleurs ; seule, l'oppression persistait.

— L'air vous manque ici, madame, dit Dorothée.

— Oui, peut-être.

— Êtes-vous en état de marcher, maintenant ?

— Oui, répondit Carlotta, en se levant, les forces me sont revenues.

— Eh bien, madame, la salle de billard est tout près ; si vous voulez y venir, vous ne tarderez pas à être tout à fait remise.

— Oui, je le veux bien, allons.

Elle jeta un long regard sur Raoul, prit le bras de la servante et elles sortirent de la chambre.

— Il faut que M. le baron soit bien occupé pour ne pas être descendu, dit Dorothée, en faisant entrer Carlotta dans la salle de billard ; il est vrai qu'il a eu plusieurs visites ; du reste, il vous croit près de mademoiselle. Dans un instant, aussitôt que vous n'aurez plus ce vilain étouffement, nous monterons chez M^lle^ Henriette.

La salle de billard, qui avait autrefois servi de serre, était vitrée en haut et sur deux côtés attenant à un jardin. L'air y pénétrait et s'y renouvelait par deux grands panneaux ouverts.

— Ah ! fit Carlotta, éprouvant un certain bien être, je respire ici !

— Je vous l'ai dit, madame, dans un instant vous vous sentirez tout à fait bien.

En parlant, Dorothée avait plongé son regard jusqu'au fond de la salle, et aperçu le vicomte de Lubessy.

— Nous ne sommes pas seules ici, dit-elle tout bas à l'oreille de Carlotta.

— Ah ! fit celle-ci.

Et son regard, suivant la direction de celui de Dorothée, elle vit le vicomte qui, son chapeau à la main, la saluait en s'avançant vers elle.

— Vous m'excuserez madame, dit-il, si je me permets de me présenter moi-même : Je suis le vicomte de Lubessy, un ami de M. le baron de Simaise ; je suis venu ici fumer un cigare pendant que mon ami donne audience à un visiteur.

— C'est très bien, monsieur le vicomte, répondit la jeune femme ; j'ignorais votre présence dans cette salle, et je regrette de vous avoir dérangé et probablement fait jeter votre cigare.

— Je ne fumais plus depuis longtemps déjà lorsque vous êtes entrée, madame.

Le vicomte était arrivé tout près de Carlotta et il l'examinait avec une attention mêlée de surprise.

— Mais c'est elle, vraiment, pensait-il, ayant sur les lèvres un sourire agaçant.

Carlotta fronça ses fins sourcils et son regard eut un jet de flamme.

— Pardon, madame, dit le vicomte, souriant toujours, je crois avoir l'honneur de vous reconnaître.

— C'est possible, monsieur, répliqua sèchement Carlotta, mais, moi, je ne vous reconnais point.

— Oh ! j'ai une excellente mémoire, et vous êtes d'ailleurs si peu changée… Toujours admirablement belle ! C'est à Batavia que j'ai eu l'honneur de vous voir ; il y a de cela bien des années.

Carlotta ne put s'empêcher de tressaillir et, à son tour, elle regarda fixement son interlocuteur.

Certes, elle était grandement étonnée. Qui donc était-il, cet homme qui venait lui rappeler le passé après tant d'années écoulées ? Mais elle se dit qu'elle n'avait rien à craindre, et elle répondit franchement :

— J'ai, en effet, habité à Batavia, monsieur.

— Alors, madame, vous êtes…

Il s'arrêta, ayant l'air de chercher un nom oublié.

— Je suis, monsieur, la comtesse Carini, dit Carlotta avec une certaine hauteur.

— La comtesse Carini ! répéta le vicomte stupéfié et en faisant un pas en arrière.

» Au fait, reprit-il vivement, vous vous êtes mariée et c'est un autre comte Carini que celui que j'ai connu à Batavia que vous avez épousé.

Mais il se disait mentalement :

— Par exemple, voilà qui est étrange !

— Assurément, monsieur, je me suis mariée, balbutia Carlotta.

— Lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir à Batavia, madame, reprit le vicomte, vous viviez près de votre sœur, une belle, une adorable jeune fille qu'un malheur imprévu, inattendu, immérité surtout, a subitement frappée. Votre sœur, madame, se nommait Juanita ; vous voyez que j'ai bonne mémoire.

Carlotta saisit le bras du vicomte.

— Je ne doute plus, monsieur, dit-elle avec émotion ; oui, je suis convaincue que vous m'avez vue à Batavia et que vous avez connu ma pauvre sœur.

— Votre sœur, madame, qui était certainement la plus belle jeune femme de la ville, et qui faisait beaucoup de bien autour d'elle, était, à l'époque dont je parle, estimée et aimée de toute la colonie européenne.

— Oui, dit amèrement Carlotta, ma sœur Juanita était estimée et aimée ; et malgré cela, cependant…

— Le malheur est venu. Un jour, on a retiré d'un puits le cadavre de votre sœur.

— Hélas !

— On a cru d'abord à un accident mais quelques mois plus tard on sut la vérité.

— Ah !

— La pauvre Juanita, accusée de trahison par l'homme qu'elle aimait, désespérée, folle de douleur, s'était suicidée.

— Et l'on a cru à la trahison de Juanita, n'est-ce pas, monsieur ?

— D'abord, oui, madame ; mais comme la cause des innocents triomphe toujours, M. Halbruger découvrit, trop tard, malheureusement, qu'il avait été odieusement trompé.

— A-t-il su le nom du misérable calomniateur ?

— Oui, madame ; mais il n'avait pas à le chercher, ce nom, il le connaissait.

— Et ce nom, monsieur, ce nom ?

— Est celui d'un Italien qui fréquentait alors la maison du riche négociant.

— J'ai vu plusieurs Italiens chez M. Antoine Halbruger.

— Celui qui a causé le désespoir et la mort de votre sœur, madame, se nommait Adriano Zacharetti.

— Dieu du ciel ! exclama Carlotta.

Son regard devint flamboyant et sa physionomie prit une expression terrible.

Mais, devenant subitement maîtresse d'elle-même, elle dit d'une voix presque calme :

— Continuez, monsieur, je vous prie, continuez.

— M. Halbruger chercha partout dans la ville et même dans toute l'île de Java le misérable Adriano Zacharetti pour lui demander compte du mal qu'il avait fait. Mais Adriano Zacharetti avait disparu. Cet homme avait accompagné à Batavia un comte Carini dont il était le secrétaire. C'est sans doute un parent de ce comte Carini que vous avez épousé, madame.

— Oui, monsieur, oui, répondit Carlotta d'une voix frémissante.

— On apprit avec étonnement, je puis même dire avec stupéfaction, que la comtesse Carini, pour une cause restée inconnue, avait mis fin à ses jours. Quant au comte, il s'était embarqué, quittant précipitamment Batavia et abandonnant sa fille unique dans un couvent de la ville.

— Quelle sombre histoire, monsieur !

— Aussi mystérieuse que terrible, madame ; car, malgré toutes les recherches faites par les autorités de Batavia, on ne parvint pas à savoir ce qu'était devenu le comte Carini.

— Et sa fille, monsieur, sa fille laissée dans un couvent ?

— La malheureuse enfant mourut l'année suivante d'une maladie de langueur.

» On a prétendu qu'elle avait perdu la raison. Il paraît qu'elle poussait des cris déchirants, terribles, et qu'elle répétait sans cesse : "Mon père et ma mère sont morts, ils ont été lâchement assassinés !"

Carlotta se fit un voile de ses mains.

— Horrible ! horrible ! murmura-t-elle.

Et, ne pouvant plus se contenir, elle laissa éclater ses sanglots.

Debout devant elle, n'osant plus parler, le vicomte la contemplait avec une sorte de compassion et se demandait quelle pouvait bien être la véritable cause de cette explosion de douleur.

La situation devenait embarrassante. Heureusement, un domestique parut à la porte de la salle et dit :

— M. le baron fait prévenir monsieur le vicomte qu'il l'attend dans son cabinet.

— Au revoir, madame la comtesse, dit le vicomte en s'inclinant devant Carlotta.

La jeune femme lui rendit silencieusement son salut.

Dès qu'il fût sorti de la salle de billard, Carlotta poussa un gémissement sourd et se laissa tomber sur un divan.

— Oh ! le monstre, le monstre ! prononça-t-elle d'une voix rauque, étranglée.

Déjà, dans sa tête, elle cherchait, quel châtiment épouvantable elle pourrait infliger à Adriano Zacharetti.

Le vicomte de Lubessy ne resta pas plus de cinq minutes dans le cabinet du baron ; il en sortit avec un air assez déconfit en murmurant des mots qui exprimaient, son vif mécontentement.

Le baron venait de le congédier presque brutalement.

Le vicomte s'était à peine éloigné de l'hôtel, lorsque, tout à coup, la cloche de la grande porte d'entrée sonna bruyamment.

Le baron et Carini se mirent précipitamment à l'une des fenêtres du cabinet.

La nuit était venue.

Un domestique, dans la cour, allumait les becs de gaz, pendant qu'un autre éclairait l'intérieur de l'hôtel.

— Ah ! çà, que signifie ce tapage et pourquoi n'ouvre-t-on pas ? cria le baron d'une voix irritée.

Mais le concierge faisait jouer les verrous et les serrures de la porte cochère qui, bientôt, tourna en grinçant sur ses gonds.

— C'est sans doute notre Brésilien, dit Carini au baron ; descendons vite au rez-de-chaussée pour le recevoir.

— Soit, allons.

Ils descendirent le grand escalier et se trouvèrent dans le vestibule.

Alors, par la large porte du perron, grande ouverte, ils virent, traversant la cour, le marquis de Chamarande ayant à son bras la baronne de Simaise, puis Jean et Pedro Castora.

Tous quatre s'avançaient d'un pas rapide, sans s'inquiéter de la pluie qui, après avoir cessé un instant, se remettait à tomber.

Les deux complices restèrent cloués sur place comme pétrifiés.

L'apparition menaçante du marquis ainsi accompagné leur disait assez que tout était perdu ; cette fois, ils étaient bien vaincus ; plus rien, ne restait debout de leurs plans criminels.

Ils avaient été frappés d'une telle stupeur que les quatre justiciers purent monter les marches du perron et pénétrer dans le vestibule avant qu'ils aient eu seulement la pensée de fuir.

Carini sortit le premier de son immobilité.

— Que le baron s'arrange avec les siens comme il le pourra, se dit-il ; quant à moi, on ne me prend pas ainsi comme une souris dans une souricière.

Et il bondit hors du vestibule, espérant qu'il s'échapperait facilement de l'hôtel.

Le baron, éperdu, presque fou de terreur, ne s'aperçut même pas que son complice venait de l'abandonner.

— Misérable, lui cria le marquis, que voulais-tu faire de mon fils ?

— Maudit, lui cria la baronne, rends-moi ma fille, rends-moi mon enfant !

Landry parut.

— M^lle^ de Simaise est dans sa chambre, dit-il ; venez, venez, suivez-moi.

La baronne et Jean s'élancèrent sur les pas de l'ancien marin.

Le marquis et Pedro Castora tenaient le baron écrasé sous leurs regards chargés de mépris et de dégoût.

Le misérable sortit enfin de son état de torpeur et, à son tour, il songea à prendre la fuite.

Il poussa un cri de fauve blessé par le plomb du chasseur et disparut tout à coup par une petite porte ouverte derrière lui. Il gagna précipitamment l'escalier de service, qu'il grimpa haletant, et arriva dans sa chambre, où il s'enferma et se barricada.

Il ouvrit son secrétaire et, avec une rapidité vertigineuse, il empila dans ses poches tout ce qu'il put trouver d'or, d'argent, de bijoux.

Alors il se redressa, eut un éclat de rire farouche et bondit vers une porte en criant :

— Ah ! ils ne me tiennent pas encore !

Mais la porte ne s'ouvrit pas ; elle était fermée à clef de l'autre côté.

— Malédiction ! hurla le baron ; mais tous les démons de l'enfer sont donc contre moi !… Eh bien, je lutterai contre l'enfer, contre tout… Je triompherai, je… je…

La parole s'arrêta dans sa gorge ; il lui sembla qu'un cercle de fer rougi au feu venait d'être appliqué sur son front par une main invisible et vengeresse.

Il fit entendre un hurlement épouvantable.

Aussitôt, deux jets de flamme s'échappèrent de ses yeux et il bondit au milieu de la chambre avec une fureur de possédé. Il avait les cheveux hérissés sur le crâne, et la contraction de ses traits, le rendant plus horrible encore, tous les muscles s'allongeant ou se tordant, il était hideux.

Le délire s'emparait de son cerveau, il le sentait. La pensée lui échappait, il voulait la ressaisir : impossible ! Une fureur de bête féroce s'allumait dans son regard farouche, éperdu !

Il fit le tour de la chambre, ses mains crispées sur son front, se serrant les tempes, sous la peau desquelles le sang affluait à flots. Puis il s'arrêta et ses yeux tombèrent sur la

pendule, dont, pendant un instant, il regarda fixement les aiguilles.

— Oh ! oh ! la folie ! fit-il ; non, je ne veux pas devenir fou !

Soudain, un frisson de terreur le saisit dans toutes les parties de son corps, et un rire aigu, étrange, pareil à un bruit de fer sous la lime, éclata entre ses dents.

— Mourir, moi ! me tuer, moi ! s'écria-t-il ; allons donc ! Ils croient cela… Imbéciles !… Je ne veux pas mourir, je veux vivre… Je veux me défendre, lutter, oui, lutter jusqu'au bout !… Qu'ils tremblent tous ! Ils croient qu'ils me tiennent ! Ah ! ah ! Que je suis à leur merci ! Ah ! ah ! ah !

Et il eut de nouveau son rire de grincement de fer, saccadé, nerveux.

— Je veux fuir, reprit-il, passer la frontière ; je suis le baron de Simaise, on me connaît ; partout je trouverai des amis… Oui, oui, il faut fuir… Je le peux, j'ai de l'or !

Il courut de nouveau à son secrétaire qu'il avait laissé ouvert. Bien qu'il l'eût déjà fouillé, la fièvre au bout des doigts, il s'empara de papiers qu'il fourrait dans ses poches en murmurant :

— Encore des billets de banque, encore, toujours…

Puis, comme s'il eût oublié sa résolution de fuir, il resta un instant immobile ; ses yeux errèrent autour de lui, ayant l'air de chercher ; ils avaient l'égarement de la folie.

La bougie, qui éclairait vaguement la chambre, semblait l'attirer.

Cependant l'idée de fuir lui revint.

Il marcha vers une porte ; faisant face à celle qu'il n'avait pu ouvrir.

— Oui, je peux fuir par ici, grommela-t-il ; je trouverai le couloir circulaire, l'escalier dérobé, la ruelle, la rue de Ponthieu !

Il ouvrit la porte.

Mais à peine eut-il franchi le seuil qu'un homme vêtu de noir se dressa devant lui, lui barrant le passage. Il crut que c'était le commissaire de police qui venait pour l'arrêter. Épouvanté, il se rejeta en arrière en tirant la porte sur lui. Et comme la maison était pleine de rumeurs sourdes, il s'imagina qu'il y avait des agents de police de tous les côtés et que toutes les issues de l'hôtel étaient gardées par des gendarmes.

Pourtant, derrière la porte, il n'y avait personne. Dans son égarement, le baron avait pris son ombre pour un homme.

Le corps ployé, les yeux démesurément ouverts, roulant dans les orbites, il écoutait, l'oreille aux aguets.

Des bruits divers se faisaient entendre dans les corridors et les escaliers ; les portes s'ouvraient et se fermaient avec violence ; on entendait des gens courir, des cris, des exclamations désespérées.

Pour le baron, ces pas, ces cris étaient ceux des agents de la force publique, venant pour s'emparer du faussaire, du voleur, de l'assassin !

Il se redressa, les yeux étincelants de fureur. Il eut dans sa gorge en feu un râle suivi d'un grondement sourd.

— Ah ! ; ah ! ils veulent me prendre ! hurla-t-il. Non, non, je ne veux pas !…

Et menaçant, les poings tendus, ayant l'air de se ruer sur un être imaginaire :

— Arrière ! misérables coquins, arrière ! criait-il ; on ne m'arrête pas, moi !… Je suis le baron de Simaise !

Et il allait, tournant sur lui-même, bondissant, jouant des poings comme un boxeur qui s'ouvre un passage à travers un cercle d'adversaires.

Soudain il s'arrêta.

— Je les entends, reprit-il d'une voix étranglée, ils montent, ils viennent, ils vont enfoncer la porte… Ah ! ah ! les gendarmes, les hommes de justice en robe rouge, la cour d'assises, le bourreau… Horreur !… Jamais ! jamais !… Les voilà ! les voilà !… Ah ! les misérables, les lâches, les brigands !… Dix contre un !… C'est Jean Loup qui les conduit… Ah ! ah ! ah ! Ils me tiennent, ils m'étranglent !… J'étouffe, j'étouffe !

Et, fou furieux, envoyant des coups de poings et lançant des ruades dans le vide :

— Laissez-moi, laissez-moi ! hurlait-il ; vous voulez me traîner en prison… Non, non. Je vous échapperai, coquins, bandits que vous êtes !… Vous ne m'aurez pas vivant !… J'ai le poison, le poison !… La boîte d'argent, où est-elle ?…

— Ah ! je me souviens, là, sur la cheminée, dans la coupe de bronze.

Il bondit vers la cheminée, saisit la fameuse boîte aux quatre flacons, qu'il ouvrit, et partit d'un bruyant éclat de rire.

— Voilà, voilà, reprit-il, je tiens le poison ! Sauvé ! sauvé !… Je me moque de la justice et de tous ses gendarmes !

Il déboucha rapidement le petit flacon, mit le goulot dans sa bouche et avala tout le liquide par un mouvement convulsif.

La dernière goutte était à peine dans sa gorge qu'il s'abattit comme une masse sur le parquet où il resta étendu sans mouvement, inerte.

On eût dit qu'il venait d'être foudroyé.

XXVII

NOUVELLES PÉRIPÉTIES

Quand la baronne de Simaise et Jean, conduits par Landry, pénétrèrent dans la chambre où ils espéraient enfin revoir Henriette, ils trouvèrent la femme de charge, à qui la garde de la jeune fille avait été confiée, pleurant et se lamentant.

— Qu'avez-vous ? lui demanda brusquement Landry ; où est mademoiselle ?

— Je ne sais pas, mon Dieu, je ne sais pas, répondit la femme ; j'ai quitté mademoiselle un instant pour aller prendre quelque chose dans ma chambre, et quand je suis revenue, il y a un instant, mademoiselle n'était plus ici.

— Ma fille, ma fille, qu'a-t-on fait de ma pauvre enfant ? s'écria la baronne.

Et elle s'affaissa sur un siège en laissant échapper un sourd gémissement.

Jean, pressentant un nouveau malheur, était devenu affreusement pâle.

— Madame la baronne, monsieur le comte, dit Landry, rassurez-vous ; du moment que M^lle^ Henriette n'est plus ici, c'est qu'elle est partie : elle a enfin suivi le conseil que je lui ai donné de s'échapper de sa prison.

— Mais où est-elle allée ? demanda Jean d'une voix pleine d'anxiété.

— M^lle Henriette a dû sortir de l'hôtel de ce côté, monsieur le comte, d'après les indications que je lui ai données ce matin ; au coin de la rue de Ponthieu, elle a trouvé une voiture dont le cocher a reçu l'ordre de la conduire immédiatement chez M. de Violaine.

— Ah ! je respire, dit la baronne, en se remettant sur ses jambes, me voilà, tranquillisée au sujet de ma fille.

— Enfin, aujourd'hui, Dieu est pour nous, dit le marquis, apparaissant avec Pedro Castora sur le seuil de la porte.

Tous deux entrèrent dans la chambre.

Le marquis reprit :

— Le complice du baron de Simaise, Carini, est ici, et nous allons, j'espère, nous emparer de ce misérable.

— Alors, messieurs, hâtez-vous, dit une femme, entrant à son tour dans la chambre.

C'était Carlotta.

— Ne perdez pas une minute, pas une seconde, continua-t-elle ; Carini est ici, en effet, sous l'habit d'un prêtre ; mais il est rusé et il cherchera par tous les moyens à vous échapper.

— Nous avons pris nos précautions, répliqua le marquis ; mais, pardon, madame, qui êtes-vous ?

— Vous le saurez plus tard, monsieur de Chamarande ; pour le moment, qu'il vous suffise d'apprendre que, connaissant les projets infâmes de Carini et du baron de Simaise, j'étais venue ici pour les déjouer, c'est-à-dire pour sauver M^lle Henriette de Simaise d'un nouvel attentat contre sa liberté et empêcher M. Raoul de Simaise de se suicider.

— Mon fils, mon fils ! exclama la baronne, s'élançant vers Carlotta.

— Votre fils ne s'est pas tué, madame la baronne.

— Je veillais, dit Landry ; j'ai eu soin de décharger son pistolet.

— Mon brave compagnon ! fit le marquis, serrant la main du fidèle serviteur.

— Madame, où est Raoul, dites, où est mon fils ? demanda la baronne à Carlotta.

— Dans sa chambre, madame.

— Enfermé, alors, puisqu'il n'est pas déjà près de sa mère ?

— Non, madame, M. Raoul dort.

— Il dort !

— Depuis midi et demi, d'un sommeil profond, qui a l'apparence de la léthargie.

— Mon Dieu ! mais que signifie…

— Ne trouvant pas d'autre moyen de se débarrasser de son fils, qui le gênait dans l'exécution de ses projets, M. de Simaise l'a endormi en lui faisant boire un narcotique.

— Mais c'est épouvantable ! exclama la baronne. Je vous en prie, madame, conduisez-moi vite près de mon fils… Ah ! Seigneur, Seigneur, s'il n'allait plus se réveiller !

Tous descendirent rapidement au rez-de-chaussée, à l'exception de Jean, qui tenait à s'assurer que sa chère Henriette avait bien quitté l'hôtel.

Conduit par la femme de charge, qui ne comprenait rien à ce qui se passait autour d'elle, le jeune homme sortit de la maison, et cela d'autant plus facilement, que toutes les portes, même celle de la ruelle, étaient ouvertes.

Il alla jusqu'à la rue de Ponthieu. Là, au coin de cette rue et de la ruelle, une voiture stationnait.

— Hé, monsieur, fit le cocher, interpellant le jeune homme, ne venez-vous pas de l'hôtel de Simaise ?

— Je viens de l'hôtel de Simaise, en effet, répondit Jean.

— Alors vous venez me dire de m'en aller.

— Nullement. Est-ce donc vous qui attendiez une jeune fille ? demanda Jean en proie à une horrible anxiété.

— Depuis ce matin neuf heures, monsieur, et ce n'est pas d'une gaieté folle. Il y avait avec moi, attendant aussi la demoiselle, une femme ; mais elle a perdu patience et elle s'en est allée… Elle avait faim ! J'ai été bien payé, mais, nom de nom, quelle pénitence pour mes vieux péchés… Une station d'une journée, c'est dur, surtout par ce satané temps, fait exprès pour les canards.

— Mais cocher, répliqua Jean, agité par toutes sortes de craintes, celle que vous attendez est sortie de l'hôtel.

— Ah bah ! Et depuis quand ?

— Depuis un quart d'heure à peine.

— C'est bien surprenant ; je ne l'ai pas vue, et pourtant j'avais l'œil… Vous êtes certain qu'elle est sortie ?

— Oui.

— Alors, monsieur, je vous réponds qu'elle n'est pas sortie de la maison par la porte de la ruelle, car, je vous le répète, j'avais l'œil. Et la preuve, c'est que j'ai bien vu deux solides gaillards qui se sont glissés dans la ruelle, se sont, mis en faction près de la petite porte, puis, sont entrés dans l'hôtel avec un autre individu, qui en sortait, et qu'ils ont happé au passage, si je ne me suis pas trompé.

Jean n'écoutait plus.

— Restez à cette place, dit-il au cocher, et attendez encore.

— Après la journée, la nuit, murmura l'homme.

Jean s'éloignait rapidement, appelant :

— Henriette ! Henriette !

Mais aucune voix ne répondit à la sienne.

M^lle^ de Simaise s'était enfuie de l'hôtel ; mais où était-elle allée ? Qu'était-elle devenue ?

Ne sachant que penser, l'inquiétude dans l'âme et le cœur serré comme dans un étau, le jeune homme rentra dans l'hôtel.

— Rien, rien, dit-il à la femme de charge, qui l'avait attendu toute tremblante.

Il traversa les pièces de l'étage en courant, descendit quatre à quatre, les marches du grand escalier et pénétra dans la chambre de Raoul, où se trouvaient encore la baronne, le marquis, Pedro et Carlotta.

Penchée sur le lit du dormeur, la baronne toute en larmes appelait son fils ; elle lui prodiguait les noms les plus doux et

le secouait vainement, essayant de le tirer ainsi de sa léthargie.

Les autres étaient debout derrière la baronne, immobiles et silencieux.

Le cri que Jean allait pousser expira sur ses lèvres. Il sentit que, jusqu'à nouvel ordre, il devait garder pour lui seul ses inquiétudes et ses craintes au sujet d'Henriette. Les faire connaître, surtout à ce moment, c'était porter à la pauvre mère un coup terrible, la tuer peut-être !

Jean se raidit contre sa douleur et il eut le courage et la force de paraître calme.

Soudain, un grand bruit de pas retentit sur les dalles de marbre du vestibule.

Qu'était-ce ?

Les hommes s'élancèrent hors de la chambre, laissant la baronne et Carlotta près du dormeur.

Dans le vestibule, ils trouvèrent Pierre et. Caracole, tenant Carini chacun par un bras. Et pourtant le faux abbé, plus mort que vif, ne songeait plus à s'échapper.

Il l'avait voulu, il l'avait tenté quand, abandonnant son complice, il s'était élancé dans l'intérieur de l'hôtel.

Ne connaissant pas très bien le chemin qu'il fallait suivre pour arriver à la ruelle, ce ne fut qu'au bout de dix minutes qu'il parvint à découvrir la petite porte au bas de l'escalier.

Sans s'étonner de ne pas la trouver fermée à clef, il l'ouvrit en murmurant :

— Sauvé, je suis sauvé !

Il bondit dans la ruelle. Mais aussitôt une main de fer s'abattit sur son épaule et une voix railleuse lui dit :

— Prenez garde, monsieur l'abbé, il n'est pas sain de sortir par le temps qu'il fait, vous pourriez vous enrhumer.

Atterré, le misérable recula.

Pierre était devant lui.

Retrouvant immédiatement sa présence d'esprit, Carini, qui n'était pas homme à reculer devant un meurtre, glissa rapidement sa main sous sa soutane pour saisir une arme.

Au même instant, une main serra son bras et une autre voix, non moins railleuse que la première, lui dit :

— Oh ! un pistolet ou un poignard ! Y pensez-vous, monsieur l'abbé !… Un homme d'église ! quelle imprudence !

Et, avant qu'il eût pu faire un mouvement, un revolver lui était arraché de la main.

Carini reconnut son agent.

— Caracole, fit-il d'une voix étranglée, Caracole ?… Trahison !

— Que voulez-vous, cher et excellent maître, riposta Caracole, chacun pour soi dans ce monde ; c'est votre devise, n'est-ce pas ? mais c'est aussi la mienne.

Carini comprit que, cette fois, il était pris et bien pris, et, cependant, il ne se disait pas : « Je suis perdu ! » Le misérable comptait encore sur sa fourberie, son audace, son adresse, son génie pour échapper à l'effroyable danger qui le menaçait.

Certes, plus d'une fois déjà, il s'était trouvé ainsi dans une situation désespérée.

N'avait-il pas été à la veille d'être pendu ? La corde était prête et le bourreau attendait. Cependant il vivait encore. Comment allait-il se tirer d'affaire ? Il l'ignorait absolument. Mais du moment qu'il n'était pas mis à mort séance tenante, l'espoir lui restait.

— Bien, Pierre, bien Caracole, dit le marquis ; je savais que nous pouvions compter sur vous, vous n'avez pas laissé échapper ce coquin. Maintenant, il nous faut trouver M. le baron de Simaise, qui doit être caché quelque part dans son hôtel, à moins que, plus adroit que le signor Carini, il n'ait réussi, lui, à prendre la : fuite.

— Cela, monsieur le marquis, dit Landry, entrant brusquement dans le vestibule, je ne l'aurais pas permis. De mon côté, j'ai fait bonne garde. M. le baron est dans sa chambre ; mais, après avoir crié, vociféré, hurlé, fait entendre de rauques éclats de rire, frappé les meubles, à coups de poings et à coups de pieds, dans un véritable accès de folie furieuse, un grand silence s'est fait tout à coup dans la chambre. Et comme j'ai entendu un bruit sourd sur le parquet, pareil à celui de la chute d'un corps, je crois bien que M. le baron, à la suite de sa crise nerveuse, est tombé sans connaissance.

— Montons vite, messieurs, dit le marquis, et sachons ce qui se passe chez M. de Simaise. Guide-nous, mon brave Landry. Pierre, Caracole, amenez votre prisonnier.

Un instant après, le marquis, suivi des autres, pénétrait dans la chambre par la porte de la bibliothèque, qui n'était pas fermée à clef.

— Oh ! fit le marquis, voyant son frère étendu raide au milieu de la chambre.

Il se pencha sur le corps et le toucha.

— Oh ! fit-il encore.

La face était livide, les yeux ouverts, sans regard, le cœur ne battait plus.

Le marquis souleva un bras, puis l'autre ; ils retombèrent lourdement, inertes.

— Eh bien, mon père ? interrogea Jean, anxieux.

— Il est mort ! prononça le marquis d'une voix lente et grave ; messieurs, ajouta-t-il, le malheureux s'est fait justice lui-même.

Autour du marquis on répéta :

— Mort ! Mort !

Pedro Castora écarta les vêtements, comptant trouver une plaie, une blessure, du sang ; mais, rien : le corps était intact.

— C'est singulier, dit Pedro en se redressant.

— Non, répondit Landry, qui venait de ramasser le petit flacon que le baron avait laissé tomber après en avoir avalé le contenu, voyez ceci : M. le baron s'est empoisonné.

— Il n'en faut pas douter, appuya Pedro Castora, le poison était dans ce flacon vide.

Carini suivait avec la plus grande attention ce qui se passait sous ses yeux. À la vue du flacon, il tressaillit, un sourire

singulier glissa sur ses lèvres minces, pendant qu'une lueur sombre éclairait son regard.

Le cadavre fut relevé et couché sur le lit.

— Maintenant, dit le marquis, il faut envoyer chercher le commissaire de police, car nous devons faire constater le suicide.

— J'y vais, dit le valet de pied.

Les yeux fixés sur le corps de son frère, le marquis de Chamarande resta un moment silencieux et songeur. Malgré son indomptable énergie, il était profondément ému.

Mentalement il disait :

— Ta mort est la délivrance de ceux qui restent après toi ! Voilà où t'ont conduit ton désœuvrement, ton hypocrisie, ta cupidité, ton amour du plaisir, tes vices !… Tu as compris que tu ne pouvais plus vivre, que l'infamie publique t'attendait, et tu as eu le courage de te donner la mort ! Puissent ta déplorable existence et ton horrible fin servir d'exemple !… Va, que la terre te soit légère… Au nom de notre mère, qui nous a tant aimés, j'oublie et je pardonne !

Le marquis se retourna.

Toutes les têtes étaient baissées.

Carini s'était approché de la cheminée lentement, voulant s'assurer que la boîte d'argent était toujours dans la coupe de bronze.

Ah ! mon père, mon père ! prononça Jean avec un sanglot dans la voix.

— Mon fils, dit M. de Chamarande d'un ton solennel, voilà le passé : un cadavre ! L'avenir, c'est toi : un homme !

Puis, lui montrant le ciel, il ajouta :

— Dieu est le maître de tout !

Carini souriait, ce qui pouvait sembler étrange devant le corps de son complice.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demandait Caracole.

Pierre examinait Carini d'un œil sombre.

— Vous, dit le marquis, s'adressant à Julie, la femme de charge, vous allez rester près de votre maître.

Et, sur un signe qu'il fit, tout le monde sortit de la chambre du mort.

— Monsieur le marquis, qu'allons-nous faire de notre prisonnier ? demanda Pierre.

— Vous le garderez ici jusqu'à nouvel ordre, enfermé dans une chambre bien close.

— Soit, monsieur le marquis ; mais vous feriez peut-être aussi bien de le livrer tout de suite à la justice, qui l'attend pour lui demander compte de tous les crimes qu'il a sur la conscience.

Carini était aussi calme que si l'on n'eût point parlé de lui.

— Cela n'est pas naturel, se disait le marquis, qui avait déjà remarqué la singulière attitude du complice du baron, cet homme n'a point l'air de redouter le châtiment, on dirait, au contraire, qu'il est sûr de l'impunité. Très certainement, il nous tient en réserve quelque surprise ; eh bien, nous verrons.

Le marquis reprit à haute voix :

— Faites ce que j'ai dit, enfermez ce misérable et qu'on le garde à vue jusqu'à ce que j'aie décidé de son sort.

Carini, toujours souriant, s'inclina devant le marquis de Chamarande.

Pierre et Caracole l'emmenèrent.

XXVIII

PAUVRE HENRIETTE !

Dès qu'il avait été reconnu, que le baron de Simaise était mort empoisonné, Landry s'était aussitôt éloigné. Comme Jean l'avait fait déjà, il voulait s'assurer qu'Henriette, suivant exactement ses instructions, était sortie de l'hôtel par la porte de la ruelle et avait pris la voiture qui devait la conduire chez M. de Violaine. Ce fut donc avec stupeur qu'il trouva la voiture à la même place et qu'il apprit du cocher que la jeune fille, depuis si longtemps attendue, ne s'était pas montrée dans la ruelle.

Jean faisait part, enfin, de ses inquiétudes à son père et à Pedro Castora, au sujet d'Henriette, lorsque Landry reparut tout effaré.

M^lle^ de Simaise n'est point sortie de l'hôtel du côté de la rue de Ponthieu, comme je le croyais, dit-il d'une voix haletante ; le cocher qui l'attendait ne l'a pas vue… Et elle a disparu !… Mon Dieu, où est-elle ?

— Mon fils vient de nous apprendre cela, Landry, répondit le marquis ; mais nous ne devons pas nous effrayer outre mesure ; restons calmes, au contraire. Avant tout, il faut savoir.

— Monsieur le marquis a raison, il faut savoir.

Sur ces mots, Landry s'éloigna précipitamment. Il revint, au bout d'un instant, amenant avec lui Dorothée.

— Dorothée, lui dit Landry, M^lle^ Henriette n'est plus ici.

— Je le sais. Mademoiselle a profité d'un instant où on l'a laissée seule et elle s'est enfuie, comme c'était convenu ; elle est maintenant chez M. le comte de Violaine.

— Eh bien, non, Dorothée, non ; mademoiselle n'est point sortie par la petite porte de la ruelle et la voiture l'attend toujours rue de Ponthieu.

Dorothée devint subitement très pâle.

— Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! fit-elle fort troublée.

— Mais que supposez-vous donc ? demanda le marquis.

— La chose la plus affreuse.

— Mais quoi, quoi ? Pour Dieu, expliquez-vous !

— Tantôt, un peu avant midi, M^lle^ Henriette et M. Raoul ont eu ensemble une longue conversation. Par ordre de M. Frédéric, j'étais restée dans mon lit ; mais je ne dormais pas et j'ai tout entendu.

» M^lle^ Henriette avait précédemment surpris des paroles échangées entre M. le baron et son fils ; elle savait pourquoi M. Raoul avait chargé deux pistolets, pourquoi, au premier coup de midi, M. le baron, dans sa chambre, et M. Raoul, dans la sienne, devaient se brûler la cervelle.

» La conversation entre le frère et la sœur fut des plus touchantes. M. Raoul faisait à sa sœur ses derniers adieux.

» — Non, non, je ne veux pas que tu meures ! s'écriait M^lle^ Henriette.

» — Il le faut, ma sœur, il le faut ! répondait M. Raoul.

» — Eh bien, si tu meurs, je mourrai aussi ! s'écria mademoiselle.

Les auditeurs de Dorothée ne purent s'empêcher de frissonner. Celle-ci continua :

— Cependant, avec de douces paroles, M. Raoul parvint à calmer sa sœur ; il lui fit comprendre que, portant un nom déshonoré, il devait mourir ; mais quelle devait vivre, elle, pour sa mère et tous ceux qui l'aimaient.

» Alors, après s'être beaucoup embrassés, ils se sont séparés.

» M^lle^ Henriette avait eu l'air de se rendre aux raisons de son frère ; mais, hélas ! elle avait toujours dans la tête la pensée de se tuer.

» Quand, tout à Coup, à midi, un coup de pistolet retentit dans la maison, elle crut que son frère venait de se suicider. Alors elle voulut se précipiter par la fenêtre, et je dus employer toutes mes forces, pour l'en empêcher.

» Peu après, M. le baron vint la trouver ; il lui donna l'assurance que M. Raoul ne s'était pas tué et lui expliqua comment, en touchant maladroitement un pistolet, un domestique avait fait partir le coup.

» Moi, je me sentis tout à fait tranquillisée.

» — Bien sûr, me disais-je, mademoiselle sachant son frère, vivant, ne songe plus à mourir.

» — Mais maintenant… ah ! je me sens frémir !

— Eh bien ? eh bien ?

— Eh bien, monsieur, je crains que, désespérée, la pauvre enfant n'ait pas renoncé à sa funeste résolution de mettre fin à son existence.

— Oh ! fit le marquis en tressaillant.

Jean laissa échapper un sourd gémissement, chancela comme un homme ivre et chercha un appui contre un meuble.

Pedro et Landry étaient consternés.

— Mon père, mon père, dit Jean d'une voix étouffée, que faire ?

— Nous allons voir ; mais plus que jamais je recommande le calme ; j'ai toujours eu confiance en la Providence, je ne veux pas la perdre en ce moment terrible. Allons, mon fils, redresse-toi, sois fort, tu es un homme !

Le valet de pied, qui était allé prévenir le commissaire de police, venait d'entrer dans le salon où nos personnages se trouvaient réunis, et avait entendu les dernières paroles de Dorothée.

— Si vous me le permettez, dit-il, je puis vous donner un renseignement.

Jean bondit vers lui.

— Parlez, parlez vite, dit-il.

— Eh bien, mademoiselle est sortie de l'hôtel par la porte cochère, que le concierge n'avait pas encore refermée. J'étais encore dans la cour, après avoir allumé les becs de gaz, lorsque je vis une femme la traverser en courant ; elle passa si rapidement devant moi que je ne la reconnus point ; mais c'était M^lle^ Henriette, j'en suis sûr. Le concierge ne l'a pas vue,

bien qu'elle ait passé tout près de lui ; à ce moment, il était baissé et retirait un caillou qui empêchait un battant de la porte de se fermer.

— Messieurs, dit le marquis, ceci est, en effet, un renseignement. Si ce que vous supposez est vrai, continua-t-il en s'adressant à Dorothée, M^lle^ de Simaise s'est dirigée du côté de la rivière.

— Hélas ! monsieur, c'est ce que je crains.

— Il faut donc, sans tarder, se mettre à sa recherche. S'il lui est réellement venu la fatale idée de se précipiter dans le fleuve, espérons qu'elle n'a pu le faire encore. Mais c'est déjà trop de temps de perdu. Landry et vous, mon cher Castora, partez vite.

— Mon père, je les suis ! s'écria Jean.

— Soit, accompagne-les. Dans un instant, d'ailleurs, je vous rejoindrai avec mon valet de pied. Je donnerai des ordres à Firmin pour qu'il aille attendre avec sa voiture au pont d'Iéna.

— Mon coupé sera au pont de l'Alma, dit Pedro Castora.

Ils partirent.

Il pouvait être alors neuf heures du soir. La pluie tombait toujours et les Champs-Élysées étaient presque déserts.

*

Nous avons vu dans quel état se trouvait la pauvre Henriette, et, certes, ce n'était pas la scène horrible qu'elle avait

eue avec son père qui pouvait rendre le calme à son esprit troublé.

Le baron lui avait juré que Raoul ne s'était pas tué ; mais quelle confiance pouvait-elle avoir en son père ! Déjà trompée par lui, ne l'avait-il pas trompée encore ?

Elle passa des heures dans un état de surexcitation impossible à décrire ; des spasmes violents brisaient sa poitrine ; un frémissement non interrompu passait dans tous ses membres ; elle avait les yeux hagards et sa figure pâle, décomposée, était baignée de sueur froide.

Tout en elle exprimait la désolation, le désespoir, la terreur.

— Horrible ! horrible ! prononçait-elle d'une voie rauque.

Elle se tordait convulsivement les bras et les mains.

— Tout s'efface, tout disparaît, tout se brise, tout est anéanti, reprenait-elle ; plus d'espoir, plus d'avenir, plus rien !… Nous sommes tous maudits ! La honte, l'infamie !… Où aller ? Où me cacher ? Oh ! oui, le couvent, un cloître, dont la porte fermée ne s'ouvrira plus jamais pour moi !

Cependant, une pensée cruelle l'obsédait : elle voulait voir son frère, elle voulait s'assurer par elle-même qu'il n'était pas mort.

Plusieurs fois elle s'était levée pour descendre au rez-de-chaussée ; mais sa gardienne était là, ne la quittant pas des yeux, toujours prête à se jeter devant elle, à l'empêcher de sortir de sa chambre. Elle secouait la tête, poussait un soupir douloureux et retombait brisée sur le canapé.

La femme de charge prisait, et, en se rendant à l'appel du baron, elle avait laissé sa tabatière dans sa chambre. Privée de son tabac, elle souffrait véritablement. À la fin, n'y pouvant plus tenir, elle dit à Henriette :

— Mademoiselle, je vous quitte pendant une minute, une minute seulement, et je reviens.

Elle avait à peine disparu qu'Henriette s'élança hors de sa chambre. Elle arriva au grand escalier, le descendit rapidement et se trouva dans le vestibule qu'on venait d'éclairer. Au hasard elle ouvrit une porte, pénétra dans une antichambre ; une seconde porte était en face d'elle, elle l'ouvrit. C'était la chambre de Raoul.

À la lueur tremblante d'une bougie, qui brûlait sur un guéridon, Henriette vit son frère étendu tout habillé sur son lit. Elle se précipita sur lui et l'embrassa follement.

Soudain, elle se redressa brusquement, les yeux luisants, démesurément ouverts.

Sous ses baisers, Raoul n'avait pas fait un mouvement, elle l'appela :

— Raoul, Raoul, mon frère !

Rien.

Elle le secoua à plusieurs reprises.

Toujours rien.

Elle lui prit le bras, et le bras tomba lourdement.

Épouvantée, elle ne s'aperçut pas que Raoul respirait, elle voyait seulement son visage pâle, rigide.

Elle poussa un cri ; puis, avec égarement, affolée :

— Ah ! on m'a trompée… Mort, mort, mon frère est mort !

Elle recula jusqu'au milieu de la chambre.

— Ah ! s'écria-t-elle, pour moi aussi la mort, la mort !

C'est à ce moment que le marquis de Chamarande sonnait à la porte de l'hôtel.

Henriette se rapprocha du lit, mit un dernier baiser sur le front de son frère, puis sortit de la chambre. Elle allait ouvrir la porte du vestibule lorsque la voix de son père l'arrêta et la fit frissonner.

Elle s'élança vers une autre porte, qu'elle ouvrit rapidement, et elle se trouva dans un couloir. Ce couloir la conduisit à l'un des escaliers de service, dont la porte, ouvrant sur la cour, était ouverte.

Henriette regarda ; elle ne vit personne dans la cour.

Déjà M. de Chamarande, la baronne, Jean et Pedro étaient entrés dans l'hôtel.

Henriette ne pouvait mieux choisir son moment pour fuir la maison maudite. Et, d'ailleurs, n'avait-elle pas ouverte devant elle la large porte cochère, qu'elle avait si souvent franchie par la pensée, quand, songeant à sa mère, à Jean Loup et à son amie Suzanne, ses yeux erraient sur les hautes branches vertes des grands arbres de l'avenue.

La pauvre désespérée, éperdue, presque folle, prit son élan, traversa, la cour comme une flèche et s'élança dans

l'avenue des Champs-Élysées. Ses cheveux s'étaient dénoués et tombaient épars sur ses épaules.

Nul ne songea à l'arrêter ; du reste, quelques-uns seulement de ceux qui passaient la virent fuyant dans l'ombre des arbres et descendant vers le carré Marigny.

Elle savait où était la Seine, c'est vers la Seine qu'elle allait.

Cependant, le marquis, Jean et les autres cherchaient inutilement Henriette. Vainement ils avaient exploré les deux rives du fleuve, depuis le pont de la Concorde jusqu'à Auteuil.

Vainement ils avaient interrogé les gardiens de la paix de garde le long des quais, et les bourgeois attardés regagnant leurs demeures d'un pas pressé. On n'avait pas rencontré la jeune fille. Ceux qui venaient de loin, longeant le parapet du quai, n'avaient rien remarqué, rien entendu qui révélât la chute d'un corps dans l'eau. Les mariniers eux-mêmes n'avaient pu fournir aucun renseignement.

Mais il était possible que la jeune fille eût échappé à tous les regards ; elle avait pu descendre un des escaliers ou une des pentes du quai, conduisant à la berge, et là se laisser glisser dans l'eau sans être vue ni entendue.

Toutefois, le marquis, tenant à se rassurer et à rassurer les autres, admettait que la jeune fille, ne connaissant point Paris, avait pris un chemin opposé à la rivière et s'était égarée dans le dédale des rues.

Son fils et Pedro ne partageaient point son idée ; ils étaient en proie à un sombre désespoir.

Quant à Landry, il n'émettait aucune opinion ; mais on aurait pu voir de grosses larmes rouler dans ses yeux.

Quand on jugea qu'il était absolument inutile de chercher davantage, le marquis dit :

— Mes amis, nous allons rentrer.

Jean ressentit une commotion violente dans tout son être. Il se rapprocha brusquement du parapet, sur lequel il se pencha. Pendant un instant, les yeux enflammés, pleins de fièvre, il regarda l'eau couler et les flots, miroitant aux lueurs des becs de gaz, se briser sous les arches du pont.

Il lui semblait que l'eau l'attirait à elle et qu'il éprouverait une volupté sans pareille à y chercher la mort, qui le réunirait enfin et pour toujours à sa bien-aimée.

Le marquis devina ce qui se passait dans l'esprit troublé du jeune homme.

— Viens, lui dit-il, en le prenant par le bras.

Jean laissa échapper un sanglot.

— Mon fils, reprit le marquis, n'oublie pas que Dieu, est le protecteur des innocents ; espère donc !

— Oh ! Dieu ! fit le jeune homme avec un accent plein d'amertume, Dieu !…

— Jean, répliqua le marquis avec gravité, pourquoi cette parole amère ? Est-ce que tu ne te souviens plus, déjà, de ce que Dieu a fait pour nous ?… Allons, viens.

Les voitures étaient là. Le marquis et son fils prirent place dans la calèche, et les chevaux partirent aussitôt comme un trait, bien qu'ils fussent dans un état pitoyable.

Pedro Castora retourna chez lui dans son coupé.

Quant à Landry, il se dirigea tristement et lentement vers l'hôtel de Simaise.

Tout en rentrant, le marquis apprit par son valet de chambre que M. de Violaine était revenu dans la soirée, vers dix heures et demie, et qu'il avait emmené la marquise, en disant que, vu les graves événements qui retenaient M. de Chamarande, M^me^ la marquise coucherait chez lui et y resterait toute la journée du lendemain, sauf l'assentiment de M. le marquis.

M. de Chamarande comprit que M. de Violaine avait été instruit de la mort du baron et probablement aussi de la disparition d'Henriette, et que, ne voulant point que la marquise restât seule trop longtemps, il était venu la chercher.

— C'est bien, dit-il à son valet de chambre.

Le marquis et son fils étaient accablés de fatigue. Ils se jetèrent sur le même lit, tout habillés, avec l'espoir qu'ils pourraient prendre deux ou trois heures de repos. Mais le jour vint et le soleil se leva sans qu'ils aient pu s'endormir.

À huit heures, par raison, ils mangèrent un peu pour reprendre des forces, et à huit heures et demie, un cheval frais ayant, été attelé au coupé, ils se rendirent chez M. de Violaine.

Celui-ci, très inquiet, était levé depuis plus de deux heures.

— Eh bien ! monsieur le comte, que savez-vous ? demanda le marquis.

— Je sais que le baron de Simaise s'est empoisonné, et que M^lle^ Henriette, que sa mère croyait ici, chez moi, n'y a point paru.

— Vainement, pendant une partie de la nuit, nous l'avons cherchée.

— Pauvre Henriette !

Jean se prit à sangloter.

— Courage, mon fils, courage et espère, lui dit le marquis.

Puis, rapidement, il mit M. de Violaine au courant des terribles événements de la nuit.

— Mais, vous, mon cher comte, reprit-il, comment avez-vous su ?…

— Voici : la baronne était, comme vous venez de me le dire, auprès de son fils, à qui le baron a fait prendre un narcotique. À neuf heures, elle a appris, je ne sais, comment, que son mari était mort. Elle voulut le voir. Elle monta dans la chambre mortuaire et eut le courage d'assister à la constatation du décès occasionné par le poison, faite par un médecin de l'administration, en présence d'un commissaire de police et de plusieurs agents.

» Le commissaire de police et le médecin s'étant retirés, la baronne songea à sa fille. Elle pouvait, d'ailleurs, quitter sans crainte Raoul endormi. Elle prit une voiture et arriva ici à neuf heures et demie.

» — Où est ma fille, où est ma fille ? cria-t-elle.

» Jugez de sa stupéfaction, de sa douleur, de son désespoir quand je lui eus répondu :

» — Mais je ne sais pas ; nous n'avons pas vu M^lle^ de Simaise.

» Elle m'accabla de questions :

» — Où est M. le marquis ? Où est son fils ? Où est M. Pedro Castora ?

» Ne sachant rien, je ne pouvais lui répondre. Néanmoins, j'essayai de la rassurer. Je n'y parvins pas. Elle était en proie à une agitation fébrile, et c'est dans une sorte de délire qu'elle me raconta ce qu'elle savait des événements de la nuit.

» Tout cela se termina par une syncope. Quand elle fut à peu près revenue à elle, je la conduisis dans sa chambre, aidé de ma fille ; on la déshabilla et on la mit dans son lit. Sa femme de chambre et celle de Suzanne l'ont veillée toute la nuit.

» C'est ma fille qui a eu l'idée de m'envoyer chercher M^me^ la marquise.

» — M. de Chamarande et son fils, me dit-elle, sont évidemment à la recherche d'Henriette ; ne les voyant pas rentrer, M^me^ la marquise peut être très tourmentée.

» Bref, Suzanne ayant déclaré quelle ne se coucherait pas de la nuit, M^me^ la marquise a voulu veiller avec elle jusque vers trois heures du malin. Alors je l'ai obligée à se jeter sur un lit et elle n'a pas tardé à s'endormir. En ce moment, Suzanne dort également dans son petit salon, étendue sur sa causeuse.

— Et M^me^ de Simaise ?

— Oh ! elle n'est plus ici. Elle s'est levée en même temps que moi, et malgré tout ce que j'ai pu faire pour la retenir, elle est retournée à l'hôtel de Simaise.

— Pauvre femme ! Pauvre mère ! Il faut, jusqu'à nouvel ordre, lui laisser ignorer nos cruelles appréhensions. Mais quelque chose me dit qu'Henriette n'a pas mis à exécution son sinistre projet ; espérons, espérons !

— Espérons ! répéta M. de Violaine.

Jean, tenant sa tête dans ses mains, pleurait silencieusement.

On tint conseil. Le comte fut de l'avis du marquis au sujet d'une démarche à faire immédiatement à la préfecture de police.

Le marquis partit aussitôt.

XXIX

CONSULTATION

Retournons, à l'hôtel de Simaise.

Après le départ de la baronne, qui s'était enfin décidée à s'éloigner de son fils, Dorothée vint rejoindre Carlotta, qui veillait dans la chambre du dormeur, et lui apprit les sérieuses inquiétudes qu'on avait au sujet d'Henriette.

Carlotta ne les partagea pas entièrement ; elle pensa, comme M. de Chamarande, que la jeune fille, ne connaissant point Paris, s'était égarée dans les rues. Mais elle se disait, mécontente d'elle :

— J'étais venue ici avec l'intention de protéger, de sauver le frère et la sœur ; et qu'ai-je fait pour eux ! Rien. J'aurais dû agir immédiatement, prendre M^lle^ de Simaise et la conduire dans les bras de sa mère. Une pensée folle m'a retenue ici, au chevet de ce jeune homme, que j'aime, et qui ne se souvient peut-être pas de m'avoir rencontrée autrefois.

» En réalité, je ne me suis occupée que de choses qui m'intéressent personnellement. Mais je sais, maintenant… je sais que la fille de Juanita existe ; je sais qu'Adriano Zacharetti est le lâche, l'infâme qui a calomnié ma pauvre sœur et l'a poussée au suicide. Et trompée par ce bandit, je me suis donnée à lui !… Honte et horreur !… Ah ! ma vengeance n'en sera que plus effroyable !

» Ma vengeance, d'abord, ma vengeance ! Après, je me mettrai à la recherche de la fille de Juanita.

— Ne trouvez-vous pas, madame, dit tout à coup Dorothée, que M. Raoul dort bien longtemps.

Carlotta laissa échapper un soupir. Dorothée reprit :

— C'est donc bien certainement son père qui l'a endormi au moyen d'un narcotique ?

— J'en ai la conviction.

— Tout à l'heure, il m'est venu une idée, mais je n'ai pas osé…

— Quelle idée as-tu eue ?

— Je voulais prier le médecin, qui est venu constater la mort de M. le baron, de voir M. Raoul.

— Mais c'était une bonne inspiration ! s'écria Carlotta, pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Je vous l'ai dit, madame, je n'ai pas osé.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien, Dorothée, dit la jeune femme, je reprends ton idée ; je crois utile qu'un médecin voie M. Raoul, et je te prie d'en envoyer chercher un immédiatement.

Dorothée sortit, transmit l'ordre de Carlotta au valet de pied de faction dans l'antichambre, et revint près de son ancienne maîtresse.

Au bout de vingt minutes le médecin demandé arriva.

Carlotta se leva et fit quelques pas pour recevoir le docteur.

— De quoi s'agit-il, madame ?

— Voyez ce jeune homme, monsieur, dont le sommeil de plomb devient de plus en plus inquiétant ; il dort ainsi depuis de longues heures, sans qu'on puisse, quoi qu'on fasse, le réveiller.

Le docteur s'avança, se pencha sur Raoul et lui prit la main pour lui tâter le pouls.

— Ce sommeil est étrange, en effet, murmura le médecin.

Après une ou deux minutes d'examen, il ajouta :

— Il y a là, évidemment, un cas de léthargie. Et vous dites que ce sommeil dure depuis plusieurs heures ?

— Oui, monsieur.

— Combien d'heures ?

— Onze heures environ, monsieur.

Le docteur secoua inutilement Raoul. Alors, il tira de sa poche une petite trousse où il prit un flacon qu'il passa sous les narines du dormeur. Mais, rien, le sommeil ne fut pas troublé.

— Singulier accès ! murmura-t-il. Pouvez-vous me dire, madame, ce que ce jeune homme a éprouvé avant de tomber dans cet état d'engourdissement général ?

— Par suite d'une commotion extrêmement violente, monsieur, il a eu une syncope, laquelle a, été immédiatement suivie d'une forte crise nerveuse.

— Ce sommeil léthargique n'a pu être provoqué par la crise nerveuse ; il y a absence absolue de fièvre. Une question encore, madame, ce jeune homme a-t-il bu quelque chose avant de s'endormir ?

— Un demi-verre d'eau, monsieur.

— Où a été prise cette eau et qui l'a versée dans le verre ?

— Le verre a été apporté ici par le père du dormeur. "C'est un calmant, m'a-t-il dit, dont depuis longtemps je connais l'efficacité." Et c'est moi-même qui ai fait avaler au malade ce que le verre contenait.

Le médecin sourit.

— Eh bien, madame, dit-il, je ne doute plus, maintenant ; c'est, en effet, un singulier calmant que vous avez employé. L'eau contenait un narcotique puissant.

— Je le soupçonnais, monsieur. Croyez-vous que la substance mise dans l'eau puisse causer quelque grave accident ?

— Non, madame, et je m'empresse de vous rassurer ; le narcotique dont on s'est servi est inoffensif.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur ?

— Oui. Si le narcotique, poudre ou liquide, jeté dans l'eau pouvait occasionner un ébranlement cérébral ou une affection d'un organe quelconque, je remarquerais dans l'organisme un trouble ou un désordre qui n'y existe nullement. Le pouls est régulier, la respiration douce et facile, et voyez comme le sommeil est paisible… Je ne vois rien à faire, madame, rien. Il faut attendre. Au surplus, plus tard ce jeune homme se réveillera et mieux cela vaudra pour lui.

— Oh ! fit Carlotta, portant vivement ses deux mains à son front, encore, encore !

— Vous chancelez, madame, qu'avez-vous ?

— Comme le vertige, monsieur ; ce soir déjà…

— Un peu de fatigue, sans doute ?

La jeune femme eut un petit accès de toux sèche.

— Un peu d'inflammation à la gorge, dit le médecin.

— Non, c'est là, dans la poitrine ; je sens…

— Quoi donc, madame ?

— Mon Dieu, je ne sais, c'est comme une brûlure, une sorte de picotement douloureux.

— Madame a éprouvé de grandes émotions aujourd'hui, dit Dorothée, elle a beaucoup parlé.

— Oui, fit le médecin, ce malaise est causé par la fatigue.

— Assurément, cela n'est pas grave, dit Carlotta ; ce ne sera rien.

La petite toux sèche la reprit.

— Buvez un peu d'eau, madame.

— Oui, cela me soulagera.

Carlotta avala quelques gorgées d'eau.

— Ah ! cela me fait du bien, reprit-elle, la douleur se calme… c'est fini.

— Trois ou quatre fois dans la journée, prenez un peu de lait chaud, madame. Quant à ce jeune homme, attendez. Toutefois, si, dans quelques heures, le sommeil continuait, vous me feriez prévenir.

Le docteur se retira.

Carlotta resta assez longtemps songeuse. Puis, s'adressant à Dorothée :

— Tu dois savoir où le comte Carini est retenu prisonnier ? dit-elle.

— Oui, madame.

— Il ne doit pas être étranger au sommeil de M. Raoul.

— C'est bien possible, madame.

— Il faut que je le voie et que je sache… Tu vas me conduire près de lui, Dorothée.

— C'est inutile, madame.

— Parce que ?

— On ne vous laissera pas pénétrer près de lui.

— Ah !

— M. le marquis de Chamarande a ordonné qu'on le garde à vue et qu'on ne le laisse communiquer avec personne.

— En ce cas, j'attendrai le retour de M. le marquis.

La jeune femme se pelotonna dans son fauteuil et, au milieu du silence profond qui régnait maintenant dans l'hôtel, les yeux fixés sur le visage pâle du dormeur, elle se mit à songer à sa vengeance.

Oh ! comme elle le haïssait, cet homme, qui depuis tant d'années passait pour être son mari !

Mais comment se venger ? Que devait-elle faire ?

Le livrer à la justice ! Mais de quoi l'accuserait-elle ? D'infamies de toutes sortes. Oui, seulement il faudrait prouver. Et

comment ! D'ailleurs, on ne le condamnerait probablement qu'à quelques années de prison ou de bagne. Était-ce assez ? Non, mille fois non ! Pour un pareil misérable, il fallait trouver, inventer un supplice inconnu, mais épouvantable.

Soudain, un sourire sinistre glissa sur ses lèvres.

Avait-elle trouvé ?

La nuit se passa.

À sept heures et demie, la baronne arriva, souffrante, très pâle, se soutenant à peine. On aurait pu croire que, depuis la veille, elle avait vieilli de dix années.

Elle entra immédiatement dans la chambre de Raoul.

— Eh bien ? fit-elle, interrogeant Carlotta.

— Vous voyez, madame la baronne, toujours la même chose.

— Mon Dieu, mon Dieu !

— Mais je dois vous rassurer au sujet de monsieur votre fils. Très inquiète aussi, vous le savez, madame, j'ai cru devoir faire appeler un médecin.

— Ah !

— Et ce docteur, qui m'a paru être un homme fort savant, m'a affirmé qu'il n'y a rien à craindre. Il a d'ailleurs confirmé ce que j'ai dit : pour ne pas être gêné par son fils, M. le baron lui a fait prendre un narcotique. "Il faut tout simplement, a dit le docteur, attendre que le dormeur se réveille."

— Et ma fille ?

— Je ne sais rien encore, madame la baronne.

— Alors, vous avez appris que ma fille n'a pas été conduite chez M. le comte de Violaine ?

— Oui, madame.

— Où peut-elle être allée se réfugier, la malheureuse enfant ?

— Nous le saurons certainement bientôt, madame la baronne.

— Mon cœur est plein de toutes les angoisses, je ne vis plus.

— Je connais quelques-uns de vos secrets, madame la baronne ; je sais que vous avez beaucoup souffert ; mais vous arrivez à la fin de vos épreuves.

» Allez, il y en a d'autres, qui ont également souffert, pour lesquels le bonheur ne viendra jamais.

— Savez-vous si M. de Chamarande sait que ma fille n'est pas chez M. de Violaine ?

— Il le sait, madame. M. le marquis, son fils, M. Castora et le valet de chambre de M. de Simaise ont quitté l'hôtel hier soir vers neuf heures, pour se mettre à la recherche de M^lle^ Henriette. Ils l'ont cherchée une partie de la nuit sans pouvoir obtenir aucun renseignement. De grâce, ne vous effrayez pas, madame la baronne, et écoutez-moi : M^lle^ de Simaise s'est très certainement égarée dans la ville et a été recueillie dans quelque maison hospitalière ; vous devez comprendre qu'il était impossible qu'on la retrouvât la nuit. Tranquillisez-vous donc, madame la baronne, et attendez avec calme, avec confiance ; vous ne tarderez pas à avoir des nouvelles de mademoiselle votre fille.

— J’attends, répondit M^me^ de Simaise.

Et elle poussa un profond soupir.

Les deux femmes restèrent silencieuses.

— Pauvre mère ! se disait Carlotta, si sa fille ne lui était pas rendue, ce serait sa mort !

La baronne avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine et s’absorbait dans ses pensées. Cependant, le moindre bruit venant de l’hôtel la faisait tressaillir.

XXX

COMMENT LE PÈRE LA BIQUE JOUA LE RÔLE DE LA PROVIDENCE

Comme nous l'avons dit, le marquis de Chamarande s'était rendu à la préfecture de police, espérant avoir des renseignements, au sujet d'Henriette. Dans le cas contraire, il devait instruire le chef de la sûreté de la disparition de la jeune fille et le prier de mettre tout en œuvre pour savoir ce qu'elle était devenue.

Le marquis était parti depuis environ vingt minutes, lorsqu'un domestique vint prévenir le Comte de Violaine qu'un vieillard demandait à voir M^lle^ Suzanne.

— Cet homme, qui paraît être de la campagne, est déjà venu avant-hier soir, dit le domestique ; mademoiselle l'a reçu et a même causé assez longtemps avec lui ; mais, en ce moment, mademoiselle repose et sa femme de chambre n'a pas cru devoir la réveiller.

— Elle a bien fait, répondit M. de Violaine, je vais recevoir moi-même ce monsieur.

» Vous me permettez de vous laisser seul un instant, n'est-ce pas ? reprit-il, s'adressant à Jean. Le temps de savoir ce que cet homme a à dire à ma fille et de le congédier, et je reviens.

Le jeune homme se leva à demi, en s'inclinant, et retomba sur son siège.

Le comte s'empressa de descendre au rez-de-chaussée et se trouva, dans l'antichambre, en face du père La Bique.

— Comment, père Monot, fit-il, c'est vous !

— Oui, monsieur le comte, un peu de bonne heure, il paraît, puisque M^lle^ Suzanne n'est pas encore levée.

— Ma fille ne s'est pas couchée, père Monot ; elle a veillé toute la nuit, et en ce moment elle repose.

— Pardon, monsieur, est-ce que M^me^ la baronne de Simaise serait malade ?

— Non, ma fille a veillé parce qu'elle attendait quelqu'un, une amie.

— Ah ! oui, M^lle^ Henriette.

— C'est M^lle^ de Simaise, en effet, que ma fille attendait. Mais comment le savez-vous, père Monot ?

Le bonhomme parut embarrassé.

— Je sais sans savoir, balbutia-t-il.

— Ainsi, vous désirez voir M^lle^ de Violaine ?

— Oui, monsieur le comte.

— Vous n'exigez pas, je suppose, qu'on la réveille ?

— Oh ! non, monsieur le comte, j'attendrai.

— Ce que vous avez à lui dire est donc bien important ?

— Très important. Voyez-vous, avant-hier, j'ai fait une promesse à M^lle^ Suzanne.

— Quelle promesse ?

— Je lui ai promis de venir lui dire aujourd'hui, avant de m'en retourner à Blaincourt, comment j'ai été reçu à l'hôtel de Simaise.

— Vous êtes allé à l'hôtel de Simaise ! exclama M. de Violaine.

— J'y suis allé, monsieur.

— Quand ?

— Hier, je voulais voir M^lle^ Henriette.

— Et vous avez été reçu ?

Le père La Bique secoua la tête.

— Le portier, un grand rouge, – il a dû être autrefois tambour-major, – au regard louche, un vrai cerbère, m'a tout bellement flanqué à la porte.

— Et c'est cela que vous veniez dire à M^lle^ de Violaine ?

— Cela et autre chose.

— Eh bien, père Monot, dites-moi également cette autre chose.

— C'est que… fit le bonhomme interloqué.

— Eh bien ?

— Je ne peux pas vous dire…

— Pourquoi donc ?

— C'est un secret.

— Un secret ?

— Oui.

— Père Monot, il est étrange que vous ne puissiez pas me confier, à moi, ce que vous venez révéler à ma fille.

— Ma foi, monsieur le comte, c'est vrai. Mais, voyez-vous, il n'y a pas que le secret ; je veux aussi demander un conseil à M^lle^ de Violaine.

— Vous croyez donc que je ne pourrais pas vous le donner, ce conseil ?

Ne trouvant rien à répondre, le père La Bique resta silencieux.

— Père Monot, reprit M. de Violaine d'un ton sévère, je n'admets pas qu'il puisse y avoir quelque chose de mystérieux entre vous et ma fille ; en vérité, avec vos réticences, votre air embarrassé, vous me feriez supposer des choses étranges ! Encore une fois, père Monot, quel est l'objet de votre visite ? De quoi s'agit-il ? J'ai le droit de vous demander ce qui vous amène chez moi ; parlez, je le veux !

Le vieux resta un instant les yeux baissés, tournant son chapeau entre ses doigts ; puis, se redressant, il répondit :

— Malgré mon respect pour vous, monsieur le comte, et mon désir de vous obéir, je ne peux pas… Voyez-vous, quelque chose me dit que c'est à M^lle^ de Violaine seule que je dois dire cela.

M. de Violaine, impatienté, haussa les épaules et fronça les sourcils.

— Stupide entêtement ! murmura-t-il.

Il continua :

— Ainsi, père Monot, je ne dois rien savoir ?

— Oh ! je ne dis pas ça, monsieur le comte, vous saurez tout, certainement.

— En attendant, vous vous obstinez à garder le silence.

— Oui, monsieur le comte.

— Vous mériteriez que je vous fisse reconduire immédiatement à la porte de l'hôtel.

— Monsieur le comte ne fera pas cela ; il me permettra d'attendre que M^lle^ de Violaine puisse me recevoir.

À ce moment, la femme de chambre ouvrit la porte de l'antichambre.

— Mademoiselle vient de se réveiller, dit-elle ; elle attend M. Louis Monot.

Le bonhomme laissa voir, à sa figure, qu'il était tiré d'un embarras pénible.

— Avec votre permission, monsieur le comte, fit-il.

— C'est bien, ma fille peut vous recevoir, allez.

Le vieux suivit la femme de chambre, qui le fit entrer dans le petit salon où Suzanne l'attendait debout.

— Eh bien, l'interrogea-t-elle vivement, qu'avez-vous à me dire ?

— J'ai vu M^lle^ Henriette.

— Vous l'avez vue ! exclama la jeune fille.

— Oh ! pas à l'hôtel de Simaise, dont le portier m'a fermé la porte au nez.

— Mais, alors, où donc avez-vous vu M^lle Henriette ?

— Dans les Champs-Élysées.

— Hein ! que dites-vous ?

— Hier soir, il s'est passé ; des choses épouvantables à l'hôtel de Simaise : M. Raoul de Simaise s'est tué !

— Vous dites que M. Raoul de Simaise s'est tué ?

— Oui, mademoiselle.

— Après, continuez.

— Mais…

— Quoi ?

— Vous n'avez pas l'air ému du tout, mademoiselle.

— Qu'importe ! Continuez, père Monot.

— Folle d'épouvante, M^lle Henriette s'est enfuie de la maison.

— Après, après ?…

— Courant vers la rivière.

Cette fois, Suzanne s'émut, car elle devint affreusement pâle et elle jeta ce mot dans un cri :

— Noyée !

— Non, mademoiselle, non, elle ne s'est pas noyée.

— Ah ! fit la jeune fille, dont la poitrine se dégonfla.

— Le père La Bique l'a empêchée de faire cela.

— Mon Dieu, je respire !… Mais où est-elle maintenant, où est-elle ?

— Chez moi.

— Chez vous ?

— C'est-à-dire dans la chambre que j'ai prise à l'hôtel des Vosges.

— Où se trouve cet hôtel ?

— Boulevard de Magenta, pas loin de la gare de l'Est.

La jeune fille se jeta sur le cordon de la sonnette.

— Pourquoi ! donc sonnez-vous ? mademoiselle.

— Pourquoi ? Parce que je vais courir, près d'Henriette.

— Mais que je vous raconte d'abord…

— Vous me direz cela pendant qu'on préparera la voiture.

La femme de chambre parut. M. de Violaine était derrière elle. Inquiet, ayant un pressentiment, il était resté dans l'antichambre.

— Ah ! mon père ! s'écria Suzanne, vous ne savez pas encore, sans doute, ce que le père Monot vient de m'apprendre ; venez, venez !

Et s'adressant à la femme de chambre :

— Commandez tout de suite ma voiture ; qu'elle soit prête dans un quart d'heure.

La femme de chambre se retira.

— Eh bien, Suzanne, que viens-tu d'apprendre ? demanda M. de Violaine.

— Henriette est retrouvée !

— Ah ! Dieu soit loué !

— Elle voulait se jeter dans la rivière ; c'est le père Monot qui l'en a empêchée et qui l'a conduite dans la chambre qu'il a louée à l'hôtel des Vosges. C'est là qu'elle est en ce moment. Il semblerait, d'après ce que vient de me dire le père Monot, que ma pauvre amie ignore que son père s'est empoisonné, et qu'elle croit, au contraire, que c'est son frère qui s'est suicidé !

— En vérité !

— Oui, et c'est pour cela qu'elle s'est enfuie de la maison, folle d'épouvante, avec la pensée de mettre fin à son existence.

— Et c'est le père Monot…

— Que la Providence a placé en travers du chemin d'Henriette, au moment où elle allait accomplir cet acte de désespoir. Le père Monot a sauvé la vie à M^lle^ de Simaise.

— Et à d'autres peut-être, ajouta gravement M. de Violaine.

Puis, se tournant vers le vieillard :

— Et voilà ce que vous ne vouliez pas me dire ? fit-il.

— Monsieur le comte, il y a autre chose, répondit le père La Bique.

— Eh bien, monsieur le mystérieux, je vous laisse avec ma fille ; j'ai, là-haut, un désespéré à consoler.

— De qui donc parlez-vous, mon père ?

— De Jean de Chamarande.

— Il est ici ?

— Dans ma chambre.

— Allez vite, mon père, allez vite lui dire que son Henriette est retrouvée.

M. de Violaine sortit du boudoir et grimpa lestement au premier étage.

— Père Monot, reprit Suzanne, nous avons un quart d'heure devant nous ; asseyez-vous et dites-moi vite ce que vous avez encore à m'apprendre.

Le père La Bique prit place dans un fauteuil, en face de la jeune fille, et voici ce qu'il lui raconta :

— Quand le portier mal élevé de l'hôtel de Simaise m'eut insolemment jeté la porte au nez, je m'en allai tout doucement, en me promenant, n'ayant rien de mieux à faire, du côté de l'Arc de triomphe.

» Je regardais de tous les côtés les belles maisons, les superbes hôtels, cela m'amusait, de même qu'à voir monter et descendre les équipages des gens huppés.

» Tout de même, mademoiselle Suzanne, c'est beau, Paris.

» Devant un grand hôtel aux balcons dorés, à la façade ornementée de riches sculptures, je pensais à ma pauvre cabane en terre du temps passé, et en voyant filer devant moi les magnifiques attelages ! je pensais à nos lourdes charrettes de village, à nos mauvaises carrioles à deux roues et à nos

chevaux de charrue, qui peuvent à peine lever la jambe, tant leurs jarrets sont raides. Et tout en marchant, m'arrêtant souvent pour regarder, je faisais mes petites réflexions, établissant une comparaison entre les diverses existences.

» Quand la nuit vint, je ne saurais trop dire où je me trouvais. Tout en allant lentement, j'avais si bien marché que j'étais hors barrière. Je revins sur mes pas. J'avais faim ; j'entrai dans un restaurant et me fis donner à souper. Quand je me retrouvai devant l'Arc de triomphe, il était bien six heures et demie. Si loin de ma demeure, je pouvais prendre une voiture, d'autant mieux qu'il commençait à brouillasser. Mais pas de voiture pour moi. Toutes occupées. Alors, je me dis :

» — Baste, je peux bien faire aujourd'hui ce que je faisais autrefois ; une journée de marche ne m'a jamais fait peur ; eh bien, je rentrerai à pied.

» Paris n'est jamais désert, pas même après minuit. Cela me faisait plaisir, en descendant l'avenue, de regarder à perte de vue ces belles lignes de lumières, et au milieu, dansant comme des feux follets, des centaines d'autres lumières de toutes les couleurs. Ah ! oui, mademoiselle, Paris est beau, aussi bien la nuit que le jour.

» Je passai devant l'hôtel de Simaise ; il y avait de la clarté aux fenêtres, mais point de bruit dans la maison. Je continuai tranquillement mon chemin. Cependant, arrivé au bout de l'avenue, me sentant un peu fatigué, je m'assis sur un banc.

» Je ne sais pas trop quelle heure il pouvait être alors ; mais, je compris que je ne devais pas m'attarder longtemps. Me sentant suffisamment reposé, je me levai pour me remettre en marche.

» Tout à coup, mon attention fut attirée par une femme qui descendait l'avenue en courant ; elle passa rapidement près de moi, sans me voir, bien sûr. Jugez de mon étonnement, mademoiselle Suzanne : à la lueur du bec de gaz, j'avais reconnu M^lle^ de Simaise.

» Je courus après elle ; mais, avec ses jambes meilleures que les miennes, elle allait plus vite que moi, et je n'aurais certainement pu la rejoindre, si elle ne s'était pas arrêtée, cherchant à s'orienter, à reconnaître son chemin.

» En arrivant près d'elle, je l'appelai par son nom. Elle laissa échapper un cri d'effroi ; mais, si grand que fût son trouble, elle me reconnut.

» — Vous, vous, vous ! fit-elle.

» — Mon Dieu, oui, c'est bien moi, le père Monot.

» Je vis bien tout de suite qu'elle n'était pas dans son état naturel : elle me regardait avec effarement ; ses yeux étaient hagards et avaient un éclat étrange ; ses magnifiques cheveux, tombant jusque sur ses hanches, enveloppaient son corps comme un manteau, et elle tremblait, la pauvre créature, comme s'il eût fait froid à pierre fendre.

» — De quel côté est la Seine ? me demanda-t-elle.

» — Pourquoi me faites-vous cette question ?

» — Je veux aller à la Seine.

» — Que faire là ?

» — Je veux mourir !

» J'avais déjà deviné son idée. Je la saisis par la main, l'entraînai vers un banc, qui était tout près, sous un arbre, à

l'abri de la pluie, et je la forçai à s'asseoir. Alors, je me mis à lui faire un discours. Je ne me rappelle point tout ce que je lui ai dit ; mais je lui parlai si bien de sa mère, de vous, mademoiselle Suzanne, et de Vaucourt, qu'elle finit par sangloter et fondre en larmes.

» Tout de même, mademoiselle Suzanne, mon sermon avait produit son effet ; M. le curé de Blaincourt n'a jamais pu en dire autant.

» Quand la pauvre petite eut bien pleuré, je lui proposai de la reconduire à l'hôtel de Simaise.

» — Jamais ! jamais ! s'écria-t-elle.

» Reprise soudain par l'épouvante, elle se remit à trembler et je vis le moment où elle allait m'échapper. Heureusement, je pus la retenir.

» — Voyons, lui demandai-je, où voulez-vous que je vous mène ?

» — Je ne sais pas.

» — M^me^ la baronne est chez M. le comte de Violaine ; je sais où est la maison de M. le comte, ce n'est pas trop loin d'ici ; je vais vous conduire près de votre mère et de votre amie Suzanne.

» — Non, me répondit-elle d'un ton sec.

» Je ne savais plus que dire, je ne savais que faire.

» Pour sûr, mademoiselle Suzanne, j'étais très embarrassé.

» Enfin, il me vint une idée.

» — Voulez-vous venir chez moi ? lui dis-je.

» — Chez vous ! fit-elle.

» — Oui, à l'hôtel où je demeure à Paris.

» Elle se leva.

» — Allons ! dit-elle.

» Elle prit mon bras, et nous voilà en route. Mais je compris à la façon dont elle s'appuyait sur moi, qu'elle ne pourrait pas marcher jusqu'au boulevard de Magenta.

» Je me mis en quête d'une voiture. Ma bonne étoile voulut qu'un fiacre vint à passer. Je l'arrêtai.

» — Où allez-vous ? me demanda le cocher.

» — Boulevard de Magenta, hôtel des Vosges.

» — C'est mon affaire, montez.

» Nous montâmes en voiture et nous fûmes bientôt à l'hôtel des Vosges.

» M^lle^ Henriette ne m'avait pas adressé une seule fois la parole durant le trajet ; mais, comme si elle eût eu le délire, elle s'était tenu à elle-même une espèce de conversation, laquelle m'apprit une partie des événements de la journée.

» Quand nous nous trouvâmes seuls dans ma chambre, elle me parut moins agitée ; ses yeux n'avaient plus cet éclat fiévreux, cet égarement qui m'avaient effrayé ; mais elle était pâle, très pâle et d'une tristesse… Le désespoir était le même.

» Elle avait la bouche et la gorge sèches. Je lui fis un verre d'eau sucrée. Elle l'accepta et le but lentement, à petits coups.

» Nous restâmes un bon moment silencieux, moi gêné, ne trouvant rien à lui dire, elle ruminant quelque chose.

» — Comment se fait-il que vous soyez ici ? me demanda-t-elle brusquement.

» Je lui dis pour quelle raison j'étais venu à Paris.

» — Quand retournez-vous à Blaincourt ?

» — Je pensais quitter Paris demain matin.

» — Pourquoi retarder votre départ ?

» — Si je ne pars pas demain, mademoiselle Henriette, ce sera à cause de vous.

» — Eh bien, père Monot, pour moi il faut partir demain, le plus tôt qu'il sera possible.

» Je ne comprenais pas. Elle ajouta :

» — Vous m'emmènerez !

» — Je vous emmènerai ?

» — Oui, fit-elle résolument.

» — À Vaucourt ? Mais madame la baronne n'y est pas.

» — Ce n'est pas à Vaucourt que je veux aller.

» — Où donc voulez-vous aller ?

» — À Épinal, où vous me laisserez.

» — Et qu'est-ce que vous ferez à Épinal ?

» — Il y a là un couvent de dames dominicaines cloîtrées ; je trouverai un refuge dans leur communauté.

» Pour le coup je crus qu'elle était folle.

» Elle continua :

» — Vous voyez que j'ai confiance en vous, puisque je ne vous cache point ce que je veux faire. Je voulais mourir, vous m'avez arrêtée, je vous ai écouté et vos paroles m'ont fait changer de résolution. Maintenant c'est décidé, je m'enfermerai dans un cloître. Comme cela, je vivrai, mais morte pour le monde.

« "Père Monot, vous allez me promettre de ne dire jamais que vous m'avez rencontrée cette nuit, amenée ici et conduite à Épinal ; vous allez me promettre, me jurer que vous ne parlerez de moi à personne. Il faut qu'on ignore ce que je suis devenue.

» — Oh ! mademoiselle Henriette, lui dis-je tristement, mais votre mère, qui vous aime tant…, vous voulez donc qu'elle meure de douleur ?

» Elle resta un instant pensive. De grosses larmes coulaient sur ses joues.

» — Non, non, s'écria-t-elle avec égarement, il faut que je disparaisse, que je me cache, qu'on n'entende plus parler de moi !

» D'un ton plus calme elle ajouta :

» — Dans quelques jours, dès que je le pourrai, mais sans qu'elle puisse savoir où je suis, je ferai dire à ma pauvre mère que sa fille est encore vivante et que je prie pour elle et pour l'âme de mon frère.

» Elle prit sa tête dans ses mains et, brisée, anéantie, elle resta plongée dans une sombre rêverie.

» À chaque instant, elle poussait des soupirs qui me fendaient le cœur.

» Je n'osais plus lui parler et je restais moi-même immobile sur une chaise, craignant de faire le moindre bruit.

» Elle ne pensait plus à la promesse, au serment qu'elle voulait que je lui fisse. »

— Alors, père Monot, dit Suzanne, vous n'avez pas fait cette promesse ?

— Sans doute, puisque je suis ici.

— Ainsi, père Monot, si vous l'aviez faite, cette promesse, vous ne seriez pas venu me trouver ?

— Je ne sais pas bien ce que j'aurais fait, mademoiselle Suzanne ; tout de même, j'aurais été fort embarrassé.

— En ce cas, il est heureux qu'Henriette ne l'ait pas exigée. Continuez votre intéressant récit, continuez, père Monot, continuez.

— Oh ! je n'ai plus grand'chose à vous dire.

» M^lle^ de Simaise resta couchée à demi sur le canapé et moi assis sur une chaise, m'appuyant sur la table. Je finis par m'endormir. Quand je me réveillai il faisait grand jour. M^lle^ Henriette était étendue sur le canapé. Je m'approchai d'elle doucement et je vis qu'elle dormait d'un profond sommeil. La fatigue avait eu raison de son agitation.

» Alors, je me mis à réfléchir, me demandant ce que je devais faire. En pensant à vous, mademoiselle Suzanne, il me vint tout à coup l'idée de venir vous trouver pour vous

raconter la chose, vous faire part de mon embarras et vous demander conseil.

— Jamais vous n'avez été mieux inspiré, père Monot, dit Suzanne.

— Donc, tout doucement, sans faire de bruit pour ne pas la réveiller, je sortis de la chambre, je fermai la porte à double tour et je mis la clef dans ma poche.

— De sorte que M^lle^ de Simaise est en ce moment votre prisonnière ?

— Comme vous le dites, mademoiselle Suzanne.

— Père Monot, tout ce que vous avez fait est bien, très bien.

Les yeux du bonhomme pétillèrent.

— Ainsi, mademoiselle Suzanne, vous êtes contente ?

— Oui, contente, père Monot, ravie, heureuse !

— Maintenant, mademoiselle, que me conseillez-vous ? Que dois-je faire ?

— Je ne vous conseille rien, père Monot, attendu que vous n'avez plus rien à faire.

La porte du petit salon s'ouvrit.

— La voiture de mademoiselle est prête, dit la femme de chambre.

La jeune fille bondit sur ses jambes, se coiffa lestement d'un chapeau, et, se tournant vers le vieillard, elle lui dit :

— Vite, vite, donnez-moi votre clef.

Le père La Bique tira sa clef de sa poche et elle passa de sa main dans celle de la jeune fille.

— Père Monot, dit-elle, je ne vous emmène pas, restez ici, vous causerez avec mon père.

Elle sortit précipitamment. Sur le perron elle trouva M. de Violaine et Jean de Chamarande.

— Suzanne, dit le comte, M. Jean de Chamarande désire vivement t'accompagner. Ne veux-tu pas le lui permettre ?

Suzanne saisit la main du jeune homme.

— Oui, oui ! dit-elle, venez !

Les yeux de Jean étincelaient de joie.

— Moi, dit M. de Violaine, j'attends le marquis.

Il n'attendit pas longtemps, car cinq minutes après le départ de Jean et de Suzanne, le marquis arriva.

— Retrouvée, elle est retrouvée ! lui cria M. de Violaine avant, qu'il ait eu le temps de descendre de voiture.

Puis, rapidement, il mit le marquis au courant de ce qui s'était passé en son absence.

Immédiatement, M. de Chamarande remonta dans sa voiture, en disant :

— Je cours annoncer-cette bonne nouvelle à M^me^ de Simaise.

M^me^ de Simaise était, comme nous l'avons dit, absorbée dans ses pensées, lorsque le marquis de Chamarande parut tout à coup dans la chambre de Raoul.

La baronne se dressa debout comme par un ressort, et ses yeux se fixèrent sur son beau-frère étincelants d'anxiété.

XXXI

LE RÉVEIL

— Madame la baronne, dit le marquis, c'est une bonne nouvelle que je vous apporte : vous ne tarderez pas à serrer votre fille dans vos bras.

— Ah ! monsieur le marquis, ah !…

Elle ne put prononcer que ces mots. Elle suffoquait de bonheur. Mais elle joignit ses mains et son regard se tourna vers le ciel.

— Vous allez retourner immédiatement chez M. de Violaine, reprit le marquis, et vous y attendrez M^lle^ de Simaise.

— Mais, monsieur, puis-je m'éloigner de mon fils ?

— Votre présence près de lui n'est nullement nécessaire. D'ailleurs, je ne quitterai pas l'hôtel de Simaise avant le réveil de M. Raoul.

— Eh bien, monsieur le marquis, je vous obéis.

M. de Chamarande accompagna la baronne jusqu'à sa voiture, où il la fit monter, et donna l'ordre au cocher de revenir aussitôt qu'il aurait conduit M^me^ de Simaise chez le comte de Violaine.

La baronne partie, le marquis revint dans la chambre de Raoul, où était restée Carlotta.

— Madame, dit le marquis à la jeune femme, je vous remercie sincèrement de votre dévouement ; vous m'avez appris pourquoi j'ai eu l'honneur de vous trouver ici hier soir,

mais vous ne m'avez point fait connaître la cause du profond intérêt que vous témoignez à quelques-uns des membres de ma famille.

— Je vous ai dit, monsieur le marquis, que je vous dirais qui je suis dans un autre moment.

— Le moment est-il venu, madame ?

— Oui, monsieur.

— Alors je puis me permettre de vous demander votre nom ?

— Je me nomme Carlotta.

— Carlotta, répéta le marquis, comme si ce nom lui rappelait quelque lointain souvenir.

— Et c'est moi, monsieur le marquis, qu'on appelle la comtesse Carini.

M. de Chamarande eut un haut-le-corps.

— Quoi ! s'écria-t-il, vous êtes la femme de ce…

— Oh ! vous pouvez dire de ce misérable, monsieur le marquis. Non, Dieu merci, je ne suis pas sa femme ; hélas ! c'est déjà trop, beaucoup trop de porter le même nom que lui ! Mais ne me jugez pas trop sévèrement, monsieur ; si je ne suis pas exempte de reproches, je ne suis pas ce que vous pensez de moi, peut-être.

— Oh ! madame.

— Je vous l'ai dit, je suis accourue ici pour protéger M. Raoul de Simaise et M^lle^ Henriette contre les dangers qu'ils pouvaient courir. Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le

marquis, que j'avais connaissance des odieuses machinations de M. le baron de Simaise et de Carini.

» Si M^lle^ Henriette n'a pas été enlevée d'ici et conduite en Italie, dans un endroit où il vous eût été difficile, impossible, peut-être, de la retrouver, c'est à moi que vous le devez. Vous me croyez, n'est-ce pas, monsieur ?

— Je vous crois et je vous remercie, madame.

— On s'intéresse à la situation de toute personne qui souffre, qui est menacée ou est une victime ; mais je me suis intéressée aussi à M^lle^ de Simaise parce qu'elle était la parente de M. le marquis de Chamarande.

— À cause de moi ? fit le marquis surpris.

— Oui, monsieur le marquis, et à cause de la reconnaissance que j'ai gardée dans mon cœur. Je n'ai jamais oublié les bontés que M. Paul – c'est ainsi que nous vous appelions alors – a eues pour moi dans mon enfance.

— Je ne comprends pas, madame.

— Un mot va vous faire comprendre, monsieur le marquis : je suis une des deux orphelines de Batavia, recueillies par M. Philippe de Villers.

— Carlotta, Carlotta ! exclama le marquis ; vous, mon enfant, c'est vous !

— C'est moi, monsieur le marquis.

— Et votre sœur ?

— Hélas ! Juanita est morte. Il y a là une sombre histoire, monsieur le marquis ; si vous me le permettez, je vous la

raconterai un de ces jours ; vous avez autre chose à faire, en ce moment, qu'à m'écouter.

» M. Raoul, je vous l'ai dit, et un médecin que j'ai fait venir l'a reconnu, a été endormi par son père, et sans doute sur le conseil de Carini.

» Ce dernier, qui fabrique des poisons et des somnifères, a certainement fourni à son complice le narcotique qui a donné à M. Raoul ce long et inquiétant sommeil. Or, monsieur le marquis, Carini seul peut réveiller M. Raoul instantanément.

— Mais en ce cas…

— Attendez, monsieur le marquis ; avec Carini il faut toujours se tenir sur ses gardes ; on ne peut guère le prendre que par surprise. Si vous alliez lui dire brusquement : "Vous avez le moyen de faire sortir de son sommeil M. Raoul de Simaise, vous allez de suite le réveiller", il ne le ferait point.

» Il faut que je le voie d'abord, que je puisse être un instant seule avec lui… Oh ! ne craignez rien, monsieur le marquis, je hais ce misérable et ce n'est point moi qui chercherai à le soustraire aux châtiments qu'il a mérités.

— Eh bien, madame, je vais appeler un domestique et vous faire conduire près de mon prisonnier.

Comme le marquis allait toucher le cordon de la sonnette, on frappa discrètement à la porte.

C'était Landry.

— Monsieur le marquis, dit l'ancien franc-tireur, le prisonnier insiste vivement pour vous voir ; il a, dit-il une communication à vous faire concernant M. Raoul de Simaise.

Le marquis et Carlotta échangèrent un regard.

— Vous voyez, fit la jeune femme.

— Vous avez pensé juste, madame, répondit le marquis.

Et s'adressant à Landry :

— Merci, mon brave ami, dit-il ; je vais me rendre au désir de Carini. Voulez-vous m'accompagner, madame ?

— J'allais vous prier de m'accorder cette faveur. Vous savez l'Italien ?

— Oui.

— Ne le laissez point voir tout à l'heure. Quoi que vous entendiez, restez impassible. Vous êtes sûr de Caracole ?

— Son intérêt est de me servir : je tiens son sort entre mes mains.

— Vous voudrez bien l'éloigner afin que Carini, ou plutôt Zacharetti, ne se gêne pas pour parler.

— Vous avez dit Zacharetti…

— C'est le nom véritable du faux comte Carini.

— Ah ! il a volé un nom ?

— Il a commis tous les crimes, monsieur le marquis.

— Venez, madame, venez.

Un instant après, tous deux entraient dans la pièce où Carini était gardé à vue par l'ancien zouave et Caracole.

Le bandit avait passé la nuit sur une chaise, les mains attachées derrière le dos et les pieds solidement garrottés.

— Laissez-nous, dit le marquis aux deux gardiens. Toi, continua-t-il, s'adressant à Caracole, tu sais ce que je t'ai promis : la liberté ou le bagne.

En voyant entrer Carlotta, en qui il avait la plus aveugle confiance, Carini eut un tressaillement de joie. Il ne douta point qu'elle ne fût prête à le seconder dans ce qu'il pourrait tenter pour sortir du guêpier dans lequel il s'était fourré.

— Vous m'avez fait demander, dit le marquis ; vous avez quelque chose à me dire au sujet de M. Raoul de Simaise ?

— Oui, monsieur. Mais, avant, je voudrais bien qu'on me déliât un peu les pieds. C'est la torture qu'on m'a infligée là.

Le marquis tira un canif de sa poche et coupa la corde.

Ayant l'air de se cacher du marquis, Carlotta dit rapidement en italien à l'oreille de Carini :

— Il ne connaît pas l'Italien ; je suis surveillée, mais pas autant que toi ; si tu sais bien mener ta barque, tu te tireras d'affaire.

— Pas de conversation en langue étrangère, dit le marquis d'un ton rude ; voyons ce que vous avez à me dire, parlez.

— M. Raoul de Simaise dort toujours ?

— Oui.

— Son père lui a fait boire un narcotique.

— Nous l'avons deviné.

— Je connais ce narcotique et j'ai le secret d'en faire cesser l'effet immédiatement.

— Alors, que faut-il faire ?

— Attendez, monsieur ; donnant, donnant.

— Que demandez-vous ?

— Ma liberté.

— Vous serez libre demain après les obsèques du baron de Simaise.

Carini eut son sourire étrange.

— Pourquoi souriez-vous ?

— C'est que…

— Quoi ?

— Je ne conseille pas à M. le marquis de faire, enterrer son frère…

Et s'adressant à Carlotta, il ajouta en italien :

— Le baron n'est pas mort ; il n'a pas pris de poison.

Le marquis n'eut pas l'air d'avoir entendu.

— Que me dis-tu là, Guilio ? fit Carlotta.

— Ce qui est ; mais c'est du fils et non du père qu'il s'agit en ce moment.

— Viens donc vite réveiller M. Raoul.

— Je vous ai déjà défendu de parler en italien, dit le marquis ; si vous continuez, madame, je vous déclare que je vous fais arrêter comme complice de cet homme.

» J'ai consenti à vous le laisser voir, mais c'est tout.

— Vous êtes cruel, monsieur ! fit Carlotta.

— Finissons-en ; oui ou non, pouvez-vous faire cesser le sommeil de M. Raoul ?

— Oui. Conduisez-moi dans la chambre du baron.

— Pourquoi faire ?

— Pour y prendre ce dont j'ai besoin.

Le marquis coupa la seconde corde qui attachait les mains de Carini.

— Venez donc, dit-il ; mais ne cherchez pas à fuir ou, je vous le jure, je vous casse la tête.

Et le marquis tira de sa poche un revolver.

On passa dans la chambre mortuaire.

Le baron était couché, la face découverte, bien qu'il fût à demi enseveli. Un crucifix était placé sur sa poitrine ; deux cierges brûlaient au pied du lit, près duquel une sœur de charité priait.

Carini alla droit à la cheminée et prit dans la coupe l'étui d'argent qui contenait encore trois flacons. Cela fait, on descendit dans la chambre de Raoul.

— Veuillez verser un peu d'eau dans ce verre, dit Carini au marquis.

Celui-ci obéit, non sans émotion.

— Maintenant, monsieur le marquis, débouchez ce flacon, continua Carini, présentant la petite fiole rayée de rose. Bien. Versez dans le verre deux gouttes du liquide.

Le marquis suivit avec une attention scrupuleuse ces instructions.

— Bon, voilà qui est fait. Attendez que l'eau prenne une teinte orangée. Voyez… le mélange est déjà fait. Maintenant, à l'aide d'une cuiller, ouvrez la bouche du dormeur et, doucement, faites pénétrer cette potion dans son estomac.

Le marquis, aidé de Carlotta, fit assez facilement l'opération.

— La réaction commence, reprit Carini, dans trois minutes elle sera complète, et dans huit minutes le dormeur se réveillera paisiblement, aussi frais, aussi dispos que s'il sortait d'un sommeil ordinaire. Il aura seulement un peu de trouble dans les idées ; mais cela se dissipera très rapidement.

Tout se passa ainsi.

Raoul ouvrit les yeux, s'étira, regarda autour de lui, se frotta les paupières, puis se mit sur son séant en poussant un long soupir.

— Où suis-je ? dit-il.

— Auprès d'amis dévoués, mon cher Raoul, répondit le marquis émerveillé de ce qu'il venait de voir.

Raoul, qui n'avait vu d'abord que son oncle, aperçut Carlotta et Carini. Il eut un mouvement de surprise, mais il resta silencieux. Les yeux fixes, il réfléchissait.

Tout à coup, la mémoire lui revint.

— Ah ! je me souviens, je me souviens ! s'écria-t-il ; mon père !… le déshonneur !…

Et il cacha sa tête dans ses mains.

— Raoul, mon ami, ne pensez à aucune chose douloureuse, lui dit affectueusement le marquis, en lui prenant la main ; ne songez qu'à votre mère et à votre sœur.

— Ma mère !… Henriette !

Le marquis se tourna vers Carini et Carlotta.

— Laissez-nous, je vous prie, leur dit-il.

La jeune femme et le faux comte se retirèrent.

— Monsieur le marquis, il faut que je meure ! s'écria Raoul.

— Pourquoi ?

— Parce que portant un nom maudit, déshonoré, je ne peux plus vivre !

— Raoul, vous êtes dans l'erreur, le nom de Simaise n'est point déshonoré.

— Mais les crimes de mon père !

— Ne sont connus, vous le savez, que de quelques personnes amies, qui garderont le silence.

» Voyons, sont-ce MM. de Maurienne et de Violaine, les meilleurs amis de votre mère ; est-ce M. Pedro Castora, qui va devenir le gendre de M. de Violaine ; est-ce Jacques Grandin, qui est également l'ami de votre famille, qui songeront jamais à vous rendre responsable des crimes de votre père ? Vous savez pourtant bien, Raoul, que je n'ai jamais voulu que les innocents portassent la peine des coupables !

En écoutant ces paroles, Raoul était assailli par toutes sortes de pensées douloureuses, et il comparait son père à son oncle.

Quelle différence entre les deux frères ! Autant le baron de Simaise était misérable, autant le marquis de Chamarande était noble, généreux et grand.

— Enfin, Raoul, reprit le marquis, je veux que vous viviez afin de reconquérir les droits à l'estime des honnêtes gens perdus par votre père ; je veux que vous viviez pour relever le nom de votre maison ; enfin, Raoul, je vous ordonne de vivre pour votre mère et votre sœur !

— Monsieur le marquis, répondit le jeune homme avec des larmes dans la voix, je vivrai !

— Bien, Raoul, mon enfant, bien !

Et le marquis prit le jeune homme dans ses bras et l'embrassa.

— Monsieur le marquis, demanda Raoul, ma sœur, est-elle toujours ici ?

— Non, mon ami, votre sœur n'est plus à l'hôtel de Simaise.

— Alors elle est ?…

— Chez M. de Violaine, près de votre mère.

Le marquis sonna. Landry parut.

— Ma voiture est-elle revenue ? demanda le marquis.

— Pas encore, répondit Landry.

— Alors, dis qu'on attelle immédiatement ; tu vas conduire M. Raoul chez M. le comte de Violaine.

Un instant après Raoul partait.

— Maintenant, murmura le marquis, voyons ce que signifient les étranges paroles de ce misérable Carini.

XXXII

LE MORT VIVANT.

Le marquis retrouva Carini et Carlotta dans la chambre de Raoul. Ils y étaient rentrés après le départ du jeune homme, que son oncle avait accompagné jusque dans la cour.

— Monsieur, dit le marquis à Carini, ne perdons pas de temps en paroles inutiles, et surtout n'essayez pas de jouer au plus fin avec moi, car vous n'auriez rien à y gagner. Pourquoi m'avez-vous dit tout à l'heure : "Je ne vous conseille pas de faire enterrer votre frère." Quel sens mystérieux cachent ces paroles ? Allons, répondez, expliquez-vous !

— C'est bien simple, monsieur le marquis : j'ai dit cela parce que M. le baron de Simaise n'est pas mort !

— Allons donc ! fit le marquis.

— Je vous le répète, monsieur, dit Carini, le baron de Simaise n'est pas mort !

— Mais le suicide par le poison à été constaté.

— Par un médecin qui ne connaît pas, comme moi, la puissance et les singuliers phénomènes causés par le narcotique que M. de Simaise avait entre les mains.

» Vous avez vu M. Raoul endormi ; une forte goutte du narcotique avait suffi pour lui donner ce long sommeil dont je l'ai tiré. Or, c'est au moins dix gouttes que M. de Simaise a absorbées, sans mélange d'eau, et voilà pourquoi son sommeil léthargique a toute l'apparence de la mort.

» J'ajoute, monsieur le marquis, que le narcotique peut devenir effectivement un poison pour votre frère si, au bout de trois fois vingt-quatre heures, on ne l'a pas réveillé, en lui faisant prendre l'antidote de ce poison.

Le marquis ne put s'empêcher de frissonner.

Il saisit le bras de Carini.

— Et, fit-il, vous seul pouvez…

— Moi seul je puis ressusciter votre frère, comme moi seul j'ai pu réveiller immédiatement votre neveu.

Le marquis regarda l'Italien avec une sorte d'épouvante.

Celui-ci était très calme. Adossé à la cheminée, il se tenait droit, le front haut, le regard assuré. Le misérable se sentait maître de la situation.

Ce fut d'un ton de voix qui ne trahissait aucune émotion qu'il dit en italien à Carlotta :

— Nous sommes sauvés !

Le marquis restait immobile, comme pétrifié.

Son frère n'était pas mort !

Et pourtant le cadavre était là ; et pourtant le médecin avait constaté le suicide et l'autorisation de procéder à l'inhumation avait été donnée !

— Je vous crois, dit-il à Carini ; allons, il faut sauver ce malheureux !… Qu'attendez-vous pour agir ? Mais pourquoi avez-vous attendu ? N'auriez-vous pas dû parler plus tôt ? Allons, venez, venez vite.

Le marquis entraîna Carini et Carlotta suivit.

La religieuse venait d'être remplacée par la femme de charge, qui devait veiller le mort à son tour jusqu'à deux heures de l'après-midi.

Le baron n'avait pas encore été complètement enfermé dans le suaire, et on voyait ses mains croisées sur la poitrine. Le marquis les toucha ; elles avaient la rigidité et le froid du marbre. Il posa sa main sur le front ; il était glacé.

Il se tourna vers Carini.

— Et vous dites qu'il vit ! fit-il.

— Non seulement il vit, monsieur le marquis, mais il entend.

— Il entend !

— Parfaitement. Il a entendu tout ce qui s'est dit dans cette chambre depuis qu'il est tombé en léthargie ; en ce moment, il entend nos paroles et reconnaît ma voix comme il a reconnu la vôtre. J'ajoute que M. de Simaise a parfaitement conscience de l'état dans lequel il se trouve.

— Mais c'est horrible ! Comment, il a entendu constater son décès ?

— Oui.

— Il a senti qu'on le mettait dans ce suaire ?

— Oui.

— Ainsi, mis en bière, il aurait assisté à ses propres funérailles. Enterré vivant !

— Oui, on l'eût enterré vivant ; seulement son supplice n'eût pas été de longue durée.

Carini parlait tranquillement, froidement, comme s'il eût disserté sur un cas pathologique.

Le marquis sentait une sueur froide sur tout son corps. Il se disait :

— Oh ! le malheureux, quelles effroyables tortures !

» Au nom du ciel, monsieur, dit-il à Carini, rappelez vite M. de Simaise à la vie, puisque vous avez ce pouvoir.

— J'ai ce pouvoir, monsieur le marquis. J'avais remis au baron quatre flacons contenant des liquides différents : deux poisons, le narcotique qu'il a bu et enfin la liqueur dont je me suis servi pour réveiller M. Raoul, et qui me servira également pour ressusciter M. de Simaise. Votre frère, monsieur, a certainement voulu s'empoisonner ; mais, dans son trouble, il s'est trompé de flacon. Il a donc bu d'un trait le narcotique au lieu du poison qui l'aurait tué du coup.

— C'est horrible ! murmura le marquis.

Carlotta s'était assise et, tout en écoutant avec la plus grande attention, elle regardait tour à tour Carini et le corps du baron.

Après un court silence, le marquis reprit :

— Savez-vous si M. de Simaise a eu immédiatement conscience de son erreur ?

— Pas immédiatement, monsieur, mais au bout d'un quart d'heure.

— Maintenant, monsieur, mettez-vous à l'œuvre.

— Vous connaissez l'effet de mon antidote : ; en moins de vingt minutes je rappellerai M. de Simaise à la vie.

— Mais faites donc, monsieur, faites donc !

— Voici, monsieur le marquis, le petit flacon qui contient la vie de votre frère.

— Je le sais, vous me l'avez dit, répliqua le marquis prêt à perdre patience ; ah ! vous me faites bouillir avec toutes ces lenteurs !

À ce moment, Pedro Castora fut introduit dans la chambre par Landry.

En quelques mots, le marquis mit le jeune homme au courant de la situation aussi étrange que terrible.

— Mais, alors, dit Pedro, qu'attend donc cet homme pour rappeler à la vie M. de Simaise ?

— J'attends qu'on me dise ce qu'on me donnera.

Pedro resta confondu d'une pareille impudence.

— Hein, ce qu'on vous donnera ? fit le marquis.

— Sans doute. En ce moment, je suis le médecin qui sauve et je fais payer mes visites ; vous m'en devez déjà une.

— Misérable ! exclama le marquis, ne vous ai-je pas promis que vous ne seriez point livré à la justice ?

— C'est vrai, monsieur le marquis, mais cette promesse vous coûte peu… Je sais que vous n'avez jamais eu l'intention de me livrer à la justice ; je connais trop les secrets que vous avez intérêt à cacher au public.

— Assez, dit Castora, que demandez-vous ?

— Cinq millions !

Les deux hommes bondirent.

— Cinq millions de cordes pour te pendre, bandit ! s'écria Pedro, blême de colère.

— Monsieur Castora, riposta Carini, si vous dites un mot injurieux de plus ce sera six millions !

— Carini, dit le marquis, je suis convaincu que vous connaissez, en effet, des choses que je tiens à tenir cachées ; mais vous vous trompez grandement si vous croyez que, pour cela, je ne vous livrerai point à la justice.

» J'ai suffisamment de crédit pour empêcher de dire, dans un procès criminel, ce que je ne voudrais point qui fût dit. Faites donc ce que je vous demande ; la liberté est tout ce que vous pouvez réclamer, c'est tout ce que vous aurez, et c'est assez.

— Je veux cinq millions !

— Hé, vous êtes fou ! fit le marquis en haussant les épaules. Après tout, nous pouvons nous passer de vous ; nous allons appeler ici, immédiatement, les plus habiles chimistes et médecins de Paris, et ils auront raison de cet état léthargique.

Carini sourit avec ironie.

— Essayez, dit-il.

— Vous me défiez ?

— Non, monsieur le marquis, non ; mais je vous préviens que vous n'aboutirez à rien. Avant que vos médecins et vos chimistes se soient réunis, aient examiné le sujet, tenté une dizaine d'expériences, qui ne produiront aucun effet, votre

frère aura passé par toutes les phases de la plus épouvantable agonie, et après, dans deux jours, la mort !… Et c'est vous, pour une question d'argent, qui aurez tué votre frère, le père de M. Raoul et de M^lle^ Henriette, la fiancée de votre fils.

» Vous possédez au moins trente millions, monsieur le marquis, et vous êtes généreux, et vous refusez cinq millions pour sauver votre frère !

— Misérable ! riposta le marquis avec une fureur contenue, je vous en donnerais dix, si vous n'étiez pas un infâme scélérat !

Castora n'avait pas quitté Carini du regard ; il avait remarqué que le misérable tenait à la main une petite fiole. Évidemment, c'était l'antidote.

Pedro songea à s'en emparer par la violence.

Soudain, il bondit sur Carini et l'enlaça dans ses bras robustes.

— Arrachez-lui le flacon, dit-il au marquis.

Carini eut un ricanement infernal.

Avant que le marquis lui eût pu prendre la main, le misérable avait brisé le flacon sur le marbre de la cheminée.

— Imbéciles, murmura-t-il.

Ce fut un véritable coup de théâtre.

Le marquis et Pedro étaient muets de stupeur.

Cependant M. de Chamarande eut tout à coup une idée.

Il appela d'une voix forte :

— Landry, Landry !

Le serviteur accourut.

— Va chercher Caracole, lui dit le marquis.

Carini tressaillit.

D'un coup d'œil Carlotta le rassura.

— En as-tu d'autre ? lui demanda-t-elle en italien.

— Oui, et Caracole sait où cela est.

— Qu'importe, n'aie pas peur.

Landry reparut amenant Caracole.

— Regarde-moi et écoute, dit M. de Chamarande à l'ex-agent de Carini :

Je t'ai promis la liberté et tu m'as promis, toi, de changer de vie et de redevenir un honnête homme.

— C'est vrai, monsieur le marquis.

— Tu veux bien sincèrement redevenir honnête ?

— Oui, bien sincèrement.

— Eh bien, Caracole, outre ta liberté je te promets maintenant cinquante mille francs.

— J'accepte.

— Sans savoir ce que je vais exiger de toi ?

— On accepte toujours cinquante mille francs.

— Tu connais les différents liquides, poisons et autres liqueurs de ton ancien maître ?

— Je crois bien, nous les fabriquions ensemble.

— Carini nous assure que le baron de Simaise n'est pas mort, mais seulement endormi.

Caracole s'approcha du lit et regarda la figure du baron.

— C'est vrai, dit-il.

— À quoi vois-tu cela ?

— La face n'a pas changé.

— C'est juste.

— Ton maître prétend qu'il connaît le moyen de rappeler à la vie le baron de Simaise.

— Il peut faire cela.

— Comment ?

— En faisant passer dans l'estomac de M. le baron un certain liquide qu'il doit avoir sur lui.

— Il vient de briser le flacon.

— Ah ! Mais ça ne fait rien, il en a d'autres chez lui.

— En es-tu sûr ?

— Très sûr.

— Et tu sais l'endroit où sont ces flacons ?

— Parbleu !

— Alors on va t'accompagner chez ton ancien maître ; si tu rapportes l'antidote et si tu rends le baron à la vie, tu auras avec la liberté cinquante mille francs qui pourront te

constituer une rente convenable avec laquelle tu pourras vivre honnête hors de France.

— C'est bien.

— Monsieur le marquis, dit alors Carlotta, vous savez que je ne suis coupable en rien, je vous prie de vouloir bien me laisser partir. Une chose urgente m'appelle chez moi. D'ailleurs je ne vous demande qu'une heure de liberté et je reviendrai me mettre à votre disposition. Oh ! je ne veux pas abandonner mon mari ; ce serait lâche… Hélas ! c'est pour moi, pour m'enrichir qu'il a consenti à servir les projets de M. le baron de Simaise.

— C'est bien, madame, allez, vous êtes libre, répondit le marquis.

— Je ne comprends pas, pensait Pedro Castora.

Landry, Caracole et Carlotta sortirent, et l'on vit aussitôt l'ancien zouave se placer en faction à la porte de la chambre.

— Carlotta va mettre tout en œuvre pour me sauver, se disait Carini, et voilà pourquoi elle a demandé à se rendre chez elle.

Sa confiance en la jeune femme était si entière, si absolue, qu'il ne pouvait lui venir à l'idée qu'elle fût capable de le trahir. D'un autre côté, malgré la gravité de sa situation, le misérable ne trouvait pas qu'il lui fût absolument impossible d'en sortir.

Après un silence de quelques minutes pendant lequel le marquis était resté abîmé dans ses méditations, Carini reprit la parole.

— Messieurs, dit-il avec un accent plein d'humilité, je suis vaincu : Caracole va vous apporter l'antidote sauveur et je n'ai plus, moi, qu'à implorer votre générosité. Rendez-moi la liberté, monsieur le marquis ; je sais que vous êtes puissant, que vous pouvez beaucoup ; mais vous ne pouvez me livrer à la justice sans provoquer le plus épouvantable scandale.

— Peut-être, dit le marquis d'une voix sourde.

— Je suis sûr de ce que je dis ; mais je suis à votre merci et je veux mériter au moins votre compassion. Je n'ai été que l'instrument de M. de Simaise ; je le prouverai par tout ce qu'il a écrit.

— Ah ! vous avez des lettres du baron ?

— Mieux que des lettres, des aveux complets signés de sa main. Eh bien, je m'engage à vous rendre ces écrits.

— À quelles conditions ?

— En échange de ma liberté.

— Nous verrons.

— Vous êtes devenu bien modeste dans vos exigences, dit Castora d'une voix railleuse.

— Je me reconnais vaincu.

— Ce n'est pas malheureux.

— Je vous parle sans arrière-pensée.

— Rien ne nous le prouve, dit le marquis, et nous avons, le droit de nous défier de vous.

Carini baissa la tête.

— J'ai une question à vous faire, reprit le marquis.

— Je suis prêt à y répondre.

— Quand le baron, sera rappelé à la vie, sortira-t-il de son terrible sommeil dans les mêmes conditions que son fils ?

— Non, monsieur le marquis, non, car le cas n'est plus le même.

— Alors ?

— Le baron de Simaise a, comme je vous l'ai dit, conscience de l'état dans lequel il se trouve, il entend et il comprend ; mais, peu à peu, la notion de l'exact s'affaiblit en lui, et quand il reviendra à la vie réelle, il aura complètement perdu la mémoire et ne se souviendra plus même de son nom.

— Cela est vrai ?

— Je vous le jure, sur l'espoir que j'ai de n'être pas inquiété par vous. Ce n'est pas tout.

— Il sera fou ?

— À peu près… il tombera en enfance ! Le malheureux n'aurait dû absorber que la moitié du flacon dans un demi-verre d'eau.

— Voilà la justice de Dieu ! murmura le marquis.

— De cette absorption exagérée, continua Carini, voici les terribles effets : Quand les organes reprendront leur fonctionnement, les forces vitales auront été tellement ébranlées que vous verrez arriver la décrépitude pour ainsi dire à vue d'œil. Les yeux seront sans éclat, éteints, les cheveux tomberont, des rides profondes sillonneront le visage. Le baron deviendra d'une maigreur effrayante, son dos se courbera, ses

dents se détacheront et c'est à peine s'il pourra faire quelques pas en se traînant.

» Bref, l'homme vigoureux hier encore aura fait place à un vieillard perclus, cassé, entièrement méconnaissable, même pour ses enfants !

— Mais cela est pire que la mort ! exclama Pedro.

— C'est mon avis, appuya Carini.

— Et pourtant, dit le marquis, nous ne pouvons pas le laisser enterrer vif !

— Si j'étais à votre place, répliqua Carini, voici ce que je ferais : Le baron rappelé à la vie, je laisserais croire qu'il est mort et je le ferais conduire loin, dans quelque campagne isolée, où il achèverait sa vie.

— Mais, objecta Castora, il y a un décès déclaré ; comment justifier la disparition du mort ?

— Messieurs, ceci vous regarde. Mais rien ne serait plus facile que de mettre n'importe quoi dans le cercueil et de rendre à cette chose les devoirs funèbres.

— Une pareille profanation, jamais ! s'écria M. de Chamarande.

— Je ne vois pas que vous ayez un autre moyen de sortir de l'embarras où vous êtes. Enfin, réfléchissez. Du reste, je n'ai aucun intérêt à ce que vous fassiez ce que je conseille.

Le misérable mentait : il désirait vivement, au contraire, que son idée fût suivie ; car, dans ce cas, à un moment donné, il pourrait exploiter le secret en faisant ***chanter*** la baronne de Simaise et ses enfants, et le marquis lui-même.

Pedro Castora creusait la situation et arrivait à reconnaître qu'il était impossible d'en sortir autrement qu'en suivant, le conseil de Carini.

De son côté, le marquis était forcé de s'avouer que, dans l'intérêt de la baronne, de Raoul et de Henriette, il n'y avait pas d'autre solution.

XXXIII

RÉUNIS

Dans la voiture qui les emportait vers le boulevard de Magenta, Suzanne et Jean de Chamarande étaient tout à l'espoir et à la joie. Les chevaux n'allaient pas assez vite et ils comptaient les minutes qui les séparaient encore, Suzanne de son amie, Jean de sa bien-aimée Henriette.

Enfin la voiture s'arrêta.

Les deux jeunes gens sautèrent, à terre avec un empressement qui témoignait de leur impatience, et ils entrèrent dans le bureau du modeste hôtel des Vosges, où ils se trouvèrent en face d'une petite femme rondelette, ayant cette mine réjouie des hôteliers parisiens qui voient arriver des voyageurs.

La femme crut avoir affaire à deux amoureux en quête d'un nid et elle répondit à leur salut avec un gracieux sourire sur les lèvres.

— Madame, lui dit Suzanne, c'est ici que loge M. Louis Monot ; veuillez avoir l'obligeance de nous indiquer sa chambre.

— M. Monot est sorti depuis plus d'une heure, répondit la femme, et, par mégarde, sans doute, il a emporté la clef de la chambre, car je ne la vois pas pendue à son clou.

Évidemment, nul ne savait dans l'hôtel que le voyageur lorrain était rentré tard dans la nuit avec une jeune fille.

— Cette clef, répliqua M^lle^ de Violaine, la voici.

La dame ne put cacher sa surprise.

— Veuillez donc, madame, nous indiquer la chambre.

— Je vais vous y accompagner.

— Non, non, dit vivement Suzanne, je vous prie, au contraire, de ne pas vous déranger.

La femme regarda M^lle^ de Violaine sournoisement.

— Pardon, mademoiselle, balbutia-t-elle, car le grand air de la jeune fille lui imposait le respect, mais nous sommes responsables… je ne peux pas me permettre…

— Vous ne nous prenez pas, je suppose, monsieur et moi, pour des malfaiteurs, répliqua Suzanne en souriant.

— Certainement non, mademoiselle ; vous seriez plutôt deux amoureux, dit la femme avec un petit clignement d'yeux, dont les jeunes gens ne pouvaient comprendre la signification.

— Madame, répondit Suzanne avec dignité, nous ne sommes pas plus deux amoureux, comme vous le pensez, que deux malfaiteurs ; vous pouvez donc, sans aucune crainte, nous laisser monter dans la chambre de M. Louis Monot.

— Mon Dieu, mademoiselle, c'est que…

— Eh bien ?

— Je ne puis prendre sur moi…

— Mais parlez donc franchement, madame, expliquez-nous vos scrupules.

— Eh bien, voilà, je ne suis pas la maîtresse de l'hôtel.

— Pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite ? Où est-elle la maîtresse de l'hôtel ?

— Absente en ce moment.

— Pas pour longtemps ?

— Je pense qu'elle ne tardera pas à rentrer ; il y a plus d'une heure déjà qu'elle est sortie.

— Vous avez l'air de la remplacer.

— Oui, mademoiselle, pour garder son bureau et répondre aux personnes qui viennent ; je suis son amie et sa voisine et elle me fait signe chaque fois qu'elle a une course à faire.

— Enfin, vous tenez sa place ; vous pourriez donc, du moment que nous en avons la clef, nous autoriser à monter dans la chambre de M. Monot.

La femme secoua la tête.

— Je ne peux pas faire cela, dit-elle ; mon amie a confiance en moi, et c'est pour cette raison encore que je ne puis prendre un droit qui ne m'appartient point.

— Ainsi, dit Suzanne vivement contrariée, vous nous condamnez à attendre ?

— Je le regrette, mademoiselle et monsieur, mais il le faut.

Suzanne comprit qu'elle ne parviendrait pas à faire entendre raison à cette femme que, d'ailleurs, elle ne pouvait blâmer de sa trop grande discrétion.

— Que faire ? Il fallait bien se résigner. Elle consulta Jean du regard.

— Attendons, dit-il.

Et il laissa échapper un soupir.

L'attente fut d'une longue demi-heure, pendant laquelle le jeune homme et la jeune fille passèrent par tous les degrés de l'impatience.

Enfin la maîtresse de l'hôtel arriva.

M^lle de Violaine lui présenta sa requête. Elle parut d'abord assez mal disposée. La clef de la chambre entre les mains de cette jeune fille, cela ne lui semblait pas clair du tout. Elle exigea une explication.

— Puisqu'il faut tout vous dire, madame, répondit Suzanne, il y a, enfermée dans la chambre de M. Louis Monot, une jeune fille à laquelle il a donné asile la nuit dernière.

» Cette jeune fille est mon amie et la proche parente de M. le comte de Chamarande, qui m'a accompagnée, et nous venons la chercher.

— Ah ! mais, les bras m'en tombent, fit la dame ; excusez-moi, mademoiselle, monsieur le comte… ne trouvez pas mauvais… si j'avais su… mais je ne pouvais pas deviner cela. Je regrette, oh ! oui, je regrette que vous ayez attendu. Mon amie aurait pu se permettre… Enfin, il ne faut pas nous en vouloir. La chambre est au deuxième étage, la troisième porte dans le couloir.

Suzanne et Jean montèrent rapidement l'escalier et s'arrêtèrent devant la porte indiquée, qui portait le numéro 10.

Ils écoutèrent.

Un silence profond régnait dans la chambre.

Suzanne mit avec précaution la clef dans la serrure, ouvrit la porte doucement et se glissa dans la chambre en marchant sur la pointe des pieds.

Il avait été décidé, en venant, que Suzanne entrerait d'abord.

Jean resta dans le couloir, ne devant se montrer que lorsque Suzanne, jugeant le moment opportun, l'appellerait.

Henriette reposait encore, mais sa respiration était pénible ; la pauvre enfant devait être tourmentée par quelque sombre vision.

Il fallait que ses forces eussent été complètement anéanties pour s'être endormie de ce lourd sommeil dont n'avait pu la tirer ni le bruit des voitures sur la chaussée, ni le va-et-vient des voyageurs dans l'hôtel.

— Comme elle est changée ! se disait Suzanne, en contemplant le pâle et doux visage de son amie. Elle toujours si gaie autrefois, toutes les douleurs sont peintes sur ses traits…

» Oh ! ma pauvre Henriette ! soupira-t-elle, comme tu as dû souffrir !… et quels dédommagements te sont dus !

Elle s'agenouilla près de la dormeuse et lui mit un baiser sur le front.

Henriette fit un mouvement, mais n'ouvrit pas les yeux. Suzanne l'entendit prononcer ces deux mots :

« Maman ! Jean ! »

— Allons, pensa M^lle^ de Violaine, souriant en dépit des larmes qui perlaient au bord de ses paupières, je vois que si le corps est brisé le cœur reste plein de vie.

Et elle appela doucement :

— Henriette ! Henriette !

Cette fois, réveillée par la voix de son amie, la jeune fille ouvrit les yeux.

Elle reconnut Suzanne, qui était penchée sur elle, comme autrefois sa mère sur son petit lit d'enfant.

— Suzanne, Suzanne, c'est toi ! s'écria-t-elle en lui jetant les bras autour du cou. Où sommes-nous donc, ici ?… Ah ! ah ! je me souviens !…

Elle se mit à pleurer.

— Henriette, mon amie, ma sœur, dit Suzanne, ne pleure pas, calme-toi… Je suis près de toi pour te rassurer, te consoler.

Et avec son mouchoir elle essuyait les larmes à mesure qu'elles coulaient.

Dans le couloir, l'oreille contre la porte, Jean écoutait, les mains appuyées sur son cœur, qui battait à se rompre.

— Ah ! Suzanne, Suzanne, si tu savais ! dit Henriette avec un accent désolé.

— Mais je sais, ma chérie, je sais.

— Oh ! c'est horrible !… Quand tu m'as réveillée, Suzanne, je rêvais que j'étais morte !

— Henriette, je t'en supplie, éloigne de toi toutes les sombres pensées. Les mauvais jours sont finis, les beaux jours vont revenir… Ne pense plus à la mort… Henriette, tu vivras pour être heureuse, pour être aimée !

— Le bonheur n'est plus pour moi ! Je suis d'une race maudite, Suzanne ; la colère du ciel est sur ta pauvre amie… Ta présence ici me dit que le père Monot m'a trahie ; t'a-t-il fait connaître la résolution que j'ai prise ?

— Oui.

» Tu reviens à ton idée d'autrefois ; tu veux encore t'enfermer dans un cloître.

— Je veux fuir, Suzanne, je veux disparaître, je veux me cacher n'importe où, puisque je ne peux pas mourir !

— Tu ne feras pas cela, Henriette, tu ne le feras pas ! Mais, malheureuse, tu veux donc tuer ta mère ! Est-ce que tu trouves qu'elle n'a pas assez souffert, dis ?

Henriette fut prise d'un tremblement convulsif.

— Ma mère, ma mère ! murmura-t-elle.

Elle reprit :

— Suzanne, est-ce qu'elle sait que je suis ici ?

— Non, ou du moins pas encore ; elle sait seulement que tu t'es enfuie de l'hôtel de Simaise et qu'on t'a inutilement cherchée toute la nuit.

— Qui m'a cherchée ?

— M. le marquis de Chamarande et son fils, et M. Pedro Castora.

— Ah ! ce sont eux… Où donc m'ont-ils cherchée ?

— Sur les bords de la Seine, sachant que tu avais eu la fatale pensée de te noyer.

— C'est vrai, je voulais mourir !

— Tu devines, Henriette, les mortelles inquiétudes de ta pauvre mère.

— Hélas !

— Mais elle va te revoir… Alors, ce sera la joie, le bonheur !

— La joie, le bonheur, répéta Henriette d'un ton douloureux : mais, Suzanne, tu ignores donc ce qui s'est passé à l'hôtel de Simaise ?

— Je sais tout, Henriette.

— Et tu parles de bonheur !

— Oui, malgré ce deuil. Ton père s'est suicidé, c'est ce qu'il devait faire.

— Mon père ! exclama Henriette.

— Oui, il s'est empoisonné ; écrasé sous le poids de ses crimes, il ne pouvait plus vivre. Le baron de Simaise était ton père, Henriette ; mais pense à ce qu'il a été et vois s'il mérite les regrets de ceux qu'il a fait souffrir et les tiens.

— Ah ! tu ne sais pas tout, Suzanne, mon frère, mon pauvre frère ! s'écria Henriette en sanglotant.

— Ton frère ? Mais il n'est pas mort, lui !

— Que dis-tu ?

— Écoute : Raoul avait pris la résolution de se brûler la cervelle ; le pistolet chargé était sur la table de sa chambre ; mais Landry, le fidèle serviteur du marquis de Chamarande, devenu, par ordre de son maître, le valet de chambre du baron de Simaise, sous le nom de Frédéric, Landry veillait sur ton frère. Profitant du moment où Raoul était près de toi, il a retiré du pistolet, les balles et la poudre.

— Suzanne, j'ai vu mon frère, étendu sur son lit, sans mouvement, raide.

— Oui, endormi, par un narcotique que lui avait fait boire le baron de Simaise.

— Et tout cela est vrai, Suzanne, tu ne me trompes pas ?

— Pourquoi te tromperais-je, dis ?

Henriette joignit ses mains et tourna ses yeux vers le ciel avec une reconnaissance infinie.

— Henriette, reprit Suzanne, tu ne dois donc plus désespérer. Ton frère voulait mourir, mais on lui a fait comprendre qu'il devait vivre ; toi, tu veux te faire religieuse, mais tu comprendras aussi que ce n'est point là ton devoir. Les innocents ne doivent pas porter la peine du coupable… Voilà, ma chérie, comment parle ton oncle, M. le marquis de Chamarande.

» Allons, chère Henriette, rouvre ton cœur à l'espérance… pense à ton excellente mère, à Raoul, et à l'autre, à celui que tu as aimé, quand il était pauvre et misérable et qu'on appelait Jean Loup.

— Ah ! Suzanne, par pitié, tais-toi, tais-toi !

— Pourquoi me taire ? Ne sais-je pas que tu aimes ton cousin ?

— Oui, je l'aime, je l'aime !

— Eh bien ?

— Mais comprends donc que c'est pour cela que je veux fuir, me cacher !

— C'est de la folie !

— Non, Suzanne, c'est de la raison. Autrefois, j'avais honte de mon amour pour Jean Loup ; aujourd'hui, cet amour m'épouvante !… Ah ! l'aimer, lui, une des malheureuses victimes de mon père !… Ah ! tu dis que les innocents ne portent pas la peine du coupable ! C'est faux ! c'est faux ! Le châtiment de Dieu tombe sur moi !

Jean n'attendit point que Suzanne l'appelât ; il ouvrit brusquement la porte et fit irruption dans la chambre.

Henriette jeta un cri.

Le jeune homme était à ses genoux.

— Henriette, ma bien-aimée, dit-il d'une voix vibrante, Dieu garde ses châtiments pour ceux qui les ont mérités. Est-ce que vous ne voulez plus vous souvenir de ce que vous avez fait pour moi, de ce que vous doivent le marquis de Chamarande et son fils ? Henriette, si je ne suis plus le sauvage Jean Loup, à qui le dois-je ? À vous, Henriette, qui m'aimiez assez pour accomplir un sublime sacrifice, à vous que j'aimais et à qui j'ai su obéir…

» Vos doux regards, vos sourires, vos douces paroles ont dompté ma nature sauvage ; vous m'avez tiré du néant où j'étais plongé ; vous m'avez fait voir, penser, sentir, comprendre, aimer !… Ah ! oui, je vous aimais déjà alors… Après avoir fait battre mon cœur, Henriette, vous avez ouvert mon

âme, vous m'avez donné l'intelligence, vous avez éclairé mon esprit et ma pensée !… Mais je vous dois tout, Henriette, je vous dois tout !…

» Que parlez-vous de châtiment quand vous êtes bénie du ciel !

» J'ai été une victime de votre père, c'est vrai ; mais vous avez détruit l'œuvre du mal, Henriette. Ah ! vous les avez bien rachetés, les crimes du baron de Simaise ! Mais nous ne devons plus parler de cela ; l'oubli complet du passé, voilà ce que nous voulons, mon père, ma mère et moi.

— Votre mère ! exclama la jeune fille.

— Oui, Henriette, ma mère, cette autre victime, qui a été rendue à son mari, comme Jean Loup a été rendu à son père. Vous la verrez, Henriette, bientôt… Ma mère est bonne comme la vôtre. Elle ne vous connaît pas encore, et, pourtant, déjà elle vous aime… elle vous aime parce que je vous aime, moi, et qu'elle sait ce que vous avez fait pour son fils !

» Henriette, chère Henriette, je puis enfin vous dire que je vous aime, que mon cœur vous appartient, que vous êtes l'âme de ma vie, cela m'est permis…

La jeune fille écoutait toute frémissante ces paroles pleines d'enthousiasme et de passion ; il lui semblait entendre quelque chose de céleste ! Ah ! c'est que le langage de l'amour vrai a des harmonies délicieuses qui font tressaillir le cœur et ravissent l'âme.

Suzanne contemplait en souriant le charmant tableau qu'elle avait sous les yeux.

Jean continua :

— Je vous aime ! je vous aime ! Oh ! comme ils sont doux à prononcer, ces mots : Je vous aime !… J'ai bien souffert, allez, depuis notre séparation ; j'ai pleuré souvent… Mais mon père m'avait dit : "Il le faut !" J'ai dû me résigner. Mais je vous retrouve, et nous voilà réunis pour toujours. Plus rien ne nous sépare, tous les obstacles sont brisés ! Notre ciel se fait radieux, plus d'ombre dans l'avenir, maintenant ensoleillé ; le bonheur nous sourit, car la vie heureuse est devant nous !

» Je vous aime et vous m'aimez, Henriette ; voilà le bonheur ! Nous serons l'un à l'autre, vous serez ma femme adorée !…

— Votre femme !

— Oui, Henriette, mon épouse, ma femme ; votre mère le désire et mon père le veut.

— Non, non, c'est impossible ! Le passé est là ; je suis la fille d'un misérable !

— Le passé, Henriette, le baron de Simaise l'emporte avec lui dans la tombe ! Je vous le répète, nous voulons que tout soit oublié… Écoutez : nous sommes allés, mon père et moi, à l'hôtel de Simaise. Devant le cadavre de son frère, le marquis de Chamarande s'est découvert et a courbé la tête. Et en regardant tristement l'homme qui a fait tant de mal, qui a causé de si profondes douleurs, mon père a prononcé ces paroles : "Que la terre te soit légère, je te pardonne !"

» Henriette, le pardon de mon père, c'est le pardon de Dieu !

La jeune fille laissa aller sa tête sur l'épaule de Suzanne, qui venait de s'asseoir à côté d'elle, et se prit à sangloter.

Jean s'était emparé de ses mains et les couvrait de baisers.

Soudain, un bruit de pas retentit dans l'escalier.

Suzanne tendit l'oreille.

Les pas se rapprochèrent, résonnèrent dans le couloir, puis cessèrent de se faire entendre ; mais une voix dit :

— C'est là.

Presque aussitôt la porte fut ouverte et la marquise de Chamarande et Raoul entrèrent dans la chambre.

Ils n'eurent pas le temps de voir le groupe délicieux, car les deux jeunes filles et le jeune homme se levèrent aussitôt.

— Henriette, dit Lucy, votre frère et moi, la marquise de Chamarande, votre tante, nous venons vous chercher pour vous rendre à votre mère, qui vous attend.

La jeune fille regardait la mère de Jean avec un doux étonnement.

— Henriette, mon enfant, continua la marquise, je connais votre dévouement, je sais combien vous avez été bonne pour mon fils… Bientôt je serai aussi votre mère. Je vous tends mes bras : venez, mon enfant, ma fille, venez, que je vous embrasse !

Henriette se jeta en pleurant dans les bras de la marquise.

Raoul était silencieux et grave ; il songeait à son père, au passé maudit, et il se demandait comment il parviendrait à racheter ce passé monstrueux.

Il vit sa sœur tendre la main à Jean, et il se dit en soupirant :

— Serai-je jamais aimé, moi ? Puis-je espérer qu'un jour une jeune fille me tendra ainsi la main ?

Henriette, aidée de Suzanne et de la marquise, qui voulut aussi y mettre la main, répara vite et aussi bien que possible le désordre de sa toilette.

Cela fait, la marquise prit le bras de la jeune fille et dit :

— Maintenant, partons.

— Elle ne pense plus à se faire religieuse, dit tout bas Suzanne à l'oreille de Jean de Chamarande.

*

Une demi-heure plus tard, Henriette était dans les bras de sa mère.

XXXIV

VENGEANCE DE FEMME.

Carlotta, vivant à peu près complètement séparée de Carini, ignorait que ce dernier avait chez lui une sorte de laboratoire et qu'il se livrait à la composition de liquides de vie ou de mort. Ce sont les événements accomplis à l'hôtel de Simaise qui lui avaient révélé le secret de la distillerie occulte de Carini.

Or, c'est en songeant à sa vengeance qu'elle s'était décidée, tout à coup, à accompagner Landry et Caracole au domicile de Carini.

Quand on fut arrivé chez l'Italien et avant qu'on pénétrât dans la pièce où se trouvaient les terribles flacons, Carlotta prit Caracole à part et lui dit :

— Ainsi, tu as trahi ton maître ?

— Oui, et sans hésitation, répondit-il.

— Pourquoi ?

— Mais pour ne pas être livré à la justice ; je n'avais que ce seul moyen d'échapper à la colère de M. de Chamarande. D'ailleurs, Carini me payait mal ou pas du tout, tandis que M. le marquis… Décidément, servir les honnêtes gens est une bonne chose.

— Voyons, n'avais-tu pas encore un autre motif ?

— J'en avais un autre, répondit-il, d'une voix sourde.

— Lequel ?

— Mais…

— Fais-le-moi connaître.

— Vous le voulez ?

— Oui.

— Eh bien, je hais Carini parce qu'il vous aime, et ma haine s'est encore augmentée quand j'ai vu que vous étiez disposée à vous rapprocher de lui.

Carlotta sourit.

— J'avais deviné ta haine et ses causes, dit-elle.

— Et vous n'êtes pas irritée ? fit-il avec anxiété.

— Pourquoi le serais-je ? Une femme n'est jamais irritée contre celui à qui elle a inspiré une passion vraie.

— Est-ce sincèrement que vous dites cela ?

— Oui, et j'ajoute que, comme toi, je hais Carini.

— Ah ! fit-il, en lui saisissant la main.

Elle la retira, mais lentement.

— C'est bien, dit-elle, nous sommes amis ; rappelons-nous maintenant pourquoi nous sommes ici.

— Vous avez raison, M. de Chamarande attend.

Alors Caracole entra dans le cabinet de Carini, où Carlotta et Landry le suivirent. Il ouvrit une armoire secrète sur les rayons de laquelle se trouvaient une trentaine de petites fioles étiquetées et rangées avec ordre.

Il en prit plusieurs, lut les étiquettes, les examina soigneusement.

— Bon, fit-il, voici l'antidote.

— Ne va pas te tromper !

— Oh ! ne craignez pas cela.

— Et ce flacon, que contient-il ?

— Un poison terrible.

— Celui-ci ?

— Encore, un poison foudroyant.

— Cet autre ?

— C'est le narcotique.

— Horreur ! Ce liquide est peut-être encore plus terrible que ces poisons !

Elle fit mine de replacer le flacon sur la planchette, mais le garda caché dans sa main.

Elle se tourna vers Landry.

— Me permettez-vous de prendre un peu de linge, pour le comte Carini ? demanda-t-elle.

— Tout ce que vous voudrez, madame ; vous êtes même libre de ne pas revenir avec nous.

— Je ne puis abandonner le comte Carini, monsieur ; je cours prendre ce que je veux emporter et je reviens.

Elle disparut par le passage du mur et revint au bout de cinq minutes avec un petit paquet.

Une heure s'était écoulée lorsqu'ils rentrèrent à l'hôtel de Simaise.

Pendant ce temps, le marquis avait fait appeler les domestiques du baron, y compris le concierge.

— Je vous congédie tous, leur dit-il ; je vais vous payer votre mois de gages, puis un autre mois à titre de gratification, et vous partirez immédiatement.

— Mais, objecta le concierge, qui ouvrira la porte, qui fera le service ?

— Vous n'avez pas à vous inquiéter de cela ; j'ai mes gens. D'ailleurs, le service va ne plus être nécessaire : dans deux jours l'hôtel sera mis en vente.

Le marquis les paya, leur donna la gratification et ils allèrent préparer leurs malles. Le dernier s'en allait comme Carlotta et ses compagnons rentraient.

— Enfin ! s'écria le marquis en courant au devant d'eux. Avez-vous trouvé Caracole ?

— Oui, monsieur le marquis, et nous allons opérer à l'instant.

— Vous avez donc cru devoir revenir, madame ? dit le marquis à Carlotta.

— Je dois partir avec Carini, si vous le rendez libre, et demeurer ici tant que vous l'y retiendrez.

— Faites donc comme il vous plaît, madame.

On entra dans la chambre du baron.

Carini était assis dans un fauteuil, gardé par Pedro Castora qui, moins confiant que le marquis, ne le quittait pas des yeux.

En voyant reparaître Carlotta, le prisonnier poussa un soupir de soulagement. Il échangea avec elle un regard, et il y avait tant d'éloquence dans celui de son idole, qu'il se sentit complètement rassuré.

— Je ne sais pas ce qu'elle fera, pensa-t-il ; mais du moment qu'elle est revenue, je ne crains plus rien.

— Allons, Caracole, dit le marquis, nous attendons.

» Où est l'antidote ?

— Le voici.

— Bien ; maintenant, fais !

— Je dois vous prévenir, monsieur le marquis, qu'en raison de la forte dose du narcotique prise par M. le baron, la résurrection complète sera probablement lente à venir.

— Combien de temps ?

— Je ne sais trop, une demi-heure, peut-être plus ; mais, au bout de quelques minutes, les premiers symptômes se manifesteront. Si vous le voulez bien, monsieur le marquis, soulevez et soutenez la tête ; ah ! il faudrait une cuiller pour écarter les lèvres et les dents.

Une cuiller à verre d'eau était sur un plateau de cristal. Carlotta la tendit à Pedro Castora. Puis, en passant près de Carini, qui ne la perdait pas de vue, elle lui dit tout bas en italien :

— Demande à boire ou feint de tomber en défaillance, en te plaignant d'un mal de tête violent.

Le marquis tenait la tête de son frère et Castora essayait de lui introduire la cuiller dans la bouche ; mais les dents étaient très serrées.

— Il importe que la bouche soit bien ouverte, dit Caracole, car le liquide pourrait tomber à côté, et ce flacon est le dernier.

À ce moment, on sonna à la grille.

— Va ouvrir, dit le marquis à Landry. Ce doit être Jean ou Raoul ; si c'est un étranger, congédie-le.

Landry sortit.

Carlotta fit un signe à Carini.

— J'ai soif, murmura l'Italien… J'étouffe… De grâce, donnez-moi à boire !

— Tout à l'heure, fit durement Pedro.

— J'étrangle !… Il me semble que ma tête se fend !

— Voulez-vous que j'aille chercher de l'eau ? demanda Carlotta.

— Faites, madame.

Carlotta s'éloigna rapidement.

Cependant, Pedro Castora parvint à ouvrir la bouche du baron, mais pas assez pour qu'on y puisse glisser l'embouchure du flacon.

— Encore un effort, monsieur, dit Caracole.

Le Brésilien saisit alors les deux mâchoires avec ses mains et la bouche fut grande ouverte.

Caracole déboucha vivement le flacon et le vida tout entier.

— Maintenant, dit-il, laissons l'effet se produire.

Le marquis replaça la tête sur les oreillers.

Carlotta rentra, apportant un verre d'eau rougie, qu'elle présenta à Carini, en lui disant :

— Bois !

Carini avait très soif, en effet, car il but avidement. Rien ne resta dans le verre.

— Ça va mieux, n'est-ce pas, mio caro ? fit-elle.

— Oui, répondit-il.

Mais, soudain, il ressentit comme un tourbillonnement dans la tête. Les extrémités de ses pieds et de ses mains se refroidissaient.

Ses yeux lancèrent un éclair d'épouvante.

— Est-ce que tu te sens plus mal ? lui dit-elle.

— J'ai froid… et… je brûle ! répondit-il.

— C'est la faim ! dit Carlotta.

Le marquis et Pedro Castora ne faisaient nullement attention à ce qui se passait de l'autre côté de la chambre. Que leur importait la soif ou la faim ou le malaise du bandit italien ?

Et cependant, dans cette chambre, au même instant, deux phénomènes étranges s'accomplissaient.

Le baron revenait à la vie. Après avoir d'abord entr'ouvert les yeux et les lèvres, ses traits reprenaient peu à peu leur mobilité, sa face se colorait légèrement.

Sur l'ordre du marquis, Pierre débarrassa le baron de son linceul.

Caracole, à son tour, ordonna à Pierre d'allumer le feu. Le bois était dans la cheminée, il flamba rapidement.

— Maintenant, il faut le vêtir, dit Caracole.

Pierre ouvrit le cabinet de toilette, où il prit une chemise, un pantalon et une robe de chambre, puis il se mit en devoir d'habiller le ressuscité.

Landry reparut.

— Qu'y a-t-il ? demanda le marquis.

— C'est la femme de chambre de M^me^ la marquise qui vient vous chercher.

— Ah ! un autre malheur, peut-être !

— Je ne sais… La femme de chambre, que j'ai interrogée, n'a pu me rien dire.

— On me demande chez M. de Violaine, dit vivement le marquis à Pedro, j'y cours. En mon absence, faites ce qu'il faudra. Toi, Landry, reste fidèle à ton poste.

Il s'élança hors de la chambre, descendit en courant et fut bientôt dans la voiture qui avait amené la femme de chambre.

Or, pendant que le baron de Simaise s'agitait, respirait avec force, ouvrant… des yeux démesurés, Carini sentait, au contraire, son sang se figer dans ses veines ; sa tête

s'alourdissait, son cou se gonflait ; il voulait parler, mais sa voix s'éteignait dans sa gorge en feu.

Ses yeux étaient effrayants, ils lançaient des jets de flamme sur Carlotta qui, droite devant, lui, suivait sans prononcer un mot les premières phases du supplice qu'elle avait trouvé pour se venger.

Enfin, au bout de vingt minutes, le baron, porté par Landry et Caracole, était assis, tout grelottant, devant le feu.

Carini, lui, s'affaissa lourdement.

— Mon Dieu, mais il perd connaissance ! s'écria Carlotta avec l'accent de la terreur.

Pedro s'approcha vivement et saisit un des poignets. Le pouls était arrêté.

— C'est une attaque d'apoplexie, dit-il, examinant la face congestionnée de l'Italien.

— C'est affreux ! dit Carlotta, en dénouant la cravate.

— Le malheureux a été foudroyé, reprit Pedro. Après tout, se dit-il, en manière d'oraison funèbre, c'est un coquin de moins !

Carlotta paraissait atterrée.

— Quoi, fit-elle, vous croyez qu'il est mort ?

Caracole s'approcha, écouta si le cœur battait.

— Rien ! prononça-t-il, c'est fini !…

— C'est épouvantable ! murmura Carlotta.

— Bah ! dit Landry, il meurt à propos, car le bagne l'attendait.

— Si on le couchait, dit le zouave.

— Où ? demanda Caracole.

— Mais dans le lit.

— Je ne m'y oppose pas, dit Pedro.

Alors, Pierre, Caracole et Landry prirent Carini, et le nouveau mort fut mis à la place de celui qui venait de ressusciter.

Tout à coup, Pedro Castora tressaillit.

— Quelle idée ! murmura-t-il.

Il fit signe à Landry de venir près de lui et il lui dit tout bas :

— Landry, le baron de Simaise est mort !

L'ancien franc-tireur regarda Pedro avec surprise.

— Je veux dire, Landry, que le baron devant être dans quelques heures méconnaissable, courbé et cassé comme un centenaire, idiot ou fou, enfin, il est mort pour tout le monde, même pour les siens.

— Je comprends, monsieur.

— On vient de mettre ce misérable dans le lit du baron ; eh bien, qu'il occupe réellement la place de M. de Simaise jusqu'au cimetière.

— Je comprends très bien, monsieur ; mais M. le marquis de Chamarande permettra-t-il cela ?

— Il le permettra, dans l'intérêt de la baronne et de ses enfants. Ce que je veux faire, Landry, je ne l'ai pas trouvé : c'est le conseil que Carini lui-même a donné à M. de Chamarande.

— En vérité !

— D'ailleurs, ajouta Pedro, s'il y a une responsabilité, je la prends tout entière.

Carlotta s'était agenouillée et tenait sa tête appuyée sur le bord du lit.

Le baron, toujours grelottant, comme un vieillard caduc, allongeait ses jambes devant le feu.

— Monsieur, dit Caracole au Brésilien, lui montrant la tête du ressuscité, regardez.

Pedro s'approcha du baron ; mais aussitôt il détourna la tête avec une sorte de frayeur.

La face du baron prenait une teinte d'ocre et des rides profondes se creusaient de chaque côté du nez.

— C'est la décrépitude qui arrive, dit Caracole. Avant la fin de la journée, il sera tombé en enfance ; demain, il n'aura plus ni cheveux ni dents, et on pourra croire qu'il a cent ans.

Ce que voulait faire Pedro Castora était chose grave. Substituer un mort à un vivant et laisser croire que le vivant est mort, est un acte condamnable, au point de vue de la loi. Toutefois, dans le cas présent, on ne causait de préjudice à personne, au contraire. D'ailleurs, Pedro ne voulait voir que les intérêts de la famille, et sa résolution était prise et bien prise…

« Faites tout ce qu'il faudra, » lui avait dit M. de Chamarande, en le quittant.

Eh bien, il allait faire ce qu'il fallait.

Mais la femme consentirait-elle ?

— Elle fera peut-être quelques difficultés, pensa Pedro, mais elle finira par céder.

Il se rapprocha de Carlotta.

— Madame, lui dit-il, voulez-vous m'accorder un instant d'entretien ?

Sans répondre, elle se leva et suivit le jeune homme dans le cabinet du baron.

Ils rentrèrent dans la chambre au bout de quelques minutes. Carlotta avait consenti à la substitution.

— Landry, dit Pedro Castora, M. de Simaise ne peut et ne doit plus rester dans cette chambre. Mort, maintenant, pour tout le monde, il faut qu'il disparaisse. En attendant que M. le marquis de Chamarande ait avisé, vous allez immédiatement transporter M. le baron dans une autre partie de l'hôtel où il ne pourra être vu par aucune des personnes qui, aujourd'hui et demain, pourront venir ici. Landry, c'est à vous, particulièrement, que je confie M. de Simaise. Avez-vous bien compris ce que je veux ?

— Oui, monsieur.

— Faites donc. Pierre et Caracole vont vous aider.

Aussitôt, les trois hommes prirent le baron et l'emportèrent.

Resté seul avec Carlotta, Pedro, lui dit :

— Tenez-vous absolument à veiller le corps jusqu'à ce soir ?

— Oui, monsieur, absolument.

— Nous n'avons pas le droit de vous refuser cela.

— Je demande aussi qu'on me laisse l'ensevelir.

— Soit. Mais il faudra vous hâter : la sœur de charité doit revenir à deux heures.

— Avant deux heures le corps sera dans son suaire.

— Très bien. Dois-je vous envoyer Pierre ou Caracole pour vous aider à l'ensevelissement ?

— L'un ou l'autre, monsieur, cela m'est égal, répondit la jeune femme en s'agenouillant devant le lit.

Pedro Castora se retira et un instant après Caracole parut. Carlotta se releva.

— Je faisais ma prière, dit-elle d'une voix triste ; cette mort soudaine, que rien ne faisait prévoir, m'a fait éprouver une impression terrible. Mais je veux être forte… M. Castora vous a envoyé pour m'aider ; nous allons immédiatement procéder à l'ensevelissement.

Rapidement, Caracole enleva à Carini sa défroque de prêtre, qu'il jeta au fond du cabinet de toilette. Ensuite, le corps fut placé dans le drap qui avait servi de linceul au baron. Avec un soin particulier, Carlotta enveloppa Carini de la tête aux pieds ; puis le linceul, solidement serré au corps, fut cousu dans toute sa longueur.

C’est important travail terminé, Carlotta dit à Caracole :

— Mon devoir est de veiller le mort.

— Oh ! fit-il, n’ayant pas l’air convaincu.

— Il le faut.

— Du moment que vous le voulez… Quand vous reverrai-je ?

— Demain, après les obsèques.

— Alors, à demain.

— Oui, à demain.

Et Caracole sortit.

XXXV

MADAME DOROTHÉE.

Pendant un instant, Carlotta resta immobile au milieu de la chambre, l'oreille tendue, écoutant le bruit des pas de ceux qui s'éloignaient. Elle entendit aussi le roulement d'une voiture dans la cour. Elle regarda par la fenêtre. C'était Pedro Castora qui partait. Le jeune homme se rendait probablement chez M. de Violaine, où il savait trouver le marquis de Chamarande.

Un silence profond se fit dans l'hôtel.

Soudain, la figure de Carlotta prit une expression terrible, et de fauves éclairs jaillirent de ses grands yeux noirs.

Avec un mouvement fiévreux, elle ferma les fenêtres, poussa les verrous et tira les rideaux. Puis, revenant près du lit, elle prononça d'une voix sourde :

— Enfin !

Elle se pencha et, appuyant lourdement sa main sur la poitrine de Carini, elle reprit :

— Cette fois, je te tiens, bandit !… Te voilà donc, monstre, là, comme je te voulais, enseveli vivant, attendant l'épouvantable agonie que te réservait ma vengeance !

» Ah ! ah ! tu fabriquais des poisons et des narcotiques non moins affreux que tes poisons ; eh bien, je t'ai versé le sommeil qui précède la mort !… Tu m'entends, n'est-ce pas, et tu me comprends bien ? C'est toi, Adriano Zacharetti, c'est toi, qui m'as indiqué le supplice horrible que tu vas subir.

» Ils sont effroyables les merveilleux effets de ton narcotique ! Tant mieux, tant mieux !… Toi, qui as tant fait souffrir les autres, à ton tour de connaître toutes les tortures ! Tu es dans ton suaire, et, sans que tu puisses faire un mouvement, tu seras enterré vivant !… Tu entendras sonner pour toi le glas des morts ; tu entendras, à l'église, la voix de l'orgue, les chants funèbres des prêtres ; tu te sentiras dans le corbillard, traîné vers le cimetière !

» Quel honneur pour toi, Adriano Zacharetti, on te descendra dans le caveau de la famille de Simaise, et tu entendras, sur le bois de ton cercueil, le bruit de la pelletée de terre jetée par le prêtre !

» Tu reconnais bien ma voix, au moins ? C'est moi, Carlotta, moi, une de tes victimes, qui suis ton bourreau !… Instrument de la justice de Dieu, je t'inflige le châtiment terrible que tes crimes ont mérité. Adriano Zacharetti, je me venge, je me venge !

» Ah ! tiens, c'est une volupté sans pareille que j'éprouve en ce moment. Vivant, vivant, et je t'ai mis dans ce linceul ! Ah ! la joie de ma vengeance est d'autant plus grande que tes tortures sont plus épouvantables, que ton agonie sera plus longue !… Car ton supplice ne fait que commencer… Ce soir, on te mettra en bière et tu entendras les coups de marteau clouant sur toi les planches de ton cercueil ! Et demain, quand tu seras dans la tombe, plus de bruit autour de toi, plus rien, plus rien que le silence effrayant et l'épouvantable nuit de ton cercueil ! Tu voudras crier, appeler, tu ne pourras pas… c'est la mort que tu verras venir ; et en l'attendant, cette mort horrible que j'ai trouvée pour toi, tu verras apparaître, menaçants, terribles, les fantômes décharnés de toutes tes victimes.

» Ah ! tes victimes, je ne peux pas te les nommer les unes après les autres, car je ne connais pas tous tes crimes. Mais écoute, Adriano Zacharetti, écoute :

» Voici d'abord Juanita, ma sœur ; c'est toi, bandit, c'est toi, – je le sais aujourd'hui, – qui l'as calomniée, qui l'as tuée… Ces lettres, qui ont été remises à M. Halbruger, c'est toi qui les as écrites, imitant l'écriture d'un jeune homme innocent, qui, lui aussi, a été victime de ton infamie.

» Je ne parle pas de moi, que tu as trompée par ton hypocrisie ; c'est ma faute : j'aurais dû deviner le scélérat sous son masque.

» Mais le comte Carini et la Comtesse sa femme, qu'en as-tu fait ? Tu les as assassinés tous deux, lâchement, pour t'emparer de leur fortune et de leur nom. Ils avaient une fille unique : cette jeune fille est morte de douleur dans un couvent de Batavia. C'est encore une de tes victimes.

» Et l'enfant de Juanita, ma filleule Carlotta, que j'aimais comme ma fille ?… Ah ! je sais tout, maintenant, je sais tout… Tu as donné de l'or à la servante pour tuer la pauvre petite. Heureusement, moins scélérate que toi, Dorothée n'a pas eu le courage de commettre ce crime.

» Voilà ce que tu as fait, Adriano Zacharetti, et voilà tes victimes, les voilà ! Mais toi aussi te voilà, vivant dans un linceul, que j'ai cousu moi-même !

» Enfin, monstre, tes victimes sont vengées !

Carlotta s'éloigna vivement du lit, reprise par cet étrange malaise qui lui faisait éprouver une sorte de vertige. Cependant, après avoir bu un verre d'eau, elle se remit assez promptement.

— Cela n'est pas naturel, se dit-elle ; qu'ai-je donc ? cette chose qui me brûle dans la poitrine, ces bourdonnements dans mes oreilles, ces étouffements, ces sueurs subites, cette faiblesse…

Tout à coup, elle eut un tressaillement nerveux et porta ses deux mains à son front.

— Ah ! le poison, le poison ! s'écria-t-elle.

Elle venait de se rappeler son imprudente entrée dans le cabinet de Carini, d'où Caracole l'avait emportée à demi évanouie.

Carlotta n'en pouvait plus douter ; c'est le poison qu'elle avait respiré qui accomplissait en elle, lentement, son œuvre de destruction.

— Après tout, qu'importe ? murmura-t-elle ; je ne tiens pas à la vie… Maintenant, que Juanita est vengée, je peux mourir !

*

La religieuse revint à deux heures comme elle l'avait annoncé.

Carlotta lui céda sa place, et, se sentant accablée de fatigue, elle se retira dans la bibliothèque, où elle se coucha à demi sur un canapé. Elle dormit pendant deux heures environ. Quand elle se réveilla le marquis de Chamarande était devant elle.

— Vous êtes bien fatiguée, lui dit-il.

— Oui, monsieur le marquis, sans cela il ne m'aurait pas été possible de dormir un instant.

— Vous venez de passer successivement par des émotions terribles, madame. Cette mort subite de Carini, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

— La justice de Dieu, monsieur le marquis.

— J'ai appris par M. Pedro Castora que vous avez consenti à faire prendre au mort la place du vivant.

— M. Pedro Castora m'a fait comprendre l'important service que je rendais à la famille en faisant cela ; et pour vous, monsieur le marquis, je n'ai pas cru devoir m'opposer…

— Le service est réel et très grand, madame, et je vous remercie. J'aurais peut-être hésité à faire ce qu'a fait mon ami Castora ; mais je n'ai pu le blâmer de son initiative et, après réflexion, je l'ai approuvé. Grâce à ce subterfuge, la tranquillité de M^me^ de Simaise et de ses enfants est assurée.

— Je le crois, monsieur.

— Maintenant, madame, je voudrais vous offrir une récompense.

— Une récompense ! fit-elle étonnée.

— Peut-être êtes-vous sans fortune.

— Je ne suis pas très riche, monsieur le marquis ; mais, grâce à une somme de cinquante mille francs que j'ai touchée autrefois à Batavia et que j'ai fait valoir, je possède une petite fortune qui me met complètement à l'abri du besoin.

— En ce cas, madame, je n'insiste pas ; mais vous voudrez bien vous rappeler que le marquis de Chamarande est

votre obligé ; si un jour vous aviez besoin de moi, n'hésitez pas à venir me trouver.

— Je me souviendrai, monsieur le marquis.

— Demain aura lieu l'enterrement et vous tenez sans doute à y assister.

— J'y assisterai, certainement.

— Alors, permettez-moi de vous donner un conseil.

— J'écoute, monsieur le marquis.

— Vous êtes brisée et vous avez besoin absolument de repos pour refaire vos forces.

— C'est vrai.

— Votre présence ici ne me paraît plus nécessaire, je vous conseille donc de rentrer chez vous.

— Vous avez raison, monsieur le marquis, et c'est ce que je vais faire…

— Ma voiture est en bas, prenez-la.

— Merci.

Le marquis l'accompagna jusqu'au perron de l'hôtel et ils se séparèrent.

Le lendemain matin, vers huit heures, Carlotta était encore couchée lorsque sa femme de chambre lui annonça la visite de M^me^ Dorothée.

— Dorothée ! s'écria la jeune femme en se dressant sur son lit, vite, vite, faites entrer.

Dorothée attendait dans le salon ; la femme de chambre ouvrit la porte et dit :

— Madame, vous pouvez venir.

Dès qu'elle parut, Carlotta l'interrogea anxieusement du regard.

— Bonne nouvelle, madame, dit Dorothée.

— Elle vit.

— Oui, madame.

— Et tu l'as retrouvée ?

— Je l'ai retrouvée !

Les yeux de Carlotta rayonnèrent de joie et de grosses larmes tombèrent sur ses joues.

— Allons, dit-elle d'une voix vibrante d'émotion, assieds-toi là, près de moi, pour me dire ce que tu as fait, pour me parler de l'enfant de ma sœur. Est-elle à Paris ?

— Oui, madame.

— Ah ! mon Dieu, quelle joie ! Ainsi, dès aujourd'hui, je pourrai la voir, la serrer dans mes bras !… Mais parle, Dorothée, parle, je t'écoute.

— Aussitôt après avoir quitté l'hôtel de Simaise, dit Dorothée, je pris une voiture et me fis conduire rue de Bretagne. Je parcourus la rue dans toute sa longueur, mais sans pouvoir reconnaître la maison dans l'allée de laquelle j'avais déposé la petite. Cependant je me rappelai que cette maison n'était pas loin du jardin du Temple.

» Je pensai qu'un enfant abandonné la nuit dans l'allée d'une maison est un événement qui reste dans la mémoire ; alors j'entrai dans une première maison pour questionner les concierges ; ils ne savaient rien ; ils n'étaient rue de Bretagne que depuis trois ans. Bien résolue à continuer mes recherches, j'entrai dans la maison voisine et adressai à la concierge les mêmes questions ; elle ne savait rien non plus ; mais elle m'indiqua une maison où il y a une vieille concierge qui tire le même cordon depuis plus de vingt ans. Je fus bientôt dans la loge de la bonne femme. Je ne lui adressai qu'une seule question.

» — Je sais, je sais, me répondit-elle, il s'agit de la petite Charlotte, qui doit être aujourd'hui une grande et belle demoiselle, car elle promettait, la gamine ! Par exemple, je ne vous dirai pas ce qu'elle fait, maintenant, ni où elle est. Depuis au moins quatre ans elle n'a pas reparu dans le quartier.

» C'est au numéro 14 qu'elle a été abandonnée par sa mère, probablement. Pourquoi ? On ne l'a jamais su. Au milieu de la nuit, les concierges, qui étaient de bien braves gens, furent réveillés tout à coup par des cris d'enfant ; ils se levèrent vite et trouvèrent la petite, presque nue, enveloppée dans une couverture. Ils la prirent, la consolèrent de leur mieux, lui donnèrent à manger, à boire, puis la couchèrent près d'eux, dans leur lit.

» Le père Grivelot et sa femme étaient déjà vieux et n'avaient pas d'enfant ; ils résolurent d'adopter la petite. Et ce fut fait. Le lendemain ils firent leur déclaration au commissaire, qui les autorisa à garder l'enfant.

» Ils avaient trouvé sur elle un papier qui disait : Elle s'appelle Charlotte… N'ayant aucune raison pour changer ce nom, ils le laissèrent à la petite.

» Charlotte fut élevée avec beaucoup de tendresse et de soins, et comme elle était intelligente, très douce et jolie à ravir, tout le monde l'aimait. Moi, je l'adorais, cette gamine ; elle venait souvent babiller et faire le petit diable dans ma loge ; il est vrai que j'avais toujours un bonbon ou un gâteau à lui donner.

» Les Grivelot la mirent à l'école, et comme elle apprenait vite et bien, elle devint une petite savante. Bien sûr que si l'on avait pu la pousser on en aurait fait une maîtresse d'école. Mais voilà, quand on n'est pas riche, bernique.

» La mère Grivelot – l'homme était mort – la mit en apprentissage rue Saint-Denis, chez une couturière. Elle avait encore quelques mois d'apprentissage à faire, lorsque la pauvre mère Grivelot mourut à son tour.

» Depuis lors, je n'ai pas revu M^lle^ Charlotte, et voilà les seuls renseignements que je peux vous donner. Mais peut-être saurez-vous quelque chose de plus en allant voir M^me^ Charrier, la couturière de la rue Saint-Denis.

» Je remerciai la vieille concierge, puis je lui demandai l'adresse de la couturière et je courus aussitôt rue Saint-Denis.

— Eh bien ? interrogea avidement Carlotta.

— Eh bien, madame, M^lle^ Charlotte a quitté la couturière avant d'avoir terminé son apprentissage.

» Mais, là, on sait ce qu'elle est devenue.

— Ah !

— Une ouvrière de la maison, autrefois l'amie intime de M^lle^ Charlotte, l'a revue la semaine dernière.

— Que fait-elle ? Où est-elle ?

Dorothée parut embarrassée.

— Mais parle donc ! s'écria Carlotta ; tu vois bien que j'ai hâte de savoir, que je meurs d'impatience.

— C'est que je ne sais pas trop comment vous dire…

— Il faut que je sache, entends-tu, il le faut !

— Eh bien, madame, M^lle^ Charlotte n'est pas restée ouvrière.

Carlotta laissa échapper un profond soupir.

— Tu n'as pas osé dire : n'est pas restée une honnête fille… Va, j'ai compris ; elle était jolie, sans expérience, sans guide et elle s'est perdue comme tant d'autres malheureuses.

— Livrée à elle-même, entraînée par de mauvais conseils et de mauvais exemples, la pauvre enfant a mal tourné. Un soir on l'a menée dans un bal public et elle n'est plus revenue à l'atelier.

— Est-ce tout ce que t'a appris cette ouvrière, ancienne amie de ma nièce ?

— Non, madame, et vous allez être bien étonnée. Il y a environ dix-huit mois, M^lle^ Charlotte a eu le bonheur de rencontrer un jeune homme que vous connaissez.

— Que je connais ?

— M. Pedro Castora.

— Charlotte est la maîtresse de M. Castora ?

— M. Pedro Castora a passé pour être l'amant de M^lle^ Charlotte, mais cela n'était pas. Ce jeune homme s'est pris tout à coup d'une grande amitié pour votre nièce ; la voyant engagée sur la pente fatale au bas de laquelle s'ouvre l'abîme où tant de malheureuses jeunes filles tombent les unes après les autres, il résolut de la sauver. Il se fit son ami, son protecteur, lui donnant des conseils comme un frère à sa sœur ou plutôt comme un père à sa fille.

» Il lui acheta et lui fit meubler un hôtel, lui donna chevaux et voitures, des bijoux magnifiques, une fortune enfin.

— Sans être son amant ! exclama Carlotta, n'en pouvant croire ses oreilles.

— Sans être son amant, madame. Mais ce n'est pas tout : après s'être placé entre votre nièce et le gouffre où elle serait infailliblement tombée, après lui avoir donné une fortune, M. Pedro Castora n'a pas cru avoir fait assez pour sa protégée, il a voulu achever son œuvre. Conseillée par l'homme généreux et bon à qui elle doit tant, M^lle^ Charlotte va se marier.

— Elle va se marier ?

— Oui, madame, avec un jeune homme qu'elle aime et dont elle est aimée.

— Est-ce bien vrai, cela, dis, est-ce bien vrai ?

— C'est ce que votre nièce elle-même a dit à son ancienne amie. Et celle-ci, invitée à la noce, m'a montré la toilette qu'elle se prépare pour ce jour-là. Le mariage serait déjà fait, madame, si M^lle^ Charlotte avait eu entre les mains les papiers qui lui sont demandés à la mairie.

Les joues de Carlotta étaient inondées de larmes.

Elle joignit ses mains et regarda le ciel.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-elle, je vous remercie !

Elle resta un instant silencieuse et reprit :

— Ainsi, voilà ce que M. Pedro Castora a fait pour ma filleule, pour la fille de ma pauvre sœur. Ah ! le brave cœur, le brave cœur !… Ah ! comme le bien fait par les uns rachète le mal que font les autres !

» Dorothée, tu ne m'as pas dit où demeure Charlotte ?

— On n'a pu me donner son adresse, madame.

— Après tout, c'est un détail ; M. Pedro Castora me la donnera tantôt, car je le verrai sûrement au convoi de… M. de Simaise. C'est à onze heures, n'est-ce pas ?

— Onze heures précises, madame.

— Et neuf heures viennent de sonner. Je me lève et tu vas m'aider à m'habiller, Dorothée.

— Avec plaisir, madame.

À dix heures et demie, comme Carlotta sortait de chez elle pour se rendre à l'hôtel de Simaise, elle se trouva tout à coup en face de Caracole.

L'ancien confident d'Adriano Zacharetti voulut lui prendre la main ; mais elle se recula brusquement, laissant voir sa répulsion et son dégoût.

Caracole s'arrêta stupéfait.

— Tu es un misérable et je te hais, lui dit-elle durement ; va-t'en et ne reparais jamais devant moi !

Sur ces mots, elle s'éloigna rapidement et se jeta dans la voiture qui l'attendait.

Caracole resta un instant immobile, la bouche béante, comme écrasé ; puis sa tête se redressa et il murmura :

— Je me consolerai !

Le coquin avait pris son parti.

Il pénétra dans l'appartement de son ancien maître et s'empara de tout l'argent, de toutes les valeurs qu'il put trouver.

Quelques heures plus tard, ainsi que le marquis de Chamarande le lui avait ordonné, il se mettait en route pour l'Italie, où il avait résolu de se fixer.

XXXVI

LA JUSTICE DE DIEU

Il n'y avait pas plus de quarante ou cinquante personnes, dans la cour de l'hôtel de Simaise lorsque Carlotta y arriva. Et cependant le suicide du baron était déjà connu de tout Paris. Le petit nombre de ceux qui étaient là disait assez combien le personnage était peu sympathique. Il est vrai – et il faut le dire – qu'on n'avait pas envoyé de lettres d'invitation.

Nommons du côté des hommes M. le comte de Violaine, M. le comte de Maurienne, Jacques Grandin, Pedro Castora, le père La Bique, Sosthène Landry.

Parmi les quelques femmes présentes, on aurait vainement cherché la baronne de Simaise et M^lle^ Henriette de Simaise.

Le cercueil était exposé sous la porte cochère, tendue de noir avec écussons aux armoiries du baron de Simaise.

En voyant cette bière, dans laquelle était renfermé un homme vivant, Carlotta n'eut pas même un tressaillement.

Sa haine pour Carini n'était pas encore éteinte.

— Je l'ai voulu, murmura-t-elle ; il a mérité cet épouvantable châtiment. Si j'ai trop bien vengé les victimes, Dieu me jugera !

Un instant après eut lieu la levée du corps.

Raoul conduisait le deuil, ayant à sa droite le marquis de Chamarande et à sa gauche son cousin.

Devant le portail de l'église, Carlotta s'approcha de Pedro Castora et lui dit :

— Monsieur, j'ai quelque chose à vous demander.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Veuillez avoir la bonté de me donner l'adresse d'une jeune fille à laquelle vous vous êtes intéressé.

— Dites-moi au moins comment se nomme cette jeune fille, répliqua Pedro en souriant.

— Son nom est Charlotte.

— Pardon, madame, mais avant de vous dire où demeure M^lle^ Charlotte, ne puis-je savoir…

— Pourquoi je veux la voir ? l'interrompit-elle ; je n'ai pas à vous le cacher, monsieur Castora : cette jeune fille que vous avez retirée de la fange…

— Oh ! madame ! protesta le jeune homme.

— Je sais ce que vous avez fait pour elle, monsieur, et je vous en remercie de tout mon cœur ; oui, vous l'avez sauvée de la misère, de l'infamie !… Ah ! monsieur Castora, c'est beau et c'est grand ce que vous avez fait là ! Il fallait un noble cœur comme le vôtre, pour avoir pitié d'une malheureuse créature égarée et lui tendre une main amie. Eh bien, monsieur, cette jeune fille dont vous avez voulu être le protecteur et le sauveur, cette jeune fille est ma nièce et ma filleule.

— Votre nièce ! Est-ce possible ?

— Oui, monsieur, Charlotte est ma nièce, la fille de ma sœur Juanita, et elle est née à Batavia.

— Mais vous pouvez vous tromper, madame.

— Non, non, je ne me trompe pas, monsieur Castora ; ma nièce, que j'avais adoptée après la mort de ma pauvre sœur, que j'aimais comme si elle eût été ma fille, Charlotte m'a été enlevée peu de temps après mon arrivée à Paris ; elle avait alors trois ans et six mois. Elle fut abandonnée dans une allée de maison et recueillie par de braves gens, les époux Grivelot, qui l'élevèrent et l'aimèrent comme leur propre fille.

— C'est assez, madame, je ne doute plus, M^lle^ Charlotte est bien votre nièce.

— Alors, monsieur, vous ne refuserez pas de me dire où elle demeure ?

— Non, sans doute, mais elle vous le dira elle-même.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Dans un instant, madame, vous verrez M^lle^ Charlotte.

— Où cela ?

— Ici ou plutôt dans l'église, où elle vient d'entrer.

Carlotta parût très surprise.

— M^lle^ Charlotte connaît M. le marquis de Chamarande, ajouta Pedro en souriant ; cela vous explique sa présence ici.

— Oh ! faites-moi la voir seulement, monsieur, je vous en supplie.

— Tout le monde est entré, l'office commence, venez.

Ils pénétrèrent dans l'église et s'avancèrent jusqu'auprès de la chapelle ardente.

Alors, Pedro s'arrêta, et indiquant à Carlotta une jeune femme sévèrement vêtue de noir, qui occupait la première chaise du troisième rang, il lui dit :

— C'est elle !

À ce moment, Charlotte se retourna à demi, vit le Brésilien et le salua par un gracieux mouvement de tête.

— Oh ! comme elle ressemble à Juanita, murmura Carlotta.

Son émotion était telle qu'elle fut sur le point de s'évanouir. Sentant ses jambes fléchir, elle eut recours à une chaise sur laquelle elle s'affaissa plutôt qu'elle ne s'assit.

Oh ! comme ce service funèbre lui parut long !

Adriano Zacharetti était là, tout près d'elle ; mais que lui importaient les effroyables tortures de cet homme ? Elle ne pensait même pas à lui !

Enfin, on sortit de l'église. Charlotte, marchait à quelques pas devant Carlotta. Ne pouvant plus se contenir, celle-ci s'écria tout à coup :

— Charlotte !

La jeune fille se retourna brusquement.

— Est-ce vous qui m'appelez, madame ?

— Oui, c'est moi, répondit Carlotta, en ouvrant ses bras.

— Est-ce que vous me connaissez, madame ? demanda la jeune fille, ne cherchant point à cacher sa surprise.

— Si je vous… si je te connais ! s'écria Carlotta les yeux étincelants. Charlotte, as-tu conservé la petite médaille d'or que j'avais attachée à ton cou quand tu étais toute petite ?

— Ma mère, ma mère ! s'écria à son tour la jeune fille.

Et des larmes plein les yeux, sanglotant, elle se précipita dans les bras de Carlotta.

— Hélas ! lui dit celle-ci en la pressant fiévreusement contre son cœur, ta mère est morte peu de temps après ta naissance, je ne suis que ta tante et ta marraine.

Cette scène émouvante s'était passée sous les yeux de Pedro Castora. Il s'approcha de Charlotte et lui dit d'un ton affectueux :

— Ne venez pas jusqu'au cimetière ; emmenez votre tante.

FIN DE LA SIXIÈME PARTIE.

SEPTIÈME PARTIE

LE MAL ET LE BIEN

I

CHEZ CHARLOTTE

Avant de se séparer du convoi, en se demandant si elle reverrait jamais Raoul de Simaise, Carlotta avait voulu s'enivrer une dernière fois de la vue du jeune homme.

: Elle le regarda longuement, avec la sollicitude d'une sœur et la tendresse d'une amante. Elle fut frappée, comme tout le monde, de sa pâleur et de son accablement.

La plupart de ceux qui assistaient à la lugubre cérémonie, connaissaient dans ses détails, plus ou moins, la vie honteuse du baron de Simaise, et, dans sa douleur profonde, on trouvait son fils admirable.

— Oui, disait-on, le défunt était son père, mais quel père !

Ah ! ce n'était pas seulement la mort de son père qui causait le chagrin de Raoul ; c'était surtout la pensée que le nom de Simaise était flétri, déshonoré. Il portait le deuil de l'honneur de ses ancêtres.

Et sa douleur était d'autant plus grande que, se reportant à son passé, il s'avouait, en rougissant, que, lui aussi, avait porté atteinte à l'honneur de son nom.

Carlotta ne pouvait deviner ce qui se passait dans l'âme de Raoul, mais avec son instinct de femme qui aime, elle sentait que quelque grande et secrète douleur devait ronger ce cœur d'homme, qu'elle eût voulu posséder, même au prix de sa vie.

Mais, hélas ! elle ne pouvait rien et n'avait le droit de rien demander. Ce fut pour elle une nouvelle souffrance d'être obligée de s'éloigner ignorante des tourments du jeune homme et impuissante à le consoler.

La tante et la nièce s'en allèrent, se serrant l'une contre l'autre, heureuses de s'être retrouvées et avides d'être seules afin de se livrer aux épanchements d'une tendresse comprimée pendant de longues années.

Ce ne fut ni chez Carlotta ni à l'hôtel de Charlotte que les deux femmes furent conduites, mais au domicile où la protégée de Pedro Castora s'était installée depuis la veille.

Nous devons dire que Charlotte, ayant pris la résolution de sortir du milieu où elle vivait, avait fait connaître à Pedro son intention de lui restituer tout ce qu'elle tenait de son étrange générosité.

Elle lui avait dit :

— Mon rôle dans le monde où j'ai vécu est terminé ; le luxe dont vous m'avez entourée ne saurait plus convenir à une femme qui espère trouver le bonheur dans le mariage.

— Ah !… Et pourquoi ? demanda Pedro.

— Parce que ce luxe n'est plus en rapport avec ma nouvelle position ; l'homme que j'aime et qui va me donner son nom n'est, vous le savez, qu'un modeste contre-maître. Reprenez donc vos dons, mon ami. Vous m'avez enrichie, mais je veux, je dois me marier pauvre… Pedro, depuis que j'ai eu le bonheur de rendre un léger service à vos amis, je ne suis plus la même femme. Ah ! comme c'est bon de sentir qu'une fois au moins dans sa vie on a fait son devoir !

— Bien, dit Castora avec émotion, très bien ! Je ne suis point surpris, ma chère ; je connais depuis longtemps la délicatesse de vos sentiments.

— Pedro, je ne mérite pas…

— Soit, Charlotte ; mais si vous ne gardez rien de ce qu'il m'a plu de vous donner, comment vivrez-vous ?

— Paul, mon futur mari a une place.

— Il gagne peu.

— C'est vrai. Mais grâce à vous, Pedro, et parce que vous l'avez voulu, j'ai pris des maîtres et j'ai pu achever mon éducation ; je suis assez instruite, maintenant, pour pouvoir donner des leçons moi-même, et je crois que la maîtresse de français pourra faire oublier la demi-mondaine.

— Je ne suis pas convaincu.

— Soit, mais j'aurai autre chose.

— Quoi ?

— Une petite ferme.

— Que me dites-vous là ?

— M. le marquis de Chamarande veut me faire ce don.

— Oh ! alors, fit Pedro en souriant, la petite ferme n'est pas un château en Espagne.

Et prenant affectueusement les mains de sa protégée :

— Je vous remercie de m'avoir fait vos petites confidences, lui dit-il ; je suis heureux de vous avoir bien jugée,

Charlotte. Votre résolution est tout à fait digne d'une brave et honnête fille.

— Ah ! vous m'approuvez !

— Assurément. Mais dans votre projet, vous n'avez pas tout prévu.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il vous faut mon assentiment.

— Mais…

— Charlotte, je n'accepte pas ce sacrifice.

— Ce n'est pas un sacrifice.

— Qu'est-ce donc ? Mais ne discutons pas sur un mot. Charlotte, si vous acceptez une dot de M. le marquis de Chamarande, que vous connaissez depuis quelques heures seulement, pourquoi donc en refuseriez-vous une de moi que vous connaissez depuis près de deux années ?

— Pedro !…

— Laissez-moi dire… Il faut que vous compreniez bien, mon enfant, qu'un homme comme moi ne reprend jamais ce qu'il a donné. Donc, ce qui est ici est à vous, bien à vous.

— Mais…

— Oh ! j'approuve vos honorables et légitimes scrupules ; mais écoutez : voici ce que nous allons faire.

— Je vous écoute, Pedro.

— Après m'avoir écouté, il faudra m'obéir.

— Oh ! Pedro, vous savez bien que je serai toujours heureuse de suivre vos conseils.

— Eh bien, Charlotte, vous allez charger mon homme d'affaires de vendre tout ce que vous ne voudrez pas garder. Du produit de cette vente vous vous constituerez un capital que vous placerez en rentes sur l'État. Ce sera la dot que vous donne Pedro Castora.

— Paul acceptera-t-il ?

— Je me charge de faire comprendre à votre fiancé qu'il peut accepter ce présent d'un ami ; car il sait bien que je n'ai jamais été que votre ami.

— Il ne le croyait pas, autrefois ; mais il a fini par se rendre à l'évidence ; aujourd'hui il n'a plus un doute et il est plein de confiance.

— Il a raison. Vous aurez des enfants, Charlotte, et il ne faut pas qu'ils sachent comme vous ce que c'est que la misère.

Il fut fait ainsi que le voulait Pedro Castora.

— Charlotte fit un choix des objets mobiliers qu'elle pouvait conserver, et, de ses bijoux luxueux, ne conserva qu'une miniature, portrait de Pedro Castora.

— Immédiatement elle loua un petit appartement, qu'elle meubla modestement, et c'est là que la nièce avait amené sa tante.

Pendant tout le reste de la journée, la fille et la sœur de la pauvre Juanita, mêlant leurs larmes, échangèrent leurs confidences et leurs caresses.

Carlotta voulut connaître, dans tous ses détails, le passé de Charlotte, en commençant par ses jeunes années chez les époux Grivelot.

— Ils étaient bons, dit Charlotte, oh ! mais bons pour moi comme si j'eusse été leur fille ; malheureusement ils étaient pauvres.

— Mais riches de cœur ! murmura Carlotta avec émotion. Ils ne sont plus ; Dieu les a récompensés.

— Je l'espère. J'ai prié et je prie encore pour eux.

— C'est bien, ma fille ; va, il faut que les bons soient payés selon leur mérite, afin que les méchants ne soient pas trop forts !

— J'étais auprès de la chère femme quand elle a rendu l'âme.

» D'une voix que je crois entendre encore et qui m'alla jusqu'au cœur, elle dit :

» — Chère mignonne, qui veillera sur toi ? J'ai peur ; tu es si jolie !

— Ah ! elle avait raison, dit Carlotta, pensant à son triste passé et à celui de Juanita ; misère et beauté sont une mauvaise, compagnie pour l'orpheline.

Et mentalement, pensant à Carini, elle ajouta :

— Ce n'était pas assez pour lui du malheur de la mère, de la tante, il lui fallait encore le malheur de l'enfant ! Ah ! le misérable, le misérable !… Et je me repentirais de ce que j'ai fait !… Jamais, jamais !…

— Chère tante, à quoi penses-tu ? demanda Charlotte.

— À ton passé.

— Oui, à ma chute.

— À ceux qui en ont été la cause, Charlotte. Qu'est devenue cette ouvrière, cette misérable fille qui t'a livrée ?

— Elle est morte.

— Dieu ne pouvait pas la laisser vivre.

— Elle est morte dans d'atroces souffrances sur un lit d'hôpital.

— Dieu châtie, voilà sa justice ! Charlotte, est-il vrai, dis, que M. Pedro Castora…

— Eh bien ?

— Que ce jeune homme n'a été pour toi qu'un généreux protecteur, un ami, un frère ?

— Ma tante, répondit Charlotte d'un ton grave et solennel, sur ce qu'il y a de plus sacré, pour moi, la mémoire de ma mère, je te le jure. Mais je ne veux pas paraître à tes yeux meilleure que je ne le suis : en acceptant les bienfaits de M. Castora, je ne croyais pas à son désintéressement ; ce n'est que plus tard qu'il m'a été donné d'apprécier la délicatesse, la grandeur de cet homme.

À ce moment Carlotta fut prise d'une forte quinte de toux.

Sa nièce se montra fort effrayée.

— Mon Dieu, ma chère tante, s'écria-t-elle, tu as l'air de souffrir horriblement !

— Oui, mais ne t'alarme pas, répondit Carlotta, ébauchant un sourire, c'est peu de chose, un rhume négligé… Un

peu de repos, à la campagne, dans le midi, et je me débarrasserai de cette vilaine toux.

— Oui, oui, chère tante, et nous te soignerons bien, Paul et moi ; tu verras.

— Quand aurai-je le plaisir de voir ton fiancé ?

— Il viendra ce soir, et, si tu le veux bien, il dînera avec nous.

— Si je le veux ! mais j'en serai heureuse.

— Il est très bien, mais toujours un peu triste ; je crois qu'il y a un secret, un chagrin dans sa vie.

— Nous le consolerons.

— Chère tante, ce soir même nous pourrons fixer le jour de notre mariage.

— Oui, certes, car j'ai hâte de voir ton bonheur et ton avenir assurés.

— Je serai heureuse si tu consens à demeurer avec nous.

— Ton mari le voudra-t-il ?

— J'en suis sûre.

— Alors, mon enfant, c'est entendu.

— Notre mariage sera des plus simples : quatrième classe.

— J'approuve.

— Par exemple, reprit Charlotte, mes témoins seront de première classe.

— Qui donc as-tu ?

— M. le marquis de Chamarande et M. le comte de Violaine.

— C'est un grand honneur que ces messieurs vous feront.

— Oh ! ce n'est pas tout : M^me^ la baronne de Simaise, M^lle^ de Simaise, M. le comte de Maurienne, M. Jean de Chamarande et M. Raoul de Simaise assisteront à la bénédiction nuptiale.

Le nom de Raoul fit tressaillir Carlotta.

Elle souffrait d'autant plus de son amour, maintenant, qu'elle avait revu le jeune homme et qu'elle comprenait qu'elle entretenait en elle une passion insensée, sans espoir. Cependant pour rien au monde elle n'aurait voulu guérir de ce mal qui la dévorait. Après les fautes qu'elle avait commises, la malheureuse femme considérait ses angoisses, ses tourments comme une expiation et elle remerciait le ciel de ses souffrances.

Un coup de sonnette se fit entendre.

Une jeune bonne, engagée depuis le matin, alla ouvrir.

— C'est Paul, dit Charlotte, en se levant toute joyeuse ; tu vas voir, chère tante, qu'il est fort bien.

Elle alla, au-devant du visiteur. Elle ne s'était pas trompée ; c'était, en effet, Paul Mairat ; mais il n'était pas seul.

Pedro Castora l'accompagnait.

— Vous ; monsieur ! fit Charlotte avec étonnement et aussi avec plaisir, car elle prévoyait une bonne nouvelle.

— Oui, mon enfant, dit le Brésilien, après avoir salué cordialement Carlotta ; j'ai voulu voir M. Mairat en ami, afin de lui annoncer avant vous ce que nous avons décidé, sauf son approbation, bien entendu.

— Eh bien ? interrogea Charlotte laissant voir son inquiétude, car elle craignait la susceptibilité de son fiancé.

— Eh bien, mon enfant, répondit Pedro, je suis parvenu à faire comprendre à M. Mairat qu'il pouvait accepter sans rougir mon cadeau de noces.

— C'est bien vrai, Paul, tu acceptes ? fit Charlotte ; tu sais, que rien n'est fait, si tu crois devoir refuser…

— J'ai accepté, Charlotte, sous cette réserve que ce sera pour nos enfants, si nous en avons.

— Vous en aurez, dit Pedro Castora en souriant ; et pourquoi donc en serait-il autrement ? Je n'ai jamais été parrain, et je tiens à être revêtu bientôt de cette dignité.

— Moi, dit Carlotta, si M. Castora veut bien m'accepter, je serai la marraine.

— C'est convenu, madame, répondit Pedro en s'inclinant. Maintenant, ajouta-t-il, je vous dis au revoir ; vous voudrez bien me prévenir pour la signature du contrat.

Le Brésilien serra la main de Paul Mairat et se retira.

— Paul Mairat était en effet ***très bien,*** ainsi que Charlotte l'avait dit à sa tante, et l'on comprenait que la jeune fille fut fière de son amoureux.

C'était un garçon de vingt-six ans, blond, de taille moyenne, au front intelligent, à la bouche finement dessinée ;

à la physionomie sympathique, bien que grave et même un peu sombre.

Ses allures n'étaient point celles d'un coureur d'ateliers, mais plutôt celles d'un employé. Vêtu sans élégance, mais très correctement, on l'eût pris pour un sous-chef de bureau dans un ministère.

Il était lapidaire et occupait une place de contre-maître dans une importante maison de joaillerie où il était très estimé.

Il gagnait trois cents francs par mois.

Il parlait l'anglais, était quelque peu musicien, dessinait et adorait la campagne.

Son rêve était la vie des champs.

Carlotta se mit bien vite à l'aise avec lui. Elle l'examinait avec attention, non point avec la curiosité de la femme, mais avec la sollicitude d'une mère.

Elle trouva que, comme sa nièce le lui avait dit, Paul était grave, plus grave qu'on ne l'est ordinairement à vingt-six ans, alors que tout sourit à l'homme. La voix de Paul était toujours sérieuse ; c'est à peine si une parole joyeuse de Charlotte amenait un sourire sur ses lèvres ; cependant il aimait ardemment la jeune fille.

— Vous étiez tout jeune encore quand vous avez perdu vos parents, à ce que m'a appris ma nièce ? lui dit Carlotta.

— Très jeune, répondit-il.

— À Paris ?

— À Paris, oui, madame.

— Appelez-moi votre tante, mon ami, pour que je puisse vous appeler mon neveu.

Paul répondit par un mouvement de tête.

On parla du mariage, de l'avenir, des événements accomplis, et quand l'heure de se mettre à table sonna, tout allait au mieux. Mais Carlotta se disait :

— Ma nièce a raison, ce garçon-là a un secret.

Après le dîner, qui fut assez gai, car Carlotta s'efforça d'éloigner de son esprit les pensées douloureuses qui l'assiégeaient, les deux amoureux restèrent seuls.

Carlotta rentra chez elle où elle trouva Dorothée qui l'attendait.

— Eh bien, madame est-elle contente ? demanda Dorothée avec empressement.

— Oui, je suis contente et je te pardonne tout. De plus, comme je te l'ai promis, je te récompenserai.

— Je remercie madame du fond du cœur.

— Ne me remercie pas… Charlotte a plaidé pour toi. D'ailleurs, tu l'as retrouvée… Maintenant j'espère que, pour elle, les mauvais jours sont passés.

— Ah ! si madame voulait mettre le comble à ses bontés !…

— Eh bien, que veux-tu ?

— Que madame me garde à son service.

— Oh ! après ce que tu as fait !

— Madame a pardonné…

— C'est vrai ; mais je ne puis rien décider ; cela dépendra de Charlotte et de son mari.

— M^lle^ Charlotte va donc se marier ?

— Oui, et nous vivrons ensemble.

— Le mari de M^lle^ Charlotte doit être très riche.

— Pas du tout, M. Paul Mairat est un simple contremaître.

— Paul Mairat ! fit Dorothée, avec un mouvement de surprise.

— Est-ce que tu connais ce jeune homme ?

— Non, madame ; mais ce nom de Mairat ne m'est pas inconnu.

— Ah !

— Il a été certainement prononcé plus d'une fois devant moi.

— Où ? Quand ? Par qui ?

— Je cherche à me rappeler, car il y a longtemps de cela.

— En disait-on du mal ou du bien ?

— Du bien, madame.

— En ce cas, tout est pour le mieux ; mais tâche de te rappeler.

À ce moment, prise de ses vives douleurs d'estomac, Carlotta ne put retenir un gémissement.

— Mon Dieu, madame, dit Dorothée, ce mal qui persiste devient inquiétant. Est-ce que vous souffrez beaucoup ?

— Oui.

— Voulez-vous que je reste pour vous veiller ?

— Pour me veiller, non ; mais je te garde cette nuit. Aide-moi seulement à me mettre au lit.

Carlotta resta seule, espérant que, la fatigue aidant, elle s'endormirait promptement. Mais il n'en fut rien.

Mille réflexions lugubres et de pénibles pressentiments l'assaillirent, et ce ne fut qu'après plusieurs heures d'insomnie que le sommeil, enfin, s'empara d'elle.

Ce fut un sommeil tourmenté, tout rempli de visions, et donnant la fièvre au corps.

Ce sommeil dura jusqu'au jour avec des intermittences pendant lesquelles des hallucinations fantastiques succédaient aux rêves inachevés.

Ce fut comme le panorama de sa vie qui se déroula sous les yeux de Carlotta, tableau incohérent, sans doute, avec des lacunes, mais exact dans la reproduction de certaines scènes.

II

LE RÊVE

D'abord Carlotta se revit à Batavia quand elle était enfant, heureuse auprès de sa sœur adorée, qui lui apparut, souriante et belle comme aux plus beaux jours de son bonheur.

Ah ! comme elle les revoyait fleuries et parfumées, les heures charmantes de ce passé !

La scène changea. Juanita disparut, faisant place à un squelette décharné, enveloppé dans une robe de bal, et tenant un berceau dans ses mains.

Dans ce berceau dormait un enfant, et la morte tendait à Carlotta le berceau et l'enfant. Et de la bouche édentée du squelette sortaient ces mots :

— Veille sur elle ! Tout pour elle !

Carlotta prenait le berceau et se penchait pour mettre un baiser sur le front de l'enfant. Horreur ! Un serpent hideux montrait sa tête baveuse, et le monstre enveloppait l'innocente créature de ses anneaux serrés.

Nouveau changement de scène : Carlotta se trouvait à son tour enlacée par le reptile, dont la tête, subitement grossie, n'était autre que celle de Carini.

Le serpent l'entraînait au milieu d'un paysage sauvage dont le sol était imprégné de sang, et du sol sortaient en même temps deux cadavres, qui s'élançaient vers elle menaçants.

À demi-réveillée par cette épouvantable vision, Carlotta se dressa sur son séant, plongeant son regard fiévreux dans les ténèbres. Alors au rêve succéda l'hallucination.

Enveloppée d'une vapeur rougeâtre, elle se vit demi-nue, échevelée, poursuivie par de grandes flammes qu'un vent violent poussait sur elle. Elle sentait sur son corps la douleur aiguë de la brûlure. Soudain, du centre de ce foyer de flammes, s'éleva une forme humaine.

Rien de précis, d'abord : c'était comme une espèce de fantôme gigantesque dont on ne pouvait distinguer les traits. Il étendait les bras, saisissait la femme, l'arrachait à la fureur des flammes, l'emportait et allait la déposer sur un vert gazon.

Sauvée ! Carlotta jetait ses bras au cou de son libérateur, dont la tête se parait tout à coup d'une auréole lumineuse. Cette tête était celle d'un beau jeune homme portant un uniforme militaire, et Carlotta, reconnaissait Raoul de Simaise, Raoul intrépide au milieu du danger, et dont la voix douce et vibrante lui disait :

— N'ayez plus aucune crainte, madame, vous êtes sauvée !

Derrière Raoul, dans une pénombre mystérieuse, se dessinait, grimaçante, la figure de Carini, antée sur un corps de démon.

Que signifiait cette vision fantastique, et à quel épisode de la vie de Carlotta se rattachait-elle ?

Au fantastique près, cette scène était la reproduction presque exacte d'un drame dont Carlotta avait été, quelques années auparavant, le principal personnage.

Pour raison de santé, elle s'était trouvée, habitant avec Carini, une villa dans le midi de la France.

Une nuit, le feu prit à la villa. Carlotta, enveloppée de flammes, allait périr lorsqu'un jeune homme se précipita au milieu de l'incendie et eut le bonheur de la sauver.

C'était Raoul de Simaise.

Forcé de quitter le pays le lendemain, le jeune homme n'avait pu revoir celle qu'il avait arrachée aux flammes. Mais Carlotta avait gardé le souvenir de son libérateur, et, peu à peu, ayant d'ailleurs revu Raoul à Paris, sa reconnaissance se changea en un amour profond qui, comme nous l'avons vu, avait résisté au temps et aux événements.

Avec cette puissance d'imagination qui appartient à la femme passionnée, quand elle avait appris que Raoul était en Afrique, soldat, elle l'avait vu brave parmi les braves, et possédant toutes les vertus des héros antiques.

Raoul était devenu son idole.

On comprend la violence des émotions qui s'étaient emparées d'elle quand, à l'hôtel de Simaise, elle avait vu le Raoul inanimé ; quand elle l'avait tenu dans ses bras, pâle, inerte. Sa douleur avait été grande, et vingt fois elle avait failli trahir son secret, en laissant éclater son désespoir.

Elle avait examiné le jeune homme avec une anxiété inexprimable, en se demandant avec épouvante ce que signifiait cette pâleur, cette immobilité.

Car rien ne pouvait lui dire encore que Raoul, n'était pas empoisonné.

Empoisonné !… Oui, elle avait eu peur que Raoul eût bu du poison, du poison versé par son père !

Cependant le rêve continuait.

Elle revit Carini couché dans sa bière, ayant le visage découvert et fixant sur elle un regard livide, qui semblait demander grâce.

Et elle lui répondait :

— Non, pas de grâce, tu as mérité cent fois ton châtiment ; tu mourras sous le couvercle cloué de ton cercueil.

Alors, comme poussé par une force inconnue, l'homme se dressait, sortait de sa bière, se débarrassait, de son linceul et s'avançait sur elle terrible et menaçant.

D'une main il tenait une petite fiole débouchée et de l'autre main il lui écartait les lèvres.

Vainement elle voulait fuir, elle sentait ses pieds rivés au sol ; une puissance irrésistible la forçait à l'immobilité. Ses dents se desserraient sous la pression de la main de fer, et elle voyait le flacon toucher ses lèvres blêmies, et elle sentait, la liqueur tomber goutte à goutte dans sa poitrine.

C'était une douleur atroce, pareille, en même temps, à une déchirure et à une brûlure.

Enfin, par un effort convulsif, elle parvenait à écarter la main de l'empoisonneur.

Une convulsion la secoua et elle poussa un cri rauque.

Elle se réveilla tout à fait.

Mais la douleur qu'elle avait ressentie dans le rêve était réelle. Sa gorge semblait être en feu ; un bourdonnement étrange se faisait dans sa tête, qui était comme serrée par un cercle d'acier.

— Au secours ! À moi ! cria-t-elle.

Dorothée entendit ; elle sauta à bas de son lit et se précipita dans la chambre de Carlotta.

Le jour commençait à poindre.

— Au nom du ciel, madame, s'écria Dorothée avec effroi, qu'y a-t-il, qu'avez-vous ?

— De l'eau, de l'eau !… J'étrangle… je brûle !…

Dorothée s'empressa de porter secours à sa maîtresse, en lui présentant un verre d'eau qu'elle but avidement.

— Maintenant, murmura-t-elle d'une voix oppressée, baignez-moi les tempes.

Dorothée prit un mouchoir et fit des compresses d'eau froide.

Tout en prodiguant ses soins à Carlotta, elle examinait son visage livide.

— Ah ! quel rêve, quel horrible rêve ! prononça Carlotta, dont les dents claquaient de terreur.

— Comment, madame, fit Dorothée, c'est un rêve qui vous a mis dans cet état ?

— Oui.

— Quel enfantillage ! Est-ce que madame ne connaît pas le proverbe : "Tout songe, tout mensonge ?"

— Ce que je souffre là, répondit Carlotta, en appuyant sa main sur sa poitrine, n'est pas un mensonge, c'est une réalité et une réalité affreuse.

Peu à peu, cependant, terreur et souffrance se calmèrent, et la jeune femme, alors, se mit à réfléchir profondément et froidement.

Un peu plus tard elle dit à Dorothée :

— Je te garde, mais ce ne sera pas pour longtemps.

— Pourquoi, madame ? Je vous assure qu'une autre ne vous sera pas plus dévouée que moi.

— Je le sais.

— Eh bien, alors, madame ?

— Dorothée, tu ne seras pas longtemps à mon service parce que je n'ai plus guère à vivre ; voilà tout, ma pauvre fille, et tu vois, c'est bien simple.

— Mourir à votre âge, madame, allons donc ! Les médecins vous guériront quand ils connaîtront votre mal. Allez, c'est à tort que vous vous effrayez.

— Non, Dorothée, je sais ce que j'ai.

— Vous le savez ?

— Oui.

— En ce cas, pourquoi ne pas le dire ?

— Parce qu'il n'y a pas de remède contre ce mal terrible qui me ronge, qui me tue heure par heure.

— Mon Dieu, mais quel est donc ce mal ?

— Je suis empoisonnée !

— Empoisonnée, vous ! exclama Dorothée.

— Oui.

— Horreur ! Et c'est le comte Carini…

— Peut-être.

— Mais il faut vite appeler des médecins et prévenir la justice… Carini doit être arrêté !

— Carini n'a plus rien à redouter de la justice des hommes ; il est livré à la justice de Dieu !

— Mort !…

Carlotta ne répondit pas ; mais elle se dit à elle-même :

— Est-il mort, déjà ?… Ce serait bien vite !

Après un moment de silence elle reprit tout haut.

— Aujourd'hui, je referai mon testament.

— Vous l'aviez donc déjà fait ?

— Oui. Tout en n'ayant plus l'espoir de retrouver Charlotte, j'avais cependant testé en sa faveur, lui donnant tout ; mais avec cette réserve que si vingt ans après ma mort elle n'était pas retrouvée, ma petite fortune servirait à doter deux orphelines.

— Je comprends, madame.

— Aujourd'hui je vais instituer Charlotte ma légataire universelle et sans aucune réserve, cette fois.

Tout à coup Carlotta se frappa le front.

Une idée venait de surgir dans son cerveau.

S'il existait un contre-poison pour elle comme il s'était trouvé un antidote pour le baron ! Pourquoi pas ? Carini était homme de précaution, et dans l'étude de sa science infernale il devait avoir trouvé les antidotes à tous ses poisons. Oh ! cela était, certainement.

Et cette pensée s'empara de l'esprit de Carlotta et devint fixe.

Et, d'ailleurs, était-il juste qu'elle mourut maintenant ?

Elle avait retrouvé l'enfant de Juanita ; elle était délivrée de son mauvais génie ; elle s'était vengée !… Sans doute elle avait commis des fautes, un crime même, car sa vengeance avait été un crime… Oui, mais elle avait tant souffert !… Et puis, si elle vivait, elle avait des années devant elle pour se repentir et faire pénitence.

Seulement, il s'agissait de savoir où trouver le contre-poison. Mais il ne pouvait être que dans le laboratoire de Carini et, sûrement, le flacon porterait une indication révélant sa propriété.

Immédiatement elle se leva, et, à peine vêtue, elle pénétra par le passage secret dans le laboratoire de l'assassin des Carini.

Là, comme dans les autres pièces de l'appartement, tout était dans le désordre où l'avait laissé Caracole.

Dans l'armoire secrète, qui était restée ouverte, les fioles se montraient alignées ; çà et là quelques places vides seulement.

Tremblante d'émotion, mais enfiévrée d'espoir, Carlotta s'approcha de l'armoire, et, arrêtant sur les flacons son regard anxieux, elle murmura :

— Le remède est là, et le remède c'est la guérison !

Elle prit un premier flacon, le tourna et le retourna dans ses mains ; mais il ne portait pas d'étiquette. Elle examina un second flacon ; celui-ci aussi n'avait aucune désignation apparente.

Il en fut de même pour le troisième flacon et pour tous les autres.

La déception était grande et commençait à mordre Carlotta au cœur.

— Mais non, mais non, se dit-elle, j'aurai mal regardé.

Et elle recommença son inspection avec un soin minutieux.

Précautions vaines ! Elle ne découvrit pas le plus léger indice pouvant la mettre sur la voie. Tous les flacons étaient de même dimension et ne différaient que par les couleurs du striage qui décorait le cristal.

La jeune femme resta anéantie.

Il y avait pourtant quelqu'un qui connaissait ce qu'elle désirait si ardemment savoir, et ce quelqu'un c'était Caracole. Elle se rappelait que Caracole avait pris dans l'armoire, sans hésiter, la fiole dont on avait fait usage pour rappeler le baron à la vie.

Oui, Caracole aurait pu lui dire, lui montrant un de ces flacons :

— Là est votre salut !

Mais elle avait chassé Caracole, qui, sur un mot, un signe, se serait empressé de lui obéir.

Et la malheureuse, éperdue, eut un regret monstrueux de ce qui s'était passé entre elle et l'ancien agent de Carini.

— Voyons, voyons, se dit-elle au bout d'un instant, essayant de réagir contre sa défaillance, je n'ai pas tout visité ; il y a la chambre, le cabinet… C'est sans doute là, près de lui, que Carini cachait cette liqueur que je cherche ; j'aurais dû commencer par là.

Elle entra dans la chambre à coucher où tout était dans le plus grand désordre.

Elle vit les meubles fracturés, les tiroirs ouverts et bouleversés, et devina bien vite ce qui avait eu lieu.

— Ah ! s'écria-t-elle, le misérable Caracole est venu ici et il a volé son maître ! Mais il n'avait pas besoin du contre-poison !

Elle chercha de nouveau, fouilla les tiroirs, vida les cartons, jetant tout.

Rien !

— Le bandit, murmura-t-elle, il a tout pris !… Et il disait qu'il m'aimait !… Il n'a même pas songé à moi… Pourtant il savait que j'étais empoisonnée… Ah ! j'aurais dû le dénoncer, le livrer à la justice… Et je l'ai menacé, chassé !… Oh ! imbécile que je suis !

— Cette fois, c'est bien fini, je suis condamnée !

Accablée, elle tomba assise devant le bureau de son ancien amant et se mit à pleurer et à sangloter convulsivement.

La nature reprenait ses droits.

La crise fut violente, mais courte.

L'énergie reprit le dessus. Elle se leva et regarda devant elle et autour d'elle.

Le parquet était jonché de papiers. La tablette du bureau était couverte de dossiers épars.

— Si on lisait tout cela, murmura-t-elle, que de secrets on découvrirait.

Et, machinalement, elle remuait lettres et cahiers sur lesquels on lisait des noms propres ou des désignations bizarres : Patrice et C^ie^, la Briquette, Mélanie, les Ouistiti, Paméla et Hortense.

Tout à coup, Carlotta poussa un cri de surprise. Sur une chemise de papier gris elle venait de lire : Pierre Mairat.

Pierre Mairat ! le nom de l'amant, du futur mari de sa nièce.

Singulière coïncidence !

Alors elle se rappela les paroles dites la veille par Dorothée, au sujet de Paul Mairat.

Là, sur ces pages manuscrites, était peut-être le secret du jeune homme.

En racontant à sa tante comment elle avait connu le marquis de Chamarande et son fils, Charlotte n'avait pas manqué

de lui raconter le rôle que Paméla avait joué dans le drame d'Auteuil.

D'autre part, Carlotta se souvenait qu'en maintes circonstances, elle avait entendu Carini prononcer le nom d'Hortense.

Évidemment, ces deux noms accouplés, Paméla-Hortense, avaient une signification.

Paméla et Hortense avaient dû être les esclaves de Carini et, dans les mains du scélérat, deux instruments redoutables.

Sans se plonger dans les conjectures et les hypothèses, Carlotta s'empara des deux mystérieux dossiers, et rentra chez elle en se disant :

— Qui sait ? Je vais avoir peut-être à exercer un devoir de justicière, non pas en punissant des pervers, mais en sauvant des victimes.

III

LES DEUX DOSSIERS.

Oubliant ses souffrances, qui lui laissaient d'ailleurs quelque répit, ainsi qu'il arrive toujours après des crises violentes, qu'elles soient physiques ou morales, Carlotta, retirée dans sa chambre, s'était mise à parcourir les papiers, qui avaient si justement appelé son attention.

Ces papiers étaient, comme nous l'avons dit, enfermés dans deux chemises, sur lesquelles Carlotta avait lu :

1°Mairat.

2°Paméla-Hortense.

Sachant ce qu'était ou plutôt ce qu'avait été cette Paméla, l'attention et la curiosité de Carlotta se trouvaient pleinement justifiées au sujet du second dossier, par la simple suscription qu'il portait.

Quant au dossier Mairat, il excitait plus vivement encore la curiosité de la jeune femme.

Chacun des dossiers se composait de diverses pièces classées méthodiquement et par ordre chronologique.

Ces pièces, reliées les unes aux autres par un fil rouge, formaient ainsi deux cahiers.

Carlotta s'occupa d'abord du dossier Mairat, qui était celui qui l'intéressait le plus.

Il comprenait :

1°Une série de billets à ordre souscrit par M. Pierre Mairat, négociant, au profit d'un sieur Éléazar, banquier. Tous ces billets avaient été protestés et plusieurs d'entre eux étaient accompagnés du protêt du commandement, du procès-verbal de saisie, du jugement, etc…

2°Des certificats de prise d'hypothèque.

3°Une déclaration de faillite.

4°Un acte d'accusation de banqueroute frauduleuse.

5°Des notes manuscrites volantes.

6°Des lettres de diverses personnes.

7°Enfin, un numéro de la ***Gazette des Tribunaux,*** dont une des colonnes était marquée de traits au crayon rouge.

C'était le compte rendu d'un jugement de la Cour d'assises d'Épinal, en vertu duquel le sieur Pierre Mairat était condamné à cinq ans de prison pour banqueroute frauduleuse, et ce, sur les poursuites du sieur Éléazar, banquier à Paris.

Toutes ces pièces avaient quinze ans de date et remontaient, par conséquent, au temps où Adriano Zacharetti était rentré à Paris avec Carlotta, affublés tous deux du titre de comte et de comtesse Carini.

Les notes volantes étaient écrites au crayon et à demi-effacées. Très laconiques, du reste, elles présentaient, prises à part, comme autant d'énigmes qu'il était impossible de déchiffrer sans avoir la clef de toute l'affaire.

Carlotta en lut quelques-unes. Elles lui parurent écrites de la main de Carini et voici ce qu'elles contenaient :

« Poursuivre à outrance, maintenant.

» Ne rien accorder.

» Obtenir signature à tout prix.

» Ne pas écrire.

» Tâcher de s'appuyer sur quelques grands noms du pays, comme la baronne de Simaise, le comte de Violaine. »

Les autres pièces du dossier établissaient la mise en faillite de Pierre Mairat et sa condamnation comme banqueroutier, convaincu de faux en écritures de commerce.

Mais par suite de quelles circonstances mystérieuses ce dossier était-il tombé entre les mains de Carini, dont le nom ne s'y trouvait pas cité une seule fois ?

Certes, Carlotta connaissait assez le misérable, qui l'avait associée à sa vie, pour être convaincue qu'il avait joué un rôle dans ce drame intime et que, par conséquent, cette banqueroute de Pierre Mairat devait cacher bien des infamies.

Mais comment arriver à percer ce mystère ?

En creusant ses souvenirs, Carlotta se rappela qu'un jour une jeune femme s'était présentée chez elle, s'était précipitée à ses genoux, implorant son assistance pour obtenir une cessation de poursuites dans une affaire des plus graves.

Carini était survenu sur ces entrefaites, et, sans vouloir rien entendre, il avait renvoyé brutalement la suppliante.

Vaguement, il sembla à Carlotta que le nom de la solliciteuse était Mairat.

Mais tout cela était si loin, si loin… et, depuis, tant d'événements avaient passé, qu'elle ne pouvait rien préciser.

Cependant la similitude des noms, ce qu'avait dit Dorothée, la tristesse du futur de sa nièce, tout permettait à Carlotta de supposer, d'être sûre même que l'amoureux de Charlotte était le fils de Pierre Mairat.

— Pauvre garçon ! murmura la jeune femme, voilà son secret ; c'est la condamnation, c'est la flétrissure qui a frappé son père, qui cause son chagrin.

» Mais sur quoi s'arrête sa pensée ?

» Est-il honteux de l'opprobre infligé à son nom ?

» Rêve-t-il quelque vengeance ?

» Songe-t-il à la réhabilitation de son père ?

» C'est bien, je l'interrogerai, et je saurai, j'espère, pénétrer tout ce mystère.

» Maintenant, voyons le second dossier.

» Paméla-Hortense.

Le cahier contenait un assez grand nombre de lettres. Toutes étaient signées Hortense.

Il y avait ensuite des actes de naissance, de décès, des reconnaissances du Mont-de-Piété et, chose singulière, un engagement d'actrice.

Le nom d'Hortense, qui figurait déjà dans le dossier Mairat, semblait donner à la femme qui le portait une grande importance, et Carlotta ne parvenait pas à s'expliquer quel rôle avait joué cette dame Hortense auprès de Carini.

C’est bien, se dit-elle encore, il ne me sera pas difficile, je pense, de retrouver Paméla, et je l’interrogerai au sujet d’Hortense.

Toutefois, et en attendant qu’elle put interroger Paul et Paméla, elle se mit à lire les lettres du premier et du second dossier.

Ce fut un travail de patience dont elle eut lieu de s’applaudir, car sa lecture lui fit connaître la vie de Pierre Mairat.

Faisons-en le récit, en remontant à plus de seize ans.

À cette époque, il existait à Épinal, dans le faubourg de l’Hospice, sur la rive gauche de la Moselle, une fabrique d’images dirigée par M. Pierre Mairat, Vosgien de naissance.

C’était un négociant intègre, un citoyen considéré, un homme austère et laborieux.

Sa fabrique était son œuvre ; il l’avait créée, l’avait fait prospérer et les cent ouvriers qu’elle occupait ne chômaient jamais.

Pierre Mairat était sévère pour les autres et plus encore pour lui-même. Long, sec et droit, quand il traversait le pont de pierre pour se rendre à l’église paroissiale, vêtu de sa grande lévite noire, boutonnée jusqu’au collet, et coiffé d’un chapeau à larges bords, on l’eût pris pour un séminariste enseignant.

Ses mœurs étaient rigides. Bien qu’il eût quarante ans et qu’il n’eût jamais quitté Épinal, on ne lui avait jamais connu d’intrigue amoureuse. Quand il s’était marié, à l’âge de vingt-cinq ans, on n’avait pas hésité à dire que, comme sa femme, il aurait pu se marier en blanc.

Mme Mairat était une ménagère dans la meilleure acception du mot. Elle ne voyait rien au-dessus de son mari, à qui elle avait apporté cent mille francs de dot, et rien de plus beau que son fils Paul, à qui elle avait donné son âme.

Paul avait alors dix ou onze ans.

Son père le destinait à son métier et lui faisait faire ses études en conséquence.

L'enfant promettait d'être un excellent sujet.

La maison Mairat valait un demi-million.

Un jour le bruit courut qu'elle vaudrait bientôt un million.

— Comment cela ? se demandait-on.

C'était un secret.

Mais ce secret, tous les imagiers cherchaient à le découvrir.

Il s'agissait, disait-on, d'un nouveau procédé d'impression qui devait doubler la production en diminuant les frais.

Mais Mairat se tenait cloîtré, muré, impénétrable. Il travaillait, seul, ne voyait personne, si ce n'est un banquier Israélite nommé Éléazar, austère comme lui dans ses mœurs, et installé depuis peu à Épinal. Toutefois, pour cet ami comme pour tout le monde, l'industriel était muet sur ses affaires.

Souvent les deux hommes dînaient l'un chez l'autre.

Un jour qu'Éléazar traitait Mairat, il lui présenta un ami, un rabbin – dit-il – de passage à Épinal, qui, arrivé la veille, était descendu chez lui.

Les deux juifs avaient eu, en secret, une longue conversation qui, s'il l'eût connue, aurait singulièrement étonné l'imagier.

— Ainsi, avait dit le rabbin, tu n'as rien pu découvrir.

— Absolument rien.

— Tu t'y seras mal pris.

— Mairat n'est accessible ni à la louange, ni aux protestations d'amitié.

— Et les plaisirs ? il y a la table, le vin, les femmes.

— Qu'est-ce que cela pour un anachorète doublé d'un Caton ?

— Il faut pourtant que nous sachions… Entre les mains d'un faiseur, l'affaire rapporterait au bas mot un million… Les notes du vieux Blaireau sont précises, positives.

— Que veux-tu que j'y fasse, notre homme n'a besoin de rien.

— Un homme inattaquable, invincible ! C'est impossible !

— Tu verras Mairat et tu jugeras.

Pendant le repas, comme on doit le penser, le rabbin, qui se nommait Zacharie, ne se fit pas faute d'examiner et d'observer l'imagier. Et il se demanda, connaissant l'existence pleine d'austérité de Mairat, si là n'était pas le défaut de la cuirasse.

Quand les deux juifs se retrouvèrent seuls, Zacharie dit à Éléazar :

— Mon cher, ce Pierre Mairat est un homme trop parfait pour ne pas avoir en lui le germe d'un vice. Qu'il se trouve en contact avec une femme tant soit peu ardente et il flambera comme un vieux fagot.

— Peut-être ; mais nous n'avons pas la femme.

— C'est vrai.

— Alors.…

— Alors, nous allons la faire venir.

— D'où ?

— De Paris.

— Est-ce que tu l'as sous ta main ?

— Non. Ah ! si je l'avais…

— Parbleu, nous n'aurions pas à la trouver.

— La trouver… La trouver… fit Zacharie.

» Mais imbécile que je suis, s'écria-t-il tout-à-coup, en se frappant le front, je n'ai pas à la chercher, la femme qu'il nous faut ; comment diable n'ai-je pas tout de suite pensé à elle ?

— Qui ça, elle ?

— Hortense.

— Hortense Brémont ?

— Oui, Hortense de Brémont, comme elle se fait appeler.

— Tu crois qu'elle voudra.…

— Et pourquoi ne voudrait-elle pas ? elle jouera merveilleusement son rôle… Elle est jolie et d'une habileté… Du reste, c'est Blaireau qui l'a dressée.

— Une vieille garde, alors ?

— Trente ans, tout au plus.

— Elle a du ***chien*** ?

— Séduisante, irrésistible, quand elle veut.

— Es-tu sûr qu'elle voudra ?

— Il faudra qu'elle veuille, répondit froidement Zacharie.

— Elle a travaillé pour Blaireau, elle doit être riche.

— Sans doute, elle a des économies ; mais elle est avide… D'ailleurs je la tiens.

— Argument sans réplique. Que fait-elle ?

— Elle est comédienne.

— Ah ! c'est drôle.

— Pourquoi ?

— Se mettre au théâtre à trente ans !

— Mais c'est le bon âge.

— Elle doit être bien mauvaise.

— Erreur ; elle a le diable au corps et elle sait empoigner son public.

— Reste à savoir si elle se décidera à venir ici.

— Demain je pars, après demain je verrai Hortense. Je saurai par une agence dramatique si quelque troupe ambulante n'est pas en tournée dans ces parages. Je ferai engager ma comédienne.

— Et si la troupe est au complet.

— Je paierai le directeur.

— Et elle ?

— Je lui promettrai six pour cent sur les bénéfices de notre affaire, en lui donnant carte-blanche pour plumer le pigeon. Va, je la connais, elle saura bien lui tirer toutes les plumes des ailes.

— Je te préviens qu'il est avare.

— Tant mieux : les avares amoureux deviennent prodigues.

— Ce que nous voulons surtout, c'est le secret.

— En moins d'un mois Hortense pourra nous le livrer ; alors nous aviserons.

— Tu as confiance ?

— Tellement, que j'ouvre chez toi un crédit de dix mille francs à notre comédienne.

— Le difficile sera de faire aller notre homme au théâtre.

— Tu lui enverras des billets.

— Il ira au théâtre accompagné de sa femme.

— Tant mieux encore. Cependant il serait utile qu'il eût vu Hortense avant. Cela te regarde.

— Je songerai à cela.

— Il y faut songer dès aujourd'hui.

— Soit.

Zacharie resta un instant silencieux, réfléchissant.

— J'ai trouvé, dit-il.

— Quoi ?

— Le moyen de mettre l'imagier et la comédienne en présence.

— Tu es merveilleux !

— Écoute : Hortense se présentera chez toi avec sa lettre de crédit.

— Très bien.

— Le lendemain tu inviteras Mairat à déjeuner ou à dîner.

— Après ?

— Tu lui feras faire bonne chère.

— Mais…

— C'est moi qui paie.

— Très bien.

— Tu auras donné tes instructions à Hortense pour qu'elle vienne te surprendre.

— Bon, bon, j'y suis : Je la présenterai à Mairat comme une cliente… une actrice qui a crédit ouvert chez un banquier, ça fera son effet.

— Et Mairat ne se défiera point. Tu t'arrangeras pour les laisser seuls ; et si, du coup, Hortense n'empaume pas le faiseur d'images, je ne reconnais plus en elle une élève de Blaireau.

Disons maintenant qui était ce juif Éléazar et ce rabbin si intéressé à la ruine de l'imagier d'Épinal.

Éléazar était un ancien receleur et faussaire, qui, lui aussi, avait eu Blaireau pour chef. Depuis quelques années, ayant réalisé ses économies, ce qu'il appelait le fruit de son travail, il s'était établi banquier, titre qui lui servait à exercer l'usure à la façon de Schylock.

Le rabbin Zacharie n'était autre que Carini ou plutôt Adriano Zacharetti.

L'affaire Mairat avait été abandonnée par Blaireau, comme n'étant pas assez importante, et Carini, qui ramassait tout ce qu'il voyait tomber, s'en était emparé, bien résolu à la poursuivre jusqu'au bout. D'ailleurs, l'ayant étudiée, grâce aux notes de son maître, il la connaissait parfaitement.

Mais depuis que Carini avait repris cette affaire pour son propre compte, une autre s'y était comme greffée, grâce au concours du juif Éléazar. Cette nouvelle affaire était une vaste entreprise d'usure qui devait étendre ses opérations dans les principales villes manufacturières de France.

Or, au moment dont nous parlons, la création et l'organisation de cette colossale exploitation étaient l'objet des préoccupations constantes de Carini.

Ayant donné ses instructions à son complice, il revint à Paris afin de travailler immédiatement à la réalisation des machinations qu'il avait ourdies contre Pierre Mairat.

Les choses se passèrent absolument comme il l'avait annoncé à Éléazar.

L'austère Vosgien devait succomber !

Pierre Mairat avait toujours vécu dans l'abstinence, d'abord parce qu'il était avare et ensuite parce qu'il était soucieux de sa réputation.

D'un autre côté, pour agir sur cette nature ascétique et opiniâtre dans le parti pris, il fallait autre chose que de banales aventures de petite ville.

Comme il n'avait jamais pu avoir ce qu'il avait souvent rêvé, l'imagier s'était condamné à l'abstinence, un peu comme ces gourmets des vins des grands crus, qui préfèrent boire de l'eau plutôt que de s'abreuver de piquette.

Or, la comédienne Hortense était un grand cru de la galanterie.

Elle avait dans le regard, sur les lèvres quelque chose de profondément érotique, qui ne manquait jamais son effet quand elle voulait s'emparer des sens d'un homme, vieillard ou adolescent.

Stylée comme elle l'était, sa victoire était certaine.

Le pauvre Mairat se laissa d'autant plus facilement prendre au piège tendu à son puritanisme raisonné et à son avarice, que le banquier lui avait dit :

— Elle n'a besoin de rien et de personne. Elle doit passer ici un mois avec sa troupe, et mon correspondant lui a ouvert un crédit de vingt mille francs.

Le juif menteur doublait la somme.

— Alors, pourquoi joue-t-elle la comédie ? avait demandé Mairat.

— Par vocation.

— Elle est sage ?

— Je ne dis pas cela, oh ! non vraiment. Mais je sais qu'elle est singulière dans ses caprices. Ainsi elle a horreur des amours tapageuses de la vingtième année. En elle il y a du démon : elle est friande de vertus exemplaires… Prenez garde, mon cher, ajouta Éléazar en riant, elle serait capable de vous convertir… je veux dire de vous pervertir.

— Moi !

— Pourquoi pas ? On m'a compté qu'elle a enlevé à l'église un homme grave et austère comme vous, qui allait entrer dans les ordres. »

Ainsi avait parlé le juif le jour où, comme cela avait été concerté entre lui et Carini, Mairat se rencontra avec Hortense.

Et les événements suivirent leur cours.

Pierre Mairat s'éprit follement de la comédienne, et celle-ci sut si bien manœuvrer, exciter et alimenter cette passion de seconde jeunesse extrêmement violente, qu'au bout d'un mois, quand elle annonça son départ, l'imagier sentit que si elle s'éloignait, il était capable de tout abandonner pour la suivre au bout du monde.

— Je t'aime, lui dit-elle, et je reste !

Mais il ne pouvait la garder ni à Épinal ni dans les environs. Il fut convenu qu'elle abandonnerait le théâtre et retournerait à Paris où il irait la voir souvent.

Elle ne lui demanda rien. Cependant, quand elle le quitta, il lui mit, vingt mille francs dans la main.

À partir de ce moment, toujours austère en apparence, il ne vécut plus que pour sa maîtresse. C'était une véritable fièvre, un délire !

Sous prétexte d'affaires, il quittait Épinal à tout propos et ne revenait qu'au bout de plusieurs jours pour repartir bientôt, de plus en plus affolé.

IV

UNE LETTRE.

Les choses ainsi engagées devaient aller un train d'enfer.

D'abord il fallait de l'argent, beaucoup d'argent.

Mairat se vit forcé de faire flèche de tout bois, vendant à bas prix, escomptant des billets à recevoir, épuisant ses ressources personnelles. Hortense était devenue insatiable.

Au bout de deux mois il fallut avoir recours aux emprunts, aux hypothèques.

Le malheureux s'adressa alors à Éléazar, son ami, son seul confident.

— Ainsi, vous voulez de l'argent ? fit le juif.

— Oui.

— Quelle garantie ?

— Ma signature.

— Oui, oui, c'est très bien ; mais voyez-vous, je ne peux pas… Adressez-vous à un autre.

— Est-ce que vous n'avez pas confiance ?

— Par exemple ! Mais je vous donnerais toute ma caisse sur parole.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon cher, il faut que vous sachiez que je ne suis ici que mandataire.

— Chargé de pleins pouvoirs ?

— Oui, dans un sens ; mais je ne puis prêter qu'à certaines conditions qui me sont imposées.

— Conditions dures ?

— Rigoureuses.

— Même avec un ami ?

— Surtout avec un ami.

— Pourquoi ?

— Parce que les amis sont ceux avec lesquels les affaires sont toujours mauvaises.

— Vous avez de singulières idées sur l'amitié.

— Que voulez-vous, je suis banquier… Je vous l'ai dit, adressez-vous ailleurs.

— Vous savez bien que c'est impossible.

— Mon cher, voulez-vous un conseil ?

— Dites.

— Quittez Hortense.

— J'en mourrais.

— En ce cas, mon pauvre ami, ne raisonnons plus, comptons.

Fou d'amour, perdant le sens moral, ne se rendant plus compte du bien ni du mal, allant à l'aventure, en aveugle, Mairat subit toutes les conditions qu'on lui imposa.

Sans voir qu'il commettait une faute grave et sans se douter qu'il hâtait sa perte, il révéla à sa maîtresse le secret industriel auquel il devait la prospérité de sa maison, et un jour, épuisé, acculé au fond de l'impasse du déshonneur ou du suicide, il sortit brusquement de son affolement en se trouvant débiteur de quatre cent mille francs dont, en réalité, il n'avait pas touché le quart.

Les commissions, les escomptes, les intérêts composés, les remises, les renouvellements avaient produit cette étrange multiplication.

Il cria, tempêta, voulut faire du scandale.

— C'est une infamie ! hurlait-il, j'en appellerai aux tribunaux.

— Essayez, lui dit Éléazar, qui avait quitté Épinal.

Il n'essaya pas.

Les huissiers se mirent en campagne et les fournisseurs de la fabrique et les créanciers ordinaires furent bientôt instruits des désordres de leur débiteur.

Ce fut un tollé général contre ce débauché hypocrite qui, pour une drôlesse, mettait sa femme et son enfant sur la paille.

Mais ce n'était pas assez de ruiner ce malheureux, il fallait qu'il fût déshonoré pour rendre ses protestations vaines.

Sur le conseil d'Éléazar, au commencement de ses embarras, et pour dissimuler sa situation à ses employés, il avait commis certaines irrégularités d'écritures assez graves pour que, harcelé, abandonné par Hortense, poursuivi à outrance, perdant la tête, il voulût fuir.

On l'arrêta avant qu'il eût passé la frontière, ayant sur lui les bijoux de sa femme que celle-ci lui avait donnés.

Mis en faillite, accusé de banqueroute, honni de tous, il fut condamné à cinq ans de réclusion, moins d'un an après sa liaison avec Hortense.

Sa fabrique était achetée par Zacharetti à vil prix et revendue, au bout de quelques mois, six cent mille francs, plus cent mille francs pour le secret de la fabrication des images.

Comme son maître Blaireau, Carini avait pour système, dans la manigance de ses affaires, d'introduire toujours un personnage important réel et fictif, avec ou sans son consentement. À défaut de l'individualité, il prenait le nom, le faisait porter par un de ses complices ou le lançait dans la circulation purement ou simplement et plus ou moins discrètement.

En envoyant Éléazar à Épinal, Carini n'avait pas manqué de recommander son procédé. Le juif devait se servir, selon les circonstances, des noms les plus honorables de la contrée.

Un jour que Pierre Mairat se plaignait fortement des dures conditions qu'on lui imposait, et que le juif lui répondait : – « Il ne m'est pas possible de vous les faire meilleures, » il supplia le mandataire de lui faire connaître le nom de son bailleur de fonds.

— Eh bien ! lui dit le juif, ce nom est celui d'une des familles les plus riches et les plus honorables du pays.

— Mais cela ne me dit rien ; quelle est cette famille ?

— La famille de Simaise.

Pierre Mairat était resté abasourdi.

— Mais ne vous y trompez pas, avait ajouté Éléazar, vous n'avez rien à faire ni à attendre de ce côté : on nierait et l'on vous éconduirait en vous traitant de fou.

Plus tard, lorsqu'il s'était vu au fond de l'abîme, Pierre Mairat avait confessé ses fautes à sa femme, qui lui restait dévouée quand même, et il lui avait dit et répété :

— C'est un Simaise qui m'a ruiné !

» C'est un Simaise qui m'a étranglé !

» C'est la famille de Simaise qui me déshonore !

Et le malheureux était mort dans sa prison, maudissant cette famille de Simaise dont il ne connaissait aucun membre.

Ajoutons que jamais ni le baron, ni la baronne, ni Henriette, ni Raoul n'avaient entendu prononcer le nom de Pierre Mairat.

M^me^ Mairat se dévoua à son fils comme elle s'était dévouée à son mari. Elle quitta Épinal, vint à Paris, travailla jour et nuit, et éleva son fils dans l'amour du travail et la haine des Simaise.

Des années se passèrent.

Paul Mairat devint un homme. Sa mère lui avait raconté l'histoire de son père, et c'était le souvenir de son père et du malheur de sa mère qui écrasait le jeune homme.

M^me^ Mairat n'était plus, et si Paul ne s'était pas marié plus tôt, c'est qu'il fallait avouer qu'il était le fils d'un réclusionnaire.

De là sa liaison avec Charlotte, qu'il aimait sérieusement, et que sa situation rendait forcément moins scrupuleuse à l'endroit de la famille.

Carlotta relisait pour la seconde fois tous les documents qu'elle avait sous les yeux, se demandant comment elle parviendrait à consoler Paul, quand une lettre d'une date plus récente et qui lui avait échappé frappa son regard.

— Il y avait seulement trois ans qu'elle était écrite. Elle se trouvait glissée dans une enveloppe encadrée de noir avec un acte de décès et un acte de naissance.

Voici ce qu'elle disait :

« J'ai quarante-cinq ans et je suis lasse de tout. Je suis épuisée, ma mort est proche et je me recueille.

» J'ai fait bien, du mal dans ma vie ; mes instincts étaient mauvais… Pourtant je crois qu'on aurait pu les combattre ; mais, loin de là, on les a exploités, vous comme les autres. Je n'accuse personne, car la vraie coupable, c'est moi !

» Est-ce du remords que j'éprouve ? Je ne sais. Mais, à coup sûr, c'est un regret, et il me semble que si j'avais à recommencer ma vie, je me conduirais autrement.

» À l'heure présente, vieille et laide, je suis complètement isolée ; je n'ai autour de moi que des gens avides, qui me volent… Et cependant j'ai une fille !…

» Elle m'a quittée !… Soyons juste, elle s'est perdue par mon exemple. Pourquoi ne l'ai-je pas retenue près de moi ? Ah ! c'est honteux à dire : elle me vieillissait… Et puis, aurais-je pu lui nommer son père ?…

» Qu'est-elle devenue, la malheureuse enfant ?

» Il me semble que je l'aime maintenant, au moment de mourir… c'est trop tard !…

» Je lui lègue ma petite fortune ; mais comment le lui faire savoir ? La paralysie me cloue sur mon lit. Je n'ai confiance en personne. Aurez-vous la loyauté de la chercher et de la faire entrer en possession de son héritage ? Ah ! faites cela, je vous en conjure.

» Mon testament est entre les mains de mon notaire, ainsi que mes titres et valeurs. C'est à vous et à lui, mon exécuteur testamentaire, de retrouver ma fille et de me l'envoyer, si c'est possible, avant ma mort.

» Si je suis morte quand on la retrouvera, dites-lui que je la prie de me pardonner. Puisse l'argent que je lui laisse l'aider à vivre honorablement désormais.

» Ah ! voyez-vous, vivre honnêtement est encore ce qu'il y a de mieux ; je le reconnais maintenant. Malheureusement, hélas ! il est trop tard.

» Adieu.

» Hortense BRÉMONT.

» *P.S.* Un avis que je vous donne dans votre intérêt, et je souhaite qu'il vous décide à faire ce que je vous demande pour ma fille.

» Défiez-vous de Paul Mairat. Le hasard m'a fait connaître ce jeune homme. C'est un caractère. Il a fait serment de se venger de tous ceux qui ont concouru à ruiner et à déshonorer son père ; il connaît leurs noms par sa mère.

» Paul Mairat est un homme froid et résolu, implacable et très fort sur l'escrime. Sans hésiter, sans scrupule, il tuerait son ennemi, quel qu'il soit. Il m'a épouvantée et, je vous le répète, gardez-vous de lui !

» Et à ce propos, laissez-moi vous le dire, de toutes les infamies que vous m'avez fait commettre, celle qui pèse le plus sur ma conscience est d'avoir laissé croire à ce pauvre Pierre Mairat qu'un membre de la famille de Simaise était notre complice ; car cette monstrueuse calomnie pourra causer quelque grand malheur. »

En marge de cette lettre, Carlotta lut deux adresses : celle du notaire et celle de la signataire.

En travers et au crayon rouge, ce mot de la main de Carini :

« Imbécile ! »

L'acte de naissance qui accompagnait cette espèce de confession ***in extremis*** était celui de la demoiselle Hortense Brémont, décédée six mois après.

L'acte de naissance était celui de la demoiselle Paméla Christine, fille de la demoiselle Hortense Brémont, père inconnu.

Carini n'avait rien dit à Paméla parce qu'il voulait la tenir dans sa dépendance par le besoin ; il aurait bien désiré

s'emparer de l'héritage de l'orpheline ; mais, après en avoir cherché le moyen, il avait renoncé à cette spoliation.

Ainsi, par un de ces hasards mystérieux qui déjouent toutes les combinaisons, toutes les prévisions, le fils de l'homme ruiné, déshonoré, pouvait, d'un moment à l'autre, se trouver en rapport avec la fille de celle qui avait causé volontairement le malheur des siens.

Qui sait, peut-être s'étaient-ils déjà trouvés face à face.

Tout d'abord Carlotta resta confondue.

Qu'allait-elle faire ?

Quel parti allait-elle tirer de sa découverte ?

Si elle révélait à Paul Mairat à quelles machinations son malheureux père avait succombé, qu'arriverait-il ?

Certainement, Paul serait heureux d'apprendre que son père, devenu fou, n'était pas aussi coupable qu'on avait pu le croire, et ce serait en quelque sorte la réhabilitation de Pierre Mairat aux yeux de son fils.

Mais à quoi cela aboutirait-il ?

Il n'y avait pas à revenir sur le jugement qui, au demeurant, était juste au point de vue de la loi.

D'autre part, puisque les auteurs de cette odieuse gredinerie étaient morts, que pouvait faire le jeune homme ?

Rien, absolument rien.

Il ne pouvait plus songer à sa légitime vengeance.

Il sembla à Carlotta que le plus simple et le plus sage était de garder le silence en recommandant à Charlotte d'entourer

son mari de la plus vive tendresse, afin de lui faire oublier son passé douloureux contre lequel toutes les récriminations devenaient vaines.

Cependant un devoir important s'imposait à Carlotta.

Si, comme cela était probable, la jeune fille appelée Paméla, qui avait essayé de séduire Jean de Chamarande, puis aidé ensuite à le sauver, était la fille d'Hortense Brémont et son héritière, il y avait à agir immédiatement pour qu'elle fût mise en possession de son bien.

Carlotta ne pouvait garder le silence sur ce point sans se rendre complice de Carini mort, comme jadis, et dans une certaine mesure, elle s'était rendue complice de Zacharetti vivant.

— Oui, se dit Carlotta, j'ai là un devoir à remplir. Voici, entre mes mains, les dernières volontés d'une morte, je dois les exécuter.

— Et, comme la malheureuse le dit elle-même, cet héritage inattendu mettra sa fille en état de rentrer dans la vie honnête.

Carlotta s'arrêta à un plan qui lui parut le plus simple et qui tranquillisait sa conscience.

Par l'intermédiaire de Pedro Castora, elle ferait parvenir à Paméla toutes les pièces la concernant ; mais sans se faire connaître et sans mettre Carini en cause.

Tout à coup, elle éprouva une secousse terrible, en songeant : au post-scriptum de la lettre d'Hortense Brémont, lequel disait que Paul Mairat avait juré de se venger de tous ceux qui avaient contribué au déshonneur de son père, à la ruine de sa mère, morte à la peine.

Sans doute, et c'était ce qui avait frappé tout d'abord Carlotta, les vrais auteurs de cette infamie étaient Éléazar, Zacharetti et Hortense, morts tous trois ; mais les auteurs imaginaires, les soi-disant complices que les misérables s'étaient glorifiés d'avoir, les Simaise vivaient.

Si le baron était mort pour tout le monde, et s'il était impossible de s'attaquer à lui, la baronne, Raoul et Henriette étaient là.

Or, aux yeux de Paul, tous trois étaient coupables, et, selon son serment, ils devaient payer pour les autres.

Quoi, des innocents pouvaient avoir ainsi à répondre des crimes des méchants !

Et Raoul, le premier, se trouvait menacé, menacé par un vengeur implacable dans sa haine et qui avait à son service une épée terriblement habile.

Et si Charlotte, par un hasard extraordinaire, n'avait pas encore parlé de la famille de Simaise devant son amant, cela ne pouvait manquer d'arriver, et elle mettrait ainsi Paul Mairat à même de tenir son serment.

À cette pensée, Carlotta éprouva une angoisse inexprimable. C'était la plus grande torture qu'elle eût endurée de sa vie, après la douleur que lui avait causée la mort de sa sœur et la disparition de la petite Charlotte.

Elle oubliait tout, tout, jusqu'au poison qui accomplissait en elle son œuvre mortelle.

Non, jamais elle n'avait été aux prises avec une aussi cruelle anxiété.

Elle crut un instant qu'elle allait devenir folle.

Cependant il fallait agir, et agir sans retard.

Oui, mais comment ?

Prévenir M^me^ la baronne de Simaise ?

Mais dans quels termes ? Et comment lui expliquer par suite de quelles infâmes manœuvres son fils était en danger de mort ?

C'était impossible.

Avertir Raoul lui-même en l'instruisant de tout ?

Mais là encore l'impossibilité d'un aveu complet se dressait en face de Carlotta.

Chercher à convaincre Paul Mairat de son erreur à l'égard de la famille de Simaise, bien que sa mère lui eût appris à maudire tous ceux qui portaient ce nom, était certainement ce que Charlotte devait faire.

Mais ce n'était pas là l'œuvre d'un instant en admettant qu'elle pût réussir.

La première chose à tenter, c'était de gagner du temps, en empêchant Charlotte de parler.

Il n'y avait pas à redouter que Pedro Castora révélât à Paul Mairat la présence des Simaise à Paris, puisque, ayant vu la veille le fiancé de Charlotte, celui-ci ne devait pas le revoir avant le jour de la signature du contrat.

Tout semblait donc concourir à la garde du secret dont la divulgation pouvait amener une catastrophe.

Carlotta se sentit en partie rassurée ; mais elle n'en jugea pas moins indispensable d'aller voir Charlotte au plus tôt pour lui recommander la plus grande circonspection.

Elle mit en ordre les deux dossiers, en prenant le soin de réunir sous un seul pli tout ce qui concernait la naissance de Paméla et ses droits à la succession de sa mère, se réservant, comme elle l'avait décidé, d'adresser ces pièces à Pedro Castora, qui devait avoir l'adresse de l'héritière.

Elle fit une nouvelle visite à l'appartement de Zacharetti, compulsa les papiers qui s'y trouvaient et sortit après avoir laissé toutes choses en l'état où les avait mises Caracole.

En ne remettant rien en place, elle s'était dit que, tôt ou tard, la disparition du faux comte Carini serait commentée, qu'une descente de justice aurait lieu et, qu'en constatant un vol, la police serait dépistée.

Elle brisa le ressort qui mettait les deux appartements en communication, cloua la porte et partit.

Quand elle arriva devant la maison de sa nièce, deux coupés stationnaient à la porte. Elle les reconnut en frémissant.

L'un était celui du marquis de Chamarande.

L'autre celui de la baronne de Simaise.

V

PAUL MAIRAT.

Le lendemain des obsèques de Carini, enterré vivant, et que l'on avait suivi au cimetière, croyant accompagner le baron de Simaise, on pouvait lire, sur un écriteau attaché à la grille dorée de l'hôtel de Simaise, ces mots :

HÔTEL À VENDRE.

Ce même jour, à la première heure, un conseil de famille réunissait dans le grand salon de l'hôtel, qui allait se fermer pour ne plus s'ouvrir que pour un nouveau propriétaire, les personnages que nous avons vus rassemblés précédemment chez Pedro Castora.

Savoir :

Le marquis de Chamarande.

La marquise de Chamarande.

La baronne de Simaise.

Le comte Jean de Chamarande.

Le baron Raoul de Simaise.

Le comte de Violaine.

Le comte de Maurienne.

Pedro Castora.

Jacques Grandin.

Sosthène Landry.

Tous étaient en grand deuil et tous portaient sur le visage les traces d'un morne et profond chagrin et les preuves d'une longue et douloureuse insomnie.

La baronne avait passé la nuit dans les larmes et la prière.

Raoul, en songeant aux crimes de son père, se demandait si, malgré les prières de sa mère et celles de sa sœur, Dieu pardonnerait au coupable.

En plongeant son regard, au fond de l'abîme de boue et de sang dans lequel avait sombré l'honneur de sa race, cet honneur auquel il avait lui-même imprimé une tache, une souillure, le jeune homme s'était, pendant de longues heures, posé cette terrible question :

— Dois-je vivre ?

» Ne dois-je pas expier par la mort les fautes, les crimes commis ?

Une voix intérieure lui répondait bien :

— Le suicide est un crime aussi ; et un crime ne rachète rien !

Mais il entendait encore une autre voix qui lui disait :

— Tout est perdu pour toi, malheureux ! Pour toi, l'avenir n'a plus de fleurs !

» Tu aimes chastement, tu aimes comme on doit aimer, comme on n'aime qu'une fois ; mais celle qui est l'objet de ton

culte pourra-t-elle jamais consentir à unir son sort à celui du fils d'un criminel ?

Et la voix terrible ajoutait :

— Non, jamais !

Et cependant Raoul ne pouvait renoncer à la vie.

Ah ! c'est qu'au cœur le plus atteint, le plus abandonné, il reste toujours, dans un coin reculé, étoile au milieu des ténèbres d'une nuit orageuse, une lueur d'espoir qui, en dépit de tout, rayonne et réconforte.

Et puis le jeune homme se disait :

— Je suis soldat ! je dois retourner bientôt où l'on se bat… Alors, si Dieu veut que je meure, il saura bien guider une balle ennemie vers ma poitrine.

Quant au marquis de Chamarande et à Pedro Castora, ils songeaient au châtiment que le baron de Simaise s'était infligé, et ils se demandaient, non sans effroi, ce qu'il adviendrait si le malheureux recouvrait la raison.

Avaient-ils été dans leur droit en accomplissant cette sinistre substitution ?

N'y avait-il pas là quelque chose comme une action sacrilège ?

Car, enfin, ils avaient commis là un épouvantable faux !

Retrancher nominalement du nombre des vivants un homme que la mort n'a pas frappé ! Priver de ses droits de père un homme que Dieu a miraculeusement sauvé de la mort ! Certes, il y avait là de quoi rendre perplexes le marquis et Pedro.

Et, d'ailleurs, qui leur disait que le criminel ne se serait pas repenti ?

Sans doute, en enlevant la raison au coupable, en le rendant méconnaissable aux yeux des siens eux-mêmes, Dieu avait en quelque sorte justifié l'acte qui avait été pour ainsi dire forcé par les circonstances ; toutefois, M. de Chamarande ne s'absolvait pas, bien qu'il n'eût pas eu l'initiative de la substitution.

Les autres personnages n'avaient et ne pouvaient rien avoir qui ressemblât à un remords. Ils étaient tristes de la tristesse de leurs amis et considéraient la mort du baron comme un dénouement providentiel.

Le but de la solennelle réunion, provoquée par le marquis de Chamarande, était d'arrêter les dernières dispositions, à prendre, lesquelles étaient nécessitées par la mort du baron. On avait, en effet, à se concerter sur bien des choses.

— Mes chers amis, dit le marquis de Chamarande, d'une voix grave et émue, en s'adressant à MM. de Maurienne, de Violaine, Pedro Castora, Jacques Grandin et Landry, notre tâche est accomplie et c'est du plus profond de mon cœur que je vous remercie tous de votre assistance dévouée.

— Vous ne nous devez aucun remerciement, monsieur le marquis, répondit le comte de Maurienne ; tous les honnêtes gens sont solidaires, en pareil cas. Dans toute cette affaire, ce n'est pas nous, mais Dieu qui a tout conduit.

— Tout est fini, maintenant, ajouta, M. de Violaine ; le secret des événements et des catastrophes auxquels nous avons été plus ou moins initiés, est enseveli avec le malheureux que Dieu juge en ce moment. Il ne faut plus qu'espérer en de beaux jours. L'avenir s'ouvre toujours radieux pour les

enfants. Saluons l'avenir et que Dieu soit miséricordieux pour le coupable !…

— *Amen !* murmura la baronne, en se signant.

— Vous avez raison, mon ami, reprit le marquis ; mais il nous reste, à nous, des précautions à prendre et des devoirs à accomplir.

— Des précautions ! fit Jean.

— Sans doute. Ainsi j'ai obtenu que les scellés ne seraient pas mis ici et que les droits de succession résultant d'un inventaire légal fussent remplacés par une forte somme. De cette façon nous n'avons pas à redouter les investigations de la justice.

— Vous pensez à tout, mon frère, dit la baronne.

— C'est mon droit et mon devoir. Il se peut qu'il se trouve dans les papiers laissés par le baron des pièces compromettantes pour notre honneur ; tout à l'heure nous les chercherons ensemble et les anéantiront, afin qu'il ne reste plus aucune trace du passé maudit.

— Les créanciers ? dit Raoul.

— Ils seront tous désintéressés. J'ai donné des ordres en conséquence à mon notaire. Personne ne pourra dire que le baron de Simaise est mort insolvable.

» Tout ce qui se disait depuis quelque temps sur la situation financière du baron de Simaise se trouvera naturellement démenti ; car, pour les créanciers, c'est sur l'actif de la succession que les dettes seront payées.

» Je suppose que mon fils ne s'oppose pas à cet arrangement ? ajouta le marquis.

— Moi ! Oh ! mon père !

— Ni vous non plus, ma sœur ?

— Vous êtes, mon frère, le plus généreux et le plus grand des hommes.

— Maintenant, voyons un peu ce que nous pouvons faire pour M^lles^ Charlotte et Paméla. Elles sont ce qu'elles sont ; mais moins mauvaises, en tout cas, qu'elles ne le paraissent, surtout Charlotte.

— D'ailleurs, fit M. de Violaine, c'est à elles que nous devons d'avoir conjuré un épouvantable malheur.

— Je leur dois la vie de mon fils ! s'écria la marquise.

— Et moi une éternelle reconnaissance, ajouta Jean.

— Nous sommes tous d'accord sur le principe, dit le marquis ; voyons d'abord au sujet de M^lle^ Charlotte.

— Permettez, dit vivement Pedro Castora, le sort de M^lle^ Charlotte me regarde, et j'ai déjà pris mes dispositions en conséquence.

— Mon cher ami, répliqua le marquis, c'est à nous et non à vous que cette jeune fille a rendu service. Que vous vous conduisiez envers elle comme vous l'avez toujours fait, en galant homme, cela est tout naturel ; mais votre générosité n'acquittera pas notre dette.

— C'est vrai ; cependant…

— N'est-ce pas votre avis, ma chère Lucy ?

— Nous devons à M^lle Charlotte un témoignage de notre reconnaissance, répondit la marquise.

— Je vous préviens que ma protégée n'acceptera rien.

— Nous verrons, répliqua le marquis en souriant. M^lle Charlotte adore la campagne et rêve d'y vivre avec son mari… et une vache noire, ajouta-t-il.

— Paul, fit la marquise, ne m'as-tu pas dit que tu avais acheté en Bretagne une petite métairie ?

— Oui, avec un petit troupeau de vaches comme les aime M^lle Charlotte.

— Voilà ce qu'il faut à cette jeune femme. Paul, il faut lui donner la métairie.

— Ma chère Lucy, tu as la même pensée que moi.

— Si tu le trouves bon, mon ami, c'est moi qui lui porterai l'acte de donation.

— Qui est tout prêt, car le voici, dit le marquis, en remettant l'acte à sa femme.

— Si vous le permettez, mon père, dit Jean, j'accompagnerai ma mère.

— Oui, mon fils, je permets cela ; va, ce n'est pas moi qui arrêterai jamais les élans de ton cœur.

— Maintenant, continua le marquis, que ferons-nous pour M^lle Paméla.

— Celle-ci, dit Pedro, mérite peut-être moins de vous intéresser : c'est une vraie pécheresse d'amour.

— Elle a donc plus qu'une autre besoin d'indulgence et de pitié, répliqua vivement la baronne, et ce que Mme la marquise fait pour Mlle Charlotte, je le ferai pour Mlle Paméla.

— Vous avez raison, ma mère, approuva Raoul, et j'imiterai mon cousin en vous accompagnant chez Mlle Paméla.

— Oh ! les braves gens ! murmura Landry, essuyant une larme, tous ont un grand cœur !

Séance tenante il fut décidé que, dans l'après-midi, la marquise et son fils, la baronne de Simaise et Raoul iraient faire une visite d'abord à Mlle Charlotte, puis à Mlle Paméla, dont le marquis avait pris l'adresse.

On procéda alors à l'examen des papiers du baron ; précaution utile, car bon nombre de pièces, tombant en des mains étrangères, auraient amené bien des commentaires plus que fâcheux.

Tout fut brûlé.

Le marquis fit enlever ensuite quelques portraits de famille qu'il ne voulait pas abandonner aux brocanteurs.

Puis on sortit de l'hôtel, qui fut immédiatement fermé.

Dans la soirée, deux coupés de maître s'arrêtaient devant la maison de Charlotte, au grand ébahissement des voisins et de la concierge.

Quand la marquise, au bras de son fils et la baronne, appuyée sur le bras de Raoul, firent leur entrée dans le modeste appartement de la jeune protégée de Pedro Castora, celle-ci causait tranquillement avec Paul Mairat.

Par pudeur, Charlotte, reconnaissant la voix de la marquise dans l'antichambre, pria son amant de se retirer dans sa chambre, en lui disant :

— Il ne convient pas que tu sois là ; j'ignore ce qu'on me veut ; mais ta présence ne serait pas convenable.

Paul comprit et disparut ; mais se promettant, toutefois, d'écouter et d'intervenir si cela lui paraissait nécessaire.

Les visiteurs furent introduits dans le petit salon.

— Vous, mesdames, messieurs, dit Charlotte toute confuse, vous, chez moi !

— Oui, mon enfant, répondit la marquise avec une affabilité charmante ; nous allons quitter Paris et nous n'avons pas voulu partir sans vous avoir rendu la visite que vous nous avez faite.

— Oh ! madame la marquise… madame la baronne, messieurs !… fit Charlotte, pouvant à peine retenir ses larmes.

Les deux jeunes gens se tenaient debout, la tête découverte, derrière la marquise et la baronne.

— Donnez-moi votre main, mademoiselle, continua la marquise, et croyez que c'est la main d'une amie qui serre en ce moment la vôtre.

Charlotte, qui avait saisi la main de la marquise, la porta à ses lèvres.

— Oh ! que faites-vous, mon enfant ! s'écria Lucy, et pourquoi ces larmes ?

— Ce sont des larmes de joie, madame.

À son tour la baronne prit la main de Charlotte et lui dit :

— Ma fille, venez que je vous embrasse !

Cette fois, Charlotte n'y tint plus, et ce fut en sanglotant qu'elle se laissa embrasser par la mère de Raoul.

Et comme les larmes sont aussi contagieuses que le rire, les deux grandes dames se mirent à pleurer comme la jeune fille qu'elles honoraient de leur sympathie.

— Maintenant, mon enfant, reprit la marquise en tirant de sa poche un mignon portefeuille, prenez ceci en souvenir de la marquise de Chamarande.

— De l'argent, madame, après ce que vous venez de faire ?

— Non pas, mon enfant ! Ce papier est un acte notarié… Vous aimez la campagne et les vaches noires ; eh bien, tout cela est dans ce papier.

— Des vaches noires ! fit la jeune fille, moitié pleurant moitié riant.

— Vous vous souvenez, je pense, de la promesse que vous a faite le marquis de Chamarande ?

Emportée par les sentiments de joie qui, depuis quelques instants, inondaient son cœur, Charlotte, heureuse comme la petite fille à laquelle on vient d'offrir une poupée, prit le papier et se mit à sauter, en s'écriant :

— Quel bonheur ! Des vaches noires, des vaches noires !

Puis elle s'arrêta toute confuse, en murmurant :

— Oh ! pardon, madame la marquise !

— Et de quoi donc, mon enfant ? Vous ne sauriez croire combien votre joie me rend heureuse.

— Voulez-vous me permettre de vous offrir aussi mon petit cadeau ? dit la baronne.

— Encore ! fit Charlotte de plus en plus émue.

— Oh ! il ne s'agit plus d'une métairie… Tenez…

Et la baronne remit à Charlotte un joli livre d'heures, en lui disant :

— Ce sera votre livre de mariage ; c'est celui qui a servi à M^lle^ de Simaise, ma fille, le jour de sa première communion.

Muette d'attendrissement, Charlotte prit le livre.

Mais, à ce moment, la porte de sa chambre s'ouvrit violemment et Paul Mairat, pâle comme un spectre, fit irruption dans le salon, en s'écriant :

— Une Simaise ici !… Charlotte, jette ce livre, il est taché du sang de mon père et de celui de ma mère !

Les assistants étaient stupéfiés.

Charlotte s'était précipitée au-devant de son amant, qui semblait prêt à s'élancer sur la baronne.

Celle-ci et la marquise s'étaient reculées instinctivement et se demandaient ce que signifiait cette scène inattendue.

Les deux jeunes gens, qui s'étaient tenus jusque-là discrètement à l'écart, firent plusieurs pas en avant et se placèrent devant les deux femmes pour les défendre contre ce qu'ils croyaient être l'attaque d'un fou.

Paul Mairat repoussa Charlotte et, d'une voix, étranglée par la fureur :

— Oui, s'écria-t-il, ce livre est souillé du sang de mon père et humide encore des larmes de ma mère !

— Mais tu es fou, Paul, tu es fou !… dit Charlotte d'une voix éperdue… Mon Dieu, mesdames, pardonnez-lui !

— Non, répliqua Paul, je ne suis pas fou… Je te dis que les Simaise ont tué mon père et fait mourir ma pauvre mère de douleur !… Moi, je suis le vengeur.

Raoul crut que ce malheureux faisait allusion à quelque, crime commis par son père… Alors, marchant vers Paul, il lui dit :

— Si un Simaise vous a causé quelque préjudice, monsieur, je suis le fils du baron de Simaise, mort il y a trois jours, et je suis prêt à réparer…

— Ah ! vous êtes un Simaise, vous ! interrompit Paul ; eh bien, je vous tuerai comme un chien enragé, et, n'écoutant que sa folle rage, il se rua sur Raoul.

Mais Jean se précipita sur lui et le saisit entre ses bras robustes, qui l'étreignirent comme une chaîne de fer.

À ce moment de violents coups de sonnette se firent entendre.

VI

NOUVELLE CRISE

Ces coups de sonnette semblaient annoncer une heureuse intervention.

Avec cette présence d'esprit dont les femmes sont pourvues dans les moments les plus critiques, Charlotte cria de toutes ses forces :

— Julie, ouvrez, ouvrez vite !

Tous les acteurs de cette scène émouvante restaient immobiles.

Bien que Jean ne cessât pas de tenir Paul Mairat, celui-ci ne faisait plus aucun effort pour se dégager.

Les coups de sonnette, diversion inattendue, avaient jeté tout à coup sur la colère du jeune homme, comme une douche glacée.

— Monsieur, dit-il au fils du marquis, vous pouvez me lâcher ; Paul Mairat n'est pas un assassin, il sait se servir d'une épée.

Julie n'avait pas attendu l'ordre de sa maîtresse pour aller ouvrir.

L'éclat des voix avait attiré son attention, et sans savoir de quoi il s'agissait, elle comprenait qu'un drame se passait près d'elle et que l'arrivée d'une personne quelconque allait probablement y mettre fin.

— Ah ! venez, venez vite, madame, dit-elle, reconnaissant la tante de Charlotte ; je ne sais pas ce qui se passe, mais on a l'air de s'égorger !

Carlotta poussa un cri étouffé et se précipita dans le salon.

D'un coup d'œil elle devina que l'incident qu'elle redoutait tant s'était produit.

— Malheureux ! s'écria-t-elle, en courant vers Paul, que Jean avait laissé libre, qu'avez-vous fait ?

— Paul est fou, ma tante, il vient d'insulter M^me^ la baronne de Simaise et son fils !

— J'ai eu tort, répondit Paul, je le reconnais ; mais…

— Ah ! Paul, Paul, dit tristement Carlotta, vous avez plus tort encore que vous ne le pensez… Ceux que vous avez insultés et que peut-être vous avez provoqués…

— Oui, j'ai provoqué un Simaise, le fils du baron de Simaise… Il aura à me rendre compte de la ruine, du déshonneur de mon père, de la mort de ma pauvre mère…

— Assez, Paul Mairat, dit Carlotta d'une voix impérieuse, vous n'avez aucun compte à demander à M. Raoul de Simaise !… Ces quatre personnes qui sont devant vous sont dignes de tous vos respects.

— Mais mon père a été…

— Taisez-vous ! l'interrompit Carlotta avec autorité, je sais mieux que vous l'histoire de Pierre Mairat… Votre père, Paul, a été indignement trompé, et comme son mari, votre mère a cru à la calomnie !

— Dois-je vous croire ?

— Oui, vous devez me croire… D'ailleurs, et heureusement, j'ai sur moi la preuve que la famille de Simaise n'a été absolument pour rien dans la ruine de votre père.

Et tirant de sa poche la lettre d'Hortense, Carlotta la tendit au jeune homme.

— Lisez, continua-t-elle, en attendant que je vous fasse plus amplement connaître le complot dont Pierre Mairat a été victime.

» Allons lisez, lisez… et après, malheureux, humiliez-vous.

Paul regarda celle qui lui parlait ainsi, et à son regard indigné, à l'autorité de son accent, il commença à comprendre qu'il pouvait, bien être la victime d'une erreur monstrueuse.

Cependant il ne prenait pas la lettre, que lui tendait Carlotta.

Ce fut Charlotte qui s'en empara.

— Lis les dernières lignes, lui dit sa tante, et lis à haute voix, après quoi je vous dirai tout.

Charlotte lut le post-scriptum.

La baronne et la marquise se regardaient sans rien comprendre.

— Mesdames, dit humblement Carlotta, je vous supplie, avant de vous éloigner, de pardonner à ce malheureux jeune homme.

La marquise de Chamarande répondit d'une voix grave :

— Je sais trop, nous savons, trop, Mme de Simaise et moi, ce que c'est que la fatalité et le malheur pour ne pas comprendre qu'il y a au fond de tout ceci une déplorable erreur et quelque mystère terrible. Nous pardonnons sans même demander aucune explication.

— Oh ! madame, merci ! dit Charlotte.

Tendant de nouveau sa main à la jeune fille, la baronne ajouta :

— Mme la marquise de Chamarande et moi, nous n'oublierons jamais ce que nous vous devons.

Charlotte lança à Paul un regard indéfinissable et, pour toute réponse, s'inclinant sur la main qui lui était tendue, elle baisa religieusement le petit livre de messe que la baronne lui avait donné d'une façon si simple et si touchante.

— Venez, mes enfants, dit la marquise à Jean et à Raoul.

Sur un regard de sa mère, le jeune de Simaise prit la parole.

— Monsieur, dit-il à Paul Mairat qui, tout honteux, baissait la tête, vous avez failli commettre une mauvaise action ; mais vous êtes un homme de cœur et je crois m'adresser à un honnête homme en vous tendant loyalement la main.

— Je vous tends aussi la mienne, dit Jean.

Et, comme Raoul, il fit un pas vers le jeune homme, la main tendue.

Paul, de plus en plus confus, s'inclina sans rien dire, prit dans les siennes les deux mains qui lui étaient si noblement offertes, et s'affaissa sur un siège en fondant en larmes.

La marquise fit un signe, et après avoir jeté un dernier regard de commisération sur le jeune homme et gratifié Charlotte d'un sourire, elle se retira suivie de la baronne et des deux jeunes gens.

En sortant, Jean mit quelques louis dans la main de Julie toute surprise.

Charlotte et Carlotta s'empressèrent de réconforter Paul, qui, sous l'empire d'une réaction salutaire, mais violente, s'abandonnait à un accès de désespoir, en maudissant son aveuglement.

Tout à coup, Carlotta poussa un cri rauque et tomba sur le parquet, en portant ses deux mains à sa poitrine.

— Grand Dieu ! s'écria Charlotte pâlissant ; qu'y a-t-il ?

— Là, là, murmura Carlotta d'une voix étranglée, du feu, du feu !…

— Au secours, au secours ! cria Paul, tiré de sa torpeur par le spectacle qu'il avait sous les yeux.

De son côté, Charlotte, tout en relevant sa tante, appelait sa bonne :

— Julie, Julie !…

Celle-ci accourut.

— Courez vite chercher un médecin, dit Paul.

— Un prêtre, prononça Carlotta avec angoisse.

Ce cri d'agonie mit au comble l'épouvante de Charlotte.

— Un médecin, un médecin, courez vite ! ordonna Paul une seconde fois.

— Un prêtre, vous dis-je, reprit Carlotta en proie à de telles souffrances qu'elle croyait sa dernière heure venue.

Julie était déjà partie.

Carlotta se tordait sur le lit où on l'avait étendue.

— De l'eau, de l'eau ! murmura-t-elle.

Paul, s'empressant de la satisfaire, lui tendit un verre d'eau qu'elle but avidement, pendant que sa nièce lui essuyait le front que baignait une sueur froide.

La malade poussa un soupir de soulagement.

Déjà Charlotte se rassurait ; mais ce n'était qu'une courte trêve. La crise reprit bientôt avec une nouvelle intensité.

Aux douleurs physiques que Carlotta ressentait dans la poitrine et dans la tête, vint s'ajouter une surexcitation nerveuse causée par toutes les émotions éprouvées depuis plusieurs jours.

Paul avait toutes les peines du monde à maintenir la pauvre femme sur son lit. Tout à coup le délire s'empara d'elle, et, comme la nuit précédente, elle eut une horrible vision.

De même que dans son rêve, elle voyait Carini sortir de son cercueil le visage contracté, les yeux flamboyants, menaçant, épouvantable.

Le spectre se dressait dans son suaire et s'avançait vers elle les bras tendus prêts à la saisir, la malheureuse agitait les siens dans le vide comme pour repousser l'ombre vengeresse, et des paroles entrecoupées et des cris de terreur s'échappaient de ses lèvres.

— Va-t'en ! va-t'en ! criait-elle… Tu étais maudit !… Tu avais mérité cet effroyable châtiment. Tu veux m'emmener ! Non, non, jamais !… Grâce, grâce !… À moi, à moi !…

Charlotte était glacée d'effroi.

Paul écoutait, cherchant à comprendre.

Et le médecin n'arrivait pas.

Le prêtre ne venait pas non plus.

Enfin la crise diminua et la malade tomba dans un état de prostration physique qui, moins effrayant sans doute que la fièvre de l'hallucination, n'était, toutefois, rien moins que rassurant, quant aux suites, car il pouvait être l'état précurseur de la mort.

Le médecin arriva.

C'était un homme expérimenté. Mais que pouvait-il faire, dans l'ignorance absolue où il était du mal et de ses causes.

— Voyons, dit-il après avoir tâté le pouls de la malade et interrogé sa respiration, voyons, qu'est-ce qu'il y a eu ?

» Je crois à une violente crise de nerfs, mais j'ai besoin de savoir ce qui l'a précédée.

— Ma tante s'est plaint d'abord de douleurs atroces dans la poitrine ; elle disait qu'elle avait le feu en elle.

— Est-ce la première fois qu'elle éprouve ces douleurs ?

— Non, elles sont assez fréquentes, paraît-il, mais j'en ignore absolument les causes.

— Que fait-elle quand elle souffre ainsi ?

— Elle boit de l'eau fraîche.

— Quel régime lui fait suivre son médecin ?

— Je ne crois pas qu'elle ait un médecin.

— Pas de médecin !

— Oui, monsieur, et cependant elle souffre beaucoup.

— Une toux grasse ?

— Une toux sèche, au contraire, accompagnée d'une soif ardente.

Le médecin hocha la tête.

— C'est grave ? fit Charlotte anxieuse.

— Je ne puis rien dire tant que je n'aurai pas interrogé la malade ; mais, évidemment, il y a autre chose qu'une indisposition.

— Elle a eu le délire.

— Ah !

— Voyez son anéantissement.

— Elle a en ce moment une forte fièvre.

— Elle a demandé un prêtre.

— Terreur de malade… je ne crois pas que nous en soyons là.

— Bien vrai, monsieur ?

— Je ne vois point la vie menacée.

— Oh ! merci, monsieur.

— Je vais vous rédiger une ordonnance qui suffira pour le moment.

Je reviendrai ce soir.

Le docteur prescrivait un calmant que Julie fut chargée d'aller chercher immédiatement chez le pharmacien.

Comme le docteur se retirait, le prêtre arrivait.

Le médecin de l'âme salua le médecin du corps et lui demanda à mi-voix :

— Est-il encore temps ?

— Certainement, monsieur l'abbé ; je crois bien que la malade s'est effrayée à tort.

Le prêtre était un vieillard au visage ascétique, mais au regard bienveillant.

— Il paraît, dit-il à Charlotte, que la malade n'est pas aussi mal qu'elle le croit.

— C'est l'opinion du médecin, monsieur l'abbé, mais moi j'ai peur.

— Ah ! Et pourquoi avez-vous peur, mon enfant ?

— Parce que j'ai toujours entendu dire que les malades avaient le pressentiment de leur fin.

— Eh bien ?

— Eh bien, dit Paul, elle a demandé un prêtre avec une telle insistance.…

— Le prêtre est venu, mes enfants.

— Devons-nous la réveiller ?

— Non, gardez-vous-en bien. J'attendrai. Le sommeil est le grand réparateur des forces humaines.

Le prêtre s'installa au pied du lit pendant que Charlotte mettait un peu d'ordre dans la chambre et que Paul se préparait à sortir.

Le jeune homme avait besoin de rafraîchir ses esprits profondément troublés par toutes les scènes qui s'étaient succédées depuis quelques heures.

Au bout d'une petite demi-heure, Carlotta sortit de son affaissement et se prit à regarder autour d'elle, tout en ressaisissant ses pensées.

— Ah ! lui dit Charlotte en l'embrassant et en essayant de sourire, comme on le fait avec les enfants que l'on veut tromper sur la nature de leur mal, tu as dormi et joliment bien, chère tante.

— J'ai dormi ?

— Oui. Et maintenant tu vas boire ceci, ajouta Charlotte, en présentant à sa tante une cuillerée de la potion prescrite par le docteur.

Carlotta obéit.

Alors seulement elle aperçut le prêtre et tressaillit.

VII

LA CONFESSION

— Eh bien, ma fille, demanda l'abbé à Carlotta avec bienveillance, comment vous trouvez-vous ?

La jeune femme ne répondit pas tout de suite. Elle semblait se recueillir et rassembler ses souvenirs.

Au bout de quelques secondes elle tendit sa main au vieillard et répondit :

— Mieux ; merci, monsieur l'abbé.

— Vous m'avez fait appeler, ma fille, serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre service ?

— Oui, mon père.

— Parlez, ma fille ; que puis-je pour vous ?

— M'entendre en confession.

— Vous êtes fatiguée et pas en état, peut-être, de parler longuement ; et puis il n'y a pas urgence absolue ; nous pouvons parfaitement remettre votre confession à demain.

— Non, non, tout de suite.

— Je le veux bien, ma fille ; mais il ne faut pas que vous vous fassiez de vilaines idées… Vous savez que vous ne courez aucun danger.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Très sûr : le médecin me l'a dit, me l'a affirmé.

— Ah ! le médecin vous a dit…

— Oui. Ainsi vous pouvez vous rassurer. Le médecin, un vieux praticien, que je connais depuis longtemps, est persuadé que votre état n'est pas dangereux ; et je pense comme lui que vous avez obéi à une frayeur de malade non motivée, en me faisant demander.

Carlotta eut un sourire triste.

— Je le crois aussi, répondit-elle ; mais il me semble que j'irai mieux encore quand vous m'aurez entendue et si vous me donnez l'absolution.

— Ma chère enfant, le divin maître a dit : "À tout péché miséricorde."

Alors Carlotta se tourna vers sa nièce.

— Ma chérie, lui dit-elle, laisse-nous.

— Oui, ma tante.

Et après avoir tendrement embrassé la malade, la jeune fille se retira.

Carlotta joignit les mains et ses yeux se fixèrent sur le prêtre.

— Ma fille, dit-il, je vous écoute.

La jeune femme raconta sa vie entière, sans rien cacher, s'arrêtant de temps à autre pour respirer et tousser.

— Ne vous pressez pas, ma fille, disait le prêtre, que cette toux opiniâtre et sèche inquiétait, j'ai tout le temps de vous entendre… Parlez à voix basse, j'ai de bonnes oreilles… Tenez, prenez un peu de votre potion.

Le prêtre se fit alors garde-malade ; puis il écouta de nouveau très attentivement.

Bientôt Carlotta arriva à l'endroit redoutable et terrible de ses aveux.

Alors elle s'arrêta brusquement, comme épouvantée de ce qui lui restait à dire.

Le prêtre comprit son hésitation et lui dit avec douceur :

— Jusqu'à présent, ma fille, vos fautes sont grandes, sans doute ; mais enfin elles sont de celles que Dieu peut pardonner, sans se montrer trop sévère, parce qu'elles ne sont pas vos œuvres à vous seule et que vous vous repentez. Ayez donc confiance et reprenez courage.

— Mon père, reprit la pénitente, croyez-vous que l'homme que je viens de vous faire connaître doive être châtié ?

— Dieu se chargera de ce soin, s'il parvient à échapper à la justice des hommes.

— Les hommes ne peuvent rien contre lui.

— Dieu est là.

— Et si, moi, mon père, j'avais devancé le jugement de Dieu ?

— Que voulez-vous dire, ma fille ?

— Que je me suis fait justicière de ce misérable.

— Malheureuse ! Et de quel droit ?

— Du droit que je croyais avoir de me venger, en vengeant en même temps les autres victimes.

— Comment avez-vous pu oublier qu'à Dieu seul appartenait le droit de punir ?

— J'ai oublié cela, mon père ; j'ai puni ce grand coupable et je m'en accuse humblement devant Dieu et devant vous.

— Ainsi, vous avez tué ! fit le prêtre en frémissant.

— J'ai fait pire, peut-être, mon père.

— Mon Dieu !

— J'ai infligé au coupable un supplice horrible.

— Vous me faites trembler.

— J'ai fait ensevelir et enterrer cet homme vivant !

— Horreur ! fit le prêtre, en se levant épouvanté.

Après s'être frappée la poitrine et voyant le prêtre disposé à l'écouter de nouveau, Carlotta raconta comment elle avait fait prendre à l'homme un narcotique, qui donnait à qui l'avait absorbé l'apparence de la mort ; elle expliqua que cet engourdissement de tous les membres, le froid, et la rigidité du corps n'enlevaient point à la victime la faculté d'entendre et de comprendre.

Elle acheva en disant comment elle avait savouré sa vengeance en jetant à la face du mort-vivant tous ses crimes.

Le prêtre sentait ses cheveux se hérisser.

Une sueur d'épouvante mouillait son front.

— Quand avez-vous fait cela ? demanda-t-il.

— Il y a trois jours.

— Et c’est de ce crime sans nom que vous me demandez l’absolution.

— Oui, mon père.

— Je ne puis…

— Si vous saviez comme je souffre !…

— Et lui, est-ce qu’il n’a pas souffert ?

— Je me repens, je me repens !

— Vous avez mis votre victime dans l’impossibilité de se repentir !

— Mon père, ayez pitié…

— Avez-vous eu pitié, vous ?

— Mon père, je suis condamnée, la mort m’étreint ; me laisserez-vous paraître devant Dieu sans vos prières ?

— Mes prières ! je ne les refuse à personne… Mais vous absoudre… Je n’ai pas ce pouvoir… Le pape seul…

— Hélas ! mon père, je voudrais pouvoir aller à Rome en me traînant sur mes genoux ; mais, je viens de vous le dire, la mort est près de moi.

— Non, non, vous vivrez, vous devez vivre de longues années encore pour vous repentir et expier.

— Ah ! je le voudrais ; mais les sources de la vie sont éteintes en moi.

— Le docteur affirme le contraire.

— Le docteur se trompe.

— Pourtant…

— Je suis empoisonnée !

— Malheureuse ! vous vous êtes empoisonnée !

— Non. J'ai respiré, malgré moi et sans le savoir, les miasmes délétères d'un poison violent préparé pour l'homme qui m'a perdue.

— Oh !

— J'endure le martyre !… Vous voyez bien, mon père, que je ne puis aller à Rome.

Le prêtre regarda alors attentivement sa pénitente.

Ses traits étaient tirés ; elle avait l'œil terne, le teint d'un gris terreux.

Furtivement, il examina les bras croisés sur la poitrine ; ils étaient maigres comme ceux d'une vieille femme, et cependant Carlotta n'avait pas quarante ans.

— Écoutez, dit le prêtre, je ne saurais vous absoudre, en ce moment, du moins… Mais je prierai le Seigneur de m'éclairer et je vous promets de revenir.

— Quand ?

— Dans trois jours.

— Si tard !…

— Je dois consulter mon évêque.

— Et d'ici là ?

— Priez !

Le prêtre fit le signe de la croix. Puis tremblant, frémissant d'horreur, il s'en alla.

Jamais, dans sa longue carrière de confesseur, il n'avait reçu des confidences qui approchassent de celles qui venaient de lui être faites.

Carlotta le vit s'éloigner lentement, et elle se demanda avec anxiété s'il reviendrait.

C'est que la malheureuse jeune femme se repentait sincèrement.

Face à face avec elle-même et voyant la mort s'approcher, elle avait compris l'horreur de son crime. Et c'était vainement qu'elle invoquait, pour s'excuser à ses propres yeux, les infamies, les monstruosités commises par Zacharetti.

Le sentiment de sa culpabilité l'écrasait et elle se demandait avec une indicible épouvante quels tourments éternels lui étaient réservés.

*

Le médecin revint comme il l'avait promis.

Il trouva Charlotte au chevet de la malade, la câlinant et lui faisant entrevoir une guérison prochaine.

Carlotta était plus calme. La potion avait produit un effet salutaire.

Et puis, le fait seul d'avoir confessé son crime l'avait quelque peu soulagée.

— Eh bien, madame, dit le docteur, nous allons mieux.

— Un peu mieux, docteur.

— Voyons, racontez-moi ce que vous éprouvez.

Carlotta parla de ses douleurs atroces dans la poitrine, de ses étourdissements, d'un feu qui lui brûlait la gorge, des élancements aigus qu'elle avait dans la tête.

Mais elle ne dit pas un mot qui pût faire soupçonner au docteur l'action lente et terrible d'un poison asiatique.

Le docteur l'ausculta et lui donna les plus douces espérances.

Après avoir écrit une nouvelle ordonnance :

— Ce ne sera rien, dit-il. À demain, et ne vous tourmentez pas.

— Est-ce bien vrai, monsieur, demanda Charlotte au médecin en le reconduisant, est-ce bien ce que vous dites ?

— Sans doute. Toutefois, le cas est assez grave et certaines précautions me paraissent nécessaires.

— Oh ! parlez, monsieur.

— Je vous conseillerai, par exemple, de faire changer d'air à la malade ; ce serait très bon.

— Alors, monsieur ?

— Eh bien, il faudrait emmener au plus tôt votre parente dans le midi. Le climat de Paris ne lui vaut rien.

— Nous partirons dans quelques jours, monsieur.

— Très bien, le plus tôt sera le meilleur. Il faut absolument à votre tante les chauds rayons du soleil.

— Et beaucoup de soins.

— Oui, et beaucoup de soins.

— Ils ne lui manqueront pas.

— J'en suis persuadé. Il faudra lui faire boire de bon lait.

— Oui, monsieur.

— Allons, à demain.

Le médecin croyait sérieusement avoir affaire à une poitrinaire. Et la phtisie, compliquée d'une méningite, lui semblait arrivée à sa dernière période.

VIII

UNE MADELEINE

Comme nous l'avons vu, la baronne de Simaise et la marquise de Chamarande avaient été profondément émues des violences injurieuses de Paul Mairat ; elles ne s'en cachaient point, et il n'y avait pas à s'étonner si l'on songeait à toutes les angoisses que les pauvres femmes avaient précédemment éprouvées.

— Si vous le voulez, dit Jean, nous irons seuls, Raoul et moi, chez M^lle^ Paméla ; nous lui exprimerons votre reconnaissance et la nôtre. Nous lui ferons comprendre facilement, d'ailleurs, que vous vous soyez abstenues de nous accompagner.

— Non, mon fils, répondit la marquise, M^lle^ Paméla pourrait excuser notre abstention, mais nous ne la voyons pas possible. Ce n'est pas tout de faire le bien, il faut le savoir faire. La femme qui a souffert doit se souvenir et être miséricordieuse.

» Nous ignorons par suite de quelles circonstances cette malheureuse jeune fille est tombée ; peut-être est-elle plus à plaindre qu'à blâmer ; si nous voulons la relever à ses propres yeux, nous devons ajouter, à la récompense que nous allons lui porter, le témoignage de nos sympathies.

» N'est-ce pas votre avis, madame la baronne ?

— Absolument mon avis.

— D'autant plus, ajouta Raoul avec un demi-sourire, que c'est, au demeurant, à la situation peu avouable de cette malheureuse jeune fille que nous devons beaucoup de choses.

— C'est juste, fit Jean, souriant aussi.

— Et puis, mon cher Jean, reprit la marquise, votre père l'a amenée chez nous et M^lle^ Suzanne de Violaine et moi l'avons embrassée.

— Et moi aussi, dit la baronne.

— Nous sommes tous d'accord, dit la marquise ; nous devons aller chez M^lle^ Paméla, dont nous sommes les obligés, et ainsi que cela a été convenu. Seulement, je demande que nous remettions notre visite à demain. Alors nous serons plus calmes, n'étant plus sous le coup de la scène de tout à l'heure.

— Voilà qui est parfaitement dit, ma sœur, répondit la baronne, et j'approuve. Rentrons. Nous rendrons compte à M. le marquis de ce qui vient de se passer chez M^lle^ Charlotte.

On rentra.

M. de Chamarande était absent.

À cette heure il se concertait avec Pedro Castora et Landry pour faire transporter secrètement le baron de Simaise dans la retraite qu'il devait habiter désormais.

Pendant ce temps, Paul Mairat lisait et relisait la lettre si explicite de la comédienne Hortense, que Carlotta lui avait remise en même temps que plusieurs autres pièces.

Sans deviner tous les détails du complot dont son malheureux et coupable père avait été la victime, il fut convaincu

que ceux qu'il avait si brutalement accusés et auxquels il avait voué une haine farouche étaient innocents.

Il rougit de sa mauvaise action, et il la regretta d'autant plus amèrement qu'il l'avait commise au moment où deux nobles femmes accomplissaient un acte méritoire.

Alors il se dit :

— Je me dois à moi-même d'expier mon injustice, au moins par le sacrifice de mes rancunes.

» Aujourd'hui il n'existe plus qu'une seule personne à laquelle je puisse faire payer tout ce que j'ai souffert : or, cette personne est une femme, dont le seul tort en cette affaire est d'être la fille de la vraie coupable.

» Pourquoi donc la rendrais-je responsable des crimes de sa mère, moi qui proteste si justement lorsqu'on veut me rendre solidaire des fautes de mon père ?

Il resta un instant silencieux, réfléchissant.

— Allons, continua-t-il, rendons le bien pour le mal !

» C'est aux enfants à racheter les fautes de leurs parents !

» Et puisque l'argent de la comédienne peut aider sa fille à vivre honnêtement, je lui porterai ces documents qui lui permettront d'entrer en possession de son héritage dans lequel se trouve probablement quelque chose du mien.

*

Paméla n'était pas comme Charlotte, ni comme la grande Caro, et moins encore comme Pomme-d'Api, une heureuse dans le monde des marchandes d'amour.

Insouciante, dépensière, faible, exploitée par les uns, trompée par les autres, incapable de faire de l'amour et des sentiments une espèce de banditisme, elle avait constamment gaspillé l'or qui lui était tombé entre les mains.

Elle donnait à celles-ci, à celles-là, sans compter et sans songer au lendemain.

Véritable cigale, tantôt riche, tantôt pauvre, éprouvant toujours le besoin de s'étourdir, espérant toujours rencontrer une affection sérieuse, et vivant toujours, par le fait même de son imprévoyance, à la merci du premier venu, nous savons comment son maître Carini la tenait sous sa terrible dépendance.

Le misérable Zacharetti avait opprimé la fille comme il avait asservi la mère.

Paméla habitait dans le quartier de la nouvelle Athènes un petit appartement dont l'ameublement, composé d'objets disparates, révélait tout d'abord la position précaire et le caractère de celle qui vivait là.

Quelques bibelots assez jolis figuraient sur une étagère avec des pots de pommade, et des statuettes de plâtre licencieuses.

Sur les murs, des chromolithographies plus que légères ; des photographies de femmes de théâtre et des portraits historiques coupés dans des journaux illustrés.

Au plafond, un petit lustre Louis XV à girandoles de cristal, mais pendantes et à demi brisées.

Sur la cheminée, des flambeaux en simili-bronze avec des bougies roses.

Sur le parquet, un tapis vénérable, usé jusqu'au canevas et portant de nombreuses maculatures de graisse et de vin.

Là, une babouche de velours bleu brodée d'or, et plus loin des bottines éculées.

Partout, des meubles dépouillés, éreintés, dont les coussins montraient leur étoupe.

De tous les côtés, des fleurs, dans des vases de cristal, dans des pots de terre, dans la carafe, dans des pots à confiture, dans des jardinières ébréchées.

Par exemple, la jeune pécheresse buvait dans un superbe verre de Bohême, serti d'arabesques d'argent, et mangeait dans des assiettes de vieilles faïences, vraies rouennaises.

D'où cela lui venait-il ?

On ne sait.

Sur la cheminée du… salon, en guise de pendule, on voyait un globe de verre reposant sur un socle de bois noir. Ce globe était éternellement recouvert d'une mousseline jadis blanche et très épaisse, empêchant de distinguer l'objet que cachait le globe.

Jamais cette mousseline n'était levée.

Pour parer aux indiscrétions, Paméla l'avait clouée sur les bords du socle.

— C'est sans doute votre bouquet de fleurs d'oranger qui est là, lui disait-on souvent d'un ton railleur, ou votre couronne virginale.

Elle répondait sèchement ou tristement :

— Que ce soit ça ou autre chose, cela ne regarde personne.

Un jour, un protecteur généreux ayant voulu être trop indiscret, elle l'avait mis immédiatement à la porte.

Rieuse, allant au-devant du plaisir, ne se plaignant jamais, – du moins devant quelqu'un, – elle était citée comme une bonne fille, qui acceptait tranquillement la vie telle que la destinée la lui avait faite.

Ajoutons qu'elle était assez instruite. Elle savait suffisamment de musique pour se mettre au piano lorsqu'il s'agissait d'improviser une sauterie.

Bonne comme la plupart de ses sœurs du demi-monde, elle ne savait pas refuser une aumône, surtout quand c'était un enfant qui lui tendait la main.

Enfin pour compléter le portrait de M^lle^ Paméla, disons que son bonheur était de jouer à la poupée ! Oui, à la poupée, comme une petite fille… Et celui-là était le bienvenu, qui, au jour de l'an, lui donnait un bébé !

Telle était la pauvre Paméla Brémont.

Elle eût fait, probablement, une excellente mère de famille si, au lieu de l'exposer à prendre un amant à quinze ans, on lui eût donné un mari à dix-huit ans.

Mais depuis quatre jours Paméla était bien changée.

Elle n'avait plus ni les mêmes allures, ni les mêmes pensées.

La pauvre vierge folle ne chantait plus, ne riait plus !

Elle était sérieuse, grave ! Paméla grave ?

Mon Dieu, oui. Il y a dans la vie de ces métamorphoses.

Sans trop savoir pourquoi, la jeune fille s'était mise à ranger sa chambre.

Elle avait jeté par la fenêtre les statuettes Léda et son Cygne, la Vénus, accroupie, etc.

Les chromolithographies décolletées avaient été enlevées ; les photographies de ces dames, dans des poses risquées, jetées au feu et brûlées.

Les meubles avaient été brossés, le lustre raccommodé tant bien que mal.

Plus de pantoufles, plus de bottines traînant çà et là.

Pas un chiffon oublié dans un coin.

Parfois, tout en continuant son nettoyage, Paméla s'arrêtait et debout, restait, immobile, muette, songeuse et même rougissante !

Et elle pleurait ou bien elle murmurait :

— Comme les honnêtes femmes sont bonnes !

» Dire que cette belle et chaste jeune fille, qu'on appelle Suzanne et qui est la fille d'un comte, m'a embrassée !

» Elle m'a embrassée, moi, moi !…

» Et le marquis, un grand seigneur, m'a présenté à sa femme !

» Et tous ces nobles personnages, toutes ces grandes dames m'ont parlé avec bonté, avec gratitude, presque avec respect !

Et en tressaillant elle ajoutait :

— S'ils allaient me tirer de ma boue !

» Le marquis m'a dit : Au revoir !

» Et il m'a demandé mon adresse.

» S'il allait venir… avec son fils !… Son fils !… Lui que j'ai voulu… Oh ! comme j'aurais honte !

Voilà sous l'empire de quelles réflexions, de quelles préoccupations Paméla, la fille d'amour, se trouvait quand elle avait essayé de donner à son logement une physionomie presque honnête.

Par exemple, elle n'avait pas enlevé les fleurs.

À un moment elle s'était approchée de la cheminée et sa main avait touché la mousseline qui couvrait le globe de verre, puis elle s'était arrêtée en murmurant :

— Non, pas ici, ailleurs !

» Allons, se dit-elle, quand elle eût terminé son espèce d'épuration, me voilà prête à recommencer ma vie… Y serai-je aidée ? Peut-être… Je l'espère… Mais dans tous les cas j'essayerai.

» Recommencer ma vie, c'est bien. Mais pourrai-je oublier, pourrai-je faire oublier mon passé ?

» Mon passé ! Ah ! il me fait horreur ! Oui, horreur, depuis que ces femmes de cœur m'ont parlé !…

» Comme elle est puissante, l'influence de la vertu !

» Mon passé, il est là, continua-t-elle, en tirant d'un meuble un carnet grand comme un livre et enfermé dans une espèce de portefeuille fermant à clef.

» Allons, au feu aussi ces témoignages irrécusables de mon indignité !

» Sans doute je pourrais invoquer le bénéfice des circonstances atténuantes ; mais cela n'enlèverait pas les souillures.

Elle ouvrit le portefeuille.

Elle était prête à jeter au feu le carnet, qui contenait toute une confession écrite de sa main.

Mais avant de procéder à ce nouvel ***autodafé,*** elle eut la curiosité de lire ces notes qu'elle avait écrites autrefois, sous l'impression du moment.

Voici ce que contenait le carnet.

IX

LE CARNET DE PAMÉLA

« J'aurai demain quinze ans.

» Ma mère viendra me prendre demain pour m'emmener chez elle.

» Enfin, je vais sortir du couvent !

» Je verrai ma mère pour la deuxième fois en huit ans. La première fois qu'elle est venue me voir, après une absence de quatre ans, c'était le jour de ma première communion.

» Ah ! ce fut un beau jour !

» Les fleurs, l'encens, les lumières, les cantiques, l'orgue, tout cela me plongeait dans une extase infinie.

» Toutes les mamans pleuraient.

» La mienne aussi.

» Elle était bien jolie, maman.

*

» Hier, j'ai eu quinze ans.

» Je suis chez maman. Elle est toujours bien jolie, mais elle a l'air triste.

» M'aimera-t-elle ?

» Qu'est-ce que je vais faire ?

» Je suis instruite, je suis un peu musicienne et je sais faire de jolis ouvrages à l'aiguille. Oui, mais à quoi cela me servira-t-il ?

» C'est très beau chez maman. Quelle différence avec ma petite cellule… C'est égal, je l'ai quittée avec regret. Ma cellule… Avec ses rideaux blancs partout, on aurait dit un grand berceau… et j'y dormais si bien !…

» Ah ! tu vas être bien heureuse, m'ont dit mes jeunes amies ; tu vas aller dans le monde… On te mariera…

» Me marier !… Heureuse… le serai-je ? Après tout, pourquoi pas ? Je suis douce, bonne, aimante, docile… Je n'ai pas de volonté… Je ne demande qu'à être aimée un peu.

*

» Voilà quinze jours que je suis chez maman ; on m'a habillée à la mode, et comme je suis presque aussi grande que maman, c'est avec ses robes qu'on me fait belle.

» Je suis jolie, très jolie, je ressemble beaucoup à maman, quand elle était jeune ; on me le dit et cela me fait plaisir…

» Beaucoup d'hommes viennent en visite chez maman : ce sont des amis, des amis intimes, à ce qu'il paraît, car ils tutoient maman. C'est égal, je les trouve tous un peu trop familiers avec maman et même avec moi.

» Maman me gronde souvent ; elle m'appelle petite sotte parce que je suis timide avec ses amis.

» On rit, on chante, on s'amuse beaucoup à la maison.… On soupe et l'on danse après… Moi qui, avant, me couchais à huit heures !…

*

» En voilà bien d'une autre.

» Je me demandais pourquoi maman s'absentait tous les soirs et ne rentrait qu'après minuit ; je le sais maintenant. Maman est comédienne. Comédienne !… Je suis la fille d'une comédienne !… Et papa, qu'est-ce qu'il était ?

» Je me souviens qu'étant toute petite j'ai demandé à maman où était mon papa, ce qu'il faisait et comment il s'appelait. Elle m'a répondu en colère :

» — Est-ce que je sais ? Ça ne te regarde pas !

» C'est drôle !… Toutes les jeunes filles du couvent connaissaient leur père et l'aimaient.

» Le mien est mort, sans doute… Pauvre père !…

*

» Hier, pour la première fois, je suis allée au théâtre avec une amie de maman. Très bien habillée, j'étais belle et j'avais fort bonne mine. Mais j'avais les épaules et une partie de la poitrine nues.

» Cela me gênait beaucoup… J'avais honte… lorsque l'on me regardait de tous les côtés avec des lorgnettes…

» L’ami de maman se moquait de moi.

» Tout à coup j’ai reconnu maman sur la scène, ça m’a donné un coup… Et puis comme on applaudissait maman, ça m’a fait plaisir et j’ai applaudi aussi.

» En rentrant, maman m’a dit :

» — Eh bien, comment m’as-tu trouvée ?

» — Charmante, ai-je répondu.

» Alors elle m’a dit :

» — Aimerais-tu être comédienne ?

» — Moi ! comédienne ! m’écriai-je.

» J’étais tout étourdie.

» Maman reprit :

» — On gagne beaucoup d’argent… et tu comprends, ma petite, qu’il faudra que tu en gagnes aussi.

» Je suis restée muette.

» Ce soir-là j’ai eu un grand succès au souper. Tous ces messieurs m’accablèrent de compliments… Maman était de bien mauvaise humeur. Pourquoi donc ?

*

» J’ai eu une scène terrible avec maman. Elle a prétendu que je faisais la coquette, avec M. Teissier, un banquier de ses amis.

» Moi, coquette avec ce monsieur !… Mais il a cinquante ans, mais il a une perruque… Et il est laid, ennuyeux… Il ne parle que de son argent… Ah ! çà, maman me croit donc bien bête !

*

» C'est fini, je suis comédienne.

» Voilà comment ça s'est fait.

» C'était hier soir ; maman me faisait froide mine depuis un mois, depuis un jour où elle m'avait donné un soufflet… J'avais beau être gentille avec elle, caressante, elle me repoussait toujours durement, et, continuellement, je l'entendais se plaindre d'embarras d'argent.

» Les créanciers assiégeaient notre porte.

» Cependant, presque tous les soirs, maman recevait du monde… des actrices, des journalistes, des banquiers… On apportait le souper du dehors.

» Maman me parlait toujours du théâtre, de l'argent qu'on y gagnait, des hommages qu'on recevait.

» Je commençais à ne plus autant m'effrayer à l'idée de me faire comédienne. Après tout, me disais-je, pourquoi pas ?

» Donc, hier, maman me dit :

» — Fais-toi belle ; nous aurons du beau monde. C'est ma fête.

» — Ta fête ? fis-je étonnée.

» Je courus prendre l'almanach.

» Nous étions au 13 mars, jour de sainte Euphrasie.

» — Tu t'appelles Euphrasie ? lui demandai-je ?

» — Tu sauras, me répondit-elle, qu'une jolie femme a toujours une sainte à sa disposition, quand elle en a besoin.

» — Ah ! fis-je très surprise, et pourquoi cela ? À quoi une sainte peut-elle lui servir ?

» — À faire payer ses dettes, et j'en ai beaucoup, tu le sais.

» Je me fis belle et, à vrai dire, j'étais charmante.

» — Tu auras un succès fou ce soir, me dit maman.

» Et en m'embrassant, elle ajouta :

» — Tâche de te dégourdir un peu.

» — Me dégourdir !

» — Oui. Il ne suffit pas d'être belle, il faut être aimable.

» — Je tâcherai de te ressembler.

» Il y eut, en effet, beaucoup de monde.

» Deux messieurs que je n'avais jamais vus me furent particulièrement présentés par maman.

» C'étaient le comte Carini et M. Staincler, directeur du théâtre des *Folies-Gauloises*.

» Au souper j'étais placée entre ces deux messieurs, qui ne cessèrent pas de me faire des compliments… Je ne m'effarouchais pas trop, je commençais à trouver agréable de

m'entendre dire que j'étais jolie, charmante, adorable, et mille autres choses.

» Le souper fut gai au possible.

» On but du champagne tout le temps.

» Vers la fin tout le monde s'embrassait.

» M. Teissier avait pris maman sur ses genoux.

» D'autres messieurs en faisaient autant avec leurs voisines.

» Avec moi on restait convenable. Mais on me faisait toujours des compliments, et toujours on me versait du champagne. J'avais beau dire :

» — Assez, assez !

» Il me fallait boire à la santé de maman, à la santé de M. Teissier, à la santé de celle-ci, de celle-là et des autres.

» J'étais lancée et je disais tout ce qui me passait par la tête.

» Et l'on riait et l'on applaudissait.

» On vantait mon esprit.

» — Quelle adorable ingénue elle ferait, disait le comte Carini.

» — Vous feriez la fortune de mon théâtre et la vôtre, me disait M. Staincler.

» Et moi je finissais par prendre cela au sérieux.

» On se mit à chanter au piano. Maman chanta d'abord, puis les autres dames.

» Mon tour arriva. Le comte Carini m'offrit la main pour me conduire au piano.

» — Quoi, m'écriai-je, vous voulez que je chante, comme ça, devant tout le monde !

» — Oui, oui, oui ! firent les convives en chœur.

» — Elle a une voix charmante, dit maman, vous allez voir.

» — Mais je ne sais rien, maman.

» — Et elle est excellente musicienne, continuait maman.

» M. le comte Carini me prit par une main, M. Staincler par l'autre, et ces messieurs me conduisirent au piano.

» — Je suis sûr que vous chantez mieux que toutes ces femmes, murmura M. Staincler à mon oreille.

» J'étais grisée par les éloges, plus encore que par le champagne.

» — Mais je ne sais que des cantiques ! m'écriai-je.

» — Eh bien, chantez-nous un cantique… ça nous changera.

» — Oui, oui, un cantique, un cantique, un cantique ! criait tout le monde.

» Je compris qu'il fallait céder.

» D'ailleurs mon amour-propre était flatté.

» Je me mis au piano et j'attaquai un cantique : ***Esprit saint descendez en nous !…***

» Quand j'eus fini, ce fut un hurrah formidable. On battait des mains, on trépignait, on criait ***bis,*** et les femmes toutes ensemble reprenaient le chant en chœur. Jamais je n'avais entendu vacarme plus joyeux et plus étourdissant.

» On voulait me porter en triomphe autour de la chambre.

» — Maintenant, dit ma mère, elle va nous réciter quelque chose : vous allez voir quelle diction.

» On me campa au milieu du salon.

» Le comte Carini me présenta une coupe de champagne et l'on but à ma santé.

» Je récitai une fable : ***la Cigale et la Fourmi.***

» Ce fut un délire.

» Cette fois je ne pus éviter le triomphe.

» Je fus hissée sur la table et l'on me sacra comédienne.

» — Je vous engage à vingt mille francs par an, me dit M. Staincler.

» — Vingt mille francs ! m'écriai-je.

» — Oui.

» — Vous vous moquez de moi !

» — Acceptez-vous ?

» — Vingt mille francs, à moi !

» — L'engagement, tout de suite, cria le comte Carini.

» — Oui, oui, tout de suite, tout de suite, répétèrent les autres.

» — Malheureusement, reprit le comte, il se présente une difficulté.

» — Laquelle ?

» — Il faudrait que M. Staincler eût une feuille d'engagement.

» — Mais je l'ai, je l'ai ; je ne sors jamais sans en avoir une ou deux dans ma poche… par précaution.

» Et le directeur des ***Folies-Gauloises*** tira d'une de ses poches une feuille imprimée.

» Tout le monde me cria :

» — Signe, signe, petite !

» — Un instant, dit le comte Carini, il faut le consentement de la mère.

» — Je le donne avec empressement, dit maman ; je serais bien mal avisée de mettre obstacle à la fortune de ma fille… Un pareil engagement de début, c'est merveilleux !

» Et elle m'embrassa.

» — Un instant, dit encore le comte Carini, les affaires sont les affaires : nous ne doutons pas de la bonne foi de M. Staincler, ni de la prospérité de son théâtre ; mais nous devons songer aux intérêts de mademoiselle.

» — C'est juste.

» — Que voulez-vous, cher monsieur ? demanda le directeur.

» — Je veux, mon cher directeur, que vous comptiez à mademoiselle, séance tenante, six mois de son traitement, plus une prime de cinq mille francs.

» — Soit, fit M. Staincler.

» Et il tira de son portefeuille quinze billets de mille francs qu'il mit dans ma main.

» Cette fois encore ce fut un véritable transport.

» Maman signa, le directeur signa, je signai.

» Et l'on se remit de plus belle à boire, à chanter, à danser et à s'embrasser.

» Moi, j'étais comme une folle.

» Maman m'a conduite dans ma chambre, m'a aidée à me mettre au lit, puis après m'avoir embrassée, m'a quittée en me disant :

» — Maintenant, ma chérie, tu n'as plus besoin de moi : ta fortune est faite !

» Je m'endormis tenant dans mes mains mes quinze billets de mille francs et mon engagement.

» Je ne me suis réveillée qu'à deux heures de l'après-midi.

» Voilà comment je suis comédienne.

*

» Je suis perdue, perdue, perdue !

» Tout ce qui s'est passé chez maman, il y a huit jours, était une odieuse comédie, un complot organisé par le comte Carini et M. Staincler…

» Et je n'ose rien dire à maman qui, je le crois, a été trompée comme moi.

» Voici la chose :

» Quatre jours après mon engagement, mon directeur me dit qu'il me fallait avoir un appartement à moi.

» Maman, que ma présence gênait bien un peu, a été de l'avis de mon directeur.

» — Eh bien, répondis-je, je chercherai un logement.

» — Ne prenez pas cette peine, ma chère pensionnaire, reprit M. Staincler ; j'ai songé à tout, et je vais immédiatement vous conduire chez vous.

» Maman parut surprise et le regarda d'un air étonné.

» — C'est le comte Carini, dit-il, qui a découvert le nid qui convient à notre fauvette.

» Maman eut un tressaillement, et a balbutié quelques mots.

» — Ma voiture est en bas, reprit M. Staincler ; venez-vous, ma chère Hortense ?

» — Non, répondit maman d'un ton brusque, oh ! non !

» Je commençais à trouver tout cela étrange.

» Enfin je suivis mon directeur, toujours empressé, mais aussi plus familier.

» M. Staincler avait dit vrai : l'appartement où il me conduisit, et qui était le mien, était un véritable nid.

» Une femme de chambre m'attendait.

» Je visitai mon petit domaine.

» Des fleurs partout…

» Sur les étagères, une foule de petits objets en ivoire, en bronze, en porcelaine.

» Des meubles en bois de rose, des tapis, des tentures.

» Dans les armoires, du linge ; dans la salle à manger, de l'argenterie, des cristaux ; sur une chiffonnière, dans ma chambre à coucher, plusieurs écrins.

» J'étais enchantée.

» Tout à coup il me vint un scrupule.

» — Mais tout cela est trop beau, trop luxueux ! m'écriai-je ; comment voulez-vous que je paie ?…

» — Nous réglerons tout cela plus tard, dit-il, m'interrompant.

» Il me baisa la main et reprit :

» — Êtes-vous satisfaite ?

» — Puisque je vous dis que c'est trop beau !…

» — Alors tout va bien.

» — Quand m'apporterez-vous mon rôle ?

» — Dans trois jours.

» — Est-il difficile ?

» — Non, et vous le remplirez à ravir.

» — En êtes-vous sûr ?

» — Très sûr. Après-demain nous pendrons votre crémaillère ; j'ai invité quelques amis en votre nom, le comte Carini…

» — Je n'aime pas cet homme.

» — Pourtant c'est à lui que vous devez votre engagement.

» Le surlendemain, en effet, il y eut une petite fête chez moi.

» J'étais toute fière.

» Un dîner magnifique !

» On but à mes futurs succès.

» On dansa, on chanta et…

» Ce matin je me suis réveillée dans les bras de mon directeur.

» J'ai pleuré.

» Ensuite je suis allée chez maman.

» Elle est partie depuis deux jours.

*

» Je suis d'une tristesse…

» On sonne. C’est le comte Carini.

» Je déteste cet homme ; mais puis-je lui fermer ma porte ? Allons le recevoir.

» Le comte Carini m’a apporté un journal qui annonce la fermeture du théâtre des ***Folies-Gauloises***.

» Mon engagement est un faux engagement.

» M. Staincler n’a jamais été directeur.

» Il est mon… protecteur.

» Je suis une fille entretenue !

» Le comte Carini m’a fait signer une reconnaissance de vingt mille francs, valeur reçue en marchandises.

» — La marchandise, m’a-t-il dit, avec un cynisme révoltant, c’est M. Staincler, un banquier millionnaire qui vous adore, et dont vous aurez tout ce que vous voudrez.

» — Mais, monsieur, me suis-je écriée avec indignation.

» — Ta, ta, ta, fit-il durement, pas de singeries avec moi… Chacun son métier, ma petite… Les affaires sont les affaires. Au lieu de vous récrier, commencez par me donner les cinq mille francs de prime que je vous ai fait remettre.

» Stupéfiée, écœurée, j’ai donné les cinq mille francs.

» — C’est bien, me dit Carini.

» Et avec son sourire froid, il ajouta :

» — Je vois que nous nous entendrons.

» Oh ! il me fait peur, cet homme !

» Et voilà ce qu'on a fait de moi !

» Ah ! c'est infâme !

*

» Déjà quinze jours de cela.

» Des amies de maman sont venues me voir et me féliciter.

» Me féliciter !

» — Tu as une fière chance, m'a dit l'une d'elles. M. Staincler est dix fois millionnaire.

» Elle m'a embrassée et m'a demandé de lui prêter dix louis.

» Elles appellent ça avoir de la chance !

*

» C'est honteux à dire, mais je me suis faite à ma nouvelle existence.

» Je vais au théâtre, au bois, aux courses ; je dîne dans les restaurants à la mode.

» J'ai beaucoup de succès.

» M. Staincler est jaloux. Il a tort… Je ne pense à rien, ni à personne… je ne songe qu'à m'amuser.

» Hier, un monsieur très bien m'a offert cent louis pour tromper M. Staincler.

» Je lui ai ri au nez. Cent louis !

» Pourquoi faire ? Je n'ai pas besoin d'argent.

*

» La mauvaise action de M. Staincler ne lui a pas porté bonheur : il est mort hier d'une attaque d'apoplexie.

» J'étais sa maîtresse depuis cinq mois.

» Ce matin le comte Carini est venu me voir.

» J'ai cru qu'il venait me faire ses compliments de condoléance.

» Point. Il venait m'offrir un autre… engagement.

» Pouah !

» — Combien te reste-t-il d'argent ? m'a-t-il demandé.

» Il me tutoie !

» — Mille francs, répondis-je ; mais on m'en doit six mille.

» — Qui, on ?

» — Mes amies.

» — Ah ! tu prêtes de l'argent aux femmes…

» — Mais…

» — Imbécile ! Tes mille francs vont te durer deux jours.

» — Deux jours ?

» — Oui, car il doit y avoir des fournisseurs à payer, et le terme de loyer échoit dans quinze jours.

*

» J'ai donné un successeur à M. Staincler.

» Carini a reçu dix mille francs de prime.

» Quel misérable, que cet homme !

*

» Voilà deux ans que j'ai quitté le couvent aussi innocente, aussi chaste que lorsque j'y étais entrée, à huit ans.

» Je vais avoir dix-huit ans.

» J'ai eu trois amants.

» Je suis enceinte et presque sur le pavé de la rue.

» Enceinte, moi !… Mère, je vais être mère !… Est-ce possible ? Cette pensée m'épouvante et me ravit en même temps.

» Comment élèverai-je mon enfant ? Et quand je l'aurai élevé, que deviendra-t-il ?

» Si c'est un garçon, il pourra se faire soldat.

» Chair à canon, si c'est un garçon ; chair à plaisir, si c'est une fille. La malheureuse pourra-t-elle être autre chose que ce que je suis ?… Elle, une fille d'amour… Jamais, jamais !… Horreur ! Mais j'aimerais mieux la voir morte, oui morte !…

*

» J'ai fait mes couches à l'hôpital.

» J'ai une fille…

» Malheur !

» Qu'est-ce que je dis, mon Dieu ?… Ah ! je blasphème !… Non, non, c'est un bonheur qui m'arrive, un grand bonheur… ma fille me sauvera !

» Va, cher trésor ; dussé-je gratter la terre avec mes ongles, dussé-je te nourrir avec mon sang, je t'élèverai bien et tu n'auras que de bons exemples sous les yeux.

*

» Je suis maudite !

» Ma petite. Christine adorée est morte, morte à un an.

» Seigneur, mon Dieu, que vais-je devenir ?

» Depuis qu'elle était née, ma fille était ma vertu. Au moins j'aimais quelqu'un et quelqu'un m'aimait. Oh ! oui, elle m'aimait, ma fille ; je le voyais bien dans ses beaux yeux et dans son doux sourire d'ange.

*

» J'ai revu le comte Carini.

» Cet homme est mon mauvais génie.

» Je l'ai revu au moment où je prenais la résolution de mettre fin à ma misérable existence.

» Je n'avais que cette seule alternative : me tuer ou me vendre encore.

» J'ai écouté Carini.

» Hélas ! je n'ai que le triste courage de vivre. »

*

Paméla s'arrêta là dans la revue de son passé.

Elle eut un geste de dégoût, lança dans le feu son carnet et le regarda brûler avec joie, comme si, en dévorant ces pages révélatrices, les flammes eussent purifié ce passé qui lui faisait horreur.

Les derniers feuillets achevaient de se consumer quand un coup de sonnette se fit entendre.

X

CHRISTINE BRÉMONT, LINGÈRE

Ce coup de sonnette, presque timide, n'était pas cet appel violent, impérieux, que Paméla était habituée à entendre et qui annonce souvent ou un visiteur mal appris ou un familier irrespectueux. C'était le coup de sonnette d'un inconnu ; car qu'on ne s'y trompe pas, il y a beaucoup de choses dans un coup de sonnette.

La jeune femme tressaillit.

— Si c'était monsieur le marquis ! pensa-t-elle.

Elle donna un rapide coup d'œil à sa toilette.

La robe était bien fermée du haut.

Les cheveux étaient lissés en bandeaux modestes.

La chaussure était convenable.

Pas de rouge, pas de poudre de riz.

Autour d'elle rien de suspect.

Un second coup de sonnette, un peu plus franc cette fois, retentit.

Paméla, qui prenait toujours ses repas dehors, tantôt chez Brébant, tantôt dans un bouillon Duval, n'avait pas de bonne.

Elle alla ouvrir.

Ce n'était pas M. de Chamarande.

C’était un jeune homme.

Paméla se recula en pâlissant.

— Mademoiselle Paméla Brémont ? demanda le jeune homme.

La jeune femme respira.

Toujours les hommes qui la venaient voir l’appelaient Paméla tout court.

— C’est moi, monsieur, répondit-elle.

Le jeune homme s’inclina et dit :

— Mademoiselle, j’aurais à vous entretenir d’une chose importante qui vous intéresse.

— Mais… monsieur, balbutia-t-elle.

Elle était effrayée, elle se mit à trembler.

Ce visiteur inconnu était peut-être un agent de police qui venait l’interroger au sujet de l’affaire d’Auteuil.

Paul Mairat, car c’était lui, s’aperçut du trouble de Paméla.

— Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit-il ; je ne vous apporte pas une mauvaise nouvelle.

Alors Paméla fit entrer le jeune homme dans le salon, l’invita à s’asseoir et attendit qu’il parlât.

— Dites-moi, je vous prie, mademoiselle, si vous êtes bien mademoiselle Christine Paméla Brémont ?

Christine ! Jamais personne ne lui avait donné ce nom, qu’elle ne portait plus depuis qu’elle était sortie du couvent.

Comment ce jeune homme savait-il qu'elle s'appelait Christine ?

Cette réflexion faite, elle répondit :

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes la fille d'une comédienne, mademoiselle Hortense Brémont ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, mademoiselle, voici des papiers qui vous mettront en mesure de réclamer et de prendre possession de l'héritage de votre mère.

— Quoi, s'écria-t-elle avec un étonnement douloureux, ma mère est morte !… Oh ! monsieur, et vous me disiez que vous ne m'apportiez pas une mauvaise nouvelle !

— Comment, mademoiselle, vous ignoriez le décès de votre mère ?

— Je l'ignorais, monsieur. Hélas ! savions-nous l'une et l'autre si nous vivions ?… Séparées par la fatalité, depuis des années nous ne nous voyions plus.

— Pardonnez-moi, mademoiselle ; croyez bien que si j'avais su…

» Il y a sur un de ces papiers, que je viens de vous remettre, l'adresse du notaire de votre mère.

— Est-ce que vous avez connu ma mère, monsieur ?

— Non, répondit Paul Mairat d'une voix sombre ; mais mon père l'a connue, lui, pour son malheur !

Paméla comprit qu'il s'était passé entre sa mère et le père de celui qui lui parlait quelque chose de terrible. Spontanément elle joignit les mains et murmura :

— Pardon pour elle, monsieur ; pardon et oubli !

— Hier, mademoiselle, à qui m'aurait parlé ainsi j'aurais répondu : Jamais !

— Oh !

— J'avais fait un serment de vengeance.

— Et maintenant, monsieur ?

— Je ne peux pas oublier, mais je pardonne !

— Merci, monsieur. Je crois qu'il faut toujours pardonner aux autres le mal qu'ils ont pu nous faire.

— Oui, mademoiselle, oui, pour que les autres nous pardonnent le mal que nous avons pu leur faire.

— C'est cela, monsieur.

À ce moment on sonna à la porte de l'appartement. Le coup de sonnette était discret, comme avait été celui de Paul Mairat.

Paméla se dressa debout, très émue.

— Que je ne vous gêne, en rien, mademoiselle, dit Paul, vous pouvez recevoir ce nouveau visiteur.

Paméla se hâta d'aller ouvrir.

Quatre personnes se trouvèrent devant elle : la marquise de Chamarande et la baronne de Simaise, le comte Jean de Chamarande et le jeune baron Raoul de Simaise.

Jean, se trouvant en arrière des autres, Paméla ne le reconnut pas tout d'abord. La jeune fille s'attendait bien à la visite du marquis ou à celle de M. Pedro Castora, puisque l'un et l'autre lui avaient dit : « au revoir ! » mais à la vue des deux grandes dames elle restait confondue et tout interdite.

— Eh bien, mademoiselle, lui dit la baronne, est-ce que vous ne nous reconnaissez pas ?

Et elle lui tendit la main.

La pauvre fille ne put que prononcer ces mots :

— Oh ! madame ! Oh ! madame !…

Et elle se recula sans oser toucher la main qui lui était tendue.

Les quatre visiteurs entrèrent.

Alors seulement, Paméla reconnut Jean.

Au souvenir de ce qui s'était passé entre elle et le jeune homme, elle sentit le rouge de la honte lui monter au front, et par un mouvement plein de pudeur, elle se couvrit le visage de ses deux mains.

Quand on entra dans le salon, Paul Mairat avait disparu.

Il avait reconnu la voix de la baronne, et pour ne pas se trouver en face de la noble femme qu'il avait si injustement offensée, il s'était précipité dans la pièce contiguë au salon, dont il avait fermé la porte sur lui.

Paméla, fort troublée, n'avait pas même remarqué qu'il n'était plus dans le salon.

La jeune fille restait debout, sans voix, la tête baissée.

— Mon enfant, lui dit la marquise avec bonté, si vous ne vous asseyez pas nous serons forcés de rester debout.

Paméla, sans oser lever les yeux, se laissa tomber sur un siège.

La marquise et la baronne se placèrent à ses côtés.

Jean et Raoul restèrent debout, près de la cheminée.

Il y eut un moment de silence. Ce fut la baronne qui prit la parole.

— Ma chère enfant, dit-elle d'un ton affectueux, et recommençant la scène qui avait eu lieu la veille chez Charlotte, nous allons prochainement quitter Paris, nous et nos amis ; mais avant de partir nous avons voulu vous remercier encore une fois de l'immense service que vous nous avez rendu.

— Vous n'avez pas seulement défendu mon fils, ajouta la marquise, votre courage l'a sauvé ! C'est une mère qui vous remercie du fond de son cœur.

Paméla balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Ma chère enfant, reprit la baronne, veuillez, je vous prie, nous dire quel est votre nom de baptême.

— Christine, répondit Paméla profondément émue.

Car elle sentait que par un grand sentiment de délicatesse, les deux nobles visiteuses ne voulaient point l'appeler Paméla.

— Ma chère Christine, dit la marquise, nous vous devons la vie de mon fils.

— Mais, madame la marquise…

— Oui, ma mère, dit Jean, prenant vivement la parole, M^lle^ Christine m'a sauvé la vie…

» Ainsi que je vous l'ai raconté, sans la présence d'esprit de mademoiselle et son courage, j'eusse été certainement égorgé par l'affreuse bête qu'elle a tuée.

— Eh bien, ma chère Christine, reprit la marquise, après la conduite que vous avez tenue à Auteuil, le marquis de Chamarande a jugé, et nous avons tous été de son avis, que votre cœur était toujours resté accessible aux bons sentiments, et que, par conséquent, il était de notre devoir de vous aider à sortir de la situation qui vous a été faite par suite de circonstances malheureuses.

Tant de paroles bienveillantes et affectueuses mirent le comble à l'émotion de la pauvre Christine. Elle ne put plus retenir ses larmes, et elle pleura comme avait pleuré Charlotte devant les deux bienfaitrices.

— Allons, mon enfant, remettez-vous.

Elle essuya ses yeux et essaya de sourire.

— Maintenant vous allez nous répondre bien franchement, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— Eh bien, Christine, dites-nous comment nous devons nous y prendre pour vous témoigner notre gratitude et ce que nous devons faire pour que vous redeveniez une honnête femme ; cela nous rendra tous bien heureux.

— Voyons, fit la baronne, voulez-vous, comme M^lle^ Charlotte, aller vivre à la campagne, dans une petite ferme où vous seriez la maîtresse ?

— J'irai où l'on voudra, mesdames.

— Il ne s'agit pas de ce qu'on voudra, mais de ce qui vous conviendra le mieux… Voyons, Christine, n'ayez pas peur, vous pouvez parler sans crainte.

— Eh bien, mesdames, il me semble que vivre à la campagne…

— Ne vous conviendrait pas.

— Il me semble, fit-elle timidement.

— En ce cas, cherchons autre chose.

— Voyons, voyons, dit la marquise, que diriez-vous d'un joli petit fonds de commerce ?

» Une lingerie, par exemple ?

L'œil de Christine étincela.

— Je crois que nous avons deviné, fit la marquise en souriant.

— Oui, madame, balbutia la jeune fille.

— Eh bien, dit M^me^ de Simaise, je vais charger mon notaire de vous trouver immédiatement ce fonds de commerce, dans un quartier tranquille et riche…

» Et comme il vous faut une avance, afin que vous ayez l'esprit en repos, acceptez ce portefeuille ; il contient vingt-cinq mille francs en billets de banque et une lettre de crédit de pareille somme ; avec cela vous pourrez attendre la clientèle.

— Mademoiselle Christine, dit Jean, c'est ma tante et ma mère qui vous prient d'accepter ce don ; mais je veux que vous ayez aussi un souvenir de moi.

» Prenez ceci et surtout ne me remerciez pas.

Et Jean de Chamarande remit à la jeune fille un petit coffret d'ébène à son chiffre, fermant à clef.

— Mais c'est trop, c'est trop ! disait Christine.

Elle reprenait un peu d'assurance et ses yeux rayonnaient de joie et de reconnaissance.

— Non, non, ce n'est pas trop, répliqua Jean ; souvenez-vous, mademoiselle, que les Chamarande seront toujours heureux de vous obliger.

La pauvre Paméla ne savait plus que dire.

Elle éprouvait les plus délicieuses émotions et elle se demandait si ce n'était pas un rêve qu'elle faisait.

D'un seul coup, toutes les espérances qu'elle avait conçues se trouvaient dépassées.

Cependant, après un instant de silence, elle prit la parole et dit :

— Je dois vous apprendre, mesdames, que je me trouve déjà, paraît-il, à la tête d'une petite fortune.

— Eh bien, tant mieux, dit la marquise.

— Comment cela ? demanda la baronne.

— Un héritage…

— Ah !

— Celui de ma mère.

À ce moment un bruit de meuble qu'on remue se fit entendre dans la pièce voisine.

Les deux femmes échangèrent un regard rapide et, rougissantes, elles se levèrent,.

Paméla devina leur pensée et à son tour elle rougit.

Alors seulement elle se souvenait de Paul Mairat. Elle comprit qu'il s'était caché dans sa chambre. Ne voulant pas rester sous le coup d'un mauvais soupçon, elle bondit vers la porte, l'ouvrit, et d'une voix impérieuse :

— Sortez, monsieur, sortez ! s'écria-t-elle ; de quel droit vous êtes-vous introduit dans ma chambre ? Pourquoi vous êtes-vous caché ?

Paul Mairat se montra.

La présence du jeune homme était pour les visiteurs un juste sujet d'étonnement.

— Vous ici, monsieur ! fit Raoul ; que signifie…

— Expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous, dit Paméla.

Paul Mairat s'inclina respectueusement devant la marquise et la baronne.

— Mesdames, messieurs, dit-il, je suis venu apporter à M^lle^ Brémont les papiers qui m'ont été remis hier devant vous…

» Ces papiers, qui m'ont fait connaître tous mes torts envers une famille dont le nom commande le respect,

contiennent en outre la preuve que M^lle^ Christine Brémont est la fille d'une M^me^ Hortense Brémont, laquelle, avant de mourir, lui a légué sa fortune déposée chez un notaire de Paris : M^e^ Honoré.

— Le notaire de M. de Maurienne, dit la marquise.

— Lisez, madame, lisez, dit Paméla, en tendant à la baronne la lettre de sa mère.

— Oh ! mademoiselle, fit la veuve, nous vous croyons sur parole !

— Mesdames, reprit Paul Mairat, peut-être n'aurais-je pas eu le courage d'aller vous présenter mes excuses chez vous ; mais puisque le hasard me remet en votre présence, je vous supplie d'agréer l'expression de mes profonds regrets.

Sur ces paroles, Paul salua avec respect, puis sortit sans attendre une réponse.

— Ce jeune homme nous donne un exemple de loyauté, dit M^me^ de Simaise, suivons-le. Ma chère enfant, continua-t-elle, s'adressant à la jeune fille, nous avons eu tout à l'heure une mauvaise pensée contre vous ; nous le regrettons sincèrement, je vous assure ; pardonnez-nous.

— Oh ! mesdames, mesdames, s'écria Christine d'une voix entrecoupée, mais vous voulez donc que je vous vénère comme deux saintes !

— Mon enfant, dit la marquise, nous voulons que vous vous releviez à vos propres yeux et que vous rompiez avec votre passé.

Christine étendit la main sur le globe voilé dont nous avons parlé.

— Sur ces reliques, je vous le jure ! prononça-t-elle d'un ton grave et solennel.

Les quatre visiteurs la regardèrent avec étonnement, car rien ne ressemblait moins à un reliquaire que ce globe placé sur la cheminée.

Christine eut un sourire doux et triste.

Elle prit des ciseaux, fendit la mousseline, et alors, sous le verre, on put voir un bonnet d'enfant et une toute petite poupée.

Après le bonnet était attachée une petite médaille de la Vierge.

Un sourire de sollicitude glissa sur les lèvres des jeunes gens, pendant que des larmes d'attendrissement perlaient aux cils des deux femmes.

Elles avaient compris.

— Vous avez eu un enfant ! dit la marquise.

— Oui, répondit Christine, d'une voix étranglée par l'émotion ; c'était une fille… Dieu me l'a reprise à un an… Je n'étais pas digne d'être mère ?

— Singulière fille ! pensa la baronne.

— Vous comprenez, mesdames, je ne voulais pas qu'on vît cela.

— Allons, mademoiselle ; dit Jean, les mauvais jours sont passés pour vous.

— Je l'espère, monsieur.

Les visiteurs allaient se retirer, Christine les arrêta.

— Restez encore un instant, je vous prie, dit-elle.

— Auriez-vous une demande à nous adresser ? demanda la marquise.

— Oui, répondit-elle timidement.

Et se tournant vers Raoul :

— Monsieur le baron, reprit-elle, vous êtes officier de spahis ?

— Oui, mademoiselle, répondit le jeune homme étonné.

— Est-ce que vous retournerez en Algérie ?

— Oui, aussitôt que le congé qui m'a été accordé par suite de la mort de mon père sera expiré.

— Et vous irez vous battre…

— C'est le devoir, dit la baronne.

— Oh ! je comprends !…

Puis, devenant rouge comme un coquelicot :

— Je voudrais bien… balbutia-t-elle.

— Que voudriez-vous ?

— Si j'osais…

— Osez, mon enfant.

Avec une vivacité extraordinaire elle enleva le globe, détacha la médaille, et prenant une attitude suppliante, elle la tendit à Raoul en murmurant :

— Monsieur le baron, ça me rendrait bien heureuse !

— J'accepte votre don, mademoiselle, dit Raoul, en prenant la médaille.

— Eh bien, médaille pour médaille, fit la baronne très émue.

Et elle enleva rapidement de son corsage une médaille d'or, qu'elle passa au cou de la jeune fille.

— Elle a été bénite par le pape, dit-elle.

— Ma chère enfant, reprit la marquise, dans quinze jours ou trois semaines vous serez, je l'espère, installée dans votre magasin de lingerie.

— Et nous vous enverrons des clientes, dit la baronne.

— Pour commencer, ajouta la marquise, vous aurez à confectionner un riche trousseau de mariée aux armes des Chamarande.

Sur ces dernières paroles les visiteurs se retirèrent, laissant la pauvre pécheresse inondée de joie et de larmes.

*

Quinze jours après, grâce aux soins et diligences de l'avoué du marquis de Chamarande, Christine Brémont s'était mise en possession de l'héritage de sa mère.

La semaine suivante, elle entrait comme propriétaire dans un magasin de lingerie du faubourg Saint-Germain.

Le bail, consenti pour douze ans, était payé.

Les cartons contenaient pour vingt mille francs de marchandises confectionnées, l'appartement pour dix mille francs de meubles.

Le fonds avait été payé dix mille francs.

Ces diverses sommes réunies à celle précédemment donnée à Christine Brémont, formaient un capital d'environ cent mille francs.

D'autre part, le coffret donné par Jean de Chamarande contenait :

1°Une montre portant, dans son boîtier, la date du jour où le jeune homme avait failli trouver la mort à Auteuil.

2°Un titre de rente de quatre mille francs.

C'était le cadeau du marquis de Chamarande.

Le nom des anciens propriétaires du magasin avait été effacé, et maintenant, sur l'enseigne du magasin, on lisait :

À SAINTE MARIE

LINGERIE

Mademoiselle Christine Brémont

La patronne de l'établissement, toujours vêtue de noir, sans un bijou, et coiffée en bandeaux, était, avec son air modeste et grave, la contrepartie vivante de Paméla, la fille d'amour rieuse et folle.

Christine, la lingère, n'avait conservé de Paméla que deux passions : l'amour des fleurs et l'adoration des poupées.

Elle se proposait d'habiller celles-ci tout aussi bien que les grandes personnes.

Si quelqu'un avait pu pénétrer dans la chambre de la jeune et jolie lingère, il aurait pu voir, sur le marbre de la cheminée, garantis de la poussière par un globe de verre, un bonnet d'enfant et une petite poupée.

XI

LE VIEUX MAUDUIT

Les principaux personnages du drame aux péripéties saisissantes et terribles, que nous venons de raconter, étaient désireux, sans doute, d'échapper à leurs impressions douloureuses, en revenant à des projets de bonheur depuis longtemps formés.

Mais il y avait des convenances avec lesquelles il fallait compter.

Pour tout le monde le baron de Simaise était mort. Le terrible secret de sa résurrection était pour toujours enseveli dans le cercueil où Adriano Zacharetti avait été enfermé vivant.

Or, la première conséquence de la mort du baron, véritable délivrance pour sa famille, était l'ajournement du mariage du comte Jean de Chamarande avec Henriette de Simaise.

Il fut convenu que la cérémonie nuptiale n'aurait lieu qu'au printemps de l'année suivante.

C'était un délai bien long pour Jean et aussi pour sa fiancée ; mais tous deux avaient trop le sentiment du devoir pour protester.

Malgré les torts de son père envers elle, Henriette gardait un reste de respect à la mémoire du baron, et elle estimait que ce n'était pas trop de se préparer au bonheur par des mois de

recueillement et beaucoup de prières en faveur du malheureux dont elle portait le nom.

Cependant, comme le marquis, la marquise et la baronne voulaient, autant que possible, rendre moins longues les heures d'attente ; il fut décidé que, aussitôt les formalités de la liquidation remplies, on voyagerait.

En raison du deuil du marquis de Chamarande et de la baronne de Simaise, Jacques Vaillant avait cru devoir, lui aussi, reculer le mariage de la belle Jeanne, sa fille adoptive, avec le lieutenant Jacques Grandin.

Mais si les Chamarande et les Simaise devaient des sacrifices aux convenances, il n'en était pas de même pour Pedro Castora et le comte de Violaine. La jolie Suzanne n'avait pas à porter le deuil d'un père, et le Brésilien avait hâte de mettre aux pieds de l'espiègle jeune fille sa fortune, son nom, sa liberté, comme il y avait déjà mis son cœur.

Ce mariage se fit dans le mois qui suivit les obsèques du baron de Simaise, huit jours après celui de Charlotte avec Paul. Mairat.

Le surlendemain, avant de partir pour le voyage obligatoire, Pedro Castora et sa jeune femme vinrent faire leur visite d'adieu au marquis, à la marquise et à Jean de Chamarande, ainsi qu'à la baronne et à ses enfants, qui habitaient provisoirement chez le marquis.

— Est-ce en Italie que vous allez ? demanda M. de Chamarande à Pedro.

— Non, en Espagne.

— Vous y resterez longtemps ?

— Pas plus d'un mois.

— Et ce sera bien assez, dit Suzanne. D'abord, moi, j'aime la France plus que tous les autres pays du monde… J'aimerais bien aussi le Brésil, continua-t-elle, souriant malicieusement, mais c'est si loin, si loin… Après notre voyage d'un mois, qu'il faut faire, puisque c'est la mode, mon mari me ramènera vite en France dans son beau château des Tourelles, près de Tours, où nous resterons jusque vers le milieu de l'automne.

» Je ne connais pas encore les Tourelles ; mais d'après ce que m'en a dit M. Castora, c'est un séjour délicieux… Oh ! il faudra venir nous y voir.

— Je vous le promets, dit le marquis.

— Dans un mois, c'est-à-dire aussitôt que nous serons arrivés aux Tourelles.

— Soit, dans un mois.

— Mon mari a aussi, en Touraine, le Nid.

— Le Nid ! fit Henriette ; qu'est-ce que le Nid ?

— Dame, je ne sais pas, moi ; c'est, paraît-il, une sorte de paradis terrestre… Mais ne me laissez donc pas ainsi dans l'embarras, monsieur mon mari ; je vous en prie, répondez pour moi.

Pedro Castora, qui paraissait au moins aussi embarrassé que Suzanne, répondit cependant après avoir échangé avec le marquis un regard rapide :

— Le Nid est une propriété que j'ai achetée il y a quelques mois et qui se trouve dans un site ravissant et pittoresque au

bord de la Loire. Moitié villa, moitié ferme, l'habitation est, néanmoins, on ne peut plus plaisante.

— Est-ce loin des Tourelles ? demanda la baronne.

— Le petit domaine du Nid touche à celui des Tourelles ; c'est pour cette seule raison, d'ailleurs, que je l'ai acheté.

— Monsieur Pedro Castora tend à devenir un grand propriétaire foncier de France, dit gaiement Jean de Chamarande.

— Mon cher comte, répliqua le Brésilien, les Tourelles, le Nid et mon hôtel à Paris, sont les seuls immeubles que je possède en France. Mais je puis vous dire que je suis heureux de m'être rendu acquéreur du Nid, car je me propose d'offrir ce petit domaine à ma chère Suzanne. Quand le monde l'ennuiera – et cela pourra arriver, – le Nid sera un lieu où elle aimera à se réfugier.

— J'accepte le cadeau, dit Suzanne en riant.

— Au moins vous voudrez bien m'y recevoir ?

— Nous verrons cela, monsieur ; si vous êtes bien sage, je serai bonne princesse.

Pedro Castora et sa jeune femme prirent congé de leurs amis, emportant la promesse que les deux familles se rendraient aux Tourelles dans un mois.

*

Déjà, ceux qui l'avaient le mieux connu ne pensaient plus au baron de Simaise.

Dans les salons, restés, ouverts malgré les beaux jours de l'été, on se faisait part des nouvelles enregistrées par la chronique du jour.

Le mariage de M^lle^ Suzanne de Violaine avec le richissime Brésilien Pedro Castora, qui venait d'être célébré en grande pompe, était le sujet de bien des conversations.

Mais c'est du marquis Paul de Chamarande dont on s'occupait le plus à Paris, en ce moment, aussi bien dans le monde des financiers, des artistes, que dans les salons de l'aristocratie.

On disait :

— Vous savez, ce palais, cette magnifique demeure de l'avenue du Bois-de-Boulogne, qu'on a mis plus de deux ans à construire et dont nul ne connaissait le propriétaire, eh bien, c'est le marquis de Chamarande qui le faisait bâtir. Cette merveille de notre architecture moderne appartient au marquis ; il s'y est installé depuis quelques jours. L'intérieur est, dit-on, féerique : du marbre partout ; nos grands peintres décorateurs ont créé là des chefs-d'œuvre. Il y a une galerie de tableaux et autres objets d'art qui a coûté, à elle seule, plus de deux millions. Les chevaux de M. le marquis de Chamarande sont certainement les plus beaux de Paris.

» Le marquis ne recevra pas cette année, à cause de la mort récente de son frère, le baron de Simaise ; mais, l'année prochaine, il ouvrira ses salons ; il donnera des fêtes splendides.

» En vérité, pour avoir un pareil train de maison, un aussi grand luxe, il faut que le marquis de Chamarande soit immensément riche.

» Il ne connaît pas le chiffre de sa fortune ; elle est fabuleuse.

» Autrefois, sous nos rois, les Chamarande étaient de hauts et puissants seigneurs ; mais, si j'ai bonne mémoire, cette maison a été complètement ruinée par la Révolution. Le marquis d'alors, l'aïeul de celui-ci, a été guillotiné ; son fils a servi l'Empire et la royauté restaurée ; il est parvenu au grade de général ; mais il est mort pauvre.

» C'est parfaitement exact ; mais voici : Le marquis Paul de Chamarande avait, du côté de sa mère, un parent. Ce parent, établi à Batavia, était à la tête d'une importante factorerie. Il fit venir près, de lui le marquis, tout jeune alors ; il l'intéressa dans ses affaires et plus tard, finalement, le fit son héritier. Ce fut le commencement de la fortune de M. de Chamarande. Ce serait à Batavia, toujours d'après les on-dit, que le marquis s'est marié. Au dire des personnes qui la connaissent, la marquise est une femme charmante, parfaite. En elle tout est douceur et bonté. Elle doit avoir quarante ou quarante-cinq ans ; mais on ne lui en donnerait pas plus de trente-cinq, et elle est encore fort belle.

» Dans le temps, le bruit de la mort du marquis a couru.

» Oui, on a prétendu que, revenant en France, il avait péri en mer. Il y avait évidemment apparence de vérité, car le baron de Simaise lui-même crut à la mort de son frère, qui est resté pendant plus de vingt ans sans donner de ses nouvelles.

» Le marquis avait, en effet, quitté Batavia, mais pour fonder une autre maison de commerce importante sur une côte d'Afrique. C'est là qu'il a amassé cette fortune colossale avec laquelle il est enfin revenu en France.

» Il n'a qu'un fils ?

» Un fils unique. C'est un grand et beau jeune homme de vingt-cinq ans, qui ressemble beaucoup à sa mère. Tous les soirs, entre quatre et six heures, on peut le rencontrer au Bois, faisant une promenade à cheval ; c'est un élégant et parfait cavalier. Très souple et d'une adresse admirable, tous les exercices du corps lui sont familiers.

» On peut s'étonner que le marquis de Chamarande, si riche, n'ait pas tiré le baron de Simaise des embarras qui, – ce n'est un secret pour personne, – l'ont conduit au suicide.

» Et pourquoi ?

» Le marquis de Chamarande est un homme de principes sévères. La devise des Chamarande est : « Tout pour l'honneur ! » La déplorable conduite qu'a toujours eue le baron de Simaise lui a aliéné le cœur de son frère.

» D'ailleurs, ils se connaissaient à peine. Le baron à Paris et le marquis à Batavia ou en Afrique, ils ont toujours vécu étrangers l'un à l'autre. Certes, si M. le marquis de Chamarande est resté si longtemps sans donner signe de vie, c'est que, sachant comment se conduisait son frère, il ne voulait rien avoir de commun avec lui.

» Assurément, même pour son frère, le baron de Simaise était un homme fort peu intéressant.

Voilà donc ce qu'on disait partout, et bien d'autres choses encore.

Mais on eut beau faire des commentaires, on ne parvint jamais à découvrir la vérité.

Comme on le voit, le terrible secret de famille était bien gardé.

Tout pour l'honneur !

C'est pour cela que le marquis de Chamarande, fidèle à la devise écrite sur le blason, de ses ancêtres, avait voulu que les crimes du baron de Simaise restassent inconnus.

C'est pour cela aussi que, malgré son grand caractère, la sévérité de ses principes et son horreur de tout ce qui est hypocrisie et mensonge, il avait consenti à la substitution imaginée par Pedro Castora.

Tout pour l'honneur !

Voilà pourquoi M. de Chamarande n'avait appelé l'attention de la justice sur aucun des complices de Carini. Voilà pourquoi il avait désintéressé tous les créanciers de son frère.

Tout pour l'honneur !

Absolument tranquille au sujet du secret de famille, car il n'avait à redouter l'indiscrétion d'aucun de ses amis, le marquis l'était également en ce qui concernait la supercherie qui avait fait rendre à Carini ou plutôt Adriano Zacharetti les honneurs funèbres aux lieu et place du baron de Simaise.

Carlotta était morte deux jours après le mariage de sa nièce. D'ailleurs, ce n'est pas elle qui aurait révélé ce secret.

On n'avait pas à redouter les indiscrétions de Landry et de Pierre, dont le marquis était sûr comme de lui-même.

Il y avait Caracole.

Mais le marquis lui avait payé son silence ; et puis Caracole, pour sa propre sécurité, avait tout intérêt à se taire.

Mais, quand même, l'ancien agent d'Adriano Zacharetti n'était plus à craindre.

Ce que M. de Chamarande ne savait pas encore, c'est que Caracole, à peine arrivé en Italie, chargé des valeurs volées à son maître, était tombé dans une embuscade de brigands italiens, lesquels l'avaient assassiné, puis dépouillé de toutes les richesses qu'il avait sur lui.

*

Tenant la promesse qu'ils avaient faite à Pedro Castora et à Suzanne, un jour, par une belle après-midi, le marquis de Chamarande et tous les siens arrivèrent au château des Tourelles, où les jeunes époux étaient installés depuis huit jours seulement.

Nous croyons inutile de dire qu'ils furent joyeusement accueillis.

Le soir, après le dîner, comme on se promenait dans le jardin, Suzanne dit tout à coup :

— Demain, si vous le voulez, nous irons tous déjeuner au Nid.

— Ce sera charmant, fit Henriette.

— Accepté, dirent la marquise et la baronne.

— Au moins j'aurai le plaisir de voir le Nid avant de partir, dit le jeune baron.

— Mais c'est précisément parce que je sais que votre congé expire dans cinq jours, monsieur Raoul, répondit Suzanne, que j'ai proposé d'aller déjeuner au Nid demain. Ce sera une joie pour moi, une joie de propriétaire, de vous faire

les honneurs de mon Nid. Car il est à moi. Mon Dieu, oui, j'ai consenti à l'accepter.

— Suzanne est la bonté même, fit Pedro en souriant.

— Certainement. Car enfin je pouvais refuser et cela vous aurait fait de la peine.

— C'est vrai.

— C'est donc pour vous épargner un chagrin que je me suis décidée à être propriétaire.

— Vous me comblez, dit Pedro en embrassant sa femme.

— Eh bien, monsieur, voulez-vous finir… A-t-on jamais vu…

— Un mari embrasser sa femme ? Certainement qu'on l'a vu et qu'on le verra encore.

Et il recommença, riant de la fausse résistance de Suzanne.

— Enfin, dit la marquise, vous êtes contente de votre Nid ?

— Enchantée. Vous verrez, c'est très original, le Nid : des fleurs, des fruits, des moutons, des pigeons, un billard, des poules, des canards, une bibliothèque, des vaches, des veaux, des poulains, un piano, une étable, deux appartements de maître, trois chambres d'amis, une laiterie, etc.

La jeune femme avait fait cette nomenclature en riant et parlant très vite, accouplant avec intention, sans doute, les choses les plus disparates.

— Nous verrons tout cela, dit Jean, et si cette installation vous convient, ma chère Henriette, mon père se fera un plaisir de vous en créer une pareille.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, mes enfants, répondit le marquis.

— Seulement, reprit Suzanne, en devenant plus sérieuse, il y a au Nid un personnage dont vous chercheriez vainement le pareil, monsieur le marquis, car il est unique, je crois.

Le marquis tressaillit.

— Qu'est-ce donc que ce personnage ? demanda curieusement la marquise.

— Un pauvre vieux qui a été recueilli au nid sans qu'on ait jamais pu savoir qui il est ni d'où il venait. Le malheureux est paralysé, muet, impotent, n'a plus un seul cheveu sur la tête et paraît avoir plus de cent ans.

— Comment se trouve-t-il chez vous ? demanda Henriette avec intérêt.

— Il a été amené au Nid par un garçon de ferme qui l'avait trouvé sur la route, répondit Castora.

— Et les gens de votre ferme l'ont gardé ; c'est bien, dit la baronne.

— Et je vous assure, madame, qu'il est soigné et traité avec tous les égards que l'on doit au malheur.

— Ainsi l'on ne sait même pas le nom de ce pauvre homme ?

— On ne sait absolument rien de lui ; mais comme il fallait l'appeler par un nom quelconque, on lui a donné celui de

Mauduit, que portait, m'a-t-on dit, un autre paralytique du pays, mort depuis quelques années dans un âge très avancé.

La promenade terminée, on revint vers le château. Alors le marquis prit à part Pedro Castora et lui dit avec anxiété :

— Êtes-vous sûr, mon ami, que le baron ne sera pas reconnu ?

— Très sûr.

— Songez-y, Pedro : sa femme, son fils, sa fille !…

— Soyez tranquille, aucun danger n'est à redouter.

— Oh ! ce serait épouvantable !

— Oui, certes.

» Mais moi-même, l'autre jour, sachant que c'est lui, j'ai vainement cherché un indice qui me rappelât celui qui fut le baron de Simaise.

— Et lui, Pedro, croyez-vous qu'il ait le sentiment de sa situation ?

— Je ne saurais dire…

— Oh ! s'il se souvenait, si, chez lui, la pensée n'était pas morte !…

— Je suis persuadé du contraire.

— Soit. Mais si vous vous trompiez, mon ami…

» À cette pensée je me sens frissonner ? Vous comprenez, Pedro : ce serait horrible !

— Encore une fois, rassurez-vous, cela n'est pas, cela ne peut pas être.

XII

LE VRAI CHÂTIMENT

À neuf heures du matin, tout le monde étant prêt, on se mit en route pour le Nid.

Nos amis marchaient par groupes. En tête de la colonne, la baronne de Simaise s'appuyant au bras de son fils en uniforme. M^me^ de Simaise était en grand deuil de veuve.

Derrière eux venaient Jean de Chamarande et Henriette serrés l'un contre l'autre dans cette douce et chaste intimité des fiancés unis par le cœur.

À quelques pas, les contemplant avec autant d'amour que d'orgueil, suivaient le marquis et la marquise ; lui droit, la tête haute, le front calme ; elle, le visage illuminé par le reflet d'une joie intérieure sans mélange.

Pedro et Suzanne, allant de l'un à l'autre groupe, échangeaient un mot, une phrase, un regard.

La matinée était splendide. La brise apportait par bouffées des senteurs de fleurs et d'herbe coupée. Le soleil empourprait de ses rayons les cimes des arbres qui commençaient à se dépouiller de leurs feuilles.

De temps à autre, le chant d'un coq triomphant perçait l'air comme une sonnerie de victoire. On entendait aussi retentir au loin le beuglement des vaches, pendant que des colombes invisibles faisaient entendre leurs roucoulements monotones.

Dans son ensemble comme dans ses détails, le tableau qui s'offrait aux yeux des promeneurs était ravissant.

Tout à coup, au tournant d'un rideau de peupliers, qui séparait la partie agricole du petit domaine des bâtiments d'habitation, on aperçut le vieux Mauduit.

Le malade était assis dans un de ces fauteuils d'osier en forme de guérite, qu'on trouve maintenant dans presque tous les parcs et sur les plages des bains de mer, car ils garantissent à la fois du soleil, du vent et de la pluie.

Le malheureux avait les jambes enveloppées dans une épaisse couverture de laine et le haut du corps emmitouflé dans une houppelande d'étoffe grossière, mais douce et chaude, dont les manches servaient de manchon aux mains croisées sur les genoux.

La tête était enfouie sous un bonnet de loutre. Une cravate de laine était nouée autour du cou. Toutes ces précautions étaient prises, en vue de réchauffer les membres toujours glacés.

Comme l'avait dit Pedro Castora, il était impossible de reconnaître dans ce vieillard au teint cadavérique, aux chairs parcheminées, au front ridé, aux gencives édentées, à la barbe d'un blanc verdâtre, l'élégant, le fringant, l'altier baron de Simaise, le viveur ardent et insatiable.

Le marquis s'arrêta brusquement.

Immobile, il contempla avec une indicible stupeur ce qui restait de son frère.

Ce n'était même plus une ombre, car une ombre dessine les lignes principales du corps et en rappelle la forme.

M. de Chamarande sentit un frisson de terreur et de pitié passer dans tout son être, et il lui fallut faire appel à toute son énergie pour ne pas laisser échapper de ses lèvres un cri d'épouvante.

Henriette s'était aussi arrêtée, saisie par un sentiment de commisération profonde, et tout le monde avait suivi son exemple.

Elle s'approcha la première. Le regard humide, la voix douce, oubliant que le vieillard était dans une insensibilité complète, elle lui dit :

— Eh bien, mon ami, comment allez-vous ce matin ? Voilà un bon soleil qui doit vous faire du bien.

Le moribond, qui avait le front courbé et les yeux demi-clos, releva lentement la tête et souleva ses paupières lourdes.

Il regarda devant lui et son œil, terne d'ordinaire, eut comme une lueur d'intelligence.

— Pauvre homme ! fit Raoul avec une émotion dont il ne fut pas maître, Dieu l'a cruellement frappé !

Et se plaçant à côté de sa sœur, il se mit à examiner longuement cette figure impassible, ces membres immobiles, cette bouche de laquelle ne sortait aucun son.

Le baron ne fit pas un mouvement ; mais on put voir les muscles de son visage se contracter.

Henriette lui prit la main.

Cette main osseuse comme celle d'un squelette et froide comme le marbre, était agitée par un tremblement continuel.

— Oh ! il a la main gelée ! s'écria la jeune fille ; il faudrait lui avoir des gants fourrés.

Et dans ses mains mignonnes elle essayait de réchauffer la main du paralytique.

Une effroyable contraction nerveuse anima tout à coup la face terreuse du malade ; ses lèvres blêmes se crispèrent, rentrant dans la bouche et dessinant un rictus hideux.

— On dirait qu'une douleur violente le torture, fit la baronne avec un accent de compassion sincère.

— D'après le docteur, répondit Castora, ce sont des douleurs névralgiques. Les accès, rares d'ailleurs, sont la conséquence de l'état général où vous voyez ce malheureux.

Comme s'il eût voulu protester contre cette assertion, le baron fit jaillir de ses lèvres un son inarticulé, assez semblable au cri d'un chien qu'on frappe. C'était à la fois une plainte et un cri de rage.

Et c'était d'autant plus affreux à entendre que la bouche grimaçait horriblement.

— Et dire, fit la marquise regardant son mari, que voilà une créature humaine, notre frère devant Dieu !

La réflexion fit tressaillir le marquis.

L'espèce d'aboiement du baron continuait avec une intensité de plus en plus grande, en même temps que la face prenait, en se convulsionnant, les aspects les plus bizarres.

— Il paraît, reprit le Brésilien, que la paralysie de ce malheureux est compliquée d'épilepsie et d'accidents

cataleptiques. Pendant ses crises, on lui ferait subir la torture qu'il ne sentirait rien.

— Étrange ! murmura Jean.

— Et vous n'avez pu rien découvrir sur son identité ? demanda Raoul.

— Absolument rien. Il n'avait sur lui aucun papier, rien enfin qui pût servir de point de départ à des recherches.

— Avez-vous essayé de le faire écrire ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Je n'ai pu y parvenir. D'abord le bras droit est complètement paralysé, et la main gauche a toujours ce tremblement que vous remarquez.

— Peut-être a-t-il des enfants, une fille, dit Henriette.

— C'est probable, répondit Jean, et peut-être l'ont-ils abandonné.

— Comment la science explique-t-elle ce mal épouvantable ? demanda Raoul ; quelles en peuvent être les causes ?

— L'auteur des ***Dégénérescences humaines,*** le savant Morel, attribue cette effroyable décadence physique et morale, à l'abus des liqueurs fortes ; ce serait une variété de l'alcoolisme. La débauche pourrait être aussi une cause.

— Quoi qu'il en soit, répliqua la marquise d'une voix grave, il faut voir dans ce mal terrible un châtiment infligé par la main de Dieu.

Tout le monde se taisait.

Le marquis était en proie à une émotion profonde, pleine d'anxiété.

— Peut-être, dit-il à mi-voix et comme à lui-même, vaudrait-il mieux que la mort eût pris ce malheureux ; ne dirait-on pas un homme enseveli vivant ?

Cette fois encore le baron fit entendre un son rauque, et son corps parut avoir éprouvé une commotion terrible.

— La couverture se dérange, dit Henriette.

Elle s'agenouilla, et avec la sollicitude d'une mère, qui reborde les couvertures du berceau de son enfant, elle serra les jambes du paralytique dans leur enveloppe de laine.

Son front incliné se trouva sous la main tremblante du malheureux, si bien qu'on eût pu croire que le vieillard bénissait la jeune fille.

Le marquis, frappé de cette étrange circonstance, échangea un regard avec Castora.

— Allons, dit le Brésilien, peut-être fatiguons-nous notre pauvre malade ; éloignons-nous.

À ce moment un coup de cloche se fit entendre.

— D'autant plus, ajouta Suzanne, qu'on nous annonce le déjeuner.

Changeant de ton, elle continua :

— Je plains ce malheureux de tout mon cœur ; mais puisque sa guérison est impossible, nous ne pouvons que le soigner de notre mieux pour lui rendre moins pénibles ses derniers jours.

On s'éloigna. Mais mus par un sentiment dont ils ne se rendaient pas compte, Raoul et Henriette restèrent en arrière. Soudain la jeune fille cueillit une fleur, la porta à ses lèvres pour en respirer le parfum, puis, se rapprochant vivement du vieillard, elle passa la fleur à la boutonnière de la houppelande, pendant que Raoul prenait la main tremblante et froide du paralytique et la pressait dans les siennes.

Le marquis surprit cette petite scène, et tout attendri et tout rêveur il murmura :

— Ô Providence ! Ô nature !

Le frère et la sœur s'empressèrent de rejoindre leur mère.

Tout en marchant lentement derrière les autres, le marquis se disait, en frémissant :

— Si, pourtant, dans ce cerveau il restait une lueur d'intelligence ! Si ce cadavre pensait ! Si ce mort comprenait !… Quelle leçon cruelle ses enfants lui auraient donnée ! Mais aussi quel horrible supplice !

M. de Chamarande ne faisait pas une fausse hypothèse ; ce qu'il supposait seulement était la réalité.

Le baron de Simaise avait conservé son intelligence.

Le malheureux avait le souvenir et la pensée ; non seulement il pensait et se souvenait, mais il entendait, comprenait et voyait. Il avait, en un mot, conscience de son état.

Oh ! son intelligence n'avait pas survécu intacte aux secousses morales, aux tortures physiques ; le choc avait été terrible, mais le feu sacré de l'âme, l'étincelle merveilleuse du cerveau avaient résisté. Parfois, l'étincelle jetait une lumière et le feu de l'âme s'allumait.

Alors le supplice du baron devenait épouvantable.

Quand il était livré ainsi à lui-même, dans une de ces heures de lucidité sinistre, le souvenir du passé venait le hanter comme le plus horrible cauchemar.

Il se voyait enveloppé dans son drap mortuaire et il entendait le marquis, Castora et Carini discourir sur son sort. Il assistait au conciliabule qui avait précédé sa quasi-résurrection.

Et se rappelant ses angoisses, ses sombres terreurs, il passait de nouveau par les mêmes souffrances morales : Allait-on l'enterrer vivant ? Allait-on le rendre à la vie ?

Il lui semblait entendre encore les prédictions terribles de Caracole, qu'il avait trouvées préférables, cependant, à l'effroyable perspective d'être enterré vif.

Parfois, la perturbation de son esprit était si grande qu'il se croyait couché dans un cercueil de plomb où le manque d'air paralysait ses mouvements, arrêtait son souffle, étouffait sa voix.

Quelles atroces tortures le malheureux endurait !

Dans quelles inexprimables angoisses il se débattait !

Que de supplications et de blasphèmes lui venaient aux lèvres !

Oui, le baron de Simaise entendait, comprenait, voyait, et son impuissance à le faire connaître augmentait au centuple son désespoir et sa rage.

Qu'on juge de ses impressions quand il s'était vu entouré de tous les siens.

Ne se doutant point de l'horrible transformation que son corps avait subie, il ne pouvait pas admettre qu'on ne le reconnût point.

À la vue de sa femme et de ses enfants il s'était dit :

— Ils vont me reconnaître !… Et tous s'empresseront autour de moi !… Ils me prodigueront leurs soins. Ils feront venir de Paris les plus grands médecins ; on me guérira… Oh ! renaître à la vie !

Hélas ! vain espoir ! On ne s'était intéressé à lui que comme à un étranger.

Sa fille lui avait parlé avec compassion, elle avait touché sa main, mais elle n'avait rien compris, rien deviné.

Son fils, lui aussi, s'était montré compatissant, lui aussi avait pris sa main glacée, s'était attendri ; mais comme sa sœur il n'avait rien deviné. Pas plus à Raoul qu'à Henriette, une voix n'avait crié :

— C'est votre père !

Et sa femme n'avait pas été moins aveugle que ses enfants !

Tous avaient manifesté une pitié profonde, mais c'était tout. On avait bien voulu s'attendrir à la vue de son immense malheur, mais on ne s'était pas demandé s'il était possible d'adoucir ses souffrances !

Pourtant, un homme au moins savait la vérité, et cet homme c'était Pedro Castora, Pedro Castora, qui l'avait amené au Nid. Et Pedro Castora ne disait rien !

Quand le baron avait compris que s'il ne saisissait pas, pour parler, l'occasion qui se présentait à lui, il était à jamais perdu, il avait pu, en faisant des efforts inouïs, jeter quelques hurlements horribles.

Le malheureux cherchait à crier :

— Je ne m'appelle pas Mauduit !

— Je suis le baron de Simaise !

— Raoul, Henriette, je suis votre père !

— Ma femme, mes enfants, mon frère, sauvez-moi, rendez-moi à l'existence !

— Je me repens, je me repens !

— Hélas ! dans cette lutte suprême entre la volonté et la matière, c'est la volonté qui avait été vaincue, terrassée !

Ah ! comme les douces et bonnes paroles de sa fille l'avaient touché !

Comme il aurait voulu presser sur ses lèvres cette fleur mise par Henriette à sa boutonnière !

Comme la poignée de main de son fils l'avait ému !

Avec quelle joie, s'il l'eût pu, il aurait serré ses enfants contre son cœur meurtri par le repentir !

Mais non, il les avait vus s'éloigner tous, attristés, sans doute, mais disposés à oublier !

Les reverrait-il jamais ?

Et le baron était retombé dans son enfer !

Quand il ne les vit plus et ne les entendit plus, sa douleur fut si grande qu'il poussa une sorte de rugissement et que de ses yeux tombèrent deux larmes rouges, deux larmes de sang !

— Ah ! voilà, voilà le châtiment ! pensa le malheureux baron.

Oui, avoir revu ses enfants et sa femme, c'était son vrai châtiment ; châtiment sans précédent, cent fois, mille fois plus terrible que tous ceux qu'il avait endurés jusqu'à ce jour.

Le marquis avait dit :

« Peut-être vaudrait-il mieux que la mort eût pris ce malheureux. »

Ainsi pensait le baron. La mort aurait été un bienfait pour lui et il l'eût accueillie avec reconnaissance.

Vers cinq heures de l'après-midi, la petite caravane quittait le Nid sans avoir revu le pauvre vieux paralytique.

XIII

EN KABYLIE

Jean de Chamarande accompagna Raoul de Simaise jusqu'à Marseille, lieu de son embarquement pour l'Algérie.

Avant de quitter le frère de sa fiancée, Jean l'embrassa avec effusion.

— Croyez-vous que tous nos amis penseront à moi ? demanda le jeune officier à son cousin.

— Ce serait mal d'en douter.

— Oh ! je suis sûr de vous, Jean, comme de M. le marquis et de M^me^ la marquise ; mais les autres ?

— M. Pedro Castora est devenu votre ami, mon cher Raoul, et je sais que le comte de Violaine, le comte et la comtesse de Maurienne vous ont en grande estime. Ah ! croyez-le, vous laissez en France des amis sincères sur lesquels vous pouvez compter.

Raoul laissa échapper un soupir, serra la main de Jean et sauta dans le canot qui allait le conduire au paquebot.

Le comte de Chamarande resta sur le quai tant que le navire qui emportait Raoul fut en vue. À l'aide d'une longue-vue, il aperçut longtemps le spahi agitant son mouchoir en signe d'adieu.

Quand Raoul arriva à Alger, une expédition en Kabylie venait d'être décidée.

Bien que nos armes eussent soumis les Kabyles, ce que n'avaient jamais pu faire les Turcs, qui n'étaient parvenus à faire reconnaître leur pouvoir, qu'à quelques tribus sur les pentes inférieures des montagnes les plus rapprochées de leur action, il arrive encore que, poussés par des marabouts fanatiques, les habitants de la Kabylie se révoltent contre l'autorité française.

Or, c'était une révolte des Kabyles qu'il s'agissait de réprimer.

La Kabylie est composée de cet amoncellement de montagnes qui s'élèvent entre Dellis et Bougie au nord, Sétif et Aumale au sud.

Disons, en passant, que la race kabyle ne se rencontre pas exclusivement dans cette partie de l'Algérie que nous venons d'indiquer. Cette race, bien supérieure à la race arabe, est plus fortement agglomérée dans la Kabylie du Jurjura, et ce n'est qu'au delà de la frontière du Maroc que l'on retrouve une aussi puissante concentration de la race des anciens Berbères.

L'Algérie se divise en deux parties bien distinctes, la partie des montagnes et celle des plaines, ce qui constitue deux portions à peu près égales.

Et de même qu'il y a deux divisions topographiques, il y a deux divisions de races.

La race arabe.

La race kabyle.

La première habite les plaines, la seconde reste dans les montagnes.

Tout naturellement, la configuration du terrain influe sur les mœurs, les habitudes, le tempérament des habitants.

L'Arabe est cultivateur.

Le Kabyle est industriel et marchand.

L'Arabe est cultivateur, mais avant tout paresseux. Vivant au milieu de riches contrées, possesseur de terres d'une fertilité extraordinaire, il sait qu'il n'a qu'à livrer la semence au sol pour récolter au centuple. De là sa passion pour le ***far-niente*** ; de là la paresse qui est le propre de cette race.

Le Kabyle, au contraire, obligé de se créer des moyens d'échange pour obtenir les céréales qui lui manquent, est devenu travailleur en se faisant industriel.

L'Arabe et le Kabyle sont ennemis de race. Cet antagonisme s'explique par la différence des intérêts. Ainsi l'Arabe est vaniteux, humble et arrogant tour à tour.

C'est le propre des peuples conquis et dominés.

Toujours drapé dans son orgueil, le Kabyle est indépendant parce que ses montagnes sont restées vierges de toute invasion.

L'Arabe n'est pas seulement paresseux, il est encore menteur et voleur, tandis que le Kabyle travailleur est franc et honnête.

En arrivant à son corps, le jeune baron de Simaise apprit que son escadron faisait partie d'un contingent qui entrait en campagne le lendemain.

Une importante tribu kabyle s'était révoltée ; des massacres de colons avaient eu lieu ; l'incendie avait dévoré des

maisons, et il fallait châtier ces méfaits avec la rapidité de la foudre, sous peine de voir la révolte s'étendre.

Ainsi fut fait. En quelques jours les révoltés furent châtiés.

La lutte fut terrible, sans merci. L'ennemi se faisait hacher plutôt que de lâcher pied, et quand il se décidait à un semblant de fuite ou seulement de retraite, c'était pour revenir à la charge avec un élan nouveau.

Raoul se battit comme un lion.

À un moment, entouré par un groupe d'adversaires, il se défendit en véritable héros et eut le bonheur de sauver son capitaine qui, démonté et blessé, allait tomber entre les mains des assaillants.

Cependant, malgré tout son courage, Raoul aurait certainement succombé si, tout à coup, et sans qu'on sût à quel commandement ils obéissaient, les cavaliers ennemis n'avaient pas pris la fuite, comme s'ils eussent été saisis d'une grande panique.

Raoul avait reçu trois blessures. Son cheval frappé à mort s'était abattu sous lui au moment où le dernier Kabyle disparaissait à l'horizon dans un nuage de poussière rougie par les rayons du soleil couchant et qui ressemblait à une vapeur de sang.

Raoul fut fait lieutenant sur le champ de bataille.

Il remplaçait un brave officier atteint en pleine poitrine à la tête de ses hommes, et dont le dernier cri avait été : Vive la France !

Les blessures de Raoul étaient légères. On l'entendit dire en souriant :

— Beaucoup de sang pour rien !

Il refusa d'être envoyé à l'ambulance.

Mais ce n'était pas assez d'avoir étouffé la révolte, il fallait, en connaître les instigateurs et, tout en se montrant généreux, ramener les esprits au sentiment de l'obéissance.

Alors, il fut décidé que plusieurs officiers connaissant l'arabe et surtout l'idiome berbère, iraient visiter les tribus voisines et recevoir la soumission des marabouts en leur accordant l'aman.

Raoul était du petit nombre des officiers qui s'étaient appliqués à l'étude de la langue et des mœurs des Kabyles. Doué d'une façon toute particulière, il avait pu, assez rapidement, se mettre en état de soutenir une conversation avec les indigènes. Tout naturellement il se trouva désigné pour la mission délicate et honorable, mais dangereuse, dont on attendait les meilleurs résultats.

Raoul partit accompagné d'un seul soldat, son brosseur.

Nous ne raconterons pas les mille petits incidents qui signalèrent les premières journées de son ambassade.

Arrivons avec lui au centre de la Kabylie, dans la belliqueuse tribu des Zouaoua.

De ce nom de Zouaoua est sorti celui de zouaves, qui a été donné à ce corps d'élite français, connu maintenant dans le monde entier pour sa bravoure téméraire.

Dans la tribu des Zouaoua, renommée par sa valeur, il était d'usage, autrefois, que l'un des enfants d'une famille noble allât prendre du service dans l'armée du dey d'Alger ou du bey de Tunis. Lorsque notre domination commença, à

s'affermir, les généraux songèrent à utiliser cette habitude des Zouaoua pour constituer une infanterie indigène ; mais il fallut y introduire peu à peu l'élément français afin de plier ces hommes de fer à notre implacable discipline militaire.

De là, ce nom de zouaves, qui resta à ce corps d'infanterie que nos soldats ont immortalisé.

Avant d'arriver à la Kharouba, lieu où il devait trouver les principaux chefs kabyles, Raoul fut forcé de s'arrêter dans une dechera (village) où l'on célébrait, ce jour là, deux cérémonies importantes : l'élection d'un ***amin*** et le mariage d'une jeune fille.

Le village où Raoul faisait halte s'appelait Dechera-el-Kelba, le village de la chienne, à cause d'un drame qui s'y était passé quelque vingt ans auparavant.

L'apparition de l'officier français fit sensation, et si les habitants du village n'avaient pas été sous l'impression de la dernière défaite des révoltés, le jeune homme aurait certainement payé de sa vie sa témérité.

Sans se laisser intimider par les murmures qui grondaient autour de lui et que les paroles d'un vieillard avaient peine à contenir, Raoul s'adressa à un jeune guerrier dont l'air altier semblait révéler un personnage important.

— Réponds à mes questions, lui dit-il d'une voix brève, je suis ton chef.

— Si tu es chef, je suis chef aussi, répliqua durement le montagnard.

Ces paroles rappelèrent à Raoul qu'il ne faut jamais froisser la fierté d'un Kabyle, car ces montagnards sont ainsi faits que le dernier d'entre eux se juge l'égal du plus puissant ; ce

n'est que devant le caractère religieux du marabout qu'il consent à s'incliner.

— Tu as raison, répondit Raoul, et c'est parce que je sais que tu es chef comme moi que je me suis adressé à toi.

À ce moment, un homme étranger à la tribu, un Arabe, s'approcha de l'officier français, lui prit la main et la baisa ; non content de ce premier acte de soumission, il lui prit la tête et la baisa de même, tout en se confondant en compliments, sans tenir compte de l'impassibilité dédaigneuse de celui qui était l'objet de son obséquiosité.

Les Kabyles affectaient une attitude ironique devant ces démonstrations serviles auxquelles ils ne se livrent jamais. Car c'est là ce qui distingue le Kabyle de l'Arabe : autant celui-ci est flatteur, obséquieux avec son supérieur, autant l'autre, fier et orgueilleux, reste digne et hautain.

Le Kabyle ne fait pas de compliments ; si, comme l'Arabe, il va parfois baiser la main ou la tête d'un chef ou d'un vieillard, il faut que celui-ci, quel qu'il soit, lui rende immédiatement sa politesse.

— Où est votre chef ? demanda Raoul, s'adressant à un vieillard qui venait d'arriver sur la place.

— Français, de quel chef parles-tu ? Est-ce de notre amin ou de notre marabout ?

— De l'un et de l'autre ; je demande à voir ou votre amin ou votre marabout.

— Tout à l'heure tu connaîtras notre amin, car nous allons le nommer ; quant à notre marabout, tu ne vas pas tarder à le voir paraître.

— C’est que je suis pressé.

— Jeune homme, il faut toujours et pour tout prendre son temps.

— Vieillard, tu es un sage !

— Que viens-tu faire parmi nous ?

— Je viens savoir si vous êtes décidés à vous soumettre complètement.

— Qui donc t’envoie ?

— Celui qui a vaincu les rebelles.

Le vieillard resta un moment silencieux et dit :

— Nous ne demandons pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec les Français ; mais qu’ils ne nous parlent jamais d’impôts, comme vous l’avez fait avec les hommes de la plaine ; nos ancêtres n’en ont jamais payé et nous voulons faire comme eux.

Soudain, une voix grave et forte, dominant toutes les autres, prononça ce distique proverbial :

L’ennemi ne devient jamais ami.
Le son ne devient jamais farine.

C’était le marabout qui parlait. Mais à peine la dernière syllabe était-elle sortie des lèvres du sentencieux Kabyle, qu’un éclat de rire moqueur, strident, retentit.

Tous les regards eurent un éclair de fureur, en même temps que tous les assistants se tournaient vers l’endroit d’où ce rire irrévérencieux était parti.

Raoul regarda comme ceux qui l'entouraient et ses yeux furent frappés d'un spectacle étrange.

Comme nous l'avons dit, deux cérémonies allaient avoir lieu dans le village : l'élection d'un amin et le mariage d'une jeune fille. Le mariage devait se faire après l'élection. À cet effet, tous les hommes de la localité, selon la coutume, étaient rassemblés en armes sur la place.

Ils étaient massés devant Raoul, formant une espèce de demi-cercle. Au premier rang venait de se placer le marabout. Derrière les hommes, à une vingtaine de pas de distance, se tenaient les femmes, en costume de fête.

Car il y a cela de particulier dans les mœurs des deux races arabe et kabyle, que pendant que les femmes arabes ne sont jamais maîtresses de leurs actions, restent cachées, voilées, ne paraissant jamais aux réunions des hommes, les femmes kabyles jouissent d'une liberté entière, vont où elles veulent, causent, chantent, se montrent le visage découvert et assistent aux assemblées des hommes, sans se mêler, toutefois, aux discussions publiques.

Il est présumable que c'est à cette vie passée au milieu d'une population énergique que la femme kabyle doit l'énergie qui la distingue elle-même.

Cette communauté d'existence entre les hommes et les femmes se continue jusque dans les combats. À l'heure de la bataille, la femme kabyle excite par ses cris son mari et ses frères.

Que les munitions viennent à manquer, elle bravera, les fatigues et les dangers pour en procurer aux guerriers. Qu'un blessé tombe, elle se précipite dans la mêlée, l'enlève, le panse et le renvoie au combat s'il est encore en état de tenir

son arme. Qu'un lâche essaie de fuir, elle le poursuivra de ses injures et le désignera au mépris de tous en lui faisant avec du charbon une large marque sur son burnous ou sa chemise de laine.

Elle tient du sauvage et du Spartiate, prête à combattre au besoin et à venger l'homme qu'elle aime.

L'arrivée de l'officier français, le colloque qui en avait été la conséquence, avaient tout naturellement captivé l'attention des femmes kabyles, et comme la curiosité féminine n'a pas de patrie, leurs yeux cherchaient à voir le roumi et leurs oreilles à l'entendre. Elles se dressaient sur la pointe des pieds ou se hissaient sur des pierres, des escabeaux pour dominer le groupe des hommes.

Raoul de Simaise était beau. Un bandeau de soie noire, qui lui ceignait une partie du front et qui révélait une blessure récente, loin de nuire à l'ensemble énergique de son visage, y ajoutait un attrait de plus.

Ce bandeau disait éloquemment : ce Français est un brave. En même temps, sa présence dans ce milieu ennemi annonçait une audace peu commune.

Or, aux yeux des Kabyles, le courage étant la première des vertus, le roumi exerçait à son insu un véritable prestige sur ces natures ardentes.

Toutes les femmes regardaient et écoutaient avec avidité. Mais, dans le nombre, une, entre autres, contemplait le jeune officier avec une sorte d'admiration et un intérêt singulier.

Pour un étranger cette femme paraissait être comme les autres d'origine kabyle ; mais pour un homme habitué à vivre

au milieu des tribus arabes et berbères, il était évident qu'elle était de race tunisienne.

Elle pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans.

Elle était, par conséquent, dans le premier épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté.

Ses traits étaient fins et réguliers.

Ses lèvres charnues, rouges comme une grenade ouverte, bien dessinées, inspiraient le désir.

Les sourcils étaient noirs, épais, bien arqués.

De ses yeux noirs jaillissait une flamme bien faite pour troubler un jeune homme condamné, comme l'était Raoul, à l'abstinence.

Le front était bas, mais on y lisait l'intelligence et l'énergie.

La chevelure était noire et abondante. De ses tresses épaisses la jeune femme s'était fait comme un diadème, qui donnait à sa physionomie animée une véritable, mais étrange majesté.

Les mains, dont les doigts étaient entièrement teints avec du henné, étaient petites, comme toutes celles des femmes de sa race, gracieuses de forme, et déjà potelées plus qu'une européenne ne l'aurait voulu.

Son petit pied, cambré dans son léger soulier, avait une attache ravissante.

Son visage très mobile prenait tour à tour une expression mutine, joyeuse ou sombre.

Elle portait, pour tout vêtement, sa longue mante arabe dont les plis flottants l'enveloppaient, laissant deviner des formes élégantes, exquises.

Autre caractère distinctif de sa race : on remarquait chez elle cette tendance à l'embonpoint que l'on observe chez toutes les femmes d'Orient.

Elle était certainement la plus jolie de toutes les femmes présentes, et ce n'est pas peu dire, car la femme kabyle est généralement plus attrayante que la femme arabe, laquelle est fort peu soigneuse de sa personne.

XIV

AMIN ET MARABOUT

Raoul s'était aperçu de l'attention profonde dont il était l'objet de la part de la jeune femme, et en même temps que sa rare beauté l'avait frappé, il avait remarqué l'ardeur du regard fixé sur lui, la coquetterie provocante du sourire, et surtout un geste d'une grâce adorable évidemment à son adresse.

Quand la jeune femme s'aperçut que le roumi la regardait avec une attention flatteuse, elle porta à ses lèvres une fleur qu'elle avait à la main, y mit un long baiser et sembla toute prête à la lui jeter.

L'allusion était trop directe pour échapper à Raoul qui, si modeste qu'il pût être, n'en était pas moins homme.

Son amour-propre fut agréablement chatouillé. Mais ce ne fut qu'un éclair ; instantanément il eut comme honte de l'impression qu'il avait ressentie.

Il rougit, baissa les yeux et détourna la tête.

C'est que le souvenir de celle qu'il aimait s'était tout à coup réveillé dans son cœur.

La jeune Tunisienne devina-t-elle la pensée du jeune officier ou se sentit-elle blessée seulement du peu d'effet qu'elle avait produit ? On ne saurait le dire. Toujours est-il que ses sourcils se froncèrent, qu'elle laissa tomber sa fleur et la foula sous ses pieds avec colère.

La femme est femme partout.

Cet incident s'était passé avec une telle rapidité qu'il avait échappé à tout le monde. Mais il laissa dans l'esprit de Raoul une impression profonde. Il eut le pressentiment que cette jeune fille, si étrange dans ses allures, devait jouer un rôle important, sinon dans sa vie, du moins dans l'épisode de son voyage.

Les Kabyles rassemblés pour l'élection de l'amin manifestaient une certaine impatience ; il leur semblait que le roumi portait atteinte à leurs droits.

Il faut dire que le gouvernement kabyle est le gouvernement républicain dans toute sa force primitive.

En effet, le pouvoir y est électif à tous les degrés, et l'élection se fait par le suffrage universel.

Chaque dechera se nomme un chef qu'on appelle amin. Cette qualification indique une idée de surveillance et de police bien plus que d'autorité. L'amin est pour ainsi dire le maire de la commune.

Tous les Kabyles en âge de porter les armes prennent part à l'élection. La réunion de tous les amins de la Kharouba forme le conseil de la tribu ; c'est quelque chose comme notre conseil d'arrondissement ou même notre conseil général.

Ce conseil, en effet, délibère sur les intérêts communs, rend les jugements, prend des mesures générales et choisit parmi ses membres un président qui porte le titre d'amin des amins. Ce personnage a des pouvoirs particuliers : il est le chef politique et militaire de la tribu ; mais sous la condition expresse que sa nomination ait été sanctionnée par les électeurs de toute la tribu.

D’ordinaire, c’est le marabout qui désigne le candidat pour chaque dechera, et il est bien rare que celui qu’il recommande ne soit pas nommé.

L’amin dont l’élection allait avoir lieu devant Raoul de Simaise, était un homme dans la force de l’âge.

Il s’appelait Ben Hamed.

C’était un fort beau type du cavalier kabyle.

Visage carré, très expressif. La tête, surmontée de cheveux roux, un peu forte, avait un caractère d’énergie des plus accentués, à peine tempéré par la douceur de deux grands yeux bleus au regard profond.

La peau était relativement blanche ; les membres souples et robustes.

Ce qui distinguait encore le candidat, c’était sa taille beaucoup plus élevée que celle de ses compatriotes, qui sont généralement un peu trapus.

Il était le protégé du marabout et son élection, recommandée d’ailleurs par ses mérites personnels, était certaine.

Elle eut lieu, fut proclamée et saluée par une décharge générale de toutes les armes à feu.

Il y eut alors un moment de confusion comme il s’en produit dans toutes les foules satisfaites.

On s’empressait autour de l’élu pour le féliciter.

L’attention de Raoul était tout entière à ce spectacle, quand il se sentit tiré par son manteau.

Il se retourna vivement.

La jeune Tunisienne était à son côté.

Raoul allait l'interroger ; mais elle posa un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence, et en même temps son regard expressif commandait au jeune homme la circonspection.

Très surpris, Raoul se demandait ce que signifiait cette pantomime et quel pouvait être le but de la jeune fille, quand le marabout intervint.

— Que fais-tu là ? dit-il à la Tunisienne.

— Je regarde et j'écoute, répondit-elle sans s'émouvoir.

— Ta place n'est pas ici.

— Ma place est partout où il me plaît d'aller.

Il sembla à Raoul que les yeux du marabout étaient loin d'avoir une expression de colère.

Du reste, la jeune fille ne paraissait nullement intimidée. Elle regarda le marabout en face, fixement, avec une telle persistance railleuse que celui-ci détourna la tête.

Un sourire de triomphe glissa sur les lèvres de la Tunisienne, qui s'éloigna de quelques pas, mais non sans avoir lancé à Raoul un coup d'œil qui pouvait être ou une provocation amoureuse ou un avertissement amical d'avoir à se tenir sur ses gardes.

Sur ces entrefaites, Raoul s'aperçut que le nouvel amin se dirigeait de son côté.

Évidemment, le chef kabyle allait l'interroger, c'était son droit.

Mais au lieu de marcher tout droit vers l'officier français, qui se disposait à le recevoir, Ben Hamed biaisa quelque peu de manière à passer près de la jeune fille à l'oreille de laquelle il murmura quelques mots.

Elle y répondit par un sourire dédaigneux et par un haussement d'épaules plus dédaigneux encore.

L'œil de l'amin lança un éclair que la Tunisienne essuya sans sourciller. Toutefois, elle s'éloigna encore de quelques pas, en se rapprochant du groupe des femmes, qui entouraient la jeune fille dont les noces allaient se célébrer.

Cette scène, si rapide qu'elle eût été, n'avait pas échappé au regard investigateur du marabout. Son visage se contracta, une espèce de tremblement nerveux secoua ses membres et ses lèvres murmurèrent une sourde imprécation.

Mais il se remit bientôt, et quand Ben Hamed arriva près de lui et de Raoul, sa physionomie avait repris son impassibilité ordinaire.

Raoul, qui avait eu le temps de lire sur le visage du marabout, comprit qu'il existait une rivalité d'amour entre le marabout et l'amin, rivalité ensevelie jusqu'alors dans le mystère et qui venait de se révéler tout à coup.

— Ben Hamed, dit Raoul, je suis heureux d'avoir assisté à ton élection ; je te souhaite le succès de tous tes désirs.

— Je te remercie, dit l'amin ; je forme en ta faveur les mêmes souhaits.

— Dis-nous ce que tu veux, interpella le marabout.

— Je veux, répondit Raoul, s'adressant à l'amin, connaître les intentions de ta dechera et t'offrir l'amitié des Français en échange de la tienne.

— Nous ne demandons rien aux chrétiens, répliqua le marabout ; n'est-il pas vrai, Ben Hamed ?

— Rien, répondit l'amin.

Et tous deux firent mine de se retirer.

— Pourquoi, leur dit Raoul, répondez-vous si mal à ma politesse ?

— Que pouvons-nous te dire ? Comment te répondre ? répliqua le marabout, est-ce que nous ne sommes pas séparés de toi par nos mœurs, notre religion ?

— Et puis, ajouta l'amin, nous ne pourrons jamais nous entendre.

— Pourquoi, quand je viens parmi vous en ami ? Me croyez-vous donc capable de vous blesser dans votre conscience ? Je vous le répète, je suis un ami.

— Oh ! ami ! fit Ben Hamed avec une expression de colère.

— Oui, ami, accentua Raoul.

— Nous t'accepterions comme ami, dit le marabout, si nous pouvions oublier que tu es Français.

— Vous haïssez donc les Français ?

Il y eut comme une hésitation dans le regard de l'amin.

— Non, répondit gravement le marabout, et cependant ils nous ont soumis à leur domination.

— Et nous, croyons, ajouta Ben Hamed, que les Français sont les instruments de la colère d'Allah !

— S'il en est ainsi, pourquoi, tous deux me témoignez-vous de l'aversion ?

— De l'aversion ! fit le marabout avec un accent indéfinissable.

— Sans doute, cela se lit dans vos yeux.

— Nous n'allons pas trouver les Français, nous ; ils ne doivent pas venir vers nous.

— Pourquoi donc, puisqu'ils viennent en amis ?

Ben Hamed cherchait du regard la Tunisienne, qui s'était dissimulée derrière un groupe de femmes, mais qui ne perdait pas de vue les trois interlocuteurs.

Le marabout reprit :

— J'ai fait serment de ne pas aller volontairement vers les Français et je tiens mon serment.

Après un instant de silence il ajouta d'une voix sombre :

— Je le tiendrai toujours !

— Tu es un loyal montagnard.

— Oui, mais je sais que tu peux m'imposer la volonté des tiens.

— Sans doute.

— Vous êtes les maîtres, je ne l'ignore pas !

— Eh bien ?

— Je resterai près de toi, si tu l'exiges, mais je ne parlerai plus.

Raoul comprit qu'il ne devait plus insister. Ce mélange de fierté et d'obéissance lui donnait la mesure de la confiance qu'il devait avoir dans le marabout.

Cependant il n'était pas satisfait ; car ce n'était pas sur de pareilles déclarations qu'il pouvait renseigner ceux qui l'avaient envoyé, sur les dispositions de la tribu et des tribus voisines.

— Je serai plus heureux ailleurs, pensa-t-il.

Il fit un signe à son spahi et celui-ci lui amena son cheval.

— Reste sur le bien, dit-il au marabout en se mettant en selle.

— Va avec la paix, répondit le marabout.

Au moment où Raoul allait tourner bride, il aperçut la Tunisienne qui dardait sur lui un regard chargé de flammes.

Cette persistance l'intrigua de nouveau et il voulut en avoir le cœur net.

— Encore un mot, dit-il au marabout.

— Je t'ai dit que je ne voulais plus parler.

— Il ne s'agit plus ni de toi ni des Français ; je te prie seulement de me dire quelle est cette jeune fille qui nous regarde en ce moment avec une si grande attention.

Le marabout et l'amin tressaillirent et leurs regards se fixèrent sur l'officier avec une expression d'étonnement et d'inquiétude.

— Que t'importe ? fit Ben Hamed.

— Simple sentiment de curiosité… Évidemment cette jeune fille n'est pas née chez vous, et sa présence ici a lieu de me surprendre.

Le marabout plongea son regard dans les yeux du jeune officier comme pour lire au fond de sa pensée.

Le visage de Raoul resta calme.

— Elle te répondra elle-même, dit alors le marabout.

Et il fit un signe à la Tunisienne.

Celle-ci, qui avait deviné qu'on s'occupait d'elle, s'avança d'un pas rapide.

XV

LA BELLE DJORAH

Tout le monde s'était écarté pour livrer passage à la jeune fille.

Raoul remarqua alors qu'elle était l'objet d'une certaine déférence de la part des hommes et des femmes.

Quant à elle, elle marchait d'un pas délibéré, recevant avec satisfaction les hommages qui lui étaient rendus. Son visage brillait de fierté et semblait dire à Raoul :

— Vois, comme on me respecte ; vois, comme on m'admire !

Quand elle ne fut plus qu'à deux pas du marabout, elle s'arrêta et d'une voix harmonieuse elle lui dit :

— Père, que me veux-tu ?

Le marabout fronça les sourcils comme si ce nom de père, qui lui était donné, lui fut pénible à entendre.

— Approche, Djorah, dit-il d'une voix qui trembla légèrement.

Elle avança encore, mais en affectant de s'écarter de l'amin, qui la dévorait des yeux.

— Le chrétien a quelque chose à te demander, dit le marabout avec un effort visible.

— Je suis aux ordres du seigneur français, répondit Djorah, en souriant gracieusement.

Ben Hamed eut comme un grognement guttural de menace auquel la Tunisienne ne parut faire aucune attention.

— Je te remercie de ton bon vouloir, dit Raoul à Djorah.

— Parle, que me veux-tu ?

— Je désire causer un instant avec toi !

— Pour quelle chose ?

— Quelques questions à t'adresser.

— Oh ! je suis prête à te répondre et tant qu'il te plaira.

— Eh bien…

— Attends que nous soyons seuls… Fais éloigner ton compagnon, ajouta-t-elle, en désignant le spahi de la main.

Raoul sourit, mais laissa voir sa surprise.

— Je désire qu'il en soit ainsi, dit Djorah.

— Soit, fit Raoul.

Il descendit de cheval, jeta la bride au spahi, fit un signe et le soldat s'éloigna.

Alors la jeune fille prit familièrement la main de Raoul et l'attira, en lui disant :

— Viens !

Les deux kabyles échangèrent un regard rapide.

Ben Hamed sembla vouloir s'opposer à leur passage. Mais, sans affectation, d'un geste gracieux, la jeune fille l'obligea à s'écarter.

— Laisse-nous donc, lui dit-elle ; c'est à moi et non à toi que le chrétien veut parler.

— Je ne pense pas qu'il ait peur que je t'emmène, fit Raoul en souriant.

La main de Djorah serra fortement la main du jeune homme.

— Elle a raison, dit le marabout, laissons-les.

Et il entraîna Ben Hamed.

Djorah prit alors le bras de Raoul, et suivis à distance par le spahi, qui tenait en main les deux chevaux, ils marchèrent vers un bouquet de figuiers qui se trouvait à environ cinquante pas de distance.

— Asseyons-nous, dit la jeune fille en s'arrêtant et en montrant un petit tertre servant de siège, nous serons mieux pour causer.

Raoul prit place sur le petit monticule ; la Tunisienne s'assit près de lui et se mit à le regarder avec une joie visible.

Le jeune homme, lui aussi, examinait Djorah avec une attention curieuse. Mais cet examen ne paraissait pas embarrasser la jeune fille ; elle s'y prêtait, au contraire, avec complaisance ; sa petite, vanité de femme y trouvait son compte.

Au bout d'un instant, donnant à sa voix une inflexion d'une douceur exquise, elle prit la parole :

— J'attends tes questions, dit-elle.

— Comment t'appelles-tu ?

— Le marabout a dit mon nom devant toi ; je m'appelle Djorah.

— Ce nom est joli.

— N'est-ce pas ?

— Et c'est pour cela qu'il te convient.

Le visage de la jeune fille se couvrit d'une vive rougeur.

— Les Français savent faire des compliments, dit-elle.

— Tu es vraiment charmante !

L'œil de Djorah s'illumina d'une lueur d'orgueil.

— Merci, dit-elle.

— Quel est ton pays ?

— Tunis.

— Je m'en doutais à ta grâce, à tes mains mignonnes, à tes beaux yeux.

Djorah buvait les paroles de Raoul.

— Comment te trouves-tu en Kabylie ?

— J'ai voulu y venir.

— Quoi, tes parents t'ont laissé partir ?

— Ils n'ont pu me retenir.

— Soit ; mais t'ont-ils donc laissé voyager seule ?

— Ils ne m'ont pas donné la permission de voyager ; je l'ai prise.

— Ainsi tu es venue seule dans ce pays étranger ?

— Oui ; mais je n'y suis pas une étrangère ; tout le monde connaît Djorah.

— Ah ! Mais écoute, Djorah, je ne comprends pas…

— Quoi ?

— Que tu ais eu le courage de quitter ta famille.

— J'ai de l'énergie ; ce que je veux, je le fais !

— Je le vois.

— Mes parents m'ont reprise trois fois et trois fois je suis repartie ; maintenant, ils me laissent libre.

— Quel âge as-tu ?

— Dix-sept ans bientôt.

— Dis-moi pour quelle raison tu t'es éloignée de ta famille.

— Je veux être indépendante.

— Ne crains-tu rien ?

— Que veux-tu que je craigne ?

— Mais… tout.

— Craindre ! fit-elle avec un geste d'insouciance et de défi, qui craindrais-je ? Les Français ? Je les connais.

— Tu connais les Français ?

— Oui, et bien encore.

— Vraiment ?

— Nos pères et nos frères nous disaient que les Français buvaient le sang des femmes et des enfants. J'ai cru cela comme d'autres, autrefois…

— Et maintenant ?

— Je ne crois plus au mal qu'on dit des Français.

— Et tu as raison, Djorah.

— Je sais qu'on nous trompe… Les Français ne font jamais de mal à ceux qui viennent à eux avec une main amie.

En prononçant ces derniers mots, Djorah tendit à Raoul sa main largement ouverte.

Le jeune homme la prit et la serra doucement.

Djorah aurait voulu sans doute une pression plus brûlante, indiquant plus de tendresse, car un nuage passa sur son front.

— Enfin tu n'as pas peur des Français, reprit Raoul ; mais les Arabes ?

— Je ne les crains pas plus que les Français. Partout où je vais, chez eux, ils m'offrent une place dans leurs demeures, me donnent des vêtements.

— Mais les Kabyles ?

— Ils ne sauraient non plus me faire du mal.

— Je le crois sans peine ; mais ils pourraient vouloir…

— Quoi ?

— Obtenir de toi certaines faveurs…

Djorah comprit. Elle sourit et répliqua :

— Ils n'oseraient pas !

— Et pourquoi n'oseraient-ils pas ?… Tu n'as personne pour te défendre.

— Tu crois cela…

— Comment, tu as ici un défenseur ?

— J'ai partout des défenseurs, par centaines…

— Je ne te comprends pas.

— C'est bien simple, pourtant.

— Explique-toi.

— Je suis marabout.

— Tu es marabout, toi, une femme ?

— Oui.

Raoul était stupéfié.

Une femme marabout !… C'était la première fois qu'il entendait parler de cela.

Aussi un sourire d'incrédulité passa-t-il sur ses lèvres.

Rien n'était plus vrai, cependant. Mais le fait a besoin d'être expliqué. D'abord, qu'est-ce qu'un marabout ?

Voici comment Charles Nodier répond à cette question dans son ***Dictionnaire :***

« ***Marabout,*** prêtre mahométan attaché au service d'une mosquée. »

Or, le marabout n'est pas prêtre et il n'est pas attaché à une mosquée.

À cela près, la définition du célèbre linguiste est vraie.

Le mot ***marabout*** désigne toujours un saint, un croyant de mœurs pures… quelquefois, attendu que le marabout, tout saint qu'il est, n'est souvent qu'un coquin. Le marabout n'a aucun caractère sacerdotal. C'est un lettré (taleb). Le titre de hadj (pèlerin) précède son nom quand il a fait le voyage de la Mecque. Sa vie est consacrée à Dieu. Les Arabes l'appellent mon père et lui obéissent aveuglément, le vénèrent et l'approuvent quoi qu'il fasse. Il est consulté dans les différends et ses décisions sont toujours respectées.

Le marabout, qui est pour l'Arabe la sagesse incarnée, est aussi consulté comme médecin. Vivant ou mort, le marabout exerce sur l'Arabe une influence à nulle autre pareille. Le lieu où le marabout a été enterré est l'objet d'un pieux pèlerinage où les femmes vont faire leurs dévotions.

Mais le mot marabout a encore une autre signification. Chez les orientaux, la créature humaine privée de sa raison est considérée comme touchée du doigt de Dieu. En France, dans certaines contrées, on dit : « C'est un innocent ; » ce qui veut dire que si celui-là fait le mal, c'est sans en avoir conscience ; que, par conséquent, non seulement on doit l'absoudre, mais encore le respecter.

Selon l'Arabe, l'être à qui Dieu a refusé l'intelligence n'a pas d'âme ; Dieu l'a gardée près de lui en mettant sur la terre cet être en apparence malheureuse, mais qui est un saint, un marabout.

De cet ordre d'idées résulte cette conviction profonde, que les actes d'un fou, c'est-à-dire d'un marabout doivent être tolérés, si répréhensibles qu'ils soient.

Quoi que fasse le marabout, il est pardonné au nom de la religion.

Voilà pourquoi et comment Djorah était marabout. Les Arabes la considéraient comme innocente, et la jeune fille, qui au résumé n'était qu'une indépendante, une révoltée sociale, avait profité de cette superstition pour donner carrière à toutes ses fantaisies.

Comme femme, sa conduite était-elle irréprochable ? Nul n'aurait pu l'affirmer ; mais nul aussi n'aurait pu dire le contraire.

Tout ce qu'on savait, c'est qu'elle avait été poursuivie par les assiduités d'un Tunisien et qu'elle avait allumé les désirs d'amour dans plus d'un cœur.

Chose curieuse : eût-elle été libertine que le titre de marabout lui aurait été conservé. Les Arabes ont des idées si sévères sur la chasteté des femmes qu'ils n'hésitent pas à croire privée de raison celle qui foule aux pieds les principes sacrés de la pudeur.

La stupéfaction de Raoul et son sourire d'incrédulité n'avaient pas échappé à Djorah. Après un court silence, elle reprit :

— Ce que je viens de te dire te paraît surprenant, et pourtant cela est. Oui, je suis marabout. Tu peux me croire, car je ne sais pas mentir. Je n'ai pas le temps de t'expliquer ce mystère ; sache seulement que le titre de marabout m'a été donné

parce que l'on prétend que je ne sais ni ce que je dis, ni ce que je fais.

— Est-ce vrai ?

— Peut-être, répondit-elle avec un fin sourire ; dans tous les cas, je sais ce que je dis en déclarant que tu es beau et brave.

— Épargne ma modestie, fit le jeune homme, appelant un sourire sur ses lèvres pour dissimuler son embarras, car les paroles de Djorah commençaient à le gêner singulièrement.

— Écoute encore, continua-t-elle, je sais ce que je fais en te disant que je t'aime et en te priant de m'emmener.

Il n'y avait pas d'équivoque possible.

— Tu sais bien, répondit Raoul, que je ne peux pas t'emmener.

— Pourquoi ?

— Mais…

— Je suis libre, tu l'es aussi, emmène-moi !

— Non, répondit l'officier en se levant pour couper court à l'entretien.

— Ah ! fit Djorah.

Elle rejeta sa jolie tête en arrière et son front se couvrit d'un voile de tristesse.

— Adieu, dit Raoul.

— Non, pas adieu, répliqua-t-elle vivement ; tu ne veux pas m'emmener, soit ; mais tu ne peux pas m'empêcher de te suivre.

— Comment, tu veux me suivre, malgré ce que je t'ai dit ?

— Oui ; mais pour toi et non pour moi !

— Que veux-tu dire ?

— Tu cours des dangers ; je veux être auprès de toi pour t'aider à en sortir.

— Un officier français n'a pas besoin du secours d'une femme.

— Dans ton pays, c'est possible ; mais ici c'est autre chose.

— Ni dans mon pays ni ailleurs.

— Soit. Mais si je te disais que moi aussi je cours un danger et que j'ai besoin de ton bras ?

C'était un appel direct à la générosité du jeune homme.

— Parle, dit-il vivement ; si je puis t'être utile, tu peux compter sur moi.

— Écoute : sache d'abord que jusqu'à ce jour aucun homme ne m'a touchée.

— Aucun ?

— Je te le jure par le Coran.

— Je te crois.

— Trois hommes ont voulu me posséder : un Tunisien, Ben Aour, que j'ai repoussé, et qui de dépit s'est fait bandit ;

Ben Hamed, le nouvel amin, que tu as vu ; enfin le marabout qui t'a parlé.

— Eh bien, tu te débarrasseras de l'amin et du marabout comme tu t'es débarrassée du Tunisien.

— C'est moins facile. Le marabout peut, s'il en trouve l'occasion, s'emparer de moi et me violenter, même en public.

— Ce serait monstrueux.

— Oui, mais c'est ainsi. Quant à l'amin, il me tuera si je lui résiste.

— Mais tu n'es pas forcée de rester ici.

— Sans doute, puisque je te demande de m'emmener.

— Je croyais que tu n'avais peur de rien ?

— Sachant que je suis marabout, on me respecte ; et puis pour ne rien craindre j'ai encore ceci.

Et elle tira de son sein un petit poignard à lame recourbée.

— Allons, tu es brave, Djorah ; celui que tu choisiras sera fier.

— C'est toi que j'ai choisi et tu me repousses.

— Tu sais pourquoi.

— La mission dont tu es chargé ne te permet pas de m'emmener, je le comprends… aussi je ne veux plus que te suivre pour te servir et te défendre.

— Encore une fois, je ne veux pas être défendu par une femme.

Djorah hocha la tête et sourit tristement.

— As-tu seulement un anaya ? demanda-t-elle.

— Non.

— Tu as tort, il faut en demander un.

— À qui ?

— Au marabout qui s'avance vers nous, trouvant trop long notre entretien.

— À lui ?

— Oui. Mais laisse-moi faire.

Le marabout aimait Djorah brutalement, et son instinct et sa perspicacité lui avaient fait deviner les tendres sentiments de la jeune fille pour le roumi.

— Eh bien, dit-il avec un mouvement de jalousie mal déguisée, le chrétien t'a-t-il dit tout ce qu'il voulait ?

— Oui. Mais il va partir et j'allais aller vers toi pour te demander quelque chose en son nom.

— Me voilà, pourquoi ne parle-t-il pas lui-même ?

— Parce que je l'ai prié de me laisser présenter sa requête.

— Que veut-il ?

— Que tu lui donnes ton anaya.

Le front du marabout devint grave.

— Hésiterais-tu ? fit Djorah. Le chrétien est venu en ami ; tu l'as accueilli comme tel et il n'a rien à craindre de toi. Mais il va poursuivre sa route, la nuit.

— La nuit ? Tu veux voyager de nuit ? demanda le marabout à Raoul.

— Oui, car je suis pressé.

— C'est imprudent.

— En quoi ?

— En pays kabyle tu n'as rien à redouter, le montagnard est loyal ; mais tu peux rencontrer un Arabe, un bandit, et alors…

— Nous serons deux.

— Je sais que les Français sont braves mais crois-moi, ne voyage pas de nuit. Reste ici, je t'offre l'hospitalité.

— Je suis forcé de me remettre en route.

— En ce cas Djorah a raison, il te faut mon anaya. Tiens, prends !

Le marabout remit à Raoul son chapelet et poursuivit :

— Il est connu dans tous les villages de la Kharouba ; quand tu seras dans la dernière dechera, tu le présenteras au marabout, qui t'en remettra un autre, et, tu pourras ainsi parcourir tout le pays sans danger.

Cette fois, avec l'aide du Prophète, la dechera el Kelba n'aura pas à expier un crime.

Djorah eut un sourire de triomphe.

XVI

AU CLAIR DE LUNE

L'anaya chez les Kabyles comme l'aman chez les Arabes est une sorte de talisman.

L'aman des Arabes peut être considéré sous deux rapports. Qu'un Arabe ait mérité, la colère d'un chef et quitté sa tribu, il n'y rentrera que s'il a obtenu l'aman, c'est-à-dire le pardon. Qu'un autre arabe se soit mis en rébellion, ait pris la fuite, et que par l'intermédiaire d'un personnage quelconque il veuille voir le Kaïd, celui-ci, s'il consent à entendre le rebelle, lui fera parvenir l'aman, et le coupable n'aura rien à redouter.

L'anaya tient du passeport et du sauf-conduit ; mais avec cette différence essentielle que ce sont les autorités, un pouvoir constitué quelconque qui délivre les premiers, tandis que tout Kabyle peut donner son anaya. Avec l'anaya le voyageur n'a rien à craindre de personne ; son plus implacable ennemi le respectera ; la loi même s'incline devant l'anaya, comme elle s'arrête devant le gourbi où dort un coupable qui y a reçu l'hospitalité.

L'inviolabilité de l'anaya est absolu. Tout individu qui n'en tient pas compte est voué à la mort non seulement par celui qui l'a donné, mais par tous les hommes de la tribu.

Après avoir remercié le marabout, Raoul s'était remis en selle.

— Visite tes armes, lui dit le marabout, ménage ton cheval, qui n'est pas trop robuste, sois prudent et que le prophète te protège.

— Dieu augmente ton bien, répondit Raoul.

— Quant à toi Djorah, dit le marabout à la jeune fille, qui se disposait à s'éloigner, où vas-tu à cette heure ? Pourquoi ne rentres-tu pas avec moi ?

— Je vais au marabout de monseigneur Khélib, répondit-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Le regard du marabout s'assombrit ; mais Djorah n'y fit pas attention. Avec une grâce charmante elle s'avança vers Raoul et lui prit la main pour la porter à ses lèvres. Le jeune homme l'arrêta du geste.

Djorah le regarda avec un étonnement mêlé d'un doux reproche, puis, avec une adorable expression de tendresse, elle prononça tout bas :

« Que le Prophète place une rose dans tes cheveux ! »

Ce compliment est le plus gracieux qu'un musulman puisse faire à un autre musulman. Jamais Arabe ou Kabyle ne songerait à l'adresser à un chrétien.

Raoul et son compagnon s'éloignèrent vers le nord, pendant que Djorah se dirigeait à l'est par un sentier qui conduisait à un marabout, c'est-à-dire à un petit temple où un marabout avait été inhumé.

Ben Hamed avait été témoin de la scène des adieux ; il n'avait pas entendu, mais il avait deviné les paroles de Djorah et de Raoul. Le regard sombre, il alla se mêler au cortège des nouveaux mariés.

Cependant la nuit vint et peu à peu le silence se fit.

Le marabout s'enferma dans sa demeure pour se recueillir, en apparence du moins, mais en réalité pour penser à la belle Tunisienne et chercher les moyens qu'il devait employer pour la posséder.

Quant à Ben Hamed, il avait compris que Djorah avait résolu de quitter la dechera pour n'y plus revenir. Sa visite au tombeau du marabout Khélib n'avait été qu'une ruse pour s'éloigner plus facilement. Et qui sait si elle n'avait pas l'intention d'aller retrouver le roumi.

À cette pensée le sang du Kabyle bouillonnait dans ses veines et sa main convulsive serrait le manche de son yatagan.

Après s'être assuré que la jeune fille n'était pas rentrée à son gourbi, Ben Hamed sella son cheval et, sans bruit, quitta la dechera, en suivant le sentier qu'avait pris Djorah.

La jeune marabout avait, en effet, quitté la dechera el Kelba avec l'intention de n'y plus revenir et formé le projet de suivre le jeune Français, bien qu'il le lui eût impérieusement défendu. Djorah obéissait à deux sentiments : son amour subit pour Raoul et la terreur invincible que lui inspiraient les deux Kabyles amoureux d'elle.

Dès qu'elle avait été hors de vue, au lieu de continuer son chemin vers le tombeau, elle avait brusquement tourné à droite. Connaissant l'itinéraire que devaient forcément suivre les deux voyageurs, elle espérait pouvoir les rejoindre vers le milieu de la nuit.

Elle allait donc, par des chemins de traverse qu'elle connaissait, franchissant l'espace, bondissant comme une chèvre, humant l'air avec délices.

Elle pensait bien que le Français lui ferait d'abord mauvais accueil ; mais elle se disait qu'elle parviendrait à l'adoucir. N'avait-elle pas sa jeunesse et sa beauté ?

D'ailleurs, avec cette intuition particulière à toutes les femmes qui aiment, Djorah sentait qu'un danger menaçait l'officier. Lequel ? Elle l'ignorait.

Mais certainement ce danger existait. Et à tout prix elle voulait rejoindre le jeune homme. Elle voulait être auprès de lui pour le défendre ou mourir avec lui.

La nuit était splendide, le ciel tout constellé d'étoiles était d'un beau bleu turquoise ; la lune dans son plein argentait les sommets des montagnes dont les silhouettes se découpaient vigoureusement à l'horizon. Calme absolu dans la nature ; silence profond, solennel.

Ben Hamed était monté sur un de ces merveilleux chevaux arabes auxquels la langue poétique arabe à donné le nom de ***buveurs d'air*** ; aussi fût-il vite rendu au tombeau du marabout. À la seule inspection des lieux, l'amin fut convaincu que Djorah n'y était pas venue, et aussitôt il se lança à la poursuite de la jeune fille.

Tout à coup un souffle de brise lui apporta l'écho d'un chant lointain qu'une voix de femme lançait dans l'espace.

— C'est elle, se dit Ben Hamed.

Et il pressa sa monture.

Djorah entendit les pas du cheval et se dit :

— C'est Ben Hamed, qui me poursuit.

En même temps, d'un autre côté, d'autres bruits de chevaux arrivaient à son oreille.

— Ce sont les deux Français, pensa-t-elle ; mais avant que j'aie pu les rejoindre l'amin sera sur moi. Allons, c'était écrit… Lui ou moi paraîtra dans un instant devant Allah ! Que le prophète m'assiste !

Elle s'arrêta, s'adossa contre un figuier, qui croissait au bord d'un ravin, rassembla les plis de sa mante, s'assura que les mouvements de ses bras étaient libres, qu'elle pouvait facilement tirer son poignard, et attendit.

Ben Hamed arriva. Apercevant la jeune fille, il arrêta sa monture et dit :

— Enfin, je te tiens !

— Pas encore, chien et fils de chien ! répliqua Djorah d'une voix sourde.

Elle fit un mouvement, Ben Hamed crut qu'elle voulait essayer de s'échapper.

— Oh ! ne cherche pas à fuir, lui dit-il ; tu es bien en ma puissance.

— À quoi bon fuir ? répondit-elle, très calme ; ce qui est écrit est écrit !

Il crut qu'elle se résignait à son sort.

— À la bonne heure, dit-il, te voilà raisonnable, tu te soumets, c'est bien.

— Je ne me soumets pas, répliqua Djorah d'un ton farouche.

— Tu me braves alors ! Qu'espères-tu donc ? Qu'attends-tu ?

— J'attends que tu me dises pourquoi tu m'as poursuivie.

Ben Hamed sourit et, sans répondre, sauta à bas de son cheval.

— Eh bien, reprit la jeune fille, qu'as-tu à dire ?

— Tu me demandes pourquoi je t'ai poursuivie ?

— Oui. Ne suis-je pas libre ? Suis-je ta femme, ta sœur ou ta fille ?

— Non, heureusement.

— Je ne suis pas de ta race et je n'ai pas à te rendre compte de mes actions.

— Djorah, tu es belle et je t'aime.

— Je suis l'hôte de ta tribu.

— Tu ne l'es plus puisque tu as fui.

— Je suis marabout, tu le sais bien ; je dois t'être sacrée !…

— Je t'aime et je te veux.

— Je ne t'aime pas et je te hais !

— Malgré tout, je t'aurai !

— Ben Hamed, prends garde !

— Pour te posséder, Djorah, je suis prêt à braver la colère d'Allah lui-même.

— Tu oublies ce que dit le Coran.

— Et que dit-il ?

— Il dit : "Malheur aux méchants ; ils seront punis au jour du jugement !"

Ben Hamed eut un sourire dédaigneux puis un regard lubrique.

— J'aurai du moins connu le paradis que Mahomet promet à ses élus, répliqua-t-il, car tu es plus belle que toutes les houris dont il est parlé dans les livres saints.

— Encore une fois, Ben Hamed, prends garde !

Il resta un moment silencieux, puis, d'une voix creuse, il murmura :

— Ce qui est écrit est écrit !

Djorah comprit que tout espoir était perdu et qu'elle n'avait qu'à se résigner ou à se défendre.

Ben Hamed se débarrassa de son fusil et de son yatagan qui gênaient ses mouvements. Il mit le fusil à l'arçon de la selle et le yatagan à terre.

Djorah le regardait faire l'œil ardent, les lèvres serrées.

L'amin marcha sur elle, sans se presser, comme le fauve sûr que sa proie ne peut lui échapper.

Djorah restait immobile, les bras croisés.

Quand il fut tout près d'elle :

— Laisse-moi, lui dit-elle d'une voix suppliante, laisse-moi, sois généreux !

— Je t'aime !

— Au nom d'Allah, laisse-moi !

— Veux-tu te donner à moi volontairement ?

— Jamais, jamais !

— Tu sais que personne ne peut venir à ton aide.

— Qui sait ?

— Non, personne, pas même le roumi exécré que tu allais rejoindre.

— C'est vrai, j'allais le rejoindre, car je l'aime, lui, autant que je te hais et te méprise, toi, chien et fils de chien !

Ben Hamed poussa un rugissement de rage, se rua sur la jeune fille et la saisit par la taille.

— À moi ! à moi ! cria-t-elle.

— Appelle le roumi, appelle-le, ricana Ben Hamed.

Et il colla ses lèvres brûlantes sur celles de Djorah.

— Qu'Allah te maudisse ! s'écria-t-elle ; tiens, chien !

Et elle lui cracha au visage.

L'amin poussa un cri rauque.

— Je t'aurai, grogna-t-il, et après, je t'égorgerai !

Ivre de luxure et de fureur, il l'enleva dans ses bras robustes et la courba sur le sol comme l'ouragan courbe l'arbrisseau.

— Mahomet, protège-moi ! murmura Djorah.

Par un geste rapide, et avant que le forcené eût pu se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle tira son poignard, et sans hésiter, avec une force virile, elle plongea la lame, deux fois, coup sur coup, dans la gorge de son ennemi. Le sang jaillit à flots et l'éclaboussa.

Ben Hamed poussa un cri étouffé, lâcha prise et porta sa main à son cou. Il la retira toute rouge.

Djorah se dressa debout, son arme à la main.

Par un effort suprême Ben Hamed voulut la saisir de nouveau ; mais au moment où sa main s'abattait sur elle, le poignard lui entrait tout entier dans la poitrine.

Cette fois c'était la mort, la mort par la main d'une femme, c'est-à-dire la plus humiliante que puisse redouter un Kabyle.

— Meurs donc, chien, fils de chien ! prononça Djorah d'une voix creuse, meurs donc de la main d'une femme, comme doivent mourir tous les lâches de ton espèce !

Ben Hamed était tombé et il était là, devant Djorah, raide, sans mouvement, étendu tout de son long. Le sang coulait avec abondance de ses trois blessures, teignant son burnous blanc.

La lune, laissant tomber ses rayons blafards sur le visage livide, donnait aux traits convulsés du mort quelque chose de fantastique.

Le cheval s'approcha du cadavre, allongea la tête, respira bruyamment, après un instant, puis poussa un hennissement lamentable auquel, aussitôt, un rugissement formidable sembla répondre au loin.

Ce rugissement tira Djorah de sa torpeur.

— Le saïd ! murmura-t-elle en frissonnant. Allons, il va trouver ici sa pâture…

Elle se baissa et roula le corps jusqu'au bord du ravin ; ensuite, par un effort puissant, elle l'y poussa.

Le cadavre tomba sur une pointe de rocher, rebondit et alla s'étendre au milieu des ronces.

Djorah prit le fusil et le yatagan et les lança dans le ravin.

Cela fait ; elle essuya son poignard ; puis, avec une agilité merveilleuse, elle sauta sur la selle du buveur d'air et, sans regarder en arrière, elle se lança en avant.

XVII

UN BANDIT.

Raoul et son spahi poursuivaient leur chemin d'un train mesuré, se tenant sur leurs gardes, fouillant les buissons, la main sur la carabine.

Mais rien de suspect ne se montrait, venant justifier les appréhensions de Djorah.

Raoul avait décidé qu'il s'arrêterait à la première dechera que l'on rencontrerait et à laquelle on devait arriver vers la onzième heure. Là, en présentant l'anaya du marabout, on demanderait l'hospitalité, et après quelques heures de repos, aux premières lueurs du jour, on se remettrait en route.

Raoul ne pouvait détacher sa pensée de la belle Djorah, non pas que sa beauté et ses paroles eussent fait impression sur son esprit et sur ses sens, mais parce que l'étrangeté de ce caractère l'avait frappé.

Raoul, nous le savons, avait le cœur pris ; il ne pouvait plus donner son amour à une autre.

Bien que le soldat qui accompagnait le jeune officier fût très brave, il avait trop vécu en Afrique pour ne pas reconnaître que les conseils donnés par Djorah et le marabout étaient sages. Aussi avait-il cru de son devoir de dissuader son lieutenant de voyager la nuit.

— Mon lieutenant, avait-il dit, nous ferions mieux, cent fois mieux, d'aller demander l'hospitalité dans le premier

gourbi venu. On nous y servirait la ***diffa,*** nos chevaux y trouveraient l'***alfa*** et nous dormirions un peu.

— Paresseux ! avait répondu Raoul en riant, tu aurais dû apporter avec toi le plus moelleux oreiller d'une mauresque.

— L'oreiller de la mauresque a du bon.

— Peut-être te faudrait-il mieux encore : un lit de plumes.

— Je sais très bien dormir sur la dure, mon lieutenant, répliqua le spahi avec un peu de mauvaise humeur.

— Enfin, tu voudrais dormir ?

— Je voudrais ne pas être tué sans savoir d'où vient la balle. Vous savez très bien, mon lieutenant, qu'il y a plus de balles à gagner dans les chemins de montagnes que de perdreaux truffés.

— Ah ! çà, est-ce que tu vas avoir peur, maintenant, mon brave Philippe ?

Le brosseur lança un gros juron, ses poings se crispèrent et son œil eut un éclair.

— Marchons, dit-il d'une voix brève.

Et on s'était mis en route.

Le chemin était détestable. C'était une espèce de défilé qui serpentait dans la montagne et à l'extrémité duquel quelques hommes résolus eussent pu arrêter un régiment.

Raoul et son compagnon chevauchaient depuis plusieurs heures, comme nous l'avons dit, quand, tout à coup, ils se trouvèrent face à face avec un Arabe. Cet homme était de haute stature ; il était vêtu d'un burnous sordide sans forme

ni couleur, que plusieurs générations de pèlerins semblaient avoir porté ; il marchait les pieds nus ; les plis de son capuchon rapiécé ensevelissaient sa tête que serrait une corde en poil de chameau.

Un bâton à la main, le front baissé, il marchait lentement, de ce pas régulier, cadencé, qui n'appartient qu'à l'Arabe. Il avait à sa ceinture un chapelet et son allure était celle d'un dévot pacifique entièrement détaché des choses de ce monde.

Cet extérieur inoffensif n'inspirait cependant qu'une médiocre confiance à Raoul et à son compagnon. L'un et l'autre connaissaient assez la fourberie des Arabes pour ne pas se tenir sur leurs gardes. Et comme il faut toujours payer d'audace avec ces hommes-là, Raoul, au lieu de s'effacer pour laisser passer ce dévot, lui barra le chemin.

— Où vas-tu ? lui demanda-t-il d'un ton impératif.

— Eh ! seigneur, répondit l'homme avec humilité, je vais droit devant moi.

— Ce n'est pas répondre.

— Je vais là, dit l'homme, désignant un point de l'horizon.

Philippe grommela ; ces réponses ne le satisfaisaient point.

— Au moins me diras-tu quel est ton pays ? reprit Raoul impatienté.

— Très volontiers, seigneur.

— Parle donc ! s'écria Philippe que la colère commençait à gagner ; voyons, de quel pays es-tu ?

— Seigneur, je suis du couchant.

— Ah ! chien ! répliqua Philippe furieux, tu ne répondras donc pas un mot de vérité !

— Je parle sans mentir, seigneur.

Le spahi aurait volontiers cassé la tête à l'Arabe. Mais pourquoi ? Cet homme était humble, après tout, et ne faisait aucun mal.

— Allons, c'est bien, dit Raoul, passe ton chemin.

— *Salamalou !* murmura le pèlerin.

Et il passa.

Pendant que les deux Français poursuivaient leur route, l'Arabe, après avoir cheminé pendant quelques minutes, sans presser le pas, se jeta tout à coup dans un petit bois de lauriers roses, d'oliviers sauvages et d'arbousiers.

Arrivé à un endroit du bois, l'homme fouilla le sol et déterra une arme. C'était un fusil fabriqué dans les montagnes de la Kabylie, de forme bizarre, au canon très long, qui n'était ni un tromblon, ni une escopette, ni un mousquet, ni même, à tout prendre, un fusil, mais tenait de tout cela.

L'homme visita avec soin cette arme grossière, extrêmement redoutable, la chargea et se remit à marcher en coupant les sentiers, de manière à devancer les deux cavaliers qui lui avaient parlé si durement.

Or cet homme était un bandit.

Il y a deux sortes de bandits en Algérie.

Le bandit voleur de chevaux, qui rançonne, dépouille le voyageur et souvent le tue. Il n'opère que la nuit. La nature de ces bandits est étrange ; ils volent et tuent pour se reposer ensuite et ne plus rien faire.

Aussi longtemps qu'il leur reste quelque chose du produit de leur crime, ils ne bougent pas ; ils vivront d'une poignée de couscoussou et passeront tout leur temps à fumer, rêver, dormir.

L'autre bandit algérien est un fanatique religieux. Il hait les Français parce qu'ils sont chrétiens et les tue quand il peut.

Le bandit qui se portait de nouveau à la rencontre de Raoul et de son compagnon était un membre d'une ***houan tunisienne,*** sorte de confrérie dont le but est de poursuivre et de frapper le chrétien partout où on le rencontre. Pour cette association tout est permis. Il n'y a même pas d'anaya qui tienne, car selon ces fanatiques, quand il s'agit d'un chrétien et surtout d'un Français, le serment ne lie pas et la trahison est de droit.

Raoul et son spahi avaient fait reposer leurs chevaux un instant, puis s'étaient remis en route, se rapprochant de l'endroit où Djorah venait de tuer Ben Hamed. Mais avant les deux Français, le bandit arabe était arrivé à un carrefour où il se tenait à l'affût, couché au bord d'un ravin.

Le rugissement du lion et le hennissement du cheval de Ben Hamed étaient arrivés aux oreilles du bandit, et il avait deviné que quelque chose de terrible se passait à peu de distance.

Cependant Djorah pressait sa monture, qui semblait avoir des ailes, et elle arriva sur le chemin que suivait Raoul, au

moment où le jeune homme, interrogeant l'espace, se demandait lequel des sentiers qui s'offraient à lui il devait prendre.

La lune brillait d'un éclat extraordinaire et les silhouettes des deux cavaliers se détachaient nettement sur la route.

Soudain un coup de feu retentit et le spahi, qui se trouvait un peu en avant, sentit son cheval s'affaisser sous lui.

Deux cris partirent en même temps : un cri de colère poussé par Raoul, un cri de terreur poussé par Djorah.

La jeune fille lança son cheval qui, en quelques bonds, la plaça à côté du lieutenant.

— Toi ! exclama le jeune homme.

— Oui. Tu n'es pas blessé ?

— Non. Et toi, mon brave Philippe ?

— Non plus.

— D'où est venu le coup ?

— De là, répondit Djorah.

— Qui l'a tiré ?

— Un bandit.

À ce moment, un bruissement de feuilles se fit entendre et le canon d'un fusil s'abaissa. Le bandit ajustait une seconde fois. Heureusement un rayon de la lune le trahit : la lumière fit briller le canon.

— Baisse-toi, dit Djorah en poussant Raoul.

Le jeune homme s'inclina sur le cou de son cheval, la balle siffla au-dessus de sa tête.

Alors, croyant avoir atteint l'officier, l'homme se dressa, montrant sa tête en pleine lumière.

— Ben Aour ! s'écria Djorah.

— Djorah ! fit le bandit stupéfait.

Raoul avait déjà sauté à terre. Son sabre d'une main, son revolver de l'autre, il s'élança vers l'Arabe. Celui-ci évita le premier coup de feu, mais pas le second, qui l'atteignit à la hanche. Il ne tomba point, cependant, et quand Raoul fut sur lui, prêt à le frapper de son sabre, Ben Aour saisit l'officier en plein corps.

Tous deux roulèrent sur le sol.

Philippe avait armé sa carabine et allait tirer ; mais il pouvait atteindre aussi bien le lieutenant que le bandit. Il jeta sa carabine et, le sabre à la main, il courut au secours de Raoul.

Mais par un effort puissant, Ben Aour entraîna son ennemi et tous deux roulèrent dans le ravin. Sans s'être lâchés, ils arrivèrent au fond tout meurtris. La lutte continua avec acharnement. Ben Aour cherchait à étouffer son adversaire qu'il mordait avec rage. Raoul tenait le bandit au cou, mais était maintenu sur le sol boueux, sous le genou puissant de l'Arabe.

Il s'agissait pour celui-ci de pouvoir tirer le poignard qu'il avait à la ceinture.

En voyant son lieutenant rouler dans le ravin, Philippe voulut s'y élancer à son tour.

— Ne bouge pas, lui dit rapidement Djorah, et laisse-moi faire.

Sans attendre la réponse du soldat, elle bondit jusqu'au bord du ravin, en mesura du regard la profondeur, puis se mit aussitôt à descendre, en se cramponnant aux aspérités, sans s'inquiéter des blessures que lui faisaient les ronces et les angles du granit.

Penché sur le bord du ravin, Philippe la regardait avec effroi. Le spahi avait repris sa carabine et il cherchait de nouveau à tirer sur l'Arabe ; mais à chaque seconde les deux corps se déplaçaient et Philippe ne parvenait pas à trouver une place pour loger sa balle. Il fallait laisser faire la jeune fille.

Cependant l'Arabe était parvenu à tirer son poignard et à dégager son cou de l'étreinte de son adversaire. Sûr maintenant de la victoire, il poussa un cri de triomphe et leva, son arme, prenant son temps, comme s'il cherchait l'endroit où il devait frapper.

Mais soudain un bras se lia, autour de son cou ; comme un carcan de feu et le fit pencher violemment en arrière.

— Ah ! chien, fils de chien ! dit la voix rauque de Djorah, tu veux tuer celui que j'aime… Eh bien, meurs ; donc, chien, meurs comme tout à l'heure est mort Ben Hamed !

Et la jeune fille enfonça la lame tranchante de son poignard dans la poitrine du bandit.

Ben Aour poussa un grand cri et son arme s'échappa de sa main ; mais il eut encore la force, dans les convulsions de l'agonie, de se cramponner à Djorah et de l'entraîner sous lui. Mais, déjà il râlait et presque aussitôt il rendait son âme au diable.

Ainsi, en moins d'un quart d'heure, Djorah s'était rendue deux fois meurtrière. Elle avait frappé Ben Hamed pour sauver, son honneur ; elle avait frappé Ben Aour pour sauver celui qu'elle aimait.

Raoul s'étant remis sur ses jambes s'empressa de dégager. Djorah, qui était restée étendue sous le corps de l'Arabe. Il poussa le cadavre ! et prit la jeune fille dans ses bras.

Elle laissa échapper un sourd gémissement.

Raoul s'aperçut qu'elle était inondée de sang ; il crut d'abord que ce sang était celui de Ben Aour ; mais il poussa un cri de douleur et de désespoir quand, se pendant à son cou, Djorah lui dit :

— Je suis blessée, blessée à mort !

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit Raoul, mais comment cela s'est-il fait ?

— Quand le bandit s'est jeté sur moi, répondit-elle, je tenais encore mon poignard ; en tombant, je me suis moi-même enfoncé la lame dans le flanc. Ah ! emmène-moi hors d'ici ; je ne veux pas mourir à côté de ce chien… Et puis, je ne veux pas non plus être dévorée par le saïd.

— Djorah ! s'écria Raoul, tu ne mourras pas, je te sauverai !

— Emmène-moi d'abord.

— Mais comment sortir de ce gouffre ?

— Prends-moi et marche devant toi ; tu verras un chemin.

Elle parlait péniblement.

— Ah ! reprit-elle, prends mon poignard… C'est mon anaya que je te donne… Il vaut bien celui du marabout, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en ébauchant un sourire.

Raoul prit l'arme, rouge du sang versé, et la passa dans sa ceinture. Il prit ensuite la blessée dans ses bras et marcha devant lui. Ses pas étaient lents, car il ne voulait pas fatiguer la jeune fille qui, la tête appuyée sur son épaule et un bras passé autour de son cou, ressemblait à un enfant que l'on veut endormir.

Elle fredonnait doucement un chant monotone et plaintif :

J'ai revu le bien aimé
Il est revenu vainqueur !

Le ravin était long ; mais au bout d'une centaine de pas il se continuait par une pente douce qui conduisait sur un terrain plat, gazonné.

Philippe accourut au devant de son lieutenant et voulut l'aider à porter la blessée.

— Non, dit-elle, non… Laisse-moi dans tes bras ; c'est là que je veux mourir… Va, je mourrai heureuse puisque c'est pour toi que je meurs.

— Non, tu ne mourras pas, courageuse et vaillante enfant… Dieu ne permettra point que tu sois victime de ton dévouement. Ah ! si tu mourais, je ne m'en consolerais jamais !

Djorah eut un doux sourire.

— Brave fille, brave fille ! grommelait le spahi.

On sortit du ravin.

Raoul déposa son précieux fardeau sur le sol, et fit à la blessée un oreiller de sa poitrine.

— Voyons la blessure, dit Philippe, nous nous y connaissons un peu.

Raoul écarta les vêtements et découvrit la plaie. Elle était étroite, profonde. Le sang s'était arrêté.

— Il faudrait faire couler le sang, dit Philippe.

— Prends ma place un instant.

Le spahi obéit.

L'officier s'agenouilla, posa ses lèvres sur la plaie et aspira fortement.

Djorah poussa un petit cri de douleur.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle avec émotion.

— J'ai fini.

Le sang se remettait à couler.

— Il faudrait maintenant laver la plaie et la panser ensuite, dit Philippe.

Raoul courut à son cheval et détacha vivement son portemanteau qui, selon les précautions prescrites en campagne, contenait, du linge et une petite trousse de pharmacie. À l'arçon de la selle pendait une gourde, pleine d'eau.

L'opération délicate du lavage fut faite, avec toutes sortes de précautions.

— Va maintenant chercher aussi ton porte-manteau, dit l'officier, tu dois y avoir des mouchoirs, de la charpie.

Raoul reprit la place du spahi, qui courut à son cheval resté étendu sur le sol et à demi-mort.

Philippe revint au bout de quelques minutes.

Raoul avait versé quelques gouttes d'arnica dans sa tasse de cuir bouilli remplie d'eau et fait un second lavage de la plaie.

Le trou fut garni de charpie, on posa une compresse sur la plaie et l'appareil fut maintenu par la ceinture de laine de l'officier.

Djorah se laissait faire sans pousser une plainte ; elle murmurait seulement :

— Raoul, Raoul !

— Te sens-tu un peu mieux ? lui demanda le jeune homme avec un accent de tendre sollicitude.

— Oui.

— Sommes-nous loin de la dechera ?

— Tu y seras dans une demi-heure.

— Mettons trois quarts d'heure, car nous irons lentement pour ne pas te fatiguer.

— Tu m'emmènes donc ?

— Oh ! Djorah, as-tu pu croire que je t'abandonnerais ainsi sur une route !

— Merci !

La difficulté était d'installer commodément la blessée sur un des chevaux, de manière à ce qu'elle ne fût pas trop secouée.

Raoul sauta en selle sur le cheval de Ben Hamed, puis Philippe lui donna la jeune fille dont les jambes reposèrent sur l'encolure de l'animal et tout le reste du corps sur l'officier.

Le spahi passa ensuite sa ceinture sur les jambes de la blessée et la noua au cou du cheval afin que le mouvement ne fît pas tomber les jambes à droite ou à gauche.

Cela fait, la petite caravane se mit en route, Philippe tenant le cheval arabe par le mors, pendant qu'il avait la bride du cheval du lieutenant passée à son bras gauche.

— Souffres-tu ? demanda Raoul à Djorah.

— Non, mais je crois que je vais m'évanouir ou que je vais mourir.

— Vite, mon lieutenant, dit le spahi, vite un petit coup d'eau-de-vie ; votre gourde est pleine.

Raoul eut bien vite versé quelques gouttes du cordial entre les lèvres de la jeune fille qui, aussitôt, se sentit renaître.

— Tu peux aller plus vite, dit-elle, je ne souffre pas.

On pressa l'allure du cheval et avant le temps que Djorah avait approximativement fixé, on arriva au premier gourbi.

Il était petit jour.

Le bruit des chevaux avait donné l'éveil et bientôt les voyageurs, furent entourés.

— Que veux-tu ? Que voulez-vous ? demanda un Arabe, car on n'était plus sur le territoire kabyle.

— Nous avons trouvé cette jeune fille blessée sur notre chemin, répondit l'officier ; nous l'amenons pour qu'elle soit soignée.

— Qui es-tu ?

— Un officier français, tu le vois ; mais voici l'anaya d'un marabout.

— C'est bien. Entre, tu es chez toi.

La blessée fut alors descendue.

Un Arabe poussa une exclamation de surprise.

Un autre s'écria :

— Mais c'est Djorah, la belle marabout tunisienne !

Djorah fut étendue sur des coussins et Raoul s'assit auprès d'elle.

— Je vais chercher le marabout, dit le maître du gourbi.

— C'est inutile, murmura la blessée, dans une heure je serai morte !

— C'est impossible ! s'écria Raoul désespéré.

Elle secoua lentement la tête et reprit :

— Laisse-moi m'appuyer sur toi ; c'est la tête posée sur ta poitrine que je veux mourir.

Le jeune homme ne put retenir ses larmes, qui tombèrent, brûlantes, sur le visage de la mourante.

Elle s'affaiblissait de plus en plus et ne cessait de murmurer :

— Raoul ! Raoul !

Au bout d'une demi-heure, elle redressa la tête. Elle attira à elle la tête de Raoul et lui dit d'une voix faible comme un souffle :

— Embrasse-moi !

Le jeune homme prit dans ses mains cette tête charmante, que couvrait déjà la pâleur de la mort, et il posa ses lèvres sur cette bouche qui ne pouvait plus s'entr'ouvrir qu'avec peine.

Djorah tressaillit. Un éclair de suprême joie illumina son visage et elle réunit tout ce qui lui restait de force pour rendre à son bien-aimé d'une heure cette caresse enivrante.

Puis un soupir s'échappa de ses lèvres et sa tête retomba sur la poitrine de Raoul.

Djorah avait rendu l'âme dans ce premier et dernier baiser d'amour.

Quelques heures après, Raoul se remettait en route pressé de remplir la mission qu'on lui avait confiée.

Il emportait le poignard de Djorah, funèbre souvenir d'un dévouement sublime.

XVIII

ÉPILOGUE

Il y avait grande animation à Mareille.

La population tout entière était en fête.

On chômait ce jour-là, bien que l'on n'eût pas encore achevé la semaille des avoines.

Jacques Grandin et Jeanne Vaillant se mariaient.

L'instituteur et l'institutrice avaient donné congé et les parents avaient mis aux enfants leurs habits des dimanches.

C'était une grande manifestation des habitants de la commune en l'honneur de Jacques Grandin, dont ils étaient fiers, de la belle Jeanne, qu'ils avaient crue morte pendant plus de deux ans, et aussi en l'honneur du vieux capitaine, leur maire toujours, malgré son âge.

Ils ne sont pas ingrats, les gens de Mareille : ils savent, se souvenir des services rendus ; ils n'avaient pas oublié, ils n'oublieront jamais l'attitude énergique et digne de Jacques Vaillant en présence des Prussiens.

Sans doute, tous ne seront pas, le soir, sous la tente montée dans le jardin du maire, à la table de cent couverts du repas de noces ; mais il y aura dans la grande salle de la mairie, avant le bal, le banquet des jeunes garçons et des jeunes filles, sous la surveillance des membres du conseil municipal ; de plus, chaque famille réunie prendra part à la fête. Les indigents ou plutôt les nécessiteux, car les premiers sont rares à

Mareille, n'auront rien à envier. La veille, une somme de trois mille francs leur a été distribuée.

En outre, le conseil municipal a fait savoir que la caisse communale était dépositaire d'une somme de douze mille francs, devant servir à doter trois jeunes filles de la commune, lesquelles seraient désignées ultérieurement à la suite d'une délibération du conseil, assisté des principaux chefs de famille.

Le nom du généreux donateur n'a pas été prononcé ; mais si le maire de Mareille n'a rien dit, Jacques Grandin sait que le marquis de Chamarande ne laissera jamais échapper une occasion de faire le bien.

Le marquis, la marquise et leur fils ont passé la nuit à Vaucourt ; ils viennent d'arriver à Mareille avec M^me^ et M^lle^ Henriette de Simaise.

La mère et la fille portent encore des vêtements de deuil. Elles ignorent toujours que sous le nom de Mauduit, le baron de Simaise achève de mourir à la ferme du Nid.

La baronne est rayonnante : elle voit le bonheur de ses chers enfants assuré.

La veille on a reçu à Vaucourt une lettre de Raoul datée d'Aumale. Le lieutenant de spahis va bien.

Il y a beaucoup de curieux devant la maison de Jacques Vaillant, qui attendent les mariés.

Ils ont vu la dame de Vaucourt et sa fille, qu'ils connaissent, et les personnes qui les accompagnent descendre de voiture ; ils ont beaucoup regardé Jean de Chamarande tendant sa main à sa cousine et lui souriant ; mais aucun n'a reconnu Jean Loup.

Aussi tous sont-ils à se demander :

— Qui donc est ce beau jeune homme ?

Bientôt on apprend par les domestiques que le beau jeune homme est le cousin germain de M^lle^ Henriette de Simaise, qu'il se nomme le comte Jean de Chamarande et est le fils unique du marquis et de la marquise de Chamarande.

En entrant dans la maison où il avait été amené par les chasseurs qui l'avaient capturé dans la forêt, Jean ne fut pas maître de son émotion et on put le voir essuyer furtivement deux grosses larmes.

— Vous pleurez, lui dit tout bas Henriette.

— Oui, en me rappelant le passé, répondit-il ; je n'ai pas oublié comment le pauvre Jean Loup a été accueilli dans cette maison par une brave et excellente femme, qui n'existe plus.

Landry est là, lui aussi, Landry le serviteur modèle, l'ami dévoué du marquis de Chamarande.

Ceux qui ont vu Landry, portant sous son bras un petit coffret d'ébène richement sculpté, pensent que ce petit coffret renferme un cadeau de noce destiné à la mariée.

Dame, c'est facile à deviner.

En attendant que le mystérieux coffret soit ouvert, Landry, à qui son maître l'a confié, va le cacher quelque part, dans la maison, pour le reprendre quand le moment sera venu.

Ceci passe inaperçu.

D'ailleurs, Jeanne n'attend plus aucun cadeau : elle les a tous reçus ; ceux de son père et de son fiancé, cadeaux modestes en rapport avec leurs moyens ; celui de M^me^ de Simaise

et celui de M^lle^ Henriette, deux jolis bijoux, comme peut les porter la femme d'un officier sans fortune ; ceux, enfin, du marquis et de la marquise de Chamarande.

Par exemple, ceux-ci ne sont plus du tout en rapport avec la position des mariés.

Il semblerait que le marquis et la marquise, en les choisissant chez un de nos grands joailliers de Paris, eussent oublié à qui ils les destinaient.

Et pourtant le marquis n'avait point la vanité stupide, le sot orgueil de certains millionnaires ; il ne pouvait avoir agi par ostentation.

— Je n'oserai jamais porter ces superbes choses, avait dit Jeanne.

— Il me semble, en effet, que c'est beaucoup trop riche pour toi, ajouta Jacques Vaillant.

Quant à Jacques Grandin, il ne comprenait pas.

Mais, à ce moment, Jeanne ne pensait guère à sa magnifique corbeille.

On achevait sa toilette.

Aidée de M^lle^ de Simaise la marquise venait de poser sur la tête de la mariée la couronne de fleurs d'oranger et d'attacher son voile.

Les cloches carillonnaient.

On sortit de la maison.

Jacques Vaillant, conduisant sa fille, et Jacques Grandin, donnant le bras à la marquise de Chamarande, ouvraient la marche.

Une fusée, éclata dans l'air. C'était un signal.

Aussitôt dans le village, de tous les côtés, et principalement sur le parcours du cortège, les paysans firent parler la poudre, suivant l'expression arabe, en signe de grande réjouissance.

La foule se pressait sur la petite place de la mairie, au centre de laquelle se trouvaient une vingtaine de jeunes garçons et autant de jeunes filles en robes blanches, tous enrubannés.

L'une des jeunes filles et l'un des jeunes garçons tenaient chacun un bouquet, qu'ils allaient offrir aux mariés, en les complimentant, selon la vieille coutume du pays.

Cette cérémonie, très intéressante et souvent fort touchante, a lieu immédiatement après le mariage civil.

Le cortège, à son passage, jusqu'à son entrée dans la maison commune, fut salué par de joyeuses acclamations et ces cris mille fois répétés :

« Vive Jeanne !

« Vive Jacques Grandin !

« Vive Jacques Vaillant ! »

— Oh ! les braves gens, les braves gens ! disait le marquis.

— Tous sont heureux du bonheur de ces trois personnes qu'ils aiment, répondit la baronne.

— Cela se voit.

— En faisant cette ovation à ceux qu'ils veulent honorer, ils s'honorent eux-mêmes.

Ce fut l'adjoint, remplaçant Jacques Vaillant, qui fit le mariage.

Jacques Grandin avait pour témoins son colonel et le fermier chez qui il avait été garçon de ferme.

Les témoins de Jeanne étaient le marquis de Chamarande et le docteur Legendre.

Outre le colonel, il y avait encore là, assistant au mariage du lieutenant, son chef d'escadrons et plusieurs autres officiers, ses amis.

À la sortie de la mairie, les cris :

« Vivent les mariés ! » retentirent mêlés au bruit des armes à feu et des pétards.

Puis le silence se fit.

Alors eut lieu la remise des bouquets, précédée des compliments au marié, d'abord, à la mariée ensuite.

Jacques et Jeanne répondirent par quelques paroles affectueuses. Jacques embrassa la jeune fille qui lui remettait le bouquet, Jeanne embrassa en même temps le jeune garçon, après quoi on se rendit à l'église.

Au pays vosgien, ce n'est pas comme à Paris, à la sacristie, après la cérémonie religieuse, qu'on va complimenter les mariés et leur serrer la main.

Cette présentation se fait dans la maison de la mariée, qui est ouverte, pendant une heure, à tous ceux qui y veulent entrer.

Grand fut le nombre de ceux qui se présentèrent chez Jacques Vaillant afin de féliciter Jacques Grandin et la belle Jeanne. À tous, Jeanne tendit gracieusement sa main et son front, et elle eut pour chacun un sourire et quelques mots charmants.

Enfin, les mariés se trouvèrent libres.

Ils s'empressèrent de rejoindre dans le petit salon ceux de leurs invités qui les y attendaient.

Sur la table, couverte d'un tapis, on avait placé les cadeaux faits à la mariée.

Avec une émotion qu'elle avait peine à contenir, Jeanne remercia la baronne de Simaise et Henriette, qui l'embrassèrent.

Ensuite, elle prit d'une main un magnifique collier de perles fines, d'une grosseur remarquable, et de l'autre une superbe rivière de diamants.

— Voici votre cadeau, madame la marquise, et le vôtre, monsieur le marquis, dit-elle ; je ne connais pas la valeur de ces merveilleuses parures.

» Mais c'est bien beau, trop beau pour moi, pour nous, qui sommes pauvres, ajouta-t-elle en se tournant vers son mari, et il me semble que je n'oserai jamais les porter.

Tout le monde s'était approché pour admirer les superbes parures que le colonel estimait, au plus bas, quatre cent mille francs.

— Ma chère Jeanne, répondit la marquise, nous avons pensé, au contraire, mon mari et moi, que vous porteriez souvent ces bijoux en souvenir de nous.

Elle ajouta en souriant :

— Ces objets, qui vous paraissent trop riches, nous les avons choisis tout en les trouvant à peine dignes de vous.

— Et vous les porterez, Jeanne, dit le marquis, parce que vous en aurez le droit.

Landry venait d'entrer, apportant la cassette d'ébène, qu'il posa sur la table devant le marquis.

Il y eut un vif mouvement de surprise.

Jeanne ne put s'empêcher de s'écrier :

— Quoi ! encore ?

— Non, Jeanne, répondit le marquis avec son bon sourire, ce que renferme ce coffret n'est pas un nouveau présent.

La jeune femme rougit.

Le marquis reprit :

— Il y a là, Jeanne, ce qui vous appartient, et je vais vous le remettre.

— Ce qui m'appartient ? balbutia Jeanne étonnée.

— Qu'est-ce que cela signifie ? pensait Jacques Grandin.

On se pressa autour de la table.

Tous les yeux étaient curieusement fixés sur la cassette d'ébène.

Le marquis reprit d'une voix lente et grave :

— Le secret de votre naissance vous a été révélé, Jeanne, et vous connaissez maintenant la fin malheureuse de Charles Chevry, votre père, et de Zélima, votre mère.

» Zélima était l'amie de la marquise de Chamarande comme Charles Chevry était mon ami.

» Tous deux ont été victimes de leur amitié, de leur dévouement, puisque c'est pour nous et à cause de nous qu'ils ont perdu la vie.

» Nous ne cesserons jamais d'honorer leur mémoire et nous garderons éternellement le souvenir de leur dévouement sublime.

» Vos parents, Jeanne, ne sont pas morts pauvres, comme on a pu vous le dire :

» Charles Chevry avait amassé à Batavia, d'abord, et au Bengale ensuite, une petite fortune.

» Charles Chevry et Zélima possédaient environ cinq cent mille francs lorsqu'ils quittèrent les grandes Indes pour venir se fixer en France.

On passait d'une surprise à une autre.

Le marquis tira de sa poche une petite clef d'argent et ouvrit la cassette.

— Charles Chevry, continua-t-il, avait pour ami, à Londres, un banquier de la Compagnie des Indes.

» C'est entre les mains de ce banquier que votre père, Jeanne, remit son capital.

» Ce banquier se nomme James Thompson.

» Jeanne, vous vous souviendrez de ce nom qui est celui d'un honnête homme.

» James Thompson ne garda pas seulement la somme qui lui avait été confiée pour la remettre un jour à l'ayant droit qui la lui réclamerait, il la fit participer comme capital de banque, aux bénéfices de sa maison.

» Jeanne, il y a dans ce coffret trois millions deux cent mille francs en titres de rentes françaises.

» Voilà la fortune que vous apportez en dot à votre époux.

— Ah ! Jacques, Jacques ! s'écria Jeanne.

Et, toute palpitante d'émotion, laissant couler ses larmes, elle se jeta dans les bras de son mari.

— À la bonne heure, voilà ce qu'on peut appeler une surprise, dit le chef d'escadrons.

— Agréable, ajouta le docteur Legendre.

— Une fortune de maréchal de France, messieurs, prononça gravement le colonel.

Jacques Vaillant, sous le coup de la surprise, restait silencieux, mais il pensait :

— Je les connais tous deux, ils sauront faire bon usage de cette magnifique fortune.

*

Trois mois se sont écoulés depuis le mariage de Jacques Grandin avec Jeanne Vaillant.

Nous retrouvons nos personnages à Vaucourt, à l'occasion du mariage de M^lle^ Henriette de Simaise et du comte Jean de Chamarande.

C'était à Vaucourt, comme à Mareille, un jour de grande fête pour la population.

L'enthousiasme était le même ; les mêmes cris d'allégresse se faisaient entendre.

La baronne et sa fille, adorées dans la contrée, se voyaient entourées d'une foule respectueuse et attendrie.

Pauvres et riches, tous leur témoignent leur reconnaissance et leur sincère affection.

Les invités étaient nombreux.

Jamais il n'y avait eu au château, même quand le comte et la comtesse de Vaucourt existaient, une pareille réception, une aussi brillante réunion de personnages considérables.

Les témoins du comte Jean de Chamarande étaient Jacques Grandin et M. Guillaume Van Ossen, le célèbre banquier d'Amsterdam ; ceux d'Henriette de Simaise, M. de Violaine et le comte de Maurienne.

Nommons encore parmi les principaux invités :

Pedro Castora et sa jeune femme, la charmante Suzanne de Violaine ; la comtesse de Maurienne ; Édouard, Emma et Blanche de Maurienne ; Jacques Vaillant ; M^me^ Jacques Grandin, plus belle que jamais ; le duc et la duchesse de Corgirnon ; M. Jules Hastier et sa femme, deux nouveaux mariés ;

le vieux médecin de Verzéville, M. Cornevin ; M. Roubaud, le notaire de M^me^ de Simaise, et sa femme ; l'inspecteur des forêts, M. Monginot et sa famille.

N'oublions pas le père La Bique, tout étonné de se trouver au milieu de ce monde élégant et distingué, mais tenant bien sa place.

Enfin, Landry, devenu l'intendant du marquis de Chamarande, tout en restant son ami.

Depuis bientôt huit mois, Landry habite à Blaincourt, où il surveille les travaux de restauration complète du vieux manoir féodal, acheté par M. de Chamarande.

Dans quelques jours, après les fêtes du mariage, on ira visiter le château de Blaincourt, dont – Landry l'a annoncé – on achève les derniers travaux.

En même temps on ira déposer des couronnes sur le monument que Jeanne a fait élever à la mémoire de Zélima et de Charles Chevry.

On fera aussi un pèlerinage à la Bosse-Grise.

La marquise veut absolument voir la grotte de Jean Loup, cette sombre retraite au milieu des roches, où son fils a vécu pendant plusieurs années.

Henriette, de son côté, désire revoir l'endroit où elle est tombée, cette terrible fente du rocher dans laquelle elle allait trouver une mort épouvantable, si Jean Loup n'était pas accouru à son secours.

Le bonheur fait oublier les mauvais jours ; mais il y a des souvenirs qui font partie du bonheur.

Il est vrai qu'il y a aussi des souvenirs qui gâtent toutes les joies ; un de ceux-ci reste impérissable au cœur de Raoul de Simaise.

Le jeune lieutenant de spahis est venu d'Afrique pour assister au mariage de sa sœur.

Une cicatrice qu'il a au front indique qu'il a fait son devoir en face de l'ennemi ; c'est la marque des braves. D'ailleurs sa belle conduite en Kabylie est connue et tout le monde l'a complimenté.

En l'embrassant, le marquis de Chamarande lui a dit :

— C'est ainsi qu'on rachète les fautes du passé et qu'on rend à un nom l'éclat qu'il avait perdu !

Certes, le jeune baron pouvait se féliciter de l'accueil sympathique qui lui était fait ; toutes les mains avaient serré les siennes, et cependant il restait soucieux et triste.

En revoyant Jeanne, il avait senti plus violemment encore les morsures du remords.

Les autres voulaient oublier, ils lui avaient pardonné son crime ; mais il ne pouvait pas oublier, lui, il ne s'était point encore pardonné. Il sentait qu'il n'avait pas assez fait jusqu'ici pour racheter complètement ses fautes.

Au lieu de prendre part à la joie générale, il cherchait constamment à s'isoler.

M^me^ de Simaise s'inquiétait.

L'excellente mère ne pouvait deviner les causes de la tristesse et des préoccupations de son fils.

Le hasard voulut – était-ce réellement le hasard ? – que sa place fut marquée, à table, à côté de Jeanne.

Ce fut pour lui une nouvelle et cruelle épreuve.

Il s'assit, pourtant.

Il était gêné, agité, très pâle et pris d'une angoisse terrible….

Un sourire de Jacques Grandin, placé en face de lui, le rappela à lui-même.

D'ailleurs, Jeanne se montrait on ne peut plus gracieuse.

Elle ne savait donc rien ?

Non, elle ne savait rien.

Jeanne ignorera toujours le nom du rôdeur nocturne qui s'était introduit dans sa chambre, pour commettre un vol, comme on le lui a fait croire.

Ne voyant s'arrêter sur lui que des regards amis, n'ayant à répondre qu'à des paroles affectueuses, Raoul parvint à se rendre maître de son émotion.

Dans la soirée, à la grande satisfaction de sa mère, il était presque gai.

À un moment, pendant que M^me^ Monginot, très bonne musicienne, jouait un morceau sur le piano, Emma de Maurienne, cédant sa place près de sa mère au marquis de Chamarande, vint s'asseoir à côté de Raoul.

Dans la journée, le baron avait à peine adressé la parole à la jeune fille.

Il avait même évité de se trouver près d'elle, ce que celle-ci et Henriette avaient seules remarqué. Aussi la jeune comtesse de Chamarande et M^lle^ de Maurienne avaient eu à ce sujet un moment d'entretien.

Voyant que le jeune officier, feignant d'écouter la musique, ne lui parlait point, Emma prit la parole :

— M. Raoul, dit-elle, qu'avez-vous ? Toute la journée vous avez été triste, songeur…

— Vous n'osez dire maussade, répliqua-t-il.

— On dirait que vous avez quelque chagrin ; est-ce que vous regrettez d'avoir quitté l'Algérie ?

— Ce que je regretterai sûrement, mademoiselle, ce sera de quitter de nouveau la France pour retourner en Algérie.

— Voilà une réponse aimable. Mais permettez-moi de vous le dire, M. Raoul, quand, autour de vous tout le monde est joyeux, je ne comprends pas votre tristesse.

— Je vous assure, mademoiselle, que je partage la satisfaction de tous ; je suis on ne peut plus heureux du bonheur de ma sœur.

Il y eut un silence.

Après avoir hésité un instant, la jeune fille reprit :

— M. Raoul, vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit le jour où vous êtes venu nous faire vos adieux avant de partir ?

— Ce que je vous ai dit ?… balbutia-t-il.

— Vous m'avez dit, en me serrant la main : "Ne m'oubliez pas, pensez quelquefois à moi !"

— C'est vrai, mademoiselle, je vous ai dit cela.

— Eh bien, monsieur Raoul, je ne vous le cache point, je suis très étonnée.

— Étonnée ? Pourquoi ?

— Vous ne m'avez pas demandé si j'ai pensé à vous… quelquefois.

— Le jeune homme tressaillit et son regard s'illumina.

Puis à mi-voix, presque à l'oreille de la jeune fille :

— Je vous le demande maintenant, dit-il, avez-vous pensé à moi quelquefois ?

Emma eut un délicieux sourire.

— Je devrais ne pas vous répondre, fit-elle avec un petit air malicieux ; mais je suis franche, moi : j'ai pensé à vous souvent.

— J'ai eu ce bonheur !

— Avez-vous donc pu croire, monsieur Raoul, que vos amis vous oublieraient ?

— Non, sans doute, mais…

— Dans les premiers temps, quand j'ai appris que vous faisiez la guerre aux Kabyles, j'ai été très tourmentée, et le soir, souvent, je pleurais, sans savoir pourquoi. J'aurais voulu être près de vous et il me semblait que j'eusse été fière de partager vos dangers. Aussi quand nous avions de vos bonnes nouvelles par M^me^ de Simaise ou M. de Chamarande, c'était

la joie qui succédait à l'inquiétude. Ah ! monsieur Raoul, c'est une vilaine chose, la guerre !

— Alors, mademoiselle Emma, vous ne voudriez pas avoir un militaire pour mari ?

— Oh ! je ne dis pas cela, répondit la jeune fille en baissant les yeux.

On applaudissait M^me^ Monginot, qui venait d'achever son morceau.

Depuis un instant, la duchesse de Corgirnon observait du coin de l'œil Raoul et Emma.

Tout à coup elle dit, assez haut pour qu'on puisse l'entendre :

— Je crois bien que d'ici peu de temps nous aurons un nouveau mariage.

Tous les regards se portèrent aussitôt sur le lieutenant de spahis et Emma de Maurienne.

Celle-ci devint, rouge comme une cerise mûre, se leva et s'éloigna vivement de Raoul.

Henriette vint à elle et l'embrassa.

Puis s'approchant de son frère, elle lui dit tout bas, à l'oreille. :

— Maintenant, Raoul, je connais ton secret.

Il sourit.

Henriette continua :

— Cette jeune fille dont tu m'as caché le nom, que tu aimes depuis longtemps, c'est Emma de Maurienne.

— Oui, chère sœur, répondit Raoul ; mais je n'ose espérer…

— Espère, Raoul, espère… Ne vois-tu donc pas que tu es aimé ?…

*

Dans les villages du canton d'Haréville, on parle souvent, le soir, à la veillée, du sauvage de la forêt de Mareille. Ceux qui racontent les faits qui l'ont rendu célèbre dans le pays terminent toujours par ces mots :

— Et dire que nous ne saurons jamais ce qu'il est devenu, ce pauvre Jean Loup !

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

https://groups.google.com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
https://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2025

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de ***Ebooks libres et gratuits*** qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Patrice, MarieS, YvetteT, MarcD, FrançoiseS, Coolmicro.

— Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.